UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE

ECOLE DOCTORALE «LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIETES»

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

SCIENCES DU LANGAGE

LA MÉDIACRITIQUE DE MASSE

Analyse sémio-linguistique des métadiscours à prétention critique

(télévision, presse écrite, radio, Internet)

Vol. 1

Présentée et soutenue publiquement par

Véronique MADELON

Le 20 novembre 2008

Sous la direction de Mme Eléni MITROPOULOU

Membres du jury :

Anne BEYAERT-GESLIN , Maître de Conférences HDR à l'université de Limoges, Rapporteur
Jean-Jacques BOUTAUD, Professeur à l'université de Bourgogne
Andrée CHAUVIN-VILENO, Professeur à l'université de Franche-Comté
François JOST, Professeur à l'université de la Sorbonne Nouvelle, Rapporteur
Eléni MITROPOULOU, Maître de Conférences HDR à l'université de Franche-Comté

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement Eléni Mitropoulou et Andrée Chauvin-Vileno qui ont non seulement dirigé mes recherches mais ont aussi nourrit mon travail par leurs réflexions et conseils. Merci encore pour vos encouragements, votre gentillesse et votre disponibilité.

Je remercie Mme Anne Beyaert-Geslin, M. Jean-Jacques Boutaud, et M. François Jost pour m'avoir fait l'honneur d'accepter d'être membres du jury de la soutenance de ma thèse.

Je remercie les doctorants et docteurs du Laseldi : Magali Bigey, Céline Lambert, Virginie Léthier, Alexandre Manuel, Adèle Petitclerc, Quyen Pham Thi Thanh, Tea Pršir et Justine Simon avec qui j'ai partagé des discussions fécondes.

Je remercie Benoit Duhr, Christine Lloyd et Alicia Sudre pour leur précieux concours technique.

Je remercie Serge et Geneviève, François et Marie, Marie-Charlotte, ainsi que la famille de Nicolas pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail et leur soutien.

Je remercie tous les amis qui m'ont entourée, ont pris des nouvelles de l'avancement de mes travaux et qui m'ont également aidée à penser à autre chose.

Enfin, je remercie Nicolas pour ses attentions, ses encouragements, sa patience.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION....13
1. CORPUS....21
2 HYPOTHESES DE TRAVAIL....27
3. CADRE THEORIQUE....29

AVANT PROPOS : DE L'ART DE CRITIQUER AU PARAÎTRE CRITIQUE....33
1. QU'EST-CE QUE LA CRITIQUE ?....33
2. UNE CRITIQUE SPÉCIFIQUE AUX MÉDIAS ?....37
3. QU'EST-CE QUI POURRAIT ÊTRE LÉGITIMEMENT UN DISCOURS CRITIQUE DES MÉDIAS SUR LES MÉDIAS ?....41
4. QUE RETENIR ? QUELQUES LIGNES DIRECTRICES POUR NOTRE TRAVAIL À VENIR....48

PREMIÈRE PARTIE : LES LIMITES DE LA CRITIQUE TÉLÉVISUELLE MÉTADISCURSIVE. LE CAS DE *ARRÊT SUR IMAGES,* CONSTRUCTION D'UN PROTOTYPE DÉFAILLANT....49

CHAPITRE 1 : ARRÊT SUR IMAGES , ÉMISSION CRITIQUE ET / OU ÉMISSION MIROIR....50
PRÉLIMINAIRE : PRÉSENTATION DES TITRES....52
1. LE DISCOURS CRITIQUE SELON ARRET SUR IMAGES....56
1.1 Autocritique....56
1.1.1 La critique faite par les téléspectateurs (Annexe 7)....56
1.1.2 La critique faite de l'intérieur, ou comment l'émission qui analyse les autres émissions s'analyse elle-même....61
1.1.3 Conclusion....63
1.2 Critique des médias....63
1.2.1 Reformulation du discours du chroniqueur : l'illustration....63
1.2.2 Un discours dénonciateur : mise en contraste d'extraits....64

1.2.3 Conclusion....66
1.3 Le Débat....66
1.3.1 Contexte historico-télévisuel....67
1.3.2 Conditions du débat télévisuel....68
1.3.3 Le débat / dossier : détermination de ses points clés et de son enjeu....73
1.3.4 Recherche de la Vérité : le passage à la question (annexe 8)....80
1.4 Conclusion....81
2. INTRODUCTION DE LA PAROLE CONVENUE....83
2.1 Édicter des règles scientifiques (Annexe 3)....83
2.2 Utilisation de lieux communs (Annexe 3)....84
2.3 Conclusion....85
3. INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE (ANNEXE 3)....86
3.1 Hondelatte dépassé....86
3.2 Hondelatte coupable....86
3.3 Le piège de l'image....86
3.4 Conclusion....87
4. REFORMULATION ET POUVOIR....88
4.1 S'approprier le discours de l'autre....88
4.1.1 Reformulation des propos de Sarkozy et de Pujadas par Abiker (Annexe 2)....88
4.1.2 Le discours de Sarkozy ou l'analyse éludée par Abiker (Annexe 2)....89
4.1.3 Reformulation et citation : une stratégie de recadrage (Annexe 4)....90
4.2 Conclusion....91
5. CONCLUSION DU CHAPITRE 1....92

CHAPITRE 2 : ARRÊT SUR IMAGES, UNE VOLONTÉ DE PARAÎTRE DIDACTIQUE....94
1. ARRÊT SUR IMAGES, UNE EMISSION DIDACTIQUE ?....95
1.1 La didacticité : définitions....95
1. 2 Didacticité et mise en image....97
1. 3 Didacticité et progression discursive : un démonstration aux allures scientifiques....99
1.3.1 Présentation d'une expérience scientifique (Annexe 5)....99
1.3.2 Conclusion....103

1.4 Conclusion....103
2. UNE ÉTUDE DE LA RÉCEPTION SELON ARRÊT SUR IMAGES : UN AUTRE LEURRE DIDACTIQUE....105
2.1 Description (voir Annexe 9)....105
2.2 Analyse....108
2.2.1 Intégration du reportage dans le dossier....108
2.2.2 Construction du reportage....110
2.2.3 Une étude de la réception ?....113
2.3 Conclusion....116
3. PLACE DE L'INTERLOCUTEUR ET DIDACTICITÉ....118
3. 1 Contrat de lecture....118
3.1.1 Définition....118
3.1.2 L'horizon d'attente....121
3.1.3 Les différents types de contrat....121
3.2 Le téléspectateur modèle....123
3.2.1 Processus de production....123
3.2.2 Concept au coeur de la stratégie de la genèse du texte....124
3.2.3 Processus de réception....125
3.3 L'annonce de l'émission : prémisses du contrat de lecture....126
3.3.1 Introduction....126
3.3.2 Caractéristiques visuelles de l'extrait....127
3.3.3 Caractéristiques sonores de l'extrait....130
3.3.4 Conclusion....131
3.4 Le statut du téléspectateur....132
3.4.1 Le téléspectateur spectateur : un objet d'étude (Annexe 3)....132
3.4.2 Le téléspectateur analyste (Annexe 3)....133
3.4.3 Conclusion....135
4. LES INTERACTIONS (VERBALES OU NON VERBALES) DANS ARRÊT SUR IMAGES....136
4. 1 Interactions : définition....136
4.1.1 Destinataires réels en situation de communication médiatique....136
4.1. 2 Les « rapports de place » et rôles....139
4.1.3 Mise en scène de l'interaction et notion de plaisir....141
4.1.4 Les différents types d'interaction....143

4.1.5 Les tours de parole....143
4.1.6 Investissement et influence des interactants....144
4.2 L'argumentation au service de la didacticité....145
4.2.1 Pré-requis....145
4.2.2 Cadre social....146
4.2.3 jeu sur la temporalité....147
4.2.4 La question du sens....148
4.2.5 Stratégie dans l'argumentation....149
4.2.6 Argumentation et didacticité....150
4.3 Conclusion....153
5. REFORMULATION ET DIDACTICITÉ....154
5.1 La reformulation : Comment légitimer didactiquement son propos en sémiotisant celui des autres. 154
5.1.1 Les activités discursives....155
5.1.2 Assurer la cohésion discursive....156
5.1.3 Expliquer le discours de l'autre, en révéler les sous-entendus. (Annexe 2) 157
5.1.4 Passages explicatifs....160
5.1.5 Dénonciation : discréditer et révéler (Annexe 2)....163
5.1.6 Conclusion....165
6. CONCLUSION DU CHAPITRE 2....167

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE....169

DEUXIEME PARTIE : LES MÉDIAS CANNIBALES....171

CHAPITRE 1 : BIG BANG BLOG, LA CRITIQUE DES MÉDIAS INVESTIT LA BLOGOSPHÈRE....173
1. BIG BANG BLOG : GÉNÉRALITÉS....174
1.1 Visée affichée 175
1.1.1 Dans la toile....175
1.1.2 Première approche, une fois sur le blog....176
1.1.3 Les blogrolls de Big Bang Blog....179

1.1.4 Premiers Billets (cf. Annexes 10, 11 et 12)....182
1.2 Présentation générale 184
1.2.1 Les thèmes....185
1.2.2 Caractéristiques et manques....186
1.2.3 Qu'est-ce que le blog apporte au lecteur ?....187
1.3 Conclusion....189
2. DE LA TÉLÉVISION À INTERNET....191
2.1 Interrelations : l'ombre de Arrêt sur Images....191
2.1.1 Les références à l'émission....191
2.1.2 Les coulisses de l'émission....193
2.2 Un thème, deux traitements....194
2.3 Conquête d'un nouvel espace d'expression libre....196
2.3.1 Les thèmes....196
2.3.2 Le ton 197
2.2.3 De nouvelles possibilités....200
2.3 Conclusion....206
3. FIN DE BIG BANG BLOG....208
3.1 « C'est l'heure de la transhumance on éteint les lumières ici. Mais l'histoire rebondit ailleurs! » Daniel Schneidermann (annexe 22)....208
3.1 « C'est l'heure de la transhumance on éteint les lumières ici. Mais l'histoire rebondit ailleurs! » Daniel Schneidermann (annexe 22)....208
3.2 « Infidèle au post » David Abiker (annexe 23)....209
3.3 « Rentrée pour de bon » Judith Bernard (annexe 24)....210
3.4 Conclusion....211
4. CONCLUSION....212

CHAPITRE 2 : LA LETTRE À ZÉLIE DANS TÉLÉRAMA, UNE CRITIQUE DE L'ÈRE DE LA TÉLÉVISION ?....214
1. UNE LETTRE POUR DIRE LA TÉLÉVISION....215
1.1 Présentation du magazine : d'hier à aujourd'hui....215
1.2 Qui lit Télérama ?....216
1.3 La Lettre à Zélie....217
2. LA TÉLÉVISION COMME OBJET D'ÉTUDE ?....219
2.1 Présentation du corpus....219

2.2 Premières pistes : humour et critique....220
2.2.1 Qui parle ? Polyphonie et (pseudo) discours rapporté....220
2.3 Conclusion....225
3. CRITIQUE DE LA TÉLÉVISION : VALEUR ET THÈME....227
3.1 Le même objet vu par plusieurs personnes, exemple de la « manifestation éclair »....227
3.2 un objet, un sujet, deux évaluations....228
3.3 Conclusion....229
4. CONCLUSION....230

CHAPITRE 3 : J'AI MES SOURCES, UN « ESPRIT CRITIQUE » AU SERVICE DU PUBLIC ?....231
1. PRÉSENTATION DE L'ÉMISSION ET DU CORPUS EN PARTICULIER....232
2. STATUT DES INTERVENANTS RÉGULIERS....236
2.1 Structure de l'émission....236
2.2 Colombe Schneck....237
2.3 Nicolas Demorand....239
2.4 Les chroniqueurs....243
2.5 Conclusion....244
3. STATUT DES INVITÉS....246
3.1 Un exemple de présentation des invités....246
3.2 Le scientifique....247
3.3 Les journalistes....251
3.4 Les « infréquentables » : de l'animateur de l'émission de cuisine de M6 aux paparazzi....253
3.5 Conclusion....255
4. J'AI MES SOURCES : QUEL OBJET D'ÉTUDE POUR QUELLE CRITIQUE DES MÉDIAS ?....257
4.1 Statut de l'extrait : construction d'une image critique....257
4.1.1 Extrait promotionnel : quand il n'y a pas de « crise » ou que la crise est ailleurs....260
4.1.2 Comparer et évaluer....262
4.1.3 Dénoncer....263
4.1.4 Conclusion....264

4.2 Question de point de vue 264
4.2.1 Des sujets considérés comme moins intéressants parce que moins sérieux.....264
4.2.2 L'air du soupçon.....265
4.2.3 Des choix relatifs à la Doxa 267
4.3 Conclusion.....268
5. CONCLUSION.....269

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.....271

TROISIÈME PARTIE : LE PATHÉMIQUE COMME STRATÉGIE MÉDIATIQUE.....273

CHAPITRE 1 LE CONTRASTE PRODUCTEUR DE COHÉRENCE.....277
1. PASSIONS, PROTOTYPIE DES TEXTES ET CONTRASTE.....278
1.1 Présentation de la sémiotique des passions.....278
1.2 Confrontation de la linguistique textuelle à la sémiotique des passions.....281
1.3 Les séquences du texte.....281
1.3.1 La séquence 282
1.4 La séquence narrative.....284
1.4.1 Les critères.....284
1.4.2 Récit et passions.....285
1.5 Conclusion 286
2. LA (RE)DIFFUSION D'EXTRAIT : UN SUPPORT PATHÉMIQUE.....288
2.1 Introduction.....288
2.2 Tableaux récapitulatifs 288
2.1.1 Émission 1.....289
2.1.2 Émission 2.....298
2.1.3 Émission 3.....304
2.1.4 Émission 4.....311
2.1.5 Émission 5.....316
2.3 La rediffusion comme répétition, un exemple de fonctionnement des passions 327
2.3.1 Une répétition particulière.....327

2.3.2 En quoi la rediffusion est-elle une répétition pathémique ?.....328
2.4 Conclusion.....330
3. CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉ.....332
3.1 La discontinuité, vectrice de contraste, génératrice de passions 332
3.2 La Lettre à Zélie : oscillation thymique et actancielle.....333
3.3 Conclusion.....338
4. CONCLUSION.....340

CHAPITRE 2 : DE LA QUESTION DE L'ÉNONCIATION 342
1. L'ENONCIATION.....343
1.1 Retour sur définition.....343
1.1.1 Introduction.....343
1.1.2 La manipulation.....345
1.1.3 Conclusion.....351
2. LA MÉDIACRITIQUE, UN GENRE À PART ENTIÈRE?.....352
2. 1 Le genre 352
2.2 Application à notre corpus.....353
2.3 Conclusion.....356
3. UN MODÈLE MÉDIACRITIQUE MÉTADISCURSIF FONDÉ SUR LES MODALITÉS SAVOIR FAIRE ET FAIRE CROIRE.....357
3.1 Typologie des rubriques de Arrêt sur Images.....357
3.2 Application du modèle de Arrêt sur Images aux textes médiacritiques métadiscursifs.....359
3.3 Conclusion.....360
4. CONCLUSION.....361

CHAPITRE 3 : CONSTRUCTION DU RECEPTEUR.....362
1. CONSTRUCTION DE LA RELATION AVEC LE LECTEUR-TELESPECTATEUR 363
1.1 Exploitation des caractéristiques du support communes à la lettre et au blog....363
1.1.1 Esquisse de l'univers de référence : le choix sémantique.....363
1.1.2 Interpellations directes du lecteur et tutoiement.....364
1.1.3 L'inclusion comme argument.....365
1.1.4 Le singulier donné pour authentique.....367

1.1.5 Conclusion....368
1.2 Arrêt sur Images, J'ai mes sources, quelle proximité avec l'auditeur-téléspectateur ?....368
1.3 Conclusion....370
2. DE LA CONSTRUCTION DE LA COMPLICITÉ À LA MISE EN PLACE D'UNE AXIOLOGIE : LE RÔLE STRATÉGIQUE DE L'HUMOUR....371
2.1 Récits absurdes....371
2.2 Ironie....373
2.3 Le fou rire et les complicités de plateau....375
2.3 Conclusion....376
3. QUAND L'EXPÉRIENCE JOUE LE JEU DE LA COMPLICITÉ : ETUDE DE CAS....377
3.1 Faire partager son expérience : vous aussi, lecteurs, vous ressentez la même chose que moi!....377
3.2 De l'expérience singulière à la création d'univers de référence commun : comparaison et axiologie....378
3.3 Conclusion....380
4. CONCLUSION....382

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE....383

CONCLUSION....384

BIBLIOGRAPHIE....387

INDEX DES AUTEURS....394

Les annexes figurent dans un second volume qui inclut :

- des documents relatifs à *Arrêt sur Images*
  - la présentation de l'émission sur Internet
  - les retranscriptions écrites de séquences que nous avons étudiées en détail
  - l'intégralité des cinq émissions constitutives de notre corpus sur trois supports

numériques (DVD)

- des documents relatifs à *Big Bang blog*
  - l'intégralité des billets constitutifs de notre corpus et une partie de leurs commentaires

- des documents relatifs à *La Lettre à Zélie*
  - l'intégralité des chroniques constitutives de notre corpus

- des documents relatifs à *J'ai mes Sources*
  - l'intégralité des quatorze émissions constitutives de notre corpus sur un support numérique (DVD)

INTRODUCTION

Que ce soit dans la presse, sur Internet ou même à la télévision, les discours sur les médias et plus particulièrement sur la télévision foisonnent. Si ces discours peuvent avoir un caractère nostalgique comme les bêtisiers annuels ou *Les Enfants de la Télé*, ils peuvent également s'apparenter à des discours critiques.

La critique des médias a toujours existé, soit, mais elle est en ce moment en pleine effervescence. En effet, pour ce qui est du téléspectateur par exemple, il « faut » qu'il soit conscient de ce qu'il regarde. La société se doit de leur apporter un regard critique vis à vis de la télévision. France 2 laisse ainsi la parole aux téléspectateurs avec *L'Hebdo du Médiateur*[1] et ce, pour mieux justifier ses choix éditoriaux, excuser ses erreurs... Canal + se veut insolent avec + *Clair*[2], un programme qui se propose d'explorer toute l'actualité des médias[3]. *Arrêt sur Images*[4] est décrit par France 5, sa chaîne de diffusion, comme une émission de décryptage des médias. En septembre 2007, elle est remplacée par *Revu et corrigé*. Ce programme est quant à lui le « nouveau rendez-vous de décryptage de l'actualité [...] vue par les médias »[5]. Diffusé en direct, il privilégie « l'interactivité »[6] avec le public plateau et les téléspectateurs par le biais d'interventions directes et d'envoi de SMS. *La Vie des Médias*[7], émission de TF1, prétend tout dévoiler sur l'actualité et les coulisses du monde des médias à l'aide de reportages et d'interviews... Et nous ne venons de donner qu'un bref aperçu des programmes télévisés. Du côté de la radio, nous pouvons citer *Le grand Direct de la Télé*. Présenté par Morandini depuis Août 2003 sur Europe 1[8], il s'agit de décrypter « l'actualité du petit écran et des médias [9]», en nous faisant pénétrer dans ses coulisses et, en « bravant les interdits », de nous

1 Diffusé le samedi de 13h35 à 14h05 jusqu'en juin 2008

2 Diffusé le samedi de 12h45 à 13h45, l'émission est toujours programmée à la rentrée 2008

3 Selon le site de Canal + : http://www.programmes.canalplus.fr/pid1727-tpl498.htm

4 Diffusé jusqu'en juin 2007 le dimanche de 12h35 à 13h25, nous reviendrons par la suite sur cette émission.

5 Selon le site de France 5 : http://www.france5.fr/programmes/concepts/actu-societe/79-revu-et-corrige.php

6 Toujours selon le site de France 5, « *Revu et corrigé* se veut le rendez-vous de la libre parole, de la parole donnée »

7 Diffusé le dimanche de 1h45 à 2h05

8 D'après la revue *Stratégie* du 20Août 2003.

9 Selon le site d'Europe 1 : http://www.europe1.fr/Radio/Emissions/Le-Grand-Direct-de-la-Tele-Jean-Marc-MORANDINI

dévoiler « tous les scoops télé ! ». Sur RTL, *On refait la semaine* est une sorte de zapping qui revient « sur les moments forts entendus sur RTL tout au long de la semaine écoulée »[10] et présente aussi les coulisses ainsi que des séquences inédites. *Place de la Toile*, sur France Culture, s'intéresse à l'évolution des médias en regard avec le développement d'Internet. Internet est d'ailleurs un lieu privilégié pour le déploiement de discours sur les médias : *Acrimed*[11], (Action-CRItique-MEDias) a pour vocation d'observer et de réfléchir sur les médias, *Crise dans les Médias*[12] est un « blog qui s'attache à décrypter les médias français et en particulier la presse écrite. », *Bakchich.info*[13] consacre une rubrique à l'observation des médias et à la dénonciation de ceux qui y officient... et la liste est loin d'être exhaustive. Quant à la presse, nous retrouvons ce discours sur les médias dans la presse spécialisée comme les programmes télévisés : *Télé 7 Jours*, *Télérama*, *Télépoche*..., dans une presse se revendiquant critique comme *Le Plan B*[14] ou encore ponctuellement dans des rubriques de journaux généralistes comme *Le Monde* ou le *Figaro*. Ce rapide tour d'horizon met en évidence la variété des discours sur les médias qui se disent « critiques » mais aussi, fait émerger quelques invariants : ces discours sont basés sur la révélation : il faut toujours « décrypter », décoder le langage secret des médias et, les destinataires de ces discours sont fréquemment sollicités, poussés à réagir, à donner leur point de vue.

Notre travail porte donc sur le discours à prétention critique des médias sur les médias. Nous empruntons à Jean Peytard (1990) l'expression « médiacritique » que nous détournons. Elle désigne pour nous le discours à prétention critique des médias et ce discours pseudo critique s'applique ici à la radio, à Internet, à la presse ou encore à la télévision, alors que pour Peytard, il s'agissait de l'activité critique de la presse, de la radio et de la télévision dont l'objet d'application première est la littérature. Nous reprenons donc des éléments de sa démarche : ainsi, nous nous interrogeons sur les effets du changement de support : quelles sont les conséquences, en quoi le discours tenu par un blog de spécialistes des médias sur la télévision se démarque par exemple de celui d'une émission de radio également consacrée aux médias ? Cette appropriation par nous est possible car Peytard (1990 : 107-140) explique son intérêt pour le fait que la rencontre entre la littérature et la médiacritique ait produit des textes dans

10 Selon le site de RTL : http://www.rtl.fr/emission/20207/on-refait-la-semaine.html

11 http://www.acrimed.org/

12 http://crisedanslesmedias.hautetfort.com/

13 Version Internet sur : http://www.bakchich.info/rubrique36.html

14 http://www.leplanb.org/

lesquels le « discours rapporté », l'« intertextualité » et l'« interdiscursivité » se côtoient, se mêlent. Or la critique par les médias des médias, qu'elle soit intra ou inter média, c'est à dire qu'elle traite principalement, comme l'émission télévisée *Arrêt sur Images* du média qui la supporte ou, comme l'émission radiophonique *J'ai mes sources*, *Big Bang Blog* et la chronique de François Gorin, *La Lettre à Zélie* d'autres médias et notamment de la télévision, cette critique est justement fondée sur la fusion entre discours rapporté et métadiscours.

Le discours critique ne peut être que second : il est construit à partir d'un discours qui est déjà là, qui est lui-même l'objet de la critique. Ce discours à prétention critique porte donc la marque de son discours objet que nous nommerons « discours source ». À la suite de Peytard, l'enjeu sera pour nous de comprendre où et comment le discours se place par rapport au discours source. Autrement dit, nous nous interrogerons sur les enjeux idéologiques de cette prétention critique vis-à-vis de l'instance de réception.

Ainsi, nous convoquerons tour à tour différents statuts tant pour les instances de réception (énonciataire, récepteur, observateur, lecteur...) que pour les instances d'émission (énonciateur, émetteur, destinateur…) et ce, en fonction de leur pertinence.

Barthes (1966, cité par Peytard 1986), différencie deux catégories de lecteurs (dans le sens commun du terme : en effet, il parle de textes scripturaux), de la même manière que nous pouvons distinguer le téléspectateur « sémantique » du téléspectateur « critique ». le premier ne fait que chercher le sens de ce qu'il reçoit tandis que le second cherche à comprendre les mécanismes du texte qui le poussent à octroyer au texte tel ou tel sens (selon la terminologie de Eco, 1992). Ces deux catégories ne sont pas hermétiques, c'est à dire qu'il est possible de passer de l'une à l'autre en fonction de la position adoptée vis à vis du texte (littéraire, télévisuel...). Le téléspectateur lambda désire « fusionner » avec ce qu'il reçoit. Le sens qu'il attribue aux messages qu'il construit vise à se confondre avec celui du message qu'il a lu (ou vu et entendu). Le téléspectateur critique désire communiquer ce qu'il pense. Il produit un discours sur ce qu'il a vu et entendu avec le but de diffuser ce discours et ce discours sera plus ou moins éloigné du message du discours source. L'acte est intrinsèquement narcissique, c'est un « déploiement de sa parole, en parade pour elle-même et pour d'autres » (Peytard, 1986 : 109). Soit, comme le souligne Peytard, la critique dont parle Barthes est scripturale, ce qui n'est pas forcément le cas des textes que nous étudions. Quoi qu'il en soit, lire, regarder et/ou écouter la critique, c'est dans tous les cas, quel que soit le médium, se placer sous son influence, c'est accepter qu'il y ait des bons et des mauvais textes. Or, affirmer une telle chose n'est-ce pas cantonner la critique à un rôle prescripteur au dépend de sa fonction pédagogique ? Notre lecture de Barthes (1966) nous a en effet éclairée sur la dimension

nécessairement pédagogique, sa capacité de former l'esprit, de la critique. Un de nos objectifs est par conséquent de mesurer la part prescriptive et pédagogique des textes critiques (ou prétendant l'être) étudiés car ceci nous permettra d'évaluer la qualité des critiques proposées. Prescrire, c'est imposer son point de vue alors qu'être pédagogique, c'est permettre à son destinataire de développer ses capacités intellectuelles. La prescription a un aspect contraignant que la pédagogie ne devrait pas avoir.

Cela dit, nous nous devons dès lors de souligner que le téléspectateur/auditeur/lecteur des années 2000 n'est pas dans la même position face à la critique télévisuelle que le téléspectateur des années 1980 face à la critique littéraire. Il tend de plus en plus à se rapprocher du critique, prenant (ou croyant prendre) du recul, d'une part parce que, comme nous l'avons dit précédemment et comme Jost le remarque (2005 : 5-12) une certaine « culture critique » s'est développée et d'autre part parce que la critique ne porte pas sur le même objet, la télévision étant plus facilement (en apparence) accessible que la littérature. Son attitude, le regard qu'il porte sur les médias en général, est conditionnée par les discours diffusés par ces mêmes médias.

C'est un des aspects très particuliers de la critique de la télévision qui a dans un premier temps attiré notre attention : le métadiscours télévisuel (nous revenons dans la partie suivante sur les acceptions de ce syntagme). Autrement dit, le discours que la télévision tient sur la télévision. Le métadiscours est utilisé pour revenir sur un discours et en éclaircir un ou des éléments (un énoncé, des images...) jugé(s) ambiguë(s). Or, nous le développons plus loin, la critique trouve elle-même ses fondements dans la mise en évidence d'une « crise », d'une chose qui dérange, qui pourrait être qualifiée d'ambiguë. La critique est en effet un type particulier de métadiscours et le métadiscours est un type particulier d'énonciation. Or, le métadiscours est une structure sémiotique complexe, un mode d'énonciation dédoublé. Il s'agit non seulement de considérer le fonctionnement interne du texte mais, dans ce cas là, de l'évaluer, de se distancier de ce texte pour pouvoir s'en servir pour produire un autre discours. Il implique donc, du moins en apparence, une activité « archi » telle que Maryvonne Masselot-Girard (1996 : 15) la décrit dans le cadre de la critique télévisuelle en fonction des compétences évaluatives et des capacités de type téléspection critique. Ducrot (1984 : 171) définit l'énonciation comme la « mise en scène » d'une pluralité d'êtres de paroles. Le sujet parlant, celui qui réalise l'énonciation énoncée, n'est en fait pas unique. Il « [fait] de son énonciation une sorte de représentation où la parole est donnée à différents personnages », « ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on ne leur attribue de mots précis. ». Le locuteur, que l'on peut qualifier ici d'instance énonciative, est un « metteur

en scène ». L'énonciation cristallise un dialogue où plusieurs voix s'entrechoquent. C'est ce que l'on peut appeler une « altérité interne ». Dans le cas de *J'ai mes Sources* comme dans celui de *Arrêt sur images*, ces différentes voix sont matérialisées par les différents chroniqueurs, les invités... Un premier point est donc à relever dès à présent : la nature des supports de ce type de discours (la télévision, la radio) engendre des messages mixtes, pluricodés. Ces messages sont simultanément composés d'images et de sons verbaux ou non verbaux très variés de par leur origine (son in ou off par exemple) et de par leur nature (image fixe ou non, photographie, dessin, bruit, musique...).

Aussi, il existe différents types de métadiscours télévisuels à prétention critique. Ces discours revêtent des formes variées, ils peuvent être ponctuels (émissions généralistes consacrées à la télé-réalité lors de son arrivée en France) ou réguliers (émissions bimensuelles comme *Culture Pub*). Notre intérêt s'est porté sur ce dernier type d'émission, le fait qu'elle revienne régulièrement nous permettant de retrouver ses invariants. Ayant consacré notre mémoire de DEA à l'émission *Culture Pub*, nous nous interrogions déjà sur la validité d'une analyse d'un média faite par ce média lui-même (avec tout ce qu'elle implique au niveau économique), notre angle d'approche, mêlant analyse rhétorique, énonciation et sémiotique nous avait alors permis de comprendre comment l'apparence critique de l'émission était préservée par l'écriture même de cette émission, comment également l'humour, et notamment l'ironie, est mis au service de la construction d'une relation privilégiée entre les présentateurs et les téléspectateurs et enfin, comment d'une critique de la publicité, l'émission passe à une mise en valeur. Nous nous sommes donc naturellement dirigée vers une autre émission emblématique du paysage audiovisuel français : *Arrêt sur Images*.

Arrêt sur Images nous est apparue comme un prototype, le modèle qu'il faut suivre[15], de la médiacritique télévisuelle. En effet, si son audience marque une légère baisse, passant de 7,3% (en 2003/2004) à 6,6% (en 2006/2007)[16], cette émission, et son présentateur, se sont fait un nom dans le paysage audiovisuel français (voire francophone) et la plupart des téléspectateurs-internautes[17] citent cette émission en exemple et lui octroient de nombreuses qualités. Elle est, selon un message daté du 8 juin 2007 de Claire, « enseignante à l'université », « réellement formatrice de l'esprit critique de nos jeunes » ou encore, selon Rocky goes to franckiewood le 12 juin : « un excellent signe de qualité, de vérité et

15 *Arrêt sur Images* est présentée comme une "émission de référence par le site de France 5 (*cf.* Annexe 1)

16 http://fr.wikipedia.org/wiki/Arret_sur_image

17 Commentaires suivant le billet de Schneidermann intitulé « bon été à tous, sans arrêt sur Images! », http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=639

d'intelligence » et Evelyne, enseignante, affirme : « j'en ai toujours retiré de l'information exacte». Enfin, pour Gaëlle, dans son message du 20 juin 2007, il s'agit de « la seule émission qui osait porter un regard critique sur notre monde médiatique, avec des journalistes ou chroniqueurs pertinents, intelligents ». Ses défenseurs soulignent d'ailleurs que l'audience n'est pas révélatrice de l'intérêt qu'elle représente, comme de sa popularité, car elle ne tient pas compte des visionnages de l'émission sur Internet. Aussi, Daniel Schneidermann relativise dans son blog[18] l'importance de l'audience de *Arrêt sur Images* (6,5% en 2007 et 6,8% en 2006[19]). *Arrêt sur Images* est la représentation de ce que doit être la critique de la télévision à la télévision, nous en voulons pour preuve le nombre important de réactions (généralement indignées[20]) provoquées par l'annonce de la fin de l'émission (et orchestrées par le principal concerné, Daniel Schneidermann) ainsi que le nombre de signatures obtenues (en vain) par la pétition qui demandait le maintien de sa diffusion (plus de 185 218 signatures en 1 mois[21]). Cela dit, certaines voix (et notamment celle de Bourdieu 1996) remettent en cause sa légitimité. En effet, le sociologue a participé à une émission de *Arrêt sur Images* au sujet du traitement des grèves de 1995 par les médias. Or, il a estimé suite à son passage télévisé qu'il n'avait pas eu le loisir de s'exprimer pleinement, étant sans cesse interrompu par les remarques de Jean-Marie Cavada (alors président de La Cinquième). Cette constatation remet pour lui fortement en cause le fait que *Arrêt sur Images* puisse construire une critique pertinente de la télévision, n'étant pas impartial avec ses invités.

Ces premières constatations faites, nous avons tenté de dégager la spécificité d'un métadiscours télévisuel en le mettant en parallèle avec le discours que d'autres médias tiennent sur la télévision. Notre but est ici d'établir si un média tel que la télévision peut faire son auto critique, c'est à dire en a t-elle les capacités et surtout la volonté ? Mais aussi, quels sont les enjeux de la médiacritique ? S'agit-il de former l'esprit critique de ses destinataires ou plutôt de diffuser certaines idées sur les médias ? Ce questionnement nous aide à comprendre ce que « ce retour sur ce qui a été dit » prétend apporter. En effet, un métadiscours est une mise en circulation des informations, elles sont reformulées, modélisées... Le métadiscours, comme le définit Maryvonne Masselot-Girard, nécessite un réinvestissement de connaissances : en se basant sur son encyclopédie, le « méta-lecteur » va pouvoir opérer une

18 http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=649

19 Source : médiamétrie

20 Manifestées sur www.bigbangblog.net mais aussi sur http://ps-scpo.over-blog.com/article-10933739.html , http://dinersroom.free.fr/index.php?2007/06/16/545-la-fin-d-arret-sur-images-une-faute-politique , http://www.acrimed.org/article2649.html ...

21 http://www.arretsurimages.eu/

sélection sur le discours-objet, il va faire ainsi émerger les informations, les hiérarchiser en fonction de leur importance. Le métadiscours se fait d'une part dans un cadre didactique (éducatif ?) - ce qui implique un « projet de connaissance » qui n'est pas inhérent au discours source - et d'autre part dans un cadre social précis qui suppose le codage symbolique, une objectivation du savoir selon une certaine norme[22]. L'enjeu du métadiscours est donc de rendre le téléspectateur « lecteur » et « télé-acteur » : en regardant ce qu'on a regardé, en parlant des discours qu'il a vu et entendu, il va être amené à s'interroger sur le fonctionnement de ces discours[23]. Cela dit, le métadiscours dont parle Maryvonne Masselot-Girard est basé sur l'interactivité entre les « méta-lecteurs », c'est par l'échange qu'ils construisent leur regard critique. Est-ce que cette construction mutuelle du savoir est encore possible en situation médiatisée ? Autrement dit, peut-on modifier le comportement d'un individu, le faire « devenir acteur », en lui montrant ce qu'il devrait faire, en se donnant en exemple ? Ce procédé permet d'approcher le métadiscours tel qu'il est définit ci-dessus mais ne l'atteint pas, il est de l'ordre du paraître. Il fait croire aux téléspectateurs qu'ils peuvent être acteurs sans leur en donner les moyens.

Parce qu'il nous a semblé nécessaire méthodologiquement de mettre en relief les observations faites sur l'émission *Arrêt sur Images* en les comparant à d'autres discours médiacritiques, nous avons procédé à l'analyse comparative de quelques textes critiques actuels, qu'ils soient supportés par la presse écrite, la radio où Internet. Ce type de texte foisonne. Nous avons donc choisi de nous intéresser à un programme-article pour chacun de ces médias, leur sélection s'étant faite d'une part en fonction de notre propre univers culturel et d'autre part en fonction de la prétention « sérieuse » de ces textes. Notre attention s'est donc focalisée sur un article hebdomadaire de *Télérama* (*La Lettre à Zélie*), une émission de radio (*J'ai mes Sources*) et un blog (*Big Bang Blog*), chacun d'entre eux se concentre sur le même projet : analyser, critiquer la télévision et les médias, autrement dit, chacun de ces textes revendique une posture trans- et intra-médiatique critique. Or, comment sélectionner, parmi la pléthore de ces textes, ceux pertinents pour notre analyse ? Le choix de l'émission *Arrêt sur* I*mages*,

22 Deuxièmes rencontres nationales de la liste cdidoc-fr, Lyon 23-24 octobre 2003, Le traitement didactique de l'image Maryvonne Masselot-Girard, consultable sur : http://savoirscdi.cndp.fr/rencontrelyon/masselot_girard/girard.htm

23 Entretien avec Maryvonne Masselot-Girard, secrétaire du GREM, Groupe de Recherche sur les Relations Enfants-Média réalisé par Isabelle Balard pour Radio Sud Besançon Entretien diffusé le 29/10/2002 et écoutable sur http://www.epra.net/result-list.php?from=link&cleid=1019&PHPSESSID=f1eef4d2afd1ce6ff94a6771fbe0f005).

prototype du genre, a déterminé le reste de notre corpus. Nous nous sommes en effet logiquement dirigée vers le blog que les chroniqueurs de cette émission entretenaient. Puis, nous avons sélectionné dans « la référence » de la presse écrite dédiée aux médias, *Télérama*, la chronique de François Gorin qui de par son style, se rapproche d'un billet de blog. Enfin, nous avons recherché dans les programmes des radios du service public une émission traitant des médias. Nous avons finalement opté pour *J'ai mes Sources* dont la présentatrice, Colombe Schneck, a été chroniqueuse pour *Arrêt sur Images*. Ces textes sont donc très différents de par leur support tout en étant fortement liés par leur appartenance au même univers culturel, celui de la critique dite « sérieuse » voire « légitime » des médias.

Nous nous sommes donc attachée à retrouver les variants et les invariants relatifs à ces textes, leur mode de fonctionnement et nous pouvons postuler que les médias-support conditionnent la forme et la teneur de la critique. Ainsi, le but mais également les stratégies (au sens de Landowski, 2007) des textes seraient différents d'un support à l'autre, non seulement parce qu'il s'agit d'une critique intra ou inter média mais aussi parce que les enjeux sémio-communicationnels des médias-supports sont différents. L'instance énonciatrice s'ajuste en général à la situation de communication et nous reviendrons plus longuement sur ce point dans la troisième partie mais, il ne faut pas l'oublier, chacun de ces objets d'étude, appartient, à une chaîne, une radio, un magazine qui permettent la diffusion ou la parution d'émission, d'articles... en fonction de leur identité, de l'image qu'ils veulent donner d'eux. Excepté peut-être *Big bang Blog*, parce qu'Internet n'est pas encore une institution, qu'il ne gère pas encore (vraiment) les blogs en vue de toucher un public (en ce qui concerne *Big Bang Blog*, en tout cas[24]), le contenu, la forme... tout est contrôlé par le média diffuseur. Or, Internet, dans ce cas, serait seulement un médium qui permet une médiation. En effet, selon Jost,

> « une invention technique ne devient média qu'à partir du moment où elle est appropriée par des usages plus ou moins spécifiques du médium, eux-mêmes susceptibles d'être récupérés par une institution qui les transforme en produits culturels ». (2005 : 19)

24 Affirmation à nuancer avec l'apparition des myspace et autres skyblog. En effet, ces derniers sont essentiellement financés avec la recette des publicités qu'ils hébergent.

1. CORPUS

Arrêt sur Images

Arrêt sur Images est né en 1995 sur La Cinquième et rejoint la chaîne France 5 en 2002. Elle disparaît du petit écran en juin 2007 suite à une décision de la direction de France 5 et ce, malgré les contestations, via une pétition, des téléspectateurs.

Arrêt sur Images est une émission de 52 minutes qui est diffusée le dimanche à 12h35 entre *Carte postale gourmande* (qui est devenue en 2006 *Les escapades de Petitrenaud*), émission culinaire, et *Psychologie, un moment pour soi* (en 2004, remplacé en 2006 par *Chez FOG*, une émission de critique littéraire) jusqu'en juin 2007. Le co-texte, les émissions qui l'encadrent, met en évidence une certaine adéquation entre l'enchaînement des programmes et le rythme de vie, les habitudes (supposées) des téléspectateurs : France 5 diffuse une émission de cuisine avant de manger et propose ensuite une émission (*Arrêt sur Images*) qui va s'apparenter, de par son aspect informatif et son heure de diffusion, à un journal télévisé. Les émissions qui suivent restent quant à elles dans le domaine du « sérieux » (la psychologie, la critique littéraire) tout en s'apparentant au domaine des loisirs. *Arrêt sur Images* est également diffusée le lundi à 00h25 sur le câble et le satellite. Chaque semaine, Daniel Schneidermann et ses chroniqueurs rassemblent autour d'un même thème des invités qu'ils interrogent sur l'expérience télévisuelle qu'ils ont vécue, sur une théorie qu'ils ont élaborée par rapport à la télévision en général ou une émission en particulier, sur des choix qu'ils ont fait en tant que journaliste, producteur, présentateur... Le débat qui s'ensuit est complété par des reportages et enquêtes effectués par les chroniqueurs, extraits télévisuels à l'appui. Nous pouvons noter que le thème choisi est généralement en phase avec l'actualité, ce qui permet d'assurer une audience certaine mais rend plus difficile le traitement approfondi des sujets. Le site de France 5 consacre une place relativement importante à cette émission. Une page est destinée à sa présentation[25]. Elle met en avant le côté critique « la télévision fait son autocritique », « critique riche et pointue », « ce décryptage pertinent de l'image »... et sa vocation à éduquer (dans la lignée de la chaîne) « éducation visuelle », « contrebalancer la toute puissance du petit écran par la critique des images » et aussi « une bonne méthode pour mieux « lire » la télévision et prendre du recul face à ce média. ». Mais une séquence a attiré notre attention plus particulièrement : « ...permet [...] la propagation d'une culture de la télévision... ». Nous pouvons en effet nous interroger sur ce qui est entendu par « une culture de la télévision »,

25 *cf.* annexe 1.

expression qui fait écho à ce que Bourdieu qualifie de norme unifiante et dominante lorsqu'il parle de la critique. Nous reviendrons donc sur ce point par la suite.

Nous pouvons ajouter à ceci quelques remarques secondaires. *Arrêt sur Images* est diffusée sur une chaîne au public restreint (sa part d'audience moyenne en 2007 est de 6,5[26]) mais à une heure de grande écoute, celle des informations. Son co-texte peut également jouer, par contraste, sur l'apparence informative et sérieuse de cette émission. France 5, comme son nom l'indique, appartient au groupe France Télévision. C'est de fait une chaîne en partie financée par l'État. Elle propose des émissions informatives et éducatives.

Notre corpus s'est constitué comme suit : nous nous sommes attachée à analyser cinq émissions de *Arrêt sur Images* diffusées entre septembre 2004 et mars 2005. Nous avons également regardé l'émission régulièrement, en version montée (disponible pendant une semaine sur le site de l'émission jusqu'en juin 2006) ou non. Ainsi, nous avons pu mettre à jour la structure générale de cette émission et lui appliquer une analyse sémio-linguistique. Ces différentes opérations nous ont permis de pointer les moments charnières, de relever les invariants et les différences entre ces émissions. Nous nous sommes penchée par la suite sur le choix des sujets traités, leur rapport à l'actualité... La corrélation de ces diverses informations est porteuse de sens : comment et quand se fait la critique, que vise t-elle et surtout, quelle est sa portée : *y a-t-il vraiment critique quand elle émane de « l'intérieur » en général et en l'occurrence du média télévisuel ?* est une question récurrente. Tout critique ne procède pas à son autocritique. Cela dit, l'instance énonciatrice *Arrêt sur Images* la pratique pour devenir légitime. C'est seulement à ce prix, si elle réussit à prouver qu'elle-même est légitime parce qu'elle a été « lavée de ses fautes » par un retour correctif sur ses dires et actions, qu'elle pourra devenir un critique légitime. Elle veut et doit en effet montrer qu'elle a le droit (étant donné qu'elle se fait subir à elle-même ce qu'elle fait subir aux autres) et même le devoir (car les autres ne font pas d'autocritique) de critiquer. Nous mettrons donc en évidence comment l'instance énonciatrice arrive à produire ces marques de légitimité, quelles sont ces marques et quelle est leur validité.

Big Bang Blog

Il s'agit d'un blog collectif, auquel trois chroniqueurs de *Arrêt sur Images* et une autre journaliste (Christelle Clerc) participent depuis le 21 février 2005. Daniel Schneidermann, David Abiker et Judith Bernard animent ce blog de manière régulière. Quant à la dernière

26 Source : médiamétrie, disponible sur : http://www.mediametrie.fr/resultats.php?rubrique=tv

blogueuse, elle n'y a que très peu contribué. Elle joue le rôle du regard externe et objectif (n'étant pas issue du milieu *Arrêt sur Images*), sa présence (bien que très limitée) valide donc le blog.

Il est évident que les blogueurs, c'est à dire ceux qui animent le blog en y publiant leurs billets, ont besoin dans et par leur blog d'être reconnus. La reconnaissance des autres (blogueurs qui officient sur d'autres blogs et encourageront, ou non, leurs propres lecteurs à aller voir *Big Bang Blog* et commentateurs qui expriment leur avis en répondant aux billets) est nécessaire à la survie de leur blog. Mais aussi, et c'est ce qui nous paraît le plus intéressant avec le *Big Bang Blog*, ce support est un nouvel « outil de communication permettant des modalités variées et originales de mise en contact » (Cardon et Delaunay-Teterel, 2006 : 17). Autrement dit, le blog permet à tout un chacun de s'exprimer, de raconter sa vie mais son intérêt est ici pour ses animateurs de rentrer en contact plus directement avec leurs lecteurs (téléspectateurs éventuels) : ainsi, les blogueurs publient régulièrement des articles. Ces derniers apparaissent par ordre anté-chronologique sur la page d'accueil du blog. Nombre de sujets abordés par les billets concernent les médias mais également la politique et plus encore, le rapport entre les médias et la politique.

Nous reviendrons donc, dans le chapitre consacré à *Big Bang Blog* sur le corps des billets mais également sur les commentaires qu'ils suscitent.

Alors que les blogs permettent d'enrichir les textes linguistiques par des images, des vidéos, les blogueurs de *Big Bang Blog* se cantonnent à ponctuer leurs billets de liens hypertextels qui renvoient aux documents sources (référençant ou explicitant le propos), allant des adresses de journaux en ligne aux sites de radio, en passant par des sites de parti ou tout simplement d'autres articles de *Big Bang Blog*.

Les caractéristiques de fonctionnement du blog sont précisées dans le premier bulletin posté par Daniel Schneidermann (*cf* annexe 11) : les commentaires des lecteurs sont publiés après validation par le blogueur. Cette règle nuance la liberté d'expression revendiquée par les blogs d'opinion et met en évidence les rapports de hiérarchie qui existent entre le blogueur, qui est « chez lui » et le lecteur, éventuellement commentateur, qui n'est qu'un « invité » voire un « visiteur ». Cela dit, cette fonction de modérateur est très restreinte; beaucoup des commentaires publiés vont à l'encontre de l'article, critiquent, brutalement ou non, et le billet et son auteur (et ce, parfois en s'attaquant aux qualités de l'individu et non de l'auteur). Aussi, d'autres commentaires sont publiés alors qu'ils ne concernent pas directement le billet initiateur. Ce blog est, comme la plupart des blogs décrits par Cardon et Delaunay-Teterel (2006) à cheval entre la page ou site perso (auto publication) et le forum et la liste de

discussion (qui sont des outils de communication collective). Leur énonciation est caractérisée par le fait qu'ils soient publics, lisibles par n'importe qui et se distingue par la diversité des types de relations établies entre les blogueurs et leur public. À la différence des autres médias, le public du blog se constitue en fonction du travail relationnel des blogueurs : le blogueur construit vraiment son public en « ratifiant ou disqualifiant » les commentateurs, non seulement en acceptant de publier leurs commentaires mais également en y répondant.
Ainsi, le blog met en place un nouvel espace public et tisse des liens de complicité entre le lecteur et l'auteur. Il met également en place une communauté. Si le nombre de lecteurs n'est pas constant, il n'empêche que des noms reviennent fréquemment (Anthropia, Dukénois, Brij...) et apparaissent également sur le forum de *Arrêt sur Images*.

La Lettre à Zélie

Cette chronique est placée à la fin de *Télérama* (dernière ou avant dernière page). *Télérama* est un magazine culturel qui, même si sa vocation première est de parler des programmes télévisuels, traite de l'actualité, en rapport avec la culture et les médias. Avec son esprit non consensuel et la participation dans ses colonnes de journalistes et de critiques reconnus, *Télérama* est considéré comme une référence dans ce type de presse spécialisée. *La Lettre à Zélie* est écrite par François Gorin, elle a vu le jour en septembre 2006. Notre corpus quant à lui s'étend du 17 janvier 2007 au 14 Mars 2007. Nous nous intéresserons dans un premier temps aux caractéristiques générales de cette chronique, son nom, sa forme épistolaire qui a bien sûr des conséquences sur sa réception : il touche le lecteur par un ton se démarquant du reste du magazine, une interpellation directe, des références communes, la construction d'un dialogue fictif... et un titre orignal.
Mais un autre point a également attiré notre attention : en considérant la structure du magazine, nous avons relevé que cette chronique était le pendant du courrier des lecteurs, le courrier des journalistes en quelque sorte à moins que son auteur ne soit le porte parole du lecteur qui n'écrit pas de courrier. Nous affinerons ce parallèle et reviendrons sur ses effets sur la relation journalistes-lecteurs dans la troisième partie de notre travail.
Nous nous sommes donc interrogée quant au but de cette rubrique : s'agit-il de critiquer, de mettre en évidence la place que la télévision tient dans la vie de chacun, sa quotidienneté, ou simplement de l'énoncer. Est-ce un constat critique ? Est-ce que l'enjeu est de provoquer des réactions chez le lecteur et quelles réactions?
Notre problématique est donc la suivante : comment cette rubrique se situe t-elle dans la

sphère du métadiscours sur la télévision ? Qu'est-ce qu'elle apporte de nouveau sur la télévision? Qu'est-ce qu'elle apporte au magazine ? Quels sont les modes d'existence pour le lecteur dans son rôle de téléspectateur ?

Nous posons deux hypothèses : nous pensons que cette chronique ne critique pas mais conforte la télévision dans la place qu'elle prend dans le quotidien de chacun. Dans un premier mouvement, *La Lettre à Zélie* constate l'emprise de la télévision sur la société et les comportements des téléspectateurs en évoquant ces comportements. Dans un second mouvement, découlant du premier, elle légitime cette emprise en faisant sans cesse référence à une culture télévisuelle commune, en mettant en évidence que « tout le monde » est influencé par la télévision. Et ainsi, en faisant justement référence à cet univers commun, cette lettre est un des moyens pour *Télérama* de se rapprocher de son public, de le toucher en le renvoyant à son expérience de téléspectateur. Notre étude sera donc d'une part axée sur le rapport entre le lecteur de cet article et son auteur (création d'une relation particulière, construction d'univers communs de référence...) et d'autre part, elle se concentrera sur la place de la télévision, en tant qu'objet de valeur, c'est à dire, un objet sémiotique qui comporte au moins une dimension pragmatique, une dimension cognitive et une dimension thymique (Fontanille 1989 : 5-6), dans le discours de Gorin et dans l'ensemble de discours de la médiacritique.

J'ai mes Sources

Cette émission est diffusée sur France Inter de 9h35 à 9h55 du lundi au vendredi depuis septembre 2006. Elle traite de l'ensemble des médias : télévision, radio, presse et Internet. La présentatrice (et productrice), Colombe Schneck, est entourée par une équipe de chroniqueurs expérimentés : Claude Cabanes, Bruno Roger-Petit, Éric Macé, David Abiker (que nous retrouvons dans *Arrêt sur Images*), Éric Naulleau, Renault Enguerrand, Jean Louis Missika, Philippe Bailly et Darkplanneur. Les reportages sont quant à eux effectués par Elsa Boublil. L'émission débute par un « fait du jour » introduit par Nicolas Demorand, journaliste présent sur toute la tranche *sept-dix*. Ensuite, un invité répond aux questions de Colombe Schneck mais également à celles de Demorand et enfin, l'émission se termine par un reportage constitué d'extraits et d'interviews, reportage finalement commenté par les co-présentateurs et l'invité. Le but affiché dans le descriptif de l'émission (qui est en ligne sur le site de France Inter) est de « scruter les lois, les enjeux, les personnalités d'un domaine qui nous concerne

tous, dans notre quotidien et dans notre rapport au monde »[27]. Ainsi, la présentatrice demande à ses invités de se justifier par rapport à des choix d'émissions, d'expliquer leur bonne ou mauvaise audience. Elle compare, avec l'aide de se chroniqueurs la politique éditoriale des médias et annonce également de nouveaux programmes.

27 http://www.radiofrance.fr/franceinter/em/jaimessources/pres.php

2. HYPOTHESES DE TRAVAIL

Nous avançons dès lors trois hypothèses : Le discours critique des médias, et notamment celui de *Arrêt sur Images*, est trompeur, c'est à dire qu'il ne répond pas aux attentes présumées des destinataires. En nous basant sur l'analyse des discours de présentation de *Arrêt sur Images*, de *J'ai mes Sources* et de *Big Bang Blog*, nous avons pu identifier les promesses que ces textes faisaient à leur téléspectateur, auditeur, lecteur ou internaute. Ces promesses ne sont pas que des mots, elles sont confortées par la construction d'une écriture spécifique au métadiscours télévisuel. Notre intention est donc de procéder à une analyse en termes de théorie interne, dont les différents concepts sont synthétisés par Dufays (1999). L'idée directrice de cette théorie est que « le sens du texte n'existe que par et pour sa lecture » (*ibid.* : 7) et que cette lecture est contrainte par un programme, porté par le texte et activé par le travail de (re-)construction de sens du lecteur (*op. cit.* : 10-27). Nous ne rechercherons donc pas les intentions de leur auteur mais nous ne travaillerons pas non plus sur des entretiens avec des téléspectateurs, auditeurs ou lecteurs ou internautes empiriques de ces textes métadiscursifs et médiacritiques. Nous nous interrogerons sur les effets du texte et essayerons d'évaluer l'écart entre ce qui est annoncé, ses promesses et ce que ces discours apportent, leurs possibles. Pourtant, il semble que les destinataires de ces textes ne perçoivent pas l'écart entre ce qui est promis et ce qui est. Du moins, cet écart ne les empêche pas de regarder *Arrêt sur Images*, d'écouter *J'ai mes Sources*, de participer à *Big Bang Blog* ou encore de lire *La Lettre à Zélie* (s'ils ne le faisaient pas, ces textes auraient disparu des médias). Ces discours fonctionnent : ils sont perçus comme valables, comme légitimes. Et c'est en cela qu'ils sont trompeurs.

Aussi, le support conditionne le discours : chaque média développe un type d'écriture, une énonciation qui lui est propre et ceci influe sur les contenus et la perception de ces contenus par le destinataire. Cela dit, nous avons constaté des points communs entre les discours supportés par différents médias. Nous supposons en effet que la médiacritique métadiscursive modifie le statut de son destinataire, il passe de récepteur passif à acteur et ce, car ce type de discours joue sur le pathémique. Autrement dit, ces discours ont pour ambition de faire « franchir des seuils » à leur récepteur (Mitropoulou, 2007). Ainsi, il passerait du seuil d'observateur-spectateur à celui, supérieur, d'observateur-assistant par exemple (selon l'échelle établie par Fontanille, 1989). Le récepteur est poussé à plus ou moins simuler l'interactivité : il va écrire sur le forum de l'émission, poster un commentaire sur le blog,

regarder l'émission conseillée par la radio, s'identifier à l'expérience narrée dans *La Lettre à Zélie*... ces diverses actions n'ont pas le même impact sur le déploiement du discours de l'instance émettrice. Cela dit, ces quatre types d'action sont engendrées par la réalisation du faire croire de l'instance émettrice. Il s'agit, dans tous les cas de faire croire au pouvoir d'action du récepteur.

3. CADRE THEORIQUE

Notre démarche se veut avant tout sémiotique, notre but étant de dégager des significations en passant par l'étude du plan de l'expression (selon l'expression de Hjemslev), du niveau apparent. La sémiotique, bien qu'elle ne soit pas reconnue comme une discipline à part entière par les milieux universitaires parce qu'il lui est reproché de ne proposer que des outils de description qui ne s'appuieraient pas sur une théorie, est pour nous une approche fructueuse car, après s'être rapprochée de la linguistique à ses débuts, elle franchit dans les années 80-90 les frontières entre science pure et science appliquée, s'intéressant à tout type d'objet, du moment qu'il présente un système de signes. (Boutaud - Veron, 2007 : 7-18). Nous avons ainsi l'ambition de travailler à la manière de Floch :

> « En effet, nous avons toujours fait en sorte que, dans les limites qui sont les nôtres, la reflexion fondamentale mène à une pratique descriptive, ou, inversement, que notre pratique descriptive nourrisse notre réflexion théorique. » (1995 : 3)

Notre travail vise une application de la théorie des passions (Parret, 1986 et Greimas – Fontanille, 1991) dans laquelle le « faire croire », que nous évoquons plus haut, est un élément décisif. Cherchant à démontrer comment cette médiacritique métadiscursive devient un ensemble signifiant, nous nous sommes intéressée aux stratégies médiatiques qui utilisent le pathémique pour que la manipulation ait lieu.

La caractéristique commune à tous ces textes est de jouer sur la relation entre l'instance énonciatrice et son instance réceptrice. Cette relation particulière est fonction du rapport que l'instance émettrice entretient avec son objet de valeur, les médias comme discours objet, discours source. Cette relation est due à la volonté didactiquo-critique des programmes, blogs et chroniques médiacritiques qui non seulement réorganisent le monde, en donnent une représentation particulière mais aussi, poussent leur destinataire à agir. Cette réorganisation du monde transparaît à travers l'énonciation, que nous étudierons dans la première partie, nous intéressant à l'argumentation et plus particulièrement aux reformulations dans l'émission *Arrêt sur Images*, et dans la troisième partie, nous focalisant sur la manipulation. Le contrat de lecture instauré par ces textes est également un élément de la stratégie médiatique. Il joue en effet sur les relations créées, par le biais du texte, entre l'instance émettrice et l'instance réceptrice ainsi qu'entre l'instance réceptrice et le texte lui-même. Il incite, dans les cas qui nous intéressent, l'instance réceptrice à faire, à se transformer, à augmenter ses connaissances

mais également à agir en fonction du texte, activer ses compétences modales. Enfin, nous nous sommes tout particulièrement intéressée à l'objet de valeur de la médiacritique et à sa représentation dans ces discours. Cette représentation et son évaluation varient d'un média à l'autre. Il va s'agir par exemple d'extraits rediffusés, de citations, d'expériences narrées... mais, dans tous les cas, cette référence à l'objet de valeur implique le récepteur dans l'instance de réception, le pousse à se positionner par rapport à la représentation choisie.

Comme le soulignent Boutaud et Veron,

> « le bon sens voudrait que sémiotique et communication entretiennent, depuis toujours, des relations de solidarité, fussent-elles symétriques ou d'inclusion réciproque. Conçue comme une activité symbolique, la communication est un théâtre permanent d'échanges et de signes. Décrire et comprendre ces univers de signes est un programme d'une grande ampleur qui a pour premier avantage de privilégier le sens au sein de la communication. En retour, les sciences de l'information et de la communication progressent dans la compréhension de processus complexes, où les questions d'image, d'identité, de relation, secouent ce qui pouvait constituer les illusions du premier âge sémiotique, à partir des années soixante : le pouvoir absolu du code, du systèmes, de l'arbitraire. » (*op. cit.* : 23)

Cela dit, la coopération entre l'une et l'autre n'est pas aussi évidente. Les sciences de l'information et de la communication favorisent de manière générale une approche pluridisciplinaire de leur objet d'étude. Elles peuvent autant envisager la télévision comme un média, une entreprise de production (question de rentabilité), un programme culturel et de divertissement et un outil d'information. Ainsi la thèse d'Hélène Romeyer (2004) aborde un corpus très proche du nôtre (des émissions de *Arrêt sur Images*) avec des méthodes différentes : elle réalise par exemple de nombreux entretiens pour discuter avec les producteurs, les journalistes... de leurs intentions, des choix éditoriaux, des évolutions de ces choix. Nous avons d'ailleurs noté que seule une ancienne chroniqueuse de *Arrêt sur Images* à participé à ces entretiens et, si Hélène Romeyer la cite, elle n'a pas eu l'autorisation de reproduire l'entretien dans sa totalité. La lecture de ces « interviews », nous a intéressée bien qu'elle ne soit pas décisive dans l'orientation de notre travail. Hélène Romeyer met en évidence son intérêt pour le concept global de réflexivité et son rôle dans l'espace public et non pour le discours, l'instance énonciatrice. Pour elle, l'autoreflexivité est un élément de démocratie, pour nous, la médiacritique métadiscursive joue sur le faire croire « plus citoyen » de l'instance réceptrice, lui faire croire que ses compétences, son pouvoir d'action, seront développées et qu'il pourra agir de manière éthique sur la société. Nos remarques quant

à *Arrêt sur Images*, sont assez proches. Hélène Romeyer constate par exemple que les chroniqueurs se mettent en scène et suscitent la connivence des téléspectateurs avec des partis pris qu'ils n'expliquent pas. Nous essayerons de démontrer par exemple comment ils créent cette connivence, comment ils jouent en fait sur le pathémique, en privilégiant l'analyse des systèmes de signes sous-tendant l'énonciation de ces textes. En effet, l'intérêt de Romeyer n'est pas dans la déconstruction-reconstruction de l'émission mais dans l'étude de la place que prend ce type d'émission dans nos sociétés. Ainsi, elle effectue également des entretiens avec les téléspectateurs habituels de ces émissions. Elle constate qu'ils appartiennent essentiellement aux couches supérieures de la société, qu'ils portent un certain intérêt aux médias et leur évolution, qu'ils regardent d'autres émissions autoréflexives et enfin, qu'ils utilisent couramment les techniques de l'information et de la communication. Ce public a une volonté d'interagir, un intérêt pour les médias, une bonne connaissance du dispositif en boucle de l'émission qui inclut (nous dirions qui fait mine d'inclure) le téléspectateur au centre de l'émission. Ce téléspectateur a la volonté de mettre en critique l'information, de discuter avec les professionnels de la télévision qui se sont légitimés par le faire. Le public a la possibilité de s'intégrer mais cette possibilité se situe plus au niveau de la promesse que des faits et c'est sur ce point notamment que nous souhaitons aller plus loin que Romeyer, démontrant comment les stratégies médiatiques de ce type de discours joue sur le paraître. Ce type d'émission, ou du moins l'analyse proposée ici de ce type d'émission fait ressortir que la société contemporaine permet plus de participation des « profanes » Nous dirions qu'il encourage la participation mais n'en donne pas les moyens. Le travail d'Hélène Romeyer tend en fait vers une étude de l'évolution de la société dans son ensemble, cela dit, ses réflexions n'auront de cesse de traverser notre travail, nous rejoignant sur un constat commun : les promesses de ces émissions sont à vérifier.

Dans un premier temps, nous avons choisi de nous intéresser tout particulièrement au métadiscours produit par *Arrêt sur Images*, émission que nous considérons sous l'angle du prototype défaillant. En effet, cette émission est un prototype qui a inspiré nombre d'émissions et qui incarne, selon Hélène Romeyer « la culture de la critique ». Ce modèle est pourtant trompeur, il annonce une didacticité dont nous ne retrouvons que les prémisses et la critique qu'il propose est partielle et partiale, elle ne fait que répondre à des normes préétablies. Cependant, ces deux points ne posent pas, ou moyennement problème à la plupart des téléspectateurs. Il y a en fait un décalage entre l'être et le paraître, l'énonciation de cette émission joue sur l'illusion, sur une représentation de ce que la critique doit être et conforte

son objet d'étude dans sa légitimité, jouant le rôle d'une soupape de sécurité.

Les autres discours médiacritiques étudiés ici, du fait de leur différence de support et notamment du fait qu'il s'agisse d'une critique inter-média, n'ont pas ce rôle de soupape de sécurité. Aussi, et sans doute en conséquence, leur énonciation diffère. C'est par exemple un autre ton qui est adopté dans le blog tenu pourtant par les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* ou encore un enjeu différent qui anime les chroniqueurs de *J'ai mes Sources*. Il s'agit en effet par exemple de promouvoir un « bon programme » qui passe le soir même à la télévision.

Cependant, des points communs émergent entre ces différents textes. Outre leur objet d'étude (le média et la télévision en particulier), la médiacritique adopte, quelque soit sont support, une posture commune. Cette posture est caractérisée par la relation qui se noue entre l'instance émettrice, son objet et le l'instance réceptrice. L'instance émettrice joue sur des manipulations énonciatives, elle se doit de « faire croire » x à l'instance réceptrice, et ce, en jouant sur la connivence, c'est à dire en singularisant et sa relation avec lui et la relation entre le destinataire et l'objet (de la critique). Or, ce jeu sur la connivence modifie le statut de l'instance réceptrice. Il devient potentiellement acteur c'est à dire que lui aussi peut alors exercer sa critique. Mais quelle est cette critique que l'instance réceptrice peut, doit exercer, si ce n'est une critique légitimante, qui la conforte et conforte l'instance émettrice des discours médiacritiques métadiscursifs dans un statut en apparence supérieur ?

AVANT PROPOS : DE L'ART DE CRITIQUER AU PARAÎTRE CRITIQUE DISTINCTIONS ET PERSPECTIVES

Nous avons parlé jusqu'à maintenant de « discours des médias sur les médias », autrement dit de métadiscours médiatiques. Nous devons alors préciser que ces discours étudiés ont tous une prétention critique. C'est à dire que leur structuration, le choix des sujets... laissent penser qu'ils abordent la question médiatique avec la volonté de dire et surtout de faire savoir quelque chose (de nouveau ?) sur ce phénomène.

Selon Marie-José Mondzain (2003), il faut commencer par distinguer la *fonction de l'esprit* du *métier*. Nous notons d'ailleurs que ces émetteurs-auteurs se revendiquent plutôt chroniqueurs que « critiques de télévision », ils refusent d'être associés à des censeurs. Pourtant, leur activité se rapproche de ce qui suit... Il apparaît, et nos lectures le confirment, qu'il est plus difficile, voire moins prestigieux, de se dire « critique de télévision » que « critique littéraire ». Qu'est-ce que la critique, qu'est-ce que la critique médiatique ? Quels sont les critères que nous pouvons retenir qui font qu'il s'agit d'une (bonne) critique et non d'autre chose ?

1. QU'EST-CE QUE LA CRITIQUE ?

Une façon de penser

Avoir l'« esprit critique » c'est poser un jugement de valeur qui tient compte des mérites et défauts, des qualités et imperfections de l'être ou de la chose que l'on examine. Joubert, cité par le Trésor de la langue française affirme, dans *Pensées* (tome 2, 1824 : 128) « La critique est un exercice méthodique du discernement. » Pour Mondzain (2003), elle consiste à comprendre le travail de la pensée quand elle produit un jugement sur elle-même ou sur autre chose qu'elle-même. Aussi, nous pouvons souligner que le métadiscours se prête particulièrement bien à la pensée critique, ou plutôt, que le caractère critique est intrinsèque du métadiscours. Nous reviendrons plus tard sur ce point et notamment avec un des fondements de ce que Barthes (1966) appelle la nouvelle critique.

Une profession

Dans un sens plus particulier, la « critique » désigne un jugement formulé par un journaliste,

une opinion émise par une personne, à propos d'une production qui relève de sa compétence. Ce terme touche alors un domaine de la presse écrite ou parlée, une rubrique où un journaliste attitré rend compte, en la soumettant à un examen raisonné, de l'actualité littéraire ou artistique. Critiquer dans ce cas, c'est, comme le souligne Almeida (1997 : 9), informer un public étendu d'une réaction d'une personnalité liée aux médias. La critique serait donc toujours médiatisée, diffusée. Être critique de métier, c'est émettre un jugement sur les actions ou les productions des autres avec l'intention de former le jugement d'autrui (Mondzain, 2003 : 18). Cette affirmation nous intéresse spécifiquement, faisant écho aux exigences de la didactique considérée d'un point de vue sémiotique telles que la « compétentialisation » (Greimas, 1984 cité par Moirand 1994). L'exercice critique aurait donc une dimension didactique... Cet examen raisonné des ouvrages de l'esprit et des productions artistiques est conduit d'après des critères variables, qui s'achève par un jugement de valeur. La question de la définition, de la reconnaissance par la communauté, des critères d'évaluation est primordiale.

Nouvelle et ancienne (média)critique

En effet, pour Barthes, (1966) il existe une évolution de la critique (littéraire) : l'ancienne critique et la nouvelle critique s'opposent. Existe-t-il une telle évolution avec la critique médiatique ? À quel type de critique sommes nous confrontée ? Nous répondrons à ces dernières questions dans la partie suivante, nous contentant ici de revenir sur les distinctions énoncées par Barthes.

L'ancienne critique prône le vraisemblable, qui n'est ni n'a été mais qui « va de soi », constituée d'évidences normatives. Quatre règles sous-tendent l'ancienne critique.

L'objectivité est la première de ces règles. C'est une illusion qui veut qu'on évalue l'oeuvre « en dehors de nous », sans lui appliquer les variations de nos pensées. Or ce recentrage sur l'objet ne garantit en rien la qualité et l'objectivité de l'analyse. En effet, le simple fait de citer un texte le transforme (Barthes, 1966 : 21-23) Tout texte, à dimension informative, comme *Arrêt sur Images* ou *J'ai mes Sources* ont la prétention d'avoir un regard neutre, dénué de toute subjectivité. Ainsi, si les chroniqueurs du *Big Bang Blog* expriment clairement leur avis, ceux de *Arrêt sur Images* font mine d'exposer les faits de façon « objective », objectivité qui est construite par le contraste entre ces deux médias mais également, à l'intérieur de l'émission, entre différents moments. Le débat sera ainsi le lieu de la subjectivité tandis que les reportages seront celui de l'objectivité. La deuxième règle est celle du goût : la critique

touche alors à la morale (le Bien) et à l'esthétique (le Beau). Elle se construit donc autour de valeurs et non d'objets (car prétendus trop communs) ou d'idées (car considérées comme trop abstraites) (*op. cit.* : 23-26). Ainsi, il est par exemple de « bon goût » de déprécier le travail des paparazzi (*J'ai mes Sources* du 21 septembre 2007) parce qu'ils harcèlent les personnalités qu'ils suivent. La clarté est la troisième règle que suit l'ancienne critique. Le critique ne doit pas utiliser de jargon, le « langage de l'autre ». Ainsi, dans la *Lettre à Zélie* ou encore sur *Big Bang Blog*, l'instance émettrice va privilégier un vocabulaire, des tournures supposées utilisés par l'instance réceptrice. Or écrire, utiliser la langue, c'est organiser le monde et c'est également penser (*op. cit.* : 26-29). Enfin, l'asymbolie est la dernière de ces règles : le texte doit être pris dans son sens littéral (*op. cit.* : 29-33). En ce qui concerne les textes que nous étudions, cette règle n'est pas respectée : en effet, il s'agit régulièrement de rechercher le sens caché sous le sens littéral, de mettre à jour le double fonctionnement, le double discours, des médias.

Le but de la nouvelle critique (Barthes, 1966 : 17) est de décrire un objet pour savoir ce qu'il faut en faire, c'est une procédure d'évaluation. Mais « Pour être subversive, la critique n'a pas besoin de juger, il lui suffit de parler du langage, au lieu de s'en servir. » Barthes lui aussi met en évidence que la critique et le métadiscours sont intimement liés. La critique est un acte d'écriture qui doit prendre en compte la nature symbolique du langage. Rappelons que Barthes traite de la critique littéraire, il parle donc d'*oeuvre* « ouverte » c'est à dire qu'elle offre plusieurs sens, permet plusieurs lectures et c'est ce en quoi elle est symbolique (au sens de Ricoeur). Traitant de textes télévisuels, la critique qui nous intéresse ne parle pas d'*oeuvre* mais il n'empêche que les enjeux de la critique littéraire et ceux de la critique télévisuelle peuvent se rencontrer : il s'agit de produire des discours qui assument l'intention de donner un sens particulier à une oeuvre, à un texte.

La critique a une place intermédiaire entre la science et la lecture, la science de la littérature (mais également de n'importe quel texte), aura pour objet les *conditions du contenu,* c'est à dire comment le sens peut varier en fonction des interprétations qui peuvent être faites des symboles. Il s'agit donc d'une description du fonctionnement du langage de l'oeuvre et non d'une prescription (*op. cit.* : 40-44).

« Critiquer c'est désirer son propre langage » (et plus l'oeuvre), c'est dépasser la simple lecture. La critique transforme l'oeuvre, le texte auquel elle s'applique. Elle ne décrit pas, elle produit des sens ou plutôt, elle dédouble le sens de l'oeuvre. La critique ajoute en fait son langage à celui de l'auteur. Ainsi, la critique doit considérer que dans l'oeuvre, tout est

signifiant, elle aura à produire des transformations réglées, contraintes par la logique symbolique, (et la mise en place d'isotopies ?) qui permettent une lecture unifiée du discours (non délirante). Et, ces transformations opérées sur l'oeuvre mettent en évidence que le langage et le sujet sont intimement, intrinsèquement liés (*op. cit.* : 44-49).

Enfin, il faut noter que la lecture n'est pas la critique. Parce que la critique est médiatisée (par l'écriture, mais également la radio, la télévision...), elle modifie l'oeuvre sans même lui ajouter quoique ce soit, seulement en transmettant cette oeuvre, en réorganisant les éléments qui la composent pour permettre une certaine prise de distance.

2. UNE CRITIQUE SPÉCIFIQUE AUX MÉDIAS ?

Pourquoi et en quoi la critique des médias se distingue-t-elle de la critique littéraire ou artistique ? Il faut prendre en compte plusieurs propriétés ou non propriétés des médias. Ainsi, les objets qu'ils portent ne répondent pas forcément à une exigence esthétique, plus précisément, ces objets se placent hors de cette question. *A contrario,* ces objets ont une dimension plurimodale, ce qui n'est pas le cas des oeuvres littéraires. Enfin, ces objets sont insérés dans des flux (télévisuels notamment), diffusés par des chaînes... et leur appréhension en est nécessairement modifiée. Cependant, Bourdon (2003 : 36) observe que la plupart des journalistes qui traitent de la télévision refusent le titre de critique, ils se veulent « chroniqueurs », ce que nous pouvons confirmer avec la dénomination des collaborateurs de *Arrêt sur Images* ou ceux de *J'ai mes sources*. Il constate également que « si la télévision perd de sa spécificité [...] et devient intermédiaire de toute chose, la critique devient critique de toute chose - alors, au nom de quelle compétence s'exerce t-elle ? »

Des critiques

Selon Almeida (1997 : 10-11), les critiques des médias se partagent en deux grandes catégories : soit ils n'en font pas assez, soit ils en font trop. Dans ce dernier cas, les critiques partant du principe que « l'action des médias n'est pas innocente » produisent des discours qui s'apparentent fréquemment à la « dénonciation d'un complot ». Ils caricaturent pour rendre illégitime les outils d'information d'un adversaire politique.

Bourdon (2003) relève différents types de critique, qui coexistent pour certaines mais également se remplacent. Celles qui s'occupent de la technique, de l'art, de la vulgarisation de la culture nous intéressent peu. Par contre la critique de la médiation, celle imprécative qui dit au spectateur comme la télévision est mauvaise porte sur quatre thèmes : « le niveau baisse », « le bon est une surprise », le « mauvais genre » et le « aimer haïr » (jubilation à critiquer) ainsi que la critique mythologique correspondent plus à ce que nous retrouvons dans notre corpus. Ce dernier type est caractéristique des années quatre-vingt-dix. Proche de l'imprécation (ni ne cherche, ni ne recommande ce qui est bien), il porte son intérêt sur ce qui touche un maximum de public. Plus intellectuel que journalistique, il se tient à distance de l'évaluation et considère la télévision comme un révélateur de croyances. Le critique s'englobe ainsi avec le public dans un « nous ».

Pour Mondzain (2003), la critique émerge quand quelque chose de nouveau dérange l'ordre de

classification et de séparation culturelle et sociale établis et la critique de la télévision se cristallise autour de l'image en tant qu'objet de crise. Et nous retrouvons ce type de reproche dans l'opinion publique : « l'image est soupçonnée, fondamentalement, parce qu'elle est une image, signe du réel et absence du réel en même temps. » explique Bourdon (2003 : 37). Si nous pensons qu'il est quelque peu réducteur d'aborder la télévision sous l'angle de l'image uniquement (image que nous qualifierions de message iconique) et que, plurimodal, son discours doit être abordé comme un tout, les remarques de Mondzain enrichissent tout de même notre réflexion. En effet, nous pouvons, dans un premier temps, généraliser ces remarques à l'ensemble des médias, excepté la radio. C'est, qu'il s'agisse de presse écrite ou d'Internet, généralement l'image qui est la cible des analyses critiques. Aussi, Mondzain distingue les « visibilités » « qui font croire » des « images » « qui font penser ». Nous nuancerions ce propos en affirmant que même dans le cas des « visibilités », les images ne deviennent « informatives » que lorsqu'elles se situent dans un contexte (linguistique ou non, visuel, sonore…) Si une image ne peut pas tout dire et son contraire, son sens reste relativement ouvert tant qu'elle se présente seule. Or, les images télévisuelles ne sont jamais seules, elles s'inscrivent dans un flux, sont accompagnées de musique ou de verbal. Toute image télévisuelle, et plus largement médiatique, serait une « visibilité » ? Pour elle, les images sont « crise » car elles ne sont « pas au service d'une idée, d'une vérité ». En effet, c'est le caractère polysémique de l'image qui perturbe sa réception mais qui laisse également la liberté au récepteur de lui donner un sens (*op. cit.* : 19-21). Cela dit, comme nous l'avons expliqué plus haut, il existe peu d' « images » à la télévision et c'est généralement lorsqu'elles sont utilisées pour signifier une chose particulière qu'elles offrent prise à la critique. Autrement dit, la plupart des critiques des médias que nous avons rencontrées s'intéressaient non aux images mais aux visibilités, en tant que discours du vrai, discours moral, qui est construit en fonction des normes culturelles de la société. La radio serait donc exempte de critique ? Certainement pas; bien que les textes que nous étudions soient peu enclins à se pencher sur ce média, la critique de la radio peut se faire sur le même modèle, être déclenchée par une « crise » normée, comme la non correspondance entre ce qui est dit et ce qui semble être par exemple.

François Jost (2001) pense également que la critique de la télévision porte les images et leur (in)capacité à rendre la réalité, ou au contraire, leur capacité à créer du virtuel. La question qui se pose alors est en général d'ordre déontologique : faut-il montrer des images qui rendent (trop) bien la réalité, faut-il montrer des images qui fictionnalisent le réel, qui mêlent réalité et

fiction ? En fonction des enjeux de ces images (informatives, distractives...) le mélange est toléré ou non.

> « L'image est donc, dans la tradition platonicienne, ontologiquement une tromperie, parce qu'elle n'atteint jamais le degré d'existence de son modèle. Elle est une fiction en ce sens qu'elle ne peut être réalité, et que la représentation suppose une relation entre un signe et son objet. » (*ibid.* : 14)

La première erreur, pour les critiques mais également l'opinion commune, par rapport à l'image est donc la confusion entre le signe (l'image) et l'objet. Erreur courante qui explique, entre autres, le dénigrement sans nuance que certains critiques font subir à la télévision. En revanche, Jost relève plusieurs cas où l'on peut parler de « mensonge » : quand l'image est attribuée à un autre qu'à son auteur ou quand l'image, insérée dans un circuit communicationnel, est présentée comme la représentation d'une réalité alors qu'elle est la représentation d'une autre réalité. La publication des intentions des producteurs jouent également un rôle dans la réception critique de l'émission : on n'applique pas le même jugement en fonction du but du programme (*op. cit.* : 5-16). Ces réflexions, relatives à la télévision, sont applicables aux autres médias. En effet, l'image fixe, présente dans la presse écrite comme sur Internet est « victime » des mêmes préjugés, est susceptible des mêmes mensonges que celle animée. Pour aller plus loin, tout texte, qu'il soit iconique ou verbal peut également, parce qu'il n'est qu'une représentation et non le réel lui-même être considéré comme trompeur, ne correspondant pas à la représentation de la réalité que le critique s'était fait ou être utilisé à des fins mensongères, lorsqu'il n'est pas associé par exemple à son vrai auteur. Ce n'est pas l'image, ce n'est pas le texte qui ment, ce sont les associations que l'on peut faire entre eux.

Enfin, Hélène Romeyer (2004) affirme que les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* ne se posent pas en critique, c'est à dire qu'ils ne jugent pas les programmes télévisuels d'un point de vue esthétique, social, politique. Cela dit, la classification de Bourdon (2003) montre bien qu'on ne peut limiter la critique à ces trois enjeux et que *Arrêt sur Images*, d'un certain point de vue, peut-être considérée comme une émission critique. Soit, les chroniqueurs se mettent en scène, réclament la connivence des téléspectateurs avec des partis pris qu'ils n'expliquent pas. C'est un dynamitage des procédés et de procédures que la télévision met en place pour entraîner les téléspectateurs. Le chroniqueur qui, sous l'apparence de la modestie - il n'est alors qu'un simple observateur-spectateur : (Mitropoulou, 2007 : 12) - s'octroie la faculté, la capacité de

déjouer les pièges du discours télévisuel devient légitime. L'écriture de cette émission met en place une stratégie à laquelle le téléspectateur est invité à se laisser prendre. Le téléspectateur remplace ce qu'il a vu et entendu par le montage et le discours des chroniqueurs. Mais, est-ce en cela que cette émission ne peut être considérée comme critique ? Si nous revenons par la suite sur l'écriture télévisuelle de *Arrêt sur Images*, il est temps désormais d'établir des paramètres définissant une critique des médias légitime et efficace.

3. QU'EST-CE QUI POURRAIT ÊTRE LÉGITIMEMENT UN DISCOURS CRITIQUE DES MÉDIAS SUR LES MÉDIAS ?

Les critiques croient souvent, et font croire, qu'ils sont des experts au dessus de la critique qui savent mieux que quiconque ce qu'est la critique. Ce sont en quelque sorte les censeurs des bonnes mœurs et du bon goût. Mondzain adopte une posture philosophique qui veut que l'objet de la critique soit le partage des œuvres et du jugement sur elle. Son origine grecque est révélatrice. *Krisis* renvoie à trois acceptions : la crise, ce qui menace de déséquilibre, le paroxysme de la tension. Le contraire de la confusion, la distinction, le discernement et enfin, le verdict, la décision. Il s'agit, en grec, d'un acte et non d'un énoncé alors que le français recouvre à la fois, un énoncé, l'acte d'énonciation et sa qualification par le discernement. Critiquer c'est éclaircir le sens des objets, en décider la valeur pour tous et conduire à une « conclusion qui dénoue la tension et sort de la confusion ». La « parole critique débouche sur un acte non seulement énonciatif mais régulateur » (2003 : 18-19).

Si tout un chacun peut exercer son esprit critique, le métier de critique est spécifique. Le critique peut en effet s'éloigner de sa vocation première en adoptant l'une ou l'autre des tendances qui suivent. Soit il s'appuie sur la science, son savoir pour ne pas avoir à juger lui-même l'objet. Il se cache derrière ses connaissances pour ne pas prendre la responsabilité de ce qu'il énonce. Soit son discours s'appuie sur la rhétorique grâce à laquelle il impose ses goûts et ses choix (*ibid.* : 21-22). La critique est en fait une affaire de goût qui ne concerne pas l'expertise mais ses connaissances personnelles culturelles. Il s'agit non de faire connaître la Vérité mais son opinion. Le critique est responsable de ses choix et donne les raisons de ses choix. Il n'en prend pas pour autant le pouvoir. Les critères qu'il convoque pour juger doivent dépasser la subjectivité du goût pour pouvoir construire une culture.

Pour Mondzain, le critique prend la parole pour la donner et le *discours* (nous gardons ici la terminologie de Mondzain, bien que pour nous, le discours ne renvoie pas à la même réalité, soit pris dans une acception beaucoup plus large), le *discours* prend la parole pour l'ôter à tout autre instance de jugement (soit parce qu'il est Vrai, soit parce qu'il paraît Vrai) (*op. cit.* : 22-26). Or, nous pourrions reprocher à bon nombre de discours critiques de prendre justement le pouvoir, de se placer « au dessus » de leurs interlocuteurs.

Pour Marie-José Mondzain, le critique est celui qui ouvre le débat d'opinion, prend la parole pour la redonner. C'est en fait un médiateur qui n'a ce nom de critique que parce qu'il forme l'esprit critique :

> « la critique construit la place du spectateur et lui apprend à prendre sa propre place. Être critique, c'est former l'esprit critique et non donner son avis comme définitif sur ce qui est beau, bon ou vrai. L'autorité ne venant ni du seul savoir ni de l'intérêt, elle ne peut venir que de la construction d'un public critique, donc d'un public instruit quant aux critères eux-mêmes » (*op. cit.* : 2003 : 24)

et encore, le critique « a un pouvoir de clarification qui met en mouvement la capacité des autres au jugement, à construire une vérité partagée. » (*op. cit.* : 24)

Comme nous l'avons dit plus haut, il nous apparaît que la définition de la critique rencontre en plusieurs points celles de la didacticité. Or, si les textes critiques qui composent notre corpus ont pour vocation affichée de former leur destinataire (à avoir un regard critique, à décrypter les images télévisuelles...) ils ne donnent pas clairement les outils, les critères, pour atteindre ce but et c'est pour cela que si nous doutons de la portée didactique mais également critique entre autres de *Arrêt sur images*. Mieux encore, nous pensons que, revêtant l'apparence du critique, *Arrêt sur Images*, *Big Bang Blog*, *J'ai mes Sources* et *La Lettre à Zélie* créent l'illusion de distribuer à leurs instances réceptrices du « pouvoir être critique ». Ces dernières peuvent alors, par divers moyens (commentaires du blog, message sur le forum, lettre...) exercer à leur tour un semblant de critique. Ainsi, ces quatre textes sont légitimés par la reconnaissance et le pouvoir faire octroyé à leurs instances réceptrices.

Mondzain note également que le rôle du critique est d'

> « épuiser l'objet dans ses composantes et donc de rendre perceptible la *manipulation* implicite du jugement par la présence non visible et non audible d'un discours contraignant et univoque. » (*op. cit.* : 24)

Soit, mettre à jour les phénomènes qui sous-tendent la construction des images est nécessaire à une bonne critique, cela dit, le terme de *manipulation* (c'est nous qui soulignons) employé dans ce sens renvoie de façon assez directe à la doxa qui veut que l'image manipule, que son concepteur a des intentions cachées et éventuellement mauvaises.

L'approche de Jean-Luc Michel (1992) est quelque peu différente. Le public oscille entre *distanciation* et *identification*. L'identification est, en psychologie, un « processus par lequel un individu confond ce qui arrive à un autre avec ce qui arrive à lui-même. » Cette définition n'est pas réversible. En psychanalyse, c'est un « processus psychologique par lequel un individu assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement

ou partiellement sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie sur une série d'identifications. »[28]. Ce n'est donc pas seulement un comportement mimétique. Quand on parle de télévision et plus particulièrement quand on critique les mass médias, on parle d'identification mais surtout d'aliénation (*ibid.* : 89). C'est un état de l'individu qui, par suite des conditions extérieures (économiques, politiques, religieuses) cesse de s'appartenir, est traité comme une chose, devient esclave des choses et des conquêtes même de l'humanité qui se retournent contre lui (*Le Robert*). C'est, selon Marx[29] « vivre pour avoir ». L'aliénation médiatique (*op. cit.* : 90-91) se caractérise par l'importance des phénomènes de répétition, l'importance du télé-mimétisme débouchant sur de forts effets de conditionnement social et l'importance de facteurs spécifiques aux canaux audiovisuels (rémanence, prégnance, effet de miroir). Ce premier point nous amène à nouveau à nous interroger quant à la possibilité d'une critique des médias par les médias, ceux-ci, même quand ils ont une visée critique, exploitant le principe d'identification pour faire adhérer leur instance réceptrice à leur discours. Ce procédé est d'autant plus perceptible dans le blog et *La Lettre à Zélie* qui font appel à l'expérience personnelle, au sensoriel pour créer cette identification. C'est en considérant l'ampleur d'un tel phénomène que Michel développe son concept de *distanciation*. La *distanciation* (*op. cit.* : 121) consiste en savoir ce qu'on fait au moment où on le fait, c'est « être conscient » mais également prendre du recul. Ce qui fait écho chez nous à ce que nous appelons le « métadiscours ». La distanciation critique (*op. cit.* : 122) est le premier palier, la distanciation dialectique est plus achevée, c'est une démarche active, une « médiation auto-personnelle du récepteur/consommateur comme co-auteur du message reçu et surtout comme co-réalisateur réel ou imaginaire de sa mise en forme médiatique. » C'est un retour constant sur soi-même, sur les choses qui adviennent.

La *distanciation* est souvent assimilée à la distance critique. Elle s'applique au « pôle communicatoire » plus que « créatoire » car la création personnelle, dans le cadre de la réception, est généralement limitée à la rétroaction téléguidée. La seule création encouragée par les médias est une création homomorphe. Il y a un rétrécissement de la « liberté médiacréative » (*op. cit.* : 225) et une hausse des conformismes sociaux (selon les travaux de Gerbner in Michel, 1992). La distanciation critique est basée sur une alternative entre soumission et refus : on accepte ou on rejette ce qu'on voit. Jusqu'à maintenant, seuls certains types de prises de distances sont enseignés. Le « recul temporel » fait acquérir des réflexes conditionnés, il prône des codes de transposition temporelle qui, tout en donnant l'illusion

28 J. P. Laplanche et J. B. Pontalis, vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1967

29 L 'Économie libérale, Science inhumaine et Aliénation, 1844 in Oeuvres choisies, Gallimard, 1963 : 146

d'acquérir un esprit critique, fixent des grilles interprétatives et expressives. (*op. cit.* : 228-229). L'« examen de conscience et le retour réflexif » permettent de se remémorer des événements passés ou auxquels on a participé. Cela consiste par exemple à se souvenir et à se distancer d'une émission de télévision. Cette action n'a pas une très grande portée mais c'est un premier pas pour échapper à l'aliénation (*op. cit.* : 229-230). C'est ce type d'action qui est proposée par *La Lettre à Zélie* par exemple. Cela dit, comme nous l'avons dit plus haut, l'examen de conscience et le retour réflexif sont d'autant plus limités qu'ils sont associés à une identification, par le biais d'un rapprochement entre le vécu de l'instance énonciatrice et de celui de l'instance réceptrice. L'entendement et l'*époché* consistent en la séparation de la sensation de la réflexion, c'est avoir conscience de son état. C'est ce qu'on peut également appeler l'introspection. Cette dernière touche à la connaissance de soi. Elle est donc différente de la distanciation qui est une réflexion synchrone ou différée sur une action physico-cérébrale. La conscience de soi-même n'est pas immédiate et la distanciation s'enclenche au moment de la seconde médiation. La distanciation élargit les conditions de réception et de réflexion sur un phénomène qui n'est justement pas soi-même. Elle conduit directement aux systèmes experts basés sur le recul cognitif de la connaissance. (*op. cit.* : 231-235). Pour la télévision, la rétrospection (sens élargi à l'ensemble des faits de communication) entraîne de la distanciation (*op. cit.* : 234). C'est ce vers quoi tendent des textes médiacritiques tels que *Arrêt sur Images* ou *J'ai mes Sources*. L'instance réceptrice est placée dans une position de spectateur-observateur et va être poussée à devenir assistant, à entrer dans le processus de distanciation en participant, en pratiquant la critique. « *le sujet pense son action grâce à la médiatisation de l'écrit*, c'est à dire, grâce à une structuration particulière -typographique- de la pensée. » (*op. cit.* : 235) La sensation, par le biais de l'écriture (par la production de discours) pousse à la réflexion (*op. cit.* : 235-237). Ainsi, dans le cas de *Arrêt sur Images* et dans celui de *Big Bang Blog*, l'instance réceptrice à la possibilité de devenir instance émettrice, de s'exercer sur le forum, par courrier ou par le biais des commentaires sous les billets, à la critique.

Mais la distanciation critique à ses limites. Le propre d'une démarche critique est la libération. Les moqueries, la dérision sont les formes les plus simples de la distanciation critique volontaire mais activent également l'identification sur le même principe que les caricatures.

La distanciation dialectique dépasse la distanciation critique pour pouvoir décrire et expliquer les phénomènes médiatiques. Elle « intègre la logique dipolaire dans son propre déclenchement » (*op. cit.* : 247) pour rendre fécond l'alternative refus/soumission. Elle implique le nouveau couple appropriation/intégration. La distanciation dialectique volontaire

(non automatique) permet ainsi la création. Elle est facilement supprimable par la propagande et requiert un apprentissage. Ainsi, ce que Michel à identifié comme étant la *Fonction de création* lorsqu'elle s'associe à l'identification enclenche une *appropriation,* tandis qu'elle enclenche une *intégration* lorsqu'elle est associée à une *distanciation.*

La *distanciation dialectique* se caractérise par une conscience des médias et des médiatisations subies par les masses, la connaissance et la pratique des théories de communication interactive, la connaissance des différentes sortes d'identification, projection et transfert, la pratique de l'autodistanciation consciente et de la survision, une relation avec les descripteurs théoriques de la médiatisation, des conséquences psycho-sociales dans le champ médiatique, des conséquences politiques et psycho-sociales dans le champ des petits groupes d'individus volontaires.

Michel octroie enfin à la *distanciation dialectique* le pouvoir de préserver la démocratie. En effet, être conscient de ce que 'on regarde, de ce qu'on a déjà vu ailleurs (dans la rue, dans un journal...) et du fait qu'on est en train de le regarder permet au peuple de conserver une part de pouvoir (*op. cit.* : 255-256). Si nous n'allons pas aussi loin dans les capacités que nous pouvons supposer à la distanciation dialectique, (peut-être parce que nous nous interrogeons sur ce qu'est la démocratie), nous pensons également que la conscience de ce qui est montré, des rapports entre ce qui est montré et ce qui existe déjà et de ce que nous sommes en train de regarder est primordiale dans l'exercice critique mais que les textes médiacritiques étudiés ne répondent pas à cette exigence.

Pour Jost (2001), la prise en compte du genre, la « relation au monde » qu'il implique est primordiale pour pouvoir exercer son esprit critique. Mais, au lieu de s'intéresser et de se référer à des catégories, des genres préexistants, il préfère subdiviser les programmes télévisuels en trois grands modes, l'un n'excluant pas l'autre. Jost applique cette typologie aux programmes télévisés mais nous pouvons la généraliser à tous les médias.

Le mode authentifiant relève du discours de vérité, il est interprété sur l'axe vrai-faux. Soit les propos tenus sont avérés, soit les individus se montrent tels qu'ils sont, ou encore, le document est imprégné par la marque de son auteur (il le révèle donc). *J'ai mes Sources* évalue par exemple la qualité du docu-fiction *Human Bomb* en se basant sur les témoignages de personnes qui on vécu le fait-divers. Par contre, *Big Bang Blog* va jouer sur ce mode *je vous raconte ce que j'ai vraiment vécu* pour toucher ses lecteurs.

Le mode fictif « fait semblant » mais doit respecter la règle de cohérence de l'univers dans lequel la fiction s'inscrit. Dans *La Lettre à Zélie*, Gorin raconte ce qu'il a vu à la télévision (le

téléfilm *Les Camarades* le 7 février 2007) et son récit est prétexte à digression.
Le mode ludique est un discours de vérité partiel et incomplet (il est jugé par rapport à la vérité et à l'erreur) mais il possède aussi des règles autonomes qu'il doit respecter, c'est le « pour de rire » (Les effets de discours sont plus importants que l'intention qui le sous-tend). Dans *Arrêt sur Images* consacré au *Pensionnat de Chavagnes*, c'est plus le réalisme et les interférences entre ce programme et le monde réel qui attirent l'attention de l'instance émettrice.
Si chaque émission tend plus vers l'un ou l'autre de ces modes, le téléspectateur la reçoit également, en fonction de ses connaissances, de ses envies..., différemment. Or,

> « la connaissance des promesses attachées à un genre est plus ou moins bien partagée par le public (…) la catégorisation d'une émission dans un genre relève à la fois de la croyance et du savoir » (Jost, 2005 : 43-44)

Ainsi, la critique dépend de l'univers de référence du critique, de ce qu'il sait ou croit savoir des intentions du texte et de son instance émettrice, de ce qu'il veut en dire, que ce texte soit télévisuel ou issu d'un autre média. Nous pourrions imaginer que la médiacritique se penche sur les médias en fonction de ces modes. Notre premier constat est de dire que ces différents modes sont traités, quantitativement, de façon inégale. Ce sont essentiellement les faits qui se rattachent au mode authentifiant qui sont les plus abordés.
Aussi, la fusion entre la fiction et la réalité est différemment acceptée en fonction du mode auquel l'émission se rattache, auquel le public rattache le programme (son « contrat de lecture » ?) (Jost, 2001 : 17-26).
La critique se doit donc d'identifier le plus précisément possible à quel mode les émissions appartiennent et c'est seulement à partir de ce moment là qu'elle pourra juger si l'émission enfreint ou non les règles relatives au genre, ment.

> « tout document [même une image sans commentaire] est au service d'affirmations plus ou moins évidentes, plus ou moins explicites, plus ou moins directes. » (30)

La critique devra donc identifier ces affirmations et mettre à jour celles qui sont mensongères. Le mensonge télévisuel s'applique en général à des « discours vrais », qui sont censés rapporter des faits, au mode informatif. Ce mensonge peut s'appliquer à la relation de l'image (signe) à l'objet représenté : la modification de l'espace enregistré, représenté, met le

spectateur dans une position « quasi perceptive » (J.M. Schaeffer in François Jost, 2001) dans laquelle il accepte la représentation transformée, image d'archive, image reconstituée à la place de l'image de l'événement. Elle met le spectateur dans une fausse situation de témoin, dans laquelle des icônes sont mises à la place d'indices (au sens de Peirce) et poussent le spectateur à « l'erreur perceptive ».

Ce mensonge peut s'appliquer à la relation du médiateur à la réalité : au lieu d'affirmer des choses en se basant sur des élément factuels, le discours s'appuie sur la parole d'autres journalistes par exemple.

Ce mensonge peut être relatif au mode de diffusion, ce dernier (direct, différé) n'étant pas annoncé.

Et enfin, ce mensonge peut toucher le genre quand celui annoncé est faux.

La Vérité (dans le sens de Jost) des documents audiovisuels dépend donc du mode d'énonciation (*ibid.* : 30-36). *Arrêt sur Images*, *J'ai mes Sources* recherchent les mensonges des médias, s'octroient un rôle de justicier et s'intéressent essentiellement aux mode authentifiant ou s'en rapprochant. Pour *Big Bang Blog* c'est également la critique de la représentation de la réalité par les médias qui domine, comme par exemple dans le billet de Judith Bernard du 16 février 2007. Enfin, dans la *Lettre à Zélie*, les modes ne sont pas vraiment pris en compte, c'est le ressenti de l'énonciateur qui prédomine.

4. QUE RETENIR ? QUELQUES LIGNES DIRECTRICES POUR NOTRE TRAVAIL À VENIR.

La critique des textes télévisuels est un exercice salvateur. Si, au contraire de Michel, nous ne pensons pas que son action puisse fondamentalement transformer la société, nous estimons que la critique a des répercussions positives au niveau individuel. L'exercice critique, tel que le définit Michel induit donc une transformation positive. En effet, plus qu'une prise en compte de l'instance réceptrice, la critique (qui n'est alors pas forcément médiatique) doit lui donner les outils pour prendre de la distance à son tour, former son esprit critique par rapport à ces programmes qu'elle regarde mais également par rapport à la société qui l'entoure et, de façon anecdotique, à la manière dont cette société, par le biais des médias, parle de la télévision. Qu'en est-il de la médiacritique métadiscursive ? *A priori*, elle aurait le « pouvoir » de modifier le statut du téléspectateur, de le transformer en méta-téléspectateur : or, cette transformation n'a pas la même valeur que celle décrite plus haut. En effet, elle a lieu en surface, ne formant pas l'instance réceptrice à la critique mais lui donnant l'impression d'accéder au même niveau que le texte médiacritique. C'est à dire que l'instance réceptrice ne ferait pas que recevoir, elle pourrait à son tour émettre (Mitropoulou, 2007), être critique. Cette transformation n'a, pour nous, pas la même valeur que celle impliquée par la critique (distanciation pour Michel) car elle ne donne pas les moyens (les compétences analytiques) à l'instance réceptrice d'atteindre ce niveau, elle se contente de lui faire croire, par divers procédés que nous étudierons par la suite, à cette hausse de compétences.

Pour ce faire, il est nécessaire d'une part de considérer les textes audiovisuels critiqués comme un syncrétisme : ce n'est pas seulement l'image qui pose problème. Et d'autre part d'aborder ces textes en fonction de leur « mode » (selon Jost) car ce dernier conditionne la réception. Il implique certaines qualités, fait en quelque sorte des promesses au téléspectateur. Et, en fonction de cela, ce dernier pourra déterminer la qualité, la fiabilité et la légitimité du programme. Il n'est plus question de « bien penser » mais de « juger en fonction de ». Les critères retenus étant ceux annoncés par le programme : le qualités du mode auquel il se rapporte.

Les chapitres suivants s'attacheront donc à déterminer en quoi l'émission *Arrêt sur Images* se rapproche d'un exercice critique et surtout, en quoi elle ne peut pas l'atteindre.

PREMIÈRE PARTIE

LES LIMITES DE LA CRITIQUE TÉLÉVISUELLE MÉTADISCURSIVE : LE CAS DE *ARRÊT SUR IMAGES*

Construction d'un prototype trompeur

CHAPITRE 1 : *ARRÊT SUR IMAGES* , ÉMISSION CRITIQUE ET / OU ÉMISSION MIROIR

Arrêt sur Images *incarne, selon Hélène Romeyer (2004) « la culture de la critique ». Or, que peut on entendre, de manière plus générale, par « critique »? Pour Éco (1992 : 36) l'interprétation critique c'est « expliquer pour quelles raisons structurales le texte peut produire ces interprétations sémantiques. » Autrement dit, pratiquer la critique consiste à passer du statut de téléspectateur naïf à celui de téléspectateur averti. Téléspectateur qui va, dans le cas de la critique de la télévision, chercher à retrouver les structures profondes des textes (émissions, journaux télévisés...) pour comprendre leur fonctionnement, pour comprendre comment ils produisent du/des sens et non s'arrêter à la mise à jour de ce(s) sens. Cette définition de la critique est très séduisante mais elle semble trop ambitieuse pour une émission télévisée. Qu'en est-il pour le cas spécifique* Arrêt sur Images *? Hélène Romeyer se penche sur les applications de la critique à la télévision. Elle relève qu'il y a d'abord une image puis une parole-commentaire puis, et c'est là que se situe la critique, un sens tiré de l'image et du commentaire : pour elle, critiquer, c'est juger. Cette description est à première vue assez proche de ce qui est proposé par* Arrêt sur Images *:*

> *« Chaque semaine, la télévision fait son autocritique sur France 5. Dans "Arrêt sur images", Daniel Schneidermann et son équipe de chroniqueurs auscultent le petit écran sous toutes ses formes et dans tous ses excès ! Leur but : analyser le foisonnement et l'influence des images télévisuelles dans notre société, apporter des éléments pour mieux comprendre les enjeux liés aux images. [...] Dans tous les cas, le défi que lance cette émission de référence est de contrebalancer la toute-puissance du petit écran par la relecture des images*[30].

mais cela correspond plus à la « lecture sémantique » d'Eco qu'à sa « lecture critique ». Gardant en tête ces deux approches, nous nous proposons de passer au crible les « moments critiques » de l'émission. Nous retiendrons donc trois grands « moments critiques » et nous essayerons de voir comment cette critique oscille entre distillation de la parole convenue et analyse psychologique. Enfin, nous nous attacherons à démontrer comment ce discours critique se transforme en ce que nous pouvons nommer une « prise de pouvoir » et, par là,

30 Source : http://www.france5.fr/asi/ . La page internet ayant été supprimée, on peut se reporter au texte intégral en annexe (1)

comment l'instance réceptrice est elle-même incluse dans le processus de construction de sens prévu par l'instance émettrice.

PRÉLIMINAIRE : PRÉSENTATION DES TITRES

Avant d'en venir aux analyses, voici un aperçu des cinq émissions qui constituent le corpus traité dans la première et la troisième partie. Cette présentation sous forme de tableau récapitulatif nous permet d'avoir une vision d'ensemble du corpus mais également un point de vue comparatif. En effet, nous avons consacré une case à chaque rubrique, les rubriques étant déterminées par le changement de chroniqueur. Nous avons choisi de mettre en évidence les rubriques car elles permettent de repérer les thèmes qui sont abordés dans l'émission, mais aussi, du fait du changement de chroniqueur, elles sont l'occasion de mettre en scène différents aspects d'un même thème ou différents points de vue sur ce thème lorsqu'il y a changement de chroniqueur.

Émission 1 ***Pensionnat de M6 : mention nostalgie*** **26 septembre 2004**	Émission 2 ***USA : La guerre des télés*** **3 octobre 2004**	Émission 3 ***Préparation des cerveaux : comment ça marche ?*** **09 octobre 2004**	Émission 4 ***Faites entrer les caméras*** **17 octobre 2004**	Émission 5 ***Noirs visibles : à quel prix ?*** **06 mars 2005**
Générique extraits *Pensionnat de Chavagnes*	Générique extraits images TV américaine + éléments émission	Générique compilation extraits du débat	Générique divers extraits émission	Générique divers extraits de l'émission
Présentation invités : producteur vs prof	Présentation démocrate vs républicain + sociologue des médias	Présentation prof de psychologie cognitive, psychiatre + journaliste spé	Présentation réalisateur de *Soupçons* vs magistrat	Présentation femme politique, deux écrivains tous noirs
Abiker Sarkozy	Abiker retour Cantat	Ploquin affaire Julia	Neskovic sur le voile... Fogiel JT	Ploquin vidéo F. Aubenas
Foïs « Taxi réalité » en Serbie	Ploquin Star Ac Soral Carlier	Abiker critique traitement de cette affaire, compare avec Barnier	Abiker *Il faut que ça change* (M6)	Abiker face à face Julia Raffarin
Bernard JT de Hondelatte : l'hypotypose	Foïs otages italiennes	Dutreil info chrono	Foïs Chirac en Chine : TV Fr vs TV Chinoise	Foïs événements du Liban sur Al Jazeera
Neskovic TF1/CSA : Les liaisons dangereuses	X X X X X X X	Bernard *Affaire de famille* : La mise en abîme	X X X X X X X	Ploquin **info chrono**
X X X X X X X	X X X X X X X	X X X X X X X	X X X X X X X	Bolher La première Compagnie

Émission 1 ***Pensionnat de M6 : mention nostalgie*** **26 septembre 2004**	Émission 2 ***USA : La guerre des télés*** **3 octobre 2004**	Émission 3 ***Préparation des cerveaux : comment ça marche ?*** **09 octobre 2004**	Émission 4 ***Faites entrer les caméras*** **17 octobre 2004**	Émission 5 ***Noirs visibles : à quel prix ?*** **06 mars 2005**
DEBAT Ploquin ext. *Chavagnes* en Angleterre la religion l'autorité Fillon *Star Ac* Bernard L'ironie Schneiderman interview collégiens Abiker les choristes ? Schneiderman pub livres	DEBAT Dutreil scandale CBS extrait Fox Schneiderman CBS vs Fox Dutreil Outfoxed CNN et les bluggers *The Daily show* Abiker étiquetage journalistes	DEBAT Neskovic TF1 JT France 2 pubs avant *Capital* couleur dominante des chaînes stratégie TF1 / marketing	DEBAT Dutreil *Soupçons* : polar du réel La défense L'accusation Famille de l'accusé Un Coupable idéal *Soupçons* site court TV Abiker	DEBAT Neskovic Noirs à la TV pour réagir aux propos de Dieudonné Dossier de presse sur cause des noirs Agression de Dieudonné Loi sur l'esclavage Les noirs dans les camps nazis Présentateurs noirs en France Le public noir des émissions
Lacour **le médiateur** « affaire » Bernard acharnement sur TF1	X X X X X X X	X X X X X X X	X X X X X X X	X X X X X X X
Conclusion	Conclusion	Conclusion	Conclusion	Conclusion

Nous pouvons donc comparer l'agencement de ces rubriques d'une émission à l'autre. Nous constatons que la structure générale de l'émission (l'enchaînement des séquences) est relativement constante : le nombre de chroniques est très peu variable (entre trois et cinq), il y a toujours un débat et ce débat est nourri par des enquêtes et des reportages effectués par un ou plusieurs chroniqueurs de *Arrêt sur Images*.

Nous avons également des informations sur les thèmes abordés dans les rubriques et dans le débat (ce dernier étant plus développé), indication que l'on peut mettre en rapport avec les « types » d'invités : par exemple, un professeur est invité pour parler d'une émission de téléréalité sur le thème de l'éducation, des (écrivains) noirs débattent sur la visibilité des noirs à la télévision... Ce sont en général des gens « concernés par » les thèmes abordés (producteurs, acteurs...) qui sont invités et rarement des personnes qui « réfléchissent sur ».

Deux rubriques (Le Médiateur dans la première émission et Info chrono dans la troisième et la cinquième) reviennent à intervalle régulier, c'est à dire tous les mois. La présence de ces deux chroniques, en tant qu'échantillon représentatif de ces rubriques, est très importante. En effet, ils fondent en partie l'apparence critique de l'émission, l'un en lui faisant subir une « auto critique » et l'autre en faisant un bilan mensuel quantifié du temps consacré à chaque information par les journaux de TF1, France 2 et France 3. Cette démarche reprend et adapte le travail qui est fait par Ina'stat[31]. Elle s'en différencie en ne traitant que les trois chaînes principales et en spécifiant les rubriques abordées (quand il y a rubriquage). Ainsi, on ne parle pas de fait divers mais de « la crise des otages français » par exemple. Info Chrono est également l'occasion de comparer, à l'aide d'un graphique en barres, la ligne éditoriale de ces différents journaux et d'illustrer par des extraits télévisés leurs tendances.

31 http://www.ina.fr/observatoire-medias/ina-stat/index.html

1. LE DISCOURS CRITIQUE SELON *ARRET SUR IMAGES*

Nous avons repéré deux types de critique possible : d'une part l'autocritique, *Arrêt sur Images* se remet en cause, et d'autre part, la critique des autres émissions, de la télévision en général. Nous orienterons notre analyse sur les différentes modalités que ces deux activités prennent et sur leurs fondements. Nous avons choisi de traiter dans un premier temps l'autocritique car nous postulons que *Arrêt sur Images* met en avant cette démarche pour légitimer les critiques que l'émission porte sur les autres émissions. Nous travaillerons sur des séquences ou des fragments de séquences, rubriques... qui sont saillants parce qu'ils mettent en scènes les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* en train de s'exercer à la critique mais aussi parce que la critique qu'ils exercent ne répond pas aux critères que nous avons défini précédemment. Après avoir regardé et analysé plusieurs fois chacune des émissions, nous avons repéré des moments clés dans lesquels la critique qui est faite nous a posé problème. Le travail qui suit est donc la synthèse, appuyée par des exemples précis, de ce travail.

1.1 Autocritique

Un des principes de l'émission est de mettre en accusation les autres émissions, de porter un jugement sur ce qui est dit « ailleurs ». Or, pour que ce jugement soit validé par le public, il faut que *Arrêt sur Images* fasse à un moment ou à un autre la critique de ce qui est dit « ici », c'est à dire, de son propre discours.

1.1.1 La critique faite par les téléspectateurs (Annexe 7)

Chaque mois, un des chroniqueurs de *Arrêt sur Images* rapporte à la fin de l'émission les remarques des téléspectateurs à son sujet. Plus exactement, ce chroniqueur lit un ou plusieurs extraits de courriers postés sur le forum de l'émission. Les personnes mises en cause par ces courriers sont alors amenées à se justifier.

a Description du dispositif

En (1.) Daniel Schneidermann (DS) définit ainsi le rôle de médiateur qu'endosse Laurence Lacour (LL): « [...] vous revenez porter la parole des internautes du forum de *Arrêt sur Images*, leurs remarques, leurs critiques éventuelles sur notre émission. » La journaliste

présente alors le courrier d'un internaute et le cite, autant visuellement (images de la page Internet) que verbalement. Nous pouvons constater que si elle ne lit pas entièrement les phrases des internautes, elle met en évidence des mots qu'elle juge clés. Ainsi, elle répète des locutions entières et / ou surligne sur les pages Internet les expressions choisies.

Elle dit en (10.) :

« [...] Bravo pour la transparence, ironise un téléspectateur »

alors que nous lisons :

« Bravo M. Schneidermann pour la transparence ».

Elle qualifie donc le ton du courrier.

Et encore :

« [...] vous auriez pu avoir l'honnêteté de signaler que Judith est une militante professionnelle, hein c'est ça, c'est son expression, [...] »

nous pouvons lire :

« L'honnêteté n'aurait-elle [...] cette personne est une militante professionnelle ».

Ici, elle souligne que l'expression utilisée n'est pas un raccourci qu'elle fait. Lacour ne fait pas que « porter la parole des internautes », elle la sélectionne : elle choisit le point sur lequel Schneidermann va devoir s'expliquer, met en exergue ce qui lui semble significatif : elle reprend des expressions fortes, soulignant qu'elles sont bien de l'internaute, porte un jugement sur cette parole.

En (36.), elle dit :

« vous voyez un peu le niveau. ».

Elle justifie les « accusations » portées par les téléspectateurs en diffusant les extraits des émissions incriminées.

Elle peut alors poser les questions, demander à Schneidermann d'expliquer ses agissements, ses dires, lui demander de se justifier. Ces questions émanent des critiques des téléspectateurs, sans qu'ils en soient directement les auteurs comme en (10.) :

« Alors pourquoi ne pas l'avoir rappelé, au risque finalement d'avoir l'air aujourd'hui d'escamoter les engagements antérieurs ou actuels de Judith ? »

ou sont directement verbalisées comme en (36.) par exemple :

« Il vous demande : Allez vous ressortir systématiquement cette affiche rouge à chaque dérapage ? »

quand ils ne sont pas introduits par un commentaire de la journaliste, comme en (36.) :

« la question est grave : Avez vous trouvé dans cette phrase de Patrick Lelay une justification à un assaut radical et récurrent contre TF1, voire idéologique ? »

Ce dispositif permet au téléspectateur de s'exprimer, soit, mais il a également pour effets d'une part de focaliser l'attention des téléspectateurs sur ces commentaires choisis, de les mettre en valeur, de les rendre visibles et d'autre part de faire croire au téléspectateur qu'il a un pouvoir d'action sur l'émission, qu'il passe de simple instance réceptrice à instance émettrice. Cela dit, il s'agit bien de faire croire (et non de faire devenir)[32] : les commentaires sont sélectionnés (tout le monde ne peut pas être critique), tronqués, remaniés... et les réponses qui leurs sont faites restent à l'avantage de *Arrêt sur Images*. Plus que de donner la parole, l'instance émettrice de *Arrêt sur Images* s'approprie celle de l'instance réceptrice pour la modeler à sa guise. C'est ce que nous démontrons par la suite.

b Le public pris à parti : du compliment à la ridiculisation

Les réponses de *Arrêt sur Images*

En (11.), Daniel Schneidermann affirme :

« Ben j'ai rien voulu escamoter, croyez-moi si vous le voulez. J'ai voulu simplement faire court [...] »

Il commence donc par nier ce qui lui est reproché mais, pour que son démenti soit mieux accepté, il le fait suivre par un « croyez-moi si vous voulez ». Soit, il s'adresse à la chroniqueuse qui est en face de lui, mais surtout aux téléspectateurs, à ceux qui l'accusent comme aux autres. Cet acte de langage suppose une relation particulière entre lui et les téléspectateurs, relation dont nous essayerons, par la suite, de démonter les ressorts. Il n'ordonne pas, ne leur demande même pas, de lui faire confiance, il leur laisse le choix. Et le fait qu'il leur laisse le choix laisse penser qu'il est de bonne foi. En effet, il justifie son omission par la *simple*, naturelle, évidente, volonté d'écourter la présentation de Judith Bernard. Alors qu'on l'accuse d'éviter, avec adresse, de parler de certaines choses, il argue la simplicité, fait appel au bon sens des téléspectateurs.

(22.) LL : « Non mais vous savez que vous avez, Daniel, un public exigeant »

(23.) DS : « Je l'sais. »

(24.) LL : « Prompt à la critique, comme vous, et donc qui exige qui exige que vous ne mettiez pas en jeu le crédit, la crédibilité de votre de votre émission, euh, »

(25.) DS : « et il a raison »

32 Ce procédé joue sur le paraître qui s'oppose, selon Paret (1966) à l'être, c'est à dire que ce qui est représenté ici ne correspond pas vraiment à ce qui est.

Lacour commence par qualifier le public par un adjectif plutôt euphorique, cette qualification est confirmée par Schneidermann. Puis, elle compare ce public à Daniel Schneidermann « comme vous », justifiant ainsi le fait qu'ils puissent émettre des critiques vis à vis de l'émission mais ce, dans un but constructif : préserver justement la qualité de l'émission. Et Schneidermann approuve bien sûr cette initiative. Le public est donc conforté dans son rôle d'observateur-censeur de l'émission. Or, nous pouvons nous interroger quant à la valeur constructive de ces remarques. Sélectionnées par ceux qui font l'émission, elles ne peuvent pas la remettre en cause. Aussi, les réponses des journalistes incriminés sont préparées, ils ne seront en aucun cas « piégés » par les questions.

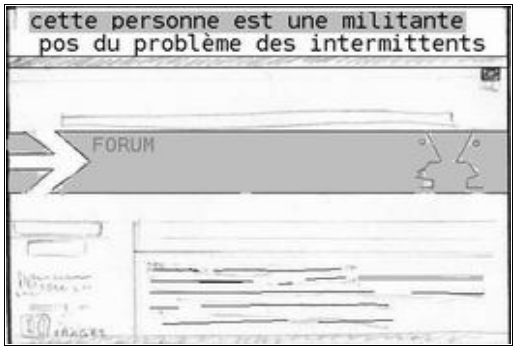
(43.) DS : « Maintenant, sur Le Lay, j'ai pas envie d'être grandiloquent ici. Je dirai simplement que ses déclarations sont très importantes dans pour ceux qui s'intéressent à la télévision et qui essayent de réfléchir sur la télévision »
Alors qu'un téléspectateur reproche à Daniel Schneidermann de répéter un peu trop une phrase de Lelay, le journaliste retourne la critique en affirmant que cette phrase est primordiale pour « ceux qui s'intéressent à la télévision et qui essayent de réfléchir sur la télévision », c'est à dire pour lui, son équipe et bien sûr les téléspectateurs de *Arrêt sur Images* qui sont de « bons » téléspectateurs, qui, comme *Arrêt sur Images* leur a appris, portent un regard critique sur la télévision. Schneidermann disqualifie ici le téléspectateur qui lui fait cette remarque.

(46.) LL : « [...]vous aviez donc ressorti entre guillemets cette image [...] Est-ce que vous allez le faire désormais systématiquement ? »
(47.) DS : « [...] si l'affiche rouge »
(48.) LL : « oui d'ailleurs, elle revient une fois de plus » [en même temps]
(49.) DS : « ça plait pas, on mettra du bleu, on mettra du vert, on mettra du jaune. Je sais pas, on le dira autrement »
(50.) LL : « c'est pas un problème de couleur, vous l'savez très bien »
(51.) DS : « On essayera d'être créatif [...] »
Schneidermann fait mine de répondre à la question. Il axe sa réponse sur un élément de la question, élément facultatif (la couleur d'une image) et rend cet élément central. Il tente en fait de dévier le motif du reproche. Il tourne en dérision la question pour ne pas y répondre directement.

Le montage

Alors que Lacour lit les commentaires des internautes, la caméra fait des plans sur Judith Bernard, qui est directement remise en cause par le message.

Plan 1



« ...vous auriez pu [...] professionnelle, hein c'est ça... »

Plan 2



« ... c'est son expression, vous nous direz ce que vous en pensez, »

Cette dernière secoue la tête, lève les yeux au ciel, sourit en regardant à sa droite puis à sa gauche.

Lacour invite Judith Bernard à donner un peu plus tard (utilisation du futur) son avis sur le message en question. Or, la caméra, le sujet montrant, anticipe sur cette réponse, dévoile ce que Judith Bernard pense en se braquant sur elle. Au lieu de filmer la personne qui parle, qui porte la parole des téléspectateurs, c'est la personne visée par les reproches des téléspectateurs qui l'est. Le regard du téléspectateur, son jugement face à ces accusations sont guidés. Le sujet montrant choisit de mettre en évidence les réactions de Judith Bernard face aux attaques et propose donc une image positive de cette personne : elle nie ces accusations, les considérant comme insensées (lève les yeux au ciel) et recherche dans son entourage, avec le sourire, un soutien.

La gestuelle



« Je ne suis pas « militante professionnelle je m'engage sur les causes dans lesquelles je crois mais c'n'est pas un métier que je pratique quotidiennement sur toutes les causes, quelles qu'elles soient. »

Judith Bernard explique en quoi le téléspectateur ne peut pas la qualifier de « militante professionnelle ». Elle souligne la réticence qu'elle a à utiliser cette expression en le marquant prosodiquement, en mettant en quelque sorte des guillemets oraux. La chroniqueuse sourit, use de l'ironie et d'un ton moqueur. Elle renforce ses dires, la façon dont cela est dit en secouant ses mains. Elle discrédite ainsi les propos du téléspectateur.

c. Le rôle de *Arrêt sur Images*

(44) LL : C'est à dire que vous vous substituez à tous ces ces organismes ?
(45.) DS : Non, non, on se substitue pas mais je crois que le travail d'information de *Arrêt sur Images*, après ces déclarations de Patrick Le Lay, consiste à faire ce qu'on peut dans notre petite niche de midi et demi sur France 5 pour que ces déclarations ne tombent pas dans l'oubli et que quand on regarde TF1, on se souvienne bien de ce que sont les intentions explicites du patron de TF1. Je pense que c'est important qu'on s'en souvienne. »
(56.) DS : Et contre laquelle je souhaite qu'*Arrêt sur Images* remplisse son rôle d'apprentissage de la lecture des images. C'est tout ? »
Daniel Schneidermann, aidé par les questions de Laurence Lacour, explique que ce que le téléspectateur lui reproche (c'est à dire, rappeler la phrase de Le Lay) fait partie intégrante de la mission de *Arrêt sur Images*. Il justifie donc ses agissements, réfute les accusations du téléspectateur tout en rappelant le « rôle d'apprentissage de la lecture des images » de l'émission.

1.1.2 La critique faite de l'intérieur, ou comment l'émission qui analyse les autres émissions s'analyse elle-même

Daniel Schneidermann, introduit une chronique (voir Annexe 6) que nous appellerons métadiscursive, c'est à dire qui revient sur les discours qui ont été produits par l'émission pour les analyser. Il dit à David Abiker : « il vous revient maintenant un rôle difficile [...] ». Ainsi, le présentateur, sans expliciter le rôle dont il est question ici, porte un jugement sur ce rôle, le qualifie de difficile, et du même coup, valorise le travail de Abiker. L'analyse critique est sans doute difficile, mais, est-ce ce qui est fait par Abiker ? Et plus généralement est-ce que cela est fait dans cette émission ?
(2.) « oui et avant même de parler des médias ailleurs je j'vais en parler ici »
David Abiker introduit sa chronique, il va parler des médias, mais il précise également qu'il

ne se bornera pas à analyser ce que les autres font : son analyse portera avant tout sur ce qui est dit est fait dans son émission.

(2.) « on a appelé Didier par son prénom, ça a provoqué un rire, on a montré son sac, ça a provoqué un rire. Et vous avez parlé vous-même d'équipée plutôt que de mission ou je ne sais quoi »

Le journaliste liste les différentes « fautes » commises lors de l'émission. Elles sont au nombre de trois. Les deux premières ont trait au comportement des personnes sur le plateau : elles rient lors de l'évocation de Didier Julia. La dernière touche la dénomination de son action. Nous ne savons pas exactement ce qu'il dénonce : est-ce que, pour lui, le fait d'appeler cette personne par son prénom est négatif, ou ne fait-il que décrire ce fait ? Il ne se pose pas non plus la question du pourquoi du rire. En effet, ce rire n'est pas forcément moqueur par rapport à cette personne mais il peut l'être par rapport à l'image de cette personne construite par les médias. Abiker met en évidence des éléments flagrants, facilement repérables et jugeables par le téléspectateur pour les dénoncer. Son attitude semble, quant à elle, irréprochable : il ne s'inclut pas dans cette critique et ne vise personne en particulier dans un premier temps : il utilise les pronoms « on » et « ça » ainsi que l'article indéfini « un ». Puis, il s'adresse à Schneidermann « vous avez [...] vous-même ». D'une critique générale, il passe à une critique particulière. Renforcer le « vous » par un « vous-même » a deux effets : d'une part,cela met en évidence que la personne à qui il s'adresse est hors norme, d'autre part, il insiste sur le fait que, malgré le statut privilégié de la personne à qui il s'adresse, il n'hésite pas à lui faire remarquer ses « fautes ». Par ce procédé, le journaliste renforce l'apparence impartiale de son travail.

(2.) « et donc nous sommes conditionnés par ce qu'on a sans doute vu la semaine dernière à la télé »

Alors que nous attendons une analyse de ce qui est dit et fait dans l'émission, David Abiker en propose une explication expéditive. Il justifie les dérapages de ses « camarades » en accusant le reste des médias de les avoir causés. Il prétend donc que la vue et l'écoute des divers journaux télévisés de la semaine ont influencé les journalistes de *Arrêt su Images* et que ces derniers ne font que répéter inconsciemment ce dont ils ont été imprégnés. Alors que nous croyons que David Abiker accuse *Arrêt sur Images* de ne pas traiter l'information de manière objective, le journaliste excuse ce manquement et souligne les torts des autres émissions.

1.1.3 Conclusion

Pour pouvoir critiquer les autres médias, *Arrêt sur Images* doit aussi procéder à sa propre autocritique, faire en quelque sorte son introspection. Pour cela, elle utilise les critiques portées par les téléspectateurs. Or, ces critiques sont sélectionnées, elles ne remettent pas en cause les fondements de l'émission. Elles sont d'ailleurs généralement rendues dérisoires par les journalistes. Quant aux autocritiques formulées par les journalistes eux-mêmes, elles sont également superficielles et elles ne sont là que pour rendre l'émission plus crédible en tant qu'émission critique. Aussi, ce procédé renforce les relations privilégiées avec les téléspectateurs. Il leur fait croire à la possibilité d'une interactivité, à la reconnaissance de leur valeur et à leur transformation en émetteur, sous la forme de la reprise de certains commentaires du forum (Mitropoulou, 2007) et elle leur fait croire à l'objectivité de l'émission, l'objectivité étant l'un des fondements de ce que Barthes (1966) nomme l'ancienne critique, grâce à ces moments d'autocritique « spontanée » (par opposition à la rubrique du médiateur qui est programmée tous les mois). Nous verrons par la suite qu'il existe deux grands types de critique des autres médias : d'une part des critiques en douceur, sous couvert d' « éducation au médias » et d'autre part, des critiques plus frontales.

1.2 Critique des médias

1.2.1 Reformulation du discours du chroniqueur : l'illustration

Les chroniqueurs utilisent fréquemment l'extrait comme une illustration. Ils appuient donc ce qu'ils affirment par l'image. Ce fonctionnement (affirmation suivie d'une illustration) est assez classique. Il permet de visualiser, de mieux concevoir ce qui est dit. Il aide donc le téléspectateur à comprendre. Mais, l'utilisation d'extraits comme illustration peut être également le déploiement d'un argumentaire.

Dans l'émission *Noirs visibles, à quel prix ?*, Christelle Ploquin est chargée de présenter la rubrique mensuelle « Info chrono ». Elle commence par présenter des graphiques schématisant le temps d'antenne consacré dans les journaux à différents sujets et notamment à la météorologie. Elle illustre son propos par un montage reprenant sept lancements, dont un associé à une image de déneigement et un autre à une carte météorologique qui reprennent les même termes clés (neige et abondance). Elle diffuse alors un autre montage : quatre témoignages de quidams sur leur vécu par rapport aux chutes de neige : un homme parle du

déneigement des routes, un homme, accompagné d'enfants, dit qu'il faut s'habiller à cause du vent, une femme assez âgée dit que déneiger l'occupe et la réchauffe et un homme assez âgé affirme que cela arrive rarement. Enfin, elle présente le début de deux reportages en direct sur l'état de la circulation. Ici, la journaliste veut démontrer que les journaux télévisés ont été saturés par des reportages à faible valeur informative. Les graphiques et les informations qu'elle leur avait superposées mettaient déjà clairement en évidence ce fait. La journaliste choisit quand même de renforcer ses dires par trois exemples qui sont très brièvement commentés, sans être analysés. En rassemblant des lancements qui ont tous la même teneur, elle donne une impression de redite, en mettant en exergue des témoignages et des reportages qui n'apportent rien, elle opère une critique du traitement de l'information dans les journaux télévisés des trois chaînes principales sur le mode de l'ironie. Elle ne critique pas en analysant, elle critique, car ici, l'extrait passe de son statut d'illustration à celui de preuve, en prenant à témoin le téléspectateur. La reprise de ces extraits lui permet de faire l'économie d'une analyse.

1.2.2 Un discours dénonciateur : mise en contraste d'extraits

Dans l'émission *Le Pensionnat de M6 : mention nostalgie*, Christelle Ploquin présente deux montages d'extraits, le premier étant un montage fait à partir de la version anglaise de l'émission et le second un autre montage composé d'images de la version française : l'émission est en effet issue d'un concept anglais, il existe donc une émission en Angleterre sur le même principe qui développe les mêmes thèmes. Pour confirmer cette affirmation elle effectue une comparaison, les diffusant l'un après l'autre. Alors que les images sont de deux sources distinctes, elles présentent les mêmes types de scène et la journaliste répète les mêmes commentaires. Ainsi, elle opère une double reprise, autant visuelle que verbale et prouve que les deux émissions se ressemblent fortement, que *Le Pensionnat de Chavagnes* n'est pas un concept original. La mise en parallèle de ces deux montages, possible du fait de la ressemblance des extraits, ressemblance évidente seulement grâce au travail de montage, fait ici office de preuve. La chroniqueuse dénonce le manque d'originalité du concept.

Au cours de la troisième émission, David Abiker (Annexe 6) commence par donner un nom à la façon dont les journalistes ont parlé de Didier Julia : c'est « un vrai tir de barrage ». Le tir de barrage est une locution militaire qui signifie « tir de concentration pour interdire à

l'assaillant l'accès d'une position, ou pour faciliter la progression des troupes qui attaquent. »[33] Cette expression militaire, il doit l'adapter à son champ d'étude « comment ça marche à la télé ? ». Et, pour justifier ce parallèle, il a recours à des extraits qu'il compile. Ces extraits mettent en évidence les titres des journaux relatant la mission de Didier Julia, titres présentés comme « plutôt assassins », puis, il montre l'extrait d'une interview qu'il nomme « passage à la question » et enfin, il propose un montage d'extraits tirés d'une chronique qu'il dit être « assez savoureuse » car « assassine, moralisante même. ». David Abiker utilise pour décrire, avant leur diffusion un vocabulaire tournant autour de l'idée de mort et de guerre (« passage à la question », « assassine »...) Il analyse ensuite très brièvement les images, quand il en parle, comme si ce qu'il disait était évident, n'avait pas besoin d'être démontré. Sa première remarque porte sur le silence entre le moment où le journaliste pose la question et celui où Julia répond. Il le qualifie de cruel, alors que ce silence est le fait du duplex, l'interviewé n'entend pas la question tout de suite et ne peut donc pas répondre immédiatement. Si l'effet global est négatif, il n'est pas de la volonté de l'intervieweur. Sa seconde remarque porte sur le ton de la chronique qu'il trouve amusant parce qu'inhabituel. Il pourrait approfondir cette remarque en citant et expliquant les propos du journaliste de France 3 mais il n'en prend pas le temps.

Il peut alors construire une comparaison avec le traitement médiatique d'un ministre qui a effectué le même type de mission et dont les résultats sont, selon Abiker, à peu près équivalents. Il procède donc de la même façon en présentant les titres des journaux traitant de cette mission sous la forme d'une compilation d'extraits. Selon lui, ces titres « [ont] une autre allure ». Il poursuit en présentant un extrait du journal de TF1 qui approfondit sur le sujet. Cet extrait réduit à deux phrases les résultats du ministre et ces deux phrases sont données, par le chroniqueur, comme étant la seule information émanant du reportage. C'est en effet possible, mais, nous ne pouvons, pour en juger, que nous fier à ce qui est dit et rapporté par le chroniqueur. Or il apparaît que ce chroniqueur, pour renforcer le poids de sa chronique, ne donne pas tous les éléments de réflexion aux téléspectateurs. Il leur propose une analyse « clef en main ».

Il conclut enfin donnant son impression (« j'ai le sentiment ») sur la différence de traitement médiatique des deux hommes politiques. Il affirme que les médias ont mieux traité le ministre que le député car « ils préfèrent les résultats du ministre ». Il sous-entend en fait que les médias doivent soutenir les actions du gouvernement au dépend de celles d'individus.

33 Selon Médiadico

1.2.3 Conclusion

Le montage d'extraits télévisuels permet la construction de l'argumentaire des chroniqueurs. Quelle que soit la teneur de leur discours, il est appuyé par des montages révélant, dénonçant les travers de la télévision. Ils font du montage l'outil principal de leur chronique. Ce dernier permet de mettre en évidence des éléments qui se répètent qui sont, à la base, disséminés dans le flux télévisuel, apparaissant sur des chaînes télévisuelles différentes et passent inaperçus. Ici, le montage est utilisé pour amplifier un effet, pallier le manque d'arguments d'une chronique et faire l'économie d'une analyse trop pointue. Ils sont un des éléments essentiels pour construire l'image critique de l'émission, mettre en évidence sa volonté de dévoiler les dysfonctionnements, les mensonges télévisuels... En effet, il ne s'agit pas ici de prendre de la distance pour comprendre comment la télévision fonctionne mais de dénoncer, tel un censeur, ce qui fonctionne mal. *Arrêt sur Images* a donc pour enjeu de « mettre à jour » les déviances de ce média et de découvrir ce qu'il cache au téléspectateur : la Vérité. Or, le débat est traditionnellement un instrument pour découvrir cette Vérité.

1.3 Le Débat

Charaudeau et Ghiglione constatent, à travers leur étude des talk-shows (1997 : 1-5) que la télévision a de plus en plus à cœur de combler les manques de la société, de « redresser » ses déviances et ce, en proposant des solutions illusoires. Or, un des enjeux affichés de *Arrêt sur Images* est bien de combler les manques de la télévision (mais aussi de la société) en aidant le téléspectateur à comprendre son fonctionnement, en prétendant l'armer (scientifiquement notamment) contre ses « manipulations » (au sens trivial du terme). Ainsi, comme pour les talk-shows, une grande part de cette émission est occupée par un dossier/débat, dans lequel les invités et les journalistes confrontent leurs points de vue. Nous nous intéresserons donc à la façon dont ces débats sont menés, s'ils contribuent ou non à atteindre les buts que l'émission s'est fixés où s'ils ne font que donner l'impression d'atteindre ces buts.

1.3.1 Contexte historico-télévisuel

Charaudeau et Ghiglione dressent le portrait d'une télévision, dans les années 80-90, qui mélange les genres et les contenus thématiques. Les émissions sont courtes, les chaînes se multiplient, le rythme des programmes et du flux télévisuel est saccadé. Il est, pour eux, de

plus en plus difficile de construire un savoir à partir d'une émission télévisuelle du fait de l'étiquetage, de l'addition et du morcellement de la connaissance mais aussi parce que l'affect et le pathos envahissent les écrans, ne laissant pas de prise à l'intellect et empêchant toute prise de distance. Soit, le débat exige la mise à jour de l'argumentaire et pourrait avoir un rôle rationalisateur dans cet univers mais, dans le cas des talk-shows, il crée et amplifie, par sa forme conflictuelle, de l'affect et du pathos. C'est celui qui crie le plus fort, qui émeut le plus... qui sera le plus écouté et non celui qui aura le meilleur argumentaire. Qu'en est-il avec le débat de *Arrêt sur Images* ? Est-ce que le débat est un lieu privilégié pour faire augmenter les compétences du téléspectateur en matière de télévision, le rendre apte à décrypter les images, à comprendre les enjeux des différents programmes... ?

Les talk-shows, comme *Arrêt sur Images,* appartiennent, de part leur année d'apparition, à ce que Eco (1985) appelle la *néo télévision*. Si l'expression a des limites manifestes (sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici), sa définition correspond bien sur certains points au programme qui nous intéresse. En effet, les émissions de la *néo télévision* tentent de réduire la distance entre l'instance médiatique émettrice et l'instance réceptrice. Pour ce faire, elle mise sur une illusion de dialogue et d'interactivité avec le public (que nous avons déjà évoquée dans la sous-partie sur l'autocritique) mais également sur des mises en scènes basées sur le pathos : c'est l'univers du sensible qui domine (*ibid.* : 5-12). Or *Arrêt sur Images*, comme tout texte médiacritique et métadiscursif joue sur les relations développées entre les téléspectateurs et les chroniqueurs. Nous aborderons plus longuement cette caractéristique de ces textes dans la troisième partie, mais nous pouvons noter dès à présent que *Arrêt sur Images* met en place des dispositifs, comme le débat, qui permettent ce rapprochement.

La *néo télévision* doit répondre à des exigences économiques fortes. C'est pourquoi l' « *homo televisus* », celui qui produit le spectacle télévisuel, a pour mission d'anticiper et de satisfaire les attentes du public, son but étant de rassembler le maximum d'audience. Ainsi, il axe son travail sur le contrat de captation. Mais aussi, la télévision a, selon lui, un rôle d'acteur social. En effet, elle répare les troubles causés par les défaillances des institutions (ibid : 12-24). les talk-shows rassemblent ces exigences, leur aspect spectaculaire attirant les téléspectateurs tandis que les thèmes abordés créent l'illusion d'apporter des réponses aux problèmes de société ou tout simplement humains. Dans quelle mesure les débats proposés par *Arrêt sur Images* poursuivent-ils les mêmes enjeux que ceux qui se tiennent dans les talk-shows ?

1.3.2 Conditions du débat télévisuel

a Rôles et fonctions de la parole dans le débat

Dans la société occidentale, de nombreuses compétences sont attribuées à la parole. Elle a en effet, comme le démontre Austin (1970), un pouvoir d'action. Elle est aussi supposée, par exemple, avoir la capacité de dire la vérité ou plutôt, d'être un moyen pour l'atteindre. Or, « Parallèlement, ces mêmes sociétés entretiennent l'idée que la parole est aussi trompeuse » (Charaudeau et Ghiglione, 1997 : 28). La doxa lui reproche fréquement son caractère subjectif et son intentionnalité. C'est pourquoi elle doit être confrontée à d'autres paroles pour atteindre ce but. Le débat apparaît alors comme un lieu privilégié pour faire émerger cette vérité. Cette assertion est relativisée par les analyses de Charaudeau et Ghiglione (1998 : 27-31) sur ses différents rôles dans les débats. Pour eux, le but des *activités de parole* (selon la terminologie Charaudeau et Ghiglione) peut être de découvrir la vérité en construisant une explication qui repose non sur des faits mais des savoir dire. Ce sont des savants et des experts qui proposent une vérité qui pourrait être assimilée à un savoir savant. Dans ce cas, ce qui importe pour l'énonciateur est le savoir. Cela dit, comme le souligne Bourdieu (1996 : 36), il paraît évident qu'un interlocuteur qui a des savoirs mais pas de savoir dire ne pourra correctement défendre son discours.

Les *activités de parole* peuvent également donner lieu à une construction de la vérité. Au contraire du premier dispositif décrit ci-dessus, cette vérité est interne au sujet collectif, elle n'a aucune valeur scientifique. Ici, l'énonciateur se prononce en fonction de son vécu, ses croyances (et non son savoir) et émet des jugements. La vérité est donc issue d'une parole délibérative qui met à jour l'opinion publique. Son rôle est en fait de produire une image démocratique, étant elle-même formée à partir de témoignages, d'expériences personnelles.

Enfin, les *activités de parole* peuvent être utilisées pour faire émerger l'inconscient. Ce type de procédé, dérivé de la maïeutique, est courant dans les « psy-shows ». C'est la « vraie » « identité » de l'énonciateur qui est alors l'enjeu du débat.

Cette description des différentes *activités de parole* dans le cadre du débat télévisuel, et notamment des talk-shows nous pousse vers plusieurs types d'interrogations : dans quelle mesure le débat proposé dans *Arrêt sur Images* est-il comparable à celui d'un talk-show ? Aussi, dans les deux premiers cas du moins, découvrir la vérité n'est-il pas dépassé par construire la vérité ? En quoi la confrontation (conflictuelle) des différents points de vue parvient-elle plus sûrement à la vérité, sachant que d'une part la valeur des points de vue est

discutable et que d'autre part, la description ci-dessus met en évidence qu'il existe plusieurs types de vérité. D'autres questions, plus spécifiques aux enjeux propres de *Arrêt sur images* apparaissent alors : est-ce que le temps du débat est suffisant pour expliquer son point de vue ? Est-ce que la forme du débat, la parole étant fréquemment coupée, permet une exposition claire du point de vue de chacun ? En somme, est-il possible de construire du savoir en étant téléspectateur d'un débat ?

Le débat, par le biais de la parole, n'a pas pour seule fonction la mise à jour d'une certaine vérité. La parole, selon Charaudeau et Ghiglione (ibid : 31-34) construit des représentations sociales en produisant des commentaires sur les pratiques des individus. Ces représentations sont produite pour être diffusées et permettre à tout un chacun de juger les pratiques en question. Ces représentations sont donc à la fois un miroir, qui donne à voir ce qu'est l'être social à travers son comportement et ses dires, et une structuration du champ social, qui l'ordonne en fonction de relations de pouvoir, de construction de connaissance et de partage de croyances. Alors qu'elles sont issues de représentations, « les significations [ainsi construites] sont données pour le réel lui-même » (*op. cit.* : 32). Or, pour rentrer en interaction, pratiques comme représentations doivent être connues, diffusées. La presse, la radio, la télévision et maintenant Internet sont des lieux privilégiés pour ce faire et le débat, parce qu'il a pour but de faire émerger une certaine vérité, des opinions, dans un contexte spectaculaire, est un dispositif révélateur de ces représentations.

b Rôles et fonctions du télévisuel

Toujours selon Charaudeau et Ghiglione, (1997 : 33) la télévision, et avant elle la presse, remplit ou plutôt, met en scène des fonctions qu'elle s'attribue, les unes ayant pour rôle de témoigner et les autres de publiciser (ou médiatiser) les pratiques et leurs représentations.

- Le rôle de rapporteur : la télévision cite les acteurs de la vie sociale. C'est ces citations qui vont nourrir les chroniques mais aussi les débats de *Arrêt sur images*. En effet, l'émission va autant s'intéresser à la parole citée elle-même, qu'à la façon dont cette parole est rapportée par les médias.
- Le rôle de reconstitution. La télévision met, sous forme de récit, des informations; ici aussi, la reconstitution des fait va être l'objet des discours de *Arrêt sur Images.*
- Le rôle d'analyste : la télévision commente les faits et produit de l'argumentation avec pour enjeux d'expliquer ce qui s'est passé. Dans le cas d'*Arrêt sur Images*, il s'agira essentiellement de faits médiatiques

- Le rôle de provocateur d'opinions. En effet, les médias sont provocateurs de paroles et producteurs de questionnement. *Arrêt sur Images* ici va mettre en oeuvre cette fonction avec l'utilisation du débat.

Nous pouvons donc remarquer que *Arrêt sur Images* remet en question les rôles que les médias et plus particulièrement la télévision s'attribue en partant des discours produit pour les analyser. En effet, comme le soulignent Charaudeau et Ghiglione les médias, soumis à la loi de la concurrence doivent jouer sur deux notions pour rester légitimes : celle de crédibilité (avec la présentation d'éléments semblant vrais) et celle de captation (tout faire pour attirer et garder le maximum de téléspectateurs). « Or, cela se fait par une mise en scène de l'information appropriée qui tient plus de la séduction que de la persuasion. » (*op. cit.* : 34)

La télévision, pour répondre à cette exigence de crédibilité, exploite quatre types de figures de représentation : la présentification, la figuration, la visualisation et l'évocation (Charaudeau - Ghiglione, 1997 : 34-42) .

- La présentification (terme proposé par Guy Lochard dans le cadre du Centre d'Analyse du Discours) consiste à créer chez l'instance réceptrice l'impression qu'elle est en contact avec la réalité, elle a donc l'illusion de partager le même espace. Ainsi, elle ne discute pas de la validité de la (re)présentation. Pour ce faire, l'instance émettrice s'efface, renforçant l'effet d'authenticité. Ce type de représentation fonde en fait la légitimité de la télévision. Nous pouvons retrouver ce type de phénomène ou quelque chose d'approchant dans la rubrique mensuelle du médiateur que nous avons étudiée dans la sous-partie précédente sur l'autocritique.

- La figuration est une simulation de la réalité (cas de la fiction par exemple). L'instance réceptrice est devant une image du monde à laquelle elle s'identifie ou non.

- La visualisation est un mode de représentation conceptuel. Elle est utilisée par la télévision et dans *Arrêt sur Images* notamment comme explication. Elle consiste à présenter des données à interpréter. Elle propose un savoir qui garantit une position dominante.

- L'évocation est perçue de façon plus ou moins consciente. Elle se retrouve par exemple dans le générique de *Arrêt sur Images* qui reprend des extraits d'autres émissions, extraits eux-mêmes rediffusés pendant *Arrêt sur Images* ou encore dans le décor de l'émission (nous développons cette idée avec l'étude du contrat de lecture de l'émission).

Une émission peut bien sûr revêtir en même temps plusieurs de ces types de représentation . Le type de représentation choisi joue sur la relation entretenue entre l'instance émettrice et son destinataire, fonde les règles de cette relation et rentre en compte dans la construction du contrat de lecture (voir 3ème partie) ou, pour Jost, du genre. Ainsi, bien qu'il y ait

identification possible, l'instance réceptrice n'accordera pas le même crédit à la figuration qu'à la présentification dans le cas d'une émission dite « sérieuse ».

c Dispositifs et mise en scène

Le débat est mis en scène au niveau du verbal, l'enjeu pour l'instance émettrice est alors triple : il faut prendre possession de la parole, influencer les différents protagonistes (ce qui détermine les relations entre eux) et adopter une position par rapport à ce qu'ils considèrent comme vrai ou faux, développant des stratégies et des raisonnements d'argumentation. C'est l'animateur du débat qui va contribuer à la réussite des actions énoncée ci-dessus en endossant différents rôles.

La mise en scène du visuel s'y superpose créant un nouvel espace avec un sujet montrant et un sujet regardant. Elle est également régie par trois enjeux : elle doit rendre visible, elle a une visée plus ou moins explicative ou illustrative. Elle doit guider le regard et, tout en proposant un point de vue, donner une dimension plus ou moins dramatique au débat. Et enfin, elle varie entre la transparence et l'opacité en proposant un montage qui synchronise ou non le dit avec ce qui est montré. Ainsi, on peut faire le choix de montrer la personne qui parle ou de montrer les réactions de la personne qui écoute. Ce dernier procédé avait d'ailleurs fortement aidé François Mitterrand lors d'un débat précédant les élections de 1981. Filmé pendant que son adversaire parlait, son attitude dubitative avait alors discrédité le discours de l'autre. Les normes du débat politique confrontant deux candidats aux élections ont changé et ce genre de situation ne pourrait plus avoir lieu aujourd'hui. Cependant, ce procédé a toujours cours pour les débats dont les enjeux sont moindres. Sa visée est alors soit pédagogique soit émotionnelle (ibid : 42-56).

d Vie politique, vie civile et vie privée

L'activité d'information, telle qu'elle apparaît notamment à travers la forme du débat, est fondée sur l'enjeu suivant : déterminer comment se joue dans l'espace public le rapport entre trois mondes : la vie politique, la vie civile et la vie privée (alors rendue publique...). Or, comme le constatent Charaudeau et Ghiglione (ibid : 57-74), les médias opèrent sans cesse des glissements entre le monde du politique et du civil convoquant par exemple des acteurs du monde civil pour témoigner sur des sujets qui touchent le monde politique. Ce procédé permet de mettre en avant l'opinion publique par l'intermédiaire d'un citoyen de base. Il se pose en

contre-pouvoir. Aussi, des passages peuvent se faire entre le monde du politique et celui du privé. Des hommes politiques sont présentés dans leur quotidien, ce qui a pour effet de les désacraliser. Enfin, des glissements peuvent avoir lieu entre le monde politico-civil et le monde du privé. Ainsi, un monde dans lequel se mêlent plusieurs univers de vie (travail, loisir, justice) est créé. Il est généralement traité sous l'angle du témoignage et en abordant des thèmes stigmatisant le désordre social. Ce procédé permet d'une part de créer une identification entre ces personnages et les téléspectateurs et d'autre part de placer la télévision en arbitre censé réparer le désordre social. Nous retiendrons ainsi deux formes énonciatives spécifiques parmi celles présentées par Charaudeau et Ghiglione. Le débat, sous la forme d'un duel ou d'une agora avec des invités opposés ou connivents, utilise la *parole de controverse*. Il s'agit de la confrontation de plusieurs points de vue (au moins deux) pour faire émerger une vérité partielle. Le téléspectateur a alors, et c'est la base de l'imaginaire de la démocratie, l'impression de pouvoir construire son propre point de vue. Aussi, il est également possible, dans le cadre d'un débat, de mettre en scène une sorte d'*investigation intellectuelle*, avec un travail de questionnement dans le but de mettre à jour les fonctionnements, les intentions cachés...

Le mode de traitement de l'information fait perdre certains repères sociaux, il empêche l'exercice de l'esprit critique tout en se légitimant par cet esprit critique qu'ils veulent inculquer au téléspectateur (ibid : 73-74). Le débat est un lieu privilégié pour mettre en place l'apparence didactique et critique qui caractérise *Arrêt sur Images*. En effet, en prétendant présenter les divers points de vue sur un sujet, en prétendant donc offrir une information complète, cette émission ne fait que véhiculer une parole convenue. Le débat est une interaction dans laquelle seuls ceux qui ont le pouvoir (qui sont reconnus, qui ont la capacité de s'exprimer et sont légitimés en tant que sujets parlants) sont en mesure d'être entendus et c'est ce que nous voulons démontrer dans la sous-partie suivante.

1.3.3 Le débat / dossier : détermination de ses points clés et de son enjeu

Dans les paragraphes suivants, nous mettrons en avant le rôle de Daniel Schneidermann, en tant que présentateur-animateur du dossier. En effet, cette position lui permet de décider de la progression et des points qui devront être abordés en rapport avec le sujet traité dans le dossier, lui donne un statut privilégié par rapport aux autres participants du débat. C'est donc lui qui introduit les chroniques et les discussions, mettant en avant à chaque fois le thème qui devra s'y développer. Il a en somme une position privilégiée et c'est parce qu'il se détache des

autres, qu'il a plus de pouvoir que nous parlerons généralement de « Daniel Schneidermann » et non d'instance émettrice bien que l'énonciation produite par le présentateur appartienne en plein à l'énonciation de *Arrêt sur images*. Nous avons étudié ses lancements dans le dossier de l'émission *Faites entrer les Caméras* ainsi que les chroniques et débats qu'ils déclenchaient. Ce premier choix nous a poussée à suivre la linéarité du débat. Ainsi, nous avons pu à la fois donner un aperçu de ces enchaînements, de l'imbrication des éléments du dossier dans le débat proprement dit et analyser le contenu du débat, les rapports qu'il entretient avec les reportages par exemple.

a Présentation

Avant le début de l'émission, Daniel Schneidermann annonce le dossier en ces termes : « Peut-on **fabriquer une série télévisée à suspens** avec une **vraie** affaire criminelle, avec un **vrai** meurtre, avec une **vraie** victime ? C'est ce que Canal + est en train de faire depuis quelques semaines et pour deux semaines encore avec la série *Soupçons*. Avec nous sur ce plateau, Jean-Xavier de Lestrade, Oscar 2002 pour un documentaire précédent et auteur de *Soupçons* et Antoine Garapon, magistrat. » Le dossier est introduit par une question supportée par le modalisateur « pouvoir » or, ce modalisateur a un double sens : il fait référence à la capacité matérielle mais également à la déontologie. Il semble ici que la question est axée sur le deuxième sens car la deuxième phrase nous indique que ceci est bien possible car ceci existe. Cette présentation met en avant le fait qu'il existe une opposition, une contradiction morale entre la fabrication d'une série télévisée à suspens et l'utilisation de faits réels. Il insiste en effet sur le qualificatif « vrai(e) ».
« Bonjour, faut-il autoriser le **tournage et la diffusion** des **procès** à la télévision. La série *Soupçons* de Canal + apporte un nouvel élément à ce débat à propos d'un procès américain. »
Au début de l'émission, le présentateur restreint clairement le sens de « pouvoir ». c'est bien une question de déontologie qui est abordée ici. Il fait glisser le sens de « fabriquer à celui de « tourner et diffuser » tout en appliquant ces termes non plus à une affaire criminelle mais à son seul procès. Il illustre son propos avec la diffusion d'un extrait de la série.

b Le genre

Après les chroniques des divers membres de l'équipe de *Arrêt sur Images*, Daniel Schneidermann réintroduit le dossier avec deux questions :

« Alors, une affaire criminelle, une vraie affaire criminelle avec un vrai cadavre peut-elle fournir la matière d'un une émission à suspens à la télévision ? Telle est la question qui est actuellement posée par la diffusion sur Canal + de *Soupçons* euh mais alors une chose, Perrine Dutreil, comment appeler ce programme ? »

La première question est en fait un retour sur la première séquence de présentation du dossier, reprend la question qu'il a posée alors. La seconde question porte sur l'appartenance de cette série à un genre. Cette question nous apparaît comme intéressante dans le cadre d'une analyse de l'image. La journaliste y répond en deux temps, commençant par donner l'appellation choisie par la chaîne et comparant cette appellation avec les caractéristiques de la série, appuyant ses dires par des images extraites de *Soupçons*. Canal + qualifie cette série de « polar du réel ». C'est à dire que pour la chaîne, cette série propose un film, construit sur le même principe qu'un roman policier, mais basé sur des faits qui existent, qui ont existé. Or, le roman est une œuvre d'imagination et la réalité de son récit n'est pas une caractéristique nécessaire. Le roman peut être basé sur des faits réels mais rien ne l'empêche d'adapter ces faits pour les besoins du récit. La question que cette appellation soulève, qui n'est pas posée par la journaliste, à peine sous-entendue par elle, est : est-ce que les faits vont être déformés pour faire rentrer cette réalité dans le format d'un polar ? Perrine Dutreil ne fait que souligner les ressemblances entre la construction de la série et celle d'un roman : il y a un découpage en chapitres, des rebondissements, du suspens. Elle ne dit pas non plus si la série répond aux attentes crées par l'appellation choisie par Canal + alors que Schneidermann, en l'interrogeant, problématisait justement cette question du genre et des attentes liées au genre. C'est donc au téléspectateur d'évaluer, avec les éléments donnés sur le plateau, la correspondance entre l'horizon d'attente et le contrat de lecture.

Schneidermann, avec sa prochaine intervention répond partiellement à ses deux questions (« il y a matière à » et « cela peut rentrer dans le format »), en se basant non sur la description proposée par la journaliste mais sur sa propre expérience, expérience que le téléspectateur ne peut avoir, selon lui, car la série est en cours de diffusion. Nous pouvons donc noter au passage que le présentateur se pose comme celui qui sait, qui a un savoir supérieur au téléspectateur. Par contre, il ne s'interroge pas sur les contraintes liées à ce format.

c La genèse

« Alors c'est vrai quand on le regarde, moi je l'ai vu jusqu'au bout, hein, y compris les épisodes qui seront diffusés dans les deux prochaines semaines, on se dit à la fois les

personnages, les rebondissements, **tout cela se prête formidablement à une histoire à suspens**. Alors, la première question qu'on se pose c'est comment s'est produite la rencontre entre cette histoire et vous ? Qui est venu à la rencontre de qui ? »

Il oriente alors la discussion sous un nouvel axe : le choix du sujet du film. Le réalisateur, Jean-Xavier de Lestrade explique comment il a mis en place des recherches aux États-Unis pour trouver un procès filmable (qui ait un intérêt filmique), il explique comment il a trié parmi les affaires qui lui ont été proposées et il justifie enfin son choix en arguant la possibilité, en filmant le procès de Peterson, d'aborder un problème de société qui est celui de l'exclusion liée à la différence. Nous pouvons nous interroger sur l'intérêt d'une telle question. Quel est le but de Schneidermann et derrière lui, de l'instance émettrice *Arrêt sur Images* ? Expliquer au téléspectateur comment les réalisateurs trouvent leur sujet ou démontrer que la façon dont les sujets sont trouvés a une influence sur le contenu du film ? Le fait est que Jean-Xavier de Lestrade élargit le sujet en donnant les raisons de son choix. Il légitime en fait son travail en lui conférant une utilité publique.

d Le verdict

Schneidermann avertit alors les téléspectateurs qu'il va révéler la fin de la série. Il les prévient pour que ceux-ci puissent, s'ils le désirent, s'il sont eux-mêmes téléspectateurs de cette série, ne pas l'entendre.

« Alors euh, à ce stade de la discussion, un problème inédit, je dois dire, se pose à nous *Arrêt sur Images*, alors les téléspectateurs de Canal +, ceux d'entre vous qui sont, qui suivent le documentaire sur Canal + ne savent pas si à la fin, c'est à dire dans quinze jours, Peterson va être déclaré coupable et [sic] innocent, cependant, Peterson est quelqu'un qui existe, il a été jugé et il y a eu un verdict et on ne peut pas parler de votre film si, me semble t-il, que si on ne connaît, nous sur ce plateau, le verdict final. »

Nous apprenons alors que Peterson a été reconnu coupable et qu'il a fait appel. Schneidermann pose comme nécessaire le fait de connaître l'issue du procès pour pouvoir analyser le travail du réalisateur. Il justifie ceci par le fait que ce n'est pas une fiction, que les événements relatés ont bien eu lieu. Nous nous interrogeons à nouveau sur la nécessité de révéler la fin du film. En quoi cette information est-elle primordiale ? Et si elle l'est, cela signifie que les téléspectateurs qui ont choisi de ne pas la connaître ne pourront pas tout comprendre au dossier. Nous pouvons supposer que le fait de dévoiler la fin de *Soupçons* est en fait un procédé de captation : les extraits montrés au début de l'émission ont créé une

curiosité chez le téléspectateur et ce dernier souhaite donc connaître le dénouement de cette affaire. Dans le même temps, révéler la fin d'un film tend à prouver que *Arrêt sur Images* prend en compte la série dans sa totalité et fait croire dans le même temps qu'il importe peu aux chroniqueurs et aux téléspectateurs de cette émission de préserver le suspens. Ce qui importe, ou plutôt, l'image que veut donner *Arrêt sur images* est que l'analyse est prépondérante sur le plaisir lié à l'attente puis à la révélation du dénouement de l'histoire. Ce procédé renforce donc l'image sérieuse de cette émission et de son public et renforce également les liens de confiance entre l'instance émettrice et l'instance réceptrice.

e La construction du film

« On peut passer à la suite, Perrine et montrer comment *Soupçons* nous fait pénétrer au cœur de la défense de Mickael Peterson. »

La journaliste diffuse alors un extrait montrant le travail de la défense qu'elle qualifie de « longues scènes » puis, elle le fait suivre par un extrait (doublé) avec le procureur. Le fait que les scènes montrant l'accusation soient peu nombreuses est mis en avant pour soulever la question de l'objectivité du documentaire (voir aussi annexe 8).

Elle passe ensuite un extrait sur l'intimité familiale de Peterson qui est annoncé comme un « épisode troublant » car il présente une blague dont le goût est qualifié d' « un peu douteux ». Ici, le fait de juger de la moralité de cette plaisanterie nous oriente vers deux conclusions de nature différente. C'est à dire : d'une part, selon Daniel Schneidermann, en tant que journaliste mais également en tant que représentant de l'instance émettrice *Arrêt sur images*, il faudrait que le réalisateur censure son oeuvre en se souciant du bon goût, ou plutôt, en s'interrogeant sur ce qui pourrait éventuellement choquer certains (la plaisanterie en question n'est pas forcément douteuse[34]), d'autre part, cet extrait et sa présentation mettent en place un début de portrait de l'accusé et permet de donner la parole à l'autre invité, Antoine Garapon, magistrat.

« Qu'est-ce que vous avez pensé de ce film ? » demande Schneidermann. Le magistrat, qui est convoqué sur ce plateau en tant qu'expert (il affirme savoir de quoi il parle, ayant été juge pour enfants), critique la façon dont la série a traité l'affaire : c'est un « crime privé dont on veut faire un drame public ». Il reproche en fait au réalisateur d'avoir fait de cette affaire un problème de société. Il va même, en s'appuyant sur l'échange entre ce dernier et Schneidermann (Annexe 8) ainsi que sur l'extrait diffusé précédemment, soupçonner le réalisateur d'être sous le charme « pervers » de Peterson. Pour lui, *Soupçons* fait le jeu de la

34 *cf.* vidéo de l'émission *Faites entrer les Caméras* en annexe

défense. Il soulève le problème de la différence ou plutôt de l'absence de différence entre regarder la « réalité » ou une fiction. Pour lui, les conséquences, le danger se situe au niveau de la réception par les téléspectateurs. Ces derniers sont entraînés dans une « complicité avec un pervers. » La critique proposée par Antoine Garapon est à plusieurs niveaux, niveaux qu'il mélange. Il considère l'influence que cette série a sur le regard que les téléspectateurs peut porter sur l'affaire elle-même. Il envisage également la question du genre, en s'interrogeant sur la frontière entre la réalité et la fiction du point de vue des téléspectateurs et enfin, il porte un jugement sur l'accusé. En tant qu'expert, il discrédite le travail de du réalisateur mais se base justement sur ce travail pour condamner l'accusé.

La fin du débat concernant *Soupçons* est constituée d'une alternance entre le point de vue du réalisateur et celui du magistrat. Ils dressent chacun à leur tour le portrait de Peterson et l'extrait présenté auparavant complète ce portrait. Jean-Xavier de Lestrade explique les conditions du tournage : son équipe et lui ont mis en place d'une relation assez proche avec Peterson. Cette façon de travailler s'oppose avec la conception qu'Antoine Garapon a de « L'art de juger ». Ce dernier nécessite une certaine distanciation. Ils abordent ensuite la question de la réception de la série sous l'angle de l'impression que le personnage principal de la série produit sur eux. Le réalisateur affirme, en se basant sur l'expérience de personnes qu'il connaît qui ont vu la série, que les avis sont partagés, que certains pensent que Peterson est coupable tandis que d'autres le trouvent « admirable ». Il souligne que son but n'est pas de prouver l'innocence de Peterson. Pour le magistrat, une seule lecture est possible, Peterson est coupable. Nous pouvons alors constater que Garapon se contredit : il affirme que cette série est partiale, est en faveur de l'accusé mais il affirme en même temps qu'on ne peut que conclure à la culpabilité de Peterson...

Nous pouvons constater que cet enchaînement d'interventions n'a plus pour but d'analyser la série *Soupçons*, de faire comprendre au téléspectateur comment cette série a été produite mais plutôt de savoir si oui ou non, Peterson est coupable. Au lieu de se détacher de ce qui est raconté pour l'analyser, l'instance émettrice recentre son intérêt sur les personnages, ce qu'il faut penser d'eux. Le magistrat en effet oriente la discussion dans cette voie quand de Lestrade essaie de nuancer cet axe. Nous pouvons à présent comprendre pourquoi il était essentiel de donner le verdict du procès : c'est pour que les intervenants dans le débat mais également les téléspectateurs puissent se positionner par rapport à ce verdict. Pour aller plus loin, alors que la révélation du verdict est donné comme un gage de complétude de l'analyse, elle dirige l'attention des téléspectateurs sur l'histoire, sur le vécu des personnages.

f Généralisation

Daniel Schneidermann relance alors le débat dans une autre direction. Il généralise sa première question, laissant de côté la série *Soupçons.*

« Faut-il filmer et diffuser les procès à la télévision ? Ça ne concerne pas que les États-Unis, ça concerne aussi la France puisque le ministère de la justice voici quelques semaines, vient de créer une commission à ce sujet [...] »

Il lance le débat par la diffusion de deux extraits tirés de deux films de de Lestrade (*Un Coupable idéal et Soupçons*). Ces deux extraits montrent les larmes de l'accusé en « gros plan » (en fait, ce sont des plans rapprochés poitrine). Les journalistes soulignent ici que le tournage d'un documentaire sur un procès peut entraîner quelques déviances comme se complaire dans le pathos. Ils orientent ainsi la discussion. Mais le magistrat ne les suit pas. Pour lui, c'est un problème de société auquel il faut répondre favorablement, malgré les distorsions possibles que cela peut entraîner. Selon lui, les téléspectateurs sont demandeurs. Ils veulent savoir directement ce qui se passe pendant les procès, sans passer par l'intermédiaire des comptes-rendus d'audience. Les journalistes de *Arrêt sur Images* diffusent alors des extraits de Court TV, une chaîne américaine qui retransmet en direct des procès. Ils se demandent si le fait de ne pas procéder à un montage ne permet pas de donner un aperçu objectif du procès. De Lestrade précise, et nous le suivons, que bien qu'il n'y ait pas de montage, le regard sur le procès est toujours orienté. En effet, pour créer du spectacle, les audiences sont tronquées, interrompues par des coupures publicitaires ou des « retour plateau » qui permettent alors le commentaire des séquences précédentes.

La réponse à cette question se fait sur deux niveaux, d'une part, le magistrat met en avant le fait que les téléspectateurs sont demandeurs, ils veulent savoir ce qui se passe, comment la justice fonctionne. Le problème ne se pose plus en terme de morale mais en terme de réponse à un besoin. Nous sommes donc ici confrontée à une télévision commerciale. D'autre part, avec l'introduction de cet extrait qui relate comment les procès sont diffusés aux États-Unis, les journalistes mettent en avant l'idée que le fait de ne pas procéder au montage permet d'être objectif. Ils se basent donc sur un lieu commun. Ce lieu commun n'est pas contredit, c'est le fait qu'il existe en fait un travail sur l'image qui remet en doute l'objectivité de ce type de programme.

Après avoir diffusé un extrait de *In the Jury Room*, un procès filmé aux État-Unis avec les délibérations du jury, Daniel Schneidermann envisage la question des limites du tournage et de la diffusion d'un procès.

« Est-ce que le souci de transparence de la justice doit aller jusque là, filmer les délibérations du jury ? »
Selon le magistrat, il y a une différence entre la transparence (qui entretient le fantasme de la transparence absolue) et la publicité (travailler sur le fait de rendre public). Il reformule en fait la question de Schneidermann. Pour lui, mais également pour de Lestrade, les délibérations doivent rester secrètes sous peine de modifier le jugement des jurés. Cette intervention ne pose pas de problèmes, tous les participants partagent le même avis. Le téléspectateur est donc enclin à le partager aussi.

g Plaisir et Moralité

Le débat revient à l'analyse de la réception de la série *Soupçons* avec l'intervention de David Abiker. Il se questionne sur le statut des images et les réactions du public. Il constate que le traitement des images provoque un éloignement de la réalité. En effet, pour lui, la référence au cinéma américain est évidente. Il finit par dire, en se basant sur sa propre expérience de téléspectateur, que le plaisir suscité par le visionnage de cette série entraîne une absence de jugements moraux. Daniel Schneidermann en profite pour rebondir et demander :
« Est-ce que l'on peut mélanger le plaisir du spectateur à une vraie affaire criminelle avec un vrai cadavre ? Voilà, est-ce qu'on peut mettre du plaisir là dedans puisqu'il y a du plaisir chez les téléspectateurs qui regardent votre œuvre ? »
Pour le réalisateur, il ne s'agit pas vraiment de plaisir et si cela en est, il se demande s'il doit être considéré comme embarrassant. Nous constatons à nouveau que le présentateur donne au débat une tournure morale. Au lieu de s'interroger sur le statut de ce travail, en quoi il se rapproche d'une oeuvre cinématographique par exemple, il préfère se demander, et entraîner le téléspectateur dans ce type de questionnement, si c'est bien ou mal. Et, nous le verrons de façon plus approfondie par la suite, c'est en se référant ainsi à l'éthique que l'instance émettrice force l'instance réceptrice à se positionner, à juger, en fonction du point de vue émis les discours objets, à lui faire croire donc qu'elle a le pouvoir d'être critique et ainsi, à renforcer les relations entre elles.

1.3.4 Recherche de la Vérité : le passage à la question (annexe 8)

Les débats, quand le sujet traité s'y prête, sont l'occasion, pour les chroniqueurs et le présentateur, d'interroger le réalisateur, les participants… d'une émission sur ses intentions, et

ainsi, de mettre à jour la face cachée de cette émission, de révéler ses mécanismes, ses travers…

Daniel Schneidermann, dans le débat de l'émission *Faites entrer les Caméras* remet en cause l'objectivité du réalisateur de *Soupçons* dans son traitement de l'affaire Peterson.

Il commence par relever le peu d'apparition de l'accusation dans le film, introduisant cette observation par la diffusion d'un extrait montrant justement le procureur suivie d'une question sur le nombre de rencontres entre l'équipe de tournage et ce dernier. Le réalisateur justifiant ce manque par le refus du procureur, au cours du filmage, de les accueillir à nouveau, Daniel Schneidermann l'interroge alors sur les raisons de ce revirement. De Lestrade répond en (8.) « C'est **je pense** qu'il a euh, il ne *il ne voulait pas* tellement dévoiler à la fois ses méthodes de travail (…) et **je pense** qu'*il s'est pas senti* très à l'aise parce que, au départ, autant *il pensait* (…) *il a senti*, **je pense**, qu'elle devenait de plus en plus faible. »

De Lestrade répond à cette question en donnant son avis, il dit trois fois « je pense », ce qui modalise son propos. Il interprète le comportement du procureur et tente de justifier cette interprétation par une autre interprétation : « *il s'est pas senti* (…) parce que (…) *il pensait* » . Il ne connaît pas en fait la réponse. Schneidermann ne relève pas : il a en effet une autre interprétation à proposer en (11.) « (…)*il aurait senti* que vous étiez PARTIAUX (…)». Ici, nous atteignons la question centrale de cet échange qui est celle de l'objectivité. Le présentateur accuse le réalisateur de produire un film subjectif sur une affaire criminelle. Il sous-entend que le procureur ne veut donc pas cautionner un tel film. De Lestrade réfute cette hypothèse en arguant que le procureur ne peut pas penser qu'ils sont du côté de l'un ou de l'autre. Ce qui est également une interprétation de sa part. Répondant à une nouvelle question de Schneidermann, il justifie en fait cette première interprétation en affirmant qu'il n'avait, à ce moment là, pas d'avis sur la (non)culpabilité de Peterson. Il nuance ce que sous-entend Schneidermann, le fait qu'il ait la conviction que Peterson est innocent, en montrant que son avis sur l'affaire était basé sur les mêmes éléments que ceux en possession de l'avocat et du procureur (en (14.) « l'avocat avait le dossier en entier mais le procureur (…) nous avait ouvert tout son dossier et on avait pu l'examiner ») et que, en possession de ces éléments, il ne pouvait affirmer que Peterson était coupable. Il met l'accent sur la non-preuve de la culpabilité, ce qui n'exclut pas, avec l'ajout de preuves, d'envisager cette culpabilité. Pour Daniel Schneidermann, le réalisateur a quand même une conviction mais la conviction est un « acquiescement de l'esprit fondé sur des preuves évidentes ; [la] certitude qui en résulte. » (*Petit Robert 1*, 1990). Or, Jean-Xavier de Lestrade dit justement qu'il n'y a pas de preuves évidentes, il affirme que le fait de ne pas condamner Peterson, en l'état du dossier, est fondé.

Schneidermann n'accepte pas cette explication, il reprend le terme de conviction. Nous pouvons entendre un rire réprimé hors champ. Le réalisateur répond en reprenant ce terme, il bafouille un peu, avant de le réfuter. Un plan sur l'autre invité, Antoine Garapon (magistrat et écrivain) est alors inséré. Il le montre en train de réprimer un rire : il se mord les lèvres, son visage est souriant, il regarde d'un air entendu Daniel Schneidermann tout en acquiesçant. L'intervention de Jean-Xavier de Lestrade est suivie d'un « moui » dubitatif de Daniel Schneidermann.

Ce court passage met en évidence que le journaliste fait passer un interrogatoire à un des invités qui doit alors se justifier. Il n'est alors plus vraiment question de débat. Ce questionnement est mené dans le but de faire émerger la Vérité. Il semble qu'à deux reprises, c'est plus la vérité privilégiée par Daniel Schneidermann (c'est à dire sa représentation de la réalité) qui est mise en valeur, plus que la confrontation des deux points de vue qui permettrait de découvrir cette Vérité. Nous pensons, au regard de cet échange, que cette vérité recherchée n'existe pas ou du moins, qu'il n'est pas possible de la trouver. En effet, cette interaction est en fait basée sur la confrontation de deux interprétations du comportement d'une personne. Si ces deux interprétations sont fondées, aucune ne prévaut sur l'autre. Par contre, *Arrêt sur Images* crée l'illusion, en montrant par exemple le sourire amusé du magistrat au moment ou le réalisateur donne une réponse embarrassée (il bafouille), de l'établir. Le montage ici révèle la faiblesse du réalisateur, signale au téléspectateur le peu de crédit qu'il faut lui accorder.

1.4 Conclusion

Nous devons, dans un premier temps, noter que ce débat est minutieusement construit. En effet, à chaque fois qu'un nouveau point du dossier est abordé, il est illustré par des extraits, appuyé par un début d'analyse de ces extraits.

Divers éléments mettent en évidence les partis pris de l'équipe de *Arrêt sur Images*. Nous avons remarqué que les invités n'étaient pas tous traités de la même manière (voir sous-partie précédente) et que cette différence de traitement était en fait due à des *a priori*. En effet, certains points sont abordés de façon évidente sous l'angle de l'opinion commune, la doxa.

Aussi, et c'est sans doute une conséquence de notre observation précédente, si les thèmes abordés se basent, pour la plupart, sur des observations de type « analyse des discours », elles dévient toutes vers une conclusion moraliste. *Arrêt sur Images* ne se pose plus en tant qu'émission analyste mais en tant que censeur.

Arrêt sur Images assoit sa critique des autres médias par son autocritique ou ce que nous qualifierons de pseudo autocritique. Ainsi, l'émission commence par se remettre en cause, « laissant » (terme à nuancer au regard de notre analyse précédente) la parole aux téléspectateurs ou chargeant un des journalistes d'appliquer une analyse critique sur l'émission en cours. Mais cette remise en cause, qui n'est d'ailleurs que superficielle, conforte *Arrêt sur Images* dans sa position méta, lui donne plus de poids en tant que productrice d'un regard critique.

Alors, nous pouvons soulever un problème majeur : les analyses proposées par *Arrêt sur Images* sont très orientées. D'une part, elles ont pour fondement principal la doxa et d'autre part, elles mettent en évidence l'importance de la déontologie et/ou de la moralité de ce qui est montré. Au détriment d'une analyse de la forme et des contenus, *Arrêt sur Images* propose en quelque sorte un jugement et voudrait inclure son instance réceptrice dans l'élaboration de ce jugement, faisant mine de lui octroyer les capacités de le faire.

Et nous retrouvons ces caractéristiques quand nous nous intéressons à une courte séquence du débat. En effet, un invité dont le travail est ici remis en cause sous l'angle de l'objectivité, est sommé de justifier ce manque d'équilibre dans son film. Or, il est, par divers procédés, disqualifié et c'est la version de Daniel Schneidermann, appuyée par l'assentiment muet de l'autre invité, qui est mise en valeur.

Nous sommes donc amenée à étudier la place que prend la doxa dans cette émission et ses conséquences sur la lecture des images, leur décryptage.

2. INTRODUCTION DE LA PAROLE CONVENUE

À plusieurs reprises, les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* critiquent des séquences télévisuelles. Or, ils ne se basent pas sur des données et théories scientifiques éprouvées mais sur des affirmations qui relèvent de la Doxa[35], des prêts-à-penser. Or, et c'est ce que nous pouvons constater avec l'exemple qui suit, l'utilisation de telles références joue de manière négative sur la qualité de la critique émise.

2.1 Édicter des règles scientifiques (Annexe 3)

Dans l'extrait qui suit, la première intervention de Judith Bernard est empreinte du discours d'un autre que nous ne pouvons pas exactement identifier du fait qu'il n'est pas nommé. C'est à dire que nous « entendons », derrière son discours, d'autres voix, des éléments issus d'autres discours déjà proférés. Ce discours sous-jacent, auquel Judith Bernard fait plus ou moins référence, peut être issu de théoriciens de l'énonciation médiatique ou encore d'un cours sur le journalisme. En effet, nous pouvons retrouver quelques expressions qui pourraient éventuellement émaner d'un discours scientifique : « le présentateur [...] n'a pas de « je », « ne peut pas revendiquer un discours » et « sujet de son discours ». Nous pouvons remarquer que cette introduction est basée sur la responsabilité discursive du présentateur du journal télévisé. C'est une vulgarisation un peu rapide par rapport à la complexité du jeu énonciatif d'un journaliste. En effet, ce dernier peut être qualifié de ventriloque car si c'est lui qui énonce le discours (qui en donne donc le ton), il n'en est pas forcément la source (Jost, 1999 : 80-81). Ce discours, rapporté par Judith Bernard, est en fait dilué à force de passer de locuteur en locuteur. L'adverbe « normalement » et la locution « c'est la règle à laquelle on s'est tous habitués » mettent en évidence qu'il circule et surtout, qu'il est communément admis. Cette introduction situe cette chronique par rapport à une norme, cette norme n'a pas besoin d'être longuement expliquée car elle est connue et reconnue de la majorité, de l'opinion commune et elle est simplement illustrée par un exemple qui n'est pas non plus référencé, exemple auquel elle octroie un caractère général en l'introduisant par le mot « genre » : « quant à moi, j'aurai le plaisir de vous retrouver demain, au même endroit, à la même heure. ». Judith Bernard annonce donc que son étude portera sur un exemple qui déroge à cette norme (« mais [...]

35 Terme d'origine grecque qui désigne « un ensemble de représentations socialement prédominantes, dont la vérité est incertaine » Patrick Charaudeau, 2002 : 197

surprises »). Judith Bernard présente donc une base théorique mais de façon très incomplète étant donné qu'elle la considère comme évidente.

« irruption du sujet de l'énonciation » devient, quelques lignes plus bas « irruption du sujet *du discours* »

La première assertion présente des termes issus d'un discours scientifique (« énonciation » et « discours »). Judith Bernard explique comment se manifeste cette irruption en reprenant les termes révélateurs de Hondelatte « je » « vous » ainsi que la séquence « vouloir dire » qu'elle met à l'infinitif. Cette légère modification n'est pas anodine, elle fait passer le discours de Hondelatte du côté de l'objet d'étude. Nous retrouvons ce type de moment énonciatif chez Courtès (1991) qui parle d'un énonciateur dont le but est de « faire croire » ou « faire ne pas croire » (*cf. infra* : troisième partie). Elle reprend également et développe ce qu'elle a dit en introduction au sujet des règles relatives au genre journal télévisé, « on est en rupture totale avec la routine et avec l'illusion d'un journal télévisé qui est censé fonctionner comme une fenêtre sur le monde qui donne à voir directement les choses sans truchement. ». Soit, il y a ici une rupture par rapport à une norme mais cette norme n'est qu'illusoire, elle est en effet plutôt difficile à respecter[36]. Ici, elle ne fait que prendre un exemple flagrant, du fait de l'utilisation de pronoms personnels. Elle reprend donc cette première assertion en changeant le dernier terme pour le remplacer par un synonyme assez proche pour marquer la continuité et la progression de son analyse. Elle reprend également des termes scientifiques, une progression de type scientifique (citation, explication, reformulation) pour donner un aspect scientifique à sa chronique.

2.2 Utilisation de lieux communs (Annexe 3)

« on a une entorse à la règle, une violence qui est faite au dispositif traditionnel du journal télévisé ». À nouveau, elle reprend l'idée de rupture avec la routine et l'image habituelle du journal télévisé, lui octroyant alors un caractère excessif et brutal avec l'emploi du terme « violence » et justifiant cet emploi par sa répétition : « Cette violence énonciative, elle répond en effet à la violence des images » . La première partie reprend la phrase précédente, lui donne, par sa concision et l'utilisation du terme « énonciative » une certaine scientificité et la seconde partie de la phrase justifie l'utilisation du terme « violence » et explique pourquoi

36 Voir à ce sujet l'étude comparative de Jost (1999 : 75-102) entre le journal télévisés de TF1 et celui de France 2 qui met en évidence que, même lorsqu'il n'y a pas de « dérapage », les journaux télévisés ne rendent pas la réalité mais seulement des « *visions* du monde » (102)

Hondelatte est violent. La reprise du terme violence soude le texte, crée une cohérence dans la progression. Nous sommes en présence d'un poncif, d'un lieu commun : la violence répond à la violence, et ce lieu commun est donné comme explication à un phénomène énonciatif.

2.3 Conclusion

Judith Bernard émaille son discours de citations scientifiques, utilise un vocabulaire spécifique issu de la linguistique, pour décrire le discours de Pujadas. Elle justifie ses analyses, en fonde la légitimité scientifique par ce type de discours. Or, ce discours n'est absolument pas référencé. C'est en fait une dilution de multiples discours qui, à force de passer de plume en plume, de bouche en bouche perd de sa rigueur, et donc de sa scientificité. Il devient une simple parole convenue, qui a des règles et des normes, que tout le monde connaît. Judith Bernard se place alors par rapport à ces règles pour analyser le discours de Hondelatte. Ne se basant plus sur des théories scientifiques mais plutôt sur une doxa, elle passe de l'observation de faits énonciatifs à leur jugement (éthique). Elle s'appuie sur des concepts sans pour autant les développer et les exploiter dans une analyse distanciée. Elle quitte donc sa place d'expert pour prendre celle de critique, au sens de censeur, qui sait ce qui est bien ou mal. Nous pouvons observer un phénomène relativement proche lorsqu'elle teinte sa chronique de psychologisme.

3. INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE (ANNEXE 3)

3.1 Hondelatte dépassé

« C'est plus fort que lui » est répété, avec un ajout « c'est plus fort que lui, *il a besoin de dire* » La première séquence justifie également la violence, justifie le non-respect des règles relatives au journal télévisé comme quelque chose qui ne serait pas de la volonté de Hondelatte, qui le dépasserait. La seconde séquence explique ce que Judith Bernard considère comme étant le moteur de l'attitude de Hondelatte : le besoin de dire, qui était pourtant, au début de la chronique un « vouloir dire ». Nous pouvons donc constater un glissement dans le discours de Judith Bernard. Si elle met en évidence la rupture avec la norme du journal de Hondelatte par le fait qu'il veut dire, elle justifie cette rupture par un besoin, qui ne serait en fait plus du ressort de la volonté. Ce besoin est expliqué : « Il a besoin sans doute parce que ».

3.2 Hondelatte coupable

« Il a besoin de délivrer, de se délivrer de l'émotion ».
« Il a besoin sûrement aussi de NOUS livrer en partage un peu de sa culpabilité ».
Nous pouvons, dans un premier temps, remarquer le jeu sur les sonorités qu'impliquent ces répétitions, mais également, l'utilisation de la racine du verbe délivrer qui assure entre les deux phrases un glissement sémantique, cohérent au niveau sonore. Bernard met en place une chronique recherchée au niveau esthétique. L'aspect cohérent de la forme masque en partie les lacunes de l'analyse. En effet, la chroniqueuse justifie le non respect des règles par un élément psychologique et moraliste « se sentir coupable d'avoir vu ce qu'il ne fallait pas voir ». Elle n'a pourtant aucun élément qui puisse indiquer que Hondelatte se sent coupable, elle interprète donc son attitude en faisant une analyse psychologique sauvage du présentateur. Elle aurait pu donner n'importe qu'elle autre raison comme la volonté de faire du sensationnalisme et donc de l'audimat par exemple.

3.3 Le piège de l'image

« il est tombé dans ce piège là et pour se sortir du piège, et ben il va essayer de NOUS enfermer à notre tour dans ce piège ».

Le terme « piège » est en quelque sorte un fil conducteur. Il permet de passer d'une idée à l'autre en créant une logique dans l'enchaînement. En effet, nous passons de l'idée d'être enfermé à celle de s'en échapper en enfermant d'autres personnes. Nous ne sommes pas certaine que ce raisonnement soit très logique, il rappelle plus la règle du jeu de l'oie qui veut que pour sortir du puits, il faut qu'un autre joueur tombe dedans... À nouveau, Judith Bernard sauve l'apparence logique de sa chronique en reprenant son propre discours.
La reprise est un procédé récurrent dans cette chronique. Elle permet d'assurer une certaine cohérence, crée des effets stylistiques et surtout, comble les lacunes du raisonnement de Judith Bernard.

3.4 Conclusion

Judith Bernard ne fait pas que recourir à la doxa pour analyser cet extrait de journal télévisé. Elle intègre à son discours des arguments psychologiques pour expliquer le comportement du journaliste, arguments qui construisent un raisonnement apparaissant comme logique dans un premier temps, mais dont l'origine n'est pas plus connue que les références scientifiques vues précédemment. Ces arguments comblent en fait, en apparence, les lacunes de son analyse.
Dans la sous-partie suivante, nous verrons comment la reformulation permet de prendre de l'ascendant sur l'interlocuteur. Il n'est plus vraiment question de critique mais plutôt d'imposer son point de vue. En effet, si, dans les deux sous-parties précédentes, l'instance émettrice avaient l'ambition de faire partager à l'instance réceptrice sa capacité de critiquer, en soulignant les travers du journal télévisé, elle s'attache, dans la sous-partie suivante, à lui faire croire qu'elle peut devenir critique, c'est à dire passer au niveau supérieur d'instance émettrice, en comprenant et interprétant les sous-entendus produits par Abiker.

4. REFORMULATION ET POUVOIR

Selon Vion (1992 : 219-225), la reformulation est une reprise qui a subi des modifications. Les éléments du discours reformulé subissent une recatégorisation et une modalisation. La reformulation autorégule les contenus, elle opère un contrôle métalinguistique sur l'activité langagière : à partir de plusieurs approximations, le sens se construit. Si la reformulation a un caractère didactique (point que nous aborderons par la suite), elle permet également d'adapter son discours aux différents interlocuteurs et de négocier les contenus. Ainsi, elle peut être aussi bien la trace de la recherche d'un consensus, les locuteurs vérifient en reformulant qu'ils se sont intercompris, que l'introduction en douceur d'une divergence. La reformulation joue aussi sur la relation et les places que les protagonistes occupent en son sein. Elle modifie le discours premier pour mettre en évidence des aspects qui n'étaient pas prégnants. Ainsi, les positionnements réciproques s'en trouvent modifiés.

4.1 S'approprier le discours de l'autre

4.1.1 Reformulation des propos de Sarkozy et de Pujadas par Abiker (Annexe 2)

(21.) « la créature a muté et elle s'est transformée en contribuable ».
Abiker revient sur ce qui a été dit avant (en (2.), (7.), (11.) et (17.)) mais il ne se répète pas vraiment. En effet, ici, il adopte le point de vue, supposé, de David Pujadas. Abiker se met à la place du journaliste, il introduit ce changement d'énonciation en utilisant le pronom personnel « vous », il invite donc par la même occasion les personnes qui l'entourent sur le plateau mais surtout le téléspectateur à penser ce qu'a pensé Pujadas, et, cette pensée supposée confirme d'une part l'analyse-récit de Abiker mais surtout, ne va pas plus loin : Abiker s'interrompt en plein milieu de phrase « vous vous retrouvez... » ou plutôt, il s'interrompt car il ne peut que répéter ce qu'il a dit auparavant. Cette appropriation du discours de Pujadas, ainsi que la tentative d'identification à Pujadas servent surtout à acquérir l'assentiment des téléspectateurs en les impliquant un maximum dans la réception, en leur faisant re-construire ce que peut, ce que doit, penser Pujadas et cela, en évitant de se compromettre par une interprétation, projection de son propre ressenti. Ce changement de point de vue nous pousse à attendre de nouvelles informations mais il ne fait que revenir sur ce qui a été dit auparavant pour le mettre en valeur. Abiker fait mine d'adopter la vision de Pujadas pour mieux souligner

son interprétation de la situation qu'il n'explicite surtout pas.
Abiker utilise donc le discours de l'autre en le sous-entendant pour renforcer sa position, procédé qui a un fonctionnement similaire au recours à l'argument d'autorité qui ne nécessite pas de justification et qui implique l'instance réceptrice dans le processus de construction de sens. C'est en effet elle qui re-construit le discours présumé de Pujadas.

4.1.2 Le discours de Sarkozy ou l'analyse éludée par Abiker (Annexe 2)

Le premier extrait (de (3.) à (6.)) montre comment Sarkozy impose par la force son discours. Il est attaqué par Pujadas mais ne répond pas à la question qu'on lui pose, il la détourne pour mettre Pujadas en difficulté. Sarkozy impose sa reformulation : alors que Pujadas pointe la hausse des prélèvements, Sarkozy rétorque que les impôts n'ont pas augmenté. Il assimile les deux termes alors que Pujadas les distingue, pouvant ainsi contredire le journaliste tout en répétant ce qu'il vient de dire.
(8.) « **bon père de famille »** et (14.) « Le fruit d'une vie de travail ».
Sarkozy utilise ici des expressions semi-figées paternalistes et moralistes issues de la langue populaire. Il adapte son discours à son public en empruntant des expressions simples, qui sont censées correspondre aux attentes de ce public car elle sont supposées être utilisées par ce public.
(10.) « Vous travaillez toute votre vie », (16.) « une vie de travail, vous avez payé l'impôt, ***vous l'avez volé à personne*** et **au nom de quoi** cet argent sur lequel vous avez payé l'impôt, l'état devrait se servir **alors que vous voulez** le **laisser** à vos enfants ? » Et (20.) « il faut arrêter de culpabiliser maintenant les gens qui travaillent dur, qui payent l'impôt et c'est grâce à leur impôt qu'on peut payer les allocations sociales ».
Avec l'utilisation du « vous », Sarkozy interpelle le téléspectateur, par l'intermédiaire de son interlocuteur, en fait fictif, David Pujadas. Il crée une identification, il s'assimile à ce téléspectateur-travailleur-électeur qui paie des impôts, il se rapproche de lui. C'est pourquoi, il peut ensuite lui emprunter son discours supposé, fondé sur un vocabulaire simple, basique et dont l'argumentation est remplacée par la persuasion[37] : il se répète pour être compris. Sarkozy emprunte donc le discours du contribuable.
La transformation, dont parle Abiker, est en fait l'utilisation, l'appropriation par Sarkozy d'un

37 Il ne déploie pas de raisonnement pour prouver le bien fondé de ses affirmations mais il joue sur les sentiments, sur l'identification avec son public, sur le bon sens... pour le convaincre. (d'après les définitions données par http://www.cnrtl.fr/definition/)

discours qui n'est pas conforme au rôle qu'il est censé tenir lors d'une interview, son rôle de personne publique, de ministre d'état. Ici, Sarkozy apporte dans la sphère publique, un discours profane, issu de la vie civile alors qu'on attendait un discours issu de la vie politique. Sarkozy adapte donc son propos à son auditoire supposé, s'assimilant à lui.

4.1.3 Reformulation et citation : une stratégie de recadrage (Annexe 4)

En (11.) Daniel Schneidermann résume ce que Hamon a dit auparavant : « *Le* **reproche** *est clair[...]* » et Hervé Hamon le contredit en (12.) : « *c'est pas un* **reproche »**. Schneidermann doit alors justifier son affirmation « [...] je caricature le propos de... » Hamon insiste en (14.) « oui, c'est pas un reproche, » et en (16.) « moi je dis pas ça comme ça... ». Un troisième interlocuteur, Xavier Couture, va même renforcer son dire en (18.) « Je ne crois pas *que c'est ce qu'ait dit Monsieur Hamon*, non je ne crois pas donc vous dites moi moi... ». Mais Schneidermann argumente en (19.) « Ah si, ah si vous avez dit : « *le message qui passe*, **c'est le même que Fillon** » » et finalement Hervé Hamon concède en (21.) « C'est la tentation de se rassurer par le bas, oui ».

Daniel Schneidermann négocie l'acception par ses deux interlocuteurs de l'interprétation du discours de l'un. Il a besoin de leur assentiment pour mettre en place un débat entre deux partis opposés. Il va même jusqu'à reconnaître qu'il « caricature le propos de ». Schneidermann ne se pose donc plus en régulateur mais en agitateur : il transforme le propos des différents interlocuteurs dans le but de faire réagir les autres, de créer du spectacle. Or, les invités n'acceptent pas cette mise en opposition forcée. Le premier invité ne s'oppose pas à son interlocuteur sur le point énoncé par Schneidermann « c'est pas un reproche » ou du moins, pas dans ces termes « je dis pas ça comme ça ». Schneidermann énonce alors son dernier argument « si, vous avez dit... ». D'une part le présentateur reconstruit ce que Hamon sous-entendait, c'est à dire que le fait de faire passer le même message que Fillon était répréhensible, et d'autre part, il réutilise les propos de Hamon qu'il a lui-même initié.

En effet, en (1.), Daniel Schneidermann pose une question à laquelle Hamon répond. Mais il semble que cette réponse ne convient pas à Schneidermann (3.) « du divertissement d'accord MAIS y a pas, y a aucun **message** qui passe [...]? » Cette question est fermée, elle n'accepte qu'une réponse par oui ou non, elle oriente donc fortement le discours de Hamon qui va même jusqu'à reprendre les termes de la question.

Il nous apparaît que le présentateur est là pour défendre une idée. Le débat ne sert pas à faire émerger une vérité, il sert seulement à la véhiculer. Cette vérité est préexistante au débat et

Schneidermann oriente les interactions, à l'aide entre autres des reformulations, pour qu'elles renforcent cette représentation de la vérité.

4.2 Conclusion

Reformuler, c'est négocier soit, mais c'est également imposer son point de vue. Dans les trois exemples que nous avons vus précédemment, celui qui reformule a pour but de convaincre ses interlocuteurs. La reformulation n'est alors pas utilisée pour expliquer. Elle permet un glissement sémantique en faveur du locuteur. Ainsi, *Arrêt sur Images* produit un discours homogène dans lequel elle inclut l'instance réceptrice. En effet, en étant forcée à élucider les sous-entendus, elle devient à son tour co-productrice de ce discours.

5. CONCLUSION

Nous pouvons penser dans un premier temps, en regardant *Arrêt sur Images,* que cette émission met en place une critique valide basée sur la description, l'analyse, la comparaison d'autres émissions, de journaux télévisés... En effet, si elle opère une analyse critique sur la télévision en général, elle procède à cette même analyse sur elle-même. Or nous avons constaté que cette critique était généralement très rapide, très peu développée et argumentée. Elle serait plus de l'ordre de la dénonciation dans le cas des analyses des autres médias. Elle se base sur des préjugés et est orientée en fonction d'un jugement déontologique. En conséquence, les divers invités présents sur le plateau n'ont pas tous le même statut, ce qui crée un déséquilibre dans la tenue du débat. Quant à l'autocritique, elle est plus de l'ordre de la justification, de la minimisation. Elle légitime en fait la position de censeur de *Arrêt sur Images*.

Il n'empêche que certaines des chroniques sont portées par un discours à l'allure scientifique. Judith Bernard notamment utilise des termes linguistiques pour analyser des séquences télévisuelles. Elle légitime sa chronique par ces références plus ou moins explicites à des théories du langage. Mais ces théories ne sont pas expliquées. Les concepts qui en émanent sont donnés comme évidents. Et ces théories ne sont pas référencées, elles sont d'ailleurs associées à d'autres théories, elles, psychologiques. Ces dernières sont convoquées pour expliquer le comportement de la personne étudiée. Elles comblent en fait les lacunes du raisonnement de la chroniqueuse. Aussi, la présence de lieux communs et autres clichés leur fait perdre en partie leur valeur scientifique. Alors que le téléspectateur croit être en présence d'un discours d'expert, il est en fait confronté à une parole convenue.

Enfin, nous avons également mis à jour les enjeux de pouvoir qui sous-tendent la rubrique intitulée dossier mais dont la partie la plus importante est consacrée à un débat. En effet, nous avons étudié comment, en jouant sur la reformulation du discours des invités, le présentateur pouvait rendre prégnantes les tensions existant entre eux. Autrement dit, le présentateur réussit, en utilisant les reformulations mais également un type particulier de questionnement à diriger les interactions dans un sens qu'il a lui-même prédéterminé.

Si, comme nous venons de le constater, *Arrêt sur Images* revêt des apparences critiques, elle présente, sur certains points, des caractéristiques des textes didactiques. Or, nous l'avons relevé dans l'avant propos, la didacticité va de pair avec la critique; si, comme nous le

supposons, cette didacticité n'est que simulacre, elle aura pour effet, à défaut d'apprendre quoi que ce soit au téléspectateur, de renforcer l'image critique de l'émission.

CHAPITRE 2 : *ARRÊT SUR IMAGES*, UNE VOLONTÉ DE PARAÎTRE DIDACTIQUE

Dans la lignée de la chaîne diffuseuse, France 5, Arrêt sur Images *est une émission à vocation didactique : elle est décrite ainsi sur la page du site Web qui lui est consacrée :« [...]Ce décryptage pertinent permet ainsi une véritable éducation aux images, la propagation d'une culture de la télévision. Une bonne méthode pour mieux « lire » la télévision et prendre du recul face à ce média.» (http://www.france5.fr/asi/)*[38]*. France 5 sous-entend donc qu'il existe de mauvais décryptage des médias et qu'au contraire,* Arrêt sur Images *est une émission qui produit des analyses de qualité. Or, toujours selon cette présentation, l'instruction au (télé)visuel se réduirait à la culture télévisuelle. Parler d'éducation fait plus ou moins échos à la didacticité, sous quelle forme apparaît-elle dans l'émission, quelles en sont les conséquences sur la transmission du savoir ? Nous partons du postulat que* Arrêt sur Images *ne propose qu'une didacticité de surface. Nous ne nions pas le fait que cette émission offre au téléspectateur un savoir sur les médias mais ce savoir est différent de celui qui est annoncé, il ne permet pas au téléspectateur d'analyser par lui-même les images soit par défaillance (manque de compétences permettant une performance) soit par tricherie (visée didactique à valeur d'usage). En d'autres termes, nous sommes amenée à penser que cette émission joue plus sur le savoir-être que sur le savoir-faire, qu'elle se veut didactique sans en avoir les attributs. En effet, et nous avons déjà soulevé ce problème dans le chapitre précédent,* Arrêt sur Images *joue sur les apparences : cette émission prétend donner à ses téléspectateurs les outils pour critiquer (et donc apprendre) mais elle ne le fait pas réellement et ne leur permet donc pas de prendre du recul.*

38 La page Internet ayant été supprimée, on peut se reporter au texte intégral en annexe 1

1. *ARRÊT SUR IMAGES*, UNE EMISSION DIDACTIQUE ?

1.1 La didacticité : définitions.

Greimas (1984 cité par Moirand, 1994 : 128) définit la didacticité comme la mise en oeuvre de moyens permettant une augmentation de la compétence :

> « Je crois que ce qui caractérise le discours didactique, c'est la « compétentialisation ». J'emploie ce terme barbare avec un peu de réticence, mais il décrit parfaitement cette opération d'augmentation voulue et programmée de la compétence qui me semble explicitement didactique. C'est, je crois, ce qui permet de distinguer la didactique à l'intérieur des autres discours persuasifs. Par exemple, si le discours politique n'est pas seulement une persuasion, s'il est aussi une « compétentialisation », c'est à dire si le citoyen voit sa compétence augmenter, alors, il y a didactique. De la même manière, si la défense du consommateur est autre chose qu'une dissuasion, si elle arme le consommateur pour qu'il se défende tout seul ultérieurement, alors il y a didactique. »

Si Greimas met l'accent sur la volonté d'agir sur l'interlocuteur en améliorant ses connaissances et aptitudes, il faut aussi souligner que cette opération est structurée, organisée dans ce but. Nous devons donc, dans le cas d'une émission didactique, être confrontée à un dispositif spécifique, favorisant la « compétentialisation ». Nous pouvons donc nous attendre à une émission dont le propos suivra une progression, avec par exemple une introduction, une conclusion, un sujet qui nécessite une explication... et ce dans un souci de simplicité et de compréhension. Le propos doit donc être intelligible mais aussi et surtout doit apporter des savoir-faire et des savoir-être au téléspectateur. Or, quels sont ces savoir-faire que *Arrêt sur Images* met à la disposition des téléspectateurs ? Si nous devons étudier de façon approfondie la structure de l'émission dans sa globalité et celle de chaque rubrique pour y retrouver des éventuelles traces de progression didactique, il semble à première vue que les outils d'analyse que cette émission devrait apporter pour arriver à ses fins, c'est à dire rendre le téléspectateur compétent dans le domaine de la lecture-analyse d'images télévisuelles, il semble que ces outils soient inexistants. Soit, le téléspectateur apprend des choses sur la télévision, les journaux, le traitement de l'information... mais tous ces éléments apportés par les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* ne sont pas exploitables par le téléspectateur. C'est à dire que ce dernier peut répéter ce qu'il a appris, le placer dans une conversation, mais qu'il pourra difficilement refaire par lui-même le même type de remarque sur un cas différent. Il ne peut en fait pas appliquer ses savoirs dans une situation nouvelle.

Pourtant, *Arrêt sur Images* prétend augmenter la compétence du téléspectateur. Nous devons nous interroger sur les outils qui sont utilisés pour atteindre, ou plutôt pour donner l'illusion d'avoir atteint ce but et sur les effets d'une telle utilisation. Quelle est la réalité de la portée didactique d'une telle émission ? Ou plutôt, ne produit-elle pas qu'une illusion de didacticité ?

Moirand (*op. cit.* : 129) parle du savoir qu'a un locuteur qu'il veut ou doit faire partager à l'autre.

> « la didacticité (s'inscrit) dans une situation de communication où l'un des locuteurs possède un savoir supérieur à celui de l'autre, savoir qu'il est obligé ou qu'il désire faire partager à l'autre. »

Cette définition proposée par Moirand met en évidence deux autres aspects de la didacticité. D'une part, l'étude de la didacticité nécessite une étude de la situation de communication, situation particulière où chaque interlocuteur a un rôle prédéfini, avec une position haute ou basse[39] elle aussi déterminée par son aspect didactique. Aussi, analysant une émission télévisuelle, la particularité de la situation de communication, situation notamment dans laquelle tous les interlocuteurs ne sont pas en présence, ne sont pas connus les uns des autres, complexifie ces premières caractéristiques. Ce sont les téléspectateurs, absents et inconnus des journalistes-chroniqueurs qui sont en position d'apprentissage. Or, le manque d'informations sur eux ne permet pas à leurs interlocuteurs de s'adapter par exemple. Nous devrons donc nous intéresser aux différents types de situations communicationnelles apparaissant dans *Arrêt sur Images* et nous demander dans quelle mesure elles correspondent à des situations didactiques.

D'autre part, cette définition nous amène à nous pencher sur la distinction entre émission informative et émission didactique pour interroger le mouvement qui intègre l'informatif dans le didactique en tant que « compétentialisation ». En effet, qu'est-ce qui fait qu'une émission est plus didactique qu'informative ? Une émission informative apporte des éléments extérieurs aux catégories mentales des téléspectateurs à qui elle s'adresse tandis qu'une émission didactique va influencer ces catégories mentales (nous expliquons plus loin comment ce processus se joue). Nombre d'émissions mêlent les deux visées, nous pourrions même dire qu'une émission didactique est forcément informative. Quels sont donc les éléments qui font que, de simplement informative, une émission devienne didactique ?

39 *cf. infra* : Le modèle interactionniste, dans 4. Les interactions (verbales ou non verbales) dans *Arrêt sur Images*

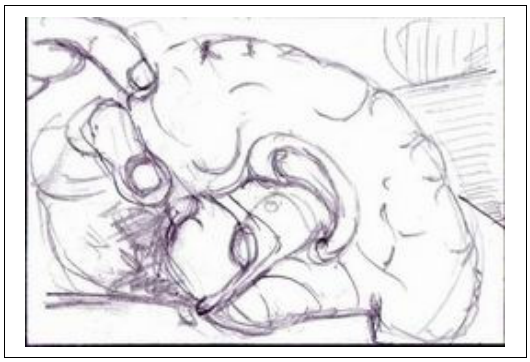
Dans le cas de *Arrêt sur Images*, le postulat est le suivant : le présentateur et ses chroniqueurs ont une supériorité de savoir sur le téléspectateur et ils tentent, par le biais de cette émission de réduire l'écart entre ce qu'ils savent et ce que les téléspectateurs savent. L'apprentissage est basé sur une tension entre les connaissances et le savoir. Nous distinguons connaissance et savoir car les connaissances sont de l'ordre du subjectif (Masselot 1999 : 12) c'est à dire qu'elles sont liées à l'expérience individuelle, chaque individu les acquiert en puisant de l'information dans son environnement. Le savoir, quant à lui, découle d'une objectivation de ces connaissances. Il est construit, théorisé. Le but des connaissances est de donner une stabilité au monde qui nous entoure, or l'apprentissage, en favorisant la transmission de savoirs, entre en conflit avec les connaissances. Il fait émerger des questions nouvelles et transforme ainsi les certitudes (connaissances) en hypothèses. au vu de ceci, nous ne pouvons que nous interroger. Si *Arrêt sur Images* propose un apprentissage, qu'en est-il de cette tension entre ce qui est transmis, les savoirs, et ce qui est connu des téléspectateurs, leurs connaissances ? Y-a-t-il une remise en cause des représentations des téléspectateurs ?
Mais arrêtons-nous sur le terme « obligation » qui semble être assez intéressant dans le cas de *Arrêt sur Images*. Comme certaines émissions télévisuelles qui se donnent pour devoir de corriger les maux de la société (Charaudeau, 1997 : 20-24), d'autres émissions auraient pour devoir de corriger les maux de la télévision ou du moins, d'aider, d'armer le téléspectateur face aux dangers de la télévision. *Arrêt sur Images* en ferait *a priori* partie, autrement dit, *Arrêt sur Images*, en tant qu'instance émettrice ayant une supériorité de savoir sur son instance réceptrice (le téléspectateur) a le devoir de réduire cet écart. *Arrêt sur Images* prend donc la parole en tant qu'instance émettrice « éclairée » qui a la capacité de transformer son instance réceptrice. Qu'est-ce qui fait que cette émission appartient à cette catégorie ? Nous aurons l'occasion d'aborder cette problématique en cherchant à définir le genre auquel appartient *Arrêt sur Images*. Mais un dernier élément pourrait également être pris en compte dans notre étude. C'est cette volonté de prendre en considération l'instance réceptrice, celui à qui l'on veut communiquer un savoir. Or, ce fait laisse des traces dans le discours de l'instance émettrice.

1. 2 Didacticité et mise en image

Comme l'a souligné Greimas, la didacticité a pour but de rendre celui à qui elle s'adresse plus compétent. Or, rendre compétent, c'est donner les outils pour permettre à l'autre non pas de reproduire ce qui a été fait mais d'appliquer un raisonnement, une analyse sur une chose

nouvelle. Ainsi, savoir plus de choses n'est pas une « compétentialisation » si ce savoir supplémentaire ne sert pas à autre chose, n'est pas une clé pour comprendre un phénomène plus général, construire une réflexion... La « compétentialisation » transforme le savoir alors que l'« informativité » n'est qu'un apport de connaissances.

Dans le dossier *Préparation des cerveaux, comment ça marche ?*, dont l'intitulé met, par ailleurs, explicitement en avant la visée explicative de l'émission, le téléspectateur peut voir ce dont on lui parle.



« Vous avez une région du cerveau assez connue qui se trouve dans l'intimité du cerveau, dans la partie médiane, au centre. »

Tout en parlant, Olivier Houdé, professeur en psychologie cognitive (Paris V), montre sur une maquette de cerveau où se situent les zones qui réagissent quand il est en position de téléspectateur. Un gros plan est fait sur son doigt en train de montrer ces zones. Quelle est la portée de son geste, quelle est la portée d'un tel plan ? Cette séquence rappelle les cours des sciences et vie de la terre. La caméra (et le montage) appuient le mouvement didactique esquissé par les gestes du scientifique et renvoient au téléspectateur l'image d'une situation institutionnelle et didactique connue, voire vécue : l'explication. En effet, nous retrouvons ici la définition proposée par Combettes et Tomassone (1988, citée par Adam, 1992 : 127-128) : « le texte explicatif [...] se caractérise par une volonté de faire comprendre les phénomènes » (Combettes et Thomassone, 1988 : 6) et, comme le précise Grize (1981b cité par Adam, 1992 : 131) : « 1. Le phénomène à expliquer est incontestable [...] 2. Ce dont il est question est incomplet. [...] 3. Celui qui explique est en situation de le faire. ». En effet, le cerveau est un organe humain dont le fonctionnement est compliqué et ce passage répond à la question « Comment ça marche ? ». Aussi, c'est une personne qualifiée qui produit ce discours. Peut-on penser que le téléspectateur comprendra mieux le fonctionnement du cerveau parce qu'il a vu où se situaient les zones actives pendant qu'il regarde la télévision ? Nous ne pouvons pas trancher, n'ayant pas les connaissances requises en psychologie cognitive. Le fait est que l'ajout du visuel donne à l'exposé un caractère plus attractif, qu'il permet une meilleure mémorisation (du geste, de la parole, du geste accompagné par la parole ?) et que le discours

explicatif a la volonté d'accroître voire de transformer les savoirs de celui à qui il s'adresse.

1. 3 Didacticité et progression discursive : un démonstration aux allures scientifiques.

Un des principes de la didacticité est de présenter le savoir de façon claire et ordonnée, en suivant une certaine progression. Ainsi, nous pouvons retrouver dans certaines chroniques de *Arrêt sur Images* cette volonté d'amener les différents éléments les uns après les autres, de façon à ce qu'ils s'enchaînent, en apparence, logiquement mais également intelligiblement. L'analyse de la chronique de Sébastien Bohler met en évidence cette progression mais également en révèle les incohérences. Nous nous proposons donc d'étudier cette chronique linéairement en extrayant les passages significatifs pour les dénommer et éventuellement les commenter.

1.3.1 Présentation d'une expérience scientifique (Annexe 5)

Sébastien Bohler applique les résultats d'une expérience sur les relations entre dominants et dominés chez les poissons rouges aux effets que regarder *La première Compagnie* pourraient avoir sur les téléspectateurs. En effet, il fait le parallèle entre le fonctionnement des relations entre les participants du jeu télévisé et celui des poissons. Nous avons donc construit un tableau qui reprend dans sa colonne de gauche les extraits de cette chronique, extraits sur lesquels nous nous basons pour élaborer notre analyse (colonne de droite). Cette forme tabulaire met en évidence comment le chroniqueur amène le sujet et construit une démonstration, en reprenant une démarche scientifique et didactique.

Extraits	Analyse
(1.) DS : « [...] une étude, cette semaine, sur la manière dont l'émission *La première Compagnie* de TF1 produit des boucs émissaires. »	**Introduction et présentation de la thèse soutenue** dans la chronique de Sébastien Bohler (SB) par Daniel Schneidermann (DS).
(2.) SB : « [...] *La première Compagnie* c'est [...] » (7.) SB : « [...]au programme se sont [...] »	**Présentation et description de l'émission** étudiée, du corpus de S. Bohler
(7.) SB : « [...]pour l'instant rien que de très classique jusqu'à cette question : »	**Problématisation** : S. Bohler oppose l'habitude « rien que de très classique » et ce à quoi le téléspectateur est confronté dans l'émission. Il pose cette rupture par rapport à la norme comme

	étant la problématique de son exposé. Il ménage d'ailleurs un certain suspens pour révéler en quoi l'émission déroge à la règle en introduisant un extrait qui illustre son propos.
(9.) SB : « [...] le commandant de la compagnie désigne tous les jours un membre de la troupe et va le charger d'être le petit chef. Il va devoir [...] »	**Explication** : L'extrait introduit une colocation particulière : « petit chef », il la reprend et l'explicite en donnant une définition basée sur une suite d'exemples simples.
Montage de séquences tirées de *La première Compagnie* qui montrent des destitutions de « petits chefs » (10.) Le commandant : « Petit chef Castaldi, vous êtes destitué de votre commandement. » *Une inscription sur l'image de Castaldi apparaît: « dégradé »*	**Illustration** : S. Bohler complète sa description en 9. « [...] au bout de quelques jours, le commandant convoque le petit chef et c'est le bilan de son activité. » en passant un montage Ce montage effectué par le journaliste met en évidence ce qui peut passer inaperçu pour le téléspectateur, lorsqu'il est pris dans la linéarité, dans le flux télévisuel : tous les « petits chefs » se font rétrograder par le « grand chef ».
(14.) SB : « Alors quel peut être l'effet sur le spectateur d'une telle succession de destitutions et de dégradations ? »	**Problématisation** : Avant même de conclure, ou du moins de commenter les extraits, S. Bohler pose une question qui peut être assimilée à sa problématique. Notons qu'il parle d'une « succession de destitutions ». Or, c'est lui qui crée, ou du moins amplifie cette impression de succession par le biais du montage. La vision de ce montage influence donc notre lecture de l'émission dans le sens du propos que tient le journaliste.
(14.) SB : « Une expérience a été menée pour répondre à cette question, pas chez les êtres humains mais chez les poissons rouges. C'est un professeur de l'université de Louisville au Kentucky et qui s'appelle Lee Alan Dugatking, qui a mis des poissons rouges par groupes de trois dans un aquarium. Il y avait [...] Et on s'est rendu compte que [...] beaucoup plus souvent [...] que [...] Donc le simple fait d'[...] par un phénomène d'intoxication psychologique si bien qu'ils se pliaient d'emblée et par avance à l'autorité. »	**Expérimentation (1)** : S. Bohler apporte un début de réponse à cette question en présentant une expérience. Cette expérience ne concerne pas des téléspectateurs mais des poissons. Il se justifie de l'avoir choisie en nommant la personne qui l'a entreprise, qui est, en apparence, un imminent scientifique (« professeur de l'université ») étranger (« Louisville au Kentucky). Ce professeur a mené cette expérience dans le but de trouver quels étaient les effets, sur un spectateur, d'un comportement autoritaire (« pour répondre à cette question »). Il décrit donc le mode opératoire du professeur (« [...] a mis des poissons [...] il y avait [...] »), donne ses observations (« Et on s'est rendu compte que [...] ») qui sont basées sur une comparaison, sa conclusion (« donc le simple fait d'[...] ») et son interprétation justifiant la conclusion (« par un phénomène d'intoxication psychologique ») S. Bohler, en procédant ainsi, introduit dans sa chronique une certaine scientificité véhiculée par un argument d'autorité : citer le travail d'un professeur à l'université, par la description d'un procédé

	typiquement scientifique : l'expérimentation, mais également par l'utilisation de termes ou colocations en apparences scientifiques : « expérience », « phénomène d'intoxication psychologique »
(14.) SB : « Alors dans le *La première Compagnie*, le scénario est ainsi fait que les « petits chefs » sont systématiquement dégradés. Donc, ça laisse penser que ce stratagème va renforcer la soumission du téléspectateur à l'autorité. Mais est-ce qu'on peut élargir les résultats de l'expérience sur les poissons aux humains ? »	**Mise en parallèle de l'expérience et de l'émission étudiée**. Dès le début de l'expérience, le journaliste cherche à construire des correspondances entre elle et l'émission étudiée en réutilisant le même vocabulaire « un grand chef, c'est le poisson rouge dominant, un petit chef, c'était le challenger ». Il renforce ces correspondances en associant la conclusion de l'expérience avec ses observations faites sur *La première Compagnie*. Ainsi, il peut élaborer une hypothèse quant à l'émission en se basant sur la conclusion tirée de l'expérience (« Donc, ça laisse penser que[...] »). Il modalise son propos avec une question posée sous une forme impersonnelle (utilisation de « on ») qui peut renvoyer à la transcription d'une question posée par le téléspectateur (voir 3. Place de l'interlocuteur et didacticité). Notons que Daniel Schneidermann intervient en (15.) alors pour signaler la pertinence de la question.
(16.) SB : « Alors ce même chercheur s'est dit « Bon, imaginons un instant que les humains fonctionnent comme des poissons rouges [...]. »	**Hypothèse** : S. Bohler reprend l'hypothèse imaginée par Lee Alan Dugatking pour répondre à la question qu'il a posée précédemment et introduire une nouvelle expérience.
(16.) SB : « [...] comment trouver un humain qui fonctionne comme un poisson rouge ? Ben pour ça, en fait, il a utilisé des jeux vidéo [...] il les a mis en jeu de version ordinateur. Ça, c'est l'ordinateur qui en tire deux au hasard, [...] et il a rajouté un raffinement. C'est à dire qu'[...] il y en aura un troisième qui va être le spectateur. Et l'ordinateur fera en sorte que ce spectateur s'il rencontre le vainqueur du combat auquel il a assisté sera affaibli d'office [...] Et il a donc laissé le programme tourner comme ça pendant quelques jours [...] Il a été surpris parce qu'en fait tous les combattants gardaient des rapports de force à peu près équivalent sauf un qui était tout en queue de peloton et qui	**Expérimentation (2)** : S. Bohler décrit le mode opératoire du chercheur et met, sans le vouloir, en évidence dès le début que cette expérience est faussée. En effet, alors qu'il veut justement vérifier si les comportements des hommes et des poissons rouges sont identiques dans une telle situation, il recherche, sélectionne des êtres humains pour cette expérience dont le comportement serait le même que ces animaux. Il transforme donc son hypothèse en postulat. Il décrit ensuite le mode opératoire du professeur (« utilisé des jeux vidéo », « en version ordinateur »...). Il définit la locution « en version ordinateur », il explique en quoi cela consiste. Il porte un jugement « rajouté un raffinement » qui n'apparaît pas forcément justifié au vu de l'expérience précédente (même dispositif, avec trois protagonistes). Ici aussi, il met en évidence le fait que cette expérience n'est pas valable scientifiquement en précisant que le spectateur des combats est affaibli d'office. Le professeur exploite une observation faite sur

perdait tous ces combats. C'était une sorte de bouc émissaire. »	des poissons pour l'appliquer sur un personnage de jeu vidéo. Il donne ensuite les observations, le ressenti (« a été surpris ») du professeur par rapport à ces observations et enfin sa conclusion. Il apparaît qu'un des personnages a, selon S. Bohler, un rôle de bouc émissaire. Or, le bouc émissaire est une personne rendue responsable de toutes les fautes, ce qui ne correspond pas à la description de ce personnage. Il paraît d'ailleurs difficile d'attribuer des fautes à des personnages de jeux vidéo... Par contre, des fautes peuvent être attribuées à des êtres humains. S. Bohler humanise donc les personnages de jeux vidéo en leur attribuant un qualificatif réservé aux humains pour pouvoir adapter cette conclusion à son étude de *La Première Compagnie*.
(16.) SB : « Alors je vous propose de regarder cet extrait : »	**Illustration** : S. Bohler présente alors un montage qui met en évidence qu'une des candidates est critiquée voire humiliée par ses supérieurs mais également ses pairs. Cette image correspond, elle, à la définition du bouc émissaire. Notons que le journaliste ne parle pas d'un montage d'extraits mais d'un extrait. Alors qu'il a construit une image de la candidate, il la propose comme préexistante à sa présentation. S. Bohler a adapté une expérience dont la validité est douteuse pour l'appliquer à son analyse de l'émission *La première Compagnie*. Au lieu d'analyser par lui-même les images des candidats proposées par cette émission et l'influence qu'elles peuvent avoir sur le téléspectateur, il s'appuie, se cache même derrière un argument d'autorité.
(23.) SB : « Voilà donc [...] *La première Compagnie* produit un bouc émissaire et l'on sait comme l'on vient de le dire que les boucs émissaires c'est le signe d'une société où les spectateurs sont impressionnés par le spectacle d'un grand chef qui destitue un petit chef. »	**Conclusion** : S. Bohler tire une conclusion sur l'émission en se basant sur des conclusions tirées de l'observation de personnages virtuels, qui ont donc des réactions préprogrammées.
(23.) SB : « Donc moi qui suis spectateur, même si je ne le sais pas, le fait de voir ce rituel des petits chefs va sans doute produire une soumission accrue à l'autorité. »	**Généralisation** : Avec cette répétition du donc, S. Bohler élargit sa conclusion. De l'analyse de l'émission, il tire une conclusion sur son effet sur les spectateurs (dans lesquels il s'inclut). Il néglige pourtant les différences majeures entre cette situation et les expériences présentées par le scientifique américain. Nous l'avons déjà dit, ces expériences n'ont pas été menées sur des êtres humains et encore moins sur des téléspectateurs. La situation de

	communication inhérente à la médiation, le fait que les spectateurs ne soient jamais en contact avec les acteurs fausse cette conclusion. Aussi, S. Bohler modalise son propos en disant « même si je ne le sais pas ». Cet ajout n'est pas pertinent. En effet, le fait de ne pas être conscient d'un stratagème n'en empêche pas ses effets, au contraire. Soit, la façon de présenter cette chronique est humoristique mais cela n'ôte en rien sa volonté de paraître scientifique et didactique. D'ailleurs, ce n'est pas l'humour qui lui nuit mais le manque de rigueur dans le raisonnement de Bohler.

1.3.2 Conclusion

S. Bohler construit sa chronique selon une progression apparemment logique. Il fait des hypothèses qu'il étoffe avec des extraits. Il s'appuie sur des expériences menées par des scientifiques, il s'interroge sur la possibilité de démontrer ce qu'il suppose, il relie les séquences entre elles en utilisant des conjonctions de coordination... Tout en apparence, à la première écoute, tend à renforcer la tournure didactique de sa chronique. Mais, ces deux phrases mettent en évidence que les enchaînements de sa chronique ne sont pas si clairs et que ses références scientifiques sont douteuses ou du moins, mal exploitées. « Bon, imaginons un instant que les humains fonctionnent comme des poissons rouges [...]. » « [...] comment trouver un humain qui fonctionne comme un poisson rouge ? Ben pour ça, en fait, il a utilisé des jeux vidéo [...]. » En effet, d'une part les scientifiques ne peuvent pas « imaginer », ils doivent constater et d'autre part il ne peuvent pas se baser sur l'étude d'objets qui sont censés reproduire les comportement humains (comme des personnages de jeu vidéo) mais sur l'observation réelle de ces comportements pour pouvoir tirer la moindre conclusion.

1.4 Conclusion

Cette première analyse met en évidence que la didacticité dans *Arrêt sur images* peut se réduire à une didacticité de surface, c'est à dire que tout concorde, dans la forme, avec un texte didactique. Ici, la chronique se présente comme une démonstration, progressive et ordonnée mais cette démonstration, au lieu d'être renforcée par sa structure a en fait besoin de cette structure pour être acceptable : le sens de cette chronique repose sur son énonciation. Cette chronique n'est que la représentation de ce que devrait être une démonstration, Bohler

utilise des codes relatifs à la démonstration scientifique pour habiller sa chronique. Autrement dit, cette démonstration n'a aucune valeur scientifique. Que ce qui est démontré soit vrai ou faux, la façon dont cela est démontré est défaillante : il manque des éléments et c'est l'énonciation qui comble les lacunes scientifiques. Mais il ne s'agit que d'une chronique, sur une caractéristique de la didacticité. Nous nous devons d'envisager les autres caractéristiques de la didacticité pour voir en quoi cette émission s'en approche ou s'en éloigne.

2. UNE ÉTUDE DE LA RÉCEPTION SELON *ARRÊT SUR IMAGES* : UN AUTRE LEURRE DIDACTIQUE

L'extrait que nous étudions en *infra* est un reportage dans un collège qui a une double vocation. S'intégrant dans le dossier de *Arrêt sur Images*, il doit d'une part apporter des éléments, arguments, en faveur de l'une ou l'autre des thèses défendues (il s'agit ici de discuter de la place, de la vocation et de la portée d'une émission de téléréalité filmant des adolescents d'aujourd'hui confrontés à l'école des années cinquante) en donnant la parole à des téléspectateurs-types (selon Schneidermann) du *Pensionnat de Chavagnes*. Et d'autre part, il montre les réactions de ces adolescents en train de regarder cette émission, il a donc une fonction de révélateur : il permet d'observer (et donc de comprendre ?) le processus de réception de cette émission. Cet extrait est atypique mais également symptomatique de la visée didactique de cette émission. En effet, nous n'avons pas retrouvé dans le corpus ni dans les émissions que nous visionnons régulièrement de séquence pouvant se rapprocher de celle-ci. Par contre, elle rappelle un procédé très courant que nous avons étudié précédemment dans l'émission *Culture Pub* (Madelon, 2004). Au lieu de rapporter la parole de ces téléspectateurs, de les citer, l'instance émettrice diffuse un reportage qui les montre en train de regarder l'émission, qui permet donc à l'instance réceptrice de *Arrêt sur Images* d'étudier leur comportement, et qui les montre en train de répondre aux questions de la journaliste, en train d'élaborer une réponse collective, c'est à dire, une réponse commune aux différents adolescents.

Nous procédons en trois étapes : nous commencerons par décrire cet extrait. Pour des raisons d'efficacité, les descriptions seront plus ou moins poussées en fonction de ce que nous voulons démontrer. Nous mettrons en évidence les points que nous souhaitons développer en les soulignant. Nous procéderons ensuite à l'analyse de cet extrait et enfin, nous tirerons nos conclusions.

2.1 Description (voir Annexe 9)

	Lisible	Visible	Verbal	Sonore
Introduction		Plateau de *Arrêt sur Images*	DS : « Je voudrais qu'on termine avec une voix qu'on a pas entendue qui est celle des	

		Daniel Schneidermann Xavier Couture Image du reportage en arrière plan	téléspectateurs, des téléspectateurs type einh, puisque la série fait un malheur chez les 11-14 ans. Alors, qu'est-ce qu'ils en retirent, comment ils la regardent ? Est-ce qu'ils la regardent avec la terreur des vieilles règles de discipline **ou** au contraire avec une certaine appétence ? Frédéric Balland et Aurélie Windel sont allés voir des collégiens de quatrième du collège Alain Jacques à Ailly le Haut Clocher, c'est dans la Somme. »	
Reportage	*Le Pensionnat de Chavagnes* -M6- 2 septembre 2004 - réal P.F. Glaymann	adolescents en blouse grise, dans une cour, face à un homme en costume gris	voix off : « et voilà M. Navarron, le surveillant général »	}Raccord son Rires en in
		13 adolescents (aux habits très colorés) regardent un écran aux dimensions très réduites dans une salle très colorée alternance de gros plans sur leurs visages et de plans d'ensemble		

		Alternance de plan d'ensemble et de gros plans sur les adolescents	Journaliste : « Vous aimez bien quand M. Navarron apparaît et les scènes où il est présent ? » réponses positives (collectives et individuelles) des adolescents et justification des réponses (plus ou moins guidée par la journaliste)	Rires
		Enchaînement de gros plans, suivi d'un plan de semi ensemble puis à nouveau de gros plans	Impressions des adolescents par rapport au réalisme du programme avis des adolescents sur le pourquoi du succès de ce programme	
		Salle de cours, des garçons en chemise soufflent dans des poumons	Commentaires des élèves, intervention (en hors champ) du professeur	Bruit Rires }Raccord son
		Plan d'ensemble sur le groupe coloré puis gros plan sur un garçon qui parle	Impressions sur l'extrait précédent	Rire collectif
		Plan de semi ensemble sur le groupe avec un léger traveling sur la fin	Journaliste : « Et vous pensez que que, de regarder *Le Pensionnat de Chavagnes*, ça peut modifier votre propre comportement à l'école, au collège ? » Réponse collective et négative des adolescents et « c'est *peut-être* ça qui fait empirer mon comportement. »	rires
Conclusion		Gros plans sur Couture qui sourit puis sur Daniel	DS « Ben bravo, vous allez former des	

		Schneidermann et Hervé Hamon	générations de chahuteurs. C'est ce qui fait empirer *son* comportement. » XC : « Je suis très rassuré par ce reportage, ça apporte de l'eau à mon moulin... On est tous d'accord » DS : « Voilà, ils sont pas dupes et ils regardent avec distance. »	HM : rires, paroles inaudibles

2.2 Analyse

2.2.1 Intégration du reportage dans le dossier

a Présentation du reportage

« Je voudrais qu'on termine avec **une voix** qu'on a pas entendue qui est **celle des téléspectateurs, des téléspectateurs type** einh, puisque la série fait un malheur chez les 11-14 ans. »

Daniel Schneidermann introduit ce reportage en le présentant comme une prise de parole. C'est à dire que des personnes non présentes sur le plateau mais qui ont une légitimité certaine par rapport à ce thème vont pouvoir, par l'intermédiaire de ce reportage, exprimer leur avis. Ces personnes sont des téléspectateurs « types », autrement dit, Daniel Schneidermann affirme, sans le démontrer, que le public cible de cette émission est un public adolescent. Il affirme également que cette parole est représentative, étant donné qu'elle est portée par cette tranche, par cette communauté de téléspectateurs qui seraient séduits par cette émission, pour lesquels, vraisemblablement, cette émission a été conçue.

« Alors, **qu'est-ce qu'ils en retirent, comment ils la regardent ?** Est-ce qu'ils la regardent avec la terreur des vieilles règles de discipline **ou** au contraire avec une certaine appétence ? »

Schneidermann annonce ensuite brièvement la teneur du reportage en utilisant deux questions, orientant les réponses de la deuxième question par une troisième question, proposant deux types de réception. Car la façon dont Schneidermann amène ce sujet amène le téléspectateur à attendre une étude suivie d'une analyse de la réception. Nous verrons par la suite dans quelle

mesure ce reportage répond à cette attente. Nous pouvons dans un premier temps constater que cette étude est, avant même d'être visionnée, fortement orientée, cadrée. La réception des téléspectateurs types semble très typique...

« Frédéric Balland et Aurélie Windel sont allés voir **des collégiens de quatrième du collège Alain Jacques à Ailly le Haut Clocher,** c'est d**ans la Somme**. »

Alors que Schneidermann propose dans la première partie de sa présentation une parole généralisante, il passe à la fin à du singulier. Il s'agit de quelques collégiens, d'un niveau donné, dans un collège donné. Les téléspectateurs types du *Pensionnat de Chavagnes* sont ici représentés par treize collégiens particuliers. Schneidermann ne donne pas la parole, il la représente : son équipe opère par prélèvement en interviewant quelques téléspectateurs sur leur vécu télévisuel, vécu télévisuel sélectionné. Et ce prélèvement, cet échantillon d'avis sur une émission est présenté dès l'introduction comme valant tous les autres avis. Soit, treize adolescents ont la parole mais cette parole n'est pas spontanée, elle est suscitée par des questions, elle est enrobée d'un autre discours, celui de l'émission. *Arrêt sur Images* procède de la même manière qu'un journal télévisé qui convoque des témoins pour soutenir son discours.

b Exploitation du reportage par *Arrêt sur Images*

L'étude de l'enchaînement de répliques qui suit le reportage met en évidence ce qui a été retenu des propos tenus par les collégiens et permet de voir dans quelle mesure ce reportage nourrit le débat.

DS : « Ben bravo, vous allez former des générations de chahuteurs.

(..)**C'est** ce **qui fait empirer *son* comportement**.

XC : Je suis très rassuré par ce reportage, ça apporte de l'eau à mon moulin

Hervé Hamon : inaudible, rire

XC : On est tous d'accord

DS : Voilà, **ils sont pas dupes et ils regardent avec distance. »**

Nous pouvons dans un premier temps constater qu'il y a peu d'échanges et qu'ils sont très brefs. Daniel Schneidermann, en tant que présentateur-animateur du débat, reprend la parole et pointe les éléments importants par rapport au sujet. Il se base d'abord sur les dernières paroles prononcées par un garçon et les généralise « vous allez former des générations de chahuteurs ». De l'explication, de la cause que donne un enfant de son mauvais comportement, il en tire des conséquences pour toute une génération. Il cite ensuite ce garçon,

soulignant ainsi le lien, la cohérence entre sa première affirmation et le reportage, mettant en évidence *a posteriori* que la conclusion qu'il tire est fondée. Mais les mimiques, le ton du présentateur contredisent le sérieux d'un tel raisonnement. Schneidermann indique qu'il ne pense pas réellement ce qu'il affirme, qu'il ne croit pas tellement à l'explication du collégien (ce dernier l'énonçait d'ailleurs sur le ton de la plaisanterie). Cette première affirmation fait essentiellement le lien entre le reportage et le dossier mais n'en est pas vraiment une analyse. Elle permet à Xavier Couture de donner son sentiment après le visionnage du film (« je suis très rassuré »), d'utiliser ce reportage pour conforter sa thèse sans pour autant expliquer en quoi ce reportage confirme ce qu'il dit auparavant. Quant à Hervé Hamon, il ne fait que marquer son assentiment, à ce qui dit Schneidermann (ou à ce que dit Couture ?), en riant. Couture peut alors conclure « On est tous d'accord. » Or, nous ne savons pas si cet accord est ressenti par tous, et sur quoi il porte.
Schneidermann résume enfin en une phrase la voix des téléspectateurs types. Ces derniers sont, selon le présentateur, assez critiques vis à vis de l'émission. Cette lecture du reportage n'est pas discutée par les autres protagonistes, comme tout le reste de son analyse.

c Conclusion

Schneidermann ne répond pas aux questions qu'il a posées pour présenter le reportage, il ne revient que très brièvement sur deux éléments saillants dans la parole des élèves et c'est donc au téléspectateur de voir comment se dessine la réception par un public type du *Pensionnat de Chavagnes* à travers le reportage. Est-ce que cela signifie que ce reportage est si parlant qu'il se passe d'explication ?

2.2.2 Construction du reportage

La construction du reportage est primordiale dans l'élaboration du savoir du téléspectateur. En effet, comme nous l'avons constaté plus haut, ni Schneidermann, ni les autres journalistes, ni les invités n'exploitent réellement ce reportage. C'est donc au téléspectateur de l'analyser pour savoir comment les collégiens reçoivent *Le Pensionnat de Chavagnes.*

a Le montage

Ce reportage est construit sur un enchâssement d'extraits de l'émission et de séquences avec

les collégiens qui regardent cette émission ou répondent à des questions. Il est donc basé sur le contraste et la continuité. En effet, si au niveau visuel il existe un fort contraste entre les images du *Pensionnat* et celle de la classe, les extraits sont signifiés par l'ajout d'un cadre (fin liseré blanc et floutage des contours de l'image) et l'indication de leur source (*Le Pensionnat de Chavagnes* M6-2 septembre 2004-réal P.F. Glaymann) les élèves du *Pensionnat* sont en uniforme gris, les autres ont des vêtements colorés, les premiers sont filmés dehors, les autres dans une pièce..., il existe aussi des points de ressemblance : il s'agit dans les deux cas d'adolescents dans un univers scolaire. La continuité est également marquée par les raccords sons. Les extraits du *Pensionnat* sont, dans deux cas, suivis par des images montrant les collégiens en train de regarder l'émission. Or, s'il y a une rupture au niveau du visuel, la continuité sonore est assurée. Le son de l'extrait continue alors que nous ne voyons plus sa source. Ce procédé nous suggère que les extraits que nous venons de voir étaient visionnés « en même temps » par les collégiens. Le reportage suit un schéma simple : Extrait du *Pensionnat*, images des collégiens en train de regarder *Le Pensionnat*, Questionnement de la journaliste, plus ou moins en rapport avec l'extrait et Réponse des collégiens avec deux variantes : un extrait est monté en insert. D'une part, il sert à illustrer le propos d'un garçon et d'autre part il permet à la journaliste de reposer une question pour que le garçon affine sa réponse. Aussi, les questions de la journaliste ne sont pas forcément reprises dans le reportage. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

b Les plans

Les plans d'ensemble servent à situer la scène, comme nous l'avons vu précédemment, ils permettent de créer un contraste entre les extraits et les images des collégiens. Quand les collégiens sont en train de regarder les extraits, ils permettent également de montrer que certaines réactions sont collectives. Ces plans d'ensemble alternent avec des gros plans sur des visages qui, eux, mettent en évidence ces réactions. L'alternance de ces deux types de plan révèlent au téléspectateur les sentiments que les adolescents ont quand ils regardent *Le Pensionnat de Chavagnes*. Quand la journaliste pose des questions à l'ensemble de la classe, ce sont des plans d'ensemble et de semi ensemble qui sont utilisés. Ainsi, la caméra est censée capter les réactions des collégiens face à ces questions et leurs réponses collectives. Quand l'un d'entre eux prend la parole, le champ se rétrécit, il est filmé en plan rapproché poitrine ou taille, parfois en gros plan. Le fait que nous voyons ou non les autres élèves pendant que l'un parle permet de mettre en évidence leur assentiment et parfois d'insérer des affirmations,

collectives ou non, qui complètent le discours de l'interviewé.

c La mise en scène

Treize élèves sont placés sur deux rangs devant une table sur laquelle est posée une télévision, ou du moins, un écran aux dimensions très réduites. Nous nous interrogeons sur deux aspects. D'une part les collégiens sont seulement au nombre de treize et nous pouvons mettre en doute leur représentativité. Outre le fait de se borner à interroger les élèves d'un seul collège et d'un seul niveau, seulement treize élèves sont présents et seulement six d'entre eux prennent la parole. Aucune indication n'est donnée quant à la sélection des élèves, quant au choix du collège... Font-ils tous partie de la même classe, et dans ce cas là, où est le reste de la classe ? Sont-ils volontaires ou désignés, quels sont les critères de sélection ? Un nombre de places limité, la motivation de certains ? Autant de questions qui restent sans réponse et, il nous semble, auxquelles les journalistes auraient pu rapidement répondre par une indication au début du reportage par exemple. Il apparaît que cette étude de la réception est difficilement validable avec de tels manques. D'autre part, nous ne pouvons que constater que les circonstances ne sont pas réunies pour permettre un visionnage dans de bonnes conditions du *Pensionnat.* En effet, les dimensions de l'écran sont exagérément réduites. Or, les collèges sont généralement équipés de matériel vidéo, d'ordinateurs... dont les écrans sont plus grands. Pourquoi les journalistes ont-ils choisis de regrouper les élèves autour d'un écran minuscule alors qu'ils disposaient sans doute d'un matériel plus adéquat ? L'impression première que donne cette mise en scène est celle d'être informelle et spontanée. Le visionnage de l'émission semble improvisé et par conséquent, les élèves donneraient des réponses plus spontanées.

d Conclusion

Le dispositif mis en place dans ce reportage rappelle celui d'une expérimentation sans pour autant en avoir toutes les caractéristiques. Soit, ce reportage ne revendique pas une telle scientificité par contre, il prétend être un élément prégnant pour la compréhension des mécanismes de réception chez un public particulier d'une émission télévisuelle. Nous avons précédemment mis à jour la structure de ce reportage et nous pouvons constater que le montage, comme la sélection des plans et la mise en scène contribuent à favoriser, en apparence, l'appréhension, par le téléspectateur de *Arrêt sur Images* de la réception du *Pensionnat de Chavagnes* par des adolescents.

2.2.3 Une étude de la réception ?

Nous devons maintenant nous pencher sur ce que les élèves disent de leur expérience télévisuelle, comment leur dire est provoqué et la façon dont ils le disent.

a Les aspects de l'émission abordés

Quatre aspects de l'émission sont abordés par les élèves, à l'initiative de la journaliste soit explicitement soit implicitement. Dans ce dernier cas, la question est seulement éludée au montage. Nous pouvons repérer sa trace plus ou moins facilement quand il y a un raccord brusque entre deux plans mais également dans la parole des interviewés, qui reprennent naturellement des termes de la question.

M. Navarron, le personnage, son rôle dans l'émission

« **Vous aimez bien quand** M. Navarron apparaît et les scènes où il est présent ? »... « **ou pas?** »

Le thème est introduit par une question de la journaliste, question fermée (réponse par oui ou par non) qui ne peut avoir qu'une réponse positive, au vu des réactions des élèves pendant la « téléspection » de scènes avec M. Navarron et de la forme que prend cette question : seule l'intonation est interrogative, la forme est elle, affirmative. La dernière question sur ce sujet est d'ailleurs conçue sur le même modèle. En effet, la journaliste observe les élèves en train de regarder l'émission et pose ensuite une question pour conforter sa première impression, pour mettre en évidence pour le téléspectateur de *Arrêt sur Images* ce qui lui est apparu. « C'qui vous faire rire, **c'est pas** l'autorité de M. Navarron **mais c'est** euh c'est la dernière réaction des filles ? » Les réponses à ces questions sont donc toutes les deux positives mais les élèves vont un peu plus loin, ils disent pourquoi ils aiment bien ce personnage et pourquoi il les fait rire. Mais quand la journaliste cherche à leur en faire dire un peu plus « Pourquoi, vas-y, pourquoi ? », l'élève interrogé n'est pas plus précis, il se borne à des observations « Ben euh, pff, c'est celui quand y a c'est par exemple le centre de l'émission, **qui fait rire tout le monde** en fait **celui qui crie** un peu au nez de tout le monde. Pi c'est bien les choses qu'il va crier, y va y avoir **les élèves qui vont répondre** pi ça va commencer à s'acharner ». Cette dernière affirmation permettra à la journaliste de poser sa deuxième question-affirmation (*cf. supra*). La journaliste reformule les réactions et les réponses des collégiens pour poser ses questions

et contribue à la construction d'un reportage homogène.

La question du réalisme de l'émission

La question de la journaliste est coupée au montage, nous ne pouvons donc pas évaluer dans quelle mesure elle influence les réponses des élèves. Ces réponses portent sur deux points qui sont en fait liés par une relation de cause à effet : l'émission n'est pas tout à fait conforme avec la réalité « Ils exagèrent **quand même un peu** [...] **avant, c'était pas comme ça**. **C'était certainement sévère mais moins sévère** que dans le film. » et « Ils jouent un rôle » et ceci est justifié par le fait que *Le Pensionnat de Chavagnes* est une émission télévisuelle : « puisque c'est un film qui passe à la télé », « parce que c'est la télé, donc il faut qu'ils jouent un rôle forcément » et « Ben oui, c'est un jeu télé donc faut que ça fasse de l'audimat ». Schneidermann fait sans doute référence à ce passage quand il affirme que les téléspectateurs « ne sont pas dupes ». Or, si nous pouvons, à sa suite, dire que ces téléspectateurs sont conscients de la distorsion qu'il peut y avoir entre la réalité et ce qui est montré à la télévision, il nous apparaît que ces enfants, du moins l'un deux, a une vision déformée de ce que pouvait être l'école autrefois.

Particularité de l'émission

À nouveau, la/les question(s) de la journaliste est/sont tronquée(s) au montage. Les élèves disent en quoi cette émission se différencie des autres et pourquoi elle leur plaît. Deux points sont prégnants : le thème de l'émission est différent « ça change de *Star Academy* ou d'autres trucs où tout l'monde chante » et que les principaux acteurs leur ressemblent « c'est des enfants comme nous ». Autrement dit, *Le Pensionnat de Chavagnes* rencontre un certain succès auprès des collégiens parce que cette émission se distingue des autres émissions de téléréalité et que surtout, elle met en scène des adolescents.

Impact sociologique(?) de l'émission

La journaliste pose à nouveau une question-affirmation : « Et vous pensez que que, de regarder *Le Pensionnat de Chavagnes*, ça peut modifier votre propre comportement à l'école, au collège ? ». Cette question est cette fois suivie d'une dénégation générale qui est en fait nuancée par l'affirmation d'un élève : « **c'est** *peut-être* ça **qui fait empirer mon comportement** ». Son comportement est donc modifié. Il semble que les élèves aient interprété cette question, aient compris que la journaliste demandait si cette émission contribuait à l'amélioration de leur comportement, idée qui est plus ou moins dégagée dans *Arrêt sur Images* (par l'instance émettrice) comme étant un des buts de l'émission. Cette

question est centrale dans le débat mis en place par *Arrêt sur Images*, mais aussi dans les questionnements de la société actuelle sur l'impact de la télévision sur les jeunes téléspectateurs. Derrière cette question se profile une autre interrogation : est-ce que *Le Pensionnat de Chavagnes* ou même toute autre programme s'adressant à la jeunesse peut l'influencer, est-ce que *Le Pensionnat de Chavagnes* peut agir positivement sur le comportement des enfants et telle autre émission négativement ?

Conclusion

au vu des thèmes abordés, c'est l'autorité, sa représentation et l'influence de cette émission sur les téléspectateurs qui est primordiale dans ce reportage. La journaliste s'intéresse plus à la façon dont les collégiens ressentent cette autorité, ce qu'ils en pensent qu'à la réception globale de l'émission.

b De la construction d'une réponse collective à la diffusion d'une parole convenue

Les réponses données à la journaliste se font en plusieurs temps. Dans un premier temps, les élèves répondent tous en même temps et de façon rapide. Ils profèrent un « oui », un « non au contraire »... puis, l'un d'entre eux développe la réponse, reformule la question de la journaliste et argumente sa position. Un autre affine cette réponse, donne un autre argument ou complète cette réponse en abordant un autre point. Les élèves qui ne parlent pas ont une attitude bienveillante envers celui qui parle, ils sourient, acquiescent, rient... Le montage présenté dans ce reportage ne montre pas d'opposition entre les élèves. Ils semblent tous avoir le même point de vue sur l'émission et sur la télévision en général. Il nous apparaît que l'accord entre eux est largement favorisé par le fait qu'ils abordent des thèmes « classiques » (dans l'univers télévisuel) auxquels sont attachés de nombreux clichés et que ces clichés sont utilisés par les adolescents pour répondre aux questions de la journaliste. « Ils jouent un rôle, parce que c'est la télé, donc il faut qu'ils jouent un rôle forcément », « Ben oui, c'est un jeu télé donc faut que ça fasse de l'audimat ». À aucun moment, la journaliste ne remet en cause ces clichés, ne serait-ce que pour mettre en évidence le fait qu'ils sont communément admis. Ainsi, le discours que les collégiens tiennent sur l'émission est stéréotypé, est en fait le témoignage de ce que les gens disent en général de la télévision, voire, est ce qu'on attend que les gens disent. En effet, il ne faut pas négliger le contexte dans lequel ces réponses sont données : il s'agit d'un contexte scolaire et de l'intervention d'une émission qui analyse les autres émissions, qui les critique : *Arrêt sur images*. Ainsi, les enfants intègrent cette double

contrainte et sont poussés à « bien répondre », c'est à dire à faire preuve d'un certain sens critique par rapport à ce qu'ils regardent, mais « faire preuve de » ne signifie pas forcément être critique. En effet, cette étude de la réception par des adolescents du *Pensionnat de Chavagnes* ne met pas vraiment en avant la façon dont cette émission est réellement perçue mais fait part des idées qui circulent autour de la télévision, met en évidence le fait que les téléspectateurs, tout en étant sous son charme, expriment une certaine méfiance vis à vis de ce média.

c Réception et expression du point de vue

Bien qu'il en ait certaines caractéristiques, ou plutôt, qu'il crée une impression d'analyse : le téléspectateur de *Arrêt sur Images* peut observer des collégiens en train de regarder *Le Pensionnat de Chavagnes*, ce reportage n'est pas à proprement parler une étude de la réception d'une émission. En effet, les questions très directives de la journaliste, le questionnement en groupe, l'absence de protocole expérimental brouille les réponses des collégiens. Ces derniers donnent alors des réponses attendues, ils adaptent tout simplement leur discours à leur interlocuteur. La voix de ces adolescents s'apparente plus à ce que les Français disent de la télévision en général qu'à un point de vue singulier sur une émission particulière. Autrement dit, ce reportage laisse entendre que la télévision est un média homogène reçu de la même manière par des individus très différents, ce que nous ne pouvons cautionner.

2.3 Conclusion

Deux aspects de ce reportage nous apparaissent intéressants dans le cadre de notre analyse. D'une part, il permet à l'instance émettrice de compléter son dossier en lui apportant le point de vue d'un absent (le public-cible de l'émission) mais ce, non en citant, reprenant, reformulant... ce que cet absent pourrait dire de cette émission, mais en mettant en scène son intervention dans le débat par l'intermédiaire d'un reportage. L'instance émettrice peut ainsi se dédouaner d'une accusation éventuelle, celle de dénaturer le propos de ces adolescents, de l'utiliser pour défendre une thèse ou l'autre. Or, diffuser ce reportage, c'est représenter la parole de ces adolescents, une parole qui est (re)construite, du fait du montage mais surtout, une parole qui est guidée par les questions très directives de la journaliste.
D'autre part, ce reportage prend des accents didactiques. En effet, il propose au téléspectateur

une sorte d'expérimentation. Le téléspectateur est dans la même position que l'analyste, il peut observer les réactions des téléspectateurs-cibles et en tirer des conclusions. Or, ces conclusions servent à la journaliste pour formuler ses questions, et cette caractéristique contribue à assurer la cohérence de ce reportage. Mais ce reportage n'est pas vraiment exploité dans le cadre du débat. Les différents interlocuteurs en présence ne reviennent pas dessus pour l'analyser en profondeur. Ce reportage conforte l'expérience de Hervé Hamon qui déclare avoir ri en regardant *Le Pensionnat de Chavagnes* mais également Xavier Couture qui revendique le côté divertissant de son émission.

S'il est présenté comme la voix des téléspectateurs type du *Pensionnat de Chavagnes*, il est en fait la voix du téléspectateur lambda (il nie donc les particularités de ce programme). Soit, cette émission s'adresse à des jeunes et ces jeunes se reconnaissent dedans car les principaux protagonistes ont leur âge. Mais le discours qu'ils profèrent, hors cette question d'âge, pourrait être proféré par n'importe quel autre téléspectateur. Ces adolescents, qui ont été sélectionnés, ou non, sur des critères inconnus, dont moins de la moitié s'exprime, ou plutôt, dont moins de la moitié a la possibilité de s'exprimer, qui sont dans une situation scolaire, fortement institutionnalisée, sont présentés comme étant les représentants de toute une classe d'âge de téléspectateurs. Ce reportage-expérimentation-étude de la réception n'a en fait pas plus de valeur scientifique qu'un simple témoignage. Et ce témoignage, cette parole « prend place » dans le discours de l'émission, s'y intègre et subit une sorte de lissage : il contraste par sa forme avec le reste de l'émission mais sa prise en charge par le discours de l'instance émettrice gomme ses différences pour mettre en évidence les points communs avec le reste du discours de l'émission.

La partie qui suit tendra donc à comprendre quelle est la place de l'instance réceptrice de *Arrêt sur Images* ou plutôt, qu'elle est la place qui lui est octroyée par l'instance émettrice. L'étude de cet extrait nous laisse penser que l'instance réceptrice joue un grand rôle dans la construction de l'image didactique de *Arrêt sur images*. En effet, ce genre de séquence la met dans la position d'un analyste. L'étude notamment du contrat de lecture de *Arrêt sur Images* nous permettra d'affiner cette hypothèse.

3. PLACE DE L'INTERLOCUTEUR ET DIDACTICITÉ

3. 1 Contrat de lecture

Nous avons vu précédemment que l'instance réceptrice avait un statut particulier dans les textes didactiques. Pour pouvoir percevoir et comprendre comment ce statut est mis en place, nous avons choisi de nous intéresser au contrat de lecture. La réception de tout texte, qu'il soit écrit, oral ou polymodal, est nécessairement fondée sur un contrat de lecture et nous postulons que, *Arrêt sur Images* étant une émission à vocation didactique, son contrat de lecture est particulier. Le contrat de lecture est en partie basé sur le genre de l'émission. Le genre influence, guide la réception du texte. Nous intéressant aux relations qui se jouent entre le téléspectateur et *Arrêt sur Images*, nous nous sommes donc penchée sur le contrat de lecture proposé par Veron (1985).

3.1.1 Définition

Le concept de contrat de lecture est issu des théories littéraires et a été adapté par Veron à la presse écrite. Cette première adaptation met en avant une des particularités de la presse par rapport au livre : elle implique un choix (entre tel ou tel magazine, traitant plus ou moins des mêmes choses) alors que lire un livre n'entraîne pas des choix aussi marqués. En effet, la presse écrite est soumise à la concurrence. Le lecteur est avant tout un acheteur potentiel qui va sélectionner, parmi une offre, ce qui correspond le plus à ses besoins, ses envies... Dans le cas d'une émission supportée par le média télévision, la question du choix est également très présente, plusieurs programmes, soumis également à la concurrence étant diffusés en même temps. Mais, et c'est ce qui nous semble légitimer pleinement notre adaptation, toute émission fait appel, de par ses caractéristiques, à des compétences, savoirs, goûts... particuliers du téléspectateurs. Tout comme un roman policier sera plus apprécié par un lecteur qui a le sens de la déduction, *Question pour un champion* trouvera du succès, entre autres, auprès des téléspectateurs adeptes de la compétition intellectuelle.

Le contrat de lecture pose donc les bases d'une relation entre le support et son public. Veron présente un contrat qui concerne la presse écrite mais il est applicable à n'importe quel média. Néanmoins, il faut tenir compte de la spécificité du média télévisuel. En effet, la télévision, contrairement aux journaux, doit faire face à un public très autonome par rapport à la programmation, qui peut zapper : son écoute est donc plus instable. La télévision, de ce fait, a

une écriture spécifique, et chaque émission a sa propre écriture. Le contrat de *Arrêt sur images* est d'autant plus spécifique que ses caractéristiques, en tant qu'émission métadiscursive et médiacritique, sont particulières.

Le contrat de lecture se construit avec l'énonciation. C'est à dire qu'il faut distinguer dans le discours ce qui est dit (l'énoncé, c'est à dire l'énonciation énoncée[40] englobant l'énoncé énoncé) et l'acte de production (l'énonciation). Cette dernière crée un lien entre l'énonciateur et l'énonciataire et met en place, par le biais de l'énonciation énoncée, une certaine image de chacun d'eux. De fait, un même énoncé peut être pris en charge par des structures énonciatives très différentes. Bien qu'il n'y ait aucun changement au niveau du contenu, les séquences peuvent exprimer des réalités très différentes car l'énonciation met en place un énonciateur, un destinataire et un lien entre eux différent à chaque fois (Courtès, 1985 : 206-209).

Veron constate fréquemment, à l'aide d'une étude de l'énonciation, que deux supports (deux magazines pour Veron, deux émissions pour nous) apparemment identiques (sur le plan du contenu) n'ont en fait pas du tout le même contrat de lecture et donc pas le même public. Cette notion de contrat de lecture permet également de mettre en avant la spécificité de chaque support. En effet, la façon dont elles gèrent le lien qu'elles entretiennent avec le public distingue les émissions les unes des autres (*ibid.* : 109-110).

Il ne faut pas non plus totalement négliger le contenu mais, dans le domaine des médias, il est souvent moins important que la manière dont il est énoncé. En effet, la réception est influencée par l'énonciation. Un même fait énoncé de manières différentes n'occasionnera pas les mêmes connotations d'une part et d'autre part, l'étude de l'énonciation nous permet d'accéder à des informations sur l'énonciateur, nous indique sa position par rapport à ce qu'il énonce, fait ressortir la relation qu'il veut mettre en place entre lui, son destinataire et l'objet de son énoncé (*op. cit.* : 109).

C'est pourquoi nous nous intéressons à tous les aspects de la construction de *Arrêt sur Images*. Nous commencerons donc par l'analyse d'une annonce de l'émission qui est diffusée environ cinq minutes avant le générique mais nous analyserons également les différents rapports entre le visuel et le verbal, la façon dont les sujets sont amenés, le parcours (linéaire) est imposé… Nous pourrons ainsi dégager des invariants et des propriétés stables. Nous

40 La locution « énonciation énoncée » est, pour Greimas (1979, cité par Fontanille, 1989 : 11) la « présence simulée » de l'énonciation (Greimas 1979), c'est à dire, les traces qu'elle laisse dans l'énoncé, une fois qu'il a été produit.

verrons dans la deuxième partie de ce travail ce qui distingue ou rapproche le contrat de lecture de cette émission de celui d'autres émissions ou rubriques également médiacritique mais ce, sur d'autres supports (radio, Internet et presse). Nous mettrons à jour ces différents contrats de lecture et repérerons ce qu'ils promettent au public et s'il tiennent leurs promesses (*op. cit.* : 110).

Le contrat de lecture est un contrat virtuel entre les trois acteurs de la « lecture[41] » : l'instance réceptrice avec le texte-émission et l'instance réceptrice avec l'instance émettrice. Mais, il n'y a pas de réciprocité; le contrat instauré par l'instance émettrice ne rencontre pas forcément celui construit par l'instance réceptrice. Cela n'est pas un signe d'échec[42] car cela prouve l'autonomie du texte. Il est à la fois détaché de ses conditions de production et de ses conditions de réception. Le contrat de lecture se joue donc entre des actes, production et construction de sens, et un texte. Le contrat de lecture est un contrat fiduciaire, c'est à dire qu'il est fondé sur la confiance que l'instance réceptrice accorde à l'instance émettrice, représentée par l'émission et les journalistes qui y officient. Ce contrat est alors évalué selon sa véridiction (ce qui est dit est vrai ou non) et axiologiquement (le texte est-il euphorique ou dysphorique, quelles sont les valeurs éthiques et esthétiques qu'il véhicule ?).

3.1.2 L'horizon d'attente[43]

Le texte porte donc le contrat de lecture et installe l'horizon d'attente. En effet, le texte se caractérise par certains traits qui fondent le contrat de lecture et amènent le téléspectateur à s'attendre à d'autres traits, consécutifs aux premiers. L'horizon d'attente porte sur la lecture qui active le contrat de lecture. C'est une notion double qui, d'une part montre comment se

41 Nous entendons le terme de « lecture » dans son sens élargi, c'est à dire un processus de réception et de construction de sens. Il s'applique donc autant à des textes linguistiques qu'à des textes plurimodaux.

42 La réception d'un texte varie en fonction du moment de cette réception, de l'usage que le récepteur fait de ce texte (réception parodique par exemple)... Ceci pour dire que l'émetteur, par le biais du texte, met en place des stratégies que son destinataire va percevoir ou non, accepter ou non, en fonction de ses compétences, de ses croyances etc.... Nous basons notre analyse sur ce qui est mis en place et non sur la façon dont ceci est perçu.

43 Concept initialement développé par Jauss (1978 : 54) : « système de référence objectivement formulable qui, pour chaque oeuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'oeuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. »

structure l'activité de lecture et d'autre part montre comment fonctionne le texte. L'horizon d'attente est basé sur des références culturelles supposées connues par le lecteur (*cf. infra* : Le lecteur modèle) et mises en place par le texte. Ainsi, le goût, la subjectivité du lecteur... n'influencent l'interprétation du texte que de manière secondaire. Comme le souligne Jauss (1978 : 54-58), tout texte est rendu public dans un contexte, social et esthétique, qui prédispose son lecteur à une certaine réception, crée chez lui des attentes liées par exemple aux caractéristiques du genre auquel il appartient.

3.1.3 Les différents types de contrat

Veron a recensé plusieurs types de contrat qui ne s'excluent pas les uns les autres. Le premier joue sur un énonciateur objectif et impersonnel qui parle vrai : nous avons affaire ici à un énonciateur qui produit des affirmations de façon impersonnelle. Il quantifie souvent ce qu'il dit et donne des conseils. Le deuxième s'appuie sur un énonciateur pédagogique : ce dernier conseille et quantifie également mais il marque (avec notamment l'utilisation de pronoms personnels) son destinataire et se marque lui aussi. Le lien qui se forme entre eux est inégal. L'émetteur est celui qui sait tandis que le destinataire ne sait pas. Ce dernier est donc relégué à un rôle passif. Certains contrats mettent en place en effet des figures de complicité. Ils usent donc de l'interpellation : le destinataire est visé par des formules à l'impératif. L'énonciateur octroie au destinataire des paroles : celui-ci est poussé alors à s'identifier à ce qu'il est censé dire ou encore, il construit des dialogues : ceci permet d'introduire des jugements de valeur et peut être complexifié avec l'ajout d'un tiers. Enfin, l'énonciation peut être attribuable à l'énonciateur et au destinataire : par l'emploi d'un « nous inclusif », l'énonciateur englobe dans son discours son public (*op. cit.* : 212-215).

Considérant la visée didactique de l'émission, nous retrouverons certainement un contrat se rapprochant de celui désigné par le terme « pédagogique ». Néanmoins, nous postulons que les figures de complicité ont une place aussi, voire plus importante que le contrat pédagogique de l'émission. Certes, un savoir est transmis mais la didacticité de *Arrêt sur Images* nous paraît essentiellement superficielle. Et cette apparence pourrait en partie être obtenue à partir de l'utilisation de figures de complicité qui, mettant en évidence le lien privilégié entretenu avec le public, masquent les carences pédagogiques de l'émission. Si nous abordons ce point dans cette première partie, nous le développerons de façon plus conséquente dans la troisième partie consacrée au pathémique.

Il est bien sûr évident que le contrat de lecture s'applique aussi au visuel. L'image est aussi le lieu pour l'émetteur de se marquer, et pour marquer son lien avec le public. En effet, le choix, le cadrage, l'éclairage, l'angle de vue… de cette image sont des phénomènes d'énonciation qui traduisent le vouloir dire et le vouloir faire croire de l'énonciateur. Le visuel propose donc au récepteur la vision de l'émetteur sur le monde (*op. cit.* : 216-217).

Grâce au concept de contrat de lecture couplé à une analyse sémiotique, nous pourrons mettre à jour l'image du public visé par *Arrêt sur Images* mais également, les éléments qui font que cette émission soit généralement bien considérée par ses téléspectateurs. Nous essayerons de faire la part entre ce que les téléspectateurs sont en droit d'attendre de cette émission et ce qu'elle leur offre. Nous reviendrons particulièrement sur un des traits de *Arrêt sur Images* qui est son apparence didactique. La didacticité, comme nous l'avons vu précédemment, est nécessaire à la critique. Or, la critique proposée par l'émission n'est pas satisfaisante. Nous tenterons de dégager les caractéristiques d'un contrat s'appliquant à cette émission prototypique.
Nous aurons par ailleurs à revenir sur le concept de contrat de lecture dans la troisième partie, partie dans laquelle nous étudions plus particulièrement la relation entre les différentes instances émettrices et leurs instances réceptrices respectives. Mais auparavant, nous reviendrons sur la notion de lecteur-téléspectateur modèle développée par Umberto Eco car elle exploite le concept de coopération interprétative entre le texte et le lecteur. En d'autres termes, elle interroge les rapports prévus par le producteur entre le texte et le public.

3.2 Le téléspectateur modèle

Umberto Eco a crée le concept de lecteur modèle qui s'applique aux textes écrits et plus particulièrement aux textes narratifs. Or, la médiacritique métadiscursive peut être assimilée à un texte, et la notion de lecteur modèle, du fait de l'apparence didactique de ces textes, à une valeur primordiale. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, la didacticité implique la prise en compte de son interlocuteur. Or, quelle est l'instance réceptrice idéale de la médiacritique métadiscursive ?

3.2.1 Processus de production

Les textes produits par les médias, comme le texte écrit, diffèrent de la communication

verbale directe. Le feedback étant impossible (ou du moins de nature différente pour Internet), l'instance émettrice ne peut corriger son texte en fonction des réactions immédiates de l'instance réceptrice. Cela dit, nous pouvons nuancer cette absence de réponse de l'instance réceptrice. En effet, *Arrêt sur Images* par exemple était une émission hebdomadaire, vieille de plus de dix ans. Ses réalisateurs ont donc pu adapter son apparence et ses thématiques en fonction des réactions des téléspectateurs. Ces derniers avaient en effet la possibilité de réagir par courrier et par l'intermédiaire du forum. Cela dit, tous n'ont pas recours à ce procédé et cette communication reste, quoiqu'il en soit, différée. Le texte est donc généré puis interprété. Et l'interprétation fait alors partie de la création du texte car pour Eco, générer « signifie mettre en oeuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre » (Eco, 1985 : 65). Autrement dit, le producteur imagine quelles peuvent être les interprétations possibles de son texte et agit donc soit pour les renforcer soit pour les limiter. L'instance émettrice imagine donc une instance réceptrice modèle, c'est à dire qu'elle se réfère à une série de compétences (dans le sens de Eco : connaissance de la langue, des genres..., nous développons en *infra*) que cette instance doit posséder pour comprendre au mieux, interpréter au plus proche son texte. L'instance émettrice, par le biais du texte, sélectionne donc son public mais aussi le construit (*op. cit.* : 65-69). Ce sont ces derniers points qui retiennent particulièrement notre attention. Quel est le public sélectionné par *Arrêt sur Images* ? Comment le construit-elle ? C'est à dire quels sont les moyens mis en oeuvre, par le biais du contrat de lecture, pour provoquer chez son instance réceptrice la réaction escomptée par l'instance émettrice. Nous pensons pouvoir reconstruire l'image du téléspectateur modèle avec l'étude du caractère (pseudo) didactique de l'émission mais également dans l'étude des relations entretenues entre le téléspectateur et les journalistes présents sur le plateau de *Arrêt sur Images*, étude que nous développerons dans la troisième partie.

3.2.2 Concept au coeur de la stratégie de la genèse du texte

L'énonciateur et le lecteur (téléspectateur, auditeur...) modèle renvoient à des types de stratégie textuelle. Si l'énonciateur empirique prévoit un lecteur modèle, le lecteur empirique imagine lui aussi son énonciateur modèle, hypothèse alors plus fondée que la première car déduite de l'acte d'énonciation transformé en énoncé, en d'autres mots, déduite du texte. Le texte, son sens, change selon l'énonciateur modèle choisi et le type d'acte linguistique présumé. L'énonciateur empirique laisse des traces textuelles qui donnent des indications par rapport à son univers (ses convictions, ses activités annexes...). Elles créent des références aux

circonstances d'énonciation qui permettent de fonder des hypothèses par rapport au genre. Ces dernières ne sont possibles que par l'utilisation de l'encyclopédie du récepteur. Le téléspectateur compare le monde de son expérience et celui de l'énoncé, il se base sur des indices référentiels pour déterminer s'il y a divergences entre eux et si le texte appartient au monde réel ou à un monde possible (*op. cit.* : 76-95). Le téléspectateur, l'auditeur... est donc poussé à évaluer l'émission, à juger de sa valeur en fonction de ce qu'il croit savoir sur son concepteur et ce qu'il croit savoir de son but. Dans le cas de *Arrêt sur Images,* une chronique est consacrée à la lecture et à la diffusion de certains textes écrits sur le forum qui témoignent de l'évaluation que les téléspectateurs appliquent à ce programme. Or, ne peut-on pas penser, que cette évaluation soit positive ou négative, qu'elle fait partie intégrante de l'image (didactique) de l'émission et que le fait de publiciser ces courriers pousse d'autres téléspectateurs à donner leur avis ? En effet, comme nous avons pu le décrire (*cf. supra*), ce procédé n'est qu'un simulacre d'interaction. Et l'énonciateur utilise l'image de son public retranscrite à l'antenne par le biais de ses réactions réelles ou supposées pour renforcer l'image de son émission. Nous verrons d'ailleurs que les autres textes médiacritiques et métadiscursifs en usent également, mais ce, à l'aide de dispositifs différents. Ainsi, Gorin sollicite, par le biais des adresses directes à Zélie, son lecteur, le pousse à se reconnaître, à se souvenir..., l'instance émettrice *J'ai mes Sources* va elle aussi interpeller l'auditeur, le pousser à réagir à ce qui est dit tandis que *Big Bang Blog*, du fait de ses possibilités médiatiques, va jusqu'à prévoir un espace d'expression, les commentaires, pour ses lecteurs. Nous développerons dans la deuxième partie les caractéristiques de ces différents médias. Le fait est que tout discours médiacritique métadiscursif prévoit une instance réceptrice active et joue sur des moyens plus ou moins élaborés pour prendre en charge ses réactions, lui faisant croire, dans différentes mesures, à une possibilité d'interactivité.

3.2.3 Processus de réception

Selon Eco, la lecture est basée sur une coopération entre le lecteur et le texte. Le lecteur doit donc enchaîner de multiples opérations qui activent, construisent le sens du texte. La plus simple est l'utilisation d'un dictionnaire de base, ce qui peut être traduit, pour le visuel par une identification primaire de signes : ainsi, nous pouvons identifier Schneidermann comme un homme, d'une quarantaine d'années, habillé de telle manière etc. ... puis il continue en appliquant des règles de co-référence. Si l'anaphore s'applique au verbal, une identification plus fine des signes non verbaux pourrait correspondre aux opérations actualisables dans le

cas d'une analyse pluricodique : cet homme prend la parole en premier, il porte un costume, il indique aux autres quand il faut parler... il s'agit donc du présentateur. Le lecteur sélectionne également un contexte et des circonstances, tandis que le téléspectateur n'aura qu'à prêter attention à ce qui entoure le signe, dont le décor du studio par exemple. Il doit ensuite reconnaître des hyper-codages rhétoriques et stylistiques comme « il était une fois » ou, pour la télévision, « Mesdames et messieurs, bonjour. » Notons ici que le téléspectateur de *Arrêt sur Images*, comme l'auditeur de *J'ai mes Sources* est censé avoir connaissance des références intertextuelles utilisées par les différents intervenants, qu'il est censé être au courant de l'actualité politico-médiatique. Le lecteur modèle doit pouvoir inférer des scénarios communs, c'est à dire des représentations du monde convocables dans des situations stéréotypées. Et parfois, il peut aussi inférer des scénarios intertextuels - qui ne sont pas à la portée de tous - qui permettent de prévoir la fin d'une histoire ou au contraire, de déceler les violations par rapport aux règles du genre. La dernière opération pousse le téléspectateur à considérer le texte selon une perspective idéologique et ainsi mettre à jour ses hyper-codages idéologiques (*op. cit.* : 96-106). Dans le cas de *Arrêt sur Images*, le téléspectateur doit être en mesure de repérer les éléments médiatiques dérogeant à des normes, ou du moins, il doit admettre que ce qui lui est montré, par l'équipe de *Arrêt sur Images*, comme dérogeant à la norme, est inadéquat. Il doit donc connaître ces normes.

Il est évident que ce récepteur n'utilise que les propriétés qui lui sont utiles pour sa compréhension, laissant de côté celles qui ne lui servent pas immédiatement. Le récepteur doit déterminer à quel topic il a affaire. Le topic sert au récepteur pour cadrer l'énoncé, il lui donne son thème. Il faut préciser ici que la détermination d'un topic implique de faire des inférences et permet au récepteur de faire des amalgames sémantiques qui déterminent un niveau de sens appelé aussi isotopie (du grec, *iso* : même et *topos* : le lieu). Une isotopie est un faisceau de catégories sémantiques redondant qui rend possible une lecture unifiée du discours. Les isotopies correspondent dans le cas de la littérature à des phénomènes discursifs et narratifs qui peuvent être liés entre eux. Ces phénomènes fonctionnent comme des hypothèses qui garantissent la cohésion de l'énoncé et que le lecteur va devoir éprouver (*op. cit.* : 109-128). Les isotopies, pour un texte pluricodique, ne se limitent pas au linguistique : elles vont se construire à travers l'attitude des interlocuteurs, ce qui est montré à l'écran, ce qui ne l'est pas, la disposition du plateau télévisé...

La coopération interprétative s'effectue dans le temps. Chaque fois que le récepteur entrevoit

une disjonction (comme le départ brusque d'un des invités, la défense d'un point de vue atypique (par rapport à ce qu'il sait de l'instance émettrice), il est amené à prévoir des changements possibles. Quand le texte fournit des indications qui montrent que cette disjonction est importante, le récepteur entre en état d'attente et anticipe. Cela se manifeste par l'élaboration d'hypothèses sur la structure du monde et ce, en fonction de la compétence encyclopédique à laquelle le texte se réfère. Ainsi, il doit souvent recourir à un topos qui ne réduit pas la liberté du lecteur modèle mais souligne la pression du texte (*op. cit.* : 142-151). Notre étude se portera sur les hypothèses que le récepteur est amené à faire. Comment et vers quoi la médiacritique métadiscursive guide-t-elle son téléspectateur ?

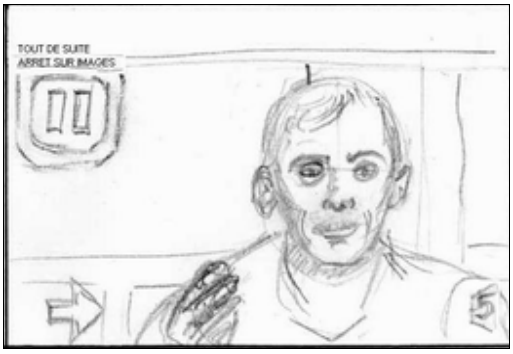
Nous nous attacherons donc, dans les paragraphes suivants, à déterminer quel est le téléspectateur modèle de *Arrêt sur Images*, quelles sont ses compétences requises et dans quelle mesure leur absence nuit à la compréhension de l'émission. Nous réfléchirons aussi à la nature du texte que constitue cette émission et au degré d'influence qu'il a sur son public. Nous nous demanderons si le public construit par *Arrêt sur Images* est celui requis pour une émission dont le contrat de lecture serait didactique.

3.3 L'annonce de l'émission : prémisses du contrat de lecture

3.3.1 Introduction

Condensé de l'émission au niveau scènographique, l'annonce de *Arrêt sur Images* est une intervention de Daniel Schneidermann, le présentateur. Elle est diffusée sept minutes avant le début de l'émission, elle est suivie d'une coupure publicitaire, de l'annonce de programmes diffusés sur France 5 et d'une nouvelle coupure publicitaire. Cette séquence très brève (vingt secondes) met en place le contrat de lecture et effectue une première sélection du public. Il est construit, focalisé autour du présentateur qui devient alors l'emblème de l'émission.

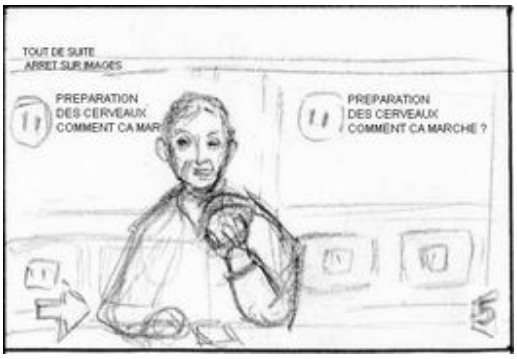
3.3.2 Caractéristiques visuelles de l'extrait





Composé d'un seul plan, le champ s'élargit avec un zoom arrière.*« C'est d'une machine redoutable dont nous allons vous parler aujourd'hui.*

Cet appareil là, le cerveau humain. Le cerveau humain, comment ça marche ? Quels sont les messages publicitaires, quels sont les programmes de télévision qui le rendent le plus disponible ?



Arrêt sur Images *se penche aujourd'hui sur le cerveau humain. »*

a Le plateau, le décor

Description

La couleur dominante de ce plateau est le bleu, décliné dans plusieurs nuances, allant du très clair au bleu nuit. Le fond apparaît d'abord quadrillé par des lignes grises, mais, avec l'élargissement du champ, le quadrillage devient en fait une superposition d'écrans. Le signe « pause » apparaît dans la première image dans un écran. Il est ensuite représenté sur quatre écrans. Il est alors complété dans les deux plus grands écrans par l'inscription « PREPARATION DES CERVEAUX COMMENT CA MARCHE ». À la fin du plan, une table, également dans une nuance de bleu, est visible. On peut y deviner un stylo et une

feuille.

Analyse

Le champ d'exercice de la praxis énonciative est le discours. Elle gère la présence des énoncés qui le composent, c'est à dire que c'est elle qui les convoque ou les engendre, qui fixe leur intensité et leur quantité (Fontanille, 1999, 2003 : 284-288). L'étude de la praxis énonciative consiste à reconnaître *a posteriori* à des processus « une intentionnalité, qui donne du sens aux aléas de l'usage » (Fontanille – Bertrand, 1995 : 171, cités par Boutaud – Veron, 2007). Ainsi, le travail de Floch, quand il opère ses « bricolages » semi-symbolique, relève d'une praxis énonciative. En effet, « les opérations de codification semi-symboliques organisent la structure propre du message, avec sa clôture et des relations spécifiques entre l'expression et le contenu. » (Boutaud - Veron, 2007 : 42). L'analyse des couleurs joue en effet sur des codes semi-symboliques, qui sont à la fois basés sur la perception et la réception des couleurs, ainsi que sur des références culturelles qui varient en fonction des individus, des situations de communication... À partir de là, nous pouvons noter que le choix des couleurs du plateau est intéressant. Nous pouvons remarquer que le bleu est la couleur dominante et que cette couleur est généralement privilégiée dans tous les programmes ayant trait à l'information tel les journaux télévisés, les émissions politiques... *Arrêt sur Images* tend donc à s'apparenter à ce type d'émissions dites sérieuses. La présence des écrans dans le fond agit sur trois niveaux. D'une part elle met en abîme le thème de l'émission, sa vocation : parler de la télévision, d'autre part elle fait référence au décor des journaux télévisés dans lesquels les écrans prolifèrent et enfin, elle propose une mise en image, une métaphore de ce qu'est l'information, De même, les feuilles, le stylo et la table en premier plan sur toute la largeur de l'écran renforcent la référence aux journaux télévisés, mettent en évidence que cette émission est informative. Le signe pause est le symbole de l'émission. C'est le même signe que celui utilisé sur les magnétoscopes, lecteurs DVD... Il signifie « arrêt sur image » mais aussi *Arrêt sur Images*. Il est associé à une phrase, thème de l'émission à venir. Cette phrase est composée de deux propositions. La première indique le thème de l'émission et la seconde est introduite par l'adverbe de manière « comment » qui implique la présence d'une explication concernant la première partie de la phrase.

b Le présentateur

Description

Le présentateur, d'abord en plan rapproché poitrine à droite de l'écran passe à gauche en plan rapproché taille. Il fait face à la caméra. Il est habillé d'une veste sombre et d'une chemise noire, il ne porte pas de cravate. C'est un homme de 40-45 ans, les cheveux grisonnants. Il parle, son visage n'est pas très expressif. Il prend dans sa main une maquette de cerveau qu'il porte à la hauteur de son visage. Il la secoue au rythme de ses paroles.

Analyse

Le cadrage du présentateur, le fait qu'il porte des habits sombres, qu'il soit assis derrière une table et devant des écrans, que son expression (physique et intonative) soit relativement neutre, qu'il soit d'un âge moyen permet de dresser un parallèle entre ce type de programme et une émission d'information, voire un journal télévisé. Deux éléments ne contribuent pas à renforcer cette ressemblance : le



présentateur ne porte pas de cravate et il tient dans sa main une maquette de cerveau humain. Ces deux éléments introduisent une autre isotopie qui est développée par le verbal, l'isotopie du pédagogue, du professeur. Cette isotopie est basée sur des images stéréotypées.

L'enseignant ne porte pas forcément une cravate, sa tenue est plus détendue que celle d'un présentateur de journal télévisé. Il montre ce dont il parle, illustre son propos par du concret dans le but d'être plus facilement compris. Il a donc une posture didactique.



3.3.3 Caractéristiques sonores de l'extrait

a Description

Une musique au rythme saccadé est diffusée tout le long de la séquence. Elle fait alterner des aigus et des graves. Le présentateur appuie certains mots en suivant le rythme de la musique. L'air est composé d' une boucle qui est répétée plusieurs fois, de plus en plus vite.
Le présentateur adopte un ton sérieux et posé. « C'est d'une machine redoutable dont nous allons vous parler aujourd'hui. Cet appareil là, le cerveau humain. Le cerveau humain, comment ça marche ? Quels sont les messages publicitaires, quels sont les programmes de télévision qui le rendent le plus disponible ? *Arrêt sur Images* se penche aujourd'hui sur le cerveau humain. »

Nous pouvons décomposer cette présentation en trois séquences.
Daniel Schneidermann débute son intervention par une métaphore hyperbolique « une machine redoutable ». Il met en évidence l'analogie entre le fonctionnement du cerveau et celui d'une machine, ce qui laisse entendre que son activité est explicable et même programmable. Néanmoins, le terme « redoutable » introduit l'idée que le cerveau, en tant que machine est à craindre, est dangereux et/ou compliqué. Schneidermann parle au nom de toute l'équipe de *Arrêt sur Images,* « nous ». Il se fait le représentant de l'émission qui s'adresse directement aux téléspectateurs « vous ».
Ensuite, il désigne avec deux déictiques « Cet » et « là » (il lève en même temps la main qui tient le cerveau) et annonce de manière générale le thème de l'émission « le cerveau ».
Il pose une première question qui problématise le thème « Comment ça marche ? ». Ainsi, l'idée qu'il existe un mode d'emploi pour le cerveau est renforcée. Il enchaîne alors avec deux questions qui particularisent le thème et le fait rentrer dans le cadre de l'émission, le fonctionnement du cerveau confronté à la télévision. Aussi, il fait également référence de façon ironique à une déclaration de Patrick Lelay, le PDG de TF1: « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible », déclaration qui a fait scandale et a été très longuement commentée.

b Analyse

Considérons dans un premier temps le sonore non verbal. La musique, par son côté répétitif, donne une impression d'interrogation. Le fait qu'elle opère une sorte de retour sur elle-même de façon plus rapide crée une idée de progression. Cette musique interroge mais n'inquiète pas. Le ton du présentateur, est un élément qui souligne le côté sérieux de l'émission. Cet aspect renforce la ressemblance avec l'attitude du présentateur de journal télévisé et celle du pédagogue. Aussi, la multiplication des questions (qui implique qu'on y réponde par la suite), le fait que ces questions soient posées de façon progressive et que l'équipe de l'émission, par le biais du présentateur, s'adresse « directement » au téléspectateur en le vouvoyant mais aussi en le regardant, met en place ce que Veron appelle un énonciateur pédagogique, qui a un savoir supérieur à celui du téléspectateur et qui compte transmettre ce savoir.
Un dernier point est introduit par le sonore verbal : l'ironie. Selon Ducrot (1984 : 211),

> « Parler de façon ironique, cela revient, pour un locuteur L, à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité et bien

plus, qu'il la tient pour absurde ».

Schneidermann fait référence aux croyances et convictions du PDG de la première chaîne française. En tant que critique de la télévision, il ne peut pas adhérer à cette déclaration de Lelay. Il y fait référence pour la dénoncer. Il met également en évidence que le thème abordé dans cette émission permet de comprendre comment ce PDG utilise les connaissances sur le cerveau pour manipuler les téléspectateurs. L'ironie est un mode d'énonciation qui apparaît régulièrement dans l'émission mais également dans les autres textes de notre corpus. Nous reviendrons donc sur cette composante par la suite et aurons l'occasion, dans la dernière partie de notre travail d'aborder ce point sous l'angle de la théorie des passions.

3.3.4 Conclusion

L'annonce de cette émission met en exergue trois caractéristiques de l'émission : son aspect informatif, son aspect explicatif et enfin, son aspect critique. Il permet donc de sélectionner un public qui possède des connaissances sur la télévision, qui a une certaine culture télévisuelle. Ce public recherche des explications quant au fonctionnement de la télévision, à la genèse des programmes. Il doit également se tenir au courant de l'actualité pour pouvoir comprendre la référence ironique à Lelay, il doit donc posséder un certain sens critique. Aussi, ce public est en droit de s'attendre à une émission explicative, qui éventuellement démontrera certains phénomènes médiatiques par des expérimentations. Cette émission s'appuiera sur l'avis de scientifiques qui complétera les interventions des chroniqueurs habituels. Cette annonce est décisive dans la sélection du téléspectateur modèle. Cette sélection s'affinera au fil de l'émission. Aussi, un autre point, connexe à cette notion attire notre attention. Il s'agit de la place occupée par le téléspectateur dans le discours de *Arrêt sur Images*.

3.4 Le statut du téléspectateur

Pour mesurer la didacticité de *Arrêt sur Images*, nous devons étudier les traces de l'énonciation dans l'énoncé (nous reviendrons dans la troisième partie sur d'autres de ces aspects). En effet, en repérant les marques, les indices personnels qui jalonnent le discours des journalistes et des invités, nous pouvons voir quelle est la place du destinataire. Il peut être désigné, cité, intégré par un « nous » ou un « on »... dans le discours de l'énonciateur. Il semble que plus le destinataire est pris en compte, plus le terrain est propice à la construction

de son savoir. En effet, nous pensons que les téléspectateurs, interlocuteurs absents mais premiers des journalistes et des invités, sont réellement pris en charge dans le discours des différents protagonistes présents sur le plateau, sont marqués. Comme nous l'avons vu plus haut, un contrat se tisse entre l'instance émettrice et l'instance réceptrice. Est-ce que ces marques construisent un contrat réellement pédagogique ? Nous partons du postulat que les marques énonciatives utilisées pour prendre en compte le téléspectateur servent avant tout à construire son image, en donner une représentation particulière (une parmi beaucoup d'autres possibles) tout en généralisant, en traçant les grands traits de son portrait et ce, en créant une illusion d'interactivité. Est-ce que le téléspectateur empirique peut se reconnaître dans ce téléspectateur idéal ? Quelle est en fait l'image des téléspectateurs de l'émission qui apparaît dans le discours du locuteur ? Leur permet-elle d'adopter une attitude propice à l'apprentissage ? Nous tenterons de répondre à ces questions en analysant des séquences dans lesquelles le téléspectateur est représenté.

3.4.1 Le téléspectateur spectateur : un objet d'étude (Annexe 3)

La didacticité implique de prendre en compte l'interlocuteur à qui l'on s'adresse. *Arrêt sur Images* et plus particulièrement ici Judith Bernard (JB) utilise les pronoms « nous » et « on » pour marquer cette prise en compte mais également pour inclure dans son discours différents locuteurs.

JB :« qui NOUS parle », « **« décapitation »** NOUS dit-il », « il finit par NOUS les décrire », « ce qu'il veut NOUS dire »
Dans les séquences précédentes, Bernard met en évidence le rapport entre le présentateur « il », « qui » et son public « nous », public dans lequel elle s'inclut, dont elle est le porte-parole.

JB : « NOUS avons absolument pas demandé à voir »
Ces téléspectateurs émettent leur avis quant au procédé énonciatif de Hondelatte, ou plutôt, la chroniqueuse reconstruit, à partir de son ressenti personnel, à partir de sa propre expérience ce qu'elle pense être la pensée des téléspectateurs du journal.
Avec l'utilisation de ce « nous » inclusif, Judith Bernard peut faire passer son point de vue, son ressenti, comme étant le ressenti de tous les téléspectateurs. Elle n'a pas besoin donc de se justifier car ce n'est pas elle qui parle mais les téléspectateurs qui s'expriment à travers son

discours.

3.4.2 Le téléspectateur analyste (Annexe 3)

JB : « Il a besoin sûrement aussi de NOUS livrer en partage », « il va essayer de NOUS enfermer »

Ici, nous avons toujours le rapport présentateur / téléspectateurs représenté par le couple il / nous, mais cette fois, les téléspectateurs sont moins passifs, ils sont conscients des procédés utilisés par Hondelatte et les formulent. Ils analysent les causes de la dérive énonciative du présentateur (« il a besoin », « nous enfermer »). Ils passent, dans le discours de Bernard, du statut de spectateurs à celui d'acteurs de la réception. Nous avons ici une manifestation du pathémique, qui fait croire à l'instance réceptive à la possibilité d'un passage d'un rôle passif à celui d'acteur.

Le pronom « on » recouvre différentes réalités. Il a une valeur plus générale, il est surtout utilisé pour parler de la règle, des règles relatives aux journaux télévisés (« c'est la règle à laquelle ON s'est tous habitués », « ON est en rupture totale avec la routine », « ON a une entorse à la règle », « ON peut avoir quelques surprises », « ON est au-delà du montrable », « ON a une espèce comme ça de de coup de force »). Dans les exemples précédents, « on » renvoie donc à Judith Bernard et aux téléspectateurs (de *Arrêt sur Images*) en tant qu'analystes, en tant que personnes habituées à ce type de discours à l'apparence scientifique. Elle énonce donc ses remarques, ses analyses en englobant dans son processus de réflexion son auditoire. *Je pense ainsi et si vous m'écoutez et me comprenez, vous penserez et ressentirez de même.*

JB : « comment *NOUS rendre témoin sans NOUS montrer les images »*

Ici, « nous » sert à faire une généralisation. Cette formulation est un décrochage : à partir d'un exemple précis, Judith Bernard établit une règle valable dans tous les cas de figure. À la manière d'un manuel scolaire, elle pose un problème, introduit par « comment... », et le fait suivre par sa solution, présentée sous la forme d'une description : le procédé utilisé par Hondelatte.

JB : « ON décrit quelque chose », « ON donne littéralement à voir ce qu'ON décrit », « ON ne veut pas montrer d'image mais qu'ON veut quand même que *chacun* imagine », « *ON* imagine ici »

« On » met en situation. C'est à dire qu'il permet aux interlocuteurs de se sentir plus impliqués, ils ont leur place dans le discours de la chroniqueuse en tant que personnes

susceptibles de construire une hypotypose mais aussi, capable d'en reconnaître. « on » permet de donner un caractère singulier à la définition de l'hypotypose (l'interlocuteur est impliqué) tout en lui préservant son caractère général.

JB : « et *ON* imagine *tellement bien* qu'ON se demande »

À nouveau, « on » renvoie à ceux qui analysent, qui jugent (« tellement ») et qui se posent des questions. Ainsi, tout en exprimant le point de vue supposé des téléspectateurs, leur questionnement quant à l'éthique de Hondelatte, Bernard crée, en apparence, un discours scientifique car calqué sur une démarche scientifique type : décrire, analyser et questionner.

Judith Bernard opère un glissement de pronom : « *NOUS forçant à devenir témoin de ce qu'ON n'a pas vu*. »

« On » et « nous » n'ont pas le même référent. Cette tournure est assez étrange car le fait de les utiliser à la suite, dans la même phrase tend à faire penser le contraire. Quels peuvent-être ces deux référents distincts et en quoi est-il intéressant de les distinguer ? « Nous» renvoie aux téléspectateurs du journal mais également à Judith Bernard et aux téléspectateurs de *Arrêt sur Images* (en tant que téléspectateurs-analystes) et « on » renverrait seulement aux téléspectateurs du journal, ou peut-être même, de façon plus générale à toute personne n'ayant pas vu ces images.

La chroniqueuse opère donc un partage entre les différents types de téléspectateurs : il y a ceux qui n'ont pas conscience des stratégies énonciatives du journaliste et ceux qui en sont conscients, qui se sentent « forcés à ». « Nous » et « on » peuvent représenter l'un ou l'autre sans distinction. En faisant cette distinction, Judith Bernard, et à travers elle, l'instance émettrice *Arrêt sur Images,* met en évidence deux types de téléspectateurs, deux seuils d'observateurs (Mitropoulou, 2007). Les premiers sont de simples observateurs-spectateurs qui subissent la réception tandis que les seconds, seraient devenus, grâce au travail critique de *Arrêt sur Images*, des observateurs-assistants, qui prennent du recul vis à vis de ce qui leur est dit et montré, qui l'analyse. Or, cette distinction fait partie des stratégies de la médiacritique métadiscursive pour faire croire à une augmentation des capacités de leur instance réceptrice. Nous étayerons cette constatation avec l'analyse de textes supportés par d'autres médias dans la deuxième partie et approfondirons cette question de stratégie dans la troisième partie.

3.4.3 Conclusion

Judith Bernard inclut de façon évidente le téléspectateur de *Arrêt sur Images* dans son discours, l'associant à ses réflexions par des « nous » et des « on » inclusifs. Elle semble tenir

compte de son auditeur, alors que ce procédé est surtout usité pour légitimer son propre discours, mettre en évidence sa pertinence. Notre première impression est renforcée, *Arrêt sur Images* propose une didacticité de surface. L'étude des interactions nous permettra de confirmer ou de nuancer cette première constatation.

4. LES INTERACTIONS (VERBALES OU NON VERBALES) DANS *ARRÊT SUR IMAGES*

Nous partons du postulat que toute communication est basée sur une différence initiale de nature et de quantité d'informations. La communication permet, selon son étymologie latine, leur mise en commun. Or, quelle est la visée de *Arrêt sur Images* si ce n'est de confronter les connaissances des journalistes à celles de leur public ? À la lumière de Kerbrat-Orecchioni (1990) et de Robert Vion (1992, 2000), nous allons étudier comment se jouent les interactions. Nous avons choisi de ne pas nous restreindre aux seules interactions verbales et d'étudier également les gestes, les attitudes des interlocuteurs d'une part car notre objet d'étude est plurimodal et d'autre part car la communication n'est pas seulement affaire de langue. En effet, la kinésique est également productrice de sens interprétables par les interlocuteurs. Nous nous intéresserons surtout à la manière dont la production et la transmission de savoirs ont lieu dans une situation à prétention didactique.

4. 1 Interactions : définition

4.1.1 Destinataires réels en situation de communication médiatique

Nous verrons dans un premier temps ce qui caractérise un acte de parole. L'acte de parole implique que l'on s'adresse à quelqu'un. Or, il apparaît que, comme dans toutes émissions (télévisuelles ou radiophoniques) l'acte de parole est de plusieurs natures dans *Arrêt sur Images*. Dans un premier temps, nous envisagerons les situations énonciatives en fonction des relations entre les différents acteurs de l'échange non pas directs mais premiers. En effet, les destinataires directs de l'échange (ceux à qui participent à l'interlocution) sont à distinguer des récepteurs indirects (qui ne font que l'observer). Or, dans un échange médiatisé, il existe un échange (direct) entre personnes en présence, sur le plateau télévisé par exemple mais cet échange est destiné avant tout aux téléspectateurs, qui doivent être alors considérés comme des destinataires premiers. Nous développerons donc cette distinction dans les pages qui suivent.

Le présentateur peut s'adresser aux téléspectateurs, il regarde la caméra en face, utilise cet objet comme intermédiaire entre lui et son public invisible. Il emploie alors les pronoms

personnels « nous » et « vous » (« toi » et « moi » plus rarement) qui lui permettent de se positionner par rapport à lui. Il s'inclut ou se met à part vis à vis de lui. Dans ce cas d'interaction médiatisée, toute forme de réponse directe de la part des téléspectateurs est à exclure. Il est vrai qu'avec l'utilisation du téléphone, Internet et des SMS et bien sûr, la diffusion, quasi-simultanée, par ce biais, des réactions du public, il peut sembler que les téléspectateurs aient un droit de réponse. Mais ce procédé est illusoire : seuls les messages choisis sont diffusés (quand ce ne sont pas des messages créés par les réalisateurs de l'émission...[44]), et ainsi, ils ne font que confirmer le présentateur dans son discours : soit le public pense comme lui, soit il pense ce que le présentateur dit qu'il pense. Aussi, l'émission que nous étudions ne propose pas ce type de communication entre l'instance émettrice *Arrêt sur Images* et l'instance réceptrice, ces téléspectateurs. Le présentateur va produire une sorte de monologue, il renforce ainsi le contrat fiduciaire entre lui et son public, en s'adressant directement à lui.

Il peut également parler aux personnes qui l'entourent. Il s'adresse alors aux chroniqueurs et aux invités. Il introduit leurs chroniques et cette introduction peut devenir très symbolique, c'est à dire que, par le jeu sur les reformulations, le présentateur va leur donner la parole, le pouvoir, et ce passage va être entériné par la reprise des mêmes termes (*cf. infra*). Il peut également demander au chroniqueur d'expliciter son propos, vérifier qu'il l'a bien compris. Son comportement est quelque peu différent avec les invités. S'il les incite à s'exprimer, généralement, ce n'est pas par une phrase introductive, une présentation, mais par une question. Cette question oriente le discours de l'invité et elle est reposée plus tard, sous une forme plus ou moins équivalente, si le locuteur l'a éludée dans sa réponse. Le présentateur ne dialogue[45] pas vraiment avec son interlocuteur mais a plutôt une fonction de guide : il doit le recentrer dans son discours. L'invité doit répondre aux questions que le présentateur pose au nom du public qui se pose lui-même ces questions. Nous sommes alors confrontée à une figure assez complexe : le présentateur reprend le discours supposé des téléspectateurs dans une visée didactique (*cf. infra*, 5. Reformulations et didacticité). En effet, comme nous l'avons

44 Un SMS raciste avait ainsi été diffusé en septembre 2005 lors d'une émission de « On ne peut pas plaire à tout le Monde ». Ce SMS n'émanait pas directement des téléspectateurs mais avait été (re?)rédigé par un des collaborateurs de Marc-Olivier Fogiel.

45 Du grec dia : à travers et logos : le discours, « parole qui circule et s'échange » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 179). Le terme de dialogue est fréquemment défini comme un « entretien entre deux personnes » (le petit Robert, 1991) et ce que fait le présentateur pourrait, en apparence, correspondre à cette définition mais nous mettons quant à nous l'accent sur l'aspect construit et productif de cette activité, sur l'échange, ce qui ne correspond pas au cas cité ci-dessus.

vu précédemment, tout acte de langage qui se veut didactique se doit de prendre en compte son destinataire. Or, le destinataire de l'émission, son téléspectateur modèle est censé être critique face à ce qu'il voit. Ainsi, en adoptant l'attitude supposée interrogative des téléspectateurs, le présentateur renforce le paraître didactique de son émission.

Ce comportement et les effets de sens qu'il implique, peut être renforcé par la kinésique, l'attitude physique des interlocuteurs mais également par le choix des plans, leur enchaînement. Il peut également être contredit et signifier que le locuteur ne pense pas ce qu'il dit et use notamment du mode ironique.

Il arrive aussi que les journalistes et les invités parlent entre eux, sans passer par le présentateur (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 13-17). À ce moment, il existe un destinataire direct, qui est indiqué par le regard, l'orientation du corps... du locuteur mais également deux types de récepteurs indirects : ceux qui sont en présence, qui assistent à l'échange sans y participer oralement (les chroniqueurs et invités présents sur le plateau) et, du fait de la médiatisation, les téléspectateurs. Tout destinataire, qu'il soit direct ou indirect, a un rôle important (*ibid.* : 82). Cette affirmation nous amène à nous demander si ce sont les téléspectateurs qui sont les destinataires indirects étant donné que les émissions sont produites pour eux... Il est évident que la communication médiatique est différente de celle interpersonnelle. Elle propose une interlocution multiple dans laquelle chaque locuteur présent sur le plateau met en place son propre contrat[46] avec le public. Ce contrat apparaît dans la matérialité du discours à travers les différentes stratégies employées par les locuteurs, la place qu'ils assignent à leur interlocuteur-téléspectateur dans leur discours. Nous devons donc nous demander dans quelle mesure ces caractéristiques jouent sur la transmission du savoir, comment le leurre interactionnel est construit et quelle est son influence sur la réception des émissions. Ajoutons à ceci que

> « Tout au long du déroulement d'un échange communicatif quelconque, les différents participants, que l'on dira donc des « interactants » exercent les uns sur les autres un réseau d'influences mutuelles_ parler, c'est changer en échangeant » (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 17).

Nous tenterons de démontrer que les interlocuteurs n'ont pas pour but d'exercer leur influence sur les personnes en présence mais sur un absent : le public. Soit, vouloir exercer son influence sur l'autre, le faire rentrer dans son univers de discours est un des principes inhérent de la communication mais ce phénomène tend à modifier le contrat établit entre les téléspectateurs et *Arrêt sur Images* : cette dernière n'a plus une visée didactique, mais

46 Il ne s'agit pas ici du contrat de lecture de Veron, c'est à dire, relatif à son support, mais d'un contrat particulier, interpersonnel.

argumentative. Il ne faut plus transmettre mais persuader. Le téléspectateur doit adhérer à ce qui est dit. Nous avons étudié (*cf. supra*) un extrait qui mettait bien en évidence ce jeu sur le double destinataire : la chronique du médiateur souligne en effet que c'est bien aux téléspectateurs que les chroniqueurs s'adressent avant tout et non à la personne qui leur fait face.

4.1. 2 Les « rapports de place » et rôles

L'interaction, définie comme une action conjointe qui nécessite au moins deux acteurs, est conflictuelle et / ou coopérative. C'est à dire que les acteurs de l'interaction peuvent être d'accord ou non soit, mais également peuvent avoir envie ou non d'écouter et d'adhérer au discours (dans sa totalité ou en partie) de l'autre. L'interaction s'inscrit dans un cadre social, elle est régie par le lieu et la situation, mais aussi dans le temps. C'est pourquoi elle est fondamentalement dialogique[47] : elle est déterminée par l'ensemble des interactions antérieures. Chaque interactant tient compte plus ou moins consciemment des échanges qu'il a vécus, auxquels il a assisté pour construire l'interaction en cours.

Quand il est en interaction, le locuteur endosse un rôle, le « moi » qu'il voudrait être. Il s'adresse donc « en tant que », en fonction de ce rôle qu'il s'est octroyé, qu'il croit que l'interlocuteur en face lui octroie, à un autre que le locuteur place dans un rôle, qui se place lui-même dans un rôle (qui n'est pas forcément le même). Le locuteur construit alors, en fonction des contraintes sociales, du média et du genre, un « système de places » qui se déploie autant au niveau du verbal que du non verbal. Pour aller plus loin, même le décor du plateau contribue à renforcer ce système. S'engage alors un jeu complexe : le locuteur, en prenant en compte l'image qu'il a de l'autre et l'image qu'il pense que l'autre a de lui, tente de reconstruire l'interprétation que l'autre fait de son discours (Vion, 1992 : 17-43). Il peut donc, en se basant sur ses croyances plus ou moins fondées, en se basant sur le « système de places » qu'il a construit, adapter son discours, mettre en place ce que nous pourrions qualifier de stratégie discursive. Nous essayerons de voir comment ce « système de places » s'inscrit dans l'énonciation de l'émission et quelles en sont les conséquences. Est-ce qu'il devient apparent, est du coup reconnu ou rejeté par les différents interlocuteurs ? Il est alors

47 Concept développé par Bakhtine qui met en évidence que, bien qu'un énoncé ne soit émis que par un interlocuteur, il est nécessairement imprégné par d'autres énoncés car cet interlocuteur se positionne, de façon consciente ou non, par rapport à ce qui a été dit, est en train de se dire sur le sujet (Sophie Moirand, 2002 : 175-178).

évident que la communication est basée sur des représentations (*ibid.* : 47). Nous les mettrons à jour et tenterons de mesurer leur influence. Cette caractéristique rejoint en partie l'étude du contrat de lecture de l'émission. En effet, établir le contrat de lecture de l'émission nous a permis d'en déterminer l'horizon d'attente. Or, cet horizon d'attente est mis en place en fonction du téléspectateur modèle construit par les réalisateurs de l'émission. Ce téléspectateur modèle est bien sûr différent de celui empirique (de fait, il n'existe pas) mais il ressemble fortement aux différents interlocuteurs invisibles imaginés par le présentateur, les chroniqueurs et les invités. Il en a certaines caractéristiques.

Une situation peut engendrer des rôles institutionnalisés ou occasionnels. Nous verrons que dans *Arrêt sur Images*, le cadre institutionnel domine. Le statut et l'identité sociale des protagonistes influencent énormément le déroulement des interactions. Ainsi, les journalistes spécialistes des médias sont en position haute par rapport au téléspectateur néophyte qui est lui, en position basse. Ce rapport peut sembler s'inverser quand, par le biais du forum Internet, les téléspectateurs reprochent aux journalistes leur manque de professionnalisme, par exemple. À leur tour, ils peuvent donner des leçons. Or, nous avons vu, en étudiant précisément cette situation dans les paragraphes sur l'autocritique, que leur rôle, en apparence mis en avant, étant en fait illusoire. Le téléspectateur n'est en aucun cas un professionnel des médias (bien qu'il les connaisse de plus en plus, comme le souligne Hélène Romeyer, 2004) : il paraît ce qu'il n'est pas. Nous somme ici encore confrontée à un jeu sur le contrat véridictoire, c'est à dire un jeu sur la (non) coïncidence entre l'être et le paraître. Mais nous développerons dans la troisième partie cette notion. En ce qui concerne les interactions entre les journalistes et les invités, elles varient en fonction de leur statut d'une part, mais également en fonction de leur position idéologique (position qui peut bien sûr découler du statut). En effet, si cette position est la même que celle du journaliste interlocuteur, l'invité comme son interlocuteur sera à la recherche d'une position haute, dominante. Mais les relations entre les locuteurs influencent également les rapports de place. C'est à dire que les rapports qu'ils entretiennent entre eux, leur connaissance mutuelle, le fait qu'ils soient reconnus ou non comme interlocuteurs valables, qu'ils soient considérés comme spécialistes ou non dans un domaine... joue sur la place qu'ils ont à l'intérieur des échanges et sur la valeur qu'un spectateur, qu'un interlocuteur externe peut donner à cet échange.

Aussi, il faut prendre en considération que le locuteur peut s'inscrire dans plusieurs rôles. À un même moment ou au cours de l'interaction, son rôle peut changer. Cette superposition et / ou transformation est rendue possible par l'utilisation du discours de l'autre, l'insertion dans

son propre discours de la parole réelle ou supposée d'un autre locuteur : ainsi, les journalistes dans *Arrêt sur images* posent des questions que le public aurait posées, ils interpellent le public de façon plus ou moins évidente, le poussent à se projeter, s'investir dans les analyses (op.cit : 127-137) (*cf. infra*, Les reprises), mais également par l'attitude de l'interlocuteur ou du moins, ses réactions supposées. Nous aurons à nous interroger sur ces déplacements et leur incidence sur la construction de sens. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, la réception est influencée par les rôles que chacun s'octroie, et les places qui en découlent. Leur étude nous permettra de voir comment un discours est valorisé ou discrédité en fonction de la place que tient son locuteur. L'étude des changements de rôle mettra à jour les stratégies adoptées pour renforcer le discours.

Les locuteurs doivent tenir compte de l'ethos de leur interlocuteur, c'est à dire qu'ils doivent préserver la face de l'autre tout en préservant la leur. En effet, un locuteur trop agressif, qui écrase ses interlocuteurs perd en crédibilité et, dans le cas de *Arrêt sur images*, mettrait en péril l'apparence didactique de l'émission. Ainsi, les locuteurs vont construire des stratégies plus ou moins conscientes dans lesquelles ils utilisent leur position (haute ou basse) pour obliger l'interlocuteur à prendre la place qui lui est symétrique. Notons qu'une position basse n'est pas, en fonction de la stratégie abordée, forcément une position de faiblesse. C'est une position qui peut être choisie dans le but de mettre en péril celle de l'interlocuteur. Ce dernier devra alors mettre en œuvre des moyens pour garder une position haute, qui, du fait de son instabilité n'est pas confortable. Ou encore, les locuteurs peuvent jouer sur un double rapport de place, tenant deux rôles simultanément (ibid : 116-117). Ces stratégies vont être exploitées par les journalistes pour analyser les extraits télévisuels mais également pour construire les interactions dans lesquelles ils s'inscrivent.

4.1.3 Mise en scène de l'interaction et notion de plaisir

Nous pouvons alors aborder la question du but de l'interaction. Pour ce faire, nous devons considérer les participants : leurs caractéristiques individuelles, physiques, sociales, psychologiques et les relations qu'ils entretiennent entre eux (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 79-80). Windlisch (1987 : 26) affirme :

> « Quel est l'objectif essentiel d'un discours conflictuel si ce n'est de séduire, de rendre complice et de prendre à témoin le public ? C'est la raison pour laquelle un discours conflictuel doit presque automatiquement revêtir un air de mise en scène, un aspect spectatoriel, théâtral et parfois ludique. »

Ceci confirme que la sélection des participants, des invités, est décisive. Le but avoué de l'interaction est d'informer en donnant à entendre des avis contradictoires (particulièrement quand elle revêt la forme d'un débat) ou complémentaire. Mais le but réel est bien de plaire, d'attirer les téléspectateurs qui, nous y revenons, deviennent les destinataires directs des échanges. C'est ce que Kerbrat-Orecchioni (1990) nomme un trope communicationnel. En apparence, le destinataire direct est un des participants alors que c'est en fait une des personnes qui assiste à l'échange sans y participer et ceci a lieu sans que le sens général de l'interaction ne change (*ibid.* : 93). Donc si son sens général n'est pas modifié, nous pouvons entendre que son sens particulier, local, l'est. En effet, nous l'avons déjà suggéré auparavant, la communication médiatisée, de par sa nature, propose des rapports entre les interlocuteurs différents de ceux occasionnés par une communication interpersonnelle. Le fait que ces rapports soient modifiés a forcément un impact sur le sens. Soit, le discours des interlocuteurs directs, qu'il soit médiatisé ou non, qu'il soit en public ou non garde le même sens mais les interlocuteurs directs adopteront des attitudes différentes sachant qu'ils s'adressent à des destinataires présents mais également à des destinataires absents et que ces derniers prennent une place dans l'interaction en fait plus importante que les premiers.
Aussi, dans *Arrêt sur Images*, le téléspectateur « prend » même « la parole » quasi directement. En effet, un dimanche par mois, une chroniqueuse sélectionne parmi les messages de téléspectateurs postés sur le forum de l'émission ceux qui critiquent les chroniques ou les chroniqueurs. Ces derniers doivent alors répondre de leurs actes et de leurs dires. Cela dit, comme nous l'avons démontré par ailleurs (*cf. infra* : 1. 1. 1 La critique faite par les téléspectateurs), ce dispositif tient plus du leurre interactif.

Nous ne pouvons que nous interroger face à ces deux phénomènes : le public semble être pris en compte, soit, mais n'est-ce pas seulement une apparence : nous sommes tentée de penser que ce type d'interactivité est surtout là pour permettre au locuteur d'introduire son propos. Il sélectionne, choisit, crée une parole du téléspectateur qui met en fait en valeur ce qu'il a à dire et il fait de même en sélectionnant ses invités, en leur laissant ou non la parole.

4.1.4 Les différents types d'interaction

Un des enjeux de l'interaction est de construire du sens. Cette action n'est possible qu'en se basant sur les présupposés culturels, c'est à dire en postulant que les actants aient une même base culturelle. L'interaction, tout en justifiant et structurant l'ordre social préexistant, modifie

et restructure des valeurs culturelles et donc cet ordre social (Vion, 1992 : 94). Nous pouvons nous intéresser aux différents types d'interactions verbales utilisés dans *Arrêt sur Images* pour construire du sens.

Nous avons traité précédemment une des séquences les plus importantes de *Arrêt sur images* : le « dossier-débat ». Selon Vion (1992, 2000), le débat est une discussion plus organisée qui permet de confronter des opinions autour d'un sujet dans un cadre délimité, en présence d'un public et d'un modérateur. Lors d'un débat, les protagonistes ont des positions plutôt symétriques. Ils ont le même statut. Le débat est dominé par le mode compétitif bien qu'une coopération entre les protagonistes puisse s'instaurer. Le public en est le véritable enjeu et c'est ce qui nous permet d'affirmer que le débat est avant tout une mise en scène (*ibid.* :138). Aussi, ce débat est composé de moments d'interview, c'est à dire que le présentateur pose des questions à un invité. Elle implique une dissymétrie des rôles interactionnels. Sa finalité est de faire émerger des informations. C'est également une mise en spectacle. L'entretien est tenu sur un thème précis, il a un enjeu et se doit d'être sérieux. (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 113-123) Nous verrons comment *Arrêt sur Images* évolue dans ces différentes catégories et pour quoi. Il est ici évident que la question de la mise en spectacle émerge et qu'elle va à l'encontre de la volonté didactique affichée de l'émission.

4.1.5 Les tours de parole

Le système des tours de parole nous a paru également un point décisif dans l'analyse de *Arrêt sur Images*. Si dans une conversation dite « naturelle », les tours de parole vont généralement de soi, les échanges se déroulent selon des règles tacites, il n'en va pas de même dans les émissions. En effet, l'alternance des tours est réglée par un modérateur, le présentateur, qui distribue et reprend la parole, est responsable du débat, le mène. Il est position « méta » et donc « hors-jeu ». Or**,** qu'en est-il de la place de Schneidermann, respecte t-il réellement cette neutralité ou ne peut-il s'empêcher de participer ? Nous pourrons, en observant le moment des changements de tour, répondre à ces questions. En effet, une fin de tour est marquée. C'est la fin d'une phrase, le locuteur se tourne vers son interlocuteur, marque une pause... Est-ce que ces marques sont apparentes ou est-ce que les paroles se chevauchent, s'entrecoupent ? Est-ce que ces ratés communicationnels nuisent à la production d'informations pour le téléspectateur (*ibid.* : 153-192) ?

4.1.6 Investissement et influence des interactants

Les interactants peuvent s'investir plus ou moins dans l'échange. Cela peut se borner à une écoute bienveillante (reprise, sourire, hochement de tête...) qui n'est pas pour autant sans incidence sur l'échange. En effet, cette attitude agit sur le locuteur car elle définit la place que l'interlocuteur veut prendre dans l'échange et montre que le locuteur est pris en considération par celui qui l'écoute (ibid : 249-251).

Le locuteur peut au contraire être à la recherche de l'avantage. Il mettra tout en oeuvre pour paraître plus convaincant, ne se laissera pas entamer par les critiques. Il prendra des initiatives au niveau communicationnel (ouverture, choix des thèmes, changement...) Mais sa position, du fait qu'elle est basée sur une mise en concurrence avec les autres partenaires de l'échange, demeura précaire (*op. cit.* : 251-252).

Ou encore, il peut miser sur le consensus, mettant en avant les éléments communs à tous en expliquant, reformulant, bref, en effectuant un travail métalangagier. Cette position pourrait être idéale pour faire passer les informations (*op. cit.* : 254).

Nous aurons donc à réfléchir aux différentes stratégies que les journalistes et leurs invités adoptent durant les émissions. Ces stratégies prennent part dans la validation des différents interlocuteurs. Sont-ils reconnus par le présentateur, se reconnaissent-ils entre eux, quelles sont les marques qu'ils donnent à voir mais aussi donnent à voir au public pour encourager ou rompre un échange (*op. cit.* : 24) ? De fait, nous pouvons nous interroger quant à l'utilisation de ces différentes stratégies. En effet, sont-elles variables, changeantes, en fonction du thème du dossier-débat, et donc en fonction du type d'invité ? Nous posons l'hypothèse que l'idéologie véhiculée par l'émission transparaît dans les interactions au dépend ou à la faveur des invités, au détriment en tout cas d'une information objective. Nous pensons également que cette caractéristique apparaît de façon encore plus évidente dans une interaction particulière qui est le débat[48].

4.2 L'argumentation au service de la didacticité

L'argumentation est un point essentiel dans *Arrêt sur Images*. Cette émission, dont la visée didactique semble être au coeur de ses préoccupations, développe des stratégies argumentatives très poussées. Comment se manifestent elles et pourquoi tiennent elles une place si importante ?

48 *cf. infra* : Chapitre 1, 1.3 Le Débat

4.2.1 Pré-requis

Selon Perelman (1970 : 13-23), le but de l'argumentation est de provoquer ou d'accroître une adhésion à des thèses. Ainsi, l'argumentation, tout comme la didactique vise la transformation des représentations de l'interlocuteur. Bien que leur cadre théorique d'origine diffère, la définition de l'argumentation de Perelman étant néo-classique, (Perelman se base sur la logique aristotélicienne -pour la dépasser-, et affirme, en prenant le contre-pied de Descartes, que le domaine de l'argumentation est celui du vraisemblable, du plausible... mais pas du vérifiable) ce point particulier rappelle l'analyse de l'énonciation selon Courtès, que nous abordons dans la troisième partie : un énonciateur veut agir sur un énonciataire, lui FAIRE CROIRE et l'empêcher de croire aux thèses inverses. Rapprocher ces deux théories repose sur le postulat que l'énonciation est toujours argumentation et que le discours argumentatif est seulement une forme énoncive qui met en évidence le fonctionnement du langage. L'argumentation ne permet pas seulement d'élaborer un savoir valide (qui prendrait alors le nom de Vérité) mais c'est également communiquer et faire admettre ce savoir. L'argumentation prend toute son ampleur au sein d'une théorie de l'énonciation. Elle s'applique à ce qui ne peut pas être résolu par des procédés incontestables et qui ont un rapport avec les valeurs. Le recours à la discussion raisonnable, dialectique et rhétorique est de l'argumentation.

L'étude de l'argumentation de Perelman met en fait l'accent sur l'énoncé, ou plutôt une partie de l'énoncé : les arguments. Les arguments sont utilisés en tant que preuve pour provoquer une action chez autrui et ce, en fonction de l'auditoire. Grize (1990 : 40 cité par Charaudeau 2002 : 67) met quant à lui en évidence que, si les arguments sont essentiels à la construction d'une argumentation, leur agencement, la façon dont ils sont énoncés... sont également primordiaux, et sont autant porteurs de sens. Pour lui, argumenter consiste en choisir ce qu'il faut dire ou non pour « faire partager sa vision » des choses à son interlocuteur.

Nous pouvons alors nous interroger sur la visée de toute argumentation. En effet, l'argumentation n'a pas dans tous les cas un objectif clairement persuasif ou convaincant. Elle peut se limiter, dans les conversations ordinaires, à un échange de points de vue, sans pour autant qu'il en découle des conclusions. Il nous semble par contre que, de par la nature de notre corpus, nous soyons plutôt confrontée à des argumentations à visée persuasive, c'est à dire que l'auditoire va être convaincu par une argumentation logique ou faisant appel aux sentiments mais cette argumentation n'est valable que pour un auditoire particulier (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1958 : 36). Or, la persuasion implique l'action et cette action est

enclenchée par le pathos (Charaudeau, 2002 : 430). Le pathos joue sur l'expression, voire la simulation d'émotions, et ce, dans le but de créer une identification chez l'interlocuteur. Le pathos s'appuie sur l'ethos qui est en fait la représentation que le locuteur donne de lui à travers son discours. Cette image se base volontiers sur des stéréotypes (Mainguenau 1991 cité par Ruth Amossy, 1998 : 239) Les discours, dans *Arrêt sur Images* ont donc pour ambition non seulement de faire partager leur point de vue mais aussi de créer une réaction chez le téléspectateur, de l'impliquer dans le discours. Cela est d'autant plus important que cette émission se donne justement une image didactique et que la didacticité implique une transformation de l'interlocuteur Nous reviendrons sur ce point, par le biais de la théorie des passions dans la troisième partie.

4.2.2 Cadre social

L'énonciateur adapte son discours à l'énonciataire. L'étendue de l'auditoire conditionne donc dans une certaine mesure les procédés argumentatifs. L'argumentation (Perelman - Olbrechts-Tyteca, 1958 : 24-27) est souvent réglementée par ceux qui détiennent dans la société le pouvoir et l'autorité. Perelman ne s'attardant pas plus sur ce point, nous supposons que l'argumentation dépend autant, pour ses prémisses que dans son déroulement, de ce qui est communément accepté, des thèses admises connues de son auditoire. Elle se justifie également par rapport à un précédent : elle suit donc la règle de la justice, insiste sur les similitudes entre ce qu'elle défend ou combat avec un fait qui a déjà eu lieu, qui est déjà débattu. Les journalistes, les producteurs, l'état... seraient, apparemment, ceux qui détiennent ce pouvoir. L'argumentation dans *Arrêt sur Images* serait-elle aussi basée sur des savoirs communément admis ?

4.2.3 Jeu sur la temporalité

L'argumentation (Perelman, *op. cit.* : 40-63) est une action en vue de déclencher une autre action : changer l'auditeur et ce, même quand elle renforce l'ordre social, pour que cet auditeur soit disposé à agir. Il existe des limites strictes quant à l'introduction d'arguments mais une utilité illimitée. Il y a alors un problème de choix. L'orateur a donc recours à des sous-entendus, signifiant que d'autres arguments sont convocables pour défendre sa thèse mais laissant le soin à l'auditoire de les reconstruire. Il peut également créer des diversions : brouiller les pistes pour gagner du temps. Le temps du débat est effectivement limité, il oblige

l'auditeur à se décider, à agir même si l'argument n'est pas tout à fait convaincant. Ou encore, l'orateur peut choisir de ne pas utiliser tout le temps qui lui est imparti, signifiant ainsi que ses arguments sont assez solides pour ne pas avoir besoin d'être étayés.

Le débat n'est repris, se justifie, que quand il y a l'introduction d'un fait nouveau. Dans *Arrêt sur Images*, le débat est déclenché par l'apparition dans le champ télévisuel de quelque chose de nouveau, d'une émission qui déroge aux règles établies. L'argumentation serait en quelque sorte déclenchée par l'introduction d'un événement médiatique. Alors, si le débat est déclenché par l'événement, toute émission, campagne publicitaire ou électorale... traitée dans un débat peut être considérée comme un événement. Argumenter sur quoi que ce soit légitime son objet dans son statut d'événement.

La réflexion sur le discours se mêle à l'objet du discours, il peut y avoir fréquemment des changements de niveau de ce type, l'orateur revenant sur son discours pour le justifier, faisant usage du métalangage.

Par opposition, la démonstration est un système isolé du contexte, univoque et donc figé dans le temps. Elle échappe au conditionnement social. C'est un enchaînement de preuves qui permet de conclure, à partir de vérités et de certaines propositions à la vérité d'autres propositions. C'est une enfilade de structures et de formes dont le déroulement ne saurait être récusé. Ainsi, il semble que Sébastien Bohler tente d'analyser les séquences télévisuelles en recourant à des démonstrations, donnant à sa chronique un caractère de vérité[49]. Adam (1992) quant à lui ne tient pas à opposer argumentation et démonstration, le caractère scientifique de la démonstration n'excluant pas sa remise en cause possible au vu de ses recherches, nous sommes amenée à réviser notre jugement sur la rubrique de Bohler. La démonstration serait une variante de l'argumentation, basée sur le même schéma prototypique.

L'argumentation témoigne de l'achèvement progressif de la pensée dans les paroles. L'ordre des arguments est important, le fait qu'ils soient placés avant ou après a une influence sur l'auditoire. L'argumentation est en effet basée sur la prise en considération du temps, de l'influence de certaines actions sur lui et la situation. L'argumentation appartient en plein à la communication. Dire quelque chose pour le nier ou le répéter produit du sens.

Le jugement de valeur est difficilement distinguable des jugements de réalité. Son statut varie en fonction de sa place dans le discours. Il n'y a pas de contradiction, seulement des incompatibilités qui résultent d'une décision, une « contradiction logique »

L'argumentation est liée à l'anthropologie, la sociologie et la psychologie. Elle varie selon les individus, avec leur place dans l'histoire, l'idée qu'on se fait d'eux, mais l'argumentation est

49 *cf. supra* (chapitre 2, 1.3.1 Présentation d'une expérience scientifique) et annexe 5

basée sur la norme. La raison est normative à cause des individus qui l'incarnent. L'image de l'auditoire universel est en fait construite à partir de l'image d'un auditoire particulier.

4.2.4 La question du sens

L'argumentation, selon Perelman, englobe la question du sens. Argumenter, c'est essayer de faire sens. Le sens d'un énoncé (ibid : 64-68), d'un signe est déterminé en fonction de trois types de réponse.

Le réalisme consiste à faire connaître la réalité objective. Elle est basée sur l'opposition vrai/faux. L'esprit doit se purger de tout ce qui est confus, des préjugés, des produits de l'imagination, de l'individuel (*cf*. rationalisme platonicien, de Spinoza). La pensée est une attitude contemplative, visant à reconnaître l'évidence d'une intuition devant un objet qui s'impose à tout sujet appliquant des méthodes rationnelles.

Le nominalisme s'intéresse à la construction des règles et à leur évolution mais également à l'affirmation de ces règles (par rapport au langage). Le sens est une oeuvre humaine perfectible et modifiable, la pensée est une appréciation, un jugement.

> « Le sens quand il n'est pas un objet entièrement donné, mais résulte de l'application d'une règle, qu'élabore en l'appliquant un individu compétent et responsable, ne renvoie pas à une ontologie, mais à une axiologie, qui fournit les fondements philosophiques permettant de justifier les prises de position de l'homme raisonnable qui pense, qui juge et qui décide. » (*op. cit.* : 68)

Autrement dit, et c'est le point que nous retiendrons ici, le sens n'est pas individuel mais s'inscrit dans un système de valeurs, même si ce sens a été construit par un individu. En effet, cet individu s'est basé sur des règles qui sont elles, le fruit d'une convention. Le fait qu'il accepte et utilise ces règles place l'individu dans un groupe, et le sens qui en émane devient la trace de cette appartenance.

4.2.5 Stratégie dans l'argumentation

Selon Perelman, il existe différents groupes de notions (1970 : 79-92). Les notions formalisées (le fou aux échecs), semi-formalisées (notions scientifiques), les expériences empiriques vulgaires, les notions confuses (mérite, justice...) et les valeurs universelles (Vrai, Beau, Bien qui fonctionnent dans des cadres vides qui ne prennent leur signification que par

l'adjonction de valeurs diverses en contexte. Ce sont des outils de persuasion.). Ces dernières notions concernent des totalités indéterminées ou complémentaires.

Une notion appartient à l'un ou à l'autre des groupes en fonction de ses conditions d'emploi, du système dans lequel elle s'insère (domaine juridique, moral, philosophique...). Il fait tenir compte de la signification descriptive et affective des notions. En d'autres termes, il y a derrière chaque mot du « préutilisé »; chaque mot réfère à un univers qui est activé dans la mémoire de celui qui l'entend, de celui qui le dit. Ainsi, le choix de certains termes donne au discours ce que Moirand (2006 : 49-52) appelle un « éclairage ». Selon Grize (1992 : 25, in Moirand 2006) : « En résumé, les phénomènes d'éclairage apparaissent comme le résultat de mécanismes plus ou moins conscients mis en place et qui doivent conduire le lecteur à inférer lui-même un jugement de valeur. » Autrement dit, la prise en compte des connaissances, de l'univers de référence du destinataire, qu'il soit lecteur, internaute, auditeur ou téléspectateur est primordiale. Elle permet d'engager une argumentation que le lecteur va lui-même compléter.

L'argumentation est basée sur l'utilisation de ces notions qui est son point de départ et d'accord. Tout phénomène, toute notion, se décrit par son insertion dans des classifications préexistantes. La constitution de ces classes se fait en fonction des caractères communs et des attitudes, adoptées à l'égard des éléments qui la composent, de ces notions. L'argumentation est basée sur un choix de classes et l'utilisation des oppositions qui appartiennent à son système de valeur (au dépend d'autres classes et de leurs conséquences).

Deux stratégies argumentatives jouent sur les notions. Lorsqu'il présente une nouvelle notion, le locuteur met en évidence le côté figé du concept défendu par l'adversaire. Aussi, cela lui permet de mettre en avant la souplesse de sa notion. Quand il s'agit d'une notion reconnue, il restreint ou élargit son champ d'implication pour y inclure ou en exclure des personnes ou des idées.

Ainsi, le locuteur va inclure un adversaire dans une notion dévalorisée ou encore, insérer dans une même classe deux personnes qui ont originellement des théories séparées distinctement.

Cette approche développée par Perelman met en évidence le fonctionnement de l'argumentation, la façon dont elle est en général appliquée. Nous tenterons de déterminer dans quelle mesure nous pouvons parler d'argumentation dans *Arrêt sur Images* et comment cette stratégie se confond avec une stratégie didactique.

4.2.6 Argumentation et didacticité

Le locuteur s'appuie sur les connaissances, croyances et savoirs supposés du destinataire. En effet, le téléspectateur-interlocuteur a déjà des idées plus ou moins précises, a déjà appris des choses par l'intermédiaire de son vécu mais également par son éducation. Ou encore, il a des convictions au sujet de ce que le locuteur veut lui transmettre, en l'occurrence ici, la façon dont fonctionnent les médias. Dans le cadre d'une interaction didactique comme dans toute situation d'interlocution, le locuteur oriente son discours tout en se basant sur les connaissances de celui à qui il s'adresse pour agir sur celles-ci : il argumente donc son propos avec pour but d'apporter des connaissances que son interlocuteur pourra intégrer dans son système de représentation mais également, dans le but d'orienter, d'influencer ce système de représentation.

L'intertextualité, la présence d'un énoncé à l'intérieur d'un autre énoncé peut être considérée comme un outil argumentatif, un argument. L'intertextualité est insérée dans un processus dialogique virtuel. La stratégie du locuteur est la suivante : il utilise, reprend la parole d'une tierce personne, qui sera ou non référencée, pour servir son propos. Il l'utilise comme un argument. Nous exemplifions ce procédé avec une étude des reformulations, cas particulier d'intertextualité (*cf. supra*). Soit le discours cité est en accord avec celui du locuteur. La personne qui l'énonce est reconnue comme un interlocuteur valable et son propos est validé, ce qui renforce le discours du locuteur. La parole empruntée est incluse dans le discours du locuteur pour l'étayer mais également, pour authentifier le savoir transmis. Ainsi, le locuteur aura recours au discours d'autres experts et même à des discours semblant (dont les sources ne sont pas indiquées) avoir été produits par des experts (vocabulaire spécifique, tournures de phrase...) comme le fait par exemple Judith Bernard pour démontrer que le journal de Hondelatte n'est pas conforme aux règles journalistiques (*cf. infra*). L'énonciateur généralise alors le propos de l'autre, il est dans la position de l'enseignant qui propose un savoir abouti, non problématique.
Soit le discours source n'est pas en accord avec celui du locuteur, son producteur n'est donc pas considéré comme un interlocuteur à part entière et son propos, de fait, n'est pas non plus pris au sérieux. Ainsi, la thèse adverse peut être discréditée en mettant en évidence ses incohérences mais également en ne laissant pas la parole à la personne qui l'énonce. C'est le cas par exemple de la reprise de certains termes du discours de Sarkozy par David Abiker pour démontrer que son argumentation n'est pas valable (*cf. supra* et annexe 2).

Considérant *Arrêt sur Images* comme un locuteur, chacun de ses participants endosse un rôle, porte une voix au service de l'argumentation, du discours global de l'émission. L'invité peut donc revêtir un rôle persuasif : il est là pour confirmer que ce qu'affirme le journaliste est vrai, il est là pour montrer que lui aussi pense de la même manière que les chroniqueurs. En tant qu'expert, il donne du poids à leur propos, ce qui permet à l'auditeur d'adhérer plus facilement au discours global (Perelman, 1990 : 137). En tant que témoin, il authentifie le discours savant et permet au téléspectateur de s'identifier.

Travaillant sur un texte plurimodal, qui convoque autant du linguistique que du non linguistique, du verbal que du scriptural..., nous pouvons appliquer, adapter le concept d'intertextualité au visuel. En effet, les journalistes peuvent reprendre l'attitude d'une autre personne (attitude caractéristique de sa personnalité, de sa fonction) pour servir leur argumentation. Ainsi par exemple, la mimo-gestuelle de Daniel Schneidermann (*cf. infra* : 5.1.4 Passages explicatifs) rappelle celle d'un enseignant et le fait d'adopter cette posture, en corrélation avec son discours, lui donne plus de poids.

Le locuteur peut également employer des procédés implicites. Pour Vion (1992 : 225-229) l'implicite et l'implicitation ne recouvrent pas les mêmes réalités. Nous pouvons répertorier quatre grands types d'implicite.

- Les implicites discursifs regroupent les implicites lexicaux, syntaxiques et prosodiques ainsi que les implicites cotextuels, intertextuels et situationnels.
- Les implicites culturels sont basés sur les connaissances et partagés, les connotations, les contraintes et les savoir-faire. Par exemple, le fonctionnement du présupposé (Ducrot, 1972) est basé sur la connaissance implicite d'une vérité par le locuteur et le destinataire. Il est inscrit dans l'énoncé et a un caractère de vérité. Considéré comme vrai, sa valeur argumentative est mise en relief. Ainsi, il permet de créer des liens entre ce qui est admis et ce que le locuteur veut démontrer. Il permet de compléter, mais en apparence seulement, un raisonnement qui est et qui reste en fait incomplet. Il va donc à l'encontre d'une démarche scientifique que nous aurions espéré trouver dans une émission d'analyse à vocation didactique. Le présupposé devrait donc être très peu présent dans *Arrêt sur Images*, sous peine de discréditer ce programme.

Les implicites idéels témoignent de la subordination du discours à des contraintes idéologiques ou à un système de références spécifiques.

- certains implicites sont utilisés pour détruire la validité du discours et ainsi créer une

réaction .

A la différence des implicites, les implicitations sont des valeurs sémantiques instables et fluctuantes. C'est à dire qu'elles dépendent de l'interprétation qu'on en fait. Elles permettent de dire sans dire pour se dégager de toute responsabilité quant à ce qui peut être interprété. Nous retrouvons dans cette catégorie le sous-entendu, l'insinuation, l'allusion... L'insinuation est un outil stratégique qui permet d'exprimer son opinion alors qu'on n'a pas assez de preuves pour la défendre ou encore d'observer son interlocuteur, ses réactions avant d'expliciter sa pensée (Vion, 1992 : 229-237). Le sous-entendu, selon Ducrot (1972) est quant à lui actualisable par calcul interprétatif. Il dépend donc de la compétence encyclopédique du destinataire mais également du degré de connaissance mutuelle du locuteur et de l'interlocuteur. Il crée une connivence entre les différents partenaires de l'échange. L'étude des sous-entendus nous permet de re-construire l'image que le locuteur se fait de son public. Le locuteur sélectionne et restreint son public en les utilisant : il restreint donc la portée de son propos, adressé à une élite qui seule peut le comprendre. Ainsi, la volonté de faire partager ses connaissances, inhérente à la didacticité, est elle aussi minimisée. Nous pouvons également envisager la conséquence suivante : le sous-entendu a deux effets. D'une part il met l'interlocuteur dans une position privilégiée en créant une connivence (et nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie de notre travail). D'autre part, il permet de suggérer sans vraiment verbaliser. Autrement dit, l'interprétation du sous-entendu est à la charge de l'interlocuteur, c'est à dire qu'il peut comprendre (dans une certaine limite bien sûr, dans un cadre donné) ce qu'il a envie de comprendre. Ainsi, le sous-entendu peut être utilisé pour mettre en place une parodie de didacticité. Il prend en charge le téléspectateur non pour l'aider à comprendre mais pour « le mettre dans sa poche » et il fait l'économie d'une analyse en la suggérant seulement. Comment est utilisé le sous-entendu dans *Arrêt sur Images* et à quelles fins ? C'est ce que nous essayerons de mettre à jour avec l'étude des reformulations. Il apparaît que ces différents procédés sont couramment utilisés pour mettre en place un contrat de lecture basé sur la complicité. Or, comme nous l'avons postulé (*cf. supra*), la relation privilégiée qui est instaurée entre les téléspectateurs et les journalistes, plaçant le public de *Arrêt sur Images* au-dessus des autres, si elle ne nuit pas forcément à la transmission de savoirs, n'en est pas pour autant un vecteur privilégié.

4.3 Conclusion

Construire une émission qui soit réellement didactique n'est pas chose simple. Il ne s'agit pas

uniquement de l'équilibre (plus qu'usé) entre instruire et divertir, cette difficulté vient essentiellement du fait que le locuteur ne voit et ne connaît pas son interlocuteur réel. Comment *Arrêt sur Images* gère-t-elle ce problème ? Parvient-elle à le dépasser ? L'absence de l'interlocuteur premier est comblée par une représentation évidement plus ou moins juste du public dans les interactions.

Nous sommes régulièrement revenue sur l'existence d'un contrat entre les différents intervenants et le public. Ce contrat, même s'il est essentiellement implicite, met en place un contexte. Les différents aspects didactiques de l'émission, qu'ils soient superficiels ou non, contribuent à renforcer la croyance du téléspectateur qu'il est en situation d'apprentissage, que le contrat que le lie aux participants de *Arrêt sur Images* est didactique. Le téléspectateur est donc dans l'illusion qu'il apprend à analyser la télévision et c'est ce que nous pensons pouvoir démontrer, entre autres, avec l'étude des interactions. Nous avons choisi de mettre en exergue un phénomène énonciatif particulier, la présence massive de reformulations. Si ce phénomène permet de mieux faire comprendre son propos, d'être didactique, il est avant tout au service de l'argumentation.

5. REFORMULATION ET DIDACTICITÉ

5.1 **La reformulation : Comment légitimer didactiquement son propos en sémiotisant celui des autres.**

Les activités discursives, si elles traduisent le rapport du sujet à l'objet et du sujet à l'autre sujet (ce que nous développerons dans la troisième partie), contribuent également à singulariser le texte. Nous partons de l'hypothèse que la reformulation est au centre du processus de mise en scène de la didacticité de *Arrêt sur Images*. Nous considérons dans un premier temps la reformulation en fonction des deux éléments qu'elle suppose nécessairement : l'énoncé source[50], l'énoncé reformulé et l'énoncé cible, la reformulation. Ces deux énoncés sont liés par une idée de répétition, dans le sens non restrictif du terme, et une certaine[51] proximité (sémantique et / ou formelle). Cela dit, il existe une multitude de façons de reformuler et une multitude de moments pour reformuler. Nous nous intéressons ici aux reformulations qui auraient une visée didactique. Ces reformulations peuvent être auto- ou hétéro-initiées (Kara, 2006). Dans le premier cas, il s'agirait de reformuler son propre discours avec pour objectif de s'ajuster au mieux à la réalité, de s'expliquer, d'ajouter du sens à ce qu'on a déjà dit... et dans le second cas, l'enjeu serait également d'expliciter ce qui est dit, ce qui est montré[52] mais aussi de révéler, de mettre en évidence des moments du discours de l'autre.

Ces deux types de reformulation opèrent certes un déplacement du sens, mais ils créent également du sens voire, ils vont jusqu'à « balise[r] un itinéraire de compréhension pour contraindre ainsi son allocutaire à « entendre » le propos en un certain sens et non un autre »[53]. Soit, cette stratégie neutralise le contresens, ce qui serait assez légitime dans le cas de l'auto-reformulation, mais elle induit également que seul le locuteur est capable de comprendre le « vrai » sens des énoncés qu'il reformule et que plus qu'être un outil pour la didactique, la reformulation serait une façon d'imposer son point de vue.

Nous procéderons donc en cinq temps, commençant par lister les différentes activités discursives proches de la reformulation. Nous étudierons ensuite des cas de reformulations

50 Selon la terminologie adoptée par Kara (2006)

51 Mais toute relative : la reformulation peut être l'occasion de signifier le contraire de ce qui est dit dans l'énoncé source.

52 L'essentiel de notre étude est basée sur l'analyse d'interactions verbales. Cela dit, nous avons également inclus quelques moments visuels de reformulation flagrante.

53 Kara, 2006

qui assurent la cohésion discursive, celles qui paraissent fournir une explicitation plus ou moins didactique puis, celles qui semblent dénoncer les travers du discours étudié et enfin, nous nous intéresserons aux formes particulières de reformulation que sont les « reformulations visuelles ». Ce parcours nous permettra de comprendre comment une apparence didactique est créée et comment les locuteurs prévoient l'interprétation de leur discours.

5.1.1 Les activités discursives

Vion (1992 : 211-215) intègre dans les reformulation la référentiation. En effet, c'est une lecture d'un événement. C'est à dire que le locuteur opère une catégorisation, ce qui traduit des choix intersubjectifs, laisse apparaître des informations sur lui, ses caractéristiques. Cette catégorisation est alors négociée (ou imposée) avec les différents protagonistes qui l'acceptent ou non.

Nous voulons quant à nous axer notre propos sur les reprises et reformulations, comme supports de didacticité feinte.

La reprise est une reproduction d'une séquence verbale apparemment à l'identique. Or, la reprise est nécessairement différente de la source, elle « dit » forcément autre chose, elle ajoute ou transforme le sens de l'énoncé source. Elle peut être due à un facteur relationnel avec l'interlocuteur (vérifier si on a bien compris, montrer qu'on a compris) ou a un facteur discursif (introduire / clôturer un échange) (Vion, 1992 : 215-218).

« Une reformulation peut être définie comme une reprise avec modification(s) de propos antérieurement tenus » (*op. cit.*). C'est en fait une modification du référent : reformuler implique une recatégorisation et une modalisation. La reformulation est fréquemment appréhendée comme un élément didactique. En effet, elle permet au locuteur de préciser et d'expliciter sa pensée dans les cas d'auto-reformulation, et de « faire émerger »[54] le sens dans le cas d'hétéro-reformulation. Les reformulations didactiques aideraient donc le destinataire à mieux comprendre. Ce fait nous intéresse particulièrement, *Arrêt sur Images* ayant des prétentions didactiques. Nous étudierons donc dans les paragraphes qui suivent quelques fonctions notoires de la reformulation dans *Arrêt sur Images* et les effets de sens qui en découlent.

54 C'est nous qui soulignons, considérant que cette expression illustre bien la croyance dans un sens caché, qui serait révélé par la reformulation (alors qu'il est en fait construit par cette reformulation).

5.1.2 Assurer la cohésion discursive

a. Entre les chroniques (Annexe 2)

(1 et 2.) Daniel Schneidermann, présentateur de *Arrêt sur Images*, introduit la chronique de David Abiker. Ce dernier reprend un terme de cette introduction, l'adjectif « stupéfiante » et le renforce avec l'adverbe « certainement ». Il enchaîne ensuite avec une paraphrase du présentateur à laquelle il n'apporte que très peu d'éléments nouveaux : la date exacte de la diffusion de l'extrait dont il va parler ainsi que le nom du protagoniste principal. Nous sommes ici en présence de ce que nous appellerons un passage de relais. En effet, la grande proximité sémantique de ces deux interventions, la répétition d'un terme comme si le présentateur le donnait au chroniqueur tel un témoin dans une course, renforce la légitimité du discours de David Abiker. Il est reconnu en tant que locuteur car son propos reprend le discours de celui qui le précède, il ne diffère pas du présentateur, image emblématique de l'émission.
En (22.), Schneidermann fait une brève intervention qui se veut être une reprise conclusive de la chronique. Il reprend alors la parole et peut ainsi enchaîner sur la chronique suivante.

b De son propre discours (Annexe 2)

(7.) « quand il, quand on l'énerve, ben il se transforme, il devient Hulk, il devient tout vert et bien là en l'occurrence, Nicolas Sarkozy, piqué par David Pujadas, va se transformer en une créature qui n'est pas véritablement un ministre. »
Abiker revient sur son discours pour le corriger « quand il, quand on ». Les premières reformulations employées servent en fait à décrire Hulk et son processus de métamorphose. Il débute donc sur une explicitation. Cette description est alors mise en parallèle, grâce à l'utilisation d'une reformulation avec le comportement de Sarkozy. Le « quand On L'énerve » devient « Nicolas Sarkozy, piqué par David Pujadas » et « il devient Hulk » est remplacé par « va se transformer en une créature [...] ». Il nous paraît ici évident que nous sommes en présence d'une reformulation, du fait de la proximité des termes, qui justifie la comparaison entre deux entités très différentes : un personnage de fiction et un ministre bien réel.
(17.) « cette créature qu'est le contribuable français »
Abiker reformule ici « créature » en « contribuable français ». Si cette assimilation paraît un peu poussée, elle est la base, le fondement de sa chronique et c'est pourquoi il doit la rappeler

régulièrement.
(21.) « [...] il est redevenu ministre d'état après. C'est à dire que c'est comme Hulk, [...] il revient, redevient ce qu'il était avant. »
La reformulation, introduite par « c'est à dire que » est explicative et cette explication est basée sur une comparaison. De la même façon qu'en (7.), Abiker dresse un parallèle entre le comportement de Sarkozy et celui de Hulk. « il est redevenu ministre d'état après » devient « redevient ce qu'il était avant ». Abiker s'auto-corrige « revient, redevient » et le premier terme de cette auto-correction rappelle, est la suite de ce qu'il dit en (17.) « Nicolas Sarkozy, le ministre en tout cas, va totalement quitter le plateau ». Nous avons ici la preuve que tout est fait pour renforcer la cohérence de cette chronique. Cette cohérence est fondée sur la comparaison plus humoristique que scientifique faite entre Nicolas Sarkozy et Hulk.
(21.) « la créature a muté et elle s'est transformée en contribuable »
Abiker revient sur ce qui a été dit avant (en (2.), (7.), (11.) et (17.)) mais il ne se répète pas vraiment. En effet, ici, il adopte le point de vue, supposé, de David Pujadas. (*cf.supra* : 4. Reformulation et pouvoir et 4.1 Appropriation du discours de l'autre) et peut ainsi conclure sa chronique par un effet de boucle.

Avec ces différentes reformulations, Abiker rappelle son argumentation, l'explique et la justifie. Il tente de mieux faire comprendre mais surtout de faire adhérer le plus de téléspectateurs à son discours en les rassemblant autour d'un récit comique.

5.1.3 Expliquer le discours de l'autre, en révéler les sous-entendus. (Annexe 2)

a Reformulation des propos de Pujadas par Abiker

(3.) « *Les prélèvements globalement ne baissent pas, ils montent même légèrement si l'impôt lui-même reste stable»* devient en (7.) « *les baisses d'impôt annoncées par Nicolas Sarkozy profitent plutôt aux classes les plus aisées »*
Abiker met en évidence l'attaque que le journaliste porte au ministre, il justifie donc l' « animation » du début de l'interview. Mais Pujadas ne dit pas que cela profite à untel, il dit qu'il n'y a pas de baisse de prélèvements. Cet écart sémantique ente les deux discours peut trouver deux explications : soit David Abiker interprète le discours de Pujadas soit il fait référence à une séquence éludée au montage (pour gagner du temps). Abiker n'explique pas que les prélèvements en question s'appliquent à tout le monde, ils sont donc plus pénalisant

pour les moins aisés : il utilise la reformulation pour faire un raccourci. Ainsi, les téléspectateurs qui ne saisissaient pas la nuance entre impôt et prélèvements ne la saisiront pas plus après cette chronique.
La reformulation permet donc soit, de faire l'économie de la diffusion d'un extrait, soit, d'expliquer qu'il y a un conflit sans pour autant expliciter la raison de ce conflit.

b Reformulation des propos de Sarkozy par Abiker

(10.) « Vous travaillez toute votre vie [...] **100 000 euros** est présenté comme, en (9.), un *petit* pécule. »
Ici, Abiker annonce, présente la réplique suivante en donnant un nom à ce que le ministre décrit. Le pécule est « ce qu'on a amassé à force de travail et d'économie, une petite somme d'argent » (mediaDICO). On retrouve cette définition en (14.) « Le fruit d'une vie de travail. ». Il modalise le mot « pécule » en le faisant précéder de l'adjectif qualificatif « petit ». Cette modalisation est en fait la retranscription de la pensée de Nicolas Sarkozy traduite par les échanges à venir entre Pujadas et Sarkozy (de (13.) à (16.)). Cette reformulation permet d'annoncer de manière synthétique ce qui va suivre mais également, elle met ironiquement en évidence la relativité entourant l'adjectif « petit » ou encore celle entourant la notion de richesse.
(16.) « vous avez payé l'impôt, [...] cet argent sur lequel vous avez payé l'impôt, » devient en (17.) « contribuable français »
Sur le même principe que précédemment, David Abiker synthétise les paroles de Nicolas Sarkozy en donnant le terme correspondant à cette définition. Le contribuable est une personne « qui paye des impôts » (MediaDICO). Au lieu d'expliquer ce qui est dit, Abiker retranscrit en termes plus compliqués le discours de Sarkozy.

Ce principe de définition à l'envers souligne le fait que le ministre parle dans un vocabulaire très simple, utilise fréquemment des périphrases mais Abiker ne s'en préoccupe pas. Il utilise ce procédé pour marquer des étapes dans la « transformation » du ministre, pour marquer la progression de son récit. Ainsi, il joue sur la temporalisation, anticipe (premier exemple) ou revient en arrière (second exemple). Il interprète la pensée de ses personnages et ce, de façon ironique. Ainsi, il crée une connivence entre lui, les personnes sur le plateau et les téléspectateurs qui comprennent, de par les rires et les mimiques caricaturales, que le chroniqueur dénonce l'attitude de son objet d'étude.

c Répétition des propos de Sarkozy par Abiker

(9.) « **bon père de famille** »

Abiker répète ce terme pour souligner qu'il n'est pas à sa place dans le discours du ministre.

(11.) « **100 000 euros** »

Abiker souligne ce que souligne Sarkozy. Il le singe, mettant en évidence que le ministre n'arrête pas de se répéter ce qui discrédite son discours. Il rend le ridicule de ce discours par la redondance.

Abiker, en répétant ces différents termes employés par Sarkozy, met en exergue le vocabulaire utilisé par le ministre, vocabulaire traduisant une idéologie populiste car empruntée au langage populaire. Il souligne également le fait que le ministre n'arrête pas de marteler son discours, répétant plusieurs fois un même terme et Abiker, en procédant de même, en caricaturant ce procédé, met le public de *Arrêt sur Images* dans la même situation infantilisante que le public premier du ministre, à la différence que les téléspectateurs de *Arrêt sur Images* sont dans un contexte moqueur, ironique, et qu'ils ressentent du coup cette répétition comme la dénonciation d'un travers.

d Auto reformulation du discours de Abiker

(11.) « la transformation est en train de s'opérer, la mue est en train de se faire. Nicolas Sarkozy, le ministre des finances, est en train de se transformer en contribuable. »

Abiker répète trois fois la même chose, la deuxième séquence « la mue... » n'apportant pas d'élément informatif, explicatif nouveau si ce n'est qu'il donne à cette « transformation » un caractère animal, voire reptilien. Cette reformulation renforce le côté fantastique de ce qu'on pourrait appeler le dédoublement de personnalité de Sarkozy. La troisième séquence « Nicolas... » présente une première reformulation : Nicolas Sarkozy est d'abord nommé puis qualifié, c'est le fait qu'il occupe cette fonction qui est important. Cette troisième séquence donne enfin l'interprétation du comportement du ministre, il adopte l'attitude d'un contribuable lambda. L'utilisation de ces trois reformulations a permis à Abiker de repousser le moment de donner son interprétation de la situation. Le chroniqueur met en scène son discours, ménage un certain suspens, crée une atmosphère. Ces différentes reprises ne facilitent pas la compréhension de son commentaire mais tendent plutôt à le mettre en valeur en tant que prestation théâtrale.

(17.) « Nicolas Sarkozy, le ministre en tout cas, »

Ici, la reprise apporte une précision : il faut considérer la personne étudiée non en tant que personne mais en tant que personnage public, occupant une haute fonction dans l'état. Nicolas Sarkozy endosse donc un rôle différent que celui que l'état lui a attribué. Sans cet ajout, le discours de Abiker aurait pu être remis en cause par le visuel : Nicolas Sarkozy est toujours à l'écran en (18.).

(19.) « ce contribuable là »

Avec l'emploi des déictiques « ce » et « là », il modalise son propos, il ne généralise donc pas le propos que tient Sarkozy en tant que contribuable à tous les contribuables. En montrant la spécificité du sujet étudié, il garantit en fait la rigueur de son analyse car il tient compte des particularités de la situation.

Cette reprise par Abiker de son propre discours a deux conséquences majeures. Elle esthétise le discours en créant des effets de style, en jouant sur la répétition de sonorités tout en donnant un aspect scientifique à ce même discours. En effet, les différentes reprises permettent d'affiner son propos, l'utilisation de déictiques met en évidence que le chroniqueur s'appuie sur des images diffusées en quasi-simultanéité.

5.1.4 Passages explicatifs

a Un ton, une posture professorale

Pour commencer, nous pouvons citer l'attitude de Daniel Schneidermann dans la chronique du médiateur de l'émission *Le Pensionnat de M6 : mention nostalgie* (annexe 7).



« Timonier avec un seul « m », je l'dis pour les... »

Daniel Schneidermann est dans une position [illegible]s mains croisées, il semble attentif à ce que Lacour lui dit. Il intervient alors pour corriger une faute d'orthographe. Il se sent investi d'une mission : faire passer un savoir. Il reproduit de façon plus ou moins caricaturale, le comportement du professeur, de l'érudit, qui ne peut s'empêcher, quelle que soit la situation, de corriger les erreurs de français.



« n'arrête pas de dire que l'autorité c'est beau, c'est formidable, ça marche, ça c'est le discours, mettons, du personnel encadrant dans Le Pensionnat *»*

Dans le même ordre d'idée, dans le dossier de la même émission, nous pouvons mentionner le fait que Judith Bernard appuie ce qu'elle dit par des gestes. Bien que ce ne soit pas l'apanage des professeurs (les hommes politiques l'utilisent aussi), elle adopte une posture que nous pourrions qualifier de typiquement professorale : un stylo à la main, elle accompagne ce quelle dit par des mouvements de main qui dessinent de petits cercles dans l'air qui se rapprochent de guillemets. Avec une telle attitude, que nous retrouvons tout le long de l'émission de façon plus ou moins flagrante, Judith Bernard ancre son discours dans un contexte didactique.

b La définition (Annexe 3)

« *NOUS forçant à devenir témoin de ce qu'ON n'a pas vu*. Alors, comment *NOUS rendre témoin sans NOUS montrer les images* ? »

La deuxième phrase est une reformulation de la première, introduite par « comment ». L'ajout de cet adverbe donne une nouvelle orientation au discours : après un constat « *forçant à devenir témoin de ce qu'ON n'a pas vu* » la chroniqueuse en donne l'explication en introduisant un terme relativement compliqué « hypotypose », défini en partie par cette deuxième phrase. Montrer cet extrait a donc pour but d'illustrer de façon concrète le fonctionnement d'un figure du discours *a priori* complexe.

c La répétition (Annexe 3)

« elle procède d'un au-delà.»

« ON est au-delà du montrable. »

« mais c'est aussi au-delà *du dicible*. »

Judith Bernard joue ici sur la forme. Elle énonce sa thèse « elle procède d'un au-delà.» qu'elle

précise « du montrable. » et appuie par une citation de Hondelatte. Elle décrit en fait le discours de Hondelatte.

d La mise en parallèle (Annexe 3)

« elle *fait* éclater littéralement le discours, exactement comme Hondelatte est en train de *faire* éclater le cadre du dispositif traditionnel du journal »
Judith Bernard effectue une mise en parallèle comparative (« exactement comme ») entre le comportement de Hondelatte et celui de « cette horreur à voir » en répétant le même groupe verbal. Ainsi, elle renforce la cohérence de sa démonstration et assimile les effets d'une chose avec le comportement d'un être humain. Elle explicite du même coup la séquence précédente « elle procède d'un au-delà.» en donnant les conséquences énonciatives de l'horreur, du fait que Hondelatte l'ait vue.

e La citation (Annexe 3)

« quand il dit : **C'est un homme qui égorge un** *homme* etc.... »
Judith Bernard ici cite le présentateur mais cette citation est transformée : de « **un** *autre* au couteau pendant de très longues minutes. » elle passe à « **un** *homme* etc.... ». D'une part, elle utilise le terme « homme » pour rendre son discours plus compréhensible mais aussi pour révéler un peu plus son côté sordide, mettre l'accent sur l'(in)humanité de la scène. D'autre part, elle supprime la fin pour atténuer la violence de ce qu'elle rapporte, pour ne pas répéter ce qu'elle dénonce. Il nous apparaît pourtant que la violence réside autant dans le terme « égorger » que dans « couteau ». Cette citation n'est tronquée que par économie et pour préserver l'apparente attitude analytique de Bernard. La chroniqueuse serait donc capable d'éviter tous les écueils qu'elle dénonce chez les autres. Or, cette citation, même si elle est entourée par un « je vous passe les détails » prouve le contraire de ce qu'elle doit mettre en évidence : Bernard se laisse contaminer par le discours de Hondelatte, elle n'est pas plus à l'abri que lui de ce type de manipulation énonciative.

f Conclusion

Ces divers exemples mettent en évidence le fait que Judith Bernard procède de façon analytique. Elle affirme quelque chose qu'elle renforce avec l'utilisation d'une citation de

l'extrait. Mais ce qui reste dominant, c'est le fait que la chroniqueuse propose un discours très travaillé, très esthétique, qui, tout comme le discours critiqué, embarque le téléspectateur, le prend en quelque sorte en otage à l'aide de diverses figures de rhétorique qui viennent au secours du contenu du discours.

5.1.5 Dénonciation : discréditer et révéler (Annexe 2)

a Reformulation des propos de Sarkozy par Abiker

(8.) **bon père de famille** devient en (9.) *cette espèce de* **bon père de famille**
Sarkozy compare son action en tant que ministre des finances à celle d'un bon père de famille, qui gère correctement son budget. Abiker reprend donc cette comparaison pour qualifier Sarkozy en la modalisant avec l'adjectif déictique « cette » et le nom « espèce ». Cette modalisation implique une partition : il existe plusieurs types de « bons pères de famille ». Elle remet en doute les propos du ministre : ce qu'il se dit être, l'est-il vraiment ou appartient-il à une « espèce » particulière, qui n'aurait pas toutes les qualités du terme d'origine ? Le commentaire de Abiker prend une tournure dysphorique.

b Répétition des propos de Sarkozy

(16.) **vous** l'**avez volé à personne et au nom de quoi cet argent sur lequel vous avez payé l'impôt, l'état devrait se servir alors que vous voulez** le **laisser** à vos enfants ? devient en (17.) **Alors que vous voulez le laisser**... **au nom de quoi** ?! **Alors que**... **vous avez volé à personne**...
Abiker reprend certains termes de Sarkozy, certains segments de phrases. Il déforme même un peu ses paroles en élidant le pronom « l' ». Il commence par répéter le début de la dernière phrase, puis il revient en arrière et reprend le début de la deuxième proposition, il répète à nouveau la dernière phrase qu'il tronque un peu plus pour finir par le début de la première phrase. Soit, ce procédé met en valeur les enchaînements du ministre, mais, le ton utilisé (offusqué), les mimiques du chroniqueur (*cf. infra* : 1.5 La Mise en scène visuelle) renforcent Abiker dans son rôle de conteur qui ironise, montre le ridicule de son sujet d'étude mais n'explique pas comment le discours est construit, sur quoi il se fonde. Il met en scène l'énervement, le caricature. Il n'explique pas en fait que Sarkozy énonce le discours que pourrait tenir un contribuable, qu'il endosse ce rôle.

c Caricature de l'extrait





***« au nom de quoi** [...] **alors que vous voulez** le **laisser** à vos enfants ? »*

***« Alors que vous voulez le laisser... au nom de quoi** ?! »*

Sarkozy écarquille un peu les yeux, fronce un peu les sourcils pour marquer sa colère. Il insiste, martèle chaque mot, prend un ton légèrement indigné. Il paraît énervé. Abiker reprend la parole et, reprend les expressions (verbales ou non) du ministre. Il adopte quant à lui un ton clairement indigné, élève la voix, marque ce qu'il dit par de vastes mouvements de bras. Il fronce les sourcils, fait une sorte de moue avec la bouche. En arrière fond sonore, nous pouvons entendre quelques rires. Il fait en quelque sorte une traduction de l'attitude du ministre. Il amplifie ou plutôt interprète ses réactions pour les rendre évidentes. Il souligne le côté ridicule de la situation, en donne une lecture moqueuse. Nous sommes là encore en présence d'un reformulation. Abiker renforce son exposé en s'investissant physiquement dedans, en théâtralisant son discours. Il en discrédite d'autant plus le ministre.

d Les extraits : Rapporter ce qui se passe ailleurs

Nombreux sont les extraits qui ne sont pas analysés en tant que tel. Ils sont simplement rapportés, coupés de leur co-texte original pour être diffusés dans *Arrêt sur Images* et éventuellement décrits. Pourtant, ils prennent place, à part entière, dans le discours pédagogique de l'émission. Ils sont là pour informer le téléspectateur, pour lui apporter des connaissances sur la télévision, ses programmes et ses déviances.

Ainsi, dans l'émission *Le Pensionnat de M6 : mention nostalgie*, Giullia Foïs présente une émission de téléréalité serbe *Taxi B 92*. Elle donne un aperçu de l'émission en proposant un montage composé d'extraits d'une même émission. Quelques images du taxi sont prises de

l'extérieur, la plupart donnent une vue de l'habitacle. Ces dernières sont généralement cadrées en plan rapproché taille, montrant ainsi le passager (une fois, les deux passagers) et le conducteur en train de discuter. Ces plans alternent avec des plans rapprochés poitrine sur l'une ou l'autre des personnes. Ils parlent de problèmes de société, des élections, de leur vie quotidienne et critiquent la politique actuelle. Ce montage est censé re-présenter l'émission, être emblématique. En fait, la journaliste, questionnée-orientée par Schneidermann, donne des informations générales sur l'émission et appuie ses dires par un exemple qui les confirme. Elle n'analyse pas les extraits, se contente de donner des informations générales sur la chaîne et plus particulières sur le déroulement de l'émission et ses conséquences sur son rendu, son contenu. Schneidermann reprend une phrase tirée de l'extrait, émise par le candidat, pour permettre à Giullia Foïs de donner des précisions sur l'homme politique montré dans l'exemple.

Ce type d'extrait est le support d'un discours de dénonciation. Il n'est pas analysé car il « parle de lui-même » ou plutôt, le montage fait par la journaliste est éloquent. Or, nous ne pouvons que constater que ce montage, du fait de l'unicité de l'émission source, n'est pas fiable. La critique, la dénonciation qu'il engendre est axée sur l'homme politique intervenant dans l'émission mais s'inscrit dans le domaine plus large de la critique de la télé-réalité et du rapport entretenu entre la télévision et les hommes politiques. Cette critique du média, du concept de l'émission n'apparaît qu'en creux, quand la journaliste souligne la réussite du candidat après son passage dans l'émission, or, elle devrait être centrale.

Autrement dit, nous postulons que le choix de cette émission pour servir d'exemple est fait dans l'idée de rendre évident la non-déontologie de *Taxi B92* sans avoir à la démontrer. Ici, la reprise est utilisée comme preuve irréfutable, flagrante.

5.1.6 Conclusion

Nous sommes confrontée ici à des récits d'expériences télévisuelles et non à des analyses de séquences audiovisuelles. Pourtant, tout pousse à nous faire attendre ce type d'exercice. En effet, le genre de l'émission, la présentation de la chronique (avec l'alternance des extraits et des commentaires), le ton critique... mettent en place une atmosphère scientifique. Nous sommes en fait dans ce cas (annexe 1) en présence d'une lecture humoristique d'un phénomène audiovisuel. Or, la plupart des chroniques se font sur ce mode léger. Le chroniqueur fait partager ses émotions sans les justifier par une analyse pointue de ce qui les provoque. Il ne fait que montrer, mettre en évidence le phénomène sans vraiment l'expliquer.

Pourtant, nous avons affaire à un discours apparemment explicatif : le chroniqueur reprend son discours, celui des personnes filmées mais il ne les analyse pas vraiment : il pointe du doigt certains aspects non pour les expliciter mais plutôt pour mettre en scène son discours. Les reformulations, par les reprises-répétitions, par la caricature qu'elles initient et qui est complétée par l'attitude générale du chroniqueur, servent ici à parfaire la forme de son propos tout en donnant l'illusion de décortiquer le contenu des propos des autres. Pourtant, il y a matière à analyse. Qu'est-ce qui justifie le fait de passer outre si ce n'est la doxa qui veut qu'une analyse scientifique soit moins intéressante qu'un récit imagé ? Il semble donc que *Arrêt sur Images*, se basant sur cette doxa, sacrifie sa vocation didactique au profit d'un hypothétique contrat de captation rassemblant les téléspectateurs autour d'une volonté de dénonciation faite sur le mode ironique.

Nous sommes dans l'autre cas (annexe 2) en présence d'un texte caractérisé par une « rondeur » apparente. Tout semble s'enchaîner de façon naturelle et esthétique (dans le sens commun du terme). Cet aspect est obtenu en partie à l'aide des auto-reprises qui donnent au discours une forme lisse et cohérente. Le discours source est en général cité pour appuyer, renforcer et justifier le discours de la chroniqueuse. Il n'est pas, de façon trop évidente, utilisé pour discréditer la parole du journaliste comme le fait David Abiker avec ses citations de Sarkozy. Ce fait renforce l'aspect sérieux et scientifique de cette chronique : Bernard ne juge pas, elle observe et analyse.

Et enfin, les journalistes procèdent de deux manières distinctes avec les reprises visuelles. Ils apportent la « preuve par l'image » de ce qu'ils affirment. Ils utilisent les extraits comme une illustration. Ou, ils reprennent les images pour s'en moquer, mettant ironiquement en évidence leurs travers. Dans les deux cas, les extraits présentés ne sont pas analysés en tant que tels. En général, leur étude s'arrête à une brève description, comme si le simple fait de présenter une image valait pour son analyse.

6. CONCLUSION

Nous avons repéré, décrit et analysé trois procédés qui sont couramment utilisés lors des discours didactiques.

Après avoir réfléchi sur la notion de didacticité, ses caractéristiques, nous avons observé comment, lors d'une chronique, le discours progressait. Il nous est apparu que, si la forme de ce discours pouvait renvoyer à celle d'un discours pédagogique (introduction, présentation des postulats, expérimentation, illustrations...), son contenu est quelque peu douteux. En effet, les enchaînements entre les séquences de la chronique sont en fait forcés par leur juxtaposition et l'ajout de conjonctions de coordination. Le journaliste exploite la forme de son discours pour rendre son contenu acceptable.

Nous nous sommes également intéressée au contrat de lecture et au lecteur modèle des textes didactiques. Les chroniqueurs octroient une place particulière à leur public. Une des caractéristiques de la didacticité est justement la prise en compte de l'interlocuteur. La présence des pronoms « nous » et « on » inclusif laisse supposer que les téléspectateurs sont pleinement inclus dans l'interaction (médiatisée). Mais leur étude nous permet de dire que leur utilisation fait partie d'une stratégie de légitimation du discours du chroniqueur. C'est à dire que ce dernier se sert de ces pronoms pour traduire la parole supposée des téléspectateurs, parole qui justifie son propre discours.

Sous couvert d'expliciter ses propres discours et ceux des autres médias, la reformulation est utilisée par *Arrêt sur images* dans le but de paraître. La reformulation permet ainsi la cohésion du texte et masque ses incohérences, ses manques d'analyse. L'émission prend en charge par la reformulation un discours étranger pour mieux le contredire. Elle s'appuie sur lui ou plutôt sur le sens qu'elle en donne pour le faire signifier, voire le parodier. Ainsi, elle impose son point de vue en s'appuyant sur d'autres discours.

Arrêt sur Images propose certes un discours informatif : l'émission permet aux téléspectateurs d'acquérir des connaissances dans le domaine des médias, elle dispose de moyens que le téléspectateur n'a pas, et peut, par exemple, lui apporter des informations sur des chaînes étrangères, croiser les informations données par un journal avec celles données dans un autre... mais elle n'est en aucun cas une émission didactique. Elle ne permet pas au téléspectateur d'acquérir des savoirs et encore moins des savoir-faire.

Windlisch (1987 : 25) précise en effet que les discours didactiques ont pour enjeu « d'apporter au récepteur une information qu'il ignore » alors que le discours conflictuel (pour garder le terme qu'il emploie) pousse ce même récepteur « à rejeter une information qu'il a admise ou

pourrait admettre ». Nous le verrons par la suite, les discours produits par *Arrêt sur images* sont fortement conflictuels. Or, comment peut-on concilier ce caractère avec une volonté didactique ? Ce point confirme donc que *Arrêt sur Images* joue sur l'illusion non seulement didactique mais également critique. En effet, la critique n'a aucune valeur si elle ne permet pas à l'autre de former son esprit et ne mérite peut-être même plus cette appellation. Le discours de *Arrêt sur Images* a donc pour enjeux de faire adhérer ses téléspectateurs et de les pousser à rejeter les autres discours.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Arrêt sur images est une émission métadiscursive : elle parle de son support, rapporte et revient sur le discours médiatique des autres avec une intention critique : cette émission dénonce les travers des autres programmes en se basant plus ou moins implicitement sur des *a priori* et en se référent à la déontologie (qui n'est pas explicitée). Elle opère également une certaine auto critique qui a pour effet de minimiser les erreurs ou les oublis de l'émission, de les justifier. Cette auto critique a en somme un rôle légitimant : elle devance les reproches, répare les torts et donne à *Arrêt sur Images* une caution morale.

La portée critique des textes est également mesurée à leur didacticité : le but de la critique est de modifier les croyances des récepteurs à qui elle s'adresse et *Arrêt sur Images* se revendique didactique. En effet, les émissions revêtent, de manière globale, un aspect scientifique et pédagogique. Des chroniques font référence à des théories linguistiques, psychologiques, biologiques... Des experts et des scientifiques sont conviés sur le plateau... Or, nous avons constaté que le recours à la science était fréquemment un recours à des lieux communs et masquait en fait les manques des analyses.

Dans le même sens, les reformulations sont monnaie courante, qu'elles soient linguistiques, kinésiques ou transmodales (comme la description-analyse verbale d'images par exemple). La reformulation est un outil pédagogique primordial. Elle souligne que tout discours est traversé par d'autres discours mais elle sert surtout à signaler les moments clé de ce « discours autre ». Or, si ces propriétés sont vaguement exploitées, la reformulation est essentiellement utilisée dans ce programme comme un « truc » oratoire : elle rend les propos cohérents, singe le discours source... En bref, elle n'a plus rien à voir avec la didacticité.

Enfin, nous nous sommes intéressée au contrat de lecture mis en place par l'émission, et plus particulièrement à la place de l'interlocuteur, c'est à dire des téléspectateurs. Le téléspectateur a, dans les programmes didactiques notamment, une place privilégiée : il est clairement inclus dans l'interaction. Et en effet, les discours produits par *Arrêt sur Images* construisent un interlocuteur engagé dans l'énonciation. Cela dit, ce procédé est plus une stratégie pour légitimer le discours du chroniqueur que pour permettre au téléspectateur de construire un savoir.

Nous sommes donc en présence d'un programme qui apporte des connaissances mais qui ne permet pas au téléspectateur d'acquérir des savoirs et encore moins des savoir-faire. Aussi, les discours produits sont fondés sur le conflit (entre les invités, entre l'éthique des chroniqueurs

et celle des producteurs d'émissions...) : il est en somme plus important de faire du spectacle que de mettre en places des stratégies d'apprentissage.

Arrêt sur Images traite des médias soit, mais en posant sur eux ce que nous pourrions appeler un « regard citoyen ». Nous entendons, par cette locution, que *Arrêt sur Images* prétend agir pour le bien de tous. Cette émission se base donc sur l'éthique et la déontologie. Elle considère les médias à la fois comme étant le reflet de notre société, c'est à dire que les phénomènes sociétaux (problèmes dans l'éducation nationale, violence dans les quartiers, racisme...) sont abordés à travers leur représentation dans les médias. Finalement, ce sont plus les faits de société qui sont critiqués (dans le sens commun du terme) que les médias.

Soit, ce regard critique existe, mais il ne fait pas progresser la réflexion sur la télévision : au lieu de proposer un regard nouveau sur les médias qui permettrait au téléspectateur de faire ses propres analyses des médias ou du moins, qui lui offrirait un nouvel axe de réflexion, *Arrêt sur Images* véhicule des opinions communes déjà propagées par d'autres médias et même parfois par la télévision elle-même.

Existe-t-il une médiacritique métadiscursive valide ? Est-ce le support télévision qui interdit la critique ? Nous explorerons cette hypothèse en consacrant la partie suivante de notre travail à l'étude de trois autres textes médiatiques et critiques des médias, supportés par trois médiums différents : Internet, la presse et la radio.

DEUXIEME PARTIE :

LES MÉDIAS « CANNIBALES »

Les médias, après s'être tournés vers le monde, après avoir exploité l'intimité des personnages publics comme du quidam, se nourrissent désormais de leurs propres discours. Nous ne disons pas bien sûr que les discours sur les médias par les médias remplacent tout autre type de discours mais plutôt que ce type d'exercice s'est considérablement multiplié ces dix dernières années.

Après avoir analysé l'émission considérée comme la référence dans ce domaine, Arrêt sur Images*, c'est à dire, après avoir relevé ses invariants, mesuré l'écart entre ce qui était produit et ce qui était annoncé... nous avons recherché des textes supportés par d'autres médias et dont les enjeux sont proches : analyser et critiquer la télévision et les médias. Nous avons pour but de comparer ces productions critiques avec celles de* Arrêt sur Images *sous l'angle du discours et de l'énonciation. En effet, nous voulons évaluer l'influence des médias-support sur la forme et la teneur de la critique tout en postulant qu'il existe un lien dépassant la thématique commune qui relie ces textes.*

Cette deuxième partie nous permettra de présenter trois nouveaux éléments constitutifs de notre corpus, un chapitre étant consacré à chacun. Nous étudierons donc le fonctionnement de Big Bang Blog*, blog conçu et animé par des chroniqueurs et journalistes de* Arrêt sur Images*. Le deuxième chapitre traitera de* La Lettre à Zélie*, chronique écrite par François Gorin dans* Télérama *et enfin,* J'ai mes Sources*, émission radiophonique diffusée sur France Inter et présentée par Colombe Schneck, prendra place dans le troisième chapitre.*

CHAPITRE 1 : *BIG BANG BLOG,* LA CRITIQUE DES MÉDIAS INVESTIT LA BLOGOSPHÈRE

> *« Les logiques d'interactivité dans la pratique du blog ont produit une représentation d'un nouvel espace public numérique et une forme d'intelligence collective, assurée par le jeu des liens hypertextuels. Cette conscience discursive a donné lieu à la production de la notion contestable de « blogosphère », qui désigne en réalité un ensemble de pratiques et de formats extraordinairement différents » (Cardon et Alii, 2006 cités par Tredan, 2007).*

Après avoir étudié Arrêt sur Images*, notre attention s'est spontanément tournée vers le blog écrit par trois des journalistes-chroniqueurs de cette émission. Nous connaissions ce blog depuis quelques temps, allant régulièrement le consulter depuis 2005, au même titre que le forum de l'émission.*

Internet s'est, depuis la fin des années 90, considérablement développé. Ce média peut ainsi permettre aux chroniqueurs et journalistes de Arrêt sur Images *d'étendre leur influence au delà des téléspectateurs de France 5. En effet ce nouvel espace de communication est utilisé par un public de plus en plus large et dont une partie significative remet en cause le système des médias classiques, comme en témoigne la multiplication des sites, forums et blogs d'opinion (cf. introduction) surveillant et critiquant (dans son sens trivial) ces médias. Parmi ces différents systèmes de publication, le choix du blog a sans doute été motivé par ses aspects techniques, son utilisation étant simple et peu voire pas onéreuse.*

Nous avons choisi d'explorer deux pistes relatives à ce texte : après avoir procédé à la description de Big Bang Blog*, nous nous intéresserons aux liens qui sont tissés entre ce texte et* Arrêt sur Images*, puis nous réfléchirons aux possibilités que le média offre aux chroniqueurs mais également à leurs lecteurs. En effet, les aspects ou plutôt les apparences de liberté et d'interactivité associées au blog sont deux éléments très exploités par l'énonciation médiacritique et métadiscursive.*

Pour ce faire, nous avons réuni dans notre corpus les six billets d'ouverture et de clôture du blog (annexes 10 à 12 et 22 à 24) et six billets (deux par auteur) sélectionnés dans une période s'étendant du 12 au 18 février 2007 (annexes 14 à 16 et 18 à 20). Nous avons complété ce corpus par deux « photographies » du blog, l'une au 16 février 2007 (annexe 13) et l'autre au 19 février 2007 (annexe 17). Nous avons enfin recherché un billet représentatif des liens entre les chroniques de Arrêt sur Images *et les billets publiés sur* Big Bang Blog *(annexe 21).*

1. *BIG BANG BLOG* : GÉNÉRALITÉS

Les blogs sont nés en 2000. Ce phénomène connaît un grand succès car la publication y est très aisée, il laisse une grande liberté éditoriale et permet des interactions en temps réel avec le lectorat (même si nous pouvons émettre quelques réserves à ce sujet). Les blogs sont, pour aller très vite, des sites Web personnels. Cela dit, il existe quelques blogs collectifs, co-écrits. Les blogs sont à l'image d'un journal de bord ou d'un journal intime : Le blogueur y publie un texte dynamique qui comporte souvent des hyperliens et des éléments multimédias et, chaque lecteur peut généralement le commenter. Mais c'est aussi, comme le souligne Oriane Deseilligny (2008), une lettre adressée à des lecteurs-internautes, avec différents procédés qui mettent en place des espaces de (pseudo) communication directe. Ce sont sans doute ces différentes raisons qui ont poussé les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* à créer *Big Bang Blog*, un blog relatif, à première vue, aux médias. Ce blog n'est pas en soi original, s'inscrivant, comme nous l'avons souligné dans l'introduction, dans une vogue de publications en ligne sur les médias.

Le concept (dans son sens trivial) blog est en fait assez vague pour autoriser de nombreuses utilisations. Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Teterel (2006 : 15-28) répartissent les différents blogs en fonction du type de relations qui est établie entre l'auteur et le contenu publié. Ils se basent sur la distinction entre énoncé et énonciation (selon la typologie établie par Benveniste, 1966 puis par Searle, 1982). La première catégorie de blogs a pour enjeu de mettre en évidence « l'identité profonde » du blogueur. Elle est fondée sur un discours d'intériorité et les blogueurs-lecteurs cherchent à se reconnaître dans ces billets. Dans la deuxième catégorie, l'énoncé est lié aux activités de l'énonciateur : les blogueurs-lecteurs sont généralement des proches, des connaissances du « monde réel » pour lesquelles on relate ses activités communes. La « question de la visibilité publique et des interactions ordinaires [...] se trouve explicitement mobilisée comme une mise en scène de l'identité construite dans les relations avec les proches » (Cardon - Delaunay-Teterel, 2006 : 28). Les énoncés de la troisième catégorie se focalisent uniquement sur un des aspects de l'énonciateur et le caractérisent sous cet aspect. Ainsi, les blogueurs se rassemblent autour d'une passion, d'une compétence commune. Et enfin, dans le cas de la quatrième catégorie, l'énoncé est complètement détaché de son énonciateur. En effet, il doit faire preuve d'une certaine distanciation pour pouvoir exprimer une opinion, un jugement une critique sur une question publique. Pour les auteurs, ces blogs reproduisent une « forme habermassienne de l'espace

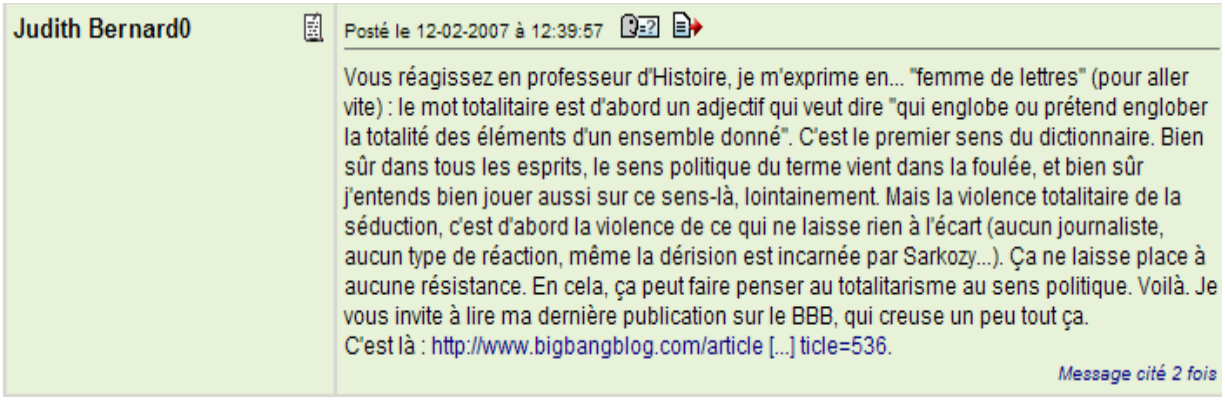
public de dialogue et de controverse entre individus autonomes et responsables » (*ibid.* : 28). Comme pour une émission de télévision, nous pouvons rechercher vers quel genre *Big Bang Blog* se dirige. En tant que blog donnant son opinion sur la question des médias, *Big Bang Blog* est assez proche de la dernière catégorie. En tant que blog de spécialistes de la question des médias, il rejoint la troisième catégorie. En quoi se rapproche t-il de l'une ou l'autre de ces catégories, en quoi s'en distingue t-il ? Chacun de ces genres implique une relation particulière entre l'instance énonciatrice, le blog et ses destinataires. Tendre vers l'un ou l'autre de ces genres modifie cette relation. Nous nous attacherons donc à relever les particularités de *Big Bang Blog*, à comprendre son fonctionnement. Mais aussi, nous nous intéresserons à ce qui pousse les téléspectateurs de *Arrêt sur Images*, qui sont également des utilisateurs de son forum à participer à ce blog. Nous nous baserons sur les textes publiés par les chroniqueurs-blogueurs, envisageant dans un premier temps *Big Bang Blog* comme un prolongement de *Arrêt sur Images*, permettant aux chroniqueurs de compléter leurs interventions télévisuelles. Nous étudierons également (mais dans une moindre mesure) les commentaires bien que leur enchaînement, comme dans beaucoup d'autres blogs, se rapproche fréquemment d'un bavardage auto-alimenté, sans rapport avec le billet d'origine. En effet, notre étude n'est pas centrée sur la réception et le ressenti des utilisateurs n'est donc pas notre préoccupation principale. Néanmoins, le fait que les lecteurs puissent intervenir « réellement », c'est à dire (et c'est pour cela que nous nuançons avec des guillemets le terme) grâce à un moyen virtuel (le dispositif de publication des commentaires du blog) et dans la limite de ses possibilités techniques, et immédiatement (à la différence des téléspectateurs de *Arrêt sur Images* qui doivent envoyer un courrier qui sera ou non sélectionné et lu en partie à l'antenne par le médiateur) est une modalité capitale de ce média. En effet, le fait de mettre à disposition un espace d'expression pour l'instance réceptrice du blog tend à modifier son statut, à la faire devenir à son tour émettrice. Mais nous développerons ce point dans la troisième partie.

1.1 Visée affichée

1.1.1 Dans la toile

La plupart des blogueurs hésitent à donner une définition claire de leurs intentions. Cela dit, la majorité des blogs s'utilise à des fins d'auto-représentation, se formant autour des affects et des idées propres à leur(s) auteur(s). Qu'en est-il de *Big Bang Blog* ? Si nous avons supposé dans un premier temps que les intentions étaient clairement définies, nous devons revenir sur

cette première impression. En effet, ce blog est inclus dans un tissage très intéressant. Les « forumeurs » de *Arrêt sur Images*, les chroniqueurs-blogueurs de « Big Bang Blog » y font référence lors de leurs messages sur le forum, comme le montre cette réponse de Judith Bernard ci-dessous, publié sur le forum de *Arrêt sur Images*.



Judith Bernard0

Posté le 12-02-2007 à 12:39:57

Vous réagissez en professeur d'Histoire, je m'exprime en... "femme de lettres" (pour aller vite) : le mot totalitaire est d'abord un adjectif qui veut dire "qui englobe ou prétend englober la totalité des éléments d'un ensemble donné". C'est le premier sens du dictionnaire. Bien sûr dans tous les esprits, le sens politique du terme vient dans la foulée, et bien sûr j'entends bien jouer aussi sur ce sens-là, lointainement. Mais la violence totalitaire de la séduction, c'est d'abord la violence de ce qui ne laisse rien à l'écart (aucun journaliste, aucun type de réaction, même la dérision est incarnée par Sarkozy...). Ça ne laisse place à aucune résistance. En cela, ça peut faire penser au totalitarisme au sens politique. Voilà. Je vous invite à lire ma dernière publication sur le BBB, qui creuse un peu tout ça.
C'est là : http://www.bigbangblog.com/article [...] ticle=536.

Message cité 2 fois

Cependant, il n'y a pas de lien direct vers ce blog depuis le site. C'est sur le blog de la « forumancière », selon sa propre appellation, Chloé Delaume, blog hébergé par le site de France 5 et en lien direct avec le site de *Arrêt sur Images*, que son lien apparaît en première position. Aussi la première adresse qui s'affiche, quand on recherche *Big Bang Blog* sur Google est annoncée comme suit : « **Big Bang Blog** ! Les médias font craquer le pouvoir, la pensée, les amours, l'esthétique, l'économie. Aujourd'hui Internet fait craquer les médias ».

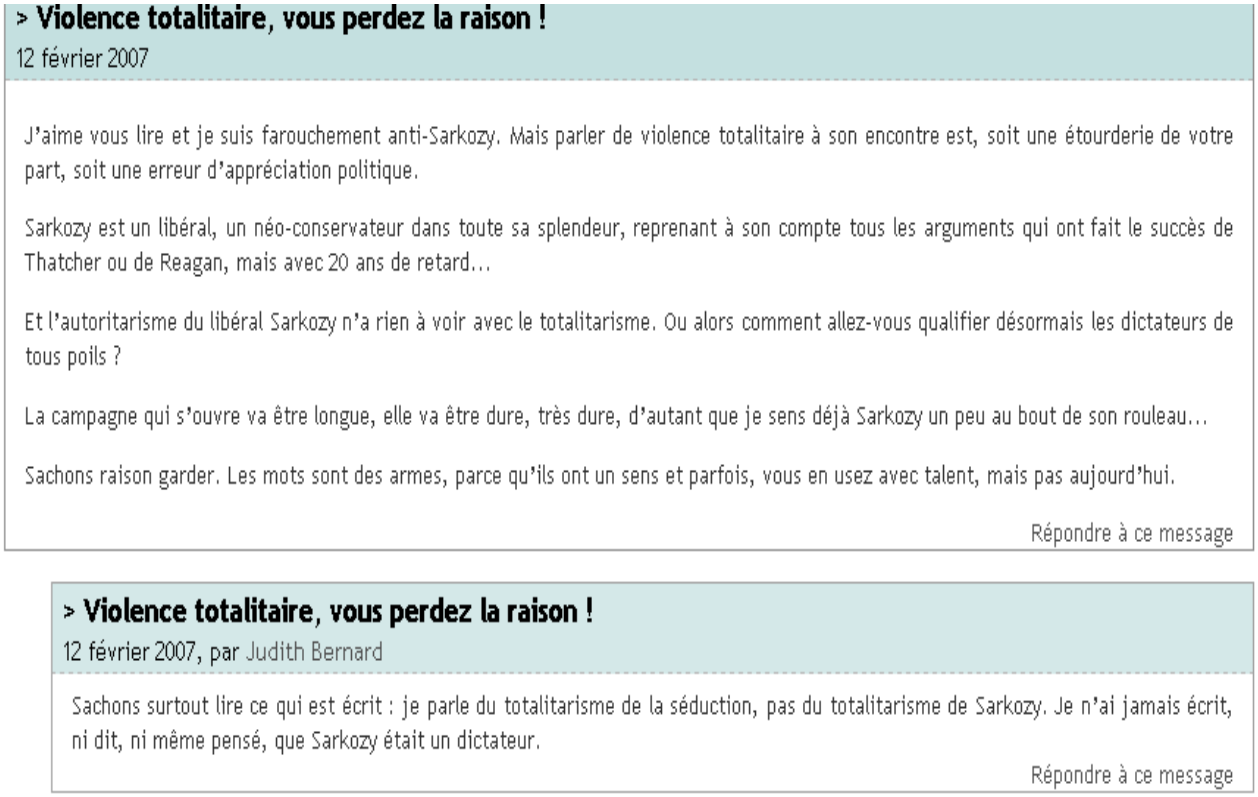
1.1.2 Première approche, une fois sur le blog

« [Big Bang Blog] : le blog de Daniel Schneidermann, David Abiker, Judith Bernard, Christine Cler » est inscrit sur la barre supérieure bleue. Nous savons donc qu'il s'agit d'un blog collectif, dans lequel Daniel Schneidermann est ici aussi (*cf. Arrêt sur Images*) mis en avant, du fait de sa notoriété et de son ancienneté dans le monde des médias mais aussi car c'est lui (annexe 9) qui a été à l'origine de ce blog.
Cette image bannière chapeaute le site :

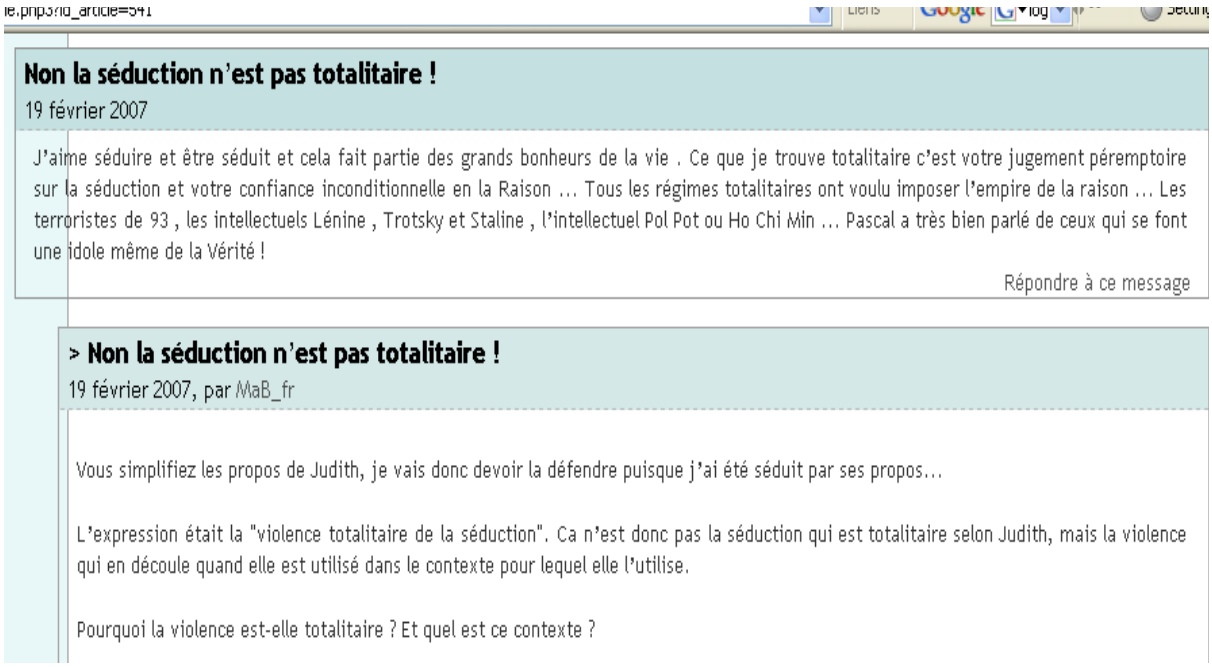


Deux isotopies dominent : celle du journalisme et celle de la jeunesse. Le journalisme est représenté par la typographie, rappelant les écrits produits par une vieille machine à écrire (traits qui ne sont pas nets) et la répétition du terme « médias ». La jeunesse est évoquée par la tête de la jeune fille, elle-même représentée en train de faire une bulle de chewing-gum énorme (plus grosse que sa tête), les couleurs roses violacées et aussi le terme Big Bang (grand boum en anglais), qui fait référence, dans le sens commun, au début, aux origines (de la Terre) mais aussi à la rapidité avec laquelle les marchés financiers britanniques ont été libéralisés en 1986. Ceci nous amène à une troisième isotopie, découlant de la deuxième : l'isotopie de la provocation. Nous pouvons commencer par citer le fort contraste entre le noir et les roses mais aussi l'attitude de la jeune fille, prête à faire exploser cette bulle. Cette idée de provocation, nous pouvons également la retrouver dans le terme « Big Bang » qui, toujours selon le sens commun, évoque une explosion, et dans les séquences « explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste ». Elle se retrouve également dans les sonorités du nom du blog. L'allitération en /b/ et la rime en /g/ renforcent l'idée d' « explosibilité ». *Big Bang Blog*, comme un adolescent, cherche les limites des médias, de ses parents, de l'élasticité du chewing-gum... Pour appuyer cette métaphore, nous pouvons supposer que la jeune fille est la représentation du blog tandis que la bulle celle des médias voire du monde des médias.

Nous pouvons donc en déduire que la visée de ce blog est clairement affichée : il a pour but d'éprouver (dans le sens de mettre à l'épreuve) le monde des médias et ce, en utilisant un ton non consensuel, détonnant, jeune... Il s'agirait donc d'un blog critique, d'un blog de type 4 (*ibid.* : 57-66). L'instance énonciative se veut « citoyenne », c'est à dire qu'elle laisse l'espace de son blog inconditionnellement ouvert à la parole (ce qui est à nuancer, nous le verrons avec le premier billet posté (*cf.* annexe 10) : *Big bang Blog* est modéré), permettant ainsi la multiplication des points de vue sans qu'il n'y ait de hiérarchisation en fonction du statut (social) et de l'identité des énonciateurs. Ce blog joue donc sur le mode authentifiant (selon la terminologie de Jost) ; il s'agit d'apporter des informations relatives au monde réel, informations qui vont pouvoir être commentées, jugées, évaluées par des « gens » du monde réel. En effet, cette catégorie de blogs émet, relaie des jugements personnels sur des questions impersonnelles, et quiconque a le droit d'y participer. Aussi, la contradiction n'est pas refusée, au contraire. Le blogueur « se donne pour mission » de répondre à ses contradicteurs. Ainsi, à la suite d'un billet posté par Judith Bernard le 16 Février 2007 (*cf.* annexe 19 : *Ségolène doit-elle nous séduire ?*), nous pouvions lire un commentaire non signé auquel l'auteur du billet répondait en défendant sa position.



Ce n'est d'ailleurs pas toujours l'auteur qui répond. En effet, suite au même billet, un blogueur (MaB_fr) répond à un autre blogueur qui s'attaque au texte de Judith Bernard.



Le blogueur publie et répond à ses contradicteurs, les commentateurs s'investissent réellement dans les débats et se répondent entre eux. Comme le constatent Cardon et Delaunay-Teterel :

> « En instaurant une distance entre énonciation et énoncé, les blogueurs ouvrent ainsi la possibilité d'une coordination avec d'autres évaluations éventuellement différentes des leurs, pour créer un espace de jugement polyphonique » (2006 : 62)

La prise de parole semble se démocratiser, les blogs permettent de contre-balancer le monopole des professionnels de la politique et du journalisme.

Or, un premier point nous dérange quant à cette présentation du site : « Les médias changent le monde. Internet change les médias. Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste. » annonce cette bannière. Il s'agit d'une forme de syllogisme incomplet : il y a bien trois propositions, mais la dernière ne découle pas des deux premières, elle apporte autre chose : Donc Internet change le monde est la proposition conclusive éludée. Soit, la conclusion du syllogisme est seulement sous-entendue mais facilement reconstruite. Qu'est-ce que nous dit cet enchaînement ? Les deux premières propositions sont en fait des postulats sur l'action des médias sur le monde et celle d'Internet sur ces médias. Ces deux propositions présupposent que l'impact des médias sur la société n'est pas anodin. Mais, comment doit-on entendre 'changer' ? Ce terme peut signifier 'modifier', 'représenter', 'améliorer' tout aussi bien que 'détériorer'... 'Changer' n'est pas orienté axiologiquement (ni euphorique ni dysphorique), ce qui permet au locuteur de ne pas se prononcer et laisse à la charge du destinataire le choix dans les connotations attribuables à cette locution. Dans le même ordre d'idée, est-ce que « ce qui craque » renvoie à un dysfonctionnement ou à autre chose, que signifie alors « ce qui résiste » et à quoi cela résiste-t-il ? À quoi renvoie « tout » ? La visée de *Big Bang Blog* n'est pas clairement définie : observe t-il le fonctionnement des médias les uns par rapport aux autres, apporte-t-il des informations sur les médias qui fonctionnent mal (« qui craque »)... ?

Un regard sur les *blogroll*, la liste des blogs préférés des blogueurs pourrait nous aider à préciser l'enjeu de ce blog.

1.1.3 Les *blogrolls* de *Big Bang Blog*

Ces listes apparaissent lorsque l'on clique sur le nom des animateurs, en dessous du menu qui donne accès aux espaces des autres blogueurs et du bouton qui renvoie au plan du site et à gauche de la liste des articles rédigés par le blogueur. Seuls Daniel Schneidermann et Judith Bernard en ont une au 18 février 2008 (nous supposons que celle de David Abiker a été

supprimée, au même titre que ses nombreux articles en automne 2007[55]). La *blogroll* de Judith Bernard est très réduite :



Le premier lien renvoie à la compagnie de théâtre pour laquelle la blogueuse est auteur, metteur en scène et actrice. Le second dirige l'internaute sur le blog de sa soeur qui est concepteur graphique. Elle ne renverrait donc pas à des sites complémentaires de ses écrits mais plutôt à d'autres aspects de son identité.

La *blogroll* de Daniel Schneidermann est plus complète. Elle renvoie à plusieurs types de blogs :



des blogs journalistico-politiques : par des journalistes (*Bondy Blog*, *Corine Lesnes*, *Jean-Marie Apathie*, *John-Paul Lepers*, *le blog de Sylvain Attal),* des universitaires (*Actualité de la recherche en histoire visuelle*, *Technologies du langage*, *Jean Véronis*), des anonymes (*Bon vote*, *Domaine d'extension de la lutte*, *Versac*)

55 David Abiker cesse d'écrire sur *Big Bang Blog* au moment du lancement de *@rrêt sur Images*, ce qu'il explique dans son dernier billet (annexe 23).

des blogs liés à l'art et à la littérature (*Anthropia*, *Chloé Delaume*, *La république des livres*, *Pierre Assouline*, *les langues paternelles*)
des blogs et forum d'analyse d'images (*la boite à images*, *le forum d'arrêt sur images*)
un blog sur la justice (*le journal d'un avocat*)
et enfin, des blogs relatant la vie privée de leurs auteurs (*Je veux travailler avec Jean-Pierre Coffe*, *luxemblog*).
La *blogroll* de Schneidermann montre sa volonté de s'inscrire dans la sphère des blogs qui ont la prétention de critiquer les médias, ou du moins, de les observer. Cette communauté de blogueurs veut produire un discours différent de celui diffusé par les médias dits classiques tout en revendiquant des savoirs-faire. Les animateurs de ces blogs sont en effet journalistes, mais « citoyens » comme John Paul Lepers ou le *Bondy Blog*. C'est également l'occasion, dans le cas de l'*Actualité de la recherche en histoire visuelle* par exemple, de rendre accessible au plus grand nombre des recherches scientifiques sur l'image (et occasionnellement les médias). Les idées directrices sous-tendant ces projets sont donc d'une part de rendre accessible à un public plus large un discours plus ou moins critique et d'autre part, d'amener ce public à participer, par le biais des commentaires à ce discours.

1.1.4 Premiers Billets (*cf.* Annexes 10, 11 et 12)

Nous avons choisi de différencier les contributions des différents blogueurs car, comme nous le verrons dès leurs premiers billets, ils n'envisagent pas le blog de la même façon, ils ne « bloguent » pas de la même manière. Le fait de partager le même blog ne conditionnerait pas leur manière d'écrire.

a Daniel Schneidermann

Le premier billet posté le 21 février 2005 sur le blog est signé par Daniel Schneidermann. Il donne les raisons de la création de ce blog : « Parce que nous sommes au coeur d'un big bang général. Touchés de partout. Les blogs, Google, le MP3, les DVD et Internet en général, bousculent nos modes d'information » écrit-il. Cette explication n'est pas plus éclairante que l'analyse de la page d'accueil. En fait, Schneidermann n'annonce pas ce qu'il va faire mais le justifie : « Ce big bang a besoin d'explorateurs et de penseurs. Il a besoin d'yeux et d'oreilles ». Nous n'avons, par ce billet, pas plus d'information sur la teneur du blog (qui va consister à traiter de l'évolution des médias sur un ton assez léger « c'est parti ! »). Cependant,

ce billet pose les règles de base du fonctionnement de ce blog : il est amené à accepter de nouveaux blogueurs : « Peut-être serons-nous un jour davantage, nous le souhaitons » et il se nourrira des interventions des internautes, c'est à dire qu'après lecture, les réponses des internautes aux billets seront publiées à la suite du blog, à condition que leur propos ne soit pas contraire à la loi. En résumé, cet article répète ce que nous pouvions comprendre en regardant la page d'accueil de *Big Bang Blog*, donne les règles particulières à ce lieu et (im)pose Daniel Schneidermann en tant que « père spirituel ». En effet, s'ils sont deux à l'avoir créé, c'est lui qui prend la parole en leur nom. Cet article de Schneidermann tire le blog du côté du mode ludique (selon la terminologie de Jost) : soit, ce blog apportera des informations mais son fonctionnement, les modalités de participation des internautes se fait selon des règles qui, comme pour un jeu, si elles ne sont pas respectées, entraîneront la disqualification du « contrevenant ».

b David Abiker

Le premier billet d'Abiker est publié le 22 février 2005. Il explique que *Big Bang Blog* est né d'une volonté commune (celle de Schneidermann et de lui-même) de créer leur propre blog collectif. Il utilise la métaphore pour donner ses intentions quant à ce blog; il le compare donc aux cahiers de texte des collégiens dans lesquels chacun recueillait « des choses » auxquelles on tient, qui nous « passent par la tête ». Pour lui, les blogs, comme les cahiers de texte ne sont « pas des journaux intimes, encore moins des premiers romans, plutôt des cahiers à tagger et à coller, pour s'exprimer, dire qui l'ont était tout en faisant comme les autres ! ». Le blog est conçu ici comme un moyen de s'épanouir personnellement, de mettre en avant son identité publique, sociale. Il n'est pas question d'intime mais de l'image que l'on veut donner de soi, image construite par le biais de ces choses que l'on veut montrer : ses intérêts et ses connaissances : « de la pub, de la communication politique, des portables qui font de la télé, de mp3, de cinéma, de choses vues et puis aussi, de la trentaine ». Le blog constitué par les articles de David Abiker se situe donc « à la limite de l'histoire personnelle et de l'expression publique » et scénarise des moments de vie de son auteur, ses pensées. Ce type d'articles est donc plus du côté du mode fictif.

c Judith Bernard

Le premier billet de Judith Bernard est daté du 22 avril 2005. Ce billet traite à première vue de deux sujets : l'arrivée d'une nouvelle blogueuse (en l'occurrence, elle-même) sur *Big Bang Blog* et le vote sur la constitution européenne. Dès le début de son billet, Judith Bernard marque son appartenance à un blog collectif, tisse les premiers liens avec ses co-blogueurs en signalant des billets (par des liens hypertextuels) qui traitent du même sujet. « Daniel a un ami en retard, David n'a pas le droit de voter, moi, j'ai des collègues. ». Puis, elle parle des débats qui ont lieu entre ses collègues au sujet du vote pour ou contre la constitution européenne. Elle dit en quoi ces débats argumentés, désintéressés lui ont permis de se faire une idée sur le sujet. Ici aussi, c'est le mode fictif (selon la terminologie de Jost) qui va se mettre en place. Si Abiker a utilisé la métaphore pour expliquer son projet de blog, Bernard choisit quant à elle la parabole. En effet, la description (idéalisée ?) qu'elle fait de ses discussions entre collègues pourrait être ce qu'elle voudrait enclencher, provoquer par ses billets et voir se réaliser dans l'enchaînement des commentaires. Ainsi, son blog prendrait les allures d'un blog « citoyen », où chacun a la parole et s'attache à répondre aux autres, discuter ses arguments : « on va vraiment au bout de la dialectique, chacun approfondit, nuance, rectifie, répond, relance, dans le respect de l'autre et de soi, c'est-à-dire dans la bonne foi ». Elle donne les règles de ce qu'elle voudrait voir sur ce blog en expliquant ce qui, dans la vie « réelle », lui permet de faire avancer sa réflexion et en mettant en évidence que tout un chacun peut participer : « ce qui me manque dans le débat médiatique : il me manque cette beauté-là, celle de ces citoyens éclairés qui ne militent que par conviction, ces orateurs qui ne sont pas des professionnels de la communication, qui n'ont pas l'once d'un projet électoral, ni la moindre stratégie médiatique, qui ont bien des lumières, quoique parlant dans l'ombre ». Judith Bernard, par ce texte, donne une vision globale du blog : elle le voit comme un instrument de démocratie et donne une place primordiale à ses commentateurs.

1.2 Présentation générale

Il s'agit donc d'un blog d'opinion, auquel trois des chroniqueurs de *Arrêt sur Images* et une autre journaliste, Christine Clerc, participent. Daniel Schneidermann, est le présentateur de l'émission. Il est également journaliste. Le deuxième, David Abiker est lui aussi journaliste et enfin Judith Bernard est quant à elle agrégée de lettres modernes, comédienne et metteur en scène. La dernière blogueuse, Christine Clerc, est journaliste et écrivain. Dernière arrivée sur

le blog, ses contributions étaient, jusqu'au 16 septembre 2007 inexistantes, alors que Daniel Schneidermann annonçait sa participation dans une brève datée du 14 février 2006. Elle n'a finalement écrit qu'un article qui a disparu avec l'abandon du blog au profit du site « @rrêt sur images »[56]. Le fait d'afficher son identité civile est, d'après Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Teterel (2006), le gage d'une forte responsabilisation énonciative. Cela dit, l'utilisation d'un pseudo est tolérée (notamment pour les commentateurs) car l'idée de liberté est plus importante que celle de responsabilité sur Internet. Le blog d'opinion est donc revendiqué comme un espace de jugement personnel. Cardon et Delaunay-Teterel recensent trois types de blogueurs citoyens : les sans statut particulier, les experts (comme pour *Big Bang Blog*, des journalistes, des universitaires, des essayistes…) et enfin, les politiques (*op. cit.* : 56-67).

Ce blog joue ainsi sur plusieurs modes (d'après la terminologie de Jost), même si c'est le mode authentifiant qui domine, l'apport d'informations étant annoncé comme son enjeu principal, il se rapproche de la fiction avec des textes narrativisés et du jeu de par l'énonciation des restrictions relatives à la participation de tout à chacun à ce blog.

La page d'accueil du blog propose les derniers articles de chacun (une douzaine de titres, dont le texte des quatre premiers sont amorcés, *cf.* annexes 13 et 17). Tous les articles sont d'ailleurs classés par ordre antéchronologique. En effet, un blog étant perpétuellement en cours d'écriture, la page d'accueil doit refléter les changements les plus récents ; ceci suppose un public qui prend connaissance régulièrement de l'évolution du site, un public donc d'habitués, une 'communauté'. Ainsi, *Big Bang Blog* fonctionne un peu comme les blogs de type 3 : il recrute des pairs en fonction de leurs domaines de prédilection, de leur profession (Dominique Cardon - Hélène Delaunay-Teterel, *op. cit.*: 49-57). L'existence et la reconnaissance par les utilisateurs de différentes catégories de blogs implique l'existence, plus ou moins explicite de « promesses » (dans le sens de Jost), liées à ces catégories. Ainsi, les animateurs de *Big Bang Blog* doivent faire preuve, en tant que spécialistes, de leurs capacités et compétences dans le domaine de l'analyse des médias. Rattacher un blog à cette catégorie d'une part garantit à l'internaute, ou du moins lui suggère qu'il y trouvera des informations de qualité, des informations légitimes (qu'il est justifié de donner). D'autre part, il aide ses

56 La venue de cette nouvelle blogueuse a suscité de nombreuses discussions, notamment parce qu'elle est catégorisée « de droite ». Cette information, donnée par les commentateurs de la brève, nous permet de comprendre cette arrivée comme étant la volonté, pour Daniel Schneidermann de dédouaner le blog de son image « gauchiste ». Cela dit, l'accueil très mitigé réservé à cette nouvelle a peut-être découragé Christine Clerc de s'investir dans *Big bang Blog.*

animateurs à construire leur identité autour de cet intérêt commun. Or, au fil des billets, l'intime se mêle à l'expression des compétences. *Big bang Blog* glisse d'une catégorie à l'autre, brouille ses enjeux. Ceci peut, selon les auteurs, nuire à l'évaluation du blog par son public. Nous ne les suivrons pas sur ce point, estimant que l'émergence par touches de l'intime à des effets positifs sur les rapports entretenus entre le public, le blog et le blogueur, dévirtualisent, ou du moins nuancent l'aspect virtuel de leurs échanges. Nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie de notre travail.

1.2.1 Les thèmes

Les sujets abordés dans les articles tournent autour des médias mais aussi de la politique. Le discours du politique rapporté dans et par les médias est *a priori* central. Voici quelques titres d'articles : « Jacques Chirac au salon de l'agriculture...ou le JT transformé en petite fabrique de nostalgie »; « Elkabbach, Druon et Sarko : "aami, si tu tombes..." Europe 1 craque sous la mitraille et les grenades »; « Ma petite croisière en Bayrouerie De l'autorité naturelle des savants... ou des hommes ? »; « Un café chez les Bayrou.....l'avenir de François se lit-il dans le marc ? »; « Libé.fr censuré en Tunisie Et si tout le monde reproduisait l'article interdit ? »... Nous verrons par la suite comment ce rapport entre le politique et les médias est traité dans le corps du texte mais également, quel(s) type(s) de commentaires ces articles suscitent. Nous pouvons cependant noter que les articles centrés autour de la relation politiques-médias sont beaucoup plus nombreux pour la période que nous avons observée (notre corpus est essentiellement composé de billets publiés entre le 12 et le 19 Février 2007), période électorale oblige. Cela dit, si d'autres thèmes sont également abordés le reste du temps, peu reviennent aussi régulièrement. La préoccupation politique est donc prédominante.

1.2.2 Caractéristiques et manques

Depuis les années 2000, le phénomène blog évolue grâce aux améliorations techniques et matérielles de l'informatique et propose de publier toutes sortes de documents multimédia : des images mais également des vidéos, ce qui, dans le cas d'analyses télévisuelles ou des médias en général, enrichirait considérablement la lecture. Or, *Big Bang Blog* ne présente ni image ni vidéo pour étayer son discours sur les émissions, les journaux... Il existe bien sûr des hypertextes qui renvoient aux documents sources (référençant ou explicitant le propos), généralement, des articles de journaux en ligne (récemment : *L'Economiste*, *Le Nouvel Obs*,

Libération...) des sites de radio (Europe 1, RTL...), des sites de parti (UDF...), d'autres articles de *Big Bang Blog* ou du site de *Arrêt sur Images* traitant du même sujet, rarement des vidéos (dernière pub pour Meetic) et parfois, des adresses de sites inutiles à la compréhension de l'article (Atelier de broderie Lesage). Chaque article ne comporte pas de tels liens. Nous consacrerons une partie à leur apport en nous appuyant sur des exemples précis. Nous pouvons néanmoins souligner que ces liens sont là pour amplifier la circulation à l'intérieur du blog et renforcer les liens entre le blog et le site de *Arrêt sur Images*. Ils permettent également de faire une économie de moyens, (il n'est pas nécessaire de reproduire le document dans le billet du blog), et rendent la lecture plus rapide (les internautes qui connaissent déjà la source n'activent pas forcément le lien). *A contrario*, la compréhension de l'analyse des discours en question (s'il y a analyse) est plus difficile car l'article et sa source ne sont pas juxtaposés.

1.2.3 Qu'est-ce que le blog apporte au lecteur ?

Le blogueur autorise souvent ses utilisateurs à laisser des commentaires, même les plus critiques. Dans *Big Bang Blog*, les commentaires sont publiés après que l'auteur de l'article en ait pris connaissance. Il peut donc s'assurer qu'aucun contenu illégal ne soit publié mais également, censurer ses lecteurs répondants. Cela dit, il nous est apparu que beaucoup des commentaires publiés vont à l'encontre de l'article voire ne le concernent pas, ce qui présuppose d'une certaine liberté d'expression. Chaque article suscite de nombreux commentaires et le blog prend parfois des allures de forum. Nous étudierons plus loin le fonctionnement des commentaires, leur enchaînement et leur(s) rôle(s). Les différences majeures entre le forum et le blog résident dans le fait que c'est le blogueur (et non n'importe qui) qui a l'initiative de la « conversation », sa production prend alors la forme d'un monologue. Mais aussi elle réside dans le fait que c'est le blogueur qui a le dernier mot quant à la teneur des commentaires. Nathalie Roelens affirme :

> « le médium internet suscite le dialogue sans fin, l'entropie communicationnelle, la cacophonie des convictions. Entre la rupture de communication et l'entropie ubiquaire, la censure est vouée à subir encore de nouvelles mutations, inconnues à ce jour. Qui aura le dernier mot dans la blogosphère ? Pour combien de temps encore Internet sera une tribune libre, un antidote à la pensée unique ? » (Roelens, 2008 : 26)

Soit, les blogs laissent, donnent même la parole à tout un chacun, mais la censure existe déjà. Au contraire de la censure classique, elle n'est pas publicisée, c'est un « FAIRE SANS LE

DIRE » selon sa propre expression (2008 : 7). En effet, et nous y reviendrons, la multiplication des commentaires, brouille la visibilité. Certes, chacun peut s'exprimer, cela dit, les messages sont noyés au milieu des autres.

Pour recentrer notre étude sur les blogs d'opinion, attardons nous sur les constatations que font Marcia Rogerio et Nicolas Pélissier (2006) au Portugal. Certes le contexte économico-politique est différent de celui de la France, néanmoins, nous pouvons relever quelques points communs. Pour eux, l'écriture de billets est un « exercice d'une compétence analytique et réflexive sur le monde des médias et de la communication »(*ibid.* : 163). Autrement dit, les blogueurs opèrent un retour distancié sur le monde des médias et c'est bien ce que proposent de faire les animateurs du *Big Bang Blog*. Charron et de Bonville (1996, cités par Rogerio – Pélissier, 2006) distinguent trois types de journalisme : les journalistes d'information, ceux d'opinion et enfin ceux de communication. Pour Charron (2007), le choix du terme de *paradigme* a été mûrement réfléchi. En effet, il renvoie pour le journaliste à un ensemble de savoir-faire acquis par imitation d'un modèle (les pairs expérimentés, le ton d'un chroniqueur reconnu...). Autrement dit, c'est la pratique qui produit les règles et ces règles sont implicites, voire « naturalisées » : elles ne deviennent visibles que lorsqu'elles posent problème, sont l'objet d'un débat. Or, il constate que, si les pratiques des journalistes peuvent changer à l'intérieur du paradigme, c'est à dire qu'elles vont évoluer de façon non spectaculaire avec pour but de ne pas lasser leur public, elles peuvent également, à cause d'une transformation importante de l'environnement (politique, social, économique...) changer de paradigme, ce qui va bouleverser les pratiques en cours. Ainsi, le journalisme d'opinion a été remplacé à la fin du 19ème siècle par le journalisme d'information. Comme le souligne Franck Rebillard, qui reprend les remarques de Jeanne-Perrier, le Cam et Pélissier (2005):

> « Les « configurations successives [du journalisme] peuvent se retrouver, aménagées, dans les différentes formules de *blogs*. Ainsi du journalisme de commentaire, hérité des origines littéraires et politiques, dont les genres rois de la *critique* et de la *chronique* connaissent une nouvelle vigueur avec les *blogs* de l'Internet « alternatif ». » (Rebillard, 2005)

Charron et de Bonville abondent dans ce sens : les blogueurs (prétendument) critiques des médias entrerait dans la catégorie des journalistes d'opinion. Leur rôle serait de surveiller les journalistes d'information pour en dénoncer les dérives, c'est à dire le rapprochement de leur travail avec celui des journalistes de communication. Il faut entendre par « journalisme de communication » l'orientation marketing que peut prendre le journalisme dont le souci

premier n'est plus d'informer mais, selon François Demers (2003), d'établir et de consolider un lien avec le public Ils seraient donc supérieurs aux autres. Or, selon Marcia Rogerio et Nicolas Pélissier (*op. cit*.) les blogs des journalistes d'opinion reprennent justement les caractéristiques du journalistes de communication : la fonction phatique est très présente, le public est impliqué, ils utilisent une rhétorique d'expertise critique, l'identité des animateurs est plurielle... En ce qui concerne *Big Bang Blog*, la critique se fait de l'intérieur, par des journalistes : Daniel Schneidermann a été au Centre de Formation des Journalistes et David Abiker est devenu journaliste après un DEA en sciences politiques mais elle se fait aussi de l'extérieur : Judith Bernard est professeur agrégée et docteur es lettres et arts. Ainsi, un équilibre est créé entre les journalistes qui, nous l'avons vu (*cf. supra*), ont intégré les règles tacites du métier par mimétisme avec leurs confrères et Judith Bernard qui est quant à elle issue du milieu universitaire. Cet équilibre permet de prétendre à une certaine distanciation mais il n'empêche pas de jouer sur le rapprochement avec le public (*cf*. troisième partie).
Aussi, même si le journalisme d'information reste une référence pour la plupart des journalistes d'opinion, cette catégorie est, selon Rogiero et Pélissier, de plus en plus dénigrée. L'intérêt, l'enjeu de ces blogs est avant tout d'« élargir l'espace de discussion public sur le fonctionnement des médias, en inscrivant dans l'espace public des sujets qui n'apparaissent pas au travers des routines et circuits habituels des médias. » (*op. cit.* : 173). Autrement dit, le blog permettrait au public de devenir émetteur et ainsi, de dépasser les thématiques abordés par les médias traditionnels.

1.3 Conclusion

Cette analyse rapide, présentation générale de *Big Bang Blog*, nous permet d'esquisser les pistes que nous allons suivre pour tenter de cerner comment ce blog traite la question du décryptage des médias (d'ailleurs, s'agit-il toujours de cela ?). En effet, nous ne pouvons pour l'instant tirer aucune conclusion définitive quant à la teneur des discours produits.
L'étude des genres nous laisse supposer que, alliant les modes authentifiant, fictif et ludique, ce blog, comme beaucoup d'autres, offre à tout un chacun une « critique des médias plus démocratique », selon l'expression de Rogerio et Pélissier. En effet, n'importe qui, selon les règles établies, pourrait y contribuer. La critique serait ici co-construite, ouverte à la discussion et au débat. Aussi, cette critique serait libre de toute contrainte car les blogueurs ne subissent aucune pression : contrairement à la télévision ou à la presse, Internet, du moins, la forme étudiée ici n'est pas contrainte par des enjeux économiques supérieurs comme la

publicité par exemple. *Big bang Blog* met donc en avant l'indépendance de ses auteurs (par rapport à France 5 notamment), leur ton jeune et irrévérencieux. Et cette critique serait également éclairée, les blogueurs ayant suivi des études poussées, officiant dans une émission télévisuelle reconnue et produisant des textes construits, à la valeur informative revendiquée. Nous pouvons donc entrevoir un début de contrat de lecture, contrat complété par les thèmes abordés et renforcé par les liens créés avec le lecteur.

Nous nous efforcerons de mettre à jour ce contrat en analysant des articles, les liens qu'ils proposent, leur proximité avec les thèmes abordés dans *Arrêt sur Images* et nous les mettrons en rapport avec les commentaires qu'ils suscitent. Nous nous interrogerons également sur la façon dont les chroniqueurs jouent sur les différents modes et sur les effets possibles de cette alternance.

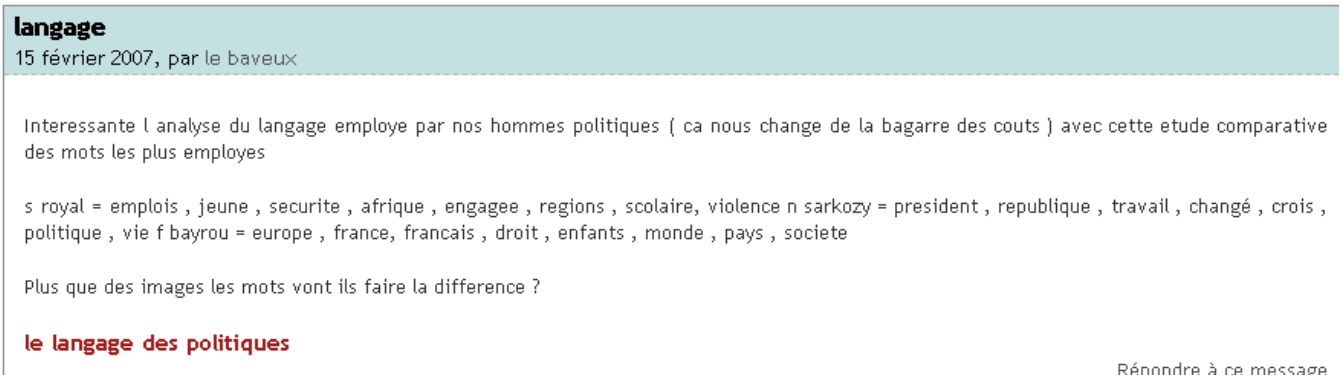
2. DE LA TÉLÉVISION À INTERNET

Pourquoi les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* ont-ils eu besoin de créer *Big Bang Blog* ? Daniel Schneidermann en donne la « vraie raison » dans un billet humoristique du 8 Mars : il affirme que les billets publiés sur *Big bang Blog* sont les seuls de ces écrits que sa mère ne lira pas, le blog étant initiatique et libérateur. Certes, nous avons vu précédemment que l'interactivité, la place dévoyée aux lecteurs commentateurs (appelés « contributeurs » par Daniel Schneidermann) est non seulement favorisée par le support mais surtout nécessaire à sa pérennité. Nous verrons donc quelles relations le blog entretient avec *Arrêt sur Images* mais aussi en quoi le support blog permet une approche différente des mêmes thèmes, comment certains thèmes, écartés de l'émission sont traités par un des blogueurs etc. ... Nous nous intéresserons ensuite aux commentaires, à leur enchaînement, leur particularité en tant que pièces de débat, expositions de points de vue...

2.1 Interrelations : l'ombre de *Arrêt sur Images*

2.1.1 Les références à l'émission

a Par un visiteur du blog


langage
15 février 2007, par le baveux

Interessante l analyse du langage employe par nos hommes politiques (ca nous change de la bagarre des couts) avec cette etude comparative des mots les plus employes

s royal = emplois , jeune , securite , afrique , engagee , regions , scolaire, violence n sarkozy = president , republique , travail , changé , crois , politique , vie f bayrou = europe , france, francais , droit , enfants , monde , pays , societe

Plus que des images les mots vont ils faire la difference ?

le langage des politiques

Répondre à ce message

Le blog peut être, comme ici, le lieu pour les téléspectateurs de *Arrêt sur Images* d'exprimer leur opinion sur l'émission, alors que le billet posté par David Abiker (*cf.* annexe 18) n'y fait absolument pas allusion. Le fait de valider un post qui n'a rien à voir avec la « conversation » ne bride pas l'expression spontanée du commentateur. Ce commentaire met également en évidence que les lecteurs de *Big Bang Blog* sont aussi des téléspectateurs de *Arrêt sur Images*.

b Par l'instance émettrice :

Rectificatif

Dans son billet du 12 février 2007 (annexe 16), Judith Bernard annonce clairement qu'elle reprend sa chronique de *Arrêt sur Images* : « Ce dimanche dans ASI nous parlions de Nicolas Sarkozy ; de ses rapports avec les journalistes. J'ai postulé que ces rapports étaient marqués par une séduction qui procède de la même violence totalitaire ». Elle va pouvoir ainsi développer sa thèse et surtout, la confronter aux réactions des internautes, des citoyens que ne sont pas les journalistes du plateau de l'émission (qui n'acceptent pas son analyse des rapports de séduction entre Sarkozy et eux). Le blog est donc l'occasion de « reprendre la main », de revenir sur son propre discours pour le développer, le justifier...

Auto-promotion

Daniel Schneidermann quant à lui profite d'un billet daté du 18 février 2007 (annexe 20) pour faire la promotion de la prochaine émission, parodiant un certain type de bande annonce de film. « Ce que je sais, c'est que je vous recommande chaudement l'émission d'aujourd'hui. Si vous avez aimé, la semaine dernière, nos « reporters en Sarkozie », vous adorerez cette semaine les « reporters en Ségolie ». » Il rappelle en quelques phrases le dossier de l'émission précédente ayant trait à Nicolas Sarkozy : « La semaine dernière, vous avez voyagé au pays du tutoiement obligatoire, de la tape dans le dos, et de la « violence totalitaire de la séduction » (plus ça va, et plus cette fulgurance de Judith me semble riche, et intéressante à creuser) », mettant l'accent au passage sur la chronique de Judith Bernard (dont nous venons de parler ci-dessus). ll le compare avec celui de la semaine en cours, qui est consacré à Ségolène Royal : « Cette semaine, ne ratez pas le pays de l'infantilisation, des bons points et des mises au piquet. » Cette conclusion sur *Arrêt sur Images*, qui n'a rien à voir avec le reste du billet, suscite, comme nous pouvons le constater dans la liste un certain nombre de commentaires (71).

c Conclusion

Les références à l'émission, qu'elles soient faites par les internautes (qui deviennent alors des contributeurs) ou les blogueurs n'ont pas les mêmes enjeux : le premier justifie sa participation à la conversation en donnant des indications sur son statut : il n'est pas un simple visiteur, il est aussi un téléspectateur de *Arrêt sur Images*. La simple mention de l'émission

valide en fait son commentaire, octroie au commentateur de la compétence (ou du moins, y fait croire). Dans le cas de l'instance émettrice, il s'agit pour le billet de Judith Bernard de justifier et d'approfondir, donc de revenir sur ce qu'elle a dit et dans le billet de Daniel Schneidermann, de faire l'auto promotion de son émission. L'instance réceptrice a donc une position, ici, réflexive, voire méta- dans le cas de Judith Bernard. Les deux billets valorisent en fait l'émission.

2.1.2 Les coulisses de l'émission

Les billets du blog font donc non seulement référence à l'émission mais aussi à ses coulisses. C'est en général Daniel Schneidermann qui en parle le plus, comme dans cet article daté du 12 février 2007 (annexe 15).

« Youlia venait de dire qu'elle avait toutes les peines du monde à connaître le programme de Royal pour aller la filmer, pour l'émission de cette semaine qui s'appellera « reporter en Ségolie », après « reporter en Sarkozie » dimanche dernier. »

Il raconte les difficultés des chroniqueurs pour réaliser leurs reportages. Il pousse la mise en scène jusqu'à introduire des dialogues

« « Eh bien vous n'avez qu'à appeler directement Ségolène », m'a dit très sérieusement Michael, le rédacteur en chef. » »

Ainsi, le lecteur-téléspectateur est dans une position privilégiée, il peut partager des moments « off » avec lui. Ce type de détail resserre la complicité entre le téléspectateur et *Arrêt sur Images* mais aussi, par contamination entre le lecteur et l'animateur du blog.

Cette chronique a une deuxième fonction, elle veut mettre en évidence l'impartialité de Daniel Schneidermann. En effet, elle relate le moment, les réactions qui ont entourées la réception d'une carte de félicitation de Ségolène Royal. Elle montre donc que l'équipe de *Arrêt sur Images* ne se laisse pas influencer et Schneidermann appuie ces affirmations en mentionnant que Nicolas Sarkozy l'avait lui aussi félicité par le passé.

« A propos de Sarkozy, c'est drôle. La seule fois de ma vie où je lui ai parlé, c'est lui qui m'avait appelé. J'étais encore au Monde, c'est dire si ça date. Il voulait me remercier, de la même manière, pour une chronique télé, dont je ne me souviens plus du sujet »

D'une part, Schneidermann en révélant que Ségolène Royal lui a écrit se dédouane de toute accusation de corruption (il ne la soutient pas plus qu'un autre) et d'autre part, ces deux anecdotes font ressortir que cette émission est tellement « critique » qu'elle suscite des compliments à gauche et à droite.

D'une part, le blog oscille entre mode authentifiant : ce qui s'est « vraiment » passé et mode fictionnel avec la mise en scène de ce qui s'est passé. Entretenant des liens étroits avec *Arrêt sur Images*, il met en valeur l'émission, montrant au téléspectateur ce qu'il n'a pas l'habitude de voir (les coulisses) sous un jour positif. D'autre part, c'est un nouveau lieu d'expression, de construction de son identité pour *Arrêt sur Images*.

2.2 Un thème, deux traitements

Le discours à Villepinte, ou plutôt une partie du discours de Ségolène Royal lorsqu'elle resserre son poing sur son ventre est analysée dans *Arrêt sur Images* le 18 février par Sébastien Bohler. Or, dans un billet daté du 12 février sur le *Big Bang Blog*, David Abiker donne également son point de vue sur cette séquence. Bohler aborde la question en fonction du l'émotion qui se dégage de ce moment, il va tenter, d'après le descriptif donné par le site de *Arrêt sur Images* (*cf.* annexe 14) de construire une explication psychologique quant à son impact émotionnel. Quant à Abiker, il va décrire cette séquence en s'intéressant à la construction d'une « image-symbole ». Il souligne que la plupart des médias n'ont retenu que cette partie du discours, moment clé parce que fort visuellement et verbalement. Il donne quelques explications psychologiques : « c'est l'intuition (féminine) que l'universalité du sentiment maternel peut se partager avec des citoyens de tous sexes », qu'il ne pousse pas. Nous pouvons imaginer, du fait de l'antériorité de cet article, qu'il a servi de source d'inspiration pour la chronique de Bohler, que ce dernier l'a complété par des informations psychologiques plus conséquentes. Cela dit, nous n'avons pas retrouvé la séquence de l'émission en question pour pouvoir approfondir notre comparaison.

Voulant renforcer notre analyse des rapports entre le blog et l'émission, nous avons retrouvé sur dailymotion[57] deux vidéos de *Arrêt sur Images* du 8 Avril 2007 qui était entièrement consacrée aux « émeutes » de la gare du Nord. L'équipe de *Arrêt sur Images* s'interroge et interroge ses invités (des journalistes qui ont couvert l'événement) sur ce qui s'est *vraiment* (le mot est de nous) passé à la gare du Nord. Elle revient donc sur les mots utilisés pour qualifier l'événement (face à face, émeute...), sur la manière dont ils ont travaillé. La question des divergences entre les témoignages des jeunes (qui parlent d'un adolescent malmené par les contrôleurs) et celui des forces de l'ordre (qui mentionnent un trentenaire agressif) est abordée

57 http://www.dailymotion.com/video/x1ntfq_gare-du-nord-surencheres-1_politics et http://www.dailymotion.com/video/x1nz07_gare-du-nord-surencheres-2_politics

ainsi que celle des informations (erronées) données par le ministre de l'intérieur. Ces deux questions permettent d'introduire l'analyse de Judith Bernard. Cette dernière veut démontrer que ces deux types de témoignage mettent en place deux légendes différentes qui injectent dans la situation de l'idéologie. Pour elle, l'émeute est nourrie par légende. Le face à face a besoin de l'idéologie, c'est à dire de la conscience d'une injustice, pour devenir une émeute. Or, cette idée d'injustice, issue de la circulation de discours sur un fait dont la réalité a été altérée par l'imagination populaire, justifie la révolte. Ensuite, ce sont les images diffusées qui sont comparées aux rushs. Cette comparaison met d'une part en évidence qu'il y a eu une évolution, une montée en puissance dans les rapports entre les jeunes et les forces de l'ordre et d'autre part, elle souligne que les journaux télévisés n'ont gardé dans leurs montages que les images montrant la violence des affrontements. Ensuite, l'équipe de *Arrêt sur Images*, à la suite des déclarations de certains policiers, s'inquiète du rôle des médias dans la création et l'attisement de cet événement, ce que réfutent les journalistes. Ils débattent ensuite sur l'exactitude des propos d'un commissaire, au sujet de l'utilisation de gaz lacrymogènes. Enfin, le dossier s'achève sur la façon d'obtenir des témoignages et des images des jeunes.

Judith Bernard, dans son billet du 29 Mars 2007 (Annexe 21) revient sur la chronique qu'elle a proposée dans l'émission. Elle renforce les hypothèses qu'elle a émises, le fait que l'idéologie ait son rôle dans la tournure que les événements ont pris. Ainsi, si elle prend pour départ les événements de la gare du Nord « les affrontements entre « jeunes et forces de l'ordre » », elle donne rapidement, comme le montre l'analyse qui suit, une tournure politique à son billet. Elle abandonne donc l'étude de l'image. Pour elle, cette violence est la preuve que la politique sécuritaire de Sarkozy est un échec, qu'elle apporte l'insécurité. Elle distingue en effet 'avoir de l'autorité' (basée sur le respect mutuel) de 'l'autoritarisme' (fondé sur des rapports de force), en se justifiant par son expérience personnelle : « qu'il soit ministre ou prof, l'autoritaire confond l'autorité avec l'autoritarisme ». Or, les mots et l'attitude adoptés par l'ancien ministre de l'Intérieur à l'encontre des jeunes des cités prouvent qu'il est autoritaire (mais qu'il n'a pas d'autorité) c'est pourquoi ces derniers « s'en prennent aux forces de l'ordre qui sont la métonymie de Sarkozy, répondant [...] à la violence rhétorique par la violence physique ». Elle précise ensuite que l'autorité sanctionne les actes et non les personnes dans leur essence et revient sur les affrontement de la gare du Nord pour mettre en évidence que si elles se sont montrées juste autoritaires, les forces de l'ordre « sont entachées d'une réputation » parce qu'elles « sont les pions de l'autoritarisme insensé de celui qui fut leur ministre » et que ce dernier se sert d'elles pour « donner le spectacle d'un ordre dont personne n'est dupe ». Elle choisit de ne pas développer l'allusion à l'utilisation des médias

par Sarkozy pour se concentrer sur son analyse du 'réel' : le travail des forces de l'ordre se caractérise en fait par des « atteintes à la dignité des personnes, tandis que prospère le vrai désordre, celui du non-respect de la règle ». Ainsi, les forces de l'ordre, menées par Sarkozy ne font par leur travail, elles ne font pas « acte d'autorité à chaque fois qu'il y a transgression de la règle ». Elles sont donc dans le spectacle, le paraître, au lieu d'agir sur le vrai, l'être. Bernard ici délaisse l'analyse du monde des médias pour écrire un billet dans lequel elle affiche clairement ses opinions politiques, opinions qu'elle ne cache pas par ailleurs dans l'émission (*cf*. chronique du médiateur dans le *Arrêt sur Images* du 26 septembre 2004). L'analyse qu'elle propose n'a pas pour but de critiquer les médias et encore moins de donner à ses lecteurs des clés pour les analyser. Cette analyse est réduite au statut d'argument, argument qui étaie la thèse de Judith Bernard sur l'apparente (et fausse) efficacité de Sarkozy.

2.3 Conquête d'un nouvel espace d'expression libre

2.3.1 Les thèmes

Comme nous avons pu le remarquer précédemment, des sujets abordés dans *Arrêt sur Images* peuvent également être traités dans *Big Bang Blog*. Et même, *Arrêt sur Images* peut également devenir un sujet du blog. Par contre, d'autres thèmes, plus intimes, prennent une grande place ici. Ils sont liés au quotidien des blogueurs, leur vie en dehors des médias : Judith Bernard raconte ses rentrées scolaires, ses sorties au théâtre avec ses élèves, ses répétitions théâtrales mais aussi l'expression de ses convictions politiques. Daniel Schneidermann quant à lui s'attache essentiellement à parler de la vie politique (l'affaire de l'appartement de Gaymard, la question du référendum sur l'Europe) et à décrire des moments médiatiques (« Qu'elle soit vivante ou morte, on s'en fous », « France 2 décide de cacher la Turquie jusqu'au 29 Mai », « Le Monde : pub et manchette-mystère »), à parler de ses rapports avec les présentateurs, journalistes... (Morandini, Carolis, Chabot...). Ces sujets pourraient apparaître dans *Arrêt sur images* mais le point de vue employé, délibérément polémique, l'interdit. Si *Arrêt sur Images* travaille sur son image d'impartialité, *Big Bang Blog* permet à ses chroniqueurs d'exprimer sans retenue leur opinion. Cette non-retenue (ou du moins son image) est d'ailleurs marquée par le ton et le registre de langue employé.

2.3.2 Le ton

Nous nous attacherons ici à décrire et à analyser la manière d'écrire et d'organiser leurs billets des blogueurs. Nous distinguons à nouveau les blogs des trois chroniqueurs, parce que, bien que le ton de chacun d'entre eux soit plus léger que celui employé dans *Arrêt sur images*, il diffère de l'un à l'autre, pour des raisons de sujets abordés mais aussi en fonction de l'enjeu représentatif, de l'image que chaque chroniqueur veut donner de lui et de son lecteur à son destinataire.

a Daniel Schneidermann

Il écrit le 24 Mai 2006 : « Encore que Match, inexplicablement, cette semaine, ne **dégaine** pas l'insulte Saint-Just contre Carolis. Un regrettable oubli des **rewriters**, certainement » ou encore le 25 Février 2005 : « **L'estomac d'autruche** du **morandinisme** est capable d'absorber les discours les plus virulents sur la nouvelle coupe d'Evelyne Thomas [...] ». Schneidermann utilise non seulement un langage assez familier (« dégaine », « rewritters », « estomac d'autruche ») mais il fait également référence le 24 mai à un billet daté du 13 avril de la même année qui relate lui-même un article de *Paris-Match*. Il s'adresse donc à des habitués, qui n'ont pas besoin d'explication quant à l'expression « l'insulte Saint-Just[58] ». Aussi, il use de l'ironie. Il qualifie d'inexplicable et de « regrettable » le fait que *Paris-Match* n'ait pas insulté (mais s'agit-il d'une insulte ?) de Saint-Just Carolis. Il souligne que Morandini peut faire passer dans ses émissions des propos durs sur la télévision, or ces propos sont relatifs à un aspect très limité du paysage audiovisuel français (la coupe de cheveux d'une présentatrice).

Daniel Schneidermann achève son billet du 14 juin 2006 par « Allez je vous laisse. Je dois écrire ma chronique ». Ici, il interpelle directement le(s) lecteur(s) en le(s) vouvoyant. Le temps de l'écriture interfère avec celui de la lecture. L'énonciateur opère ce que Fontanille (1989 : 17) appelle un débrayage actoriel. Cet effet est renforcé par ailleurs avec l'indication de ce qu'il s'apprête à faire : écrire sa chronique. Le lecteur est donc plus proche du blogueur, il partage avec lui ses soucis quotidiens.

Enfin, il émet des jugements très tranchés sur certaines radios et certaines télévisions ; le 25 février 2005, il écrit : « Morandini, c'est ce producteur quotidien sur **Radio Lagardère** d'un

58 C'est à dire faire preuve d'intransigeance, en référence au révolutionnaire louis Antoine Léon de St Just, partisan de la Terreur.

buzz d'accompagnement de la **télé qui décervelle** ». Il qualifie Europe 1 de « radio Lagardère » et suggère que son émission qui est censée « décrypte[r] l'actualité du petit écran[59] » ne fait que la relayer. Il n'explique pas vraiment en quoi consiste l'émission, en construit un exemple caricatural. Le but n'est pas d'expliquer comment fonctionne l'émission de Morandini mais de la critiquer, dans le sens, émettre un jugement négatif sur elle.

b David Abiker

Le 22 février 2005 (annexe 11), David Abiker écrit : « dans le **"très vif"** d'une discussion qui portait sur autre chose ». Il utilise des guillemets pour signaler que le terme est inapproprié. Pour être plus précise, il signale en fait qu'il a dû opérer une transformation sur l'expression figée 'dans le vif du sujet'. Cette transformation permet de signifier que la conversation était agitée. Dans le même billet, il marque : « sur mon cahier, dans **ma piaule**, j'ai envie de parler de **la pub**, de la communication politique, des portables qui font de la **télé,** ». Il utilise un langage familier (« piaule ») et abrégé (« pub », « télé »), qui fait le lien entre le début de l'article et la fin, rappelant le langage des adolescents, adolescents dont il commence par décrire les habitudes en se basant sur son vécu.
Le 13 février 2007, il parle de l'investissement des centristes sur Internet en ces termes : « le bloggeur bayrouiste est le **chevalier Jedi hyperactif** d'une **armée galactique** de convaincus ». Il fait référence à un film très connu *La Guerre des Étoiles*, il convoque donc l'univers de référence du lecteur qu'il suppose partager avec lui. Il crée ainsi un espace commun entre lui et le lecteur, effet lui-même suscité par l'évocation de ses souvenirs d'adolescent.

Dans ce même billet, il écrit : « François Bayrou plus que tout autre candidat aurait la culture **oueb** dans le sang ». Il écrit le mot « Web » comme il se prononce, ou peut-être, comme il suppose que Bayrou l'écrit ? Ici, cette transcription phonétique du mot souligne de façon moqueuse les différentes façons d'aborder et d'intégrer dans la langue française les mots anglais. En perdant l'orthographe du mot, on perd également son origine et donc son sens. Le mot est comme déraciné.

59 http://www.europe1.fr/programmes/emission/1202/le-grand-direct-de-la-tele---jean-marc-morandini.html

c Judith Bernard

Dans un billet daté du 10 mai 2005, Judith Bernard construit une phrase dans laquelle des tournures de registres différents se côtoient : « **Ah ben oui** mais la même directive quelques mots plus haut, **stipule** avec rigoureusement les mêmes verbes qu'il faut ». L'opposition, dans une même phrase de tournures oralisées (« ah ben oui ») et de vocabulaire soutenu (« stipule ») crée un dialogue imaginaire entre celui qui lit et celui qui a écrit la directive. Ce procédé fait donc ressortir les différences d'approche de l'un et de l'autre du document. Il n'est pas gratuit mais explicatif.

Le 7 juin 2005, elle écrit : « mais **c'est pas** vrai, mais si, c'est lui**, ben quoi** ? ». Ici, Judith Bernard retranscrit ce qu'elle a pensé à un moment donné. Elle élude le « n' » de la négation, elle utilise le « ben ». Le fait de retranscrire par écrit des pensées données comme brutes rend l'immédiateté du moment raconté par la blogueuse, projette le lecteur dans le temps de l'expérience vécue.

Enfin, le 2 octobre 2005, on peut lire : « **Sacrées gonzesses**. Je dis ça parce que là, coup sur coup, je lis deux romans de **nanas**. Des nanas **qui ont des « couilles »**, comme on ne devrait pas dire ». Judith Bernard choisit ici d'utiliser le langage familier pour interpeller le lecteur, ce choix est donc en quelque sorte phatique. Il met également en évidence que ce choix stylistique est motivé par un besoin de s'exprimer dans l'urgence « parce que là, coup sur coup », en fait, il ne s'agit pas réellement d'un choix. Ces tournures, en apparence non recherchées (familières), voudraient témoigner de l'authenticité du jugement de Bernard. Dans la deuxième partie de l'extrait, Judith Bernard utilise une autre tournure familière pour, tout en l'utilisant, en exprimant par elle ce qu'elle veut dire sur ces deux écrivains, la critiquer. Elle l'utilise soit, mais comme les guillemets le montrent, ce n'est pas elle qui parle.

d Conclusion

Le ton des billets est généralement plus décontracté que celui des chroniques de *Arrêt sur Images*. Il est proche des lecteurs, il leur fait ressentir ce que les bloggeurs ressentent vraiment ; c'est en quelque sorte un gage d'authenticité : le blog permet de dire ce que l'on pense réellement, sans le fard d'un langage soutenu. Ainsi, la mise en scène, le jeu sur le mode fictif contribue au réalisme du discours. Cela dit, le ton des chroniques de *Arrêt sur*

Images n'est pas forcément sérieux et les relâchements de langage sur ce blog se font par touches : la plus grandes partie des billets est écrite dans un langage courant voire soutenu. Si le blog autorise un certain relâchement dans l'expression, il doit, pour rester crédible en tant que blog d'opinion, limiter ce phénomène. Les expressions familières, les tournures oralisées… rendent la lecture du blog plus agréable mais ne doivent pas devenir dominantes, au risque de compromettre l'aspect sérieux de cette entreprise. Aussi, comme nous l'avons remarqué, l'emploi de tournures plus légères entre dans les stratégies que l'émetteur déploie pour toucher son destinataire, fait que nous développerons dans la troisième partie.

2.2.3 De nouvelles possibilités

a Hypertextes : du savoir à portée de clic ?

Si les blogs permettent une plus grande liberté de ton, une certaine proximité avec le lecteur (renforcée, nous le verrons par la suite, avec la possibilité de poster des commentaires), ils offrent aussi un confort technique. Nous entendons par là qu'ils permettent de relier, de rapprocher dans le temps et dans l'espace deux informations à l'origine séparées. Ainsi, la navigation serait plus facile mais également explicitement préconstruite, prévue par le blogueur. Nous pouvons donc supposer que les animateurs de *Big Bang Blog* et, avant eux, en créant ce blog, les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* ont, dans un esprit didactique, la volonté d'apporter à leur lecteur un savoir plus complet. Ainsi, les liens hypertextuels favoriseraient la construction d'un tel savoir. Ce dispositif n'est pas particulier à *Big Bang Blog*, mais il permettrait de répondre à ses besoins didactiques.

En explorant les billets les plus anciens, nous avons remarqué que beaucoup présentaient des liens désactivés. Ainsi, les billets de Daniel Schneidermann du 23 février 2005, du 5 Mars 2005 ou celui de Judith Bernard le 4 mai 2005 et tous ceux dont les liens renvoient au site de *Arrêt sur Images* hébergé par le site de France 5 ou encore aux billets effacés de David Abiker sont tronqués d'une information. De même, certains liens ne renvoient pas directement à un article mais à la page (d'accueil) du quotidien en ligne. Il faut alors effectuer un travail de recherche pour compléter les informations données. Beaucoup de liens sont éphémères, ils renvoient à des informations relatives à l'actualité qui au mieux sont archivées, au pire sont supprimées. Ces caractéristiques ne sont pas propres au fonctionnement de *Big Bang Blog*, tous les blogs, tous les supports d'Internet sont tributaires de la fluctuation des informations gérées par les autres sites.

Nous ne pouvons pas dire que la potentialité des hypertextes soit exploitée à sa juste valeur. En effet, ils permettent souvent d'apporter une simple illustration : par exemple, Judith Bernard appuie sa description du site magrossesse.com en le mettant en lien hypertextuel (le 25 avril 2006) ou renvoie ses lecteurs sur un site qui présente des photographies de Victoria de *La Roue de la Fortune* pour illustrer son billet (le 12 février 2007, annexe 16). Daniel Schneidermann quant à lui fait mine de vouloir aider ses confrères journalistes à trouver des synonymes en leur indiquant (par un lien) une liste de mots équivalents au terme « mensonge » (le 24 février 2005). En effet, il a relevé que les journalistes évitaient d'utiliser ce terme pour qualifier les explications de Gaymard quant à la (non) propriété de son appartement. Il n'y a donc pas d'apport réel d'information. Dans ce dernier cas, il renforce l'ironie de sa phrase.

Les hypertextes ont ici deux fonctions principales : d'une part, ils font la publicité d'autres sites (billet du 24 février de Daniel Schneidermann, billet du 11 février 2006 de Judith Bernard...), ils renforcent les liens entre les blogs, les sites proches de *Big Bang Blog*, ils mettent en place un réseau d'affinité. D'autre part, ils amplifient la circulation des lecteurs à l'intérieur du blog même, Judith Bernard et Daniel Schneidermann faisant référence aux articles de leurs co-animateurs (30 avril, 16 mai 2005 pour la première) ou à leurs propres articles (le 5 avril et le 1er novembre 2005 pour le second)

Rarement, les hypertextes renvoient à un élément qui complète de manière informative la chronique. Par exemple, Daniel Schneidermann fait référence le 25 février 2005 au témoignage d'une de ses consoeurs qui relate sa non intervention dans une émission de Morandini.

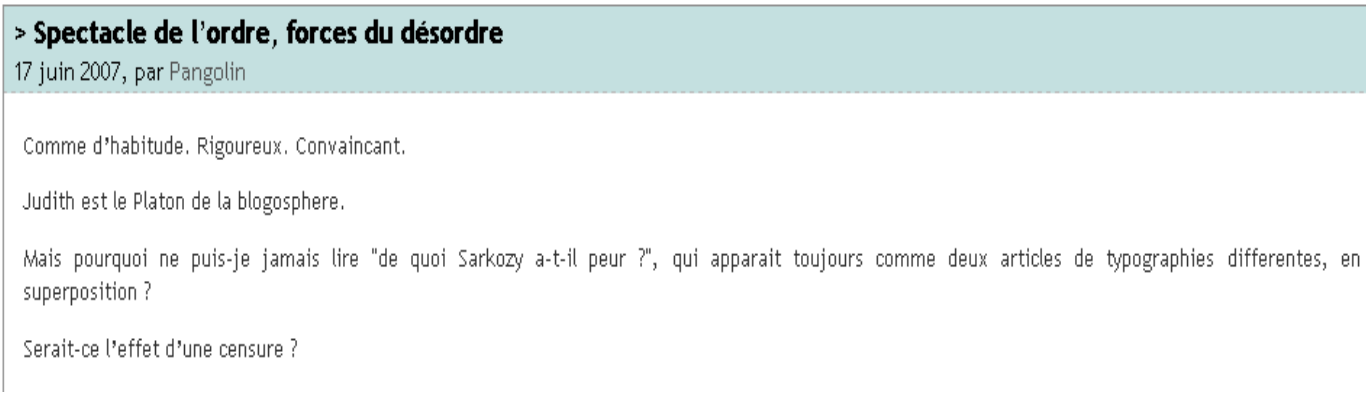
Aussi, nous pouvons remarquer que beaucoup d'articles de Judith Bernard ne comportent pas de lien (le 20 juin 2005, 7 juin 2005, 23 juin 2005, 1er juillet 2005... 4 janvier 2006, 15 et 24 juin 2006...).

Ce dernier fait nous confirme que leur utilisation est relativement accessoire pour les animateurs de *Big Bang Blog*. Les hypertextes permettent essentiellement de faire des auto références, des économies de moyens... Ils sont en quelque sorte le « syndrome » de la « maladie de la preuve » : ils sont utilisés pour montrer, faire voir et faire croire que le texte des billets est appuyé par des références.

b Les commentaires : de la réaction à la déclaration

Nous avons choisi quatre exemples représentatifs des différentes possibilités de réponse du

lecteur. Deux types de réactions sont très courantes à la suite des billets : les lecteurs peuvent complimenter ou critiquer (dans le sens commun du terme) ce qu'ils ont lu précédemment. Ces deux types de commentaires engendrent eux-mêmes des réponses. Ainsi, les trois exemples qui suivent sont issus des commentaires au billet du 29 Mars 2007 (annexe 21) de Judith Bernard intitulé *Spectacle de l'ordre, forces du désordre*. Enfin, les lecteurs peuvent également profiter de cet espace d'expression pour s'exprimer, même si ce qu'ils ont a dire n'est pas en rapport direct avec le billet qui chapeaute le fil de la discussion. (ici, billet du 13 février de David Abiker : *La face cachée [et centrale] de l'UDF... ou comment Bayrou se bat sur le web pour conforter sa place de 3e humanoïde*, annexe 18)



> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
17 juin 2007, par Pangolin

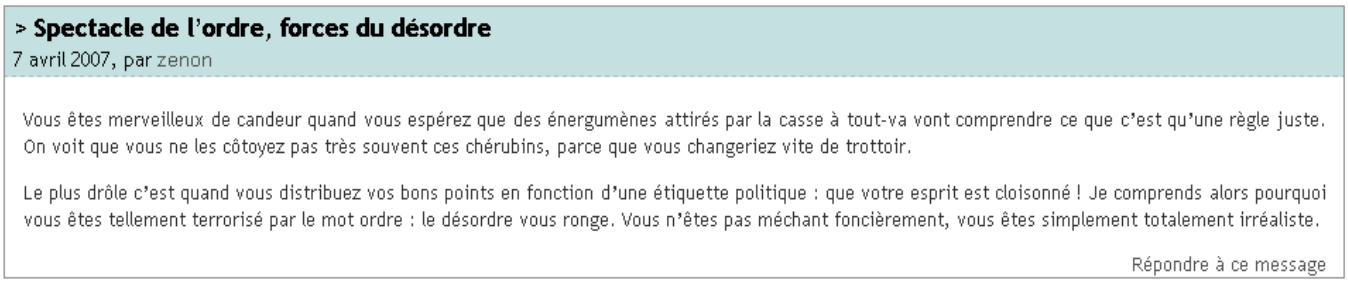
Comme d'habitude. Rigoureux. Convaincant.

Judith est le Platon de la blogosphere.

Mais pourquoi ne puis-je jamais lire "de quoi Sarkozy a-t-il peur ?", qui apparait toujours comme deux articles de typographies differentes, en superposition ?

Serait-ce l'effet d'une censure ?

Ici, le lecteur commence par faire un compliment non seulement sur l'article en question mais également sur les contributions en général de la chroniqueuse. Cette précision, cet élargissement du compliment met en évidence que le lecteur est un habitué du blog. Habitué qui regrette de ne pas pouvoir lire tous les articles de ce blog. Le compliment permet donc ici de poser une « réclamation » par rapport à un autre article.



> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
7 avril 2007, par zenon

Vous êtes merveilleux de candeur quand vous espérez que des énergumènes attirés par la casse à tout-va vont comprendre ce que c'est qu'une règle juste. On voit que vous ne les côtoyez pas très souvent ces chérubins, parce que vous changeriez vite de trottoir.

Le plus drôle c'est quand vous distribuez vos bons points en fonction d'une étiquette politique : que votre esprit est cloisonné ! Je comprends alors pourquoi vous êtes tellement terrorisé par le mot ordre : le désordre vous ronge. Vous n'êtes pas méchant foncièrement, vous êtes simplement totalement irréaliste.

Répondre à ce message

Au contraire, ce commentaire amène la contradiction. Ce lecteur remet dans un premier temps en cause les arguments de Judith Bernard (le fait que les jeunes se révoltent, « cassent » en réponse à une injustice) en rétorquant qu'elle méconnaît le sujet. Il sous-entend par là que lui-

même a une connaissance supérieure des jeunes. Dans un second temps, il lui reproche sa partialité et donc son manque de discernement. Il interprète son billet pour en donner une explication psychologique.

> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
10 avril 2007

1. Judith est un prénom féminin et appelle l'emploi du genre correspondant ;
2. la candeur est-elle un défaut selon vous ? (Rappel : les contraires de candeur sont dissimulation, fourberie, ruse.)
3. énergumène a la même racine qu'énergie, n'est-ce pas ?
4. les enfants et les adolescents sont des "énergumènes" attirés par "la casse à tout-va" et la plupart des enseignants arrivent malgré tout à tenir leur classe.
5. Judith est enseignante et côtoie donc "ces chérubins".
6. Judith est enseignante et distribue donc des bons points et, parfois, des images.
7. qui est le plus irréaliste des deux : celui qui croit à l'escalade de la force et de la confrontation ou celui cherche à désamorcer les conflits ?

Répondre à ce message

Ce post ne concerne plus directement le billet mais le commentaire précédent. Il répond point par point aux remarques de son prédécesseur. Il commence par faire des remarques sur la forme du billet (qui est écrit au masculin). Il reprend les termes employés pour souligner que s'ils sont appropriés à ceux à qui ils s'appliquent, ils ne sont pas forcément négatifs. Il souligne, en parlant du travail des enseignants, que l'expérience négative avec des jeunes de ce lecteur n'est pas généralisable. Ils attribuent à Judith Bernard une certaine connaissance de ces jeunes, étant elle-même enseignante. Il disqualifie par là le contributeur en lui signifiant que c'est lui qui ne sait pas de quoi il parle. Il conclut enfin, résumant l'article de Bernard en une opposition de comportement : d'un côté celui attribuable aux Sarkozistes et de l'autre celui attribuable à Bernard apparaissant comme le plus sage mais également le plus réaliste. Il répond donc au premier reproche : celui de la candeur de la chroniqueuse.

> La face cachée [et centrale] de l'UDF…
15 février 2007, par candidose

Après mure réflexion, je crois pouvoir rendre un service immense à mon pays la France !!!

Bien entendu,étant inconnu de tous ! Bon,suis bien passé trois ou quatre fois devant les caméras aux buttes Chaumont, mais c'était juste un peu avant mai 68 ! les français ont-ils gardé le souvenir impérissable d'un brailleur,hurlant avec les loups,Aaaahhhh !Mireille ! Comme vous m'avez tancé vertement quand j'ai refusé l'offre non rémunérée,qui aurait pu me porter au pinacle ! Faire de moi le roi de la SACEM, avec Aznavour,et Vershuren Dédé….(ce sont eux qui raflaient le plus, ces années là….si si !vrai !!! Madame berl ,Mireille, m'a dit brutalement devant l'assemblée : Avec ce refus ,vous prenez la place d'un autre !!! Je me suis tiré en vitesse,afin de ne pas finir lynché par les pas encore professionnels ,mais presque !!! si si !!

Aujourd'hui, je pense qu'il serait possible de devenir candidat,bon les 500 signatures, sont un problème,mais il n'est pas insoluble,faux usage de faux et tout ça….banal.. !

Ce qui me manque sont les brouzoufs, si l'un d'entre vous ,peut m'indiquez une bonne adresse, ou l'on peut effectuer une ponction qui n'affecterait pas le soulagé,restons humains ! En échange, je vous ferai part de mon programme, qui est d'une simplicité,qui pourrait vous surprendre…Peut être même vous étonner…

Ce commentaire apparaît à la suite d'un billet de David Abiker relatif à une étude de la place que les partis prenaient sur Internet, de leur investissement (annexe 18). Soit, cet article fait indirectement référence aux élections mais il est essentiellement orienté sur le rôle des nouveaux médias dans la campagne. Ce message est relativement hermétique. Il saute, en apparence du coq à l'âne. Son auteur affirme pouvoir aider la France, bien qu'il ne soit pas connu. Il explique qu'il veut se présenter aux élections en mentionnant, plus qu'en en tenant compte, les obstacles inhérents à cette entreprise. Nous n'avons pas saisie en quoi la mention de Mireille (Berl) Mathieu avait un rapport avec le fait de se présenter aux élections[60]. Quel est le but de ce message ? Est-ce une parodie, la caricature du comportement de certains candidats qui justifient leur candidature par des anecdotes, par leur vécu pour faire oublier que leur programme n'est que secondaire, voire, qu'ils n'ont pas de programme ? À qui s'adresse cette critique, à Bayrou ? Le fait est que ce message détonne, se distingue des autres et élargit le champ des possibles des lecteurs : ils ne doivent pas forcément se cantonner à répondre au billet ou au message précédent pour être publiés : ils peuvent se produire des textes moins conformes à ce qui est généralement attendu dans un blog d'opinion.

Soit, les commentaires sont initiés par le billet mais, aux fil des réactions, les conversations développent le sujet, l'abordant sous différents angles mais également s'en éloignent pour laisser la place à des textes revendicatifs, déclaratifs ou simplement expressifs. Or, dans ce cas, alors que ce message est relativement obscur, aucun commentateur n'y réagit, ne demande des explications. Certes, les commentaires sont très peu censurés par les blogueurs mais ceux qui ne correspondent pas à ce qui est attendu par les autres lecteurs sont plus ou moins ignorés. Les messages qui ne sont pas polémiques, qui n'expriment pas un jugement (sur le billet, sur le commentaire précédent) ne sont pas repris pour être discutés. Nathalie Roelens note :

> « Dans les sociétés modernes où la liberté d'expression est désormais un acquis incontesté, la censure et la propagande demeurent en effet sournoisement conjugués : la censure devient souvent autocensure par soumission à l'orthodoxie médiatique. La pensée est mise au pas par l'embrigadement dans la culture du divertissement. Celle-ci s'impose à l'opinion et bâillonne un patrimoine culturel soi-disant désuet. La censure à l'époque de la liberté d'expression renoue avec la « censure préalable » car elle restreint le discours en faveur d'intérêts commerciaux. LA CENSURE DEVIENT SENSURE car elle régule le droit à la polysémie, au double-sens, voire au non-sens. L'autocensure, en gommant par précaution les aspérités de son discours postule un destinataire lui-même neutralisé, consensuel. » (2008 : 16)

60 Si ce n'est peut-être le fait que Mireille Mathieu ait chanté la Marseillaise le jour de l'élection de Sarkozy.

Si ce n'est pas le blogueur qui se charge de censurer les commentaires, les contributeurs s'en occupent, mettant à l'écart ce qui ne correspond pas à ce qui est attendu dans un blog, c'est à dire les encouragements ou la controverse. Si le contributeur, à travers son commentaire, ne prend pas clairement parti, si le sens et l'enjeu de son texte ne sont pas facilement identifiables, les autres contributeurs le censureront ou plutôt, le boycotteront.

2.3 Conclusion

Big Bang Blog entretient des liens très forts avec *Arrêt sur Images*. Ces liens permettent d'une part de mettre en valeur l'émission et d'autre part de créer une intimité avec l'internaute, téléspectateur éventuel de l'émission par l'emploi d'un ton moins soutenu.

Big Bang Blog apparaît comme un nouvel espace de libre expression : tout un chacun peut prendre part au débat quelle que soit son opinion, les blogueurs assurant de ne censurer que les propos injurieux. Cet espace était-il réellement mis à profit ? Nous pouvons émettre quelques doutes : les contributeurs, par le biais des commentaires, se contentent d'encourager ou de contredire les billets, les commentaires précédents mais ces contributions servent surtout à signifier l'existence d'un lecteur au blogueur. Les débats amorcés deviennent forcément polémiques.

Les thèmes traités recouvrent des domaines plus larges que ceux de abordés par *Arrêt sur images*. Cela dit, leur traitement n'est pas pas forcément approfondi, les liens hypertextuels et les moyens techniques relatifs à Internet étant très peu exploités dans le but de construire du savoir.

Les derniers posts du *Big Bang Blog*, son abandon partiel, nous confirment nos premières impressions.

3. FIN DE *BIG BANG BLOG*

Le 13 Septembre 2007, les chroniqueurs de *Big Bang Blog* signifient à leurs lecteurs l'abandon progressif du blog. En effet, la construction et l'entretien du nouveau site de *Arrêt sur Images* (http://arretsurimages.net/), site amené à se transformer en site payant d'ici janvier 2007 prend du temps aux chroniqueurs. Nous allons étudier comment les chroniqueurs présentent leur départ, pourquoi selon eux, maintenant que *Arrêt sur Images* n'est plus diffusé à la télévision mais sur Internet, ils délaissent le blog.

3.1 « C'est l'heure de la transhumance on éteint les lumières ici. Mais l'histoire rebondit ailleurs! » Daniel Schneidermann (annexe 22)

L'initiateur du blog emploi le terme de « chalet » pour le désigner. Ce terme renvoie aux connotations de campagne et de vacances à la montagne. Cette isotopie naissante est amorcée avec le titre et le mot « transhumance » et renforcée par le fonctionnement du lieu : « On n'avait aucune règle. C'était ce qu'on veut, quand on veut ». Il annonce qu'il va « être occupé ailleurs » et que son départ est forcé « parce que d'autres nous ont poussé à la bagarre ». Or, selon lui, ce lieu n'est pas adapté pour le combat : « Alors on va la mener, la bagarre, avec nos seules armes, à mains nues. On va la mener ailleurs. Dans un lieu de bagarre ». Le site de *@rrêt sur Images* n'est donc « pas tout à fait pour la même chose » que *Big Bang Blog*. Ainsi, *Big Bang Blog* n'est pas adapté, selon lui, pour l'analyse des médias. Soit, nous avons constaté que l'utilisation qui a été faite de ce blog n'a pas occasionné d'analyse poussée du monde médiatique. Cela dit, il aurait été possible de mettre en place de tels dispositifs. Mais, pour le blogueur, le « chalet » serait vite devenu un immeuble. *@rrêt sur Images* et *Big Bang Blog* ne sont donc pas redondants mais la naissance du premier nécessite l'arrêt du second. Schneidermann se projette dans le futur, dans ce site indépendant mais revient également sur les deux années passées pendant lesquelles « On a vraiment vécu ensemble ». Il précise que les lecteurs étaient « de plus en plus nombreux. Les derniers mois, ça se comptait en centaines de milliers de visiteurs. On grimpait dans les classements » et il invite ses visiteurs à les rejoindre « sur le site provisoire d'@rrêt sur images », les enjoignant à s'abonner. *@rrêt sur Images*, tout comme *Big Bang Blog* sont donc, chacun à leur manière, tributaires de leur public. Nous pouvons également constater, et nous y reviendrons par la suite, que ce billet, bien que mettant fin à une relation, joue encore sur le pathémique, souligne l'intensité de la

relation crée et entretenue entre les blogueurs et les lecteurs, Schneidermann allant jusqu'à affirmer qu'ils ont « vraiment vécu ensemble ».

Ce billet fait le lien entre *Big Bang Blog* et *@rret sur images*. Il conclut le blog et annonce le site, encourage les visiteurs de l'un à migrer vers l'autre. Si la fin de *Arrêt sur Images* est présenté comme le déclencheur de ces deux événements, ce billet a essentiellement un rôle incitatif : pousser les internautes à « migrer ».

Les 7 commentaires, datés du 13 septembre 2007 au 23 janvier 2008 expriment des regrets par rapport à l'arrêt de *Big Bang Blog* mais s'enthousiasment également de la création du site de *@rrêt sur Images*. Il est rare que les billets Daniel Schneidermann récoltent si peu de commentaires. Un tel manque de répondant ne s'était pas vu depuis les débuts du blog, c'est à dire de février à mars 2005. Ce peu de messages confirme que pour les lecteur, commenter c'est polémiquer avant tout. Autrement dit, les messages à titre informatif, qui ne mettent pas en jeu l'opinion des uns et des autres sont très peu exploités. L'intérêt des forum et des blogs est de se mettre en valeur par son message, d'être remarqué et de susciter d'autres messages, d'être commenté... Seuls les messages qui interpellent leur lecteur impliquent de tels comportements. Nous pouvons rapprocher ce fait avec l'importance que prenait la partie « débat » dans *Arrêt sur images*. Si l'instance émettrice *Arrêt sur Images* privilégiait le débat polémique pour captiver ses destinataires mais également pour les forcer à se positionner axiologiquement, les lecteurs du blog privilégient la participation à la polémique car elle fait croire à une plus grande force d'action, elle fait croire à la possibilité de changer l'autre.

3.2 « Infidèle au post » David Abiker (annexe 23)

David Abiker quant à lui ira « blogger ailleurs ». Il ne fait pas vraiment la distinction entre *@rrêt sur Images* et *Big Bang Blog*, annonçant qu'il ira « blogger »[61] sur le site (le lien associé au terme « ailleurs » renvoie en effet à *@rrêt sur Images*). Il n'évoque pas non plus l'excuse du manque de temps pour abandonner celui-ci, envisageant de créer son propre blog ou de contribuer à un autre sur lequel on l'invitera. Son billet est essentiellement l'occasion de « remercier [les contributeurs] d'avoir été là pendant deux ans et demi » et de souligner à quel point ce blog a été présent dans sa vie, l'a « accompagné partout avec ses fidèles, ses trolls, ses critiques, ses addicts » et de revenir sur son rôle, « une sorte de main courante et d'atelier ». Il précise également qu'il supprime la quasi totalité de ses messages. Ici aussi,

61 Et non pas « écrire des chroniques » ou « participer à des émissions ».

Abiker entretient les liens avec ses lecteurs-contributeurs.
Ce dernier billet de David Abiker a engendré 46 commentaires datés du 13 septembre au 11 novembre 2007. Si ce billet dépasse en nombre les commentaires du billet de Schneidermann, les réactions qu'il a occasionnées ont été exprimées sur une durée plus courte. Ce sont essentiellement des regrets et des demandes d'explications (relatives à son départ du blog mais aussi à la suppression des autres posts) qui sont formulées. Il nous semble également que les commentaires sont moins nombreux (il en a récolté par exemple une centaine par billet le 12 et le 13 décembre 2007). La plupart des commentaires demandent des explications, ils mettent en évidence que le billet de Abiker n'est pas clair.

3.3 « Rentrée pour de bon » Judith Bernard (annexe 24)

Le billet de Judith Bernard se détache de celui des deux autres blogueurs. En effet, cette dernière met clairement en évidence les différences entre le blog et le site, soulignant que si David Abiker et Daniel Schneidermann délaissaient *Big Bang Blog* au profit de *@rrêt sur Images*, elle voulait quant à elle continuer ce blog car il ne lui apportait pas la même chose : « il y aura désormais ASI en ligne, j'ai cru comprendre que ce nouvel espace d'expression nous valait le bye bye de David et de Daniel. Mais pour l'heure, moi, je n'y vois pas de raison de vider ma chambre du chalet : ASI en ligne, c'est comme son nom l'indique : ASI, en ligne. On n'y raconte pas les mêmes choses que par ici, et pas de la même manière, surtout ». Elle vante la liberté de ton et de thème que lui permettent le blog : elle a « l'impression d'être un peu plus libre : on peut parler logement, littérature, rentrée, enfin la vie en vrac, quoi, et pas seulement médias médias médias... On peut dire des trucs bizarres, papoter en vrille, débattre jusqu'à pas d'heure sur des thèmes qui n'ont rien à voir avec la télé la presse ou la radio ». Comme elle veut continuer ce blog, elle enchaîne sur un autre sujet, connexe, sa rentrée au lycée dont elle « épargne quand même [au visiteur] le récit » et fait mine de passer « aussi sur la lettre de notre überprésident ». Elle finit par développer le sujet qui l'intéresse, le comportement de Nicolas Sarkozy qui « gère la présidence comme un blog : c'est perso, réactif, rapide et ça tire un peu dans tous les sens » et qui mise sur l'émotion et le pathos. Elle livre ensuite son analyse : « Moi qui suis plongée dans les Lumières, prépa bac oblige, côtoyant Voltaire et Montesquieu avec bonheur, c'est d'un drôle d'œil que je vois tout ça. [...] D'où vient qu'une telle empathie est, chez Voltaire, le commencement des Lumières, tandis qu'elle est, chez Sarko, le commencement de l'obscurantisme ? ». En bref, Judith Bernard

attaque l'année avec son sujet de prédilection : Nicolas Sarkozy. Cela dit, ses contributions sont très limitées : huit articles en quatre mois alors que dans les moments les plus fertiles, Judith Bernard a pu écrire un article par jour.

Ce post est suivi de 308 commentaires très variés qui vont de la promotion d'ouvrages aux réponses par rapport à la fin du billet sur Sarkozy, les Lumières, et dévient en débat sur l'enseignement de la religion, la laïcité dans les établissements scolaires pour aboutir sur la critique de Orange. C'est même l'occasion pour un ancien camarade de classe de Judith Bernard de se faire connaître. Au contraire des billets de ses co-blogueurs, qui signifient la fin de leur contribution à *Big Bang Blog*, celui-ci relance des pistes de débat et les réactions sont nombreuses.

3.4 Conclusion

Big Bang Blog correspondait à l'époque *Arrêt sur Images*. Il complétait cette émission, renforçait les liens avec son public. C'était un moyen pour rendre les chroniqueurs télévisuels accessibles aux téléspectateurs, pour renforcer la complicité naissante entre eux. Or, le fait de remplacer cette émission par un site Internet minimise l'intérêt de *Big Bang Blog*. En effet, *@rrêt sur Images* propose un forum pour réagir aux chroniques des animateurs du site, et permettre aux lecteurs de débattre entre eux. Cela dit, les conversations entre eux sont moins animées : si tout le monde pouvait participer aux conversations de *Big bang Blog*, seuls les abonnés (qui ont payé 30 euros, ont bénéficié d'un tarif étudiant, chômeur, précaire - 12 euros - ou réussi à s'en faire exonérer en écrivant une lettre motivant cette demande) ont ce privilège. Ce fait a pour conséquence que les débats sont beaucoup moins houleux, moins agressifs, les participants ne remettant pas en cause la légitimité de ceux qui initient les discussions, ayant un univers culturel commun. Nous n'affirmons pas que les abonnés du site sont tous de même couleur politique, apprécient tous les mêmes émissions... mais le fait de payer et par là de soutenir l'entreprise de l'équipe de *@rrêt sur Images* limite la participation de « anti ».

4. CONCLUSION

Big Bang Blog est présenté comme un blog d'opinion traitant du monde des médias. Or, il ne propose pas qu'un décryptage des médias, il touche d'autres sujets et, s'il est très lié à l'émission *Arrêt sur Images*, ses chroniqueurs revendiquent leur indépendance vis à vis de la chaîne diffuseuse de l'émission. Nous disions que ce blog ne fait pas uniquement du décryptage des médias, nous doutons même qu'il en fasse. En effet les moyens techniques relatifs à Internet et aux blogs en particuliers sont très peu exploités et les articles ne sont pas forcément fouillés. Le but affiché proposé par *Arrêt sur Images* et poursuivi par *Big Bang Blog*, construire du savoir, n'est en fait pas une priorité.

Comme le souligne Éléni Mitropoulou (2006), le contributeur du blog a d'une part, « l'occasion de faire valoir son idéologie au nom de l'échange autorisé par le technologique », il est est ainsi « reconnu technologiquement » et d'autre part, le discours sur les médias devient un prétexte pour être médiatisé et acquérir le statut de journaliste ou de spécialiste des médias.

Ce blog fait office de tribune libre dans laquelle tout le monde peut ou du moins a l'impression de pouvoir s'exprimer. En effet, la diffusion des idées de chacun est un des principaux objectifs des utilisateurs des blogs mais cette diffusion reste d'une part limitée aux habitués d'Internet et d'autre part, est contrôlée par la communauté blogueuse. Autrement dit, il faut être également reconnu, légitimé par les autres (blogueur et commentateurs) pour que son message soit pris en compte, pour qu'on y réponde et même qu'on le cite. Il faut savoir créer l'intérêt chez eux.

Aussi, *Big bang Blog* permet de construire une relation particulière avec les lecteurs : il autorise l'introduction dans les billets de ce que nous appellerons une « intimité publique », c'est à dire, des versants de la vie personnelle des blogueurs qui construisent leur image sociale. Ce portrait en creux qu'ils dressent d'eux est complété par le style décontracté de leurs billets. Ainsi, une atmosphère est crée, atmosphère propice au rapprochement entre les blogueurs et leurs lecteurs.

Il s'agit surtout ici, pour les blogueurs, d'exprimer comment ils « vivent » les médias. Il produisent donc un discours du moi, l'instance émettrice *Big Bang Blog* étant, comme le montre notre méthode d'analyse (faite en fonction de qui écrit), fractionnée en trois instances distinctes. Au contraire de *Arrêt sur Images*, qui propose un discours très unifié, chacun des blogueurs est responsable de ses écrits.

Cela dit, il poursuivent le même but : faire s'exprimer leur lecteur, sur les médias mais surtout, sur le discours produis par *Big Bang Blog* sur les médias et les événements qui les entourent. *Big Bang Blog*, par son dispositif médiatique (qui permet à tout à chacun de poster un message) comme par la teneur des billets édités, est un générateur de débat qui contribue à créer une illusion démocratique et donner l'impression à ses contributeurs d'avoir le pouvoir de faire changer les choses, les autres lecteurs...

Finalement, bien que son lectorat soit moins varié, le site Internet minimise l'intérêt de *Big Bang Blog*. Seule Judith Bernard continue à l'alimenter car elle y a développé des discussions qui se différencient de ce qu'elle peut faire en tant qu'analyste du langage médiatique. Elle utilise *Big Bang Blog* pour parler de son univers, distiller ses convictions, ce qu'elle ne peut faire aussi ouvertement sur *@rrêt sur Images*.

CHAPITRE 2 : *LA LETTRE À ZÉLIE* DANS *TÉLÉRAMA*, UNE CRITIQUE DE L'ÈRE DE LA TÉLÉVISION ?

Télérama *se doit d'avoir un avis sur tout ce qui se rapproche de près ou de loin aux médias. Notre attention s'est portée sur une chronique hebdomadaire,* La Lettre à Zélie *dont le ton et la teneur nous rappelait la forme des billets publiés sur* Big Bang Blog. *En effet, cet article prend plus l'apparence d'une discussion informelle, faite sur un ton badin que celle d'une analyse. En cela, elle se rapproche de certaines chroniques basées sur le mode humoristique proposées dans* Arrêt sur Images *(cf. les chroniques de Abiker)*. *Supportée par un média dit « sérieux »*, La Lettre à Zélie *entre en contraste avec le reste du magazine.*

Nous situerons dans un premier temps cette chronique dans et par rapport à Télérama, *comment* La Lettre à Zélie *prend sa place à l'intérieur de l'instance émettrice* Télérama. *Nous réfléchirons ensuite sur la construction de l'objet d'étude, de discussion... de ces lettres. Et enfin, nous analyserons le type de critique qui est produit par ce type de discours. Pour ce faire, nous analyserons neuf articles consécutifs sur une période allant du 17 janvier 2007 au 14 mars de la même année.*

1. UNE LETTRE POUR DIRE LA TÉLÉVISION

1.1 Présentation du magazine : d'hier à aujourd'hui

Télérama est un magazine atypique, qui tout en étant un programme télévision, se rapproche de magazines tels que *Marianne*, L'*Express*... Si nous avons d'abord recherché dans le nom *Télérama* un néologisme constitué à partir de mots d'origine grecque (le spectacle de la télévision par exemple) nous avons ensuite appris que ce nom était la contraction de *Télévision, radio et cinéma*. Georges Montaron crée en 1947 *Radio-Loisirs*. Publié aux éditions *Témoignage Chrétien*, le magazine s'arrête, victime d'une grève dans le secteur de l'imprimerie. Il renaît de ses cendres en 1950 sous le nom de *Radio, Cinéma, Télévision : hebdomadaire catholique des auditeurs et des spectateurs*, édité alors par le Groupe des Publications de la Vie Catholique. C'est seulement en 1960 que le magazine prend le nom de *Télérama*. Le but de son fondateur est clairement signifié : « Nous voulions réaliser un journal s'adressant au public populaire le plus large afin de l'aider à maîtriser la radio, le cinéma et la télévision, instruments privilégiés de culture pour les masses. Nous voulions aussi un journal chrétien qui ne soit ni un organe de prosélytisme, ni une publication confessionnelle exprimant les positions de l'Église, ni le journal de la cotation morale mais un journal de chrétiens partageant les combats des hommes et choisissant d'abord d'être au service des plus pauvres. Nous voulions sur tous les sujets abordés par la radio, la télévision et le cinéma apporter l'éclairage de l'évangile »[62.]

Le côté catholique du magazine n'est plus aujourd'hui prégnant, du moins, en surface. *Télérama* est un hebdomadaire culturel d'actualité. Il est divisé en trois parties. La première est consacrée au magazine : elle présente des articles de fond sur la société (la question de l'immigration et de l'identité nationale, l'influence d'Internet sur les élections, les hésitations des électeurs, les bars nostalgiques de musique française à Tokyo... sont des sujets qui sont traités dans la période du 17 janvier au 14 mars 2007). La deuxième partie est dédiée à la critique avec des rubriques sur le cinéma, le théâtre, les arts, les livres, Internet... et la dernière propose une grille des émissions de télévision et une grille radio. *Télérama* revendique également un parti-pris critique et se positionne comme un journal d'offres, c'est à dire qu'il n'entre pas dans une logique commerciale : son but n'est pas de répondre à une demande mais de proposer des contenus auxquels on ne s'attend pas forcément.

Le parti pris de *Télérama* est de ne pas adhérer au consensus, il se définit comme un

62 Source : http://georges.montaron.free.fr/montaron.telerama.htm

« hebdomadaire découvreur et décrypteur de la culture » (source : http://www.telerama.fr/pub/regie/). *Télérama* est donc un espace de critique qui ouvre également ses colonnes aux lecteurs, lui offrant une ou deux pages en tête du magazine intitulées *Ça va mieux en le disant*. Cette rubrique, avatar du classique « courrier des lecteurs » est un espace d'expression personnelle, allant de la critique au coup de gueule. Il génère un semblant d'interactivité entre le magazine et le lecteur parce que ce dernier peut exprimer ses opinions, s'en trouve valorisé.

1.2 Qui lit *Télérama* ?

Télérama c'est aussi 503 000 abonnés et 150 000 acheteurs en kiosque, nombres à multiplier par 5 pour évaluer le nombre de lecteurs.

D'après le site du magazine[63], *Télérama* se lit en couple, dans un foyer citadin aux revenus élevés. Les lecteurs de *Télérama* sont des cadres qui ont fait de longues études supérieures. La majorité des lecteurs sont des **femmes** (53%). Le magazine touche un public de tout âge, les 15-24 ans sont au nombre de 15%, les 25-49 ans sont 41% et les 50 ans et plus sont majoritaires à 46%. 69% du lectorat a fait des études supérieures (51% ont au moins un bac +3) et 7 lecteurs sur 10 habitent dans les grandes villes dont 4 à Paris. Ce lectorat serait, selon un sondage effectué à la sortie des urnes par le magazine, plutôt de gauche.

2 Le vote des lecteurs d'hebdomadaires d'actualité
Pour qui ont voté les lecteurs de...

	Le Canard enchaîné	L'Express	Marianne	Le Nouvel Observateur	Le Point	Télérama
N. Sarkozy	10	37	11	21	52	14
S. Royal	40	27	46	35	17	44
F. Bayrou	17	23	26	28	14	28
J-M. Le Pen	8	5	2	6	10	1
O. Besancenot	8	2	4	2	2	6
Ph. de Villiers	3	2	1	1	-	3
M-G. Buffet	3	-	5	3	1	2
D. Voynet	2	2	3	3	-	1
A. Laguiller	3	-	-	-	3	-
J. Bové	2	1	1	1	1	1
F. Nihous	3	1	-	-	-	-
G. Schivardi	1	-	1	-	-	-
Ensemble %	100	100	100	100	100	100

Figurent les magazines dont le nombre de lecteurs est suffisant dans l'échantillon pour être significatif.

Télérama n°2989 semaine du 28 Avril au 4 Mai 2007

63 (http://www.telerama.fr/pub/regie/)

1.3 *La Lettre à Zélie*

Cette chronique est placée à la fin de *Télérama* (dernière ou avant dernière page). Elle pourrait, par symétrie, répondre symboliquement au courrier des lecteurs, un journaliste du magazine écrivant à une lectrice. Elle pourrait également être la voix de ces lecteurs du magazine qui n'écrivent pas. *La Lettre à Zélie* serait alors un porte parole. Le statut de cette rubrique est en somme assez mitigé... Nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie. Pour l'instant nous préférons nous interroger sur le nom et les caractéristiques afférentes à cette chronique.

Pourquoi la forme d'une lettre ? Le genre épistolaire offre des formes très variées. Il s'est développé au XVIIème et au XVIIIème siècle en littérature, en parallèle avec l'expansion de procédés tels que la mise en abîme et le récit enchâssé[64]. Issu de la réalité, ce genre n'est dans ce cas, comme le souligne Migeot (2005), pas destiné à la publication, relevant de la sphère privée. Or, le genre épistolaire fictionnel feint d'être réel : les lettres sont adressées à un personnage mais ce sont en fait, par le biais de la publication, d'autres destinataires qui les lisent. Ce dispositif introduit ces destinataires dans l'intimité fictive de l'auteur mais positionne également les lecteurs dans une position de voyeur : ces lettres ne lui sont pas adressées. Cependant, nous pouvons également envisager que l'utilisation du genre épistolaire, permet *a priori* de mettre en place de façon immédiate une relation privilégiée (bien que fictive également) entre le lecteur et l'auteur : le lecteur est conscient que le destinataire premier de ces lettres n'existe pas et il peut ainsi prendre sa place. L'auteur utilise le tutoiement (si l'interpellation directe - par un pronom - du lecteur est extrêmement rare dans les articles de Télérama, le tutoiement est apparemment proscrit), il fait sans cesse référence à un univers commun, des connaissances communes et il fait comme si sa lectrice fictive lui répondait et tient compte de ses remarques : « Merci pour la petite leçon d'histoire à propos de la dernière lettre [...] », alors que ce sont sans doute les « vrais » lecteurs qui ont écrit pour corriger une erreur de Gorin.

Pourquoi Zélie ? Nous n'avons rien trouvé sur l'étymologie de ce prénom. Le verlan nous amène à « lisez » et éventuellement à « Élise ». Le titre de cette chronique se situerait donc entre la référence à une oeuvre musicale plus que connue et une sorte de pléonasme incitatif (du fait de l'impératif) du type « Lettre à lire »

La Lettre à Zélie se détache du reste du magazine car elle ne critique pas « quelque chose »,

64 Définition donnée sur le site Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Roman_%C3%A9pistolaire

elle n'est pas là pour inciter à lire tel livre, aller voir tel concert, regarder tel film ou non. Elle constate. Ce constat n'est pas exempt de jugement, mais il ne pousse pas aussi explicitement le lecteur à se positionner. Nous développerons donc dans cette partie l'analyse de l'aspect critique ou du moins, nous essayerons de définir quel regard cette chronique pose sur les médias et notamment la télévision. Nous supposons en effet que, plus qu'analyser, décrypter, François Gorin décrit les interrelations entre le monde des médias et le monde réel en se basant sur sa propre expérience.

Ce regard qui est posé sur les médias par *La Lettre à Zélie* pose les bases de la relation (particulière) entre les destinataires lecteurs et l'instance émettrice *La Lettre à Zélie* ainsi qu'entre les destinataires lecteurs et l'instance émettrice *Télérama*.

2.1 Présentation du corpus

Date	Thème	Développement	Effets
17/01/07	Marie Drucker se retire de l'antenne	But et effets de son geste	Donne son expérience de téléspectateur
	Journalistes et politiques :	Suspicions par rapport à son impartialité	Tutoie son interlocuteur
	Les liaisons dangereuses ?	Transparence par rapport à la vie privée des journalistes	Fais référence à des choses connues communes
		Causes de son geste :	Imagine la vie privée de M. Drucker
		Liaison avec un homme politique	Imagine le « complot » préparé par Nicolas Sarkozy (dont MD est victime)
		Photographies volées et publiées	Ton ironique ?
		Suspicion de partialité	
	Interférence entre la vie privée du	téléspectateur et les changements du PAF relatés de	Façon humoristique
	Film débat d'Arte sur les émeutes	Situe les événements et le film	Thème très actuel « l'autre vendredi »
24/01/07	En banlieue	Retrace brièvement la teneur des débats, donne le	Ton familier
		Nom des invités et leur rôle	Référence à un univers téléculturel
		S'interroge sur le but du film	Dévie sur Nicolas Sarkozy
			Relation entre la télévision (en tant que fiction) et l'actualité
31/01/07	Manifester chez soi : éteindre la	Conséquences d'une telle action pour les annonceurs	Fait référence à un événement qui a touché beaucoup de monde
	Lumière comme geste citoyen	Conséquences sur nos habitudes de téléspectateurs	Fait référence à des peurs communes (changements climatiques)
	Place de la télévision dans nos vies	Dramatisation de la météo par la télévision	Dévie sur une émission d'Arte
	Liée à nos petites habitudes		
07/02/07	Les élections rattrapent la télévision	Envisage le jour du scrutin présidentiel	Mise en situation d'électeur (narrativisation)
	Et les journalistes	Tente d'éviter le sujet en regardant la télévision	Démontre que le sujet est omniprésent (déjà)
		Mais y revient forcément	Dénonce l'utilisation du sujet à toutes les sauces
			Met en évidence que tout le monde est obsédé par les élections
14/02/07	Le docu-fiction de France 3 sur Jim	Situe l'histoire	Expérience de piéton
	Jones	Décrit rapidement le film :	Référence à un article de sciences et vie
		Mélange témoignages, images d'archives et	
		Reconstitutions	
28/02/07	Sondages, journalistes et politiques	Le « trop » de sondage	Critique des sondages et critique de leur utilisation abusive
		Duhamel mis à pied	Référence à l'actualité médiatique
		Rencontre fictionnelle dans un bar tenu par Anne	Mise en scène autour des journalistes mis à pied
		Sinclair de tous les journalistes démis de leurs fonction	Pour cause de relation avec des politiques
07/03/07	Financement par les chaines de	Les Césars	Dénoncer l'image du cinéma donnée par la télévision
	Télévision des films	Le rugby	Mettre en place l'image du téléspectateur zappeur
		Discours d'une réalisatrice au sujet des problèmes de	
		Financement	
		Baye et Depardieu dans une émission de Ruquier	
14/03/07	L'obésité	Les problèmes d'obésité envahissent la télévision	Phénomène télévisuel intégré/noyé dans la vie privée
		Les spots publicitaires alimentaires sont sous-titrés par	Critique ironiquement l' inéfficacité de la nouvelle mesure
		Des messages incitant à faire attention à son	Constat sur le PAF
		Alimentation	
		Parle d'un JT qui traite de l'obésité	
		Parle d'un déménagement	

2.2 Premières pistes : humour et critique

Dans chaque lettre, le média télévision est abordé par le biais d'émissions qu'il diffuse, de personnes qui y officient... François Gorin écrit dans un ton léger, qui prête à sourire. Pour Bernard Gendrel et Patrick Moran (2005), « la notion de comique recouvre l'ensemble des procédés qui visent à susciter le rire », l'humour, faisant partie des procédés provoquant le rire[65], en fait donc partie. Or, à quoi reconnaît-on l'humour ? L'humour est souvent associé à l'ironie. En effet, il joue sur les écarts possibles entre deux niveaux de réalité (ce qui est, ce qui devrait, pourrait être), il joue donc sur l'énonciation mais également sur des procédés rhétoriques. Pour les auteurs, l'ironie n'est qu'un outil énonciatif qu'ils réduisent à la polyphonie. Les deux notions ne se situent donc pas sur le même niveau. Mais, nous reviendrons par la suite sur la définition de l'ironie, qui nous semble ici quelque peu réductrice. Notre but, dans un premier temps, n'est pas de distinguer humour et ironie mais de comprendre qu'elles sont les intentions du locuteur François Gorin.
En effet, comme le souligne Dufays à propos du comique :

> « Protéiforme, il peut varier d'aspects, de degrés, de procédés, de thèmes… au point de devenir méconnaissable. En outre, le comique est souvent subtil, diffus, volatil. Il s'infiltre (ironie), détourne (parodie), il insinue (esprit), sans que l'on soit sûr de rien. » Dufays (1999 : 13)

Selon lui, on ne reconnaît pas le comique à l'utilisation d'un code mais plutôt en étudiant sa pratique et en reconnaissant le projet qui le motive. Autrement dit, il ne suffit pas d'analyser les figures de rhétorique, l'intertextualité, la polyphonie… pour comprendre le comique, il faut débusquer l'intentionnalité comique. (*ibid.* : 19-20).

2.2.1 Qui parle ? Polyphonie et (pseudo) discours rapporté

a « Je » e(s)t l'auteur

L'auteur a la possibilité, du fait du caractère expressif revendiqué de sa chronique, de s'exprimer par le pronom « je ». Or, il émet également des jugements sans utiliser ce pronom. Nous nous sommes donc intéressée aux moments où « je » apparaît et à ce que l'utilisation de

65 Il faudrait alors définir ce qu'est le rire, entendons par là, à la suite de Gendrel et Moran « aussi bien le rire «bas» et bruyant des blagues obscènes que le «rire dans l'âme» cher à Pascal, qui ne se manifeste par aucun signe physiologique. »

ce pronom apporte. En effet, ces séquences sont l'occasion pour le locuteur de construire son image. Or, comme le remarque justement Berrendonner (2002) l'ironie est basée sur une ambiguïté concernant l'image que le locuteur veut donner de lui. Nous verrons que les exemples qui suivent mettent en place un doute quant à son intention communicative.

Utilisation de « je » et introduction de l'affectif

Dans la lettre du *Télérama* n° 2975 (annexe 25), Gorin utilise « je » pour donner son avis, ou plutôt, anticiper sur son avis sur *Soir 3*, une fois qu'il ne sera plus présenté par Marie Drucker. Dans un premier temps, cet avis est positif, il pourra « renouer » avec Soir 3. Ceci signifie donc qu'il avait dû interrompre tout contact (télévisuel) avec ce journal. Puis, son avis se nuance, il se voit râler « contre « le gus qu'on nous à mis à la place de Marie » ». Nous voyons ici clairement se dessiner la relation affective qui lie Gorin, en tant que téléspectateur (et non journaliste critique) au journal télévisé et à sa présentatrice. En effet, ce ne sont pas les erreurs du présentateur qui le dérangent mais le fait qu'il remplace Marie Drucker. Gorin met en évidence, en se basant sur sa propre expérience ou du moins son simulacre (signifiée par le pronom « je »), que les relations entre les téléspectateurs et les programmes télévisuels sont essentiellement basées sur de l'affectif, un attachement aux personnes qui les présentent. Il se met en scène, ou plutôt, prête son prénom et son « je » au téléspectateur régulier du *Soir 3*. Il joue donc un rôle et fait dire à son énonciateur premier les discours d'un énonciateur x ou y.

« Je », *hic et nunc :*

L'utilisation du « je » est également un outil pour la mise en scène des conditions de production de la lettre. « J'en étais là à mes pensées, Zélie, quand sont venues les infos du soir » (*Télérama* n° 2979, annexe 29). Gorin fait le lien entre ce qu'il vit, entre sa vie rythmée par la télévision, et ce qu'il écrit. Il met en évidence comment son texte s'est construit, suivant le fil de ses pensées, lui-même construit par l'enchaînement des programmes télévisés. Encore ici, le texte souligne l'importance, la quotidienneté de la télévision tout en authentifiant l'acte d'écriture. C'est « je » qui pense, qui écrit et qui a les mêmes expériences que son lecteur.

b « Nous » et « on »

Les lettres de Gorin, comme nous l'avons vu précédemment, regorgent des pronoms « nous » et « on ». Or, lorsqu'il s'agit de donner son point de vue sur quelque chose, le recours à de tels pronoms brouille la compréhension. En effet, d'une lettre à l'autre, d'une phrase à l'autre

chacun de ces pronoms réfère à une entité différente. Dans le *Télérama* n° 2975 (annexe 25), « on » émet un jugement négatif sur Marie Drucker et le fait de savoir qu'elle a une liaison avec un homme politique de droite. « On » fait référence au téléspectateur du *Soir 3*, auquel Gorin s'identifie, téléspectateur qui est au courant de cette liaison et qui la réprouve. Plus loin, il emploie « nous » pour porter un jugement positif puis négatif sur le journal télévisé avec Drucker. Il semble que ce « nous » renvoie au même référent que le « on » précédent. Cela dit, « nous » met l'accent sur l'inclusion de l'auteur dans le discours. Gorin parle donc en son nom, soit, mais il n'est pas seul. Il se fait le représentant de tous les téléspectateurs (du *Soir 3*, qui sont au courant de « l'affaire » et... qui pensent comme lui). Puis, « on » fait référence au lecteur (occasionnel?) de la presse people, lecteur dans lequel se reconnaît également l'énonciateur. En effet, il le défend en employant un « je ». Nous sommes alors tentée de penser que ce « on » fait en fait référence à l'auteur et à son expérience de lecture de presse people, « on » pouvait être aisément remplacé par un « je ». Avec l'utilisation de ce « on » impersonnel, l'énonciateur n'assume pas pleinement le jugement positif qu'il émet sur la presse people.

Le référent de ces pronoms est généralement difficile à identifier, il mérite en général un minimum de réflexion, minimum qui lui est rarement accordé en cas d'une lecture rapide des articles, comme elle peut l'être lors du feuilletage du magazine. Il apparaît donc assez difficile pour le lecteur empirique de savoir qui parle, qui émet des jugements. « On » et « nous » brouillent donc la lecture thymique de l'article, c'est à dire, les évaluations en terme de plaisir/déplaisir (euphorie/dysphorie), en fonction d'un sujet évaluateur, d'un objet[66]. Ici, l'identité du sujet évaluateur pose *de facto* problème.

c Le discours rapporté

Rabatel[67] note que rapporter la parole de l'autre peut permettre au locuteur de s'effacer et ainsi de mieux faire admettre son point de vue en se cachant derrière celui de l'autre.

66 Louis Hébert (2006), « L'analyse thymique », dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), http ://www.signosemio.com.

67 D'après Michèle Monte, compte rendu critique de lecture de Langages n°156 (déc. 2004), ***Effacement énonciatif et discours rapportés,*** Coordonné par *Alain Rabatel*

Reconstitution d'un dialogue/débat

Télérama n° 2976 (annexe 26) : « Pour lui, L'Embrasement est un « droit de réponse »[...] ce tort »

« Le policier du syndicat Synergie n'est pas d'accord : on n'a là qu'une version des faits [...] leur livre. »

Gorin décrit des échanges de paroles. Il rapporte, de façon synthétique ce qui s'est dit en utilisant le discours indirect libre ou / et du discours narrativisé. Gorin intègre ces discours au coeur de son texte, il ne reprend généralement pas les termes employés, sauf quand cela est signalé par des guillemets, il résume en quelques mots (« n'est pas d'accord ») une attitude comme une intervention. Ce type de construction, présentant de façon alternée deux points de vue, met en place une objectivité apparente (et pour le débat et pour la lettre) et tend à se rapprocher de notre expérience de téléspectateur, ayant entendu successivement un point de vue puis l'autre.

Dicours rapportés (?) fictionnels

Nous nous demandons dans ce cas si nous pouvons d'ailleurs parler de discours « rapporté ». En effet, ce discours n'est pas rapporté car il n'existe que dans ce texte. Ce discours est premier mais il prend les apparences d'un discours rapporté. Ces séquences répondent à une des caractéristiques de ce que Rabatel (2003) appelle un discours représenté : le locuteur cite des paroles en les mettant en scène, en fonction d'une intention communicative particulière. Et en effet, chacune d'elles est incluse dans un récit.

La fictivité des ces discours peut être marquée par un conditionnel. *Télérama* n° 2976 (annexe 26) : « A l'entendre, il y **aurait** donc un autre film a faire, inspiré par les policiers, et qui serait à son tour un droit de réponse ». Le conditionnel met en évidence que certaines informations ne sont pas fiables, qu'elles doivent être mise en doute, et *Télérama* n° 2981 (annexe 31) : « il nous **parlerait** du temps où on ne risquait pas de se faire cafter sur Internet, où les journalistes [...] ». Le premier exemple est là pour révéler un sous-entendu. Il suit une séquence de discours rapporté et cette phrase est donc une interprétation possible d'un discours exprimé. Le second exemple est, à première vue, totalement imaginaire. Gorin tente de trouver ce que Duhamel écrirait dans ses mémoires, s'il en écrivait. Cette tentative d'anticipation est prétexte à parler de ce qui se passe réellement dans les médias : selon lui, l'information circule plus facilement et plus vite sur Internet et les simples citoyens investissent l'espace public pour prendre petit à petit la place des journalistes tout en prenant de la distance. Cette mise à distance est obtenue avec l'utilisation du conditionnel, ce que Rosier (2002 : 245) appelle

« *mise en rapport d'espaces énonciatifs avec mise à distance* ». Ainsi, grâce au conditionnel, Gorin peut dire des choses non seulement qu'il n'a pas vérifiées mais qui pourraient également nuire à autrui.

« on parlait cuisine, on papotait régime, dit Anne, et puis voilà que s'amène une greluche pour me tirer le portrait. [...], poursuivit Anne » (Télérama n° 2981,annexe 31). Ici, la séquence est incluse dans un récit fictif, la venue de Duhamel dans un café tenu par Sinclair. Elle est plus ou moins proche de la définition que Rosier (2002) donne du potin, il s'agit de faire passer des informations relatives à l'intimité d'une personne (par le biais du discours), incluses dans la sphère privée à la sphère publique et ce, dans le but plus ou moins conscient de nuire à cette personne. Aussi, le discours direct est au

> « service des stratégies d'authentification, de pluralisme, de sérieux de la presse. Mais leur intrication dans le discours primaire transforme les locuteurs cités en acteurs, au terme d'un processus d'actantialisation qui ne se réduit pas au seul discours narrativisé (Charaudeau 1997 : 187), dans la mesure où la recontextualisation des DD confère aux paroles une valeur narrative et descriptive qui s'ajoute aux valeurs intrinsèques des actes de discours. » Rabatel (2006)

Le récit est fictif mais l'anecdote relatée par Anne Sinclair fait référence à un épisode réel : sa venue sur le plateau de Drucker. Gorin imagine les sentiments, les pensées de la journaliste. L'utilisation du discours direct les rend plus « vrais ». Il en profite pour caricaturer l'émission « Vivement Dimanche », la résumant en deux propositions : parler cuisine et papoter régime et donner l'avis supposé de Sinclair sur les nouvelles chroniqueuses et plus particulièrement, la nouvelle chroniqueuse qui officie dans cette émission. Or, son jugement est non seulement négatif mais également teinté d'une jalousie « très féminine ». Gorin suppose que d'une part Sinclair n'aime pas cette chroniqueuse et que d'autre part, elle la dénigre à cause de son physique agréable. Il s'amuse à imaginer, profère une moquerie sans risque car il n'est pas réellement responsable du discours qu'il profère.

Comme le note Rabatel (2006) :

> « La mise en scène énonciative fait fondamentalement problème, du point de vue de la responsabilité. On est fondé à se demander si être partout, avec tous les acteurs de l'événement, ce n'est pas être nulle part. »

d Zélie : la voie de la raison ?

Intéressons nous maintenant à quelques mises en scène du personnage « Zélie ». Nous avons noté trois pseudo interventions de Zélie, à l'intérieur même de lettres de François (il anticipe sur les réactions de sa destinatrice à ses écrits), qui mettaient en avant une évaluation thymique. Dans le *Télérama* n°2975 (annexe 25), elle désapprouve la lecture de la presse people « Ne ricane pas, je vais chez le dentiste comme tout le monde. », dans le n° 2976 (annexe 26), elle estime que Sarkozy est trop visible à la télévision « Tu vas me dire, Zélie, qu'on le voit assez comme ça sur les autres chaînes, ce Sarkozy, et tu auras raison » et dans le n°2981 (annexe 31), elle considère qu'il y a trop de sondages « Des sondages, me diras-tu, on en est gavé. Pourtant [...] ». Ces trois évaluations sont dysphoriques. Elles sont amenées dans une sorte de dialogue fictif entre le destinataire et le destinateur : François Gorin prévoit et intègre dans son texte les remarques de sa lectrice fictive. Le destinateur signifie plus ou moins explicitement qu'il est non seulement d'accord avec ces interventions mais qu'elles lui paraissent justifiées. Le fait de les mentionner, mais aussi, de dire « tu auras raison », met bien en évidence que Gorin considère ces réactions comme raisonnables. Aussi, si la première est entièrement prise en charge par ce personnage et manifestée par un ricanement, les deux autres sont assumées par une entité non définie et généralisante, « on ». Ces interventions seraient donc une traduction de « ce qu'il faut penser » en lisant ces lettres mais également de ce que pensent tout le monde. Ce serait donc l'expression de l'opinion commune : « il y a trop de sondage, on voit trop Sarkozy à la télé et il ne faut pas lire la presse people... »

2.3 Conclusion

Le jeu entre les différents pronoms, les différents personnages mis en scène nous amène à quelques premières conclusions. L'utilisation de « je » force le lecteur à accepter une certaine proximité avec l'auteur, ce dernier, en utilisant ce pronom, le projette dans son univers privé, exprime ses sentiments. Aussi, ce pronom souligne, en introduisant des éléments de vie personnels de l'auteur, que la télévision a une place prépondérante dans sa vie et que cette place est caractérisée par de l'affectivité et de la quotidienneté. L'auteur, ou plutôt le locuteur dresse plus, à travers la voix de François (énonciateur premier), le portrait ironique d'un téléspectateur moyen que son véritable portrait.

L'utilisation de pronoms généralisant comme « nous » et « on » brouille la lecture, leur référent n'étant pas clairement identifiable. Elle permet donc d'émettre des jugements sans

pour autant les assumer ou les faire assumer par une personne en particulier.

Le discours rapporté permet d'introduire différents points de vue, portés par différents personnages. Il permet de constituer un texte ou les différents avis se répondent et l'ajout d'un pseudo discours rapporté (fictionnel) crée un certain humour en relatant des situations incongrues.

Enfin, les jugements exprimés par Zélie, qui sont ce que Gorin suppose que le lecteur pense, sont en général critiques (dans le sens négatifs). Mais ces critiques correspondent à des généralités, à l'opinion commune.

La polyphonie construite ici met en place un discours consensuel, qui reprend différents points de vue sans aller plus loin qu'une critique de surface rarement assumée par l'auteur. Or, nous pouvons, à la lecture de Berrendonner (2002), réviser l'interprétation de cette caractéristique de ces écrits : le « comportement contradictoire [de cet énonciateur] s'explique comme un faire semblant. ». Ce recours à l'ironie renforce la complicité (sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie) en lui indiquant que ce qu'il écrit n'est pas logique, la position de François, traversée et animée par les discours de ses contemporains n'est pas tenable.

3. CRITIQUE DE LA TÉLÉVISION : VALEUR ET THÈME

Nous nous sommes donc attachée à retrouver les valeurs associées aux objets télévisuels évoqués par Gorin, mais également aux objets qui, apparemment, n'ont pas forcément de rapport avec la télévision. Ces valeurs peuvent varier à l'intérieur même d'une lettre, en fonction des différents points de vue présentés par le journaliste. Ainsi, l'étude des évaluations thymiques, traduites par l'expression d'un jugement euphorique ou dysphorique sur un objet, nous permet de retrouver quelle est la quête poursuivie par le journaliste : quel est le point de vue exprimé sur la société, les médias, la télévision, pourquoi choisit-il tel ou tel sujet ?

3.1 Le même objet vu par plusieurs personnes, exemple de la « manifestation éclair »

La lettre du n° 2977 de *Télérama* (annexe 27) met en concurrence plusieurs points de vue sur une nouvelle façon de manifester son mécontentement, méthode que l'auteur qualifie de « manif éclair ». Il présente dans un premier temps son point de vue, ou plutôt, celui de « François » le signataire de la lettre. Ce dernier évalue positivement ce nouveau type de manifestation : « difficile à refuser », « bien au chaud »... Il envisage ensuite la position de « quelques marchands de voitures ou d'assurance-vie » qui, eux, n'apprécient pas cette manifestation car s'en trouvent directement touchés : « privés de l'impact de ces spots de pub ». Et enfin, il considère les réactions du « terrien », des « manifestants de l'ombre » qui, dans un premier temps, évaluent euphoriquement cette manifestation puis, dysphoriquement. En effet, si « cela paraîtra [d'abord] normal », « ce sera foutu » pour connaître la météo. Porter trois points de vue différents dans un même texte est une technique courante, dans la presse écrite notamment, pour lui donner une apparente objectivité : tout est pris en compte, le lecteur peut se faire sa propre opinion. Cela dit, nous supposons que le but de Gorin est autre. En effet, la différence de nature des arguments et particulièrement, le fait de balancer entre agir pour l'environnement et ne pas vouloir manquer la météo rend cette lettre quelque peu comique. Cela met également en évidence que la télévision, ses programmes quotidiens sont au coeur de la vie de tout un chacun, qu'ils prennent même une place démesurée.

3.2 Un objet, un sujet, deux évaluations

Évolution de l'objet :

« Je » évalue un *Stade 2* (*Télérama* n°2978, annexe 28). Dans un premier temps, l'évaluation est positive, « je » qualifiant l'émission de « petits plaisirs » mais elle devient rapidement négative, au fur et à mesure que l'émission évolue. La critique est déclenchée par l'introduction d'un sujet qui pastiche la campagne des présidentielles. Contrairement à ce que nous pourrions attendre, la critique n'est pas axée sur la qualité du reportage mais sur le fait que même les émissions sur le sport parlent, de près ou de loin, de politique. Cette lettre de Gorin veut dénoncer l'omniprésence de la campagne présidentielle à la télévision et cet exemple renforce son argumentation.

Révision du jugement

Dans le *Télérama* n° 2983 (annexe 33), l'auteur donne son avis quant au sous-titrage préventif et sanitaire qui s'inscrit en dessous des publicités pour les plats cuisinés et friandises. Il qualifie cette mesure, dans un premier temps d'« idée géniale » mais il revient assez rapidement sur ce premier jugement en parlant de mesure « pas très spectaculaire », de « modestes bandeaux » qui lui semblent « accidentels et monotones ». L'auteur passe donc d'une évaluation euphorique à dysphorique. L'objet évalué, la mesure préventive n'a pas évolué, par contre l'auteur se focalise dans un premier temps sur l'idée puis dans un second, sur sa réalisation.

Paradoxe

Pour le locuteur François Gorin, le citoyen de tous les jours, dont son énonciateur « François » fait partie, est fréquemment partagé entre ce qu'il pense et dit et ce qu'il fait. Dans le *Télérama* n° 2981 (annexe 31), « on », c'est à dire tout le monde, Gorin inclus, critique les sondages « manipulés ». Cette critique est dans un premier temps nuancée « on ne sais jamais trop par qui », ce qui sous-entend d'ailleurs que la manipulation des sondages n'est pas si évidente puisqu'on ne peut pas dire à qui elle profite. Puis, il affirme « ils nous manqueraient ». Ici, le passage du « on » au « nous » renforce le fait que Gorin parle également de lui-même. Son deuxième énoncé remet en cause la croyance de l'énonciateur dans la validité du premier. Il met ici en évidence le fait que lui, ses lecteurs, ont des principes, émettent des critiques par exemple mais n'en tiennent pas compte dans les usages et pratiquent ce qu'ils critiquent. Gorin fait une description ironique (car elle met en évidence ses

paradoxes) des comportements humains.

3.3 Conclusion

L'étude des valeurs et des thèmes abordés par Gorin met en évidence que le journaliste propose plus un constat ironique, selon les critères établis par Berrendonner (2002), de la télévision et des usages qui en sont faits qu'une critique réelle de ce média. Gorin souligne la quotidienneté de la télévision, les comportements contradictoires qu'elle suscite plus que la médiocrité des programmes.

Qu'est-ce qui est jugé comme « mauvais »? Les choses que « tout le monde », l'opinion commune, la doxa dénigre : le Karaoké, la presse people, la télé réalité... Soit ce qui est observé est comparé à ce qui, dans les univers de références convoqué, est connoté négativement, soit ce sont ces choses mêmes qui sont citées dans un contexte plus ou moins critique.

4. CONCLUSION

Nous éprouvons des difficultés pour savoir ce que Gorin veut transmettre comme idées. Son écriture, le fait qu'il adopte différents points de vue parfois opposés, qu'il ne peut donc pas logiquement soutenir ces différents points de vue en même temps, nous amène à penser qu'il use de l'ironie. En effet, l'ironie est, pour Berrendonner (2002), basée sur une ambiguïté quant aux possibilités d'interprétation d'un énoncé. Ainsi, Gorin ne signifie pas de manière explicite quel point de vue il adopte. Le lecteur ne sait pas *a priori* ce qu'il doit penser de l'intention de Gorin, mais cette ambivalence est voulue. Il joue et met en scène l'image du téléspectateur moyen et, en mettant en évidence ses contradictions, s'en moque et recherche ainsi la connivence du lecteur de *Télérama*, téléspectateur averti (par la lecture du magazine) qui ne se reconnaît pas dans ces paradoxes mais va peut-être reconnaître son voisin.
A l'inverse de *Arrêt sur Images*, Gorin ne s'élève pas au dessus des autres (téléspectateurs, lecteurs, simples usagers...), il n'est pas dans une position méta- et ne place donc pas son lecteur dans cette position. Ses observations, les critiques qu'il esquisse émanent du bas, de sa propre (ou du moins, de l'image qu'il en donne) expérience. Il parle d'ici, de maintenant, son discours est fortement (en apparence) marqué par la situation de production, le moment de l'écriture. Nous verrons dans la troisième partie ce que ces caractéristiques impliquent.
Il opère un retour sur ce qui s'est passé dans les médias mais ce retour n'est pas distancié. Il s'agit de faire partager son expérience en tant que telle. De ce fait, cette chronique est un contrepoint de Télérama, elle complète ce magazine avec une approche différente (moins critique soit, auto-dérisionnelle sans doute) de la télévision, approche qui a pour enjeu de faire adhérer et s'identifier le lecteur au discours du locuteur (et non de l'énonciateur).

La Lettre à Zélie se détache des éléments du corpus que nous avons étudiés précédemment. Alors qu'elle est publiée dans le magazine de référence traitant de la télévision, magazine qui s'affiche comme critique, cette chronique brouille les pistes en misant sur l'ironie et le partage de références culturelles communes pour toucher son public. Comment cela se passe t-il avec le dernier texte constitutif de notre corpus, l'émission radiophonique *J'ai mes Sources* ?

CHAPITRE 3 : *J'AI MES SOURCES*, UN « ESPRIT CRITIQUE » AU SERVICE DU PUBLIC ?

J'ai mes sources *est le dernier exemple que nous avons choisi d'étudier. Ce choix a été le fruit de longues hésitations, nous étant dans un premier temps penchée sur* Le Zapping de France Inter. *Cette émission aurait pu correspondre aux critères de délimitation de notre corpus, présentant des aspects médiacritiques et métadiscursifs. En effet, elle rediffuse des extraits des programmes de France Inter qui ont été choisis et sont ensuite commentés par un invité. Il nous a cependant semblé plus intéressant de travailler sur une émission plus généraliste, traitant de tous les médias.* J'ai mes Sources *est une émission quotidienne, diffusée du lundi au vendredi de 9h30 à10h00. Elle aborde tous les médias (télévision, Internet, presse et plus rarement, radio), mêle interviews et reportages et convoque des invités touchant de près la sphère des médias : journalistes, producteurs, directeurs de chaîne, universitaires... Il existe d'autres émissions de ce type diffusées sur d'autres fréquences comme* Le grand Direct de la Télé*, émission de Jean-Pierre Morandini programmée sur Europe 1, mais ce programme, ne rassemblant que des journalistes, nous a paru moins fouillé que celui de Colombe Schneck.*
J'ai mes Sources *est donc une émission, comme* Arrêt sur Images*, qui appartient au service public et qui doit donc répondre à certaines exigences, c'est à dire, selon le site de Radio France, être indépendant par rapport à toute forme de pouvoir et avoir pour enjeu d'être susceptible de toucher le plus de publics différents*[68]*. Nous n'avons pas de précision supplémentaire quant à la politique éditoriale particulière de France Inter sur le site Internet. Nous commencerons donc par décrire cette émission assez récente et son imbrication dans les programmes de France Inter. Puis, nous nous intéresserons aux invités convoqués, à leur rôle dans l'émission et enfin, nous réfléchirons sur l(es) objet(s) d'étude et le discours qui est tenu dessus.*

68 Source : http://www.radiofrance.fr/rf/entreprise/today/mot_pres.php

1. PRÉSENTATION DE L'ÉMISSION ET DU CORPUS EN PARTICULIER

Date	Média traité	Thème	Chroniqueur	Thème
07/09/2007 *	TV	Canal +	Boublil	Fiction à Canal +
10/09/07	Presse écrite	Les coulisses de *Marianne*	Roger Petit	Presse anglaise
11/09/07	Presse écrite	Liberté de la presse à Monaco	Scalbert	
12/09/07	TV	Hommes	Boublil	Avocats de Hollande et de Choc
		Politiques et	Naulleau	Livre de Laroche-Joubert
		Téléréalité	Scalbert	Site Bakchich/conversation de C. Sarkozy
13/09/07	TV	Téléfilm		
14/09/07	TV	Jacques Martin		
17/09/2007 *	TV	Le 20h de France 2	Boublil	JT de France 2
18/09/2007 *	TV	Documentaire	Boublil	Revue de presse des médias
			Naulleau	Sur le documentaire de Beigbeder
19/09/2007 *	Presse écrite	Presse quotidienne	Boublil	Interview kiosquer
20/09/07	TV et presse écrite	Journalisme politique	Boublil	Interview / interview de N. Sarkozy
21/09/2007 *	Presse écrite	Paparazzi	Boublil	*Les Echos*
			Scalbert	Peopolisation du photo-journalisme
24/09/07	TV	Émissions de décryptage des médias		
25/09/2007 *	TV	Docu-fiction		
26/09/2007 *	TV cinéma Internet Téléphonie	Festival des 4 écrans		
27/09/2007 *	TV	Sujets qui ne passent pas à	Boublil	Série iraniene
		La TV	Faure	N. Sarkozy
28/09/2007 *	Presse écrite	La mode	Boublil	Journalistes de mode
01/10/2007 *	TV	Les émissions	Roger Petit	Émission *Tabous*
		De cuisine	Boublil	Les goûters d'Arte radio
02/10/07	TV Radio	Affaire Alègre	Scalbert	
03/10/2007 *	Tous	Sarkozy	Boublil	Conférence de presse de Sarkozy
04/10/07	Internet	Réseaux d'influence	Scalbert	
05/10/2007 *	Tous	Indépendance des journalistes	Boublil	Rassemblement des journalistes
08/10/07	Presse écrite	*Les Echos*	Boublil	les Echos
09/10/07	Tous	Traitement du conflit birman	Boublil	Interview journaliste néerlandais/ Birmanie
10/10/2007 *	Tous	Chiffres de la police	Audoin	Mipcom
11/10/07	TV	Documentaire		
12/10/2007 *	TV	Séries	Boublil	Série *Les Bleus*

* émissions que nous avons pu enregistrer

émissions abordant (entre autres) la télévision

Au même titre que *Esprit critique*, *J'ai mes sources*, qui a son propre producteur (Colombe Schneck), prend place dans le 7-10, programme de France Inter produit par Nicolas Demorand. Cette émission permet une transition entre l'enchaînement des rubriques informatives du 7-10 (journaux, analyses, interviews...), le « journal sonore de la culture »[69] (*Esprit critique*) et *Service Public*, émission produite par Isabelle Giordano qui, tout en donnant la parole aux auditeurs, leur apporte des réponses, les conseille dans leur vie de consommateur[70].

Par conséquent, *J'ai mes Sources* est une émission d'une part relativement réactive; elle traite de sujets justifiés par l'actualité : une émission sur Jacques Martin quelques jours après sa mort, les rapports de Nicolas Sarkozy avec les médias un peu avant «La journée sans Nicolas Sarkozy » (le 30 novembre 2007), un point sur la rentrée de Canal + début septembre... En cela, cette émission est proche de ce qui précède, possède une des caractéristique du journal d'information.

D'autre part, cette émission s'adresse à l'auditeur en tant que « consommateur de médias », mais surtout, « consommateur de télévision ». Sur 26 émissions (diffusées sur plus d'un mois), 19 sont consacrées tout ou partie à la télévision. Le passage de *J'ai mes Sources* à *Service public* se fait donc sur une similitude partielle de la relation qui est entretenue avec l'auditeur. *J'ai mes Sources* pourrait donc jouer un rôle, modifier les rapports entre les « consommateurs » et les médias. Nous approfondirons ce point également dans la troisième partie.

L'enchaînement des programmes matinaux de France Inter se fait de manière progressive, partant de l'actualité générale et politique, passant par l'actualité culturelle et finissant avec l'actualité médiatique, il glisse ensuite vers une émission « actrice », qui tend à résoudre les problèmes des auditeurs, qui du moins leur permet de s'exprimer. Le fait d'inclure *J'ai mes Sources* dans cette matinale démontre que cette émission, de par le sujet qu'elle traite, prend toute sa légitimité dans la société actuelle. « Les médias » est un sujet à part entière qui peut être abordé, au même titre que l'actualité ou la culture par une émission radiophonique. La question est maintenant de savoir comment ce sujet est abordé, c'est à dire, quels sont les dispositifs énonciatifs, le montage, les enchaînements de séquences... qui sont mis en place.

69 Source : http://www.radiofrance.fr/franceinter/chro/espritcritique/pres.php

70 Source : http://www.radiofrance.fr/franceinter/em/servicepublic/pres.php

2. STATUT DES INTERVENANTS RÉGULIERS

Le dispositif relatif aux différents intervenants dans *J'ai mes Sources*, à l'instance émettrice, est assez complexe. Il se joue entre trois « pôles » : Colombe Schneck, Nicolas Demorand et les chroniqueurs. Chacun d'entre eux a un rôle que nous allons essayer de définir en illustrant nos remarques par des extraits d'émissions.

2.1 Structure de l'émission

Date	1	2	3	4	5	6
07-09	Interview CS	Dossier	Chiffre du jour EC	Dossier	Reportage EB	Dossier
17-09	Dossier	Chiffre du Jour EC	Dossier	Enquête EB	Dossier	Reportage CA
18-09	Monde des médias EB	Dossier	Chronique EN	Dossier		
19-09	Dossier	Enquête EB	Dossier	Interview EB	Dossier	
21-09	Actualité EB	Dossier	Chronique AS	Dossier		
25-09	Dossier					
26-09	Interview CS	Dossier				
27-09	Interview CS	Dossier	Chronique EB	Interview CS		
28-09	Interview CS	Dossier	Interview EB	Dossier		
01-10	Chronique BRP	Dossier	Reportage EB			
03-10	Dossier	Reportage EB	Dossier			
05-10	Dossier	Reportage EB	Dossier			
10-10	Dossier	Reportage CA	Dossier	Interview CS	Dossier	
12-10	Dossier	Reportage EB	Dossier			

Dossier Thème principal de l'émission en fonction duquel le invités ont été sélectionnés

reportage Reportage, chronique... relatif au dossier

Les interviews, enquêtes et chroniques, qu'ils soient réalisées par Elsa Boublil (EB), Corinne Audoin (CA), Emmanuel Charonnas (EC), Eric Nollas (EN), Augustin Scalbert ou encore

Bruno Roger-Petit (BRP), soit ont trait au sujet soit se rapportent à un événement médiatique actuel.

Sauf exception (émission du 10-10), les chroniques, reportages et interviews qui sont intercalés entre deux moments du dossier (trame de fond gris clair) abordent un aspect de ce dossier (police blanche et trame de fond gris foncé).

Un jingle ponctue l'émission : « France Inter, franceinter.com » est placé avant le début de l'émission. Parfois, un deuxième jingle est ajouté : « *J'ai mes Sources*, 7-10, Nicolas Demorand, Colombe Schneck, c'est le 7-10! » puis « France Inter, *J'ai mes Sources*, c'est le 7-10 » encadre le temps du dossier, marque le changement de sujet. Seule la partie sonore (non linguistique) est utilisée pour marquer le début du reportage de Corinne Audoin (le 10-10) qui ne traite pas du même sujet que les dossiers. Colombe Schneck (CS) n'effectue jamais de reportage, elle se consacre à la tenue des débats et aux interviews téléphoniques.

Les interviews et reportages, qui apportent au dossier une voix supplémentaire, offrent un autre angle d'approche, ont également pour fonction de le ponctuer, de le rythmer. Cette fonction est également assurée par la diffusion d'extraits relatifs au dossier. Nous ne développerons pas ici les mécanismes que leur diffusion amorce, leur consacrant dans la troisième partie une place plus conséquente.

La structure de *J'ai mes Sources* n'est pas constante : seules les ouvertures et les clôtures de l'émission, effectuées par Nicolas Demorand et Colombe Schneck sont immuables.

2.2 Colombe Schneck

Colombe Schneck est la productrice de cette émission. Elle joue le rôle de présentatrice-animatrice : elle donne et reprend la parole en introduisant, relançant et concluant les reportages en remerciant la chroniqueuse, comme le montre cet exemple tiré de l'émission du 18 septembre 2007 :

Colombe Schneck (CS) : « Et on va commencer avec Elsa Boublil : le petit journal des médias ce matin.

Elsa Boublil (EB) : Oui, avec quelques toutes petites nouvelles du monde des médias [...]

CS : Il y a du nouveau du côté de *La tribune*, Elsa

EB : Oui, le pdg du groupe [...]

CS : Merci Elsa Boublil »

Elle indique après les extraits diffusés de quoi il s'agit. Elle ne fait pas vraiment de commentaire, elle n'analyse pas véritablement ces extraits. Elle s'en sert pour (re)lancer le débat avec ses invités. Dans l'émission du 10 Octobre 2007, elle met en parallèle l'univers télévisuel actuel avec celui de la fin des années 90.

« voilà ça c'est *Les Bleus*, c'est sur M6. Yasmina Benguigui, il y a 10 ans, vous aviez réalisé *Mémoires d'Immigrés*, à l'époque, pour les téléspectateurs c'était un choc. [...] Il faut dire qu'en 10 ans il y a eu une véritable révolution à la télévision française ? »

Ici, elle ne se base pas sur l'extrait lui-même mais sur le contexte favorable dans lequel la série (de laquelle l'extrait est tiré) évolue pour poser une question qui veut mettre en évidence l'évolution de la représentation des immigrés en France.
Dans l'émission du 1er Octobre 2007, elle donne la source de l'extrait pour ensuite poser une question relative à un de ses aspects :

« Ça c'est Cyril Lignac, *Chef la Recette*, c'est le samedi sur M6, juste une question, vous avez pas renforcé votre accent par rapport à quelques années ? Votre accent du terroir »
[...]
« Pourtant c'est bien pour présenter des émissions, voilà ça fait personnage, non, d'avoir un bel accent du terroir? »

C'est elle qui mène les interviews, qui distribue la parole :

Emmanuel Schwartzenberg : « [...] on a pas attendu Internet pour voir disparaître *France Soir*, *Paris Presse*, *L'Aurore*, *le Matin de Paris*.
CS : *France Soir* vit toujours, einh. Mais Patrick Le Hyaric, Patrick Le Hyaric, à *L'Humanité*, les ouvriers qui impriment votre journal sont aussi bien payés que ça ? »

Dans l'exemple ci-dessus, Colombe Schneck relève une erreur dans le discours de Schwartzenberg mais elle ne lui laisse pas la possibilité de revenir sur qu'il a dit, de se corriger, elle rectifie elle-même et interroge un autre invité.
Le rôle de Colombe Schneck est donc d'aider ses invités et ses chroniqueurs à parler mais cette aide n'est pas la même pour tous (nous développerons ce point dans la partie consacrée aux invités). Aussi, l'expression de chacun doit s'inscrire dans un discours qu'elle a pré-

construit.

2.3 Nicolas Demorand

Nicolas Demorand est le producteur en 2007 de la tranche 7h00-10h00, il est donc également responsable de cette émission. Il intervient régulièrement au cours de *J'ai mes Sources*, notamment dans les interviews mais sa participation est moindre par rapport à celle de Colombe Schneck.
Son rôle est variable : il introduit l'émission, fait le lien entre l'émission précédente et celle-ci.

ND : « 9h34, Bonjour Colombe Schneck,
CS : Bonjour Nicolas Demorand.
ND : La rentrée littéraire est passée, c'est le moment des questions...
CS : À quoi sert de rencontrer un écrivain que l'on admire en vrai ?
ND : Et plus lergement largement lelargement, je bafouille, à quoi sert la critique littéraire et la promotion des livres ?
CS : C'est mon influence, les écrivains doivent-ils se cacher derrière leurs oeuvres, les auteurs peuvent-ils nuire à leurs livres ? »

L'alternance des deux voix crée un rythme, rend le début de cette émission plus vivant, même s'il aurait pu se passer d'une telle mise en scène. Ce début est très ritualisé. Si la plupart des émissions commencent de la sorte, le 5 Octobre 2007, nous pouvions entendre : « il est 9h35, bonjour Madame Schneck! Bonjour Monsieur Demorand! ». Cette introduction détonne par rapport aux autres car les deux présentateurs ont l'habitude de s'appeler par leur prénom ou leurs noms et prénoms. C'est la seule fois dans notre corpus et lors de nos écoutes régulières ou nous constatons une telle appellation mutuelle. Cet écart peut en effet s'expliquer par un jeu basé sur leur connaissance, ainsi que celle de leur public de ce rituel d'entrée en matière et marque une prise de distance humoristique par rapport à lui. Les auditeurs, grâce à de tels écarts, comprennent les liens qui unissent Schneck et Demorand : cette variante met en évidence ce qui n'était que suggéré par le ton, la symétrie de leurs salutations, le jeu de questions-réponses... : ces deux présentateurs sont complices.
La place de Nicolas Demorand se dessine au fur et à mesure de ses interventions. Nous pouvons en fait remarquer qu'il est dans une position dominante par rapport à Colombe Schneck. Le 18 septembre, il corrige les erreurs de sa consoeur :

CS : « Le résultat est un documentaire sur la disparition d'un écrivain, *L'Attrape Coeur* réalisé par Jean Marie Perrier qui sera diffusé le 23 septembre sur Jimmy.
ND : *L'Attrape Salinger*
CS : Qu'est-ce que j'ai mis, moi ? *L'Attrape Coeur* c'est le livre, voilà, on est pas très concentrée ce matin... »

Cette intervention n'est pas décisive en soi mais elle place quand même Nicolas Demorand dans une position de supériorité : lui est attentif, lui ne se trompe pas. Aussi, dans la même émission, Colombe Schneck reconnaît, plus ou moins avec humour cette « supériorité »

Beigbeder : « il est né en 1919, donc ça ... quelqu'un est bon en maths ici ?
Demorand : ça doit faire 87, non ?
Beigbeder : 80... oui...
Schneck : **il est trop fort, Nicolas. »**

Le 17 Septembre, il va venir au secours d'un des invités, soulignant que ce qui est reproché à cet invité a été pratiqué par *J'ai mes Sources*.

Thierry Thuillier : « Et puis sur Jacques Martin, peut-être que j'ai été trop long, j'ai pas regardé dans le détail mais enfin, ce n'était pas n'importe qui...
CS : 22 minutes einh
ND : **et oh, combien on a fait les amis dans** *Esprit critique*, là, oh!
CS (doucement, au milieu des rires) : **on a fait une demi-heure**
ND : **Faut faire preuve d'esprit,** c'est pas *Esprit critique*, c'est *J'ai mes Sources*
rit en choeur. »

Colombe Schneck reconnaît (très discrètement) qu'en effet, *J'ai mes Sources* a traité très longuement de la mort de Jacques Martin. C'est donc soit que l'information méritait un traitement approfondi, soit que *J'ai mes Sources* commet les mêmes erreurs que les autres programmes médiatiques. Dans un cas comme dans l'autre, Nicolas Demorand joue le rôle d'arbitre : il a assez de recul pour mesurer les dérives des autres comme les dérives de l'émission dont il est responsable. Il est en quelque sorte la caution objective de l'émission.
Ainsi, il n'en est que plus légitime quand il défend le point de vue de Colombe Schneck, qu'il l'appuie dans ses dires lors de l'émission du 21 septembre 2007.

CS : « **Vous les traquez** mais de façon mais incroyable [...]
Pascal Rostain (PR) : Mais arrêtez d'employer sans arrêt ce mot traquer [...]
CS : Alors mais ce qui intéresse...
ND : **Donc « vous les traquez »,** continuez Colombe.
(PR) : On les pourchasse! [...]
CS : **Donc vous les traquez** [...] »

Nicolas Demorand interrompt Colombe Schneck qui s'apprêtait à reformuler sa question parce que l'invité refusait l'appellation de « traque » pour qualifier son travail. Demorand encourage donc sa consoeur à utiliser malgré tout ce terme car d'une part il estime qu'il est adapté, qu'il décrit justement le travail de paparazzi et d'autre part, il veut montrer qu'il n'est pas complaisant avec ses invités. Ce type d'intervention est purement démonstratif, il est là pour montrer qui a le pouvoir, qui a la parole mais il ne permet pas de décrypter le fonctionnement des médias.
Enfin, comme le montre l'émission du 19 septembre, Nicolas Demorand peut prendre la parole pour orienter le débat sur une question qu'il juge intéressante :

Pierre-Jean Bozo (P-JB) : « Ce qui a permis a *20 Minutes* de progresser, c'est que nous sommes vraiment un journal d'information et non pas un journal d'opinion. Journal d'opinion affichée comme celui...
ND : **Ouais enfin**, faites le payer **et on verra si** vous aurez des chiffres de progression de ce genre...
CS : Ouais... **j'voudrais quand même qu'on revienne** au livre d'Emmanuel Schwartzenberg parce que...
P-JB : **Mais** on a fait le test et **je pourrais vous répondre** tout à l'heure
ND : **Alors ?**
P-JB : **Et bien** la plupart de nos lecteurs [...] »

Nous pouvons remarquer ici qu'il sort du sujet originel du débat (« pourquoi la presse quotidienne va mal ») pour contredire Pierre-Jean Bozo qui affirme que son quotidien se lit bien non parce qu'il est gratuit mais parce qu'il n'appartient pas à la presse d'opinion. Soit, cette question peut avoir un certain intérêt mais la façon dont elle est posée court-circuite Colombe Schneck : cette dernière tente de recentrer le débat autour du livre d'un de ces invités mais l'invité remis en question par Demorand préfère répondre à ce dernier. En effet, si cette

intervention de Demorand avait pour but de remettre en cause les affirmations de Bozo, elle lui permet au final de renforcer son affirmation (même si son argumentation est contestable, étant basée sur un sondage fait pour le compte de son journal).

L'oscillation du rôle de Nicolas Demorand a une conséquence majeure : elle donne de lui une image de neutralité : il n'est pas partisan, il est capable de prendre assez de recul pour envisager les différents points de vue possibles sur un événement médiatique. Il a en quelque sorte la position du « sage ». Mais surtout, ses diverses interventions trahissent une volonté d'être dans une position de supériorité vis à vis de sa consoeur mais également des invités : c'est lui qui la corrige ou qui l'appuie, qui décide, si nécessaire d'orienter le débat sur un point. Cette position est quelque peu nuancée par l'atmosphère de proximité, de complicité entre les deux chroniqueurs qui va toucher les auditeurs en leur faisant partager, par l'humour et l'auto dérision, leur point de vue sur leurs invités et sur eux.

2.4 Les chroniqueurs

Les chroniqueurs effectuent des reportages qu'ils vont éventuellement commenter. Lors de l'émission du 21-09-07, Elsa Boublil[71] explique que les journalistes des *Échos* ne sont pas au courant de certaines informations concernant la vente du journal avant d'introduire une interview.

« Je vous propose d'écouter Vincent de Feligonde président de la SDJ des *Échos*, qui réagissait hier, furieux pendant une AG. »

Elle met en relief cette interview en résumant en quelques phrases la position de la direction du groupe (qui bien sûr remet en cause ce qui a été dit par le journaliste interviewé). Les reportages des chroniqueurs peuvent également prendre la forme d'une enquête composée de descriptions de la chroniqueuse, de comparaisons et d'extraits « révélateurs ».
Le 17 Septembre 2007, Elsa Boublil traite du *20 heures* de France 2, elle reprend les titres abordés, leur place dans le journal et compare la construction, la hiérarchisation des informations de ce journal avec celle du *Parisien*. Elle insiste sur ses travers, c'est à dire la trop grande importance accordée aux faits divers, à l'aide d'extraits du journal télévisé. Cette

71 Elsa Boublil écrit également des articles (deux le 04-02-08) sur http://rue89.com/ , site qui traite, entre autres, de la vie des médias.

pratique renforce l'impression peu sérieuse du journal. Nous reviendrons par la suite sur cette utilisation des extraits, sur le rôle et leur fonctionnement.
Enfin, les chroniqueurs présentent également, comme leur nom l'indique, des chroniques sur des sujets particuliers, sujet déjà abordés dans le débat par les invités ou dont le sujet est un des invités même.
Le 21 Septembre, Augustin Scalbert[72] commente l'évolution du photo-journalisme.

Augustin Scalbert : « Bruno Mouron, Pascal Rostain, si j'en crois ce qui est écrit sur le bandeau rouge qui habille votre livre, vous êtes les meilleurs paparazzi, les plus célèbres paparazzi du monde en tout cas. Alors je ne sais pas si vous en êtes responsables, mais **les professionnels du photo-journalisme constatent** depuis quelques années un glissement de l'actualité photo vers le people. **People dans tous les sens du terme**. Les célébrités mais aussi le peuple, l'homme de la rue celui qui voit l'actu ou fait l'actualité [...] Est-ce une victoire de la politique people sur la politique tout court ? »

Le ton de cette chronique est détendu et mordant, Scalbert se moque ironiquement des invités dès les premières phrases en mettant en doute, ou plutôt, en soulignant le côté prétentieux de la présentation de leur livre, le fait d'utiliser un superlatif pour se décrire. Il aborde ensuite la dérive générale du journalisme vers la peopolisation, non pour en expliquer les causes mais pour montrer comment ce phénomène se manifeste. Il donne alors une définition de ce qu'il entend par people et il met en évidence que la peopolisation touche même le monde politique et cite des exemples concrets (Royal, Sarkozy...). Cette chronique engendre alors un débat, lancé par les invités, sur la différence entre le travail des paparazzi (découvrir qui a écrit à Sarkozy) et celui du journaliste (parler du fait que l'AFP propose des photographies de Sarkozy dans lesquelles ont peut lire une lettre personnelle).

Les chroniqueurs appuient le discours général de *J'ai mes sources*, ils apportent des informations « extérieures » par le biais de reportages ou de montage (nous approfondirons dans la troisième partie de ce chapitre les conséquences de l'introduction d'un tel document) qui renforcent les thèses développées par Schneck ou du moins, apportent un nouvel angle de vue sans pour autant contredire son discours.

72 Augustin Scalbert, quant à lui, participe activement au site http://rue89.com/

2.5 Conclusion

Les rôles de chacun sont relativement bien définis. Les différentes interventions s'enchevêtrent, orchestrées par Colombe Schneck. Or, si cette dernière prend en charge la tenue des débats avec les invités et l'introduction des chroniqueurs, la place de Demorand n'en est pas moins importante. En effet, même si ses interventions sont plus rares que celles de Colombe Schneck, Demorand, la voix du *7-10*, n'en n'est pas moins omniprésent. De simple répondant complice, il s'octroie, en tant que responsable d'un des programmes phare de France Inter, une fonction proche de celle d'un médiateur, dominant les autres intervenants. Les chroniqueurs quant à eux amènent dans le studio une « voix extérieure », soit en proposant une chronique qui aborde le sujet sous un angle nouveau, soit en un reportage constitué, entres autres, d'interviews ou encore, en diffusant des extraits des programmes en question. Leurs interventions ne vont jamais à l'encontre de celles de Colombe Schneck ou Nicolas Demorand. Elles permettent la construction pour *J'ai mes Sources* d'un discours homogène.

Nous verrons donc par la suite comment le discours porté par les invités est intégré dans le discours de l'émission, comment il est en quelque sorte digéré, utilisé par et pour ce discours.

3. STATUT DES INVITÉS

Colombe Schneck convoque lors de ces émissions des invités très variés, allant du linguiste au président de chaîne en passant par des journalistes de presse écrite et des documentaristes. Ces invités ont des statuts sociaux très différents. À quel titre sont-ils conviés, quel est le rôle qu'ils jouent dans la construction du discours de cette émission ? De quoi parlent-ils, comment en parlent-ils? Nous essayerons de répondre à ces questions en analysant quelques échantillons significatifs de *J'ai mes sources.*

3.1 Un exemple de présentation des invités

Colombe Schneck : « Le preneur d'otage avait demandé à rencontrer **le journaliste de TF1** Jean-Pierre About afin de faire rectifier certaines informations. Jean-Pierre About est l'invité de *J'ai mes sources*. Il est l'**auteur de [...]** ***46 heures qui ont bouleversé la France*** chez Calmann Lévy, un livre qui a servi de base au docu-fiction qui est diffusé ce soir. Bonjour Jean-Pierre About.
Jean-Pierre About : Bonjour
CS : Dominique Rizet vous êtes **l'auteur avec Daniel Boulanger du livre *le jour où j'ai tué HB*** chez Hachette littérature, vous connaissez le rôle que peut jouer l'information dans une prise d'otage. Et enfin, Éric Reinhardt est **romancier**. Vous êtes l'**auteur de *Cendrillon*,** édité par Stock. Votre roman raconte, entre autres, le destin d'un homme de la classe moyenne, semblable à celui d'Éric Schmitt, le nom d'HB, un homme gavé de télévision qui rêve de célébrité et finit preneur d'otage, seul moyen d'obtenir une reconnaissance médiatique. »

Cette présentation justifie la présence des trois invités : tous ont (co-)écrit un ouvrage qui a un rapport avec cette prise d'otage mais chacun est là parce qu'il apporte un élément, un regard différent par rapport au docu-fiction relatant la prise d'otage d'Éric Schmitt, alias HB. Colombe Schneck précise la profession de deux des invités (journaliste et romancier) mais elle néglige de dire que Rizet est lui aussi journaliste. Ceci n'apparaît pas de façon évidente à ce moment, le titre de son livre incitant à le croire membre des forces de l'ordre par exemple. Soit, Colombe Schneck évoque « le rôle » de « l'information » mais il peut tout aussi bien s'agir du point de vue d'un policier sur sa fonction, ses conséquences.
Cette présentation cadre le rôle des invités. Jean-Pierre About va parler en tant que témoin

direct : il a côtoyé le preneur d'otage et a fait de ce fait-divers un livre sur lequel se sont basés les réalisateurs du docu-fiction : il est donc légitime pour évaluer les écarts entre ce qu'il a vécu en tant que journaliste (puis écrit) et la façon dont ceci est retranscrit à l'écran. Dominique Rizet est quant à lui d'une part dans une position d'expert, il « connaît » les rôles et conséquences des médias dans une telle affaire, il en a fait l'expérience et d'autre part, il porte la voix, de part la co-écriture de son livre, de Daniel Boulanger (chef du RAID) et donc la voix des forces de l'ordre. Ces deux premiers invités ont une parole « authentique » : ils peuvent rapporter ce qui s'est passé car ils ont été confrontés à ce que Zilberberg (2006, d'après Beyaert-Geslin, 2008) appelle le « feu ». En faisant part de leur expérience, il opèrent un syncrétisme entre le rôle de témoin et celui de journaliste et atteignent un statut supérieur. Mais nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie. Enfin, Éric Reinhardt envisage le sujet en tant que romancier, romancier qui s'est inspiré de cette prise d'otage pour l'écriture de son livre et avance la recherche de célébrité comme explication de son geste.
Dès les premières secondes, Colombe Schneck octroie à chacun une place et une mission : parler de tel sujet sous tel angle de vue. Nous étudions, dans les pages qui suivent, trois « cas », trois types d'invités dont le discours est utilisé, est considéré de différentes manières en fonction du statut social de celui qui l'énonce.

3.2 Le scientifique

Les invités de l'émission du 3 Octobre 2007, intitulée *Sarkozy sur tout Sarkozy partout ... ou l'omniprésence d'un président sur la scène publique et dans les médias,* sont un homme politique (PS), un journaliste du *Figaro* et un sociologue des médias. Notre intérêt s'est porté dans un premier temps sur le discours du sociologue.

Colombe Schneck (CS) : « Cette omniprésence, c'est **une régression** pour la démocratie ouff c'est un **changement** finalement d**ans la façon de gouverner** et tant mieux ?

Denis Muzet : Non c'est simplement l'indication que dans notre société médiatique, les médias, la télé... sont importants [...] Ça veut dire qu'on a certes le CSA qui tente ou qui essaye de faire respecter les règles de pluralisme et de temps de paroles mais il y a une loi suprême qu'on le veuille ou non dans notre société, **l'information est devenue un produit** et la parole du président elle-même est un produit. Et un bon produit. Et donc ce que je constate

c'est que Sarkozy et les médias forment un couple c'est la rencontre d'une **offre et d'une demande sur un marché**. Il y a une offre d'information du président puis il y a une demande des médias d'autre part qui savent qu'en ce moment le président est populaire et que, en parlant de lui, ils répondent à un intérêt du public donc ils augmentent leurs audiences ou leur ventes. Sarkozy, c'est un peu comme un hit aujourd'hui. On en redemande et c'est vrai qu'**à force de le voir on finit par le trouver plus sympathique encore** que précédemment, donc y'a une forme au fond d'abdiction qui s'opère alors ce faisant, l'intérêt du public, il est important, et il fait l'audience mais y'aura un **sentiment de saturation à un moment donné.** D'ailleurs je me demande si on est pas à un tournant de ce point de vue là, y'a une **régulation qui va s'opérer automatiquement**. Y'a aujourd'hui un engouement pour le président et y'a un mot d'ailleurs pour désigner cela on parle d'**''emballement médiatique'**. quand les médias semblent n'avoir d'yeux et d'oreille que pour un événement et donnent l'impression de négliger tout le reste. Je me demande si on est pas dans une sorte d'emballement mais ça ne durera pas car **la loi de l'information c'est la nouveauté** et si on ne parle que de Sarkozy, l'information va se tarir. De toutes façons, les médias ont la possibilité de réguler en décidant d'en parler moins, on se souvient que pendant la crise des banlieues, l'automne 2005, les médias ont décidé de ne pas donner le nombre des voitures brûlées systématiquement chaque jour. Donc l**es médias ont une responsabilité** et puis **le téléspectateur il peut réguler, il peut dire j'arrête**, je sélectionne, il peut faire ce que j'appelle une cure de jeûne médiatique.

CS : Vous avez envie d'une cure de jeûne, Nicolas Beytout?

Nicolas Beytout (NB) : Non, surtout pas.

CS : ça se vend bien ? En tout cas, Sarkozy se vend bien?

NB : Enfin, ça s'vend bien, j'trouve que c'est une vision un peu courte des choses **Le fait est que c'est lui qui a fait l'actu** pendant ce temps, j'suis désolé, c'est comme ça alors j'sais qu il y a une initiative par exemple pour dire... je sais plus quand ça se passe...

CS : Une journée, sans Nicolas Sarkozy, le 30 Novembre.

NB : Une journée sans Sarko. J'vais vous dire, ça va peut-être vous paraître un peu vulgaire, je rêve que la veille donc, la veille du jour où il n'y aura rien dans les journaux il y ait un remaniement ministériel et on verra les zozos, on verra où sont les zozos. Est-ce que les zozos seront ceux qui parleront de ce remaniement et donc qui citeront Nicolas Sarkozy ou est-ce que ce sont ceux qui n'en parleront pas ? **Juste un tout petit point pour compléter ce que vous disiez pour les statistiques de l'INA** [...] »

L'intervention de Muzet dure 1 min 45 (sur 22min d'émission). Elle est donc relativement courte, le sociologue ne s'exprimera pas à d'autres moments dans l'émission. Nous nous interrogeons donc sur l'enjeu, par rapport au reste de l'émission, de l'intervention de Muzet. Aucune question ne lui a été posée, si ce n'est pour introduire son discours. Aussi, il ne répond pas à cette question qui propose un choix binaire, qui tronque la réflexion sur les rapports entre Sarkozy et les médias. En effet, il préfère replacer le problème dans un contexte sociétal (comme tout sociologue) plutôt que de s'enfermer dans une dichotomie « évolution/régression », « bien/mal » comme le proposait la journaliste. Il expose alors des théories qui auraient mérité d'être approfondies ou du moins questionnées : « **l'information est devenue un produit », « à force de le voir on finit par le trouver plus sympathique encore », « la loi de l'information c'est la nouveauté »...**

Nous avons pensé dans un premier temps que le propos du sociologue (qui s'est limité ou a été limité) à une intervention était contredit par le journaliste du *Figaro* sans qu'il ne puisse se défendre par la suite.

Or, après retranscription des échanges entre eux, nous avons constaté que Beytout ne répondait pas à Muzet mais à Schneck. Cette dernière extrait deux idées du discours du scientifique : le « jeûne » et l'augmentation des ventes pour interroger le journaliste du *Figaro* sur son sentiment par rapport à ce qui a été dit auparavant. Autrement dit, Schneck focalise l'attention de Beytout mais également des auditeurs sur ces deux points du discours de Muzet, points qui d'une part ne sont pas centraux dans son discours et d'autre part auxquels sont accrochés toutes sortes de stéréotypes.

Ainsi, Beytout répond à la première question de Schneck : il ne veut pas moins parler de Sarkozy non parce que « ça se vend bien », analyse qu'il considère comme réductrice, mais parce que Sarkozy « fait l'actu ». Or, la journaliste ne relève pas que nombre de sujets sur Sarkozy ne sont devenus des événements qu'à partir du moment où les journalistes en parlaient. Elle pourrait par exemple s'appuyer sur les propos du sociologue invité pour interroger Beytout sur la « responsabilité des journalistes » quant à leurs choix éditoriaux par exemple mais elle ne fait qu'accompagner le discours de son invité, l'aidant à compléter sa phrase, lui indiquant la date de la « journée sans Sarko ». Et le renversement des rôles va plus loin : non seulement Colombe Schneck favorise le discours de Beytout, mais en plus, celui-ci corrige son travail. Il met en relief les chiffres qu'elle a donné concernant les passages à l'antenne de Sarkozy en donnant le nombre d'interventions médiatique de Royal. Ainsi, il met en évidence (involontairement) ce que le sociologue disait en début d'intervention : « les

médias, la télé sont importants » et que les hommes politiques actuels ont tous la volonté d'y apparaître.

Nous nous interrogeons sur l'intérêt de convoquer un sociologue des médias pour qu'il parle non seulement pendant moins de deux minutes mais aussi pour que personne ne revienne sur ce qu'il a dit, ne lui demande des explications. Est-ce que Colombe Schneck veut donner à son émission une aura scientifique ? Le fait est que la présentatrice comme un des invités reprennent certaines locutions employées par Muzet :

Didier Mathus : « Ce qui me frappe beaucoup c'est qu'au bout du compte on serait presque complaisant, émerveillé en disant voilà, c'est un « télé président » comme Denis Muzet le dit et en trouvant que c'est formidablement nouveau. »

Encore une fois, tout ce qui est retenu de l'intervention est une expression « choc ». Mathus reprend, certes, une expression du sociologue, expression qu'il vide de son sens : en effet, Muzet utilise cette expression pour décrire l'ensemble des stratégies médiatiques de Sarkozy alors que Mathus l'applique a un exemple particulier, sans l'expliquer : il dit simplement « il y a un système ». Aussi, il accole cette locution avec l'expression d'un sentiment positif « presque complaisant, émerveillé », «c'est formidablement nouveau ». Or, le sociologue n'a pas émis de propos pouvant laisser penser qu'il était émerveillé, au contraire. L'homme politique simplifie la pensée du sociologue, confond la description qu'il fait d'un phénomène médiatique avec l'expression de ses sentiments.

Le discours scientifique est très peu mis en valeur dans *J'ai mes Sources*. Aussi, quand ce discours est utilisé, repris, interprété..., il est réduit à quelques expressions lapidaires qui ne rendent pas compte de la complexité de la pensée du scientifique. Ce type de discours est donc au service du discours de l'instance émettrice *J'ai mes Sources*, il lui fournit des arguments pour renforcer la thèse développée dans l'émission et portée par Colombe Schneck. Ainsi, la présentatrice s'appuie sur certains éléments pour enchaîner des questions, interroger ses invités. Le discours scientifique n'est pas remis en doute mais il n'est pas non plus mis en valeur : l'enjeu de cette émission n'est pas de vulgariser ce discours, de le rendre accessible aux auditeurs mais de paraître scientifique, d'acquérir une légitimité.

3.3 Les journalistes

Le statut des journalistes dans cette émission est relativement préservé. En effet, qu'ils soient invités pour se justifier, répondre de leurs actes ou discuter d'un événement médiatique, leur parole est peu remise en cause. Ainsi, lors de l'émission du 17 Septembre 2007, le rédacteur en chef du journal de France 2 (Thierry Thuillier) est le seul invité pour parler de l'évolution de son journal.

Colombe Schneck (CS) : « vous avez été épinglé par *Le Canard enchaîné* pour avoir filmé l'arrivée de la mère d'un petit garçon tué dans un accident de canyoning, fin août au funénarium (sic). Est-ce que c'est un sujet pour France 2 d'aller filmer un mère... éplorée...
Thierry Tullier : Alors je crois que *Le Canard* en plus s'est trompé, c'est à dire qu'y a eu une mise au point là dessus en interne par la SDJ
CS : Vous êtes quand même allé filmer
TT : Ben comme tout le monde, c'est à dire que le journaliste en question était parmi...
CS : Justement comme tout le monde...
TT : Je crois comme France Inter, je fais le pari que France Bleu, France Inter étaient présents. Encore une fois, c'est l'actualité. L'**actualité, ça ne se fait pas avec des impasses**. Vous me parliez de oui mais est-ce qu'on doit faire 4 min sur Sardou, ou 4 min... d'accord. C'est à dire que ça **s'appelle juste la hiérarchie de l'information** et là je suis d'accord avec vous, on est pas obligés, nous France 2 d'accorder autant d'importance au fait divers que TF1.»

Alors que Colombe Schneck reproche (en s'appuyant sur les accusations du *Canard enchaîné*) au journal de France 2 de tomber dans le voyeurisme, Thuillier se justifie d'une part en remettant en cause la légitimité de l'attaque : les propos du *Canard enchaîné* ne seraient pas exacts. Or, il n'explique pas en quoi ce journal s'est trompé et Colombe Schneck ne lui demande pas plus de précision. Et d'autre part, il avance, après que Colombe Schneck ait reformulé sa question (et supprimé son argument d'autorité : les accusations du *Canard enchaîné*), que le journaliste de France 2 n'était pas le seul à filmer les pleurs d'une mère.
Colombe Schneck essaie alors de rebondir sur cet argument (qui n'est en soit pas recevable) « justement comme tout le monde... » mais elle ne va pas plus loin, Thuillier objectant alors que France Inter devait également avoir fait un reportage sur le sujet. La parole, le « pari » de

Thuillier n'est absolument pas mis en cause. Le journaliste pourra alors rappeler quelles sont les contraintes du métier de journaliste : il faut parler de toute l'actualité (même des faits divers) et hiérarchiser les informations. Colombe Schneck approuve même le discours par quelques « einh ». Pourtant, la définition du métier est incomplète, le journaliste n'aborde pas, entre autres, la question de l'angle d'approche, de la responsabilité de l'énonciateur... et la présentatrice ne relève pas ces manques.
Se poser en professeur est assez courant pour les journalistes. Au lieu de répondre à la question qu'on leur pose, ils choisissent de (re)donner une définition assez particulière de leur métier. Le 3 Octobre 2007, alors que Colombe Schneck s'interroge sur le bien fondé de l'omniprésence du président de la république dans les médias, Nicolas Beytout rétorque :

« Et l'idée que lorsque le président de la république a quelque chose à dire qu'on sort le micro sur le perron de l'Élysée et il parle est une **idée qui va très bien** à nous journalistes qui sommes intermédiaires et à l'opinion publique aussi. Au nom de quoi est-ce que le président de la république devrait faire semblant de ne pas gouverner, faire semblant de ne pas être celui qui impulse les grandes orientations de la nation etc etc. Donc de ce point de vue, je pense que **c'est naturel**, que **c'est une bonne évolution** que **ça correspond** d'ailleurs **à la nature** de Nicolas Sarkozy, et que, encore une fois, je pense que **plus personne** ne reviendra en arrière. »

Pour Beytout, les journalistes sont au service de ceux qui ont « quelque chose à dire » et, si Sarkozy est de ceux là, ils doivent en être le porte-parole. Relayer la parole présidentielle, c'est pour lui, montrer la réalité : montrer que le président « impulse les grandes orientations de la nation ». Et tout ceci est fait dans l'intérêt des lecteurs, auditeurs... de l'opinion publique. En résumé, l'omniprésence du président de la république dans les médias est due à la définition même du journalisme : il se doit de relater ce qui se passe pour en informer le public. Or, Nicolas Sarkozy est plus qu'actif, il a donc une très grande place dans l'actualité. Enfin, Beytout énonce ses derniers arguments : il estime cette évolution (l'omniprésence de Sarkozy) naturelle, autrement dit, il pense que cette évolution est inexorable et qu'elle est positive, que c'est en quelque sorte un mouvement en avant. Ce qu'il dit n'est absolument pas remis en cause, ni par Schneck ni par Demorand. Or, on pourrait l'interroger sur le fait que les journalistes ne font pas que relayer une information, ils commencent par la choisir par exemple.

Les journalistes sont dans une position relativement privilégiée dans *J'ai mes Sources*. Qu'ils viennent pour commenter un programme (le docu-fiction *Human Bomb* par exemple) ou pour se justifier de leurs pratiques, l'accueil qui leur est réservé est globalement positif : en effet, que les présentateurs soient ou non d'accord avec leurs pratiques, ils se trouvent en général démunis. Ils peuvent montrer, par quelques piques sans conséquence (dire par exemple que tel journaliste du *Figaro* est le représentant de la maison Dassault), leur signifier un certain désaccord mais, appartenant à la même corporation, ils ne peuvent en quelque sorte pas critiquer chez leurs invités ce que leurs confrères de France Inter se permettent.

3.4 Les « infréquentables » : de l'animateur de l'émission de cuisine de M6 aux paparazzi

Certains invités, comme les paparazzi ou les animateurs (télévision, radio) sont beaucoup moins bien considérés. En effet, ils sont dès les premières secondes disqualifiés. Ainsi, dans l'émission du 1er Octobre 2007, Colombe Schneck déclare : « Les quelques émissions qui existent à la télévision Française se contentent de donner des recettes de cuisine pour damedames , c'est un peu ça, non ? » S'ensuit un extrait de l'émission de Cyril Lignac sur M6 sur lequel la présentatrice ne notera qu'une chose : le renforcement (supposé) de l'accent du présentateur. En effet, Colombe Schneck affirme que l'accent « fait terroir ». Elle sous-entend donc que cette émission aurait besoin de se donner une image quelque peu authentique et que le fait que son présentateur ait un accent en serait un gage. Lors de l'émission du 21 septembre, elle dit, au sujet du livre de ses invités : « Oui, en le lisant moi je dis menteurs, voleurs, voyeurs et voyous.[...] Alors quels scoops ? Le nouvel amoureux de Cécilia, la nouvelle fiancée de Nicolas, Yvonne De Gaulle traquée dans sa maison de retraite, Johny et Nathalie Baye, le vol de photos personnelles de Marlon Brando [...] ». Elle ne parle pas vraiment de leur ouvrage mais du portrait des invités qui se dessine. Ces invités ont tous les défaut, n'ont surtout ni éthique ni déontologie (journalistique) et s'intéressent à des sujets futiles (ce qu'elle marque par l'ironie). Nicolas Demorand souligne l'aspect oiseux de leurs démarches en demandant : « Mais pourquoi violer l'intimité de Tante Yvonne ? ». Les paparazzi arguent que sa vie passionne les Français ce à quoi Demorand répond que cette personne aimerait sans doute qu'on la laisse tranquille. Colombe Schneck renchérit en parlant de « constats d'adultère ». le but de ces différentes attaques est de mettre en cause la déontologie de ce « type » de journalisme. Effectivement, il s'intéresse trop à ce qui touche les « people », sujet qui, selon *J'ai mes Sources*, n'a pas sa place dans un journal, ne peut pas

devenir un événement. C'est justement cette proximité avec l'univers « people » qui est reproché à Cyril Lignac. En effet, ce dernier invite des personnalités dans ses émissions de cuisine :

CL : « En tout cas dans *Chef la Recette*, je reçois des invités dans un cadre...
CS : People! Par exemple des courgettes et miss France, des figues et le comique Manu Payet, la cuisine ne se suffit pas à elle même
CL : Non, ça n'a rien à voir, je pense qu'aujourd'hui...
CS : c'est qu'un prétexte, la recette n'est qu'un prétexte pour rigoler, pour faire autre chose
CL : J'crois pas en tout cas, ça dépend comment on veut positionner son émission. »

Colombe Schneck interrompt son invité pour exposer son point de vue sans pour autant le développer. Le but de son intervention n'est pas d'expliquer ce qui se passe dans *Chef la Recette* mais de dénigrer ce programme.
Aussi, Colombe Schneck souligne (le 21 septembre) que tout le monde des médias suit cette tendance et que même l'AFP est tentée de produire et de diffuser des photographies relatives à la vie privée des hommes politiques.

CS : « La règle à l'agence France Presse c'est qu'on ne modifie pas, on ne zoome pas sur une photo.
Bruno Mouron : [...] et ça, ça peut être la dérive de ce boulot.
CS : C'est pas vous...
BM : c'est la vraie question.
CS : C'est vous qui l'avez engendrée cette dérive?
Pascal Rostain : Ah pas du tout, parce que nous, nous on fait exactement le contraire, nous on fait exactement le contraire!
CS : Ah bon ? »

J'ai mes Sources se donne pour mission d'expliquer cette tendance, cette « peopolisation » du monde politique, c'est à dire, le recentrage des informations sur les dirigeants, ou autres hommes de pouvoir autour de questions intimes. Or, pour Colombe Schneck, il est évident que les « coupables » sont les paparazzi, que leurs méthodes de travail, leurs sujets de prédilections ont influencé le reste des médias. Pour notre part, nous estimons étrange d'inviter des auteurs dont le travail n'est pas reconnu au moment où ils publient un livre. En

effet, même si leur travail est décrié, le fait de parler de la sortie de leur ouvrage, de ce qu'il y a dedans fait la publicité de leur livre. Ces mêmes personnes auraient pu venir parler de leur travail, discuter de leur part de responsabilité dans cette « peopolisation » à n'importe quel autre moment de l'année.

Certains intervenants seraient donc invités pour montrer ce qu'il ne faut pas faire, pour préserver l'apparente objectivité de l'émission (« tout le monde peut y être convié, du moment que son travail, ce qu'il dit est en rapport avec les médias ») mais également pour trouver des boucs émissaires : les médias, les émissions de télévision sont de mauvaise qualité, le journalisme fonctionne mal à cause de certains de ses acteurs et *J'ai mes Sources* révèle à ses auditeurs qui ils sont.

3.5 Conclusion

Les trois cas d'invités étudiés ci-dessus mettent en évidence les trois grandes caractéristiques de l'émission : elle entretient une image scientifique en convoquant régulièrement des chercheurs des médias. Or, leurs interventions ne sont pas vraiment mises en valeur : il n'y a pas de travail de vulgarisation de la part de *J'ai mes Sources* mais plutôt un travail d'appropriation, c'est à dire que le discours scientifique est utilisé pour servir un discours profane. Aussi, elle met en scène des professionnels des médias, des experts, des gens (respectables) qui connaissent le métier de l'intérieur. Ceux-ci donnent une définition du métier de journaliste, ils expliquent les contraintes qui le régisse et justifient leurs pratiques. Enfin, cette émission se construit une caution déontologique en désignant « ce qu'il ne faut pas faire », en se donnant pour mission de dénoncer les dérives des médias. En effet, certains invités, conviés pour motiver leurs actions, sont dès les premières interventions décriés. Il sont plus en studio pour représenter les « mauvais journalistes », les « sous-métiers » des médias... L'équipe de *J'ai mes Sources* pointe alors ce en quoi ils ne respectent pas les règles du métier, pourquoi il y a tromperie quant aux missions du programme qu'ils représentent, pourquoi le sujet qu'ils abordent n'est pas digne de recevoir un traitement médiatique ...

Cette dernière catégorie nous amène tout naturellement à nous interroger sur l'objet de *J'ai mes Sources* : de quoi parle t-elle, comment et pourquoi en parle t-elle ? L'objet d'une telle émission est, soit, le monde médiatique mais chacun des éléments qui la compose n'est pas abordé de la même manière. L'étude de la place des invités a commencé à nous éclairer sur son objet, une analyse plus précise des thèmes abordés et des moyens déployés pour les présenter nous permettra d'affiner notre analyse de ce programme.

4. *J'AI MES SOURCES* : QUEL OBJET D'ÉTUDE POUR QUELLE CRITIQUE DES MÉDIAS ?

J'ai mes Sources couvre un champ d'étude assez vaste comme le prouve le balayage des thèmes abordés sur la période du 7 septembre au 12 octobre 2007 (soit 26 émissions) : nous avons pu dégager quatre thèmes récurrents : la censure dans les médias (l'utilisation des chiffres de la police, la censure et les pressions sur les journalistes, les tabous de la mode...), les médias liés à l'évolution de la société (la sous-représentation des minorités, la domination de l'image, les hommes politiques et la téléréalité...), les genres médiatiques (le docu-fiction *Human Bomb*, les émissions de cuisine, le documentaire sur un écrivain...) et enfin, la vie des médias (la rentrée de Canal +, les coulisses de *Marianne*, la spéciale Jacques Martin ...)
Or, bien que la plupart des émissions abordées affichent leur volonté d'analyser les médias, nous avons observé que beaucoup d'entres elles apportaient des informations non sur le fonctionnement des médias mais éventuellement sur leur réalisation et essentiellement sur le vécu des invités. Ainsi, dans l'émission sur le docu-fiction *Human Bomb*, la question du genre n'est pas posée et les invités sont plus interrogés sur le fait divers lui-même que sur sa représentation fictionnalisée. Cette émission est en fait un prétexte pour parler de cette prise d'otage, du rôle que les différents acteurs (et notamment acteurs journalistiques et politiques) ont eu dans son dénouement.
Nous envisageons donc de réfléchir sur la critique des médias proposée par *J'ai mes Sources* en deux étapes : nous nous intéresserons d'abord au rôle des extraits diffusés dans l'émission, nous définirons ensuite le point de vue adopté par l'équipe de *J'ai mes Sources* par rapport à certains sujets abordés.

4.1 Statut de l'extrait : construction d'une image critique

Nous avons construit ci-dessous un tableau qui reprenait les différents moments où des extraits d'autres programmes étaient convoqués. Nous nous sommes attachée à relever le moment où ils étaient diffusés, le temps qu'ils duraient (généralement, moins d'une minute), le nom du programme dont ils étaient tirés, comment ils étaient constitués (ici, nous avons distingué les montages des extraits bruts) et enfin, nous avons essayé de comprendre à quoi ils servaient, quelle était leur fonction dans l'émission. Nous revenons par la suite sur certains d'entre eux en considérant le contexte, le flux dans lequel ils s'inscrivent pour affiner l'analyse

de leur action. Notre objectif est de démontrer en quoi l'utilisation d'extrait influe sur le type de discours produit. Plus précisément, la relation entre l'extrait et les commentaires qui l'entourent est décisive pour la construction d'une critique, l'extrait cristallisant « ce qui pose problème » dans le programme. Ainsi, nous pourrons voir où se situe la critique, si elle concerne un type de programme en particulier, sous quel angle elle aborde ces programmes etc.... Nous avons en effet constaté, dans le cas de *Arrêt sur Images* que la diffusion d'extraits était un des moments clés dans lesquels les différentes représentations de la critique se matérialisaient. Nous avons donc l'intention de mettre *J'ai mes Sources* à l'épreuve de ces observations.

Date	Durée	Origine	Type	Fonction
07-09-07	10'22-10'52 (30")	Fiction Canal + *La Traque*	Montages de plusieurs extraits (entre 3 et 8) d'un même téléfilm accompagné d'une musique très forte, inclus dans le reportage de Boublil. **« Teaser »**	Aperçus des trois fictions **Donner envie de regarder**
	12'56-13'26 (30")	Fiction Canal + *Les Prédateurs*		
	14'35-14'55 (20")	Fiction Canal + *L'Opération turquoise*		
17-09-07	00'44-01'40 (56")	*20H* France 2 les titres	Extrait non monté, à la fin duquel Colombe Schneck parle	**Démontrer que le JT ne respecte pas** ce qu'il avait annoncé : faire du « mondial »
	05'53-06'23 (30")	*20H* France 2 reportage Mady	Extraits non montés avec présentateur puis reportage à la fin desquels Colombe Schneck parle	Illustration de cette thèse : **dénonciation** / contenu du JT
	07'04-07'26 (22")	*20H* France 2 reportage sur un fait-divers		
	13'58-14'23 (25")	Fiction *Maman est folle*	Extrait non monté introduit par l'interview de l'actrice	Aperçu de la fiction, **illustration** de l'interview.
	20'14-20'47 (33")	Série M6 *Les Bleus*	Extrait non monté inclus dans l'interview	Aperçu de la série, **illustration** de

			du réalisateur.	l'interview.
18-09-07	02'56-03'41 (45")	Documentaire Canal Jimmy *L'attrape Salinger*	Extrait non monté du début (discussion sur son utilité en français)	Aperçus chronologiques : mettent en évidence **la quête, l'évolution narrative**
	12'02-12'48 (46")	idem	Extrait non monté (discussion en anglais)	
	16'32-17'05 (33")	idem	Extrait non monté de la fin	
25-09-07	01'23-02'36 (1'13)	Docu-fiction France 2 *Human Bomb*	Montage de plusieurs extraits avec le bruit d'une horloge en fond sonore. **« Teaser »**	**Donner envie de regarder**
	12'14-13'30 (1'16)	idem	Extrait du docu-fiction	Comparaison entre les deux extraits : pour **mesurer le degré de réalisme** du docu-fiction
	13'49-14'18 (29")	*La Marche du Siècle* (1997)	Enregistrement de la « vraie » prise d'otage	
27-09-07	16'14-16'48 (34')	Série iranienne *Orbite zéro degré*	Extraits non montés en version originale expliqués par Elsa Boublil	Rend l'atmosphère : support du discours sans apport informatif réel
	16'48-17'56 (1'08)	idem		
01-10-07	04'12-04'42 (30")	Émission M6 *Chef la recette!*	Extraits non montés	Aperçu des deux émissions : chaque extrait est **représentatif** et en donne les **caractéristiques principales**
	09'20-10'03 (43")	Émission France 3 *Côté Cuisine Nord-Ouest*		
03-10-07	04'06-04'41 (35")	Voix off et Polémix montage	Montage de plusieurs extraits d'origines variées (discours de	Illustration de la thèse « Nicolas Sarkozy est sur-médiatisé »

			Sarkozy, publicités...) et effets sonores	
01-10-07	01'26-02'04 (38")	Journal télévisé France 2 et 3 reportage	Enchaînement de deux extraits non montés avec reportages	Comparaison entre le traitement d'une même information par trois JT différents : **dénoncer les carences de TF1**
	02'09-02'24 (15")	Journal télévisé TF1	Extrait non monté avec présentateur et reportage	
10-10-07	00'36-01'39 (1'03)	Discours de Nicolas Sarkozy (ministre de l'intérieur)	Extrait non monté	Mettre en évidence les **liens entre le politique et les médias**
12-10-07	11'20-11'56 (36")	Série M6 *Les Bleus*	Extrait non monté introduit par l'interview de l'acteur	Aperçu thématique : souligne la **volonté de mettre en scène la « différence »**
	14'37-14'58 (21")	Fiction *Aïcha*	Extrait non monté introduit par l'interview de la réalisatrice	Aperçu de la fiction. **Présentation de l'héroïne**.

4.1.1 Extrait promotionnel : quand il n'y a pas de « crise » ou que la crise est ailleurs

Souvent, l'extrait n'est pas exploité, pas analysé. En fait, il ne pose pas problème, il n'est pas l'objet de la critique. Il présente alors de manière exhaustive les caractéristiques (en général positives) du programme. Il sert non seulement d'illustration mais aussi de prétexte au discours.

Ainsi, dans l'émission du 7 Septembre, Elsa Boublil fait un reportage sur les nouvelles fictions diffusées par Canal +. Elle n'a pas vu ces fictions, se base sur leurs bandes annonces et le nom de leurs réalisateurs pour les juger.

Elsa Boublil : on est même très impatient [c'est nous qui soulignons]de voir ces films [...] des productions de séries et de fictions unitaires française, de qualité si l'on en croit les bandes

annonces et les signatures et qui font étrangement penser à la politique de l'excellente chaîne américaine HBO [...]. Voici donc une explication donnée par Fabrice de la Patelière le directeur de la fiction sur Canal + sur cette nouvelle politique de la chaîne qui ne recule apparemment pas devant ces sujets d'histoire contemporaine encore jamais traités certainement parce qu'ils restent pour certains encore trop dérangeants.

Extrait : Fond musical très fort

« J'ai un ordre signé de sa main. Quinze familles déportées de Lyon le 25 janvier 43, signé Klaus Barbie »

« Béate Klarsfeld! »

- Ah, vous venez d'arriver

- Oui j'ai pris l'avion dès que L'AFP a annoncé la fuite de Barbie

« C'est peut-être pas la meilleure façon de procéder, einh, si c'est vraiment une bombe »

« Alors j'raconte, y'avait une livre de dynamite et il était rempli de clou, de quoi déchiqueter tout le monde dans la pièce. »

Fabrice de la Patelière : « L'idée c'était de regarder notre passé récent et d'essayer d'en explorer les pages les plus sombres qui sont pas enseignées à l'école et pas traitées sur les autres chaînes, peu vues, peu connues. C'est une entreprise un peu, un peu douloureuse mais on le fait de manière assez positive en se disant c'est toujours mieux d'assumer et de connaître son passé pour pouvoir avancer. »

Cet extrait est placé avant un entretien entre Fabrice de la Patelière et Elsa Boublil. Il est introduit par un discours euphorique de cette dernière, que nous avons signalé par un soulignement. De même, De la Paletière parle des fictions (et non de l'extrait tiré de l'une d'elles) qu'il a lui-même programmé sur sa chaîne. Cet extrait est là pour illustrer ce dont ils parlent : il donne le nom des protagonistes principaux (Klarsfeld, Barbie), il fait référence à des actions (fuite, bombe). En somme, il donne un aperçu elliptique de la fiction et permet à l'auditeur de comprendre qu'il s'agit de *La Traque*.

Il en va de même pour le premier extrait (en gras) de Human Bomb lors de l'émission du 25 Septembre. Le sujet est introduit par un montage relatif à ce docu-fiction.

Enchaînement d'extraits des flashs d'information, des cris d'enfants, une femme demande à Human Bomb de sortir, lecture de la lettre d'instructions du preneur d'otage, une femme dit qu'elle va s'occuper des enfants.

Colombe Schneck : « Voilà, un extrait du docu-fiction diffusé ce soir par France 2. Jean-Pierre About vous êtes grand reporter à TF1. La première chose qu'exige le preneur d'otage c'est une radio, il demande aussi une télévision contre un enfant puis enfin votre présence contre un autre enfant. Pourquoi ? »

L'extrait n'est pas exploité, il n'est pas présenté pour être analysé. Il donne un aperçu du rythme de ce documentaire, de l'alternance entre les séquences d'époque, les interviews actuelles des témoins et les scènes rejouées. Il crée une ambiance, ponctué par les cris des enfants, de la musique dramatique et le tic-tac d'une horloge. Après vérification[73], nous avons constaté qu'il s'agissait du début du docu-fiction condensé. Or, rien n'est dit quant à la construction de cet extrait. Il est donné comme étant directement tiré de ce programme. La diffusion de cet extrait est un prétexte pour parler des médias et de leur rôle, de l'impact qu'ils peuvent avoir sur la société. Or, s'il est annoncé en introduction que l'équipe de *J'ai mes* Sources va se pencher sur le rôle des médias dans cette prise d'otage, rien n'est expliqué. En effet, si ce montage présente des flashes d'information qui relaient la prise d'otage, il ne donne aucune indication sur le « rôle des médias » dans cette prise d'otage et les commentaires qui s'ensuivent ne creusent pas cette piste. Ce montage donne envie de regarder ce docu-fiction mais il n'apporte rien quant au sujet de l'émission, si ce n'est qu'il donne une idée (positive) à l'auditeur de ce programme.

4.1.2 Comparer et évaluer

Le 01 Octobre 2007, *J'ai mes Sources* présente les extraits de deux émissions de cuisine pour mettre en valeur les caractéristiques et les différences de chacune d'elles. Ces deux extraits sont disjoints. Dans le premier, issu de *Chef la recette*, on entend Cyril Lignac expliquer à deux femmes comment préparer des courgettes. Il y a de la musique en fond et des bruitages soulignent les écarts de langage d'une des deux femmes. L'extrait choisi de *Côté Cuisine* présente une discussion entre le présentateur et un chef qui donne les caractéristiques de son boudin. La sélection de ces deux séquences est parlante. Le premier donne une image peu sérieuse, distrayante de l'émission : les deux femmes ne connaissent rien à la cuisine et à son vocabulaire. Elles rient de jeux de mots déplacés. Le second prête à l'émission un aspect sérieux : les deux hommes savent de quoi ils parlent et leur dialogue permet au téléspectateur

73 Nous avons recherché des images du documentaire sur Internet. Nous avons l'avons trouvé dans sa totalité sur dailymotion : http://www.dailymotion.com/video/x32i9d_human-bomb-docu-fiction-1sur5_news

de construire un savoir sur la cuisine. La comparaison, par la diffusion de deux extraits représentatifs des deux émissions amorce un jugement de valeur, qui va être complété par les débats à venir.

Le 25 septembre 2007, la comparaison est plus flagrante. Colombe Schneck diffuse un extrait du documentaire *Human Bomb* en annonçant que Sarkozy est remarquablement joué par l'acteur et que le dialogue est entièrement vrai. Cet extrait du docu fiction est accompagné par une musique de fond qui souligne le suspens de la scène. Le personnage de Nicolas Sarkozy négocie avec HB des enfants. Sur la fin, un des enfants pleure.
Le second exemple est un extrait de *La Marche du Siècle* diffusé en 1997. Il a été retrouvé sur Internet par une journaliste de l'émission. On entend un enfant qui pleure en permanence, le son est très mauvais. Nicolas Sarkozy (le vrai) est en train de négocier avec HB. Cet extrait est qualifié par Demorand et Schneck de « document incroyable ».
Cet extrait est utilisé pour mettre en évidence que le docu-fiction colle à la réalité. Or, seul ce qui est dit par Sarkozy est pris en compte. Les journalistes ne s'intéressent pas aux autres paramètres : les bruits de la bande originale, la musique du documentaire... *J'ai mes Sources* se préoccupe plus de l'effet de réel du docu-fiction que des variantes imposées par le style. Ce n'est pas la qualité de ce produit qui est évaluée mais son authenticité, son adéquation avec le réel. Alors que cette émission est censée analyser les médias, elle reste à la surface et en fait la promotion.

4.1.3 Dénoncer

Le 17 septembre 2007, trois extraits du journal télévisés de France 2 sont diffusés. Le premier est un extrait général : il reprend l'annonce des titres par le présentateur. Il est là pour faire ressortir que la rédaction ne respecte pas ce à quoi elle s'est engagée : renforcer la ligne éditoriale du journal avec plus de sujets sur l'international. Les deux autres extraits ne sont pas non plus montés, ils durent entre 22 et 30 secondes, le temps au présentateur d'amener le sujet et celui d'introduire le début du reportage. Ces extraits donnent un aperçu de deux sujets développés dans l'édition : Elsa Boublil se focalise ici sur deux détails du journal, deux faits divers. Elle les met en exergue pour construire une image d'un journal télévisé centré sur les faits divers. Elle étaie sa thèse par des exemples qu'elle n'analyse pas mais qu'elle donne pour preuve. Elle dénonce la vacuité de ce journal.

4.1.4 Conclusion

Cette analyse nous pousse à nous demander si l'extrait est un outil nécessaire à la critique. Celui-ci, en fonction du moment où il s'insère dans le flux radiophonique et en fonction de sa nature (monté ou non), peut contribuer à construire et/ou à étayer un discours critique. Il peut être dénonciateur ou/et révélateur. Or, l'extrait est au service du discours de l'énonciateur, mais il est sous-utilisé, sous-exploité : il est très rarement analysé et seuls quelques commentaires, jugements de valeur lui sont adjoints.

4.2 Question de point de vue

Nombre de sujets sont abordés dans cette émission. Or, tous ne subissent pas le même traitement, et ce, en fonction de la doxa sans doute. En effet, certains programmes, événements médiatiques... sont présentés dès les premiers instants sous un angle négatif. Nous allons essayer de définir les éléments inhérents aux programmes qui font qu'ils sont abordés sous un angle négatif et quel est le point de vue adopté, l'angle d'attaque pour traiter ces sujets.

4.2.1 Des sujets considérés comme moins intéressants parce que moins sérieux

Certains sujets semblent ne pas avoir d'intérêt, ne sont pas, en fonction d'un contrat tacite, assez graves pour mériter de figurer dans les thèmes abordés par *J'ai mes Sources*. Or, ils apparaissent justement. Cette émission touche à tous les aspects des médias, elle se doit donc de traiter des thèmes « médiocres » comme les émissions de cuisine ou les chroniques de mode. De fait, ces émissions offrent une prise facile à la critique (dans le sens commun du terme). Nous l'avons vu précédemment, les invités qui défendent ces thèmes sont peu ménagés, mais de quelle nature est donc cette critique ?
Le journalisme de mode est abordé sous l'angle les tabous qu'il suscite. C'est parce qu'il est censuré qu'il devient intéressant. En effet, les journalistes soulignent qu'ils ont l'impression de « lire du vent », que le « journaliste [de mode est] fort peu critique ». en ce qui concerne les émissions de cuisine, c'est la question du genre qui est abordée. *J'ai mes sources* cherche à comprendre pourquoi ça ne marche pas. Or, la discussion sur ce sujet est plus basée sur le discours de chacun des invités, qui défendent leur conception de la cuisine, que sur des analyses rigoureuses de leurs émissions. *J'ai mes Sources* consacre également une émission

aux paparazzi. La critique se situe essentiellement au niveau éthique : « vous volez des photographies, vous violez l'intimité des gens pour de l'argent.... » mais cette critique s'étend à l'influence que ce type de journalisme pourrait avoir sur la société et justement le travail des journalistes. Enfin, Roger-Petit lit sa chronique sur l'émission *Tabous* (le 01 octobre 2007) : il dénonce la non adéquation entre ce qui est annoncé : aborder un sujet tabou » et le sujet traité : l'homosexualité. Il constate que cette émission n'apporte rien de nouveau et qu'elle ressemble même à des émissions proposées dans les années 70. Il parodie cette émission en reprenant les interrogations qu'elle expose et souligne que les éléments intéressants des reportages ne sont pas relevés par la présentatrice. Cette chronique est très proche d'un moment critique mais elle ne va pas très loin et son efficacité est due à son aspect comique.

4.2.2 L'air du soupçon

Pour être critique, il ne faut pas être dupe de ce qu'on veut faire croire, il faut savoir prendre du recul, mettre en doute ce qui parait évident.... Pour paraître critique, mettre en scène le soupçon et la traque de la vérité sont des outils possibles. Nous postulons donc que les journalistes et chroniqueurs mettent en scène leur scepticisme pour gagner en légitimité.

Ainsi, Elsa Boublil s'interroge au sujet du livre de Jospin dans l'émission du 18 septembre 07.

Elsa Boublil : « Comment se fait-il [c'est nous qui soulignons] que Libé ait pu avoir la primeur des bonnes pages du récit de la défaite de Ségolène Royal me direz vous ? Un lecteur aurait ...
Colombe Schneck : Ben oui pourquoi Elsa, ben oui pourquoi ?
EB : on aimerait bien savoir... et bien un lecteur aurait appelé le journal *Libé*, il venait d'acheter le livre qui aurait été mis en rayon **par erreur** dans une librairie alors, nous on voulait en savoir plus, on a essayé de joindre Laurent Joffrin et Paul Quinio, pour savoir comment ça s'est vraiment passé, mais pour l'instant y'a pas eu de succès
CS : on aura la suite demain parce que nous on y croit pas du tout à cette histoire de lecteur qui aurait soit disant trouvé un livre par hasard

Certes, il est légitime de douter quant à la façon dont *Libération* s'est procuré ces pages mais son explication n'est pas étoffée et ne l'est pas plus le lendemain. Cette intervention est donc centrée sur le soupçon (de quoi ?). Elle débute sur une interrogation qui met en évidence que

ce qui s'est passé n'est pas normal. La plupart des verbes sont au conditionnel, conditionnel renforcé par des adjectifs mettant l'accent sur la conformité avec la réalité, des phrases évoquant le doute... Il est évident, de par l'utilisation de ces procédés, que les énonciateurs prennent du recul par rapport à ce qu'ils énoncent mais nous remarquons qu'ils ne pensent pas à s'interroger sur les effets de cette publication. En effet, ils ne font que sous entendre que ce fait est important sans dire en quoi il l'est.

Aussi, le thème de la censure est un sujet récurent

Le 28 septembre, Colombe Schneck interroge un des journalistes du site *Bakchich* quant à une révélation sur le magazine *Choc*. En effet, une photographie montrant Nicolas Sarkozy avec une lettre manuscrite à la main ainsi que l'article l'accompagnant (dans lequel cette lettre est retranscrite : « tu me manques »), aurait été prévus dans la maquette du journal mais pas publiés. Ce journaliste de *Bakchich* a alors appelé le patron de *Choc* qui aurait nié avoir exercé une quelconque censure. Selon *Le Parisien*, rapporte Schneck, ce serait une lettre de Mme Balkany à l'attention de Cécilia Sarkozy. L'émission du 05 Octobre s'interroge sur le fait que les journalistes soient censurés : Elle cherche à trouver des explications sur cela : un des invités défend la thèse que les journalistes sont victimes d'eux-mêmes, il ne subissent pas seulement des pressions (selon lui, ces pressions ont toujours existé, ce qui n'empêchait pas les journalistes de travailler), c'est surtout qu'ils ne sont pas assez impertinents. Or, il n'explique pas pourquoi ils ne le sont pas. Le 10 Octobre 2007, *J'ai mes Sources* s'interroge avec ses invités sur l'influence des chiffres de la police sur les médias, ces chiffres leur étant donnés mensuellement, sur ordre du ministre. Les invités suggèrent que le jugement des journalistes peut être manipulé par ces chiffres car ils opèrent une simplification, n'ont rien à voir avec la réalité. Le 27 septembre 2007, *J'ai mes Sources* s'intéresse aux sujets qui ne passent pas à la télévision : ces sujets sont très variés, allant des manies du président dont ne parlent pas les journalistes français, aux femmes immolées thème non accrocheur. Si les premières minutes de ce dernier sujet porte sur la rare médiatisation de ce sujet (trop violent pour être populaire), le reste de l'émission aborde essentiellement le travail de deux femmes (invitées) qui ont écrit un livre sur ce sujet. *J'ai mes Source* aurait donc pour rôle de pallier aux manques des médias en relayant cette information.

4.2.3 Des choix relatifs à la Doxa

Certains sujets s’ils sont abordés, sont mis hors-jeu très rapidement. Ils ne bénéficient pas

d'un traitement approfondi, leur thème est décrié sans pour autant être véritablement analysé. Le traitement qui leur est appliqué relève plus de l'*a priori* et de l'approximatif que de l'analyse. Au contraire, certains thèmes sur la période du 7 septembre au 12 octobre 2007, sont récurrents. La censure est par exemple un sujet de prédilection pour *J'ai mes Sources*. Cela dit, son traitement n'est pas plus complet : la censure, ou ses traces, est traquée mais elle n'est pas abordée sous un angle scientifique. Dans les deux cas, le discours produit reflète la Doxa, se passe d'explications rationnelles.

4.3 Conclusion

Deux points ont attiré notre attention pour tenter de cerner la critique dans *J'ai mes Sources*. Nous nous sommes concentrée dans un premier temps sur la fonction des extraits (fonction que nous aborderons à nouveau dans la troisième partie), leur rôle critique. Or, si l'extrait est censé mettre en lumière où se situe la crise, il est en fait généralement sous-exploité en tant qu'élément, outil d'analyse. Et *a contrario*, il peut être surexploité, dans le sens où, monté, il va accentuer des caractéristiques mineures de tel ou tel document. Il est alors utilisé pour illustrer les propos du locuteur.

Dans un second temps, nous avons observé les thèmes abordés par l'émission. S'ils sont très variés, abordant de nombreux aspects des médias, certains sont, en accord avec l'opinion commune, discrédités d'office tandis que d'autres vont bénéficier d'un traitement privilégié.

Le travail critique de *J'ai mes Sources* est très superficiel et reste de l'ordre de la discussion entre spécialistes et acteurs des médias.

5. CONCLUSION

J'ai mes Sources est une émission dans laquelle se tisse un discours à plusieurs voix. Colombe Schneck structure l'émission, distribue et reprend la parole, construit des enchaînements entre les différentes séquences… Elle est secondée mais aussi chapeautée par Nicolas Demorand. Ce dernier joue le rôle du répondant mais est également responsable du programme (le *7-10*). Ainsi, fort de sa position privilégiée, il se fera parfois arbitre des débats. Les chroniqueurs complètent les débats par des reportages, des interventions personnelles qui restent dans le cadre, qui ne contredisent pas le discours des animateurs.

A ces voix s'ajoutent celles des invités. Nous nous sommes intéressée à trois cas d'invités qui soulignent les aspects prégnants de l'émission. *J'ai mes Sources* a une ambition scientifique : des spécialistes des médias sont fréquemment invités. Mais la scientificité de cette émission s'arrête à sa volonté de paraître, en effet, si les scientifiques peuvent s'exprimer, leurs propos sont donnés comme des arguments d'autorité et ne sont pas questionnés. La deuxième catégorie d'invités est celle des professionnels des médias, des experts. Ces derniers parlent de leur métier et même, réfléchissent sur les conditions de son exercice. Ils posent un regard éthique sur le journalisme et justifie ou disqualifient des comportements. Cette caution éthique est renforcée par la troisième catégorie d'invités : les sous-journalistes, ceux qui n'ont justement pas d'éthique et sont décriés par leurs confrères...

De la même manière que *J'ai mes Sources* disqualifie certains invités, l'émission, au nom du principe d'éthique toujours, évite de parler de certains sujets ou les dénigre sans proposer pour autant une analyse construite. Ainsi, les extraits que nous pouvions considérer comme des supports intéressants pour une critique argumentée sont donnés tels quels, font office de « preuve » pour dénoncer une dérive des médias ou encore servent de promotion pour la sortie d'une série, d'une fiction…

Ainsi, si certains thèmes sont peu traités, d'autres reviennent régulièrement. Le thème de la liberté de la presse, de l'influence des politiques sur les médias… sont longuement abordés, et renforcent l'apparence éthique de cette émission. Le devoir que se donne cette émission est de surveiller que les médias respectent la déontologie de leur corporation.

L'enjeu de *J'ai mes Sources* serait donc de tenir ses auditeurs informés de ce qui se passe dans les médias et surtout, de les inciter à regarder ou à rejeter certains programmes, certains livres... en fonction d'une éthique élevée au rang de déontologie. En effet, si l'éthique est, selon Ricoeur (1990, cité par Beyaert 2008) « un projet identitaire », elle tend dans ce cas à se

transformer, parce que *J'ai mes Sources* est médiatisée et que son discours est plus prescripteur que critique, en déontologie. Il s'agirait alors, en partant de valeurs individuelles, de redélimiter les valeurs collectives afférentes aux médias et de les diffuser.

Or, est-ce que *J'ai mes Sources* a réellement un pouvoir faire, agit-elle vraiment ? N'est-elle pas plutôt dans un devoir-être, collectif et moral ?

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

L'étude de ces trois nouveaux éléments de notre corpus nous permet d'avoir un aperçu représentatif de la médiacritique métadiscursive. En effet si nous avons constaté que le support était un facteur décisif pour les modalités de ces textes, il n'en reste pas moins que le genre médiacritique les conditionne également et nous permet donc de retrouver des constantes entre eux.

Revenons rapidement sur les enjeux affichés de chacun.

Big Bang blog, *La Lettre à Zélie* et *J'ai mes Sources* revendiquent une opinion sur le monde des médias. Or, le blog comme la chronique de Gorin ne se limitent pas à cet objectif, ils étendent leur domaine à d'autres sujets, touchant à une certaine intimité (intimité que l'on peut rendre publique), à la vie quotidienne. Partir de cette quotidienneté pour parler des médias permet aux énonciateurs de produire un discours (et rarement une critique) sur les médias proche du public, dans lequel ce même public peut se reconnaître. Ce point, cette stratégie nous semble primordiale et nous l'explorerons à nouveau sous l'angle de la sémiotique des passions.

La Lettre à Zélie, *J'ai mes Sources* et *Big Bang Blog* sont tous trois inclus dans un contexte de référence. Le premier paraît dans un hebdomadaire réputé, le deuxième est imbriqué dans le programme phare de France Inter et le dernier est apparu à l'initiative d'un journaliste reconnu qui officiait sur la « chaîne du savoir ». Cela dit, l'aspect critique et didactique de ces documents n'est pas si incontestable. En effet, chacun met en avant certaines caractéristiques pour masquer ce manque : *Big Bang Blog* prône l'interactivité, *La Lettre à Zélie* se caractérise par un humour discret et *J'ai mes Sources* met en avant son éthique.

Ces trois documents ont donc un point commun : ils veulent toucher le public autrement. Or, ce fait n'est pas l'apanage des discours médiacritiques et métadiscursifs. Nous nous devons donc de revenir sur cette stratégie en essayant de déterminer en quoi elle est propre à la médiacritique métadiscursive.

TROISIÈME PARTIE :

LE PATHÉMIQUE
COMME STRATÉGIE MÉDIATIQUE

Jusqu'ici, notre analyse s'est contentée de mesurer les écarts entre les promesses faites par *Arrêt sur Images* ainsi que divers discours médiacritiques et leur réalisation. Nous avons donc procédé à un travail d'évaluation par le biais de questions du type : Dans quelle mesure cette émission est-elle didactique ? Quel type de critique sur les médias profère t-elle ? À quel sujet ? En effet, ce questionnement nous a permis de mieux connaître ce type de discours, de cerner ses lacunes et qualités, ses diversités, en un mot, ses caractéristiques. Il nous a également permis, au fil de nos recherches, de faire émerger une nouvelle problématique : comment ce discours particulier se caractérise t-il ? Quels sont les moyens spécifiques qu'il met en oeuvre pour « paraître » ? Nous ne pouvons nous contenter de telles interrogations. En effet, nous avons travaillé jusqu'alors sur les corrélations entre les promesses mises en place par le texte et le texte lui-même. L'étude du contrat de lecture notamment, mais également de l'argumentation ont amorcé de nouvelles préoccupations : nous nous interrogeons désormais sur l'action que ce texte peut avoir sur celui qui le reçoit, quelles sont les opérations et les actes que sa lecture peut déclencher et ce, en fonction de quelle graduation. Cette nouvelle problématique nous a progressivement amenée sur les traces de la théorie des passions réactualisée par Hermann Parret (1986) et abordée également par Greimas et Fontanille (1991 : 7-20). Cette théorie se conçoit comme un parcours, une activité de construction. Elle préconise deux axes d'approche que nous emprunterons : l'*organisation actancielle* et la *modélisation de la narrativité*. Contrairement à ce que l'on pourrait penser dans un premier lieu (du fait de son nom par exemple), cette théorie ne s'embarrasse pas de considération psychologique sur les actants[74] : elle s'intéresse à leur *faire* qui agit comme une transformation, créant une rupture entre deux états. Or, pour qu'il y ait un *faire*, le sujet doit avoir au préalable une compétence modale, doit *pouvoir, vouloir, savoir ou devoir (faire)*.

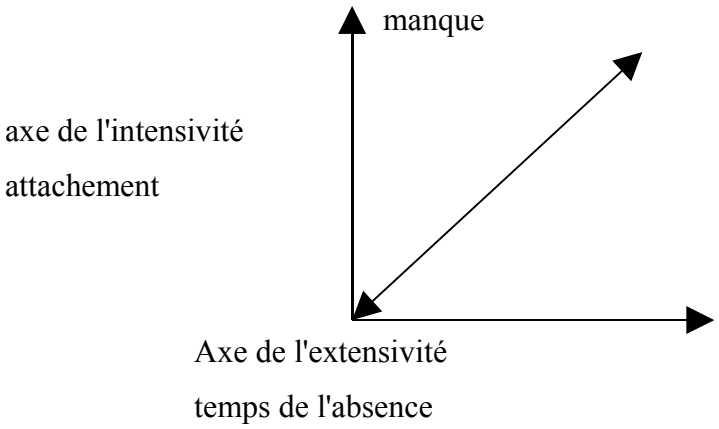
La théorie des passions est apparue par nécessité, nécessité de rendre compte des restes, des éléments laissés pour compte par la dimension pragmatique, c'est à dire des « surplus » de type intensif, quantificatifs et affectifs qui laissent entendre qu'il existe un autre niveau de fonctionnement textuel. Les passions naissent de l'effet des déterminations modales conjugué à celui des déterminations tensives. Les déterminations modales (vouloir, devoir, savoir et croire) construisent les relations entre les actants et leur prédicat de base, la modalité étant

74 Selon Fontanille, les actants sont en fait des forces et des rôles abstraits qui permettent l'actualisation d'un procès. Ces actants sont concrétisés par des acteurs, les personnages d'une intrigue... L'actant est caractérisé par son rôle et l'acteur par des propriétés figuratives. Ainsi "à chaque acteur peuvent correspondre plusieurs actants, et à chaque actant, plusieurs acteurs." (1999, 2003 : 148).

elle-même un prédicat, elle conditionne la réalisation d'un autre prédicat (Fontanille, 1999, 2003 : 171-173). « si les prédicats modalisés décrivent les *faire* des actants - leurs performances - les prédicats modaux décrivent en revanche leur *être* - leur compétence - ». L'identité modale des sujets peut devenir l'objet même de la quête, alors, la modalité va devenir « des *valeurs qui définissent des rôles et des attitudes* devant le monde et dans un parcours de vie » (*ibid.* : 185) qui fonctionnent de manière graduelle, en fonction de l'étendue (la quantité) et de l'intensité. Dans le cas de la passion, il s'agit de l'intensité et de l'étendue et la quantité de l'affect et ceci s'applique autant au sujet qu'à l'objet au moment où le sujet de l'énonciation l'évalue.

Ainsi, le sujet énonciateur donne sa vision du monde à travers les évaluations qu'il va faire de son interlocuteur, de son objet-énoncé : nous pouvons donc, en nous basant sur les modèles de Fontanille (*op. cit.* : 111-112), illustrer ceci dans un schéma montrant à la fois l'amplification et l'atténuation de la tension :

Un des systèmes de valeurs associé au « manque » pourrait être représenté ainsi :



L'augmentation de l'intensité et l'augmentation de l'extensivité entraînent une tension affective et cognitive et à l'inverse, la baisse de l'intensité et de l'extensivité entraînent une détente.

Nous développerons d'autres exemples par la suite, mettant en évidence les évaluations de l'objet comme les transformation des sujet en fonction de la passion.

Nous posons que la volonté didactico-critique des programmes, blogs et chroniques médiacritiques réorganisent le monde, en donnent une représentation particulière en fonction de cette volonté de paraître didactico-critique. Nous nous intéresserons à ces textes présentant de forts contrastes produits notamment par la diffusion d'extraits. Puis, nous verrons dans le deuxième chapitre comment tout ceci transparaît à travers l'énonciation. Enfin, nous reviendrons sur les rapports particuliers dessinés entre un sujet (le destinateur) avec un autre

sujet (le destinataire), rapports décisifs car basés sur leur relation avec l'objet de valeur. Nous posons donc que cet objet de valeur, qui est central dans la théorie des passions, n'est autre que les extraits, les images d'autres émissions et d'autres médias, les citations... rapportées dans ces discours médiatiques. Aussi, nous nous intéresserons dans cette troisième et dernière partie au statut de l'élément rapporté (expérience passée, extrait, citation...), lien entre les journalistes, et éventuellement invités, et les téléspectateurs, lecteurs ou auditeurs, citation d'un autre texte qui est donné à évaluer, qui est le lieu pour le destinataire de sa transformation.

CHAPITRE 1 LE CONTRASTE PRODUCTEUR DE COHÉRENCE

Être critique, c'est distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais mais c'est aussi savoir transmettre son jugement aux autres. Nous postulons donc que la « mise en contraste » est un outil qui souligne des divergences, des crises. Il peut tout aussi bien être visuel que sonore, verbal que non verbal : il peut donc être débusqué dans la totalité de notre corpus. Il se cristallise autour de la comparaison entre ce qui est ici et ce qui est là-bas, ce qui est et ce qui devrait être, ce qui est fait par « les autres » et ce que « nous » faisons... L'introduction du discontinu (la négation, la perte de l'objet) dans le continu permet au sujet de connaître et de faire connaître l'objet (Courtès - Fontanille, 1991 : 21-43). Nous pouvons penser que ce principe qui régit le fonctionnement des passions est exploité ici par les énonciateurs pour se distinguer de ce qu'ils critiquent.

*Le contraste est créé ou accentué par des procédés cinématographiques comme le montage, la diffusion d'extraits... mais aussi, pour les textes scripturaux (*La Lettre à Zélie*, le* Big Bang Blog*), par la juxtaposition, le renvoi à l'altérité, une altérité qui se distingue explicitement.*

Nous avons dans un premier temps trouvé des échos dans la prototypie des textes proposée par Adam qui travaille également avec la notion de contraste. Nous avons donc tiré de son étude des éléments à partir desquels nous avons pu renforcer cette hypothèse. Nous étudierons enfin comment la diffusion d'extraits exploite cette notion et enfin, comment elle facilite le développement d'une certaine axiologie. La mise en contraste, par le biais de la diffusion d'extrait notamment, permet de sélectionner à l'intérieur de la valence[75] d'un objet, les connotations (les valeurs résultant de la combinaison des valences) que l'énonciateur lui attribue et met à jour son axiologie.

75 Selon Fontanille (1999, 2003 : 74-77), la valence d'un objet (ou d'un sujet) correspond à l'orientation de l'intensité et de l'étendue attribuables à cet objet en fonction de ce que l'énonciateur veut dire sur lui. Par exemple, les valences attribuables aux émissions culinaires peuvent être leur « culinéarité » (intensivité) et leur didacticité (extensif).

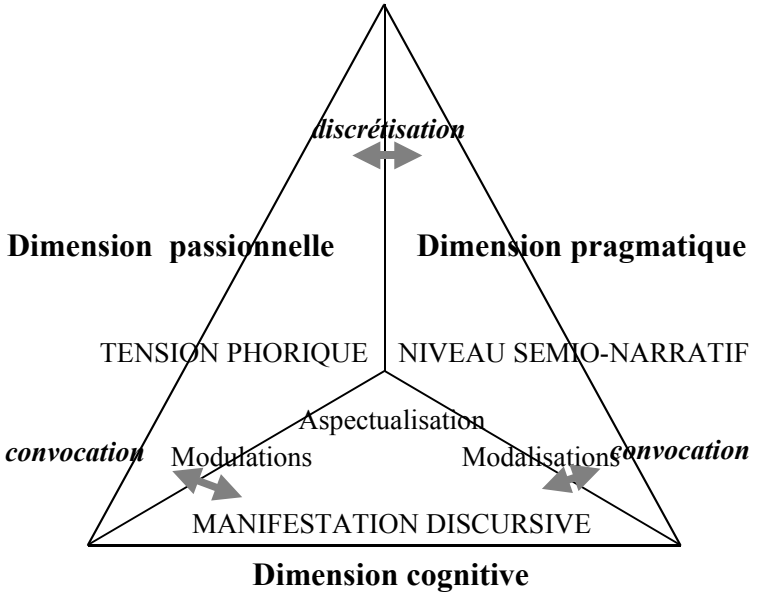
1. PASSIONS, PROTOTYPIE DES TEXTES ET CONTRASTE

1.1 Présentation de la sémiotique des passions

Pour Parret, la compétence passionnelle est une puissance d'action, conception vidée de son aspect psychologique. Nous inscrivant, à la suite de Jacques Fontanille (1999, 2003) dans une sémiotique du discours et non du signe, l'expression lexicale des passions n'est pas un élément clé pour nous. En effet, les termes renvoyant aux passions sont culturellement, historiquement et moralement marqués, et n'ont donc pas exactement les mêmes référents d'une époque à l'autre par exemple. Cela dit, nous ne pouvons ignorer que les termes désignant les passions ont une influence sur le discours car chacun contient un programme, représente un usage codifié.

Selon Fontanille (*op. cit.*), tout objet sémiotique a trois dimensions : l'action, la passion et la cognition. Il peut donc être subdivisé mais également appréhendé en fonction de ces trois dimensions solidaires, les unes alimentant les autres.

Ceci peut être représenté ainsi :



d'après Greimas – Fontanille (1991 : schémas p 75 et 76)

- Le niveau phorique et le niveau sémio-narratif sont les préconditions de la manifestation discursive, de l'énonciation.

Le **niveau phorique** a une dimension persuasive, et des effets axiologiques. Il est dirigé par

des modulations tensives. Il est perçu et reconfiguré autour de modulation de la présence, de la co-présence et de la présence à soi-même. Il rend compte de ce que la dimension pragmatique (*cf. infra*) ne peut traiter : l'intensité, la quantité et l'affect. Les passions sont la résultante des déterminations modales (*cf. infra*) associées aux déterminations tensives. En d'autres termes, les actions, les sujets, les objets sont d'abord évalués en fonction d'une axiologie phorique (bien/mal, plaisant/déplaisant...) puis, cette évaluation est graduée en fonction de l'intensité que le sujet accorde à son évaluation (de très bien à bien, de mal à très mal).

- Le niveau sémio-narratif est lié à l'action, il se base sur la transformation et relie deux situations qui mettent en évidence cette (non)transformation soit de la situation elle-même, soit du sujet. Les déterminations modales (vouloir, devoir, savoir et croire) déterminent les liens entre les actants et leur quête : par exemple, le sujet est celui qui *veut* (ou ne veut pas) *être* conjoint à un objet (Fontanille, 1999, 2003 : 171-173). Les prédicats modalisés peuvent autant s'appliquer aux actions des actants, leurs performances : vouloir faire, savoir faire, devoir faire, pouvoir faire, qu'à leur être, nous parlerons alors de prédicats modaux et de compétence. Ainsi, l'accumulation de compétences forme l'identité modale des sujets et il peut arriver que l'action passe au second rang, et que le sujet concentre sa quête sur l'acquisition de compétences et la constitution d'une identité.

Parret (1986) montre par deux schémas comment les passions organisent la relation sémiotique entre le locuteur (S_1), l'objet (0) et l'interlocuteur (S_2). Le sujet est toujours en quête d'un objet, (critiquer les médias, faire apprendre quelque chose...). Son action est concentrée

soit sur son objet :

$\underbrace{S_1 - O}_{} - S_2$ modalisation objectivante

La compétence modale est marquée par la modalisation théorique c'est à dire que Vouloir est dominé par le locuteur et Savoir domine l'objet. Être / paraître sont des prédicats s'appliquant à l'objet, qui déterminent la vérité de cet objet.

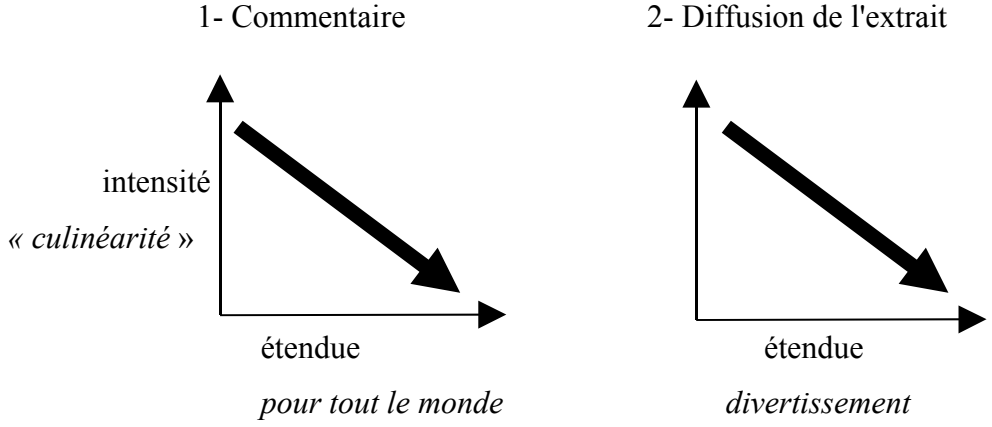
soit sur son interlocuteur :

$\underbrace{S_1 - O - S_2}$ modalisation subjectivante

Devoir est dominé par le locuteur, Pouvoir domine l'interlocuteur. Le sujet du devoir est donc dans une relation prescriptive avec le sujet du pouvoir. Faire (être-faire) est le prédicat qui

s'applique au sujet du pouvoir.
La dimension sémio-narrative repose sur la clôture et la retrolecture du processus. Une fois l'action achevée, le sujet peut évaluer la réalisation de la transformation.

- Le niveau discursif est le lieu de la mise en relation des figures (des représentations d'un concept) avec leur référent, entre elles et avec des états intérieurs du sujet. C'est le lieu où se fait la cognition, dans son sens restreint, c'est à dire, « la manipulation du savoir par le discours » (Fontanille, 1999-2003 : 194)
Le proprioceptif, le perçu et le senti, permet de transformer les signifiants en signifiés, il unifie le mode d'existence sémiotique et pathémise l'univers des connaissances. Le sujet et le monde, les « états d'âme » et les « états des choses » ne sont alors plus disjoints.
C'est à ce niveau que la présence est perçue. La présence (*ibid.*: 38-39) est définie par la position et l'étendue qu'elle occupe (la saisie) mais aussi, l'action qu'elle a sur notre perception, sa visée intentionnelle (son affect). Or, pour que la perception soit possible, il faut qu'elle se fasse en fonction d'un système de valeurs. Le système de valeurs est le fruit de la corrélation entre la visée (qui joue sur l'intensivité) et la saisie qui met cette première variation en relation avec son extensivité.
L'action, le sujet ou l'objet est évalué en fonction de catégories déterminées par le sujet évaluateur et conditionnée par son univers socio-culturel, son idéologie. Il peut exprimer cette évaluation non seulement verbalement : Colombe Schneck évalue par exemple l'émission culinaire C*hef la recette* en disant qu'elle propose des recettes pour « damedames » et non verbalement, avec la diffusion d'un extrait qui met en évidence le côté peu sérieux de l'émission. Nous pouvons donc, en nous basant sur les modèles de Fontanille (*op. cit.* : 111), mettre en évidence, avec deux schémas de décadence, l'évaluation qualitative de ce programme par Colombe Schneck mais aussi reconstruire les systèmes de valeurs proposés par la présentatrice.



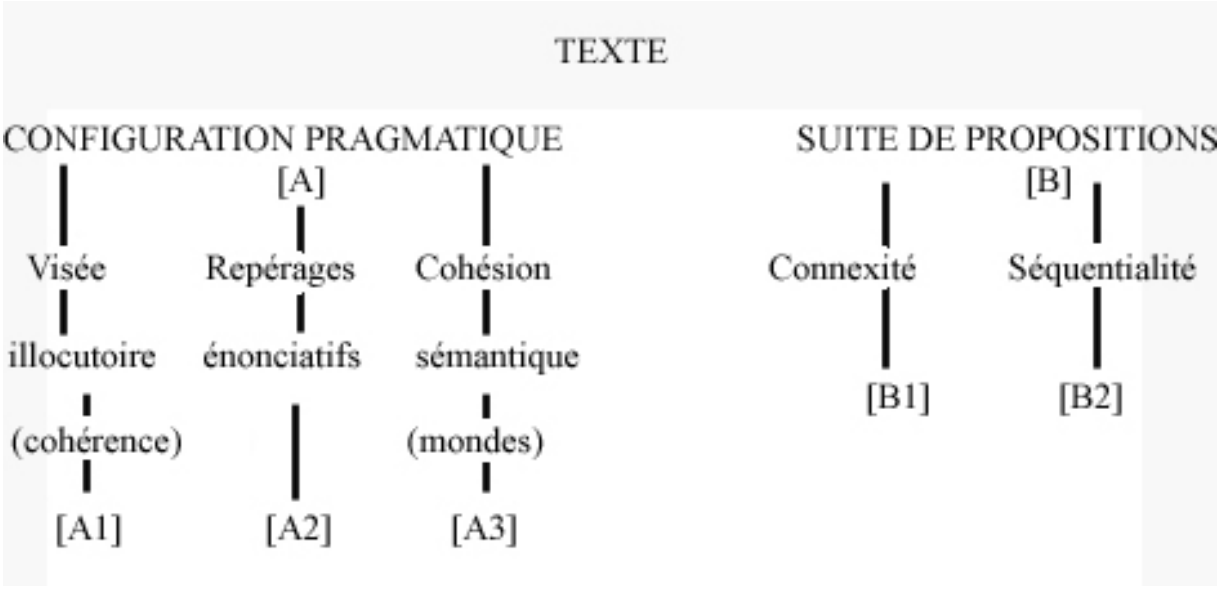
1.2 Confrontation de la linguistique textuelle à la sémiotique des passions

Le pathémique se manifeste dans le texte. Ses manifestations transparaissent donc dans toute étude de texte, quel que soit l'angle d'approche choisi. En effet, un détour par la prototypie des textes proposée par Adam nous a rappelé en écho les recherches de Parret. L'un comme l'autre abordent la question du contraste. Soit, leur angle d'approche est différent mais nous estimons qu'ils apportent tous deux un éclairage intéressant sur le fonctionnement des textes et plus particulièrement, sur celui des textes médiacritiques et métadiscursifs. Bien que la théorie d' Adam soit basée sur l'observation de textes verbaux et non plurimodaux nous pensons d'une part qu'elle peut contribuer à l'analyse d'un texte médiatique et nous aider à définir les caractéristiques du genre médiacritique métadiscursif. En effet, ce genre produit un texte complexe, qui allie des séquences de diverses natures, passant d'extraits rapportés à des reportages, de chroniques *a priori* monologales à des interactions-débats... D'autre part, les textes qui composent notre corpus relèvent de plusieurs prototypes eux-mêmes formant un macro-prototype et nous amènent à la réflexion que la particularité de l'écriture des textes médiacritiques métadiscursifs réside en partie dans le fait qu'elle propose un texte construit autour du contraste entre ce qu'il veut être et ce qu'il est, entre ce qu'il veut être et ce qu'il montre des autres textes. Nous essayerons donc de nous réapproprier certains points développés par Adam et réorienterons ses observations au service de la rhétorique des passions.

1.3 Les séquences du texte

Le texte (Adam, 1992 : 19-43) est une réalité hétérogène. C'est à dire qu'il est construit à partir de divers éléments de nature différente, des séquences. Le sens de la catégorisation prototypique de base n’est concevable que si le langage est conçu comme un système composé de sous-systèmes en interaction. Ainsi, chaque séquence est relativement indépendante tout en interagissant avec les autres séquences pour produire un texte unifié.

1.3.1 La séquence



D'après Adam, 1992, schéma p 21

Tout texte est à la fois une organisation pragmatique du discours (A) et une suite non aléatoire de propositions (B) régie par un but, une visée illocutoire (A1). Pour Parret, tout acte de langage est dominé par une force illocutionnaire. Celle-ci introduit le passionnel dans le discours. Le degré de force, qu'il appelle aussi « passion », est nécessaire. C'est une condition de satisfaction de l'acte de langage. (Parret, 1985 : 154-160). Il faut donc, comme le montre ce schéma, que l'interaction ait un but. Ce but est d'agir sur les représentations, les croyances et/ou les représentations d'un destinataire (individuel ou collectif). La cohérence est un mouvement interprétatif. Elle n'est pas inhérente aux énoncés mais elle découle de la présence de cette visée illocutoire (dans le cas qui nous occupe, le vouloir paraître critique fait du lien entre les énoncés).

Dans un même temps, le texte est caractérisé par un ancrage énonciatif global (A2) qui laisse tout de même la liberté de changer de plans énonciatifs :

L'énonciation peut-être actuelle orale avec un contexte donné et une situation immédiate, (*J'ai mes Sources*). L'énonciation peut-être actuelle écrite, avec un contexte verbalisé par une interaction à distance (*Big Bang Blog*), l'énonciation peut être non actuelle (une « histoire ») avec une mise à distance du sujet (certains moments de *La Lettre à Zélie*, quand l'énonciateur raconte ce qui arrive à d'autres), l'énonciation peut être proverbiale avec un ON universel et un présent intemporel (ce qui se retrouve dans les différents textes de notre corpus). L'énonciation peut prendre la forme d'un discours logique, théorique-scientifique avec des

références au texte lui-même et à l'interdiscours. NOUS est alors une amplification de l'auteur, de la communauté scientifique ou englobe l'auteur et le lecteur (notamment dans certaines analyses de *Arrêt sur Images*). Et enfin, l'énonciation, quand il s'agit d'un discours poétique, est un jeu verbal, décroché du ici et maintenant des co-énonciateurs (*Big Bang Blog* et *La Lettre à Zélie* pour l'essentiel). Au plan local, la proposition énoncée est prise ou non en charge par le locuteur en fonction de ce que le destinataire sait de lui. Si la proposition est attribuable à un autre (ce qui est fréquent dans *La Lettre à Zélie*), une polyphonie va se développer.

Enfin, le texte a un thème global, c'est ce qu'Adam appelle la cohésion sémantique (A3). Ce cadre (fictionnel ou non) joue sur la mise en place des univers de référence. Il est analysable en terme d'isotopie et de cohésion des mondes représentés. Du fait que le concept d'isotopie « se réfère toujours à la constance d'un parcours de sens qu'un texte exhibe quand on le soumet à des règles de cohérence interprétative » (Eco, 1985), il entraîne donc un sentiment d'unité. La cohésion sémantique est un fait contextuel que la notion d'isotopie permet de théoriser. Le téléspectateur, l'auditeur ou le lecteur, en tant qu'interprétant, re-construit ces références. Le sens du texte apparaît alors comme une image mentale de la réalité instaurée par le texte.

Par ailleurs, le suivi des règles de morphosyntaxe et l'enchaînement (qui assure le lien entre les proposition mais également la progression de l'une à l'autre) forment la connexité (B1). En d'autres termes, le texte est organisé en fonction de principes et de règles qui permettent son homogénéisation.

> « la connexité des chaînes de propositions (phénomènes locaux de liage) doit être envisagée dans le cadre de la tension textuelle : assurer la reprise-répétion (la continuité textuelle) tout en garantissant la *progression*. » (Adam, 1992 : 26)

Il ne s'agit pas ici de grammaire au sens strict du terme. Ainsi, le montage d'une émission par exemple a les mêmes propriétés : l'enchaînement des plans va se faire de façon à ce que le téléspectateur comprenne ce qui se passe, pourquoi cela se passe et ce que le locuteur pense de ce qui se passe. La dimension rythmique des énoncés, le visuel, avec la spatialisation, prennent toute leur importance. Ils participent à la caractérisation du texte et à son homogénéisation.

Enfin, le texte est subdivisé en séquences (B2). Les schémas séquentiels prototypiques sont progressivement élaborés par les sujets au cours de leur développement cognitif. Chaque

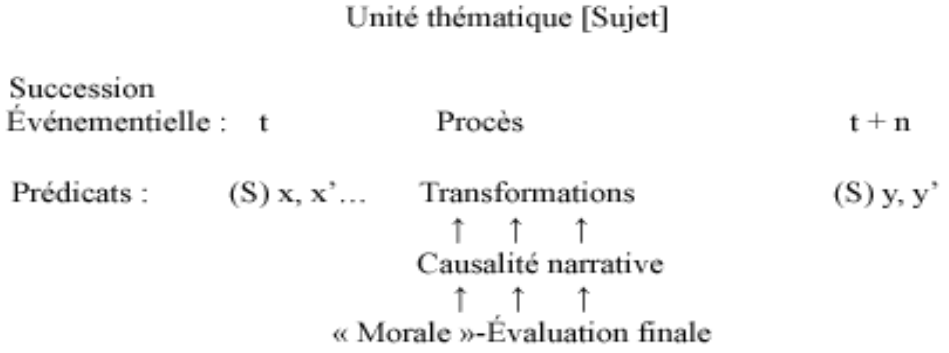
séquence est originale tout en regroupant des caractéristiques appartenant à un groupe plus grand. Chaque séquence est plus ou moins canonique, typique. C'est à dire qu'elle peut devenir un modèle pour engendrer d'autres séquences qui présenteront les mêmes traits, ou du moins, les traits les plus importants.

1.4 La séquence narrative

Nous nous sommes intéressée à un des prototypes décrits par Adam : celui de la séquence narrative, qui est inscrit dans un système de séquences possible (1992 45-74). En effet, le récit est une suite de propositions liées progressivement vers une fin, un programme déterminé. La sémiotique des passions met en évidence que tout objet sémiotique, de part sa dimension pragmatique, relève de ce même fonctionnement.

Le concept de narrativité, amorcé par les recherches de Propp et renforcé par ses adaptations successives, a permis dans un premier temps de concevoir les textes, qu'ils soient explicitement narratifs ou non, comme des structures organisées. Ces structures sont construites autour d'oppositions, de différences : des *contrastes*. En effet, selon Fontanille (1999, 2003 : 86-87), le sens du texte n'est saisissable qu'à travers, entre autres, des transformations narratives. Nous pourrions alors envisager notre corpus en fonction de ces diverses évolutions. Le schéma qui suit met en évidence la (dé)construction d'un texte narratif

1.4.1 Les critères



D'après Adam, 1992, schéma p 59

Relevons dans ce schéma que le premier critère proposé, la succession d'événements, est pour nous à adapter. Ce critère souligne que l'énonciation se situe dans le temps. La temporalité est

emportée par une tension, c'est à dire que la séquence est organisée en fonction d'une situation finale. En effet, nous pouvons considérer que tout texte médiacritique, du fait de sa volonté de changer les représentations de ceux à qui il s'adresse, est dirigé vers une situation finale. Il traite d'un phénomène qui pose problème (situation initiale) pour le corriger (situation finale) et cette transformation de l'une à l'autre de la situation, peut être envisagée en fonction d'un programme narratif, composé de sous-programmes qui font appel aux compétences et aux performances de l'actant (Fontanille, 1999, 2003 : 206-208) : pour aider les téléspectateurs à comprendre les médias par le décryptage (situation finale où le téléspectateur se transformerait en observateur-assistant), les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* vont vouloir dénoncer ses abus, savoir décrypter leur fonctionnement...

L'unité thématique est assurée par la présence d'au moins un acteur (individuel ou collectif), patient ou agent. Mais, l'unicité de l'acteur ne garantit pas l'unicité de l'action. Ceci n'est un critère pertinent que quand il est mis en relation avec les autres critères.

Les trois premiers critères cités ci-dessus doivent être réunis dans une situation initiale et dans la situation finale, ayant ou non subi un changement.

La situation initiale est celle d'un sujet en quête d'un objet (la vérité par exemple) et la finale celle d'un sujet qui a eu accès ou non à cet objet. C'est au moment de ce retour sur la situation finale, de l'évaluation de la transformation que naît le contraste.

1.4.2 Récit et passions

Une action est un procès transformationnel dominé par une tension. D'une situation initiale, on passe par une transformation qui aboutit à une situation finale. La suite linéaire temporelle devient un récit avec la « mise en intrigue ». C'est à dire qu'il y a introduction d'une problématique par le biais de deux macro propositions (entre la situation initiale et le procès et entre le procès et la situation finale) qui enclenchent le démarrage de la séquence et son achèvement. Ce type de modification, lorsqu'il s'applique au $Sujet_2$, renvoie à la manipulation décrite par Greimas (in Louis Hébert, 2006). En effet, la manipulation vise à faire faire ou a empêcher de faire le récepteur. Ici, il s'agirait essentiellement d'un faire croire.

Le récit (Adam, 1992 : 46-63), comme tout texte, cache son arbitraire en donnant les moyens pour les fins, les causes pour les effets. La mise en intrigue, qui correspondrait à la révélation de ce qui pose problème, repose sur la disposition élémentaire des séquences qui va ou non faciliter le travail d'interprétation du récepteur, et parfois même, le tromper.

Enfin, avec l'évaluation finale, l'auteur a la volonté de produire un effet, il propose alors une

morale, donne une conclusion évaluative à son récit. Ici encore, nous retrouvons des concepts développés également chez Parret, à la différence que ce n'est pas forcément l'auteur mais le récepteur qui évalue la valeur de l'objet selon une axiologie. Ou plutôt, c'est l'auteur du texte qui donne au lecteur, téléspectateur... son point de vue sur l'objet et le pousse à l'évaluer en fonction d'une axiologie mise en place par le texte.

> « La société, le fait culturel et les interrelations humaines se présentent comme des *récits*, comme des *programmes* déterminés. La description sémiotique doit aboutir à la reconstruction d'un *syntagmatique* passionnelle dont la force d'explication est de loin supérieure à celle de la simple morphologie des passions. » (Parret, 1985 : 109)

Pour Parret, tout (la société, la culture et les interactions) est traduisible en termes de récit et de fait, tout est analysable en termes de passion. La narrativité n'est pas en soi contrastive, c'est l'interprétation, l'évaluation de l'action ou du sujet (au niveau discursif) qui révèle ce contraste. En effet, l'accent d'intensité a pour effets de diriger le flux d'attention et de réorganiser les constituants, d'en extraire certains. Tandis que la quantité s'applique autant au sujet (à son identité) qu'à l'objet (sa mesure) mais également à leur déploiement dans l'espace et dans le temps. La quantité passionnelle ne peut être appréciée que par rapport à une intensité et c'est de là que naissent les tensions qui rendent perceptif, présent un procès. Ce dernier n'est plus considéré comme une transformation mais comme un événement, du point de vue de son poids de présence. Ainsi, le procès de répétition (qui est par exemple une rediffusion) met l'accent sur l'objet, l'étude des médias représentée par l'extrait rediffusé. Cet objet est plus ou moins long, est répété une ou plusieurs fois, présente des caractéristiques contrastives ou non avec le discours dans lequel il s'inscrit...

1.5 Conclusion

La plupart des textes sont hétérogènes, ils actualisent plusieurs prototypes, d'où la difficulté de les classer. Mais, est-ce réellement décisif de classer *Arrêt sur Images* ou *Big Bang Blog* ? Nous nous appuyons sur Adam non pour débusquer les phases narratives dans les textes que nous étudions mais parce que nous nous intéressons aux stratégies des textes médiacritiques qui agissent en direction d'un objet mais aussi d'un sujet. Cette interrelation entre l'émetteur, le récepteur et le texte peut être décrite en terme de schéma narratif.
Mais, si nous pensons que beaucoup de choses se jouent au niveau de la réception par

exemple de *Arrêt sur Images* par rapport à la ressemblance de ce texte et son assimilation par le lecteur à des textes préexistants : les textes didactiques, faire rentrer *Arrêt sur Images* dans un classement nous éloigne de notre objectif. Ce qui nous importe, c'est le statut des relations entre l'objet et le sujet et entre les deux sujets. Or, cette relation particulière entre le $sujet_1$ et l'objet est éclairée par l'étude des contrastes produits par la diffusion d'extraits télévisuels et nous retrouvons dans d'autres textes médiatiques traitant des médias ce même type de relation. Ces textes sont donc reliés entre eux d'une part par leur objet et d'autre part par les stratégies énonciatives qu'ils mettent en place. Cela est-il suffisant pour constituer un genre nouveau ?

2. LA (RE)DIFFUSION D'EXTRAIT : UN SUPPORT PATHÉMIQUE

2.1 Introduction

Le métadiscours consiste à revenir et à tenir des discours sur d'autres discours. La particularité de *Arrêt sur Images* est de baser la majeure partie de son contrat de lecture sur le métadiscours. L'émission a fait des dysfonctionnements (cachés ou non) du discours télévisuel son propre discours mais ce métadiscours sur la télévision revêt plusieurs aspects.

Il peut autant être de l'ordre du simple *rendre compte de ce qui se passe,* il relate alors ce qui s'est passé à la télévision dans divers pays par exemple ou plus complexe quand il s'attache à analyser, déconstruire les mécanismes télévisuels, en passant par le *juger ce qui se passe,* il émet un jugement sur ce qui est fait dans telle ou telle émission.

Ce métadiscours a besoin d'un support, la diffusion d'un ou de plusieurs extraits. Nous partons du postulat que c'est en fait le type d'extrait utilisé ou plutôt les modalités d'insertion dans le discours de l'émission de ces extraits qui est déterminante, qui fixe les niveaux de métadiscours, c'est à dire, s'il s'agit de rendre compte ou de juger ce discours. Pour appuyer et illustrer cette hypothèse, nous travaillerons dans un premier temps sur les exemples de *Arrêt sur Images.* Ces extraits appartiennent ici à deux grands groupes : soit seules les images sont diffusées et le son original est recouvert par la voix du chroniqueur, soit ils sont donnés dans leur intégrité c'est à dire qu'ils sont présentés au téléspectateur dans des conditions quasi identiques à celles de leur diffusion initiale, n'étant plus englobés dans le même flux télévisuel. Nous allons donc, à l'aide d'un tableau récapitulatif pour chaque émission étudiée lister les différents extraits et les décrire en fonction du type de métadiscours qu'ils engendrent. Ainsi, nous pourrons avoir une base pour analyser la visée axiologique de *Arrêt sur Images*.

2.2 Tableaux récapitulatifs

Nous avons donc construit cinq tableaux, chacun correspondant à une émission. La taille des lignes n'a aucune valeur indicative quant à la durée de l'extrait, elle est tributaire du nombre d'informations tirées de l'extrait. La première colonne est destinée à indiquer le nom du journaliste qui introduit l'extrait et/ou l'intitulé de la séquence de l'émission (info chrono,

générique...). La deuxième colonne est consacrée à décrire les traits saillants de l'extrait. C'est ici que nous préciserons si cet extrait appartient à l'un ou à l'autre des groupes que nous avons vu ci-dessus. Un extrait appartenant au premier groupe sera précédé d'un « untel parle/commente les images... ». Un extrait appartenant au second groupe sera seulement référencé (s'il l'est dans l'émission). Alors que le premier groupe sert généralement d'illustration au discours du journaliste, le second génère, en général, une attitude métadiscursive. Il permet de montrer le savoir-faire du journaliste qui analyse. L'extrait n'est plus là pour lui-même, pour témoigner d'un fait mais pour servir une démonstration, il s'inscrit, à part entière, dans le discours, en devient le moteur. Nous déterminerons dans la troisième et dernière colonne dans quel type de discours l'extrait prend place. Nous procédons d'abord à un rapide descriptif du discours qui prend en charge l'extrait pour ensuite qualifier la modalité de métadiscours utilisée. Cette dernière partie de notre travail sera soulignée par la mise en gras des caractères. Nous aurons alors un aperçu du contenu de l'émission qui nous permettra d'évaluer la place que prennent les extraits dans ces émissions et comment ils créent du contraste.

2.1.1 Émission 1

	Description	***Analyse***
Générique	Compilation d'extraits du *Pensionnat de Chavagnes* utilisés pendant le débat	Fusion confusion entre le discours source et l'émission. Appropriation du discours source par l'émission
Présentation : Daniel Schneidermann	*Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 02/09/04 : dans un bureau, un homme demande à un adolescent quel auteur il préfère et il lui donne à copier celui qu'il n'aime pas pour lui « apprendre[...] à l'aimer »	D. S. énonce un fait de société qui est confirmé par l'extrait. Il porte un jugement sur cet extrait en qualifiant le comportement de l'homme de « pur et simple sadisme » **Le métadiscours légitime le discours source dans sa fonction de témoignage. Le métadiscours est dénonciateur**

	Description	***Analyse***
David Abiker	Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : interview de Sarkozy au sujet de la baisse d'impôt promise mais non effective. Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : Sarkozy explique comment il gère les finances de la France « en bon père de famille ». Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : Sarkozy donne un exemple. Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : Il explique que c'est injuste que l'état prélève de l'argent sur les héritages. Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : Sarkozy dit que transmettre son patrimoine à ses enfants donne du sens à la vie et que 100 000 euros n'est pas une grosse somme. Journal de 20 heures (France 2) le 22/09/04 : Il se met à la place du contribuable qui paie ses impôts et qui, par là, finance les allocations sociales.	L'extrait est découpé en fonction de la démonstration du journaliste. D. A. répète et interprète le discours de Sarkozy. D. A. fait donc des liens intertextuels, il compare cet extrait à une série (*Hulk*) : le JT est plus spectaculaire que la fiction. **Le métadiscours s'apparente au flagrant délit. C'est à dire que le journaliste surprend une image qui trahit les personnes qui y figurent. Plus globalement, le métadiscours est dénonciateur.**

	Description	***Analyse***
Giulia Foïs	G. Foïs commente les images de *Taxi B92* (Télévision serbe) le 15 Mai 2004 : générique de l'émission, un homme qui conduit un taxi en parlant à son passager en contre plongée. *Taxi B92* (Télévision serbe) le 15 Mai 2004 : un candidat populiste conduit le taxi. Il parle de sa popularité, des lois qui ne valent rien. Il dit que lui, il connaît la Serbie et qu'il est contre les importations. *Taxi B92* (Télévision serbe) le 15 Mai 2004 : Un des passagers dit qu'il va voter pour lui. Il parle des voitures mal entretenues et des taxes qui affligent les taxis (auxquels il s'identifie), un passager lui propose de venir avec lui, une femme lui souhaite d'être élu.	G. F. énonce des généralités sur l'émission et illustre ce qu'elle dit par l'image. Ces extraits ont pour rôle de rapporter ce qui se passe ailleurs. **Le métadiscours a un rôle dénonciateur, il doit, en raison de sa déontologie rapporter de manière purement référentielle les dérives télévisuelles des pays voisins.**

	Description	***Analyse***
Judith Bernard	Journal de 13 heures (France 2) le 22/09/04 : Hondelatte revient sur des images de l'exécution d'un otage en Irak qui n'ont pas été diffusées car elles étaient trop dures. Il les décrit tout en donnant ses impressions. J. Bernard commente sur les images du journal de 13 heures (France 2) le 22/09/04 : Hondelatte est en train de parler.	J. B. relève que Hondelatte ne respecte pas les normes du discours informatif qui veulent que le présentateur se mette en retrait. Elle utilise des termes spécifiques au discours du linguiste. Elle donne son analyse, une justification psychologique au discours de Hondelatte. Elle explique les conséquences sur le téléspectateur de cette violation de la norme et enfin, elle nomme le type d'acte de langage utilisé, l'hypotypose et donne encore quelques précisions sur son fonctionnement. Elle aboutit enfin à remise en cause de la Doxa : « Dire n'est pas moins obscène que Montrer » **Le métadiscours a une prétention scientifique : il analyse, décortique la télévision, qui a en fait une visée didactique : apprendre au téléspectateur à regarder la télévision.**

	Description	***Analyse***
Maja Neskovic	Clip *Chihuahua* (TF1) le 16/06/03 : une jeune fille métisse dit « Chihuahua », TF1 avec, le logo de *Coca-Cola s'*inscrit sur une bande noire qui disparaît rapidement puis la chanson commence : des jeunes gens dans la rue effectuent une chorégraphie sur la musique. Le logo de *Coca-Cola* réapparaît incrusté dans une image de jeunes dans la rue. Un qui fait du skate board un du BMX et un autre qui joue au basket. Spot publicitaire *Coca-Cola* (TF1) le 11/06/03 : Des gens dansent dans le métro sur le titre musical *Chihuahua* jouée dans un tempo un peu plus rapide. La musique s'arrête quand le métro s'arrête dans une station et reprend quand un jeune homme ramène du Coca dans la rame. M. Neskovic commente l'image non référencée d'une jeune fille métisse sur laquelle le sigle de TF1 s'inscrit sur une bande noire qui disparaît rapidement.	M. N. relate les problèmes que TF1 rencontre vis à vis du CSA. Ce dernier reproche à la chaîne d'avoir fait de la publicité dissimulée pour *Coca-Cola*. Pour appuyer ce qu'elle dit, elle diffuse l'un après l'autre les clips mis en cause par le CSA. Elle influence le téléspectateur en assurant que ces deux extraits se ressemblent. Elle compare les deux extraits, recherche leurs points communs. La journaliste explique ce que le CSA reproche à TF1, c'est à dire la proximité entre la chanson et la publicité mais également le fait de ne pas avoir assez souligné que la chanson est parrainée. Pour appuyer ce qu'elle dit, elle fait une rapide analyse d'image. **Le métadiscours a une prétention scientifique (analyse superficielle de l'image), il est précis et pose un regard dénonciateur sur la télévision française.**

	Description	***Analyse***
Christelle Ploquin	C. Ploquin commente sur des images non référencées : le générique, les jeunes habillés normalement et en uniforme, le pensionnat, exercices dans la cour, la coupe de cheveux, le lit au carré, la cantine, des images d'archive, les professeurs, la classe. C. Ploquin commente sur des images de *That'll teach'em* (Channel four) le 05/08/03 : les élèves en uniforme, le générique, la classe, un professeur qui crie, la coupe de cheveux, les lits au carré, la cantine, des images d'archive.	C. P. énonce des généralités sur les deux émissions et illustre ce qu'elle dit par l'image. Les extraits qui sont présentés sont comparés et leurs points communs sont mis en avant par l'utilisation d'images qui se ressemblent mais également par des enchaînements, un montage des séquences parfois identiques si on le considère du point de vue thématique (souligné). **Le métadiscours est d'abord informatif mais il met ensuite en relation l'émission française à une émission anglaise. Il met alors en avant la dimension intertextuelle des émissions télévisuelles pour dénoncer la non originalité de cette émission**
Christelle Ploquin	*That'll teach'em* (Channel four) le 05/08/03 : une femme récite une prière en anglais et les adolescentes se recueillent.	C. P. rapporte comment l'école traditionnelle est vue en Angleterre. **Le métadiscours est informatif, témoigne de ce qui se passe dans les pays voisins**

	Description	***Analyse***
Christelle Ploquin	*Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 02/09/04 : les élèves dans la cour se font crier dessus « C'est terminé le civil », ils doivent se ranger comme à l'armée, des filles sont punies, elles doivent éplucher des pommes de terre. le 16/09/04 les élèves doivent faire des tours de cour et des pompes la nuit. le 09/09/04 des filles se font crier dessus, un homme vérifie si les chambres sont rangées correctement et jette dans le couloir tout ce qui traîne.	C. P. appuie son analyse de l'émission (l'autorité est un concept clé de l'émission) par un montage d'extraits de diverses émissions qui mettent en avant le côté autoritaire et l'inspiration militaire de l'émission. Elle met en parallèle ces extraits avec le discours du ministre de l'éducation. **Le métadiscours légitime le discours source comme étant un témoignage d'un versant de la pensée actuelle, il est informatif.**
Christelle Ploquin	*Star Academy* (TF1) le 17/09/04 : un homme explique à des jeunes qu'il ne « faut pas le faire chier », il jette les affaires qui ne sont pas rangées par terre. Le 20/09/04 : le même homme fait la morale à une jeune fille.	C. P. compare l'émission de M6 avec celle de TF1 et dénonce par là l'exploitation de « trucs » pour faire de l'audience. **Le métadiscours est dénonciateur, il révèle qu'un phénomène isolé est en fait courant.**

	Description	***Analyse***
Judith Bernard	*Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 02/09/04 : Les élèves rient, les rires sont nuancés par la voix off. *Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 02/09/04 : Une élève qui est punie rit de sa punition. le 09/09/04 : des élèves rient pendant un chant. J. Bernard commente des images non référencées : Deux jeunes filles baissent la tête tandis qu'un homme dispute les élèves dans la cour. J. Bernard commente des images non référencées : une jeune fille se bat dans la classe, elle lance quelque chose sur une autre fille, elle rit en cours (placée au fond de la salle), elle lève la main, elle est assise sur une fenêtre, elle marche dans la salle de cours, accompagnée par une femme. *Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 09/09/04 : la jeune fille s'excuse en se retenant de rire. Elle adresse ses excuses aux autres élèves, aux professeurs, aux surveillants et aux insectes.	J. B. construit sa démonstration en partant de la devise du *Pensionnat* qu'elle considère comme point fondamental du contrat de lecture de l'émission « Discipline stricte et travail acharné triomphent de toutes les difficultés ». Elle recherche ensuite des éléments qui rentrent en conflit avec cette promesse, relevant les scènes de fou rire des élèves lorsqu'ils sont punis. Elle arrive donc a une contradiction entre ce qui est annoncé par le générique et ce qui est montré dans l'émission. Cette contradiction est le fruit de deux éléments : la mise en avant d'un héros rebelle et l'une utilisation involontaire, selon elle, de l'ironie (ce qui ne peut donc plus être de l'ironie...). **Le métadiscours a une prétention scientifique bien que les outils (analyse du contrat de lecture) ne soient pas nommés. Il est mêlé à du discours du profane car les sentiments de la journaliste y sont projetés.**

	Description	***Analyse***
	Expérimentation : des collégiens regardent des extraits du *Pensionnat* : ils rient alors qu'on entend crier un homme. Ils répondent aux questions du journaliste : Vous aimez bien quand Monsieur Navarron apparaît et les scènes où il apparaît ou pas ? Pourquoi ? Ce qui vous a fait rire, c'est pas l'autorité de Monsieur Navarron mais c'est la dernière réaction des filles ? *Le Pensionnat de Chavagnes* (M6) le 16/09/04 : des garçons soufflent dans des poumons d'animaux en cours. Les collégiens rient et donnent leur impression sur les images. La journaliste demande : Et vous pensez que de regarder L*e Pensionnat de Chavagnes* ça peut modifier votre propre comportement à l'école au collège ?	C'est une mise en scène de la réception de l'émission : le téléspectateur regarde les réactions de téléspectateurs type de l'émission analysée. Des gros plans sont utilisés pour souligner leurs réactions. La journaliste pose des questions dont les réponses sont attendues du fait de la forme affirmatives des questions. Par cette mise en scène, le téléspectateur peut croire avoir affaire à une expérimentation scientifique du type « analyse de la réception par son public cible du *Pensionnat de Chavagnes* » Il n'y a pas d'analyse des résultats, seuls des commentaires des invités. **Le métadiscours a une prétention scientifique sans en avoir les attributs. Il tient du leurre informatif.**

	Description	***Analyse***
Laurence Lacour	*Arrêt sur Images* (France 5) le 05/09/04 : Présentation de J. Bernard en tant que nouvelle chroniqueuse. *Arrêt sur Images* (France 5) le 25/05/03 : J. Bernard intervient en tant que professeur gréviste. *Arrêt sur Images* (France 5) le 14/09/03 : J. Bernard intervient en tant qu'intermittente du spectacle gréviste. *Arrêt sur Images* (France 5) le 19/09/04 : Chronique de David Abiker sur *Confessions Intimes*	L. L. revient sur des émissions précédentes pour relever et éclaircir les dires et les agissements des chroniqueurs, guidée par les critiques des téléspectateurs qui participent au forum de *Arrêt sur Images*. Elle applique son métadiscours sur le métadiscours de l'émission. **Ce métadiscours s'appuie sur des images témoins permet en fait aux journalistes et plus particulièrement au présentateur de revenir sur ce qu'il a dit. Il est légitimant. D'autre part, il entretient le leurre communicationnel qui veut que le téléspectateur puisse intervenir dans le discours de l'émission.**

2.1.2 Émission 2

	Description	***Analyse***
Générique	Enchaînement rapide de divers extraits utilisés dans l'émission sur une musique rapide. Le rythme des enchaînements ralenti un peu à la moitié du générique.	Appropriation du discours source par l'émission.

	Description	***Analyse***
Présentation : Daniel Schneidermann	Film *Outfoxed* réal. : P. Greenwald, 2004 : Un journaliste de Fox News et G. Bush discutent ensemble de leur vie, cette scène se passe avant l'interview proprement dite. Commentaire en off : « manque d'intégralité journalistique »	D. S. explique que les américains sont surtout informés par des médias comme Fox News dont les journalistes sympathisent avec les membres du gouvernement. Il juge l'extrait présenté. « charmant » **Le métadiscours a un rôle dénonciateur, il révèle et condamne les dérives Outre Atlantique d'une chaîne en utilisant un documentaire qui utilise lui-même un métadiscours dénonciateur.**
David Abiker	Retour de Cantat en France le 28/09/04 Les JT de midi, France 3 : « entouré d'une grande discrétion » TF1 : « discrètement » bruits des flashes en fonds France 2 : « histoire de semer la presse » JT du soir, France 3 : « n'a pas pu échapper aux médias » i télévision : les journalistes deviennent le sujet du reportage	D. A. rassemble les extraits des trois chaînes nationales et relève leurs points communs pour traiter de cette information. Il note l'évolution de ce traitement entre le journal du midi et celui du soir. Il met également en avant le choix de i télévision qui met le journaliste au centre du sujet. Il dénonce finalement le comportement des journalistes qui passe d'une volonté d'informer à un rôle de paparazzi **Le métadiscours met en évidence l'évolution du discours et du rôle des journalistes, il est dénonciateur.**

	Description	***Analyse***
Christelle Ploquin	Photo d'Émilie (peau claire) sur la couverture de *Télé Loisi*r du 27/09/04 comparée à une photo dans *Télé Star* du 02/09/04 (peau plus foncée) et à une image de la *Star Academy* (peau foncée)	C. P. compare deux photographie de la même personne mais qui ont un rendu différent au niveau de la couleur de sa peau. Elle interroge ensuite les personnes qui sont responsables du cliché faussé. Elle croise les diverses informations. **Le métadiscours est informatif et reprend la forme d'une enquête.**
Christelle Ploquin	*Complément d'Enquête* (France 2) le 20/09/04 : Soral donne son explication de l'anti-sionnisme, Dieudonné est en arrière plan	Soral accuse les journalistes de *Complément d'enquête* d'avoir fait un montage en sa défaveur, C. P. a contacté Soral et *Complément...* .Elle restitue et compare leurs dires. **Le métadiscours est également informatif et sur le mode de l'enquête, il apporte au téléspectateur une information qu'il aurait eu des difficultés à avoir par lui-même.**
Christelle Ploquin	*On ne peut pas plaire...* (France 3) le 26/09/04 : un avocat révèle que Carlier a travaillé pour un marchand d'arme saoudien, Carlier nie.	C. P. compare ce qui est dit pendant l'émission à ce que Carlier a déclaré dans *L'Humanité* (22/02/02). Elle corrige les imprécisions faites pendant l'émission. **Le métadiscours est informatif, il reprend la forme d'une enquête et veut mettre en garde contre les dangers du direct.**

	Description	***Analyse***
Giulia Foïs	G. Foïs commente en off des images de Rai Uno le 28/09/04 : images du présentateur de l'édition spéciale, des otages libérées, hommes politiques, le Vatican, les différents partis, liesse dans la rue, leurs mères et envoyé spécial à Bagdad *Porta a porta* (Rai Uno) le 28/09/04 : le présentateur demande dans un rire s'il y a eu une rançon, ce qui est infirmé par une personne du gouvernement Foïs commente en off : images du Journal de 20h de France 2 du 29/09/04 « la rançon de la liberté ». Journal de 20h (France 2) le 29/09/04 : interview d'un député italien, alliance nationale qui dit que payer une rançon a été utile. Rai Uno le 29/09/04 : interview de Benini, non traduite, qui répète chaque mot puis qui rejoue scène ou potage enlève son voile.	G. F. rend compte du traitement de cette information en Italie. Elle souligne qu'une question est soigneusement évitée, celle de la rançon payée. Quand elle est esquivée, elle est directement niée alors qu'en France, un responsable italien confirme qu'une rançon a bien été payée. Elle met également l'accent sur l'intervention originale de Benini. **Le métadiscours est d'abord informatif puis il devient dénonciateur : il compare comment une même information est traitée en Italie et en France et juge ceci en fonction de la déontologie.**

	Description	***Analyse***
Perrine Dutreil	P. Dutreil commente en off des images de *60 minutes* (CBS) du 08/09/04 : Dan Rather, documents inédits sur le traitement privilégié de G. Bush pendant son service militaire, un expert. Le 15/09/04, images de Rather et de la secrétaire qui n'a pas tapé ces documents. CBS, le 20/09/04, Dan Rather explique qu'il a fait une erreur en diffusant ces documents qui se sont révélés être des faux et s'en excuse. Fox News le 18/09/04 : interview poursuite à l'aéroport de Dan Rather sur cette affaire.	P. D. appuie ce qu'elle dit par des illustrations en image. Elle ne commente pas les extraits, ne fait que rapporter ce qui se passe ailleurs. L'extrait a pour fonction de lancer le débat entre les invités. **Le métadiscours est informatif. Il décrit au téléspectateur ce qui se passe aux États-Unis.**
Perrine Dutreil	*The O'Reilly Factor* (Fox News) le 21/09/04 revient sur l'affaire des faux documents et affirme que le *NY Times* et d'autres médias d'élite sont pro Kerry alors que cette émission propose des analyses neutres.	P. D. résume cet extrait. Ce dernier permet de faire la transition avec le discours du spécialiste sur les médias aux États-Unis. **Le métadiscours est informatif et l'extrait-exemple est le support d'un discours plus général.**

	Description	***Analyse***
Daniel Schneidermann	Visite du ministre irakien *The early Show* (CBS) le 21/09/04 : présentateur introduit discussion entre Bush et le ministre et relève que l'avenir de l'Irak est alarmant. Fox News le 21/09/04 : le ministre déclare qu'ils sont en train de gagner interview en direct du ministre au sujet des futures élections D. Schneidermann commente en off des images non référencées : un homme qui pleure vers une voiture et des hommes attachés aux yeux bandés.	D. S. compare le traitement d'une même information sur deux chaînes différentes. Il met en avant la différence de focalisation, de point de vue pour relater le même événement. **Le métadiscours est dénonciateur. Les téléspectateurs de Fox News seraient privés de certaines informations.**
Daniel Schneidermann	D. Schneidermann commente en off des images de Outfoxed : courses de chevaux, voitures, liasse de billet, homme qui vend des oeufs.	D. S. illustre ce qu'il dit par des images. **Le métadiscours est informatif.**
Perrine Dutreil	Outfoxed : interview d'anciens journalistes de Fox News qui expliquent comment ils étaient dirigés dans leur travail entrecoupés des notes qui confirment leurs dires recensement de l'emploi du « some people says » à Fox News.	P. D. résume les extraits qui suivent. D. S. introduit le débat avec un invité sur l'orientation de Fox News. **Le métadiscours est d'abord informatif puis dénonciateur : le journaliste juge de l'objectivité de la chaîne.**

	Description	***Analyse***
Perrine Dutreil	*Reliable Sources* (CNN) le 19/09/04 : interview d'un blogueur qui explique comment il a découvert que les documents sur Bush étaient faux.	P. D. présente l'extrait, le recontextualise. D. S. introduit le discours de l'expert des médias américains. **Le métadiscours est d'abord informatif (mise en contexte de l'extrait) puis il s'appuie sur cet extrait pour généraliser un phénomène courant aux États-Unis, les blogueurs.**
Perrine Dutreil	The *Daily Show* (Comedy central) le 24/08/04 : interview humoristique de Kerry.	P. D. remet en contexte l'extrait en présentant l'émission. Elle porte un jugement sur ce qui suit. D. S. oriente le débat, en se basant sur l'extrait, sur l'influence du rire en politique. **Le métadiscours informatif, il rapporte ce qui se passe à la télévision aux États-Unis : les démocrates axent leur communication sur l'humour**

2.1.3 Émission 3

	Description	***Analyse***
Générique	Enchaînement de divers extraits utilisés dans l'émission sur une musique rythmée et dans un rythme très rapide puis un peu moins rapide.	Appropriation du discours source par l'émission

	Description	***Analyse***
Présentation : Daniel Schneidermann	*Soupçons*, épisode 4 (Canal +) le 04/10/04 : un avocat plaide dans un tribunal.	D. S. replace l'extrait au coeur d'un problème déontologique « Faut-il autoriser le tournage et la diffusion des procès à la télévision ? » mais aussi, peut-on faire rentrer un vrai procès dans le format d'une fiction ? **Le métadiscours se veut dénonciateur, axé sur la déontologie.**
Maja Neskovic	*On ne peut pas plaire...* (France 3) le 10/10/04 : générique annonçant la participation d'une musulmane qui contourne la loi sur la laïcité à l'école. M. Neskovic commente sur le générique de fin. M. Neskovic commente sur des images de l'émission : Guy Carlier, le plateau, Elizabeth Tessier 12/14 (France 3) le 01/10/04 : une jeune fille en pleurs dévoile son crâne rasé avant de rentrer dans son lycée, le journaliste en off qualifie son geste de « médiatique » journal de 13 heures (France 2) le 01/10/04 : image de la jeune fille qui est interviewée et qui enlève son bonnet. Le journaliste en off explique que les médias ont été prévenus par le comité *15 Mars et Liberté*. (pro voile)	M. N. enquête sur l'épopée médiatique d'une jeune fille. Elle reprend les différentes apparitions de la jeune fille et met en évidence que France 3 ne donne pas toutes les informations nécessaires (les journalistes étaient prévenus de ce geste). Elle complète ses informations sur le comité en question et précise que certaines chaînes présentes ont choisi de ne pas diffuser ces images. **Le métadiscours est dans un premier temps informatif, reprenant la forme d'une enquête puis il devient dénonciateur, porte un jugement déontologique sur les images.**

	Description	***Analyse***
David Abiker	D. Abiker parle sur les images du générique de *Il faut que ça change* (M6) D. Abiker commente les images de l'émission : une femme ronde dans un magasin de prêt à porter, une autre femme (« Caroline, célibataire, incapable de garder un homme ») en train de s'habiller, une femme qui fait le ménage, un couple qui parle. *Il faut que ça change!* (M6) le 12/10/04 : une femme ronde qui boit du soda et mange, image commentée par une voix off « pulsions alimentaires »; une femme qui pleure « aider Caroline à reprendre confiance en elle »; une femme qui fait à manger pour son mari; une femme qui nettoie les toilettes sur une musique joyeuse « parti pour une journée de ménage » *Il faut que ça change!* (M6) le 12/10/04 : le psy explique à la mère que Caroline à la sensation que son père ne l'aime pas puis Caroline appelle son père pour lui dire. En off « Pour Nathalie, la responsable, c'est sa mère » la jeune femme appelle sa mère.	D. A. décrit le principe de l'émission. Il appuie ensuite son discours sur des extraits de l'émission. D. A. présente ensuite deux montages qu'il a construits et qui renforcent et justifient ce qu'il a dit avant. Il résume ensuite ce qui a été montré avant et critique l'influence de la télévision sur les personnes qu'elle filme. **Le métadiscours est fait sur le mode ironique et est dénonciateur. Ce n'est pas ce qui est montré, le fait de montrer qui est critiqué mais le fait de faire croire que l'émission est valable, est sérieuse.**

	Description	***Analyse***
Giulia Foïs	G. Foïs commente les images du journal de 13 heures (France 2) le 09/10/04 : J. Chirac et le président chinois passent les troupes en revue, il est accompagné par des chefs d'entreprise pour vendre des contrats industriels. Journal de 20 heures (France 2) le 09/10/04 : La journaliste indique en off qu'une vingtaine de contrats ont été signés. Chirac salue la foule avec sa femme, il visite une usine. G. Foïs commente des images de France 2 et de TF1 : des hommes signent des papiers et se congratulent. G. Foïs commente des images de CTV1 (chaîne publique chinoise), le 09/10/04 : J. Chirac le président chinois et les troupes chinoises. Images de France 2 : les chefs d'entreprise. Ils apparaissent en tout petit, au fond sur les images chinoises. G. Foïs commente des images de CTV1, le 09/10/04 : J. Chirac et le président chinois discutent ensembles, déclaration du président chinois, un réacteur présenté à la délégation. G. Foïs commente des images de CTV1, le 09/10/04 : J.M. Jarre prépare son concert, *Envoyé spécial,* images d'archives de son premier concert en Chine. CTV12 (chaîne publique chinoise), le 08/10/04 : un journaliste marche sur les	G. F. présente l'événement du point de vue français. Elle décrit d'abord les images. Elle met en avant le fait que les contrats signés entre la France et la Chine sont primordiaux. Elle compare ceci avec les informations chinoises, qui reprend les mêmes images mais ne mentionne pas les contrats industriels. Elle relève que les chaînes chinoises axent leurs informations sur la France sur la culture. **Le métadiscours est d'une part dénonciateur : comparer le traitement d'une même information par deux médias, et d'autre part il est informatif : il rend compte de ce qui se passe ailleurs.**

	Description	***Analyse***
Perrine Dutreil	P. Dutreil commente sur les images de *Soupçons*, épisode 2 (Canal +) le 07/10/04 : le générique, une maison en plongée, des photographies d'un escalier, d'une personne allongée avec du sang, du salon *Soupçons*, épisode 1 (Canal +) le 07/10/04 : images vidéo tournées par la police quand elle arrive dans la maison avec le son de l'appel téléphonique du mari de la victime qui est angoissé, qui pleure. P. Dutreil commente les images de *Soupçons* (Canal +) : un homme qui parle, puis, dans la rue entouré d'autres personnes, un autre homme, le premier qui cuisine, des jeunes hommes, des jeunes filles, des gens qui parlent autour d'une table, une photo, « chapitre 2 *secrets et mensonges* », des articles de journaux, plans sur un escalier, des images du procès.	P. D. donne les circonstances du procès en les illustrant par des images du documentaire. Elle diffuse ensuite un extrait qui n'est pas commenté et décrit des images du documentaire pour situer l'action et les personnages. Elle donne également, rapidement, des informations générales sur le film. Ces différents extraits servent à introduire le discours du réalisateur. **Le métadiscours est informatif : ce qui n'est pas « dit » par les images est dit par la journaliste.**

	Description	***Analyse***
Perrine Dutreil	*Soupçons*, épisode 2 (Canal +) le 07/10/04 : la défense énumère les différents éléments à leur disposition et disent s'ils sont bon ou mauvais. *Soupçons*, épisode 1 (Canal +) le 07/10/04 : le procureur montre des photographies du crâne de la victime.	P. D. présente l'extrait comme étant un exemple du travail de la défense. Il est donc représentatif. Elle le met en relation avec une entrevue avec le procureur. Elle note que sa participation au documentaire est limitée à son début. **Le métadiscours est informatif et également dénonciateur : le réalisateur a privilégié la place la défense. Il permet au journaliste d'embrayer sur les justifications du réalisateur.**
Perrine Dutreil	*Soupçons*, épisode 5 (Canal +) diffusion prévue le 21/10/04 : un repas de famille dans lequel Peterson (accusé) rit d'une blague qui a trait au procès.	P. D. juge la situation de tournage mais également les propos tenus par un des personnages « une blague d'un goût un peu douteux ». **Le métadiscours est doublement dénonciateur. Il remet en cause les conditions de tournage et les choix du réalisateur.**

	Description	***Analyse***
Perrine Dutreil	P. Dutreil commente les images de *Un Coupable idéal* (France 2) le 23/05/02 : un jeune homme noir, une femme morte, une maison, des personnes blanches, le procès. *Un Coupable idéal* (France 2) le 23/05/02 : le jeune homme écoute une femme noire pendant son procès et pleure. *Soupçons*, épisode 5 (Canal +) diffusion prévue le 21/10/04 : Peterson écoute, pendant le procès, l'enregistrement de son appel et pleure.	P. D. présente le documentaire de façon générale en s'appuyant sur des images du film. P. D. pointe une séquence du film très émotionnelle et la met en relation avec une séquence de *Soupçons* dont la thématique est similaire. **Le métadiscours est d'abord informatif puis devient dénonciateur : le réalisateur utilise des trucs pour créer de l'émotion.**
Perrine Dutreil	P. Dutreil commente des images non référencées : la salle d'audience. Pause sur une image du procureur qui parle avec une caméra en arrière plan.	P. D. recherche les caméras dans les images comme étant des indices d'une législation différente aux États-Unis. **Le métadiscours légitime le discours source comme étant le témoignage d'un fait de société, il est informatif.**
Perrine Dutreil	P. Dutreil commente des images de In the Jury room (ABC) le 10/08/04 : générique, l'accusé, le procès. *In the Jury room* (ABC) le 10/08/04 : les délibérations du jury : les jurés donnent leur ressenti sur l'affaire et donnent leurs conclusion : l'accusé est coupable.	P. D. présente l'émission en s'appuyant sur des images du film. D. S. pose alors un regard moraliste sur l'extrait « doit aller jusque là, filmer les délibération du jury ? » **Le métadiscours est informatif et dénonciateur : il révèle les dérives de ce type de documentaire.**

	Description	***Analyse***
David Abiker	D. Abiker commente des images non référencées : deux hommes côte à côte devant une table, une maison en plongée.	D. A. fait le lien entre ce documentaire et une fiction. D. S. repose la question de la moralité « est-ce qu'on peut mélanger le plaisir du spectateur à une vraie affaire criminelle ? » **Le métadiscours met l'accent sur l'intertextualité, le film est rattaché à des genres existants : il a donc une prétention scientifique puis il est a nouveau dénonciateur.**

2.1.4 Émission 4

	Description	***Analyse***
Générique	Enchaînement de divers extraits utilisés dans l'émission sur une musique rythmée et dans un rythme très rapide puis un peu moins rapide.	Appropriation du discours source par l'émission.
Présentation : Daniel Schneidermann	*Qui veut gagner des millions* (TF1) le 30/09/00 : un homme répond à une question et, avant d'en donner la réponse, Foucault lance la publicité.	D. S. présente un « truc » pour rendre les téléspectateurs plus réceptifs à la TF1 publicité mais il annonce également que le fonctionnement du cerveau est peut-être plus complexe qu'il n'y paraît. **Le métadiscours est exemplifié et a une prétention scientifique**.
Christelle Ploquin	13 heures (Europe 1) le 01/10/04 : P.	C. P. présente la situation dans

	Brett affirme être en compagnie des otages. 19 /20 (France 3) le 01/10/04 : l'envoyé spécial en Syrie explique qu'il a des informations non confirmées sur le retour des otages. JT de 20 heures (France 2) 01/10/04 : la journaliste n'en sait pas plus, la conférence de presse a été repoussée. JT de 20 heures (TF1) 01/10/04 : le convoi avec les otages auraient été stoppé par les américains. Europe 1 le 02/10/04 : Brett est en fait en Syrie et non en Irak. Invité commente images de France 2 et France 3 : Didier Julia traverse un hall d'hôtel avec un sac de voyage à la main puis monte dans une voiture. JT de 20 heures (France 2) le 04/10/04 : Julia est toujours à Damas, les journalistes tentent de l'interviewer.	lequel ce scoop prend place. Ce scoop est rapidement mis entre guillemets car l'information s'est avérée être fausse. C. P. suit l'évolution de l'information au cours de la journée à travers trois journaux. Elle met en avant les doutes qui l'entourent ce qui lui permet d'interroger l'envoyé spécial de France 3 sur ses méthodes de travail. C. P. introduit une nouvelle information (Europe 1), le journaliste de France 3 s'appuie sur des images pour raconter le départ de Julia. C. P. juge de « surréaliste » l'image de Julia qui n'est en fait pas parti. **Le métadiscours est informatif mais également dénonciateur : comment peut-on être sûr que les informations diffusées sont vraies, que doit-on dire aux téléspectateurs ?**
David Abiker	Traitement de l'affaire Julia : les titres des JT de France 2 et du 19 /20 de France 3 le 03/10/04, le passage à la question avec PPDA (JT de TF1) le 04/10/04, une chronique moralisante sur France 3 (le 04/10/04) Traitement médiatique de Barnier : les titres des JT de France 2, TF1 et France 3 le 05/09/04, TF1 explique en quoi consistent les résultats de Barnier: « a	D. A s'intéresse au traitement d'une information : il croise les différents éléments (titres, interview, chronique) qui vont tous dans le même sens : Julia a lamentablement échoué. Il le compare avec le traitement médiatique de Barnier, croisant également les titres et les développements : pour un résultat

	acquis un réseau de soutien de responsables politiques et religieux »	égal, l'action du premier est décriée tandis que celle du second est félicitée. **Le métadiscours est dénonciateur : il met en avant le fait qu'à une information équivalente peut correspondre deux types de traitement opposés selon les personnes mises en jeu.**
Info chrono : Perrine Dutreil	JT de 20 heures (France 2) le 03/09/04 : reportage dans le village de Malbrunot, interview d'une commerçante Mots croisés (France 2) le 13/09/04 : la constitution européenne, plateau majoritairement pro oui. P. Dutreil commente sur des images non référencées : des footballeurs aveugles, images de TF1 : une course avec des athlètes handicapés, images de France 3 : une judoka française et aveugle médaillée.	P. D. donne un exemple pour illustrer le peu de valeur informative de certains reportages, elle laisse au téléspectateur le soin d'approuver ou de réfuter son jugement. P. D. porte également un jugement « étonnant plateau » sur l'émission Mots Croisés, jugement qui n'est pas justifié explicitement. P. D. met l'accent sur le peu d'intérêt porté aux jeux para olympiques. **Le métadiscours est dénonciateur, il porte un jugement déontologique basé sur la qualité et la quantité des informations diffusées.**
Judith Bernard	J. Bernard commente sur des images de *Affaires de Famille* (M6) du 28/09/04 : une femme et une jeune fille maghrébines dans la rue, la jeune fille sur un plateau TV, un psychiatre. J. Bernard commente sur les images : le plateau, le présentateur, des invités avec	J. B. énonce des généralités sur l'émission en s'appuyant sur des images-exemples. Elle replace ensuite l'émission dans un genre « la télépsythérapie » et, repérant un motif récurrent, la mise en abîme, elle qualifie l'émission de

	en fond, sur un écran géant, le visage de la jeune fille; la jeune fille sur le plateau avec, en fond, le visage de la femme sur un écran géant; les spectateurs, les invités et en fond trois écrans géants avec des visages des gens sur le plateau. J. Bernard parle sur des images non référencées : Une femme est penchée sur un lit avec une peluche rose fluo, cette femme est en compagnie d'une jeune fille qui est allongée dans le lit; la femme est sur un écran géant derrière la présentatrice *Affaires de Famille* (M6) : la jeune fille explique que le comportement de sa mère s'est amélioré vis à vis d'elle après le reportage. Sa mère confirme. *Affaires de Famille* (M6) : la mère avoue qu'elle reproduit en fait les rapports qu'elle avait avec sa fille sur un de ses frères.	stéréotype. Elle donne différents exemples de mise en abîme dans l'émission. Elle explique ensuite comment la mise en abîme est utilisée en psychothérapie et comment l'émission l'utilise pour guérir ses invités. Elle donne ensuite un exemple qui montre les réussites et les limites de l'émission. Elle explique le fonctionnement et les conséquences de l'utilisation de cette figure. **Le métadiscours a une prétention scientifique : termes techniques, démonstrations et exemples sont convoqués pour décrypter l'utilisation et le fonctionnement d'une figure de rhétorique dans une émission télévisuelle.**
Maja Neskovic	*Qui veut gagner des millions* (TF1) le 30/09/00: un homme répond à une question et, avant d'en donner la réponse, Foucault lance la publicité.	M. N. annonce une analyse scientifique « premier cas que nous avons étudié ». L'extrait est en fait une mise en situation qui permet aux scientifiques d'appuyer leur discours sur un exemple concret. **Le métadiscours a une prétention scientifique, il se veut généralisant. Il traite essentiellement de la réception de l'image.**
Maja Neskovic	Journal de 20 heures (France 2) le	M. N. note l'évolution thématique

	08/09/04 : enchaînement des titres : Irak : départ des associations humanitaires, le film de la prise d'otage en Ossétie, service minimum au sujet des transports, incidents après la mort d'un enfant fauché par une moto. M. Neskovic commente sur des images de France 2 : un texte écrit en arabe, une explosion dans une ville, un homme avec une cagoule, une bâche avec une armature arrachées par le vent, le visage du présentateur souriant, un homme sur un marché qui vend des choux fleurs, un spectacle en tenue du 16ème siècle avec un mouton attelé. Journal de 20 heures (France 2) : le présentateur annonce la fin du journal et diffuse, avec sa voix en off des images de gens qui se font bronzer sur une plage, se baignent, mangent une glace.	du journal. Les premiers sujets sont durs alors que ceux placés à la fin du journal sont plus légers. D. S. relie ce qui est relevé ici avec le phénomène d'amorçage expliqué avant et embraye ainsi sur le discours des scientifiques. **Le métadiscours est avant tout informatif mais a également une prétention scientifique : il y a une recherche d'indices, la mise en évidence d'une évolution qui est replacé dans un contexte scientifique. La démarche du journaliste est appuyée par le discours du scientifique.**
Maja Neskovic	M. Neskovic commente un enchaînement de trois spots publicitaires pour Philips le 03/10/04 : une ampoule, un rasoir et un appareil d' échographies. M. Neskovic commente sur une publicité TPS le 03/10/04 : des personnes assises sur un canapé regardent un écran plat sur lequel s'inscrivent des noms de chaîne. *Capital* (M6) 03/10/04 : le présentateur annonce le sujet de l'émission (les écrans plats) avec en fond un écran plat. M. Neskovic commente des images de *Capital* : des écrans plats dans un	M. N. étudie les relations qu'il pourrait y avoir entre les publicités diffusées avant une émission et le thème de l'émission. Elle relève un rapport entre ces publicités et le sujet de l'émission. D. S. demande une explication au scientifique. **Le métadiscours a une prétention scientifique.**

	magasin.	
Maja Neskovic	M. Neskovic commente sur des images de TF1 : la météo, le présentateur du JT, son générique, les génériques de Sept à Huit, le *Droit de savoir*, *La Méthode Cauet* et *Confessions intimes*. M. Neskovic commente sur des enchaînements de publicités sur France 2, 3 ou 5 : publicité pour Renault, écran blanc, autre publicité. sur Canal plus ou M6 : publicité pour *Turbo.fr*, écran noir, publicité. Sur TF1 : publicité pour *Kellogs*, écran bleu, publicité. M. Neskovic commente sur des images de TF1 : publicité *Opel* (logo bleu), générique de la publicité (logo de la *Star Academy* en bleu), logo de la *Star Accademy* (en orange), sponsors : *Anaïs Anaïs* (noir et blanc), *Hollywood* (logo bleu), Bouygue (logo bleu et orange), *Nivéa* (logo bleu), *endémol* (logo bleu) puis images de l'émission : éclairages et décors orangés et bleutés	M. Neskovic pointe les éléments pertinents des images par rapport à son exposé. C'est à dire qu'elle élimine, met de côté ce qui va dans un sens différent de son analyse sans chercher à comprendre pourquoi tout ne rentre pas dans le schéma qu'elle a construit (*cf* publicité *Anaïs Anaïs* écartée car en noir et blanc). Elle propose donc une analyse superficielle de ces images. **Le métadiscours a une prétention scientifique alors qu'il est incomplet.**

2.1.5 Émission 5

	Description	***Analyse***
Générique	Enchaînement de divers extraits utilisés dans l'émission sur une musique rythmée et dans un rythme très rapide puis un peu moins rapide.	Appropriation du discours source par l'émission

	Description	***Analyse***
Présentation : Daniel Schneidermann	Publicité (*Bet*) chaîne américaine communauté noire le 25/02/05 : un livreur de pizza blanc amène une pizza à un noir.	D. S. attaque sa présentation sur un mode ludique, encourageant le téléspectateur à participer à l'analyse de l'extrait. Il donne alors les éléments qu'il fallait repérer. Il annonce une analyse socio-médiatique. **Le métadiscours est dénonciateur Il débute avec des apparences didactiques (participation du téléspectateur) puis enchaîne avec une analyse sociale de la télévision française.**
Christelle Ploquin	Vidéo de Florence Aubenas Journal de 20 heures (TF1) le 01/03/05 : PPDA explique pourquoi ils ne la diffusent pas. 19/20 (France 3) le 01/03/05 : la présentatrice dit qu'ils ont décidé de ne pas la diffuser. Journal de 20 heures (France 2) image de la vidéo avec en off la voix de la journaliste qui dit qu'ils ont décidé de ne pas la diffuser. i télévision le 01/03/05 : la présentatrice dit qu'ils ont décidé de ne pas la diffuser. i télévision le 01/03/05 : la journaliste explique pourquoi ils ont choisi de la diffuser, début de la vidéo.	D. S. présente la chronique sous un angle déontologique. C. P. rassemble les images des journaux qui ont choisi de ne pas diffuser cette vidéo puis celles des journaux qui ont changé d'avis. C. P. s'est renseignée quant aux motivations de ce changement d'avis. **Le métadiscours est informatif, il se fait sur le mode de l'enquête mais il est également déontologique (notons que A.S.I. a choisi de ne pas diffuser cette vidéo pour des raisons morales, et non parce qu'elle n'apporte rien au débat).**

	Description	***Analyse***
David Abiker	Face à face Raffarin / Julia Journal de 20 heures (TF1) le 02/03/05 : PPDA « demandé de coopérer » 19/20 (France 3) le 02/03/05 : la présentatrice « demander de collaborer » Journal de 20 heures (France 2) le 02/03/05 : la présentatrice « somme le député [...] de livrer toutes les informations » Journal de 20 heures (France 2) le 02/03/05 : Assemblée nationale, JP Raffarin officialise la coopération entre les sécurité extérieure et D. Julia, Julia dodeline de la tête. Journal de 20 heures (France 2) le 02/03/05 : Julia acquiesce aux paroles de Raffarin Journal de 20 heures (France 2) le 02/03/05 : Raffarin hausse le ton et conclut sur le fait qu'il ne doit pas y avoir de diplomatie parallèle, Julia sourit et la voix off « ce sera la seule réaction de D. Julia. »	D. A. relève des différences d'interprétation d'un événement entre les journalistes. Il reprend donc cet événement pour le décrire puis tenter de l'interpréter. Il découpe donc la séquence, reprend ce qui est dit et pose des hypothèses. Il ne valide pas ses hypothèses, porte un jugement sur l'image « réaction marrante » et sa conclusion dévie sur un autre sujet (de *savoir quelle est la nature de la relation entre Raffarin et Julia* il passe à *savoir si Julia est un personnage influant dans l'affaire Aubenas*). **Le métadiscours a dans un premier temps une prétention scientifique (mise en place d'un protocole d'analyse) mais il rejoint sur la fin le discours du profane (s'interroger sur ce que sait Julia)**

	Description	***Analyse***
Giulia Foïs	G. Foïs commente les images de Al Jazeera le 23/02/05 : générique, présentateur, images du parlement, journaliste qui parle avec des manifestants, foule de manifestants avec des drapeaux du Liban. Al Jazeera le 23/02/05 : discours d'un homme dans la rue devant un foule nombreuse sur l'indépendance. G. Foïs introduit les images de Al Jazeera le 23/02/05 : un homme déclare que le Liban n'a pas besoin de la Syrie.	G. F. rapporte comment une information est traitée par Al Jazeera. Elle note que les médias Français ont pris position vis à vis de cet événement tandis que ce médias ne fait que relater les faits. Elle soulève tout de même l'idée que l'importance de la place que l'événement occupe sur cette chaîne est elle aussi révélatrice d'une prise de position. **Le métadiscours est informatif : il rapporte comment une information est traitée par un média particulier, mais il est également dénonciateur (et teinté de déontologie) : est-ce qu'une non prise de position explicite est réellement un non prise de position ?**

	Description	*Analyse*
Christelle Ploquin : Info chrono	Journal de 20 heures (TF1) le 22/02/05 : « neige...en abondance » Journal de 20 heures (France 2) le 21/02/05 : « neige...en abondance » 19/20 (France 3) le 24/02/05 : « neige...en abondance » Journal de 20 heures (TF1) le 23/02/05 : « gros flocons en abondance » Journal de 20 heures (France 2) le 16/02/05 : « neige...en abondance » , une fraise qui évacue de la neige Journal de 20 heures (TF1) le 16/02/05 : « neige...en abondance », carte météo de l'Europe 19/20 (France 3) le 22/02/04 :« neige...en abondance » Journal de 20 heures (TF1) le 27/02/05 : un homme explique qu'il a été surpris par la neige un homme explique qu'il s'est bien habillé Journal de 20 heures (France 2) le 23/02/05 : une vielle femme dit que ça l'occupe de déneiger. 19/20 (France 3) le 22/02/05 : un vieil homme dit que ça arrive rarement. 19/20 (France 3) le 23/02/05 : l'envoyé spécial dit que le trafic est fluide. Journal de 20 heures (TF1) le 23/02/05 : l'envoyé spécial dit que le trafic est fluide. C. Ploquin commente les journaux de 20 heures de France 2 le 15/02/05 : *Canard enchaîné*, interview d'un PS	C. P. a construit un montage avec des extraits qui reprennent toujours les mêmes termes pour qualifier la neige. Elle « cite » également des reportages très illustratifs, des témoignages. Elle met en évidence la superficialité des informations. C. P. reprend le début du traitement de l'affaire Gaymard et compare France 2 et TF1. Elle souligne que TF1 a abordé très rapidement et de façon partiale cette affaire. En choisissant ces deux types d'extraits, C. P. met en fait en comparaison un événement météorologique largement traité avec un événement politique peu abordé. **Le métadiscours est informatif : combien de temps a été consacré à chaque sujet sur chaque chaîne, mais également dénonciateur : telle chaîne a parlé très peu de tel événement et telle autre beaucoup trop.**

	Description	***Analyse***
Sébastien Bohler	*1ère Compagnie* (TF1) le 18/02/05 : sur un fond vert camouflage, des tête apparaissent « Y a t-il un petit chef pour sauver la caserne ? » *1ère Compagnie* (TF1) le 18/02/05 : enchaînement de séquences où chaque petit chef est dégradé par le grand chef. *1ère Compagnie* (TF1) le 01/03/05 : enchaînement de séquence ou Douchka est mise en difficulté, est critiquée.	S. B. tente de mettre en place une analyse scientifique. En décrivant et expliquant des extraits il met à jour le fonctionnement de la 1ère Compagnie. Il le compare ensuite avec le comportement de poissons rouges et celui de personnages de jeu vidéo. Il tire enfin des conclusions sur la réception de l'émission en se basant sur les conclusions de l'expérience sur les personnages de jeu vidéo. **Le métadiscours a une prétention scientifique alors qu'il ne fait que convoquer des arguments d'autorité et n'analyse pas la réception réelle de l'émission.**

	Description	***Analyse***
Maja Neskovic	Noirs à la télé pour parler de Dieudonné. Tout le Monde en parle (France 2) le 26/02/05 : Ardisson a invité un auteur noir et l'interroge sur le pourquoi de son attitude. LCI, le 22/02/05 : la journaliste affirme que de nombreux mouvements noirs condamnent son attitude, un invité confirme. *On a tout essayé* (France 2) le 25/02/05 : Elie Semoun demande à un noir s'il se reconnaît dans son combat, ce dernier infirme. *Campus* (France 2) le 24/02/05 : SOS racisme va porter plainte contre lui à cause de ses propos. Journal de 13 heures (France 2) un auteur noir affirme qu'il reconnaît la douleur des juifs.	M. N. rassemble les extraits dans lesquels des noirs apparaissent pour donner leur avis sur le comportement de Dieudonné. Elle dénonce le fait que ces personnes ne soient médiatisées que lorsqu'il y a un dérapage d'un noir. Ils doivent en quelque sorte se justifier, se défendre d'avoir la même opinion car ils ont la même couleur de peau. **Le métadiscours est dénonciateur.**

	Description	***Analyse***
Maja Neskovic	M. Neskovic commente les images de France ô Martinique, 02/03/05 : générique du JT, présentateur, images nocturnes « Dieudonné agressé », conférence de presse de Dieudonné, interview d'un autre homme. M. Neskovic commente les images de France ô Martinique, 01/03/05 : une jeune fille qui se fait prendre en photo France ô Martinique, 02/03/05 : interview d'un comédien qui condamne l'agression de Dieudonné	M. N. s'appuie sur des extraits pour présenter le traitement médiatique en Martinique de l'agression de Dieudonné. Elle met l'accent, ainsi que D. S. sur le temps important consacré à cette information. **Le métadiscours est dénonciateur.**
Maja Neskovic	19/20 (France 3) le 10/05/01 : journaliste « l'esclavage a été reconnu comme crime contre l'humanité » , puis, interview d'un comédien noir donne son ressenti par rapport à cette loi. Journal de 20 heures (TF1) et de 13 heures (France 2) le 10/05/02 : les journalistes mentionnent rapidement cette loi.	M. N. rassemble les trois journaux qui traitent de cette information : elle met en exergue le journal de France 3 car c'est le seul qui développe l'information. Elle ne développe pas, D. S. donne la parole à C. Taubira (qui a fait voté cette loi) pour lui demander son sentiment sur ce traitement médiatique. **Le métadiscours est dénonciateur, sur le mode scientifique (comparaison quantitative) puis sur le mode profane (ressenti de l'invité).**

	Description	***Analyse***
Maja Neskovic	Noirs dans les camps nazis, 1994, réal. S. Bilé : témoignage d'un vieux noir allemand qui a été envoyé dans un camp de travail allemand.	M. N. diffuse un extrait d'un reportage qui n'a jamais été diffusé car il n'a intéressé personne. D. S. revient sur les raisons de cette non diffusion **Le métadiscours est informatif mais également dénonciateur : il juge déontologiquement le fait que ce film n'ait pas été diffusé.**
Maja Neskovic	Journal de 20 heures (TF1) 25/01/05 : reportage sur le livre de Bilé avec des images d'archives. Journal de 13 heures (France 2) 27/01/05 : entretien avec l'auteur sur le livre *Tout le Monde en parle* (France 2) le 22/01/05 : Ardisson présente le livre *Culture et Dépendances* (France 3) le 12/01/05 : présentation du livre	M. N. présente les différentes interventions télévisuelles de Bilé pour présenter son livre. Elle met en avant le fait que l'auteur axe sa communication sur un point du livre alors qu'il traite d'autres sujets. **Le métadiscours est dénonciateur.**
Maja Neskovic	M. Neskovic commente des images non référencées : recensement des noirs qui présentent des émissions (Charly, Sabine Quindou, Patrick Fandio et Sébastien Folin, Elizabeth Tchoungui, Magloire, Karine Lemarchand et Audrey Pulvar)	M. N. recense les noirs présentateurs d'émissions télévisuelles. Elle distingue ceux qui étaient là avant que le CSA n'instaurent des quotas. **Le métadiscours est à la fois informatif et dénonciateur.**

	Description	***Analyse***
Maja Neskovic	M. Neskovic commente des images non référencées : le public de chez Drucker, de *On ne peut pas plaire à tout le monde*, de *Combien ça coûte* et du *Vrai Journal*.	M. N. s'intéresse à la composition du public de plateaux télévisuels. Elle oppose les premiers extraits au dernier où des personnes de différentes couleurs de peau sont présents. **Le métadiscours est dénonciateur.**

La rediffusion d'extraits télévisuels, support de métadiscours[76].

Ce tableau a pour but de mettre en évidence quel type de métadiscours est suscité par la diffusion d'extraits d'autres émissions dans *Arrêt sur Images*. Nous avons repéré quatre modalités de métadiscours :

le métadiscours informatif : il est essentiellement descriptif, l'extrait a un rôle de témoin, de rapporteur, il fait souvent office de preuve qui n'est que très sommairement commentée.

le métadiscours à prétention scientifique : souvent incomplet, il a en général une dimension didactique; il faut expliquer au téléspectateur de quoi il s'agit, comment le discours, représenté par l'extrait, fonctionne. Il s'oppose au discours profane avec lequel il est fréquemment combiné. Ce fait révèle par ailleurs qu'il ne s'agit que d'une prétention scientifique

le métadiscours dénonciateur : c'est le plus fréquent. L'extrait peut faire office de flagrant délit, il révèle ce qui se passe « vraiment », met à jour les liens entre différents discours ou rapporte ce qui se passe ailleurs. Ce discours est généralement dicté par la déontologie.

Ces trois premières modalités sont les plus fréquentes, elles peuvent, pour un même extrait se succéder et se combiner.

Le métadiscours légitimant : c'est celui qui est pratiqué par les chroniqueurs de *Arrêt sur Images* sur le discours des chroniqueurs de *Arrêt sur Images*. Il est provoqué par un discours dénonciateur et revient sur ce qui a été dit pour le minimiser ou le justifier. Il entretient donc un leurre intercommunicationnel avec les téléspectateurs.

76 Initialement introduit lors du séminaire universitaire interne « *Quand la télévision parle de la télévision ou du métadiscours en spirale ; l'exemple de « Arrêt sur images,* Mitropoulou-Madelon, mars 2005 et par la suite développé dans Mitropoulou 2007, www.associazionesemiotica.it/ec/index.html.Le tableau que nous présentons ici a été réalisé par nous-même en fonction de nos hypothèses et de l'évolution de notre recherche. Il réunit par ailleurs l'ensemble des émissions *Arrêt sur Images* constitutives de notre corpus

2.3 La rediffusion comme répétition, un exemple de fonctionnement des passions

2.3.1 Une répétition particulière

Nous avons, dans la première partie, abordé l'étude des reformulations dans *Arrêt sur Images* dans une perspective interactionniste. L'enjeu était pour nous de démontrer que les reformulations n'étaient pas utilisée dans un but critique ou didactique mais plus pour prendre le pouvoir dans les interactions et séduire le téléspectateur. Nous nous intéressons ici à une reformulation bien particulière : la répétition. Si ce terme désigne, de façon très restrictive, la reprise d'un même mot ou d'une même expression, ce qui a pour effet soit d'insister et de mettre en valeur ce mot, soit de produire un sens nouveau, ne renvoyant à aucune des occurrences particulières du mot, la répétition désigne également l'expression d'un élément thématique unique par plusieurs séquences proches sémantiquement sans être identiques.

Le terme répétition vient du latin *repetere*, « aller chercher de nouveau », c'est cette origine que notre exemple illustre au mieux. Ainsi, la répétition que nous nous proposons d'étudier est d'un type particulier. Il s'agit de rediffusion d'extrait télévisé. *Arrêt sur Images* est retourné chercher, rapporte des choses qui ont déjà été dites et faites, déjà été entendues et vues à un autre moment par un autre public. Ce sont donc des reprises à l'identique qui ont la particularité de ne présenter que la répétition (l'élément répété et sa répétition sont disjoints). La re-diffusion est, de par son nom, intrinsèquement une re-prise. La diffusion (l'élément répété) peut être seulement présupposée, au contraire d'une répétition linguistique qui nécessite la co-présence du terme répété et de son occurrence pour devenir répétition. Cela dit, nous nous devons de nuancer le qualificatif identique : en effet, la longueur de la rediffusion et les troncatures éventuelles de l'extrait sont, somme toute, des modifications.

Nous postulons donc que les extraits diffusés dans *Arrêt sur Images*, reprises à l'identique mais coupées de leur contexte initial, replacées dans un nouveau flux télévisuel, sont ouverts à l'axiologisation, sont susceptibles d'être « jugés ». En effet, tout discours est une prise de position par rapport au monde perçu et vécu et de fait, rediffuser des extraits place ces extraits dans un discours nouveau, discours dans lequel son énonciateur se manifeste. Comme nous l'avons remarqué précédemment, la rediffusion d'extrait télévisuel est généralement déclencheur d'un commentaire dénonciateur, basé sur la convocation d'une déontologie médiatique. L'étude de la manifestation des passions permet de comprendre cette prise de position et permet donc de définir l'énonciation produite dans *Arrêt sur Images*. Nous avons choisi de ne pas aborder ici les extraits diffusés dans *J'ai mes Sources* car, au contraire de

Arrêt sur Images, ces extraits ne sont pas re-diffusés : ils précèdent en général la diffusion, ce qui modifie la perception que les auditeurs peuvent en avoir.

Nous nous sommes donc intéressée au rapport qui se nouait entre les journalistes-chroniqueurs et l'image rediffusée ainsi qu'entre les téléspectateurs et l'image. Ainsi, la répétition d'une part, serait productrice de relations objectivantes, centrées sur l'objet de savoir et d'autre part, elle permettrait, par le biais des surdéterminations telles que la manipulation de passer à des relations subjectivantes (*cf. infra* sur les passions). Autrement dit, les répétitions joueraient un rôle décisif dans la mise en place d'une relation privilégiée entre les journalistes et les téléspectateurs, contribuant à la spécificité de l'écriture de *Arrêt sur Images*.

2.3.2 En quoi la rediffusion est-elle une répétition pathémique ?

Nous avons choisi de nous concentrer sur un exemple de rediffusion d'extrait : *Qui veut gagner des Millions*. Il a été diffusé dans l'émission du 10 Octobre 2004 intitulée *Préparation des cerveaux, comment ça marche.* Il se situe au tout début de la quatrième émission constitutive de notre corpus (*cf.* tableau, fond gris). Il est inséré dans la présentation du thème général, présentation faite par Daniel Schneidermann. Le locuteur *Arrêt sur Image,* par le biais de l'énonciateur Daniel Schneidermann est donc ici notre S_1, S_2 est le public, les téléspectateurs de *Arrêt sur Images* et l'objet de valeur, la quête première de cette émission est comme son titre l'indique, d'expliquer les mécanismes du cerveau.
Le premier effet de la répétition (de la rediffusion d'un extrait) est d'amener, ici et maintenant, un avant et un ailleurs. Elle projette donc le téléspectateur de *Arrêt sur Images* dans une « autre » réalité, celle du téléspectateur premier de *Qui veut gagner des Millions*. Or, le téléspectateur de *Arrêt sur Images* ne reçoit pas cet extrait de la même façon que celui de *Qui veut gagner des Millions.* Comment sa perception est-elle modifiée ?
Cet extrait peut d'abord être considéré comme un élément pédagogique. Daniel Schneidermann montre à son public de quoi il parle. Mais le présentateur n'exploite pas les caractéristiques de l'extrait pour appuyer son discours : l'extrait est en fait très peu décrit, il est seulement commenté et sert d'illustration particularisante.
En fait, cette rediffusion permet d'établir une relation particulière entre le téléspectateur et le présentateur en mettant en évidence la relation entretenue entre le locuteur et l'objet de son discours, les médias représentés par cet extrait. Un objectif second vient se greffer sur la quête

première : dénoncer les « grosses ficelles » que TF1 utilise pour capter ses téléspectateurs. L'extrait est donc utilisé pour pousser le téléspectateur à adopter le point de vue de Daniel Schneidermann, lui « faire croire ».

L'extrait est encadré par deux commentaires qui mettent en place une axiologisation et donc qui conditionnent sa réception. Avant sa diffusion, le présentateur fait explicitement référence à la célèbre phrase de Lelay qui a scandalisé le monde des médias : « Bonjour pour préparer les cerveaux humains à recevoir les messages publicitaires, puisque telle est la mission de la chaîne TF1 selon son patron, apparemment, les vieilles recettes semblent toujours les meilleures. » S'ensuit la diffusion de l'extrait de *Qui veut gagner des Millions* et après : « Donc voilà, un bon vieux suspens, apparemment ça paraît simple mais mais mais le cerveau humain est une machine sophistiquée et sa préparation est peut-être plus complexe qu'elle n'y parait... »

Daniel Schneidermann souligne que le but de TF1 est de sensibiliser ses téléspectateurs à la publicité (ce n'est donc pas de les distraire) et que pour ce faire, la chaîne utilise une méthode ancienne et connue, très simple : créer du suspens. Ces commentaires sont évidement négatifs, dysphoriques. Nous pouvons ainsi retracer l'axiologie sur laquelle se base le présentateur pour faire ses commentaires dans un tableau récapitulatif

Axiologie	**Euphorie**	**Dysphorie**
Thème	Explication	Préparation des cerveaux
Figures	Culture Reflexion Nouvelles méthodes ? Être Compliqué	Nature Jeu Vielles méthodes Paraître Simple

Réalisé d'après un tableau proposé par Hébert (2006)

L'intensité de l'axiologisation est également marquée au niveau visuel et/ou non verbal. Le choix de l'extrait permet de créer un contraste très fort entre ses caractéristiques formelles et celles de l'émission dans laquelle il est rediffusé. Il s'agit d'un jeu télévisé avec une configuration de plateau particulière (candidat et présentateur au centre, public autour), une question est posée, question à laquelle le candidat répond mais la solution n'est pas donnée, les couleurs du plateau sont sombres (bleu nuit), la musique est forte, anxiogène, les gros plans foisonnent et enfin, le jeu est interrompu par une coupure publicitaire. La dysphorie exprimée verbalement par Daniel Schneidermann est d'autant plus forte que l'extrait s'oppose visuellement à l'émission dans laquelle il est diffusé. Or,

> « une scène fortement investie d'un point de vue axiologique et affectif est remaniée, segmentée, et l'accent d'intensité affectif est déplacé d'un segment de la scène à un autre ; cette dernière est ensuite extraite, et, tout comme dans une synecdoque, elle vaut pour l'ensemble de la scène, et comme dans une antonomase, elle vaut comme meilleur exemplaire de toutes les occurrences possibles de cette scène. » (Fontanille, 1999, 2003 : 233)

Cet extrait peut donc devenir l'emblème des émissions de TF1. Il est proposé comme un modèle de fonctionnement.

Le téléspectateur de *Arrêt sur Images* est pris dans et par le discours de l'émission. Du fait de la rediffusion, il est poussé à se mettre dans la position du récepteur premier du jeu mais, du fait du discours encadrant, il est forcé à adopter un certain point de vue par rapport à cet extrait, il est dans une position méta. Or, si le téléspectateur adhère au discours énoncé par l'émission, s'il devient un énonciataire, s'il se laisse manipuler, les liens entre eux se resserrent, leur relation s'en trouve renforcée.

2.4 Conclusion

Certes, la rediffusion d'extraits peut, dans certains cas, permettre de construire un discours didactique. La répétition est alors un support qui donne à voir le fonctionnement des images. Mais dans ce cas précis comme dans beaucoup d'autres tirés de cette émission, la répétition a une toute autre fonction. Elle renforce dans un premier temps le point de vue de l'énonciateur et appuie dans un second temps son vouloir persuasif, en transformant la relation objectivante, centrée sur l'étude des médias en une relation subjectivante surdéterminée par une manipulation.

La répétition, en tant que rediffusion d'extraits télévisés, permet de mettre en place une relation particulière entre les journalistes et leur public : l'extrait est offert en jugement, il n'est plus à prendre en tant que tel mais comme un élément par rapport auquel il faut se positionner. Et la différence entre cette attitude réceptive et celle des téléspectateurs premiers de l'extrait renforce la complicité et le sentiment de supériorité (dû à la position méta) des journalistes et de leur public. Mais nous reviendrons sur ce point dans le troisième chapitre.

Nous pouvons pour l'heure nous interroger quant au but premier des journalistes de *Arrêt sur Images* mais aussi de tous les producteurs de discours médiacritiques : ne serait-il pas de faire adhérer le plus de téléspectateurs à leur discours plus que de critiquer les médias ? Ne serait-il

pas, sous couvert d'analyser les médias, de mettre à jour leur fonctionnement, de produire et de diffuser un discours convenu, c'est à dire conforme à la Doxa, qui légitimerait en soi les médias eux-mêmes ? La partie qui suit s'attachera donc à comprendre quels types d'objets sont présentés dans ces textes et comment ils sont évalués.

3. CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉ

Le contraste, comme nous l'avons vu précédemment permet de souligner de quoi l'énonciateur veut se détacher, se distinguer. Il construit son image « par rapport à ». Les textes que nous étudions présentent donc de forts contrastes mais restent globalement homogènes.

3.1 La discontinuité, vectrice de contraste, génératrice de passions

Comme nous l'avons déjà précisé (*cf. infra*), les interrelations entre sujets et objet se font en fonction du vouloir (être conjoint ou non) du sujet envers l'objet ou l'autre sujet (ou une identité du sujet lui-même), de sa quête. Elles impliquent donc un *devenir.*

Le *devenir* est un déséquilibre positif des tensions qui permet la scission de la masse phorique et ainsi, l'émergence de la signification. Ce n'est pas seulement le passage d'un état à un autre. C'est une évolution, certes, mais c'est aussi une orientation, la mise en place d'une tension fiduciaire, d'une direction (Greimas - Fontanille, 1991 : 21-43).

C'est en cela que chacun des textes étudiés tend vers un but (paraître critique) mais qu'au niveau local, ce but s'efface au profit d'autre chose : être drôle, être savant, être scientifique...

Dans le cas qui nous intéresse, le sujet s'exprime par le biais des textes médiatiques : la rédaction de *Arrêt sur Images*, les animateurs de *Big bang Blog*, François Gorin pour *La Lettre à Zélie* et la rédaction de *J'ai mes Sources*. L'objet « médias » comme l'objet « paraître critique » motivent ces sujets. Ils sont donc, quand il s'agit de « paraître critique » en disjonction avec ce qui, dans leur discours, représente l'objet « média » : les extraits d'émissions critiquées, les récits mettant en scène des actions problématiques, certains intervenants... en somme, tout ce qu'ils ne veulent pas être, ce qu'ils se défendent d'être. Ces sujets sont par contre en conjonction avec ce à quoi ils aspirent, qui peut être aussi bien représenté par des attitudes, des invités reconnus, légitimés, des citations... Parfois, ce *vouloir être* est signifié en creux par une opposition marquée avec les objets dont ils se disjoignent. Le destinateur est celui qui pousse le sujet à agir, le destinataire est en général le bénéficiaire de cette action. Ici, nous éprouvons quelques difficultés à définir qui est qui. En effet, le destinateur peut tout aussi bien être le sujet lui même que le public à qui il s'adresse et il en va de même pour le destinataire. De fait, le public de ces textes réclame un discours critique sur les médias, il pousse donc les sujets à produire des textes critiques à moins que ce ne soit les sujets qui aient suscité chez leur public l'envie de lire, écouter, regarder de tels textes. De

même, le public est, parce que les textes lui sont adressés, bénéficiaire. Il apprend, il est en quelque sorte transformé par le texte, son état évolue. Et l'émetteur est lui aussi bénéficiaire de la conjonction entre ce qu'il est et ce qu'il aspire à être : son image et donc son statut évolue. Le sujet est aidé dans sa quête par des éléments adjuvants : faire référence à son expérience, se moquer, recevoir des avis qui confirment son point de vue... et limités par des éléments opposants : des invités critiques, la rubrique du médiateur, les interventions contradictoires des blogueurs...

Or, nous avons constaté que le dispositif mis en place par ces textes était trompeur. La critique des médias faite par ces textes est en réalité trop superficielle et elle ne permet pas au public d'apprendre à critiquer à son tour les médias. Le *vouloir* du sujet n'est plus (n'a sans doute jamais été) d'*être* mais de *paraître* critique. Et c'est en cela que ces textes sont mensongers : ils donnent l'image de ce qu'ils ne sont pas, ils se prétendent critiques. Aussi, et nous l'avons déjà souligné dans l'étude de la critique dans *Arrêt sur Images*, les opposants sont régulièrement utilisés par les sujets pour renforcer leur image critique. Ils ont l'apparence d'opposants, ils contredisent dans la forme le discours des sujets mais leur action est annihilée soit parce qu'ils ne contredisent pas vraiment soit parce que leur discours est très rapidement mis hors jeu. C'est ce que nous essayerons de démêler en appliquant à ces discours d'une part une analyse thymique[77] qui fera ressortir les figures[78] et les thèmes abordés ainsi que l'axiologie qui leur est associé. D'autre part, nous replacerons sur un carré véridictoire[79] ces discours pour évaluer en quoi ils semblent mais ne sont pas.

3.2 *La Lettre à Zélie* : oscillation thymique et actancielle

Nous nous sommes intéressée ici aux objets médiatiques évoqués dans la *Lettre à Zélie*. Ainsi, François Gorin évalue les phénomènes médiatiques en faisant évoluer son point de vue : il modifie le sujet évaluateur, son évaluation (elle a généralement lieu en deux temps). Les tableaux ci-dessous ont pour enjeu de mettre à jour l'évolution du point de vue des différents actants dans *La Lettre à Zélie.*

77 Évaluation d'un objet selon une axiologie qui about it à un jugement euphorique ou dysphorique

78 Définies par opposition au thème (aspect conceptuel), les figures sont tout ce qui relève de la perception (Courtès, 1991 : 1663)

79 Carré sémiotique articulant l'opposition être/paraître (Hébert 2006)

Évaluations thymiques des objets du discours dans *La Lettre à Zélie*[80]

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2975	1 (l 4)	On	Marie Drucker	-		« C'est fichu », » peine perdue », « goût bizarre », « l'affaire »...
	2 (l 14)	Nous	JT avec M. D.	+	-	« ça nous laisse quelques JT avec elle » puis « Avec aussi le goût bizarre », « - connivence dont on la sait capable »
	3 (l 31)	Je	JT sans M. D.	+	-	« renouerai avec Soir 3(...) politique », puis « râlant (...) contre « le gus qu'on nous a mis à la place » »...
	4 (l 46)	Il (Sarkozy)	Moue de M. D.	-		« trouvée (...) subversive »
	5 (l 57)	On	Presse people	+		« on apprend », « rendre hommage », « zèle », « ça l'humanise »
	6 (l 58)	Zélie	Lire la presse people	-		« Ne ricane pas »
	7 (l 65)	On	Transparence de M. D.	+		« louer »

Ici (annexe 25), François Gorin envisage la question de la liaison entre Marie Drucker, une journaliste, avec François Barouin, un homme politique. A travers cet exemple, il pose le problème des rapports entre les médias et le pouvoir. Ce sujet touche donc à la déontologie de la profession (doit-elle ou non continuer à présenter le journal télévisé pendant la période électorale, son compagnon étant directement impliqué par cette actualité). Gorin fait donc subir à son objet une analyse thymique. Si le fait que Marie Drucker soit la compagne d'un homme politique est plutôt perçu négativement par « on » et que ses dernières apparitions dans le journal télévisé de France 3 sont appréciées mais rapidement entourées de suspicion, son remplacement, d'abord salué positivement par « je », est vite dénigré. Gorin s'inclut donc dans un jugement paradoxal : il associe des valeurs positives à la mise en retrait de Marie Drucker tout en considérant négativement son départ.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2977	1 (l 1)	Je	Manif éclair	+		« difficile à refuser », « bien au chaud », « - bel avenir », « ça ne te bouffe pas la journée »...
	2 (l 27)	Marchands	Manif éclair	-		« râler », « privés de l'impact de ces spots de pubs »
	3 (l 29)	On	PPDA, Pujadas	-		« punis » « manie de débiter tous les titres »
	4 (l 33)	Téléspectateur	Météo	+		« ce qui risque de manquer le plus », « pour tout savoir », « poésie post moderne »
	5 (l 36)	Terrien	Manif éclair	+	-	« ça nous paraitra normal » puis « manquer », « douloureuse incertitude »
	6 (l 58)	Auteur	L'humain	-		« paradoxal »
	7 (l 64)	On	Télévision	-		« choses effrayantes », « ça fichait les jetons »

Ici aussi (annexe 27), nous retrouvons la figure du téléspectateur, être humain paradoxal, écartelé entre ce qui est bien, ce qu'il faut faire et penser, en fonction de son éthique et ce qu'il

80 Nous nous inspirons ici d'un tableau construit par Hébert (2006).

aime. Dans cet article, si Gorin s'inclut également dans la masse des terriens qui aime la météo à la télévision, il se place au dessus d'eux pour les juger.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2978	1 (l 5)	Nous	Devoir d'électeur	-		« petit côté régressif », « application scolaire »
	2 (l 14)	Grand monde	Campagne élections	-		« n'amuse pas grand monde » « nous rend nerveux »
	3 (l 25)	Je	Stade 2	+	-	« petits plaisirs », « gentils beaufs endimanchés, puis « « m'a pris en traitre »
	4 (l 34)	Journalistes sp	Pastiche campagne	+		« ça les fait bien rigoler », « super, le sujet décalé », « yeux de Gérard Holtz en re-pétillent »
	5 (l 38)	Auteur	Les camarades	+	-	« recommandé par nos experts » puis « le dérapage imminent »
	6 (l 62)	Auteur	Langue de VIP	+	-	« politiquement non suspecte », « nouveauté », « vent de morale » mais ironie ?

Cet article (annexe 28) traite quant à lui de la place que prend la campagne électorale dans les médias et plus particulièrement à la télévision. L'idée développée est que cette actualité prend justement trop de place et tous les programmes sont évalués en fonction de leur rapport avec cet événement.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2979	1 (l 14)	Je	Docu sur Jim Jones	-		« encore sous l'influence »
	2 (l 25)	Rescapés	Jim Jones	-		« fou furieux abusant de son pouvoir »
	3 (l 29)	Auteur	Jim Jones	-		« côté « joueur de flûte de hamelin » », « -histoir plus macabre »
	4 (l 32)	Film	Jim Jones	+	-	« pasteur ami des noirs » puis « guide lumineux d'un phalanstère marxiste »
	5 (l 36)	Auteur	Reconstitution	-		« manie », « entre le rayon B des séries et la téléréalité », « le vrai Jim Jones (...) le faux »
	6 (l 50)	Auteur	Etats-Unis	-		« le plus simple (...) un individu », « coin perturbé de la psyché »
	7 (l 69)	Auteur	Automobilistes	-		« comme en transe », « sectes étranges »

François Gorin consacre sa lettre (annexe 29) à un docufiction sur le gourou d'une secte. Si son attention se porte dans un premier temps sur le documentaire, le journaliste-critique est rapidement tenté de juger le personnage lui-même, endossant tour à tour le point de vue de ses adeptes, le sien et celui des réalisateurs du film pour finalement s'intéresser à la société en général : le rôle des États-Unis dans l'émergence des sectes et la comparaison entre les automobilistes et les adeptes d'une secte.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2980	1 (l 1)	Auteur	Phénomène Piaf	+		« trois bons kilos de litérature », « pas mal pour une chanteuse morte »
	2 (l 11)	Auteur	Piaf à la TV	-		« dit avoir pleuré (...) le ton goguenard », « -quoi de plus éloigné qu'elle (...) que la Piaf », « grand karaoké à thème »
	3 (l 39)	Auteur	Marion cotillard	+	-	« très mignone », « c'est piaf version pou-pée » puis « on croirait qu'elle a eu comme une apparition »
	4 (l 51)	Piaf réssuscitée	TV	-		« pétrifiée sur son canapé », « s'étrangle (...) la télé »...

Une des caractéristiques de la *Lettre à Zélie* est de coller à l'actualité. C'est donc naturellement que le film sur Piaf est traité ici (annexe 30), avec tout son contexte médiatique. Gorin juge le phénomène sociétal, médiatique mais aussi son incarnation (Marion Cotillard). Il appuie ses jugements en finissant par convoquer un argument d'autorité : le jugement de Piaf elle-même. C'est la surmédiatisation, l'exploitation à l'extrême du mythe et finalement la non correspondance entre ce qu'il était et ce qu'on en fait actuellement qui gêne Gorin. Le journaliste met le doigt sur une des dérives de la société médiatique : l'exploitation sans conscience, autrement dit, Gorin ressort l'argument éthique pour juger ce phénomène.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2981	1(l 6)	Tu (Zélie)	Sondages	-		« on en est gavés »
	2 (l 7)	Auteur	sondages	+		« des efforts de fantaisie »
	3 (l 11)	On	sondages	+		« on en voulait encore »
	4 (l 12)	Presse	sondages	+		« les consomme avec appétit »
	5 (l 13)	On	sondages	-	+	« manipulés » mais « on ne sais jamais trop par qui » et « on dit du mal » mais « ils nous manqueraient »
	6 (l 16)	Auteur	sondages	-		« les instituts sont des institutions » « ça n'entame que moyennement sa crédibilité »
	7 (l 20)	On	Sondeur	-	+	« en lui rappelant (...) avec un soupçon d'i-ronie » puis « on le consultait (...) avec le plus grand sérieux)
	8 (l 27)	On	Journaliste politique	-		« soporifiques » mais « auréolés de gloire » puis à nouveau « cette engeance », « pris en flagrant délit »
	9 (l 33)	Auteur	Duhamel	+	-	« jeune homme », « l'air du bon élève » puis « la stupeur », « un autre choc »
	10 (l 46)	Duhamel	Antan	+		« on ne risquait pas de se faire cafter sur Internet », « les journalistes n'étaient pas (...) faux-culs »
	11 (l 63)	Sinclair	Chroniqueuse	-		« une greluche », « humour à deux balles »

Les sondages sont le thème principal de cette chronique (annexe 31). Ils sont décriés par Zélie en raison de leur abondance mais appréciés par l'auteur, « on » et la presse dans un premier temps. Dans un second temps, « on » revient sur son jugement, les accusant d'être manipulés. Ce revirement est très bref, Gorin suggérant que « on » ne peut se passer des sondages et des

sondeurs. A nouveau, il aborde le thème des relations entre les journalistes et les politiques en traitant du cas Duhamel. Celui-ci est d'abord considéré par l'auteur comme ennuyeux car journaliste politique, puis, l'homme est jugé positivement jusqu'à ce qu'il révèle ses intentions de vote. Gorin prend ensuite la voix de Duhamel pour regretter l'ancien temps.

		Sujet	Objet	Évaluation 1	Evaluation 2	Justification
2983	1 (l 4)	On	Obésité	-		« touche surtour les « couches défavorisées », « la mauvaise graisse », « c'est la faute des trop gros »
	2 (l 18)	Nous	La publicité	-		« pour nous persuader d'acheter des aliments néfastes », « sans scrupules », « -lendemains boursoufflés »
	3 (l 25)	Auteur	Sous-titrage de la pub	+	-	« idée géniale » puis tout de suite « pas très spectaculaire », « modeste bandeau », « accidentels et monotones »
	4 (l 48)	Auteur	On	-		« prend le téléspectateur (...) publicité sournoise »
	5 (l 50)	Auteur	JT sur un obèse	-		« enfoncer le clou », « et vas y les bourrelets plein l'écran, le gamin filmé comme »
	6 (l 66)	Auteur	Son déménagement	-		« goût amer de purge parasitaire »

Cet article relate les impressions de l'auteur sur les rapports ambigus entre la publicité, et la télévision de manière plus générale, et la diététique. L'obésité et la publicité sont associées dysphoriquement. Les sous-titrages des publicités, avertissant des méfaits de certains produits alimentaires sont d'abord évalués euphoriquement puis, jugés peu efficaces, ils sont, ainsi que le « on » qui les a imaginés, dévalorisés.

3.3 Conclusion

Les thèmes abordés dans ces lettres collent à l'actualité. Cette première constatation nous conduit à la réflexion suivante : la télévision est devenue un sujet d'actualité à part entière, ce qui non seulement confirme mais aussi renforce sa place dans la société. Gorin propose des textes polyphoniques, dans lesquels plusieurs poins de vue, évaluations, se succèdent, se contredisent... C'est en cela que la *Lettre à Zélie* se rapproche de la critique, dans la mesure où un débat critique sous-jacent se dessinerait entre l'actant François (qui a le rôle de téléspectateur moyen) et le sujet Gorin (qui met en évidence les contradictions qui traversent les réflexions de François), entre deux voix différentes dont la cohabitation ne peut être résolue que pas l'interprétation ironique.

Le sujet fait varier l'évaluation thymique des objets tout en changeant de point de vue. Son imaginaire semble contenir, comme le notent avant nous Greimas et Fontanille (1991), toute une « population actancielle ». Ils auraient intériorisé un véritable jeu actanciel qui permet de

mettre la passion en scène. Ainsi, Gorin va porter la voix de plusieurs personnages : Zélie, les téléspectateurs, ses lecteurs... il met en place un « simulacre passionnel ». Cette instabilité montre, comme le soulignent Greimas et Fontanille (1991 : 43-66) que deux univers sémiotiques sont dissociés : les sujets résultent à la fois des modalisations acquises dans le parcours génératif de la signification et des modulation de la tensivité. Or la masse thymique persiste à travers les transformations du sujet et lui permet de projeter des représentations actantielles et modales complexes, de se représenter comme une structure mixte.

4. CONCLUSION

Soit, *Arrêt sur Images*, *Big Bang Blog*, *J'ai mes Sources* et *La Lettre à Zélie* sont très différents, du fait des médiums différents qui les supportent. Cela dit, tous ces textes présentent une stratégie commune : parce que leur action est dirigée sur un objet (les médias) dans le but d'atteindre, à travers cet objet, un sujet, elle met en oeuvre des programmes narratifs.

Ces programmes narratifs sont évalués et cette évaluation révèle des contrastes. Ces contrastes sont introduits par la diffusion d'extraits, certains invités, certains poins de vue rapportés qui représentent l'objet critiqué : les médias. Les contrastes mettent en évidence le point de vue du destinateur et renforcent son action à l'encontre du destinataire, mettant en évidence (et par comparaison) l'axiologie associée aux médias et celle véhiculée par le texte médiacritique.

Plus les contrastes sont violents, plus ils permettent au destinataire de réagir. Aussi, le destinataire est poussé à juger, à se positionner par rapport à cet objet représenté et de fait, par rapport à l'image en creux du destinateur. Le destinataire est manipulé par le destinateur, il est contraint par le texte à réagir. En somme, le destinataire est poussé à adopter le comportement du destinateur, à le rejoindre dans sa position « méta ». Mais nous reviendrons sur les relations entre le destinataire et le destinateur dans le dernier chapitre.

Nous avons constaté que ce type de discours, (du fait de leurs supports ?) ne prenaient pas de recul vis à vis de leur objet. Les mass médias contraignent à l'immédiateté et à la réactivité. C'est à dire que les sujets abordés sont toujours actuels. Cette caractéristique nuit sans doute à l'analyse d'une part et d'autre part renforce le lien avec le public. En effet, ce dernier est immergé dans l'univers évoqué par la médiacritique métadiscursive. Il est donc plus enclin à réagir, à avoir une opinion sur la question, que si les discours médiacritiques traitaient de sujets plus anciens, oubliés. Aussi, cette prédominance de l'actualité met en avant une idéologie qui sous-tend ces discours : la télévision influence la société. Ceci n'est pas faux mais il ne faut pas pour autant oublier que la société influence elle aussi la télévision.

Les contrastes mettent également en évidence les changements de points de vue et du coup, les variations de l'évaluation thymique des objets. Le genre médiacritique se définit donc en partie avec l'étude des contrastes : ils soulignent ce que ces discours ne sont pas pour signifier ce qu'il voudraient être. Or, en voulant acquérir une image critique, les textes médiacritiques produisent et diffusent des discours convenus sur les médias. Autrement dit, au lieu de vouloir

devenir critique, ce genre veut être reconnu par son public comme critique. Or, pour être reconnu, il faut correspondre à des normes, rentrer dans un moule. Ces textes mettent en scène des preuves de leur caractère critique.

Comme tous les textes médiatiques[81] et pour des raisons économiques, le but de ces discours métadiscursifs médiacritiques est bien de faire adhérer un maximum de public à leur discours. Or, ces textes ont un fonctionnement énonciatif particulier, que le chapitre suivant, consacré à l'énonciation, va éclairer.

81 Les textes médiatiques ne sont bien sûr pas les seuls à avoir pour enjeu de convaincre ou de plaire au plus grand nombre de destinataires possible.

CHAPITRE 2 : DE LA QUESTION DE L'ÉNONCIATION

La notion d'énonciation, telle que la définit la sémiotique greimassienne est au coeur du processus de transmission d'informations d'une part mais surtout, traduit les liens tissés entre le téléspectateur et les journalistes dans Arrêt sur Images *comme dans tout texte média- et métacritique. Or, l'énonciation télévisuelle (mais également, radiophonique, écrite...) du fait qu'elle est médiatisée, est spécifique et*

> *« les stratégies de communication des médias semblent déplacer la relation de communication entre les acteurs sémiotiques et les acteurs sociaux, c'est à dire entre la sphère de l'énonciation et celle des pratiques sociales, et non plus entre la sphère de l'énoncé et celle de l'énonciation. » (Véronique FILLOL, 1998 : 104).*

Autrement dit, cette question d'énonciation est étroitement liée dans les pratiques des médias à un « rôle social » que le média s'accorde et qu'il accorde éventuellement à son destinataire. Ainsi, le lieu de la relation et donc de l'investissement des valeurs se déplace de l'énoncé à l'énonciation, du cognitif au pathémique.

1. L'ENONCIATION

La notion d'énonciation, telle que la définit Courtès, est au coeur du processus de transmission d'informations d'une part mais surtout, elle traduit les liens tissés entre le téléspectateur, les journalistes et l'objet de valeur d'autre part. « C'est la relation entre les signes qui est pertinente » (Courtès 1997, in Véronique Fillol, 1998 : 105). Comme le suggère Véronique Fillol dans sa thèse (*cf. supra*), la télévision met le téléspectateur en état de connaître la passion. Nous, postulons, en ce qui concerne *Arrêt sur Images* que ce sont les extraits qui jouent ce rôle d'embrayeur, ils font réagir le téléspectateur : le poussent à se (re)mettre en position, en condition de destinataire de l'extrait (et à en éprouver du plaisir), le poussent à se positionner en tant que critique (mais critique par rapport à quoi ?), le pousseraient même à devenir technicien. Mais avant de pouvoir démontrer ceci (*cf.* les chapitres 2 et 3), nous devons revenir sur les bases et le fonctionnement de l'énonciation, dans une perspective sémiotique.

1.1 Retour sur définition

1.1.1 Introduction

À la suite de Courtès (1991 : 245-255), nous constatons que dans nombre de situations, nous sommes amenée à porter un jugement non sur les faits mais sur la façon dont ces faits sont rapportés, que ce soit un niveau verbal ou visuel. Or, comment expliquer qu'un même fait puisse avoir plusieurs interprétations, puisse être à l'origine de plusieurs énoncés (et que ces énoncés soient eux mêmes susceptibles d'être interprétés de différentes manières) ? Les seules prises que nous possédons pour appréhender ces énoncés, pour les juger, sont en fait les marques qui produisent un effet, une impression de vérité. Pour rendre cette impression de réalité, l'énonciateur joue sur des illusions référentielles; le faire-croire devient supérieur au faire-savoir. Il fait correspondre le paraître et l'être, qui n'est normalement pas accessible, en donnant des indices, en rendant manifeste cet être. Il doit donc savoir-être : savoir montrer ce qu'il faut paraître, savoir correspondre à ce qui est attendu (notamment culturellement). Comme le notent Greimas et Fontanille :

> « toute communication est communication (et interaction) entre des simulacres modaux et passionnels : chacun adresse son simulacre au simulacre d'autrui, simulacres que tous les interactants, ainsi que les

cultures auxquelles ils appartiennent ont contribué à construire » (1991 : 63)

Ainsi, une émission qui se veut sérieuse préférera des invités dans le domaine de la science à ceux du show-business. Et *Arrêt sur Images* utilisera également des illusions référentielles comme l'introduction d'extraits qui projettent le téléspectateur dans son rôle tantôt de spectateur, tantôt d'analyste...

On sait que le langage et la réalité ne se ressemblent pas. Le langage re-présente le monde, il n'est pas le monde. Il témoigne en fait de l'image que les locuteurs ont du monde. Il n'en donne qu'une vision particulière et ce, même quand il s'agit d'un langage iconique. Nous nous intéressons donc à l'énonciation dans *Arrêt sur images*, *Big Bang Blog*, *La Lettre à Zélie* et *J'ai mes Sources* car elle traduit de la vision particulière du monde et des médias qu'un discours médiacritique et métadiscursif peut avoir. C'est

> « une instance proprement linguistique ou, plus largement sémiotique, qui est logiquement présupposée par l'énoncé et dont les traces sont repérables dans les discours examinés. » (Courtès, 1991 : 246)

Elle est composée de deux aspects complémentaires : l'énoncé énoncé, qui présente un discours « objectif », et l'énonciation énoncée, discours « subjectif », dans lequel l'énonciateur se manifeste de diverse manières. Ainsi, nous centrons notre étude sur le texte et non sur ses conditions de production, même si à notre sens, elles peuvent transparaître dans l'énoncé et par l'énonciation. Cette définition met en évidence le fait que si l'énoncé énoncé, le contenu ne change pas, les effets de sens varient en fonction du type d'énonciation choisie. Une même séquence télévisuelle, décrite de façon ironique ou de façon sérieuse ne sera pas reçue et comprise de la même façon.

L'énonciation, que Courtès appelle le FAIRE, met en jeu trois actants : l'énonciateur (le sujet de FAIRE), l'énoncé (l'objet) et l'énonciataire (le sujet à qui s'adresse l'énoncé). Les différents actants n'apparaissent pas toujours clairement, ils peuvent être virtuels, comme les téléspectateurs-énonciataires ou l'instance narrative filmique qui n'est reconstructible, par exemple, qu'à partir d'un cadrage qu'elle donne à voir.

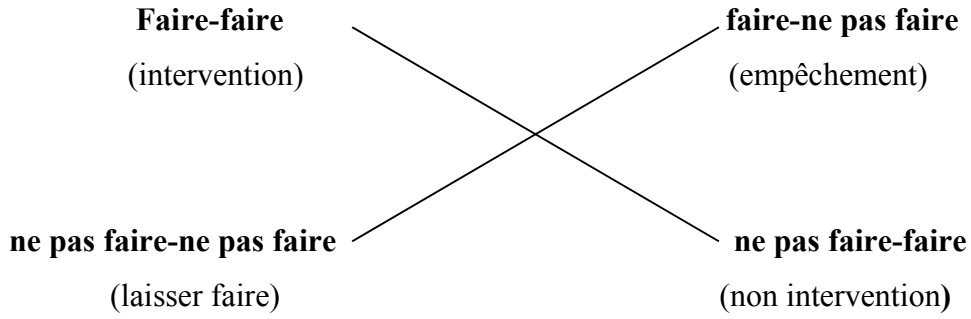
1.1.2 La manipulation

L'énonciation doit être considérée comme un acte de communication. C'est une activité cognitive, c'est à dire que le destinateur transmet une information au destinataire (il « fait

savoir »). Mais surtout, cette activité permet de « manipuler » le destinataire pour qu'il adhère au propos du destinateur, il faut alors lui « faire-croire ». Le terme « manipulation » (Courtès, 1991 : 109) ne renvoie, ici, aucunement à un terme moral ou psychologique. La « manipulation » est une activité « factitive », c'est à dire qu'un énoncé de FAIRE régit un autre énoncé de FAIRE (faire-faire). Il nous semble alors que cette définition de l'énonciation prend toute son ampleur dans les situations de débat ou dans les situations didactiques. Selon Parret (1986 : 255-273), la manipulation transforme l'agent auditeur sans que cela n'ait d'effet sur l'agent locuteur, sauf dans le cas d'une auto manipulation. C'est un acte nécessairement intentionnel mais cette intentionnalité est couverte et non avouable. Sa structure être-paraître se situe par rapport à l'intention de communiquer, c'est à dire qu'elle varie en fonction de la finalité du discours.

L'intentionnalité manipulatrice est une action intersubjectivante, repérable comme un parcours d'événements. Le domaine pathémique est travaillé par la manipulation.

La manipulation en tant que faire-faire donne lieu selon Courtès (1991, schéma 22 p 101) à quatre possibilités, qu'il replace sur un carré sémiotique. Le carré sémiotique a été développé par Greimas et Rastier. Il représente visuellement un réseau de concepts fondé sur une opposition.

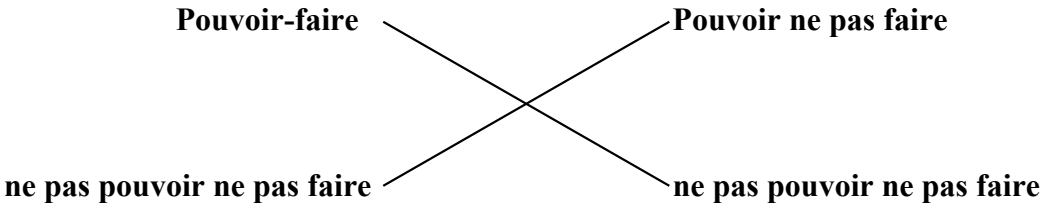


Cette « manipulation » peut être positive, ce que l'on appellera FAIRE faire ou négative : FAIRE NE PAS faire.

> « selon le type de 'communication' réalisée, le destinataire manipulé est forcé dans une position où sa compétence est transformée : il est conduit à une action « sans le savoir ». Il y a donc d'une part le *vouloir* (intention) d'un destinateur, et de l'autre la réalisation objective d'un programme ou d'un parcours actionnel, par le destinataire-manipulé. Le contrat consiste dans l'interaction d'un faire *persuasif* du destinateur et d'un faire *interprétatif* du destinataire. Le faire persuasif du destinateur s'appuie sur un *savoir* et un *pouvoir* : il propose des jugements positifs ou négatifs (*selon le savoir*) au destinataire, et il

> lui propose des objets de valeur (selon le *pouvoir*) [...]. De même, du côté du destinataire-manipulé, le faire interprétatif se réalise selon une compétence marquée par un savoir (précisément l'interprétation des jugements proposés par le destinataire). » (ibid : 101)

La manipulation joue donc sur la compétence modale du destinataire, c'est à dire sur son pouvoir-faire.



La manipulation présuppose une attitude intersubjectivante du sujet$_1$, une relation intersubjective réalisée (entre S_1 et S_2) et il faut que l'action du sujet$_2$ soit impliquée par le vouloir spécifique du Sujet$_1$ (M = manipulateur, m = manipulé)
Vouloir [savoir, pouvoir] → faire-faire$_M$ ∩ pouvoir-faire$_m$
c'est à dire :

> « la manipulation est une intention du manipulateur reposant sur sa compétence cognitive et pragmatique, et menant à son intervention (l'intention se traduit donc en faire persuasif), et impliquant une performance (action) de la part du manipulé. La typologie de la manipulation dépendra de la variation des quatre positions du faire-faire du manipulateur, et des quatre positions du pouvoir-faire du manipulé; » (op.cit. :102)

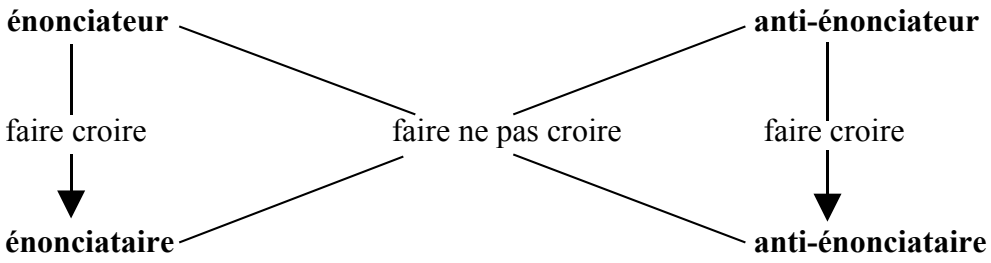
L'instance complexe de l'énonciateur serait alors S_1, et les téléspectateurs correspondraient à S_2 dont le seul moyen visible d'action est l'intervention par des messages sur le forum Internet de l'émission pour *Arrêt sur Images* et les réponses par les commentaires pour le *Big Bang Blog*.
La manipulation ne concerne que, selon la terminologie de Parret, les *passions orgasmiques* car la manipulation nécessite une relation intersubjectivante[82]. Elle surdétermine toutes les *passions orgasmiques*. La performance du manipulé est impliquée par la compétence du manipulateur. La typologie établie ne dépend pas de catégories psychologiques mais de la

82 *orgasmos* : Disposition sociale, passion communautaire (mode pratique).Dans le cas des passions orgasmiques, l'énonciateur est dans une relation prescriptive avec l'énonciataire c'est à dire qu'il focalise sa modalité de devoir sur la réalisation de la relation avec l'énonciataire qui va être quant à lui le sujet d'une modalité de pouvoir. (Parret, 1986 : 67-96)

spécificité des actions.

> « la reconstruction sémiotique s'intéresse, dans ses définitions et typologies, aux *actions* résultant de la création et du changement des états de croyance. Il est vrai que certains points de vue, entre autres la perspective vérifonctionnelle, qui prennent directement en considération l'état de croyance du manipulé, et même du manipulateur ne sont pas incompatibles avec l'analyse sémiotique. Ils sont, en tant que phénoménologies, de première importance dans l'analyse du *mensonge*, tellement proche de la manipulation, mais quand même distinct, précisément en ce qui concerne la pertinence des croyances. La mise en croyance, dans la perspective que je défends ici, est un effet de contexturation plutôt qu'un aspect du « texte des passions » et de leurs surdéterminations. » (*op. cit.* : 103-104)

L'énonciataire doit donc FAIRE croire « x » et FAIRE NE PAS croire « y ». Ces deux actions entretiennent entre elles une relation de complémentarité. C'est à dire que choisir de montrer la réaction de l'interlocuteur, par exemple, c'est choisir de ne pas montrer l'expression du locuteur, c'est choisir également de focaliser l'attention du téléspectateur sur un intervenant, au détriment des autres. L'énonciataire adhère ou non à ce que l'énonciateur veut lui communiquer, à son discours. Dans la négative, il est dénommé anti-énonciataire et quand il partage son point de vue, il y a une identification entre eux. Nous pouvons aussi introduire l'anti-énonciateur qui défend les positions adverses de l'énonciateur.
Ce système peut se schématiser ainsi :



En résumé, l'énonciateur doit FAIRE CROIRE l'énonciataire et empêcher l'anti-énonciataire de croire autre chose, l'énonciateur doit le faire devenir ce que Courtès appelle un « non anti-énonciataire ». Quand il échoue dans cette dernière action, c'est que l'anti-énonciateur a lui-même réussi à FAIRE CROIRE, faire adhérer l'anti-énonciataire à une thèse opposée.
Notons simplement que lors d'interactions médiatisées, comme le sont celles étudiées dans notre corpus, l'énonciation est double. Elle existe d'une part entre les personnes en présence sur le plateau et d'autre part entre ces personnes et les téléspectateurs, lecteurs, auditeurs ou

internautes. Nous ne nous étendrons pas ici sur ce point, l'ayant déjà développé dans la première partie de notre travail qui touche aux interactions. Nous mettrons juste l'accent sur le fait que l'énonciateur *Arrêt sur Images*, lorsqu'il s'adresse aux téléspectateurs, est composé de plusieurs énonciateurs (les chroniqueurs, le présentateur, les invités) qui défendent des thèses différentes voire parfois opposées. L'émission semble pourtant proposer un discours unifié. Nous pensons donc, et nous le démontrerons, que l'instance énonciatrice *Arrêt sur Images* unifie son discours en signifiant, par divers procédés, son assentiment ou son désaccord vis à vis des thèses en présence.

Avant d'aborder les divers types de « manipulation » nous devons revenir sur le rapport qui est entretenu entre l'énonciateur et l'énoncé. Le passage de l'énonciation (je, ici, maintenant) à l'énoncé (il, ailleurs, là-bas) se fait par un débrayage qui nie l'instance fondatrice de l'énonciation pour laisser la place à un énoncé qui se réfère de façon implicite à cette énonciation. C'est donc, dans *Arrêt sur Images*, les moments où les journalistes-chroniqueurs expliquent, racontent ce qui se passe dans le reste des médias. À ce processus répond celui de l'embrayage partiel qui permet de créer une illusion énonciative en introduisant des éléments de la situation (moi, ici, maintenant) dans l'énoncé. Nous parlons d'illusion car rien n'en garantit la véracité. Les traces de l'énonciation ne sont alors pas vraies mais illusoires. Ces fausses instances d'énonciation sont le fruit d'un jeu énonciatif, d'une manipulation cognitive, ce peut être par exemple, le journaliste qui donne son avis, ou encore l'introduction d'extraits télévisuels. Nous reviendrons sur ce point en nous appuyant sur des exemples issus des documents que nous étudions.
Cette double opération met à jour les mouvements de va et vient entre l'énonciation et l'énoncé. La « manipulation » énonciative agit sur la relation que l'énonciataire entretient avec l'énoncé et peut s'appliquer à trois aspects.

a « Manipulation » sur la temporalisation.

Le débrayage temporel énonciatif (Courtès, 1991 : 259-266) situe l'énoncé par rapport à l'énonciateur, ce dernier étant dans le présent. La temporalisation énonciative joue uniquement sur le rapport entre l'énonciataire et l'énonciateur (par le biais de l'énoncé). En conséquence, l'introduction d'un temps au milieu d'un récit énoncé jusqu'alors dans un autre temps joue sur la temporalisation. Ainsi, dans une chronique de *Arrêt sur Images* qui parle d'un événement télévisuel passé « l'autre jour, dans le journal... », l'introduction d'un extrait, qui est diffusé

alors en même temps que l'énonciation, qui prend donc une valeur de présent, met en évidence les éléments qu'il présente. Ces opérations créent chez l'énonciataire une illusion de réalité.
L'utilisation d'un présent de vérité générale quant à lui situe ce qui est dit au-delà du niveau de l'énoncé énoncé. Il est sur le plan de l'énonciation et met l'énonciateur dans une position distante par rapport à son propos. Il introduit du métadiscours et s'adresse ainsi directement à l'énonciataire. Il produit en fait un commentaire, une explication sur ce qu'il a dit précédemment ou va dire.
La temporalité est perceptible par l'aspectualisation, c'est à dire que toute fonction narrative s'inscrit dans le temps, se présente comme un événement accompli, en train de s'accomplir ou qui va s'accomplir et ce, par rapport à un énonciataire : l'aspectualisation est donc reconnaissable à la tension qui caractérise la temporalité. C'est ce qui est appelé l'aspectualisation. Cette tension peut se traduire au niveau grammatical avec des verbes ou des temps duratifs, inchoatifs... mais cela peut aussi ce traduire par la vitesse des mouvements de caméra, les rythmes musicaux... L'association entre des éléments rendant des aspects différents implique des effets particuliers sur la réception du discours.

b « Manipulation » sur la spatialisation

La spatialisation (*op. cit.* : pages 266-268) est elle aussi soumise à des manipulations énonciatives. Ainsi, les déplacements des actants de l'énoncé se font selon des points de vue différents. Ces différents axes sont perçus par un observateur qui est identifiable à l'énonciataire mais ce, selon un repère choisi par l'énonciateur. A nouveau, un débrayage est possible et le rôle d'observateur, externe jusqu'alors à l'énoncé, peut être à ce moment endossé par un des actants de l'énoncé. Il s'agit alors d'une spatialisation énoncive. Il exprimera son point de vue à l'aide de déictiques. Il faut noter ici que Courtès élargit la notion de déictiques et l'applique aussi bien à la situation d'énonciation, au moment de production du texte) qu'à la situation énoncive (ce qui est raconté dans le texte). En effet, la multiplication des débrayages permet d'appliquer la théorie des actes de langage aux actants de l'énonciation et à ceux de l'énoncé. Travaillant sur des textes pluricodiques, la question du point de vue est également prise en charge par les mouvements de caméra, le cadrage mais également l'introduction d'extraits télévisuels extérieurs. Nous nous attacherons donc à mettre en évidence comment cette théorie défendue par Courtès est applicable à notre corpus.

c « Manipulations » sur l'actorialisation (*op. cit.* : pages 268-273).

Alors que les relations entre les actants de l'énoncé se font sur le plan pragmatique (dans le sens de l'École de Paris, c'est à dire qui relève de l'énonciation) et parfois sur le plan cognitif, les relations entre ceux de l'énonciation sont uniquement cognitives. Ainsi, au milieu d'un énoncé énoncé peut apparaître un appel direct à l'énonciataire. Ce procédé entraîne un changement brusque dans le niveau du discours, une disjonction. L'univers énoncif interfère avec l'univers énonciatif. Et nous verrons que *La Lettre à Zélie* joue énormément sur ce type de manipulation.

L'énonciateur peut aussi mettre en place le concept de praxis énonciative. C'est à dire qu'il ne joue pas sur des idiolectes, qui se placent, eux, sur le plan de l'énonciation, mais sur des sociolectes qu'il se doit d'expliciter à son énonciataire. Il utilise alors le métadiscours, revient sur ce qu'il a dit avant pour le justifier et l'expliquer.

L'énonciateur dispose encore d'autres débrayages cognitifs énonciatifs. Les évaluatifs concernent non l'objet dont on parle mais le ressenti soit de l'énonciateur soit de l'énonciataire pour cet objet. Ils sont considérés comme subjectifs, témoignent du point de vue de celui qui parle dans le premier cas. Dans le second cas, ils mettent l'accent sur l'énonciataire en portant un jugement sur un objet en se référant implicitement à une norme (par exemple « petit » ou « maigre ») que l'énonciateur est censé partager.

Aussi, le dialogue permet à l'énonciateur d'introduire un débrayage énoncif, qui, pour l'énonciataire référentialise le récit. C'est à dire que ce procédé rend le récit plus vivant, il est théâtralisé, et surtout crée une illusion référentielle. Nous pouvons adapter ce débrayage aux textes de notre corpus en la comparant au débat. En effet, au lieu de donner de façon monocordale les différents points de vue sur un sujet, *J'ai mes sources* les présente de façon plus vivante, les actualise sous la forme de divers invités à l'opinion discordante.

L'anaphore est un procédé qui nécessite l'implication de l'énonciataire. Elle le pousse à utiliser sa compétence de condensation et d'expansion en lui faisant convoquer une connaissance fournie au préalable par l'énoncé.

Enfin, divers moyens permettent d'impliquer l'énonciataire dans l'énoncé. L'énonciateur peut insérer des adresses directes à l'énonciataire, lui poser des questions ou encore, l'énonciateur peut marquer sa distance par rapport à ce qu'il dit, ce qui se rapproche de la position méta (*cf. supra*) en utilisant des modalisateurs. Ceux-ci prennent souvent la forme d'adverbes tels que sûrement, peut-être…

1.1.3 Conclusion

Nous pensons que l'étude de l'énonciation est centrale. En effet, elle permet de mettre à jour les rapports entre l'énonciateur présentateur, l'énonciataire téléspectateur et l'objet c'est à dire la télévision et les médias de manière plus générale. La nature de ces relations est décisive pour déterminer la portée critique des discours médiacritiques et la place que le téléspectateur, lecteur ou auditeur prend dans la réception. L'énonciation, telle qu'elle est vue par Courtès, retrouve des échos tout le long de notre travail et notamment dans la partie consacrée à l'étude du contrat de lecture. En effet, nous considérons le contrat de lecture en tant que relation entre un émetteur et un destinataire autour d'un objet, ce qui correspond, de façon très simplifiée, à la définition de l'énonciation. Nous reviendrons sur l'énonciation particulière mise en place par ces textes, les éléments qui la caractérisent... Autrement dit, nous nous interrogerons sur l'existence d'un genre médiacritique.

2. LA MÉDIACRITIQUE, UN GENRE À PART ENTIÈRE?

La question de l'énonciation est intimement liée à celle du genre. En nous penchant sur l'émission *Arrêt sur Images* comme sur *Big Bang Blog, La Lettre à Zélie* et *j'ai mes Sources* nous avons ressenti que le genre avait un rôle prépondérant pour leur analyse comme pour leur réception. En effet, ces discours se détachent les uns par rapport aux autres tout en ayant des traits communs.

2. 1 Le genre

Fontanille (1999, 2003) met en évidence que le genre a des définitions variables au cours des siècles. Ainsi, la rhétorique ancienne est basée sur l'existence de trois genres, eux-mêmes définis en fonction de leur modalité argumentative et de la situation de communication (sociale, politique, philosophique et juridique) dans laquelle ils s'inscrivent. Ce choix de discrimination met en évidence le contrat d'énonciation, la position modale des partenaires et les enjeux de l'interaction. Pour la tradition littéraire, le genre est un ensemble de convention qui régissent la forme, la longueur, le référent et les modalités de sa représentation les thématiques, les figures et les registres. Elle prend en compte un grand nombre de critères qui influent les uns sur les autres.

Le genre est en fait défini par un ensemble de choix dans des catégories générales et constantes et ces choix sont attribuables à une « praxis énonciative ». Cette dernière « repose sur les quatre propriétés invoquées : stabilité des catégories, schématisation des discours, changement culturel et convergences locales et provisoires. » (ibid : 161). le genre régule la rencontre entre le type textuel et le type discursif (que nous définissons tous deux par la suite), il crée une congruence collective et régulière.

a Le type textuel

	Long	**Bref**
Ouvert	RECURSIVITE	FRAGMENTATION
Fermé	DEPLOIEMENT	CONCENTRATION

Fontanille (*op. cit.* : 161)

b Le type discursif

Le type discursif (Fontanille, *op. cit.* : 85) est relatif au plan du contenu et se base sur des systèmes de valeurs. Il est défini à la fois par les modalités de l'énonciation et les axiologies et formes d'évaluation.

	Croyances	Motivations	Aptitudes	Effectuation
2 actants (S/O) 3 actants (S/O/S)	ASSUMER ADHERER	VOULOIR DEVOIR	SAVOIR POUVOIR	ÊTRE FAIRE
Acte de langage	PERSUADER	INCITER	HABILITER	REALISER
Dicours	Persuasif	Incitatif	D'habilitation	De réalisation
Sous-discours	...	Prescriptif (devoir)	Informatif (savoir) Apprentissage (savoir-faire)	Suscite présence (être) performatif (faire)

Fontanille, *op.cit.* :178-189

2.2 Application à notre corpus

a Des types textuel

Le texte est qualifié de long ou de bref en fonction de normes socioculturelles et de son tempo interne. Le rapport entre unité de lecture, d'édition et de production conditionne son ouverture ou sa fermeture.

Les textes ouverts sont des textes sériels, qui, s'ils peuvent se lire indépendamment les uns des autres nécessitent, pour une meilleure compréhension, la prise en compte du reste de la série, faisant fréquemment référence les uns aux autres. *Big Bang Blog* et *La Lettre à Zélie* font partie de cette catégorie. En effet, les billets et les lettres s'inscrivent dans un tout, chacun fait référence explicitement ou non à d'autres billets, à d'autres lettres.

La récursivité permet la relance du texte et des emboîtements infinis. L'enchaînement des commentaires des internautes, à la suite des billets de *Big Bang Blog* se rapproche assez de cette définition. Chacun peut développer un ou des axes abordés dans le billet indéfiniment.

La fragmentation donne une vision incomplète et limitée du référent, de l'histoire, de la scène et de la pensée. Nous avons rangé *La Lettre à Zélie* dans cette catégorie car ce texte reprend les codes de la correspondance épistolaire, ne présentant qu'une tranche de vie, à un moment

donné.

Les textes fermés sont autonomes les uns par rapport aux autres, ils forment à eux seuls un tout. Si les exemples qui suivent sont des émissions quotidiennes et hebdomadaires, qui appartiennent donc à des séries, leur appréhension n'en est pas moins singulière. En effet, s'inscrivant dans un flux (télévisuel, radiophonique), ils sont appréhendés, sauf dans le cas d'un enregistrement, isolément.

La concentration présente l'essentiel du propos dans un espace restreint. Ainsi, l'émission *J'ai mes Sources* tend à donner les divers points de vue relatifs à un sujet, convoquant deux ou trois interlocuteurs, complétant ses interviews par des reportages, dans un temps très limité (moins d'une demi heure).

Le déploiement permet une expansion maximum dans les limites d'une organisation canonique. Ainsi, *Arrêt sur Images*, tout en reprenant à chaque fois la même construction : enchaînement de courtes chroniques suivi d'un débat-dossier, encadré par un générique, développe dans un temps assez long (50 minutes) plusieurs sujets.

Nous pouvons synthétiser ce classement ainsi :

	Long	**Bref**
Ouvert	BIG BANG BLOG	LETTRE À ZÉLIE
Fermé	ARRÊT SUR IMAGES	J'AI MES SOURCES

Alors que *Arrêt sur Images* et *J'ai mes Sources* se concentrent sur un sujet principal (thème du débat), *La Lettre à Zélie* et *Big Bang Blog* prennent l'apparence (ce n'est bien sûr pas le cas) d'une discussion dont le thème n'est pas fixé, et qui émerge au fur et à mesure que l'énonciation progresse.

Notons que le fait de travailler sur des textes pris en charge par des supports médiatiques différents nous oblige à quelques aménagements de la théorie des genres développée par Fontanille et conçue, à la base, pour des textes littéraires. Aussi, cette classification est faite à partir des traits généraux de chacun de ces corpus et n'a pas la prétention de rendre la complexité de chaque type de texte.

b Des types discursifs

Les types discursifs de *Arrêt sur Images* et *J'ai mes Sources* alternent entre le mode des croyances et celui des aptitudes, leur enjeu respectif étant d'informer les utilisateurs des médias tout en les persuadant du bien fondé de leur discours. Ils mettent en avant un savoir

(-faire) et prétendent donc habiliter leurs destinataires à devenir des critiques des médias.
Les types discursifs du *Big Bang Blog* et de *La Lettre à Zélie* oscillent quant à eux entre le mode motivations, ils incitent leurs lecteurs à réagir (ils les poussent à commenter les billets ou à regarder telle émission), et le mode croyances : ils essayent de les persuader et de les faire adhérer à leur discours en l'assumant.

Le mode croyances n'est pas propre aux métadiscours médiacritiques, cela dit, cette caractéristique est essentielle à ce mode.

	Intensité de l'adhésion	
	Forte	Faible
Étendue et quantité — Restreinte	Valeurs exclusives	Valeurs discrètes
Étendue et quantité — Importante	Valeurs participatives	Valeurs diffuses

Fontanille *op.cit.* : 134-136
Les valeurs exclusives sont absolues et ont un champ d'application étroit, elle s'appliquent au discours moralistes, militants et, comme nous l'avons vu dans les parties antérieures, correspondent aux valeurs activées par *Arrêt sur Images* et *Big Bang Blog*. En effet, l'un comme l'autre affiche explicitement sa position vis à vis des médias. Ils encouragent mais surtout ils ont besoin d'une véritable adhésion de leur public. Celui-ci est donc invité à se manifester par le biais du forum ou des commentaires. En effet, comme nous l'avons vu dans la première et la deuxième partie, ces deux discours sont légitimés dans leur rôle médiacritique par les commentaires qu'ils suscitent et auxquels il répondent.
Les valeurs discrètes sont la version faible des précédentes, nulles, peu répandues, faiblement assumées. Elles dévaluent, affaiblissent les valeurs convenues et sont utilisées dans des textes humoristiques, absurdes... *La Lettre à Zélie* se rapproche de ces valeurs. En effet, les textes de Gorin sont plus de l'ordre du constat que de la dénonciation. Le point de vue de l'auteur est diffus, voire confus en raison de l'utilisation de l'ironie (*cf.* chapitre 2 de la deuxième partie).
Les valeurs participatives apparaissent dans tous les compartiments du discours et sont renforcées par l'étendue du champ de leur application;
Les valeurs diffuses sont aussi omniprésentes que les précédentes mais portent un faible taux d'adhésion, le discours est plus détaché, du fait, par exemple, de la multiplicité des points de vue. C'est ce que nous retrouvons dans *J'ai mes Sources*. En effet, cette émission, au contraire de *Arrêt sur Images* n'est pas revendicative. Soit, certains débats sont polémiques mais les

enjeux généraux de cette émission sont de donner des informations aux consommateurs de médias. Son discours est donc plus de l'ordre du conseil.

> « Le type discursif projette hors de sa sphère générique ses formes énonciatives, ses valeurs, voire, plus généralement, sa conception du monde et la forme de son imaginaire » Fontanille (*op. cit.* : 167)

Autrement dit, le type discursif est autonome par rapport au type textuel dans lequel il est produit et peut se greffer sur d'autres types textuels.

2.3 Conclusion

Cette première approche des genres nous a permis de classer de manière globale les quatre éléments constitutifs de notre corpus. Cette classification met en évidence les différences d'enjeux de ces quatre discours et la manière dont chacun touche son public. Ceci souligne que la médiacritique métadiscursive n'est pas très unifiée, à moins que ce qui réunit ces textes se situe ailleurs.

Nous envisageons d'affiner notre analyse en construisant une typologie des rubriques de *Arrêt sur Images* que nous adapterons par la suite aux autres textes médiacritiques. Cette étude nous permettra de comprendre comment les genres se mêlent, se transforment pour tendre vers un même but : créer l'illusion d'une finalité didactique.

3. UN MODÈLE MÉDIACRITIQUE MÉTADISCURSIF FONDÉ SUR LES MODALITÉS SAVOIR FAIRE ET FAIRE CROIRE

3.1 Typologie des rubriques de *Arrêt sur Images*

Le tableau qui suit regroupe les différentes séquences convoquées dans *Arrêt sur Images* en fonction d' « outils méthodologiques », c'est à dire que ces séquences déterminées en fonction de leurs caractéristiques et de leur visée. Il est basé sur des exemples de l'émission mais nous pensons pouvoir l'adapter à nos trois autres textes. En effet, bien que ces textes soient en apparence très différents, chacun étant supporté par un médium particulier, il n'en reste pas moins que d'une part ils convergent vers le même but : parler des médias de façon critique et d'autre part, ils ont un point commun conséquent : ils produisent du métadiscours.

TYPE	***CARACTERISTIQUES***	***VISEE***	***TON***	***EXEMPLES***
ENQUÊTE	Calquée sur une enquête journalistique, rassemble des informations émanant de supports divers : extraits vidéo, page Internet, appels téléphoniques, presse...	Éclairer sous divers angles un événement médiatique Rechercher la vérité	Sérieux, informatif	Photos retouchées (émission 2, Ploquin) Jeune fille rasée (émission 3, Neskovic)
COMPA-RAISON	Comparaison d'au moins deux extraits qui présentent au moins une similitude, description et diffusion de ces extraits	Mise en évidence des différences (ou des ressemblances) pour dénoncer les travers d'une émission, d'un présentateur...	Sérieux, informatif	Info-chrono Promotion du tube « Chihuahua » (émission 1, Neskovic)
ANALYSE	Décortiquer un extrait télévisuel : le décrire puis l'analyser en le confrontant à des notions théoriques	Mettre en évidence le fonctionnement de la télévision	Sérieux, didactique	L'hypotypose, la mise en abîme (émission 1 et 4, Bernard)

TYPE	*CARACTERISTIQUES*	*VISEE*	*TON*	*EXEMPLES*
RECIT	Raconte de façon imagée, avec une progression (permanence /changement), un extrait télévisuel	Divertir le téléspectateur	Humoristi-que	Transformation de Sarkozy (émission 1, Abiker)
AUTO-CRITIQUE	Revient sur l'émission, sur les pratiques des journalistes et chroniqueurs	Exercer un rétro contrôle sur l'émission pour en garantir son sérieux, sa légitimité, son éthique	Sérieux, critique	Chronique du médiateur Affaire Julia (émission 4, Abiker)
DEMONS-TRATION	Explique selon un point de vue scientifique un événement télévisuel	Donner une légitimité scientifique à l'émission	Sérieux, didactique	La première Compagnie (émission 4, Bohler)
REPORTA-GE	Mêmes caractéristiques que pour l'enquête mais s'intéressant à des événements télévisuels à l'étranger	Rapporter ce qui se passe « ailleurs » dans le but de le dénoncer	Sérieux, informatif	Chroniques de Gulia Foïs (émissions 1 et 2)
DEBAT	Confrontation de divers protagonistes réunis autour d'un même thème	Faire émerger la Vérité Mettre en évidence les contradictions des invités	De pondéré à énervé De sérieux à moqueur	*Pensionnat* de M6, mention nostalgie, USA, la Guerre des télés, ...

Les différents types de séquence et leur visée dans *Arrêt sur Images*

Ce tableau permet de retrouver comment le faire-croire et le savoir-faire régissent le vouloir-être ou plutôt, le vouloir-paraître dans *Arrêt sur Images*. Ainsi, en combinant des rubriques qui exposent un savoir-faire (explicatives mais aussi distrayantes) et d'autre qui font croire (autour de l'idée de vérité et de déviance) elles mettent en place une image de l'émission, un vouloir-paraître scientifique, sérieux et impartial.

3.2 Application du modèle de *Arrêt sur Images* aux textes médiacritiques métadiscursifs

Or, nous retrouvons cette partition, dans des proportions différentes, dans les trois autres textes médiacritiques et métadiscursifs que nous étudions. Moyennant quelques aménagements, nous avons donc retrouvé, en reprenant le descriptif et la visée de chaque rubrique, comment ces outils étaient utilisés dans chacun d'eux.

TYPE	*BIG BANG BLOG*	*LETTRE A ZELIE*	*J'AI MES SOURCES*
ENQUÊTE	Sur la place des centristes dans la blogosphère	Sur le piège tendu par Sarkozy à Marie Drucker	Sur le 20h de France 2, l'e-paper
COMPA-RAISON	Entre la séduction de Nicolas Sarkozy et celle de Victoria	Entre le vrai et le faux Jim Jones	Entre le dialogue du docu-fiction Human-Bomb et le vrai
ANALYSE	Du geste de Ségolène Royal par Abiker	De l'effet (mineur) des bandeaux de prévention contre l'obésité dans les spots publicitaires.	De l'omniprésence de Sarkozy dans les médias par un invité
RECIT	Schneidermann relate comment Duhamel a fait savoir qu'il votait pour Bayrou	Gorin raconte ses expériences de téléspectateurs	Beigbeder raconte la genèse de son documentaire
AUTO-CRITIQUE	Revient dans les commentaires sur sa chronique, fait référence à ses chroniques antérieures	Corrige une chronique précédente, revient sur ce qu'il a dit	Donne le temps consacré par l'émission à Jacques Martin
DEMONS-TRATION	Sur l'échec de la politique sécuritaire de Sarkozy	Sur le paradoxe des sondages : il y en a trop, ils se trompent mais tout le monde en redemande	Sur le mensonge des chiffres de la police

REPORTA-GE	NON	NON	Les nouvelles fictions de canal +, les goûters d'Arte Radio, Série iranienne
DEBAT	À travers les commentaires	Par la polyphonie, les changements de points de vue du texte	Entre les invités

Exemple d'application des types de séquence aux différents textes médiacritiques métadiscursifs

La médiacritique métadiscursive utilise dans son texte différents outils, différents types de discours. Même les chroniques de François Gorin, qui sont apparemment assez homogènes, sont construites à partir de l'agrégation de plusieurs rubriques. Peut-on dire que la disparité dans la composition de ces textes en font des textes médiacritiques métadiscursif ? Certainement pas, par contre, leur visée est quant à elle décisive. En effet, comme pour *Arrêt sur Images*, il s'agit non plus d'atteindre un objet mais d'atteindre une identité. Comme le remarque Fontanille (1999, 2003 : 180-184), le changement d'identité peut devenir un but supérieur à la réalisation de la quête initiale. Ainsi, avoir les attributs du critique va devenir l'enjeu de ces discours et remplacer le « être critique ».

3.3 Conclusion

Le texte médiacritique métadiscursif est hétérogène. Certes, la complexité de sa composition est une de ses caractéristiques. Mais cette caractéristique n'est pas décisive : elle ne détermine pas à elle seule le genre du texte. En effet, n'importe quel texte médiatique présente une certaine hétérogénéité. La particularité de ce genre réside dans la combinaison des modalités de savoir faire et de faire croire tendues vers un but : vouloir paraître critique. Paraître (et non être) car le dispositif est trompeur : il prétend critiquer mais se limite à la surface des choses.

4. CONCLUSION

L'étude de l'énonciation nous a permis de mieux cerner les relations nouées entre l'énonciateur, l'énonciataire et l'objet par le biais du texte. Si cette relation avait déjà été abordée dans la première partie par l'étude du contrat de lecture, nous voulons dépasser ce concept pour déterminer en quoi la construction d'une énonciation particulière est décisive pour mesurer la portée critique des discours métadiscursifs ainsi que la place qu'ils accordent à leur destinataire. En effet, l'approche sémiotique de la manipulation montre comment le destinataire est pris dans le discours. Il n'est plus un simple récepteur : il est poussé à se positionner et à agir. Cela dit, nous ne faisons que poser les bases de cette étude, nous nous concentrerons sur ce point dans le chapitre suivant. Pour l'instant, nous interrogeons ce que nous pourrions appeler le *genre médiacritique*.

Le genre médiacritique se place, selon Jost, du côté de la réalité, entre le mode authentifiant et le mode ludique mais, du fait de sa visée première : regarder et décrypter les médias, il est à un niveau supérieur, il est métadiscursif. Or, il n'empêche qu'il existe un décalage entre ce qui est annoncé et ce qui est, les promesses du genre seraient mensongères.

En nous basant sur une étude typologique des rubriques de *Arrêt sur Images*, typologie adaptée à *Big bang Blog*, *La Lettre à Zélie* et *J'ai mes Sources*, nous avons pu démontrer que d'une part ces textes sont composites : ils regroupent plusieurs types de séquences qui sont plus ou moins fondues dans le texte lui-même. Cette caractéristique relève de deux modalités : le savoir-faire qui renforce le faire-croire. D'autre part, l'association de ces deux modalités se fait dans une direction : donner l'image de textes critiques. Une troisième modalité entre alors en jeu, celle du paraître. Or, nous pensons que ce « paraître » joue un rôle considérable dans la construction du récepteur des textes médiacritiques et métadiscursifs.

CHAPITRE 3 : CONSTRUCTION DU RECEPTEUR

Le récepteur est la pièce maîtresse dans le jeu des passions appliqué au métadiscours médiacritique. En effet, ce type de discours est explicitement orienté dans sa direction. Son but est clairement formulé : il s'agit d'agir sur ses croyances, modifier ou renforcer (en fonction de leur état initial) ses valeurs. Il faut alors revenir sur un des postulats de Greimas et Fontanille fondateurs de la sémiotique des passions :

> *« toute communication est communication (et interaction) entre des simulacres modaux et passionnels : chacun adresse son simulacre au simulacre d'autrui, simulacres que tous les interactants, ainsi que les cultures auxquelles ils appartiennent ont contribué à construire » (1991 : 63)*

Ainsi, en construisant sa propre image, en feignant d'être critique, l'émetteur de ces discours construit, du moins encourage son récepteur à produire un « simulacre » correspondant en miroir.
Cette « réaction » du récepteur est favorisée par trois procédés : l'émetteur intègre le récepteur dans son discours : il l'interpelle, parle à sa place ..., il responsabilise ce récepteur en le forçant à effectuer des choix interprétatifs en utilisant l'humour et l'ironie et enfin, il joue sur le vécu partagé en évoquant des expériences (supposées) communes.
Le chapitre qui suit assoie donc cette hypothèse en l'exemplifiant.

1. CONSTRUCTION DE LA RELATION AVEC LE LECTEUR-TELESPECTATEUR

1.1 Exploitation des caractéristiques du support communes à la lettre et au blog

Comme pour un débat télévisuel, nous pouvons affirmer, après Catherine Kerbrat-Orecchioni (1990), que l'énonciation mise en place par ce type d'article est assez complexe, qu'elle présente un trope communicationnel. En effet, si c'est Zélie, un destinataire fictif qui est le destinataire premier de l'échange épistolaire, c'est en fait au lecteur (réel) de *Télérama* à qui s'adresse avant tout cette lettre. Nous avons vu, en ce qui concerne le débat, qu'un tel procédé était utilisé pour séduire le téléspectateur, en est-il de même pour le lecteur ? Par contre, nous ne pouvons pas généraliser cette remarque pour les billets du blog. En effet, ils s'adressent directement à leurs lecteurs, sont en quelque sorte des lettres ouvertes. Quelles sont donc les possibilités offertes par l'échange épistolaire fictif exploitées par *La Lettre à Zélie* et qu'on retrouve en partie dans *Big Bang Blog* ?

1.1.1 Esquisse de l'univers de référence : le choix sémantique

Deux autres procédés renforcent le premier. François Gorin s'autorise des formules familières comme « Plouf-plouf, c'est le « petit Barouin » qui s'y colle » (annexe 25), « ses Gentils Beaufs Endimanchés » (annexe 28) ou encore « *cette daube* » (annexe 33). Ces formules ne correspondent pas au ton général du magazine et ne sont acceptables que parce qu'elles sont inscrites dans une lettre adressée à un proche et que Gorin suppose que son interlocuteur réel se reconnaît dedans, les utilise aussi librement que lui. Il en va de même avec les articles du blog. Nous l'avons déjà souligné précédemment lors de la description de *Big Bang Blog*, le ton y est plus relâché que dans *Arrêt sur Images*. Comme le note Judith Bernard (annexe 24) « On n'y raconte pas les mêmes choses que par ici, et pas de la même manière, surtout », ce qui se confirme par cet extrait tirés du même billet « dire des trucs bizarres, papoter en vrille, débattre jusqu'à pas d'heure » ou encore ceux-ci, tirés du billet du 11 Mai de Daniel Schneidermann « Vous vous rendez compte, les filles » et « ceux qui vont l'acheter pour les histoires de cul ». Il n'y a pas de rupture entre le ton de ces billets et le reste du blog; Tout est fait pour installer une relation d'égal à égal avec le lecteur.

1.1.2 Interpellations directes du lecteur et tutoiement

Nous pouvons dans un premier temps souligner que ce que nous appellerons des interpellations directes reviennent régulièrement dans ces deux exemples, interpellation faites sur le mode du tutoiement dans la *Lettre à Zélie* : « Ne me dis pas que tu n'es pas au courant » (annexe 25), « avoue que ça ressemble » (annexe 26), « Tu n'as pas vu cette nouveauté de TF1? » (annexe 2o)... et le vouvoiement sur le *Big Bang Blog* : « je peux vous le dire » (Abiker, annexe 23), « Vous vous souvenez ? » (Schneidermann, annexe 22), « il est temps de vous le dire » (Bernard, le 15 Mars 2008)... L'utilisation de telles figures permet d'une part de créer une relation de proximité, d'intimité entre le lecteur et l'auteur : ils sont assez proches pour abandonner le vouvoiement en ce qui concerne *La Lettre à Zélie* (nous pouvons supposer que c'est parce qu'ils s'adresse de manière collective à leurs lecteurs que le vouvoiement demeure pour le *Big Bang Blog*). Le destinataire peut alors se laisser aller à des confidences relatives à sa vie privée : Judith Bernard évoque ainsi sa grossesse dans un billet daté du 25 avril 2006. Il peut ainsi faire référence à des points censés être connus du destinateur comme du destinataire premier de façon assez allusive. Ces interpellations font référence à un univers commun qui va de l'intime : « tu sais que je ne suis pas spécialement du genre » (annexe 27) à un univers de référence plus étendu, dans lequel peut se reconnaître tout téléspectateur : « Alain Duhamel, tu sais, le jeune homme qui se tortille dans son fauteuil » (annexe 31) pour *La Lettre à Zélie* et : « Et si on disait du bien d'Alain Duhamel, une seule fois, pour changer ? » (billet de Schneidermann du 15 février 2007), mais aussi n'importe qu'elle personne ayant un minimum de culture : « Bella Ciao, tu sais, la chanson où un type » (annexe 28) et dans le même registre, Judith Bernard reprend trois titres de chansons pour trois de ses billets : « I will survive » le 7 Mai 2007, « I need a hero » le 16 Mai 2007 et « Saturday night fever » le 20 Mai 2007. D'autre part, ces interpellations invitent implicitement le lecteur de *La Lettre à Zélie* à se positionner soit par rapport à la lettre elle-même : « Oui, tu as bien lu, Zélie » (annexe 28), soit par rapport à un fait rapporté par cette lettre : « Des sondages, me diras-tu, on en est gavé » (annexe 31). L'utilisation du tutoiement et de l'interpellation crée une pseudo interactivité entre l'auteur et le lecteur, poussant ce dernier à se positionner par rapport aux dires du premier. Daniel Schneidermann va même jusqu'à initier le débat en posant directement des questions à ses lecteurs : « Bon, alors faisons dans le participatif. Et vous ? Oui vous là, sur le vieux BBB ! Vous êtes sur Facebook ? Vous y faites quoi, vous y trouvez quoi, il y a qui ? Ça vaut le voyage ? » le 11 septembre 2007. Et ses lecteurs lui répondent, les uns racontant leur expérience, les autres donnant leur avis, postant leur analyse

du phénomène... Nous pourrions dire que l'interactivité est présente voire forcée par le support blog (au contraire de la presse) mais s'agit-il vraiment d'interactivité ? Soit, les internautes répondent à une question mais la plupart des réponses se suivent sans qu'aucun lien ne soit créé entre elles, chacun « veut dire », les interférences entre les différents posts restent peu courants. Ce qui compte pour l'internaute, note Éléni Mitropoulou (2007), c'est de se sentir utile, d'avoir l'impression d'avoir modifié le flux multimédia. Or, ce flux n'est pas modifié en soi car il n'existe que par les actions de l'internaute et, comme nous le constatons régulièrement, l'ajout d'un message ne modifie le cours d'une discussion que si les autres internautes en tiennent compte, ce qui n'est pas systématique.

1.1.3 L'inclusion comme argument

L'auteur ne joue pas uniquement sur l'opposition entre son « je » et un « tu » ou un « vous » représentant le(s) lecteur(s). En effet, l'inclusion dans un « nous » ou dans un « on » du lecteur complète la stratégie de prise à partie du lecteur.

a. Dans la « Lettre à Zélie »

« 79% des sondés ont fait savoir qu'**on** en voulait encore des sondages » (annexe 31) « **on** en voit un extrait » (annexe 32) « pour **nous** persuader d'acheter » (annexe 33). La force de ces pronoms est de ne jamais renvoyer au même référent, voire de pouvoir renvoyer à plusieurs référents différents. Si dans le deuxième exemple, il paraît clair que le « on » renvoie à François Gorin mais également à tout téléspectateur de la cérémonie des Césars, qu'en est-il du premier ? Ce sont les sondés, qui parlent en leur nom, qui veulent encore des sondages, or, « on » est beaucoup plus large, il englobe également les non sondés : « on » renvoie ici aussi à Gorin et à ses lecteurs. Or, il semble mettre en doute le fait que cette affirmation soit juste, faisant dire à son interlocutrice fictive « Des sondages, me diras-tu, on en est gavé ». En accolant dans une même lettre deux points de vue qui s'opposent, Gorin met en évidence la possibilité d'adopter deux points de vue différents. Mais, l'utilisation du même pronom indéfini, à caractère généralisant met en évidence l'impossibilité de la coprésence de ces deux affirmations. Gorin peut donc, de façon assez subtile, donner son point de vue en dénigrant par l'ironie le fonctionnement des sondages. De l'affirmation de 79% des sondés, les sondages passent à une généralisation à l'ensemble des Français. Or il s'avère que, selon Gorin, des Français (Zélie, les lecteurs de *Télérama* ?) ne sont pas d'accord avec cette affirmation.

b. Sur le *Big Bang Blog*

« **Pour les téléspectateurs**, cette certitude de se trouver au coeur de la trash TV, au coeur de ce que la télé est devenue, de **ce que nous** l'avons faite, de **ce que le marché** l'a faite. Fogiel-Lahaye : deux de **nos** visages familiers. » écrit Daniel Schneidermann le 28 février 2005. Si le blogueur oppose dans un premier temps la télévision et son public, le premier « nous » introduit le doute : en effet, il peut tout aussi bien représenter l'auteur du billet ainsi que les divers acteurs de la télévision que ses acteurs et leur public, qui, acceptant ce qui leur est proposé, contribuent, au même titre que les acteurs, à construire une télévision « trash ». Schneidermann renvoie donc la responsabilité de cette dérive télévisuelle autant à ses producteurs qu'à ses téléspectateurs.

L'utilisation de pronoms inclusifs permet également de mettre en avant d'une expérience supposée commune pour l'élever au rang de vérité générale. Abiker ne fait que le suggérer (annexe 11: « la trentaine, cette période de la vie ou l'**on** a comme l'impression de passer de la 4e à la 3e. » mais Bernard l'assume franchement dans son billet du 27 mai 2006 en parlant de ses « premières fois », expression archétypale introduisant le récit d'une expérience : « L'une des premières fois où **j'**ai déposé un mot ici, je n'étais pas côté auteur, **j'étais lectrice comme vous tous** [...] Et **on** s'en va, épaules basses, sourcil songeur, touiller le sentiment de notre médiocrité. ». Nous ne développerons pas plus ici le rôle que peut prendre cette référence à l'expérience (nous y consacrons le chapitre suivant) mais nous pouvons souligner l'importance du jeu des pronoms, la comparaison entre le vécu du « je » et celui du « vous tous », qui met lecteur et scripteur sur un pied d'égalité.

« **Vous** y avez entendu parler de cette affaire Copé ? **Moi** non. Il doit donc y avoir une vraie différence. **On** ne peut pas imaginer que les médias fassent deux poids et deux mesures. » Cet extrait, tiré d'un billet de Schneidermann daté du 2 mars 2005 a un fonctionnement relativement similaire à cet autre extrait, provenant d'un article du 11 octobre 2005 de Judith Bernard : « C'est un document explosif : **je** veux dire, ça **vous** saute à la gueule. Des images qu'il ne faut pas voir et qu'**on** est obligés de regarder - parce que **celui** qui les a prises et veut **nous** les montrer est juste dans son geste. ». Nous pouvons en effet remarquer dans ces deux extraits une alternance entre le « vous » et le « je »-« moi » qui permet de passer à un « on » englobant (« on » qui va même jusqu'à devenir un « nous » dans le cas du texte de Bernard). Les deux blogueurs parlent de leur expérience personnelle en prenant à partie le lecteur (lui posant directement une question) en ce qui concerne Schneidermann ou le projetant en situation dans le cas du billet de Bernard. Ils généralisent ensuite cette expérience en incluant

dans le « on » généralisant eux-mêmes et leurs lecteurs. Ainsi, ce qu'ils énoncent prend plus de poids, étant donné que celui à qui il s'adresse peut, voire doit se reconnaître dans ce qui a été ressenti par celui qui adresse. Nous sommes ici confrontée à une situation de manipulation énonciative : le lecteur est forcé dans sa réception du texte par l'utilisation de pronoms inclusifs : il devient en fait co-énonciateur, il participe et doit assumer ce qui est dit par l'énonciateur.

1.1.4 Le singulier donné pour authentique

Enfin, nous intéressant à la structure même de ces lettres, nous sommes amenée à considérer le cheminement intellectuel proposé par François Gorin. En effet, ce dernier part d'une idée pour en arriver à une autre. Ainsi, dans la lettre du 31-01-07 (annexe 27), il commence par parler des manifestations, et d'une en particulier, qui consistait en couper son électricité pendant 5 minutes, pour parler ensuite des programmes télévisés qui sont diffusés au moment de cette manifestation . Soit, il y a un lien antre ces deux points, mais c'est le fait de faire un détour pour arriver au propos principal (la télévision) qui nous interpelle. En effet, le journaliste met l'accent sur des détails, se base sur une expérience vécue (et pas forcément une expérience de téléspectateur) pour ensuite livrer sa réflexion sur la télévision et plus généralement le monde des médias. Ses lettres suivent le cheminement de sa pensée, cheminement que n'importe qui, partageant en partie le même univers de référence (Français pratiquant régulièrement la télévision), pourrait faire. La preuve en est que les billets publiés par Judith Bernard fonctionnent sur le même principe. Celui du 12 février 2007 (annexe 16) par exemple débute par une description très détaillée des transformations opérées sur la « potiche » de *La Roue de la Fortune*, elle donne ses impressions sur la nouvelle tourneuse de lettres pour comparer son emprise sur le téléspectateur à celle de Nicolas Sarkozy. Ici non plus il n'y a pas de rapport direct en Sarkozy et cette femme, ce rapport est construit par le cheminement intellectuel de l'auteur. En livrant une pensée apparemment brute (en fait, très construite, regorgeant notamment de phénomènes d'échos entre les propos, du début à la fin de l'article) François Gorin comme Judith Bernard poussent le lecteur à s'identifier non au destinataire mais à eux-mêmes, qui écrivent comme ils pensent, qui pensent comme leur lecteur.

1.1.5 Conclusion

Le choix de ce genre épistolaire est justifié par les caractéristiques de la lettre à un proche qui sont déployées ici. Elles permettent de créer une certaine intimité, la construction d'un univers de référence commun mais également, de solliciter le jugement du lecteur tout en donnant son point de vue. François Gorin opère donc un jeu entre le but de l'article : nous raconter quelque chose (nous informer) et le caractéristiques du genre « lettre » : s'impliquer dans l'information que l'on donne. Il est vrai que la chronique permet elle aussi de donner de manière évidente son avis, mais, nous le répétons, la lettre a l'avantage d'installer une certaine proximité entre le destinataire et le destinateur.
Nous avons pu voir que François Gorin donnait son avis et poussait le lecteur à adopter son point de vue, nous nous proposons désormais de réfléchir au fonctionnement de *Arrêt sur Images* et de *J'ai mes Sources*

1.2 *Arrêt sur Images*, *J'ai mes sources*, quelle proximité avec l'auditeur-téléspectateur ?

Dans l'une comme dans l'autre émission, le public n'est pas interpellé directement. Les interpellation, le jeu entre « je » et « vous » se fait entre les personnes en présence. Est-ce que cette absence d'adresse directe nuit à la complicité entre l'émetteur et le récepteur ? Nous en doutons. En effet, d'une part l'auditeur, le téléspectateur peut se sentir interpellé par le biais des invités, de l'interlocuteur à qui une question est posée. C'est ce que, nous le rappelons, Catherine Kerbrat-Orecchioni appelle un trope communicationnel. Même s'il ne peut répondre directement (d'ailleurs le peut-il dans la *Lettre à Zélie* et le peut-il vraiment dans *Big Bang Blog* ?), il est poussé à réagir, à se positionner par rapport à cette question et par rapport à la réponse qui lui est faite. D'autre part, l'inclusion du public dans son discours par le biais des pronoms « on » et « nous » est toujours très présente dans ces texte. Nous ne reviendrons pas sur les exemples de *Arrêt sur Images*, les ayant déjà longuement développés dans la première partie (nous avons notamment retrouvé des échos entre la chronique de *Arrêt sur Images* sur Hondelatte de Judith Bernard (annexe 3) et son billet daté du 11 octobre 2005, échos de thème - voir ne pas voir une photographie, se délivrer de ce qu'on a vu - mais aussi de construction du récepteur, alternant entre les pronoms « je », « on », « nous »). Nous noterons, à titre d'exemples, simplement deux interventions de Colombe Schneck dans *J'ai mes Sources*. Elle affirme, le 12 Octobre 2007 : « **Pour les téléspectateurs**, c'était un choc. C'était la première fois qu'**on** entendait à la télévision la souffrance des immigrés ». Ici, elle passe de « les

téléspectateurs » à un « on ». Elle observe d'un point de vue extérieur, elle ne fait pas partie de ces téléspectateurs, elle relate ce fait comme si elle en avait eu connaissance de manière indirecte. Puis, avec le « on », elle prend la place, avec les autres téléspectateurs, et certains auditeurs de cette émission donc, de témoin : elle n'avait elle-même, comme tous les autres téléspectateurs, pas conscience de la « souffrance des immigrés ». Le 20 Septembre 2007, elle dit « **On** a envie d'avoir ces chiffres, einh? **Vous** luttez contre **notre** désir de simplification. ». Ici, elle parle au nom du public des médias en général (médias qui diffusent les chiffres de la police). Elle recherche l'assentiment de son invité mais aussi des auditeurs avec un « einh? ». Elle renforce encore cette assimilation entre elle et ce qu'elle pense que le grand public pense avec le déterminant possessif « notre », accolé au nom « désir » et opposé à l'action d'un « vous » qui renvoie à son interlocuteur direct, un invité. Dans les textes écrits comme dans les textes oraux, l'inclusion est un phénomène décisif pour consolider les liens construits (entre autres par le contrat de lecture) entre le public et les émetteurs, qu'ils soient critiques de presse, blogueurs, chroniqueurs télévisuels ou journalistes radio. Cela dit, le phénomène est plus présent à l'écrit.

Une autre tournure, employée cette fois par un invité, Pierre Servent, a également attiré notre attention. Il déclare, en parlant de la photographie de Cécilia (alors) Sarkozy, publiée dans *Paris Match* à l'occasion de la mort de Jacques Martin : « Personnellement, **en tant que lecteur de base**, ça m'a choqué. » Ici, pas de pronom mais une locution : « en tant que lecteur de base », qui permet à l'invité de dire qu'il ne parle pas en tant que professionnel. Il se place donc du point de vue du lecteur moyen, qui laisse parler ses émotions, qui fait appel à son éthique et auquel peut s'identifier l'auditeur. Ainsi, l'auditeur est poussé à expérimenter ses sentiments, à se positionner moralement par rapport à ce que les (autres) médias produisent.

1.3 Conclusion

La confrontation entre ces différents textes, sous l'angle des rapports verbaux tissés entre leur public et eux-mêmes nous a amenée à deux conclusions. D'une part, ces textes cherchent tous à se construire des liens forts avec leurs destinataires, à créer un climat de confiance, à mettre en place un contrat fiduciaire et ce, de manière encore plus évidente pour *La Lettre à Zélie*. D'autre part, et cette caractéristique découle de la première, cette proximité permet de faire plus ou moins explicitement référence à leur éthique. Soit, destinateurs et destinataires sont proches mais surtout, et c'est un des ressorts des discours critiques, les destinateurs ont la volonté de faire partager aux destinataires leurs valeurs morales. La proximité est un leurre,

un moyen pour toucher le destinataire dans ses croyances. Nous nous attacherons donc à démontrer ceci en revenant sur un point qui nous avions déjà abordé auparavant : l'humour et l'ironie, caractéristiques communes de tous ces textes.

2. DE LA CONSTRUCTION DE LA COMPLICITÉ À LA MISE EN PLACE D'UNE AXIOLOGIE : LE RÔLE STRATÉGIQUE DE L'HUMOUR

L'humour, considéré sous l'angle d'un carré sémiotique, permet de juger et l'énoncé (en fonction d'une sorte d'analyse véridictoire puis d'une analyse axiologique) et l'énonciation (en fonction d'une analyse phorique : le destinataire va devoir évaluer la façon dont cela est raconté).

Jérôme Guibourgé[83] définit l'humour comme un agencement collectif d'énonciations entraînant une commutation phorique des actants par un mouvement de responsabilisation qui découle de la nécessité pour l'énonciataire de faire un choix par rapport à son engagement. Cette commutation permet, selon lui, le passage d'une position (phorique, éthique ou axiologique), d'un état à un autre, du dysphorique à l'euphorique par exemple. La transmutation permet quant à elle le passage d'un axe à un autre (phorique, éthique, axiologique). Autrement dit, l'utilisation de l'humour pousse l'énonciataire à s'impliquer dans le discours, soit pour y adhérer soit pour le rejeter. Nous avons vu que les textes que nous étudions, bien que globalement sérieux, regorgent de passages humoristiques, voire parfois ironiques (*cf. infra*). Ces passages posent problème lors de l'interprétation car on peut leur attribuer deux sens opposés. Il faut que l'énonciataire identifie d'abord l'intention humoristique pour interpréter correctement l'humour puis il va être pousser à se positionner par rapport à ce qui est dit et par rapport à celui qui le dit du fait que la façon dont il le dit n'est pas forcément explicite.

2.1 Récits absurdes

François Gorin parle dans *La Lettre* du 17 janvier 2007 (annexe 25) de la relation entre Marie Drucker et François Baroin. Il émet alors « la seule hypothèse qui tient debout » pour expliquer pourquoi ils sont ensembles.

« il [Baroin] a été envoyé par son maître et seigneur Nicolas S. pour séduire marie D. et l'écarter de l'antenne. On sait le ministre de l'Intérieur très sourcilleux, surtout quand il s'agit des médias. Il a dû trouver la fameuse « moue de canard » de la dame du soir particulièrement subversive. Dès lors, tout s'explique. Marie Drucker a été ciblée par le staff de Nicolas S.

83 Communication orale du 19 mars 2008, intitulée *Humour et éthique en publicité* dans le cadre du séminaire intersémiotique *Éthique et sémiotique (II) : exercices pratiques*

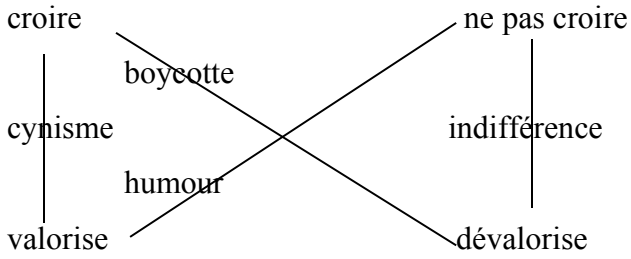
comme une circonscription à conquérir. Des agents rompus aux missions délicates ont accumulé sur elle un épais dossier. Ça ne pouvait pas rater quelque soit l'heureux élu. »

Gorin fait le récit de la genèse de leur rencontre : pour lui, cette union a été orchestrée par Nicolas S., ministre de l'Intérieur. Nous sommes ici en présence d'une séquence humoristique. Comme le note Jérome Guibourgé (2008), l'humour repose sur une ambiguïté entre l'authentique et le fictionnel. Croire en l'authenticité de ce récit est d'une part absurde : il est difficile d'imaginer Nicolas Sarkozy ou même ses conseillers mettre en place un tel stratagème pour bâillonner un journaliste réfractaire et considérer comme subversive l'attitude de Marie Drucker est peu crédible. D'autre part, croire en son authenticité met l'éthique en danger. En effet, c'est trouver normal qu'un ministre, pour ne pas être critiqué, s'arrange, complote même, pour éliminer les journalistes qui ne lui sont pas assujettis.

Si le lecteur considère que ce qu'écrit François Gorin est un récit authentique, il peut soit croire et valoriser les actions des personnages : il est d'accord éthiquement avec leurs actions. Il y a donc une commutation phorique qui peut entraîner transmutation sur l'échelle phorique. Soit il peut croire mais au contraire dévaloriser les actions des personnages. Il est alors en désaccord éthique et il n'y a pas de commutation phorique.

Si le lecteur considère le texte de François Gorin comme une fiction, il peut soit ne pas croire mais valoriser l'énonciateur du fait de son humour : il suspend son jugement éthique et met en place un contrat fiduciaire soit il ne croit pas ce qui est raconté et dévalorise l'énonciateur car il raconte n'importe quoi.

Jérôme Guibourgé schématise ce processus ainsi :



Le but de François Gorin n'est pas de faire croire à son récit, son intention est de faire sourire, voire rire le lecteur. Une seule de ses postures possibles pour le lecteur correspond à ce but, celle qui combine le « ne pas croire » avec le « valorise », celle qui permet en fait de suspendre son jugement éthique. Deux niveaux cohabitent : soit, dans le cas de « croire », l'effet touche l'énoncé, les personnages mis en jeu, soit, dans le cas de ne pas croire, le jugement se porte sur l'énonciateur. L'exemple ci-dessus ne porte pas sur du métadiscours à proprement parler, il a un rôle d'enrobage, il renforce le lien avec le lecteur avec cette mise en

place du contrat fiduciaire : le lecteur comme l'auteur savent très bien qu'il s'agit d'une divagation humoristique.

Il en va de même avec le récit que David Abiker fait de la transformation de Nicolas Sarkozy en créature (*Arrêt sur Images*, annexe 2). Le téléspectateur a le choix entre considérer que ce que dit Abiker représente la réalité, il pourra alors soit s'enthousiasmer de la ressemblance entre Hulk et le ministre des finances d'alors soit en être consterné. Ou alors, il prendra ce récit au second degré et son jugement ne se portera plus sur ce qui est raconté mais comment cela est raconté. Le téléspectateur aura alors la possibilité de dénigrer la comparaison produite par le chroniqueur ou y adhérer. Adhérer à cette comparaison implique d'une part de reconnaître l'habileté discursive du chroniqueur et d'autre part de trouver cette comparaison justifiée, donc de manière détournée, de croire en ce qui est dit.

2.2 Ironie

Dans l'extrait suivant, tiré de *La Lettre à Zélie* du 14 Mars 2007 (annexe 33), Gorin fait un commentaire sur le sous-titrage des publicités pour les denrées alimentaires.

« d'où l'idée géniale : sous-titrer les spots de pub. Oui, tu m'a bien lu, Zélie. Cette nouveauté, pas très spectaculaire t'a peut-être échappé. »

Nous sommes donc en présence d'une séquence métadiscursive et le lecteur a toujours le choix entre croire que ce que Gorin lui raconte est vrai et y adhérer, croire que ce que Gorin lui raconte est vrai mais ne pas y adhérer ou ne pas croire au sérieux de Gorin et soit y adhérer, soit le rejeter. À la différence du premier exemple, il ne s'agit pas d'une « divagation » : le but de Gorin est double : d'une part il doit faire comprendre qu'il est ironique, qu'il ne faut donc pas croire ce qu'il écrit, d'autre part, il doit tout de même agir sur l'axiologie du lecteur : il doit le pousser à se positionner quant à ce dont il parle. Son jugement éthique ne doit pas être suspendu, il doit comprendre que le but de Gorin est de ne le pas faire croire et de ne pas le faire adhérer à ce qu'il dit. Comme le souligne Guibourgé (2008) « l'ironie est une agression portant sur une des valeurs du protagoniste qui permet une commutation phorique d'une valeur à une autre : la critique d'une valeur opposée est une valorisation d'une autre valeur. »

Sur le *Big Bang Blog*, David Abiker commente le 12 février 2007 (Annexe 14) un moment (considéré comme) clé du discours de Ségolène Royal à Villepinte.

« Ce qui est ici nouveau, c'est ***l'intuition (féminine)*** que l'universalité du sentiment maternel peut se partager avec des citoyens de tous sexes. Il y a **désormais** quelque chose en nous tous

de féminin.

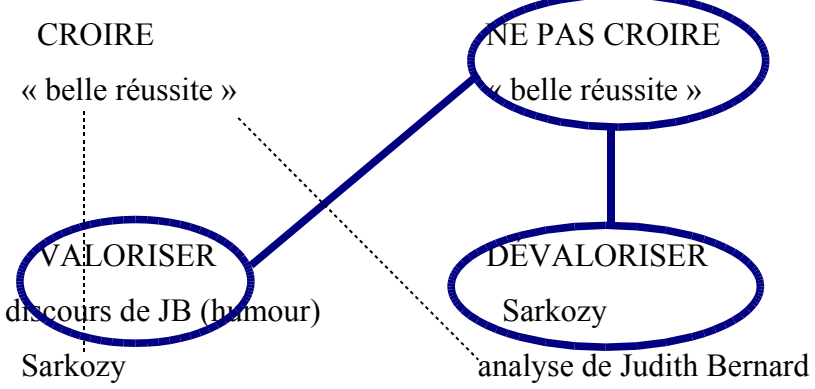
Et ce n'est plus la fibre républicaine ou citoyenne qui vibre à cet instant clé du discours, c'est notre fibre maternelle. C'est un **fait générationnel**, garçons ou filles, nous avons **désormais** cette fibre là en commun. »

Nous nous demandons si ce passage n'est pas ironique. En effet, Abiker utilise une locution figée « intuition féminine » défigée par la mise entre parenthèses de « féminine » qui peut signifier qu'Abiker met en doute la légitimité de cette locution, qui renvoie aux croyances sur les femmes, à des mythologies. Cette locution renvoie donc aux croyances passées et s'oppose au « désormais » et au « fait générationnel ». Cependant, croire en ce que nous appellerons pour résumer son texte « la fibre maternelle universelle » n'est pas plus rationnel que croire en « l'intuition féminine », il s'agit également d'une mythologie, moderne celle-ci. Pourtant, Abiker, par l'ajout des parenthèses oppose ses deux locutions. Il invite donc son lecteur à s'interroger et à se positionner par rapport à ces croyances : croit-il en l'intuition féminine, croit-il que tous les êtres humains soient sensibles au sentiment maternel ? S'il paraît aujourd'hui normal de remettre en question « l'intuition féminine », pourquoi accepte t-on aussi naturellement des expressions comme « l'universalité du sentiment maternel » ? L'agencement de ce texte, son ambiguïté, le place du côté de l'ironie. Le but d'Abiker est de faire comprendre à son lecteur qu'il ne faut pas le croire et qu'il faut dévaloriser ces deux termes.

Judith Bernard quant à elle ne prend pas le risque de ne pas être comprise. Dans son billet du 29 mars 2007 (annexe 21), elle écrit :

« On ne sera pas surpris que je voie dans les événements de la Gare du Nord une belle réussite de la politique sarkoziste - dans le sens où un acte manqué est la superbe réussite de tendances inavouables. »

Elle use de l'ironie dans la première partie de la phrase pour l'expliciter immédiatement. Elle force donc le lecteur à ne pas croire et ne pas valoriser « la politique sarkoziste ».



L'ironie permet donc à l'énonciateur de se valoriser, de montrer qu'il est habile et d'autre part, de pousser le lecteur à adopter son point de vue : « ne pas croire », « croire » relevant de l'insensé.

L'humour et plus particulièrement l'ironie sont moins fréquents dans *J'ai mes Sources*. Nous en avons trouvé des traces à deux moments lors de l'émission du 18 Septembre 2007. Éric Nollau revient ironiquement sur ses propos : « Fréderic Beigbeder apparaît nu dans la première scène, emmailloté dans une couette, **ça j'aurais peut-être pas dû le dire, c'est bon pour l'audimat** ». Le chroniqueur fait mine de se soucier de l'audimat et fait mine de croire que montrer Beigbeder nu gonflerait cet audimat. L'auditeur peut le croire, peut authentifier ces propos mais le fait que ces affirmations s'imbriquent dans une chronique et qui plus est dans une critique du documentaire de Beigbeder, l'auditeur va être ici aussi poussé à « ne pas croire », considérer ces dires comme des fictions. Nollau ne regrette donc pas d'avoir révélé cette « clé » du documentaire, son ton moqueur encourageant l'auditeur à prendre de la distance par rapport à ce qu'il dit. Cette affirmation, considérée comme authentifiante remet en cause l'éthique : elle suggère d'une part que tout est fait en fonction de l'audimat et d'autre part que les téléspectateurs sont plus intéressés par la nudité que par les écrivains.

2.3 Le fou rire et les complicités de plateau

Nous avons tenu à aborder ce dernier point bien qu'il se différencie dans son fonctionnement des cas que nous avons étudiés précédemment. En effet, il ne concerne que les émissions radio et télé diffusées. Il ne fait pas appel au jugement des téléspectateurs et auditeurs quant aux phénomènes médiatiques présentés mais il joue sur la relation de confiance instaurée entre le destinateur et le destinataire. C'est en cela qu'il est important. Les situations qui présentent de tels moments renforcent en effet la proximité entre les présentateurs et leur public. Nous ne nous attarderons pas, nous contentant d'envisager deux cas de figure : celui de l'autodérision, dans *J'ai mes sources* du 18 septembre 2007 :

Nicolas Demorand : « je bafouille [...]

Colombe Schneck : c'est mon influence »

Colombe Schneck reconnaît spontanément et avec humour qu'il lui arrive d'avoir des défauts de prononciation et s'accuse d'avoir déteint sur son collègue. Cette intervention permet à Colombe Schneck de s'excuser indirectement auprès des auditeurs de ce défaut, et faute avouée... mais surtout, elle pousse l'auditeur à s'interroger sur la vraisemblance d'une telle affirmation. Soit il considère que Colombe Schneck dit la vérité et qu'elle a en effet une

mauvaise influence sur son collègue, ce qui semble peu crédible, soit il suspend son jugement et il peut alors considérer que cette affirmation est humoristique : Colombe Schneck ne pense pas vraiment ce qu'elle dit mais elle le dit pour soutenir son collègue. Ceci révèle donc un soutien mutuel entre eux et invite l'auditeur à partager leur complicité.

Lors de sa chronique dans *Arrêt sur Images* sur Hondelatte (annexe 3), Judith Bernard introduit, dans des rires esquissés, le terme « hypotypose ». Qu'impliquent ces rires ? D'une part, ils enclenchent chez le téléspectateur une mise en doute : est-ce que ce que dit cette chroniqueuse est sérieux ? Il va donc encore une fois juger l'authenticité de son propos qu'il est difficile de considérer comme fictionnel. De fait, si ce propos en lui-même n'est pas humoristique, qu'est-ce qui déclenche le rire ? Il s'agit ici de la situation qui s'apparente à un comique de répétition. Judith Bernard est connue, par le reste de l'équipe de *Arrêt sur Images* comme pour les téléspectateurs assidus pour son utilisation de termes rhétoriques relativement rares. Tout le monde attend la dénomination savante d'un phénomène relativement courant et cette dénomination déclenche le rire. Le rire est donc le fait de la proximité, de la connaissance mutuelle des chroniqueurs et journalistes mais il ouvre aussi cet univers commun au téléspectateur qui est témoin, qui est invité à partager cette attente du terme rare. Dans ces deux cas, l'humour ne joue pas forcément sur les représentations que le destinataire se fait des médias mais sur la représentation qu'il se fait des destinateurs. En d'autres mots, l'humour contribue à consolider la complicité entre destinateur et destinataire.

2.3 Conclusion

L'humour et l'ironie ne permettent pas seulement de faire l'économie d'une analyse poussée, les utiliser oblige les destinataires à se positionner, à « choisir leur camp ». Ils sont poussés à émettre un jugement quant à ce qui est dit, parce que ce qui est dit/montré ne répond pas à ce à quoi ils s'attendent. L'humour, et plus particulièrement l'ironie, est une rupture, une faille dans la représentation du destinateur. Ces stratégies radicalisent les rapports entre le public et les émissions métadiscursives, soit en les rapprochant dans le cas où l'humour est perçu et/ou l'éthique est commune, soit en les éloignant, dans le cas ou l'humour n'est pas perçu et/ou les valeurs mises en avant divergent de celle du destinataire.

Un dernier procédé favorise également le rapprochement entre les récepteurs et les émetteurs : il s'agit du recours au vécu, à des expériences, du sensible que pourraient partager les récepteurs.

3. QUAND L'EXPÉRIENCE JOUE LE JEU DE LA COMPLICITÉ : ETUDE DE CAS

Enfin, un dernier point a particulièrement attiré notre attention : le recours régulier à des récits d'expérience. Éric Landowski (2007) traite de ce recours à l'expérience dans le cadre de la construction de sens. En effet, selon la doxa, il y aurait dans un premier temps le vécu de l'expérience (la saisie) puis dans un second temps la construction d'un discours de la narration qui a pour enjeu d'expliquer l'expérience (la lecture). L'expérience précède la narration et la narration est chargée de plus de sens que l'expérience. Si ce qui préoccupe Landowski est de faire évoluer l'attitude des sémioticiens vis à vis de l'expérience, notre objet est, quant à nous, d'observer l'utilisation de la transformation de leurs expériences en narration par les chroniqueurs du *Big Bang Blog* et celui de *La Lettre à Zélie*. La différence entre l'expérience et la narration ne résulte pas de la nature mais du regard que l'observateur porte sur ces objets. Éprouver les choses, y être sensible et leur accorder un sens et de la valeur, c'est se positionner sous le régime de la saisie. Considérer que le monde est une surface recouverte de signes déchiffrables, c'est se positionner sous le régime de la lecture, c'est donner une signification à ce monde, en fonction de schémas plus ou moins stéréotypés, culturels. Or, comme l'explique Bertin (2007), la syntaxe narrative est, en Occident, régie d'une part par la programmation (principe de régularité) et d'autre part par la manipulation.

Ces deux principes ne peuvent pas rendre le ressenti de l'expérience. Landowski propose donc la prise en compte de ce qu'il appelle « assentiment », qui consiste en l'attente de l'accident, de l'inattendu (et répond au principe de régularité), et de l' « ajustement » qui permet de s'ajuster à l'autre grâce à sa sensibilité (au contraire de la manipulation qui est basée sur l'intentionnalité de l'énonciateur).

Or, ces récits d'expérience jouent sur l'ajustement et la manipulation: il s'agit bien de proposer un récit qui fait écho chez le lecteur, qui le touche et qui crée du coup un rapport particulier entre lui et le chroniqueur dans le but de le faire adhérer à son propos.

3.1 Faire partager son expérience : vous aussi, lecteurs, vous ressentez la même chose que moi!

Quand « je » ou « nous » devient « on »

« Même en tant que spectatrice, on peut difficilement échapper à l'effet de sidération provoqué par son physique, obscène et beau comme une actrice de porno qu'on aurait laissée

en liberté. »

Judith Bernard fait part de son ressenti (annexe 16), c'est elle, la femme spectatrice mais c'est « on » qui ne peut que difficilement échapper à l'emprise du physique de la co-présentatrice de *La Roue de la Fortune*. Au lieu d'utiliser le « je » pour relater son expérience, elle exploite les propriétés du pronom impersonnel « on ». Elle ne fait donc référence à personne en particulier et à « tout le monde », à toute personne regardant ou ayant regardé cette émission, s'incluant donc dans ce « on ». Le lecteur, en tant que téléspectateur potentiel est alors impliqué dans le texte et devient un téléspectateur virtuel, qui a vu et ressenti par l'intermédiaire du récit de Judith Bernard. Le lecteur est poussé à se reconnaître dans ce pronom : Judith Bernard envisage ses objections (les femmes ne sont pas concernées par ce « phénomène ») pour les contredire par ce qu'elle a vécu et ressenti qui fait office de réalité. Même elle, qui est une femme, qui est lettrée, même elle se laisse séduire. Elle veut démontrer que la séduction exercée par cette femme est « totalitaire » c'est à dire qu'elle est entière et qu'on ne peut y échapper. Judith Bernard fait sentir à son lecteur ce qu'elle a elle-même ressenti pour l'inciter à adhérer à sa thèse, lui « faire croire ». Il s'agit donc bien de manipulation mais cette manipulation est basée sur la sensibilité du lecteur, sa capacité à s'ajuster et non sur une argumentation développée.

3.2 De l'expérience singulière à la création d'univers de référence commun : comparaison et axiologie

Faire appel à un univers de référence commun avec le lecteur est un moyen couramment usité pour réveiller chez lui des souvenirs, lui présenter une axiologie supposée partagée. Les auteurs font ici part d'une expérience ancienne, relative à un passé télévisuel commun pour le comparer à ce qui se fait maintenant.

« L'autre jour, sur Arte, on rejouait aux Dossiers de l'écran. Tu sais, quand la soirée commence par un film et se poursuit par un débat. L'émission d'Armand Jammot, on l'associe souvent à l'ère préhistorique, *mais* elle a quand même tenu jusqu'en 1991. Dans mon souvenir, le générique était lugubre et les questions des téléspectateurs passaient par le standard SVP, puis par un animateur que j'ai longtemps pris pour Armand Jammot lui-même (j'étais jeune alors et je préférais le foot aux sujets graves). En fait, il s'appelait Alain Jérôme, avoue que ça se ressemble un peu. Un jour, une chaîne nostalgique rediffusera peut-être les vieux Dossiers

de l'écran des familles. En attendant, Arte donne l'Embrasement »

Dans cette chronique (annexe 26), François Gorin joue également sur les pronoms. S'appuyant sur les caractéristiques du genre épistolaire, il interpelle le lecteur directement, le tutoie. Il fait appelle à ses souvenirs « tu sais » mais également, sollicite son approbation : « avoue que ça se ressemble ». Par ce tutoiement, l'auteur impose à son lecteur une relation (aussi fictive que sa correspondance) d'intimité. Pour répondre à ce premier « tu », il utilise un « on » généralisant et donne pour communément admis le fait que *Les Dossier de l'Écran* soient associés à l' « ère préhistorique » de la télévision. Il développe l'isotopie du passé révolu, isotopie associée au vécu d'un pronom « je » : « dans mon souvenir », « j'étais jeune alors », « nostalgique », mais aussi, il explique le fonctionnement des émissions de l'époque : « les questions [...] passaient par le standard ». Cette isotopie est associées dans ce texte a des valeurs négatives, dysphorique comme le montrent les termes « ère préhistorique », « lugubre », « graves ». François Gorin n'a encore rien dit de l'émission d'Arte mais la comparaison avec une autre émission, qui repose, selon Erik Bertin (2007), sur « un déplacement sémantique » permet d'évoquer cette émission à travers du « déjà connu » (*Les Dossiers de l'Écran*). Or, ce « déjà connu » est évalué négativement et contamine l'appréhension de l'émission d'Arte qui est chroniquée. Ainsi, le jugement construit sur cette émission n'est pas rationnel, il repose sur la convocation d'un univers de référence évalué négativement. Il est donc difficilement contestable. L'opinion de Gorin sur Arte se dessine en creux, par le biais de la comparaison. Pour lui, Arte est une chaîne qui traite de sujets sérieux qui n'intéressent pas les jeunes.

« A l'échelle de mon âge, je me souviens d'Annie Pujol, tourneuse de lettres dans La roue de la fortune. A l'époque, l'électricité existait, et les lettres déjà eussent pu tourner d'elles-mêmes ou, plus fort encore, s'allumer sur un simple signal envoyé de la régie, trop trop fort. Mais non. Il y fallait une potiche, arpentant le petit plateau de carton, posant ses fines mimines sur les cubes de plastique blanc avant de les joindre en de gentils applaudissements. Gentille Annie Pujol, son sourire doux, sa beauté chaste et discrète, qui ne dérangeait personne, ne heurtait aucune sensibilité sinon celle de quelques féministes énervées.

Avez-vous vu qui fait maintenant tourneuse de lettres dans la Roue de la Fortune ? »

Ici aussi (annexe 16), Judith Bernard fait référence à une ancienne émission télévisée pour la comparer à sa nouvelle version. Elle utilise donc l'imparfait et des expressions comme « à l'échelle de mon âge, je me souviens » et « à l'époque » pour marquer le passé. Elle décrit le fonctionnement de l'émission et plus particulièrement, le rôle de la « potiche » qui co-animait cette émission. Cette description est moqueuse et teintée d'ironie. En effet, Judith Bernard commence par donner le qualificatif pompeux de « tourneuse de lettres » à Annie Pujol, puis, elle la qualifie de « potiche ». Elle souligne des éléments évidents « l'électricité existait » et s'extasie « plus fort encore », « trop trop fort » sur des choses insignifiantes « les lettres déjà eussent pu tourner d'elles-mêmes ». Ces premiers éléments nous indiquent que l'auteur, à moins qu'elle ne soit et ou ne prenne ses lecteurs pour des idiots, construit son discours sur le mode ironique. Selon Bertin (2007), l'ironie joue sur les modalités du paraître et du non être. En effet, l'ironiste énonce un discours qu'il ne prend pas à sa charge et qu'au contraire, il dénigre. La particularité et l'intérêt de l'ironie réside dans le fait qu'elle crée un pacte implicite entre l'énonciateur et l'énonciataire. La reconnaissance de l'ironie est à la charge de l'énonciataire.

Judith Bernard ne remet pas seulement en cause la justesse des qualificatifs attribués à Annie Pujol : sa gentillesse, la douceur de son sourire, la chasteté et la discrétion de sa beauté. Elle reprend ses adjectifs sur le mode ironique pour mettre en évidence qu'elle ne les considère pas comme des compliments mais comme les simples attributs de « la potiche d'alors ». Et ces simples attributs ne sont pas ceux de « la potiche de maintenant ». Après avoir conquis son lecteur en créant une relation de complicité avec l'utilisation de l'ironie, Judith Bernard peut désormais l'interpeller : « Avez-vous vu... », il sera alors plus réceptif aux arguments et thèses de l'auteur et surtout, plus sensible au contraste entre les deux types de potiche, contraste amplifié par la comparaison.

3.3 Conclusion

Les éléments que nous avons dégagés ici ne nous permettent pas de confirmer ou d'infirmer le fait qu'il est possible de critiquer la télévision depuis un autre média. Néanmoins, nous avons pu relever quelques figures récurrentes qui conditionnent la relation entre le lecteur et les chroniqueurs.

Le récit de l'expérience permet d'une part d'introduire le sensible dans le texte, pousse le

lecteur à s'identifier à celui qui a ressenti les mêmes choses qu'il a ou pourrait ressentir. D'autre part, il convoque des univers de référence communs, univers fortement marqués axiologiquement. Ce type de récit rapproche donc les deux interlocuteurs. C'est à ce moment que l'utilisation de la comparaison prend toute son importance. La comparaison permet de confronter deux objets, deux expériences ici, qui ne sont pas associés en temps normal. Comparer deux objets permet donc à l'auteur de dire que le rapprochement entre eux est justifié, soit parce qu'ils se ressemblent alors qu'il sont affichés comme différents, soit parce qu'ils sont affichés comme semblables et sont en fait différents. La comparaison joue donc sur l'être, le vrai et le paraître. La comparaison peut donc être assimilée à un phénomène discret de révélation. Aussi, avant même que l'énonciateur ne porte un jugement sur l'objet, son appréhension par le lecteur est conditionnée par la connaissance qu'il a, que l'auteur lui donne du comparant. L'opinion de l'auteur sur le comparé, sur une émission de télévision, se dessine en creux, par le biais de la comparaison à une autre émission. La reconstruction de cette opinion de l'auteur est donc à la charge du lecteur.

4. CONCLUSION

Que ce soit dans *Arrêt sur Images*, *Big bang Blog*, *J'ai mes Sources* ou *La Lettre à Zélie*, les locuteurs, par le biais des énonciateurs, jouent sur des effets de proximité voire d'intimité ainsi que sur l'illusion d'appartenir à une même communauté et ce, en fonction des possibilités offertes par leur médium. La mise en place et l'entretien d'une telle relation avec les récepteurs a un enjeu particulier aux discours critiques : le partage des croyances.

L'exploitation de l'humour se base dans une premier temps sur cette relation fiduciaire, l'amplifie dans un second temps et joue également sur le système de croyances du destinataire, l'encourageant à se positionner par rapport aux faits énoncés. L'humour pousse d'une part à remettre en question la validité de l'énoncé et d'autre part les qualités de l'énonciateur. L'utiliser, c'est risquer de ne pas être compris mais c'est aussi la possibilité d'agir de façon euphorique sur les représentations du destinataire.

Enfin, le récit de l'expérience introduit du sensible dans ces discours. Comme l'humour, cette stratégie renforce les rapports entre destinateurs et destinataires, mettant en scène des univers supposés partagés. Ces récits permettent donc aux destinataires de s'identifier aux destinateurs. Ils construisent ou plutôt activent une axiologie associée aux univers auxquels ils font référence, mais ce, de façon implicite. L'autre effet de ce procédé rend plus crédible ce qui est raconté; en effet, prendre le statut de témoin direct joue sur l'appréhension du destinataire. Ce dernier considère comme plus authentique, plus vrai, l'énoncé d'un qui parle en tant que témoin, qui a vécu la scène et tente de la rendre sans autre intentionnalité que celle de faire passer une information. Le recours au témoignage a donc un effet d'objectivation alors qu'il est fondé sur le sujet, sur son ressenti.

Les discours métadiscursifs médiacritiques jouent donc sur trois représentations pour séduire leur public : l'ami, l'humoriste plus ou moins cynique et l'observateur impartial. C'est la réunion de ces trois actants qui dessine les caractéristiques de ce genre discursif.

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE

Arrêt sur Images, *Big Bang Blog*, *J'ai mes Sources* et *La Lettre à Zélie* traitent des phénomènes médiatiques actuels. Ces programmes sont fondés sur l'idéologie qui veut que la télévision influence la société et que cette dernière peut être étudiée à travers les médias qu'elle produit.

Ces textes sont composés de séquences très variées qui mettent en avant un certain savoir-faire. Ce savoir-faire est là d'une part pour renforcer le faire-croire et d'autre part, pour donner l'image de textes critiques. Ces textes sont en fait fondés sur la modalité du paraître. Ils appartiennent donc à un nouveau genre transmédiatique : le métadiscours médiacritique.

L'enjeu de notre recherche n'est pas d'essayer de faire rentrer à tout prix dans une catégorie ces textes mais plutôt de relever leurs invariants pour en déduire un mode de fonctionnement commun. Le fait est que, supportés par des médiums différents, ces trois textes sont, en apparence, relativement éloignés. Outre leur quête commune, « parler des médias pour... », ces textes visent en réalité la réaction mais aussi l'implication de leur public dans leurs discours. Le métadiscours médiacritique fonctionne sur un mode authentifiant : il s'intéresse et donne des informations sur des faits « réels », mais, étant métadiscursif, il est également régi par des règles particulière, celles du mode ludique.

Ainsi, exploitant des schémas narratifs canoniques, ils jouent sur le contraste, mettent en place une axiologie qui enjoint à son destinataire de juger d'une part, à s'identifier au destinateur d'autre part et jouent également sur la polyphonie qui autorise les variations thymiques. Ceci a pour effet de donner un aspect impartial à ces discours. Nous ne pouvons que constater que, sous couvert de critique des médias, ces textes diffusent un discours conventionnel.

Malgré tout, le public de ce type de discours ne les remet pas en cause et est plutôt fidèle. Des liens particuliers sont tissés entre le destinateur et le destinataire, liens consolidés et consolidant leurs univers culturels et idéologiques partagés, amplifiés par l'utilisation de l'humour et le récit d'expériences sensibles. Si l'humour met en scène l'habileté rhétorique du locuteur, le récit d'une expérience vécue souligne son authenticité. L'un comme l'autre de ces procédés rapproche le destinataire du destinateur et renforce également les liens entre les différents destinataires. Ainsi, nous avons pu observer qu'ils se regroupaient, quand les moyens du médium le permettent, dans des communautés (virtuelles) autour de ces textes.

Le discours médiacritique métadiscursif présentent donc des contrastes importants entre ce qu'ils sont (empreints de subjectivité, incomplets, incohérents...) et ce qu'ils voudraient être.

CONCLUSION

Le choix de ces différents textes pour composer notre corpus était certes, en partie basé sur l'intuition qu'il existe un genre médiacritique métadiscursif. En effet, ces textes sont très différents mais possèdent des points communs dont la spécificité de leur écriture qui demeure après l'articulation entre les contraintes du médium et les caractéristiques de la médiacritique métadiscursive. Aussi, *Arrêt sur Images*, *La Lettre à Zélie*, *J'ai mes Sources* et *Big bang Blog* sont soit diffusés par des supports de référence (France 5, *Télérama*, France Inter) soit portés par des acteurs du monde des médias reconnus (comme Schneidermann). Bien que leurs médiums soient différents, ils visent tous les mêmes effets sur leur public : susciter sa réaction et son implication par et dans le discours.

Arrêt sur Images est en quelque sorte un archétype du genre : texte le plus ancien de notre corpus, il affiche expressément sa volonté de critiquer et d'apprendre à critiquer les médias.

Cette émission s'affiche en modèle : d'une part elle redresse les torts des autres émissions, les dénonce, les pousse à s'expliquer et même à changer. D'autre part, elle applique à elle-même ce qu'elle applique aux autres, c'est à dire répond tous les mois aux critiques de téléspectateurs. Ces deux actions construisent une représentation déontologiquement irréprochable. Aussi, son but est également d'initier son public au décryptage des médias. Nous pouvons noter que l'exercice critique inclut une démarche didactique. L'émission met en scène, il est vrai, des moments explicatifs, les chroniques s'appuient sur des théories psychologiques, linguistiques... Les chroniqueurs s'attachent à reformuler de plusieurs manières leur propos et celui des autres, ils opèrent ainsi des variations thymiques (qui jouent sur l'aspect impartial de l'émission), ils usent de savoir-faire pour analyser les extraits présentés. Ces différents procédés, que nous retrouvons, à échelle variable dans les trois autres textes étudiés, tiennent plus du leurre que de la didacticité proprement dite. Ils donnent l'apparence de prendre en compte le destinataire, de se soucier de son savoir et de le modifier. Or, c'est plus sur le croire qu'ils agissent : il faut « faire-croire » et donner l'image de textes critiques.

Le contrat de lecture qui en découle est donc relativement flou, brouillé par les apparences. Ce programme apporte des connaissances, certes, mais il n'est ni critique ni didactique. Comme nombre d'émissions télévisuelles, *Arrêt sur images* met en scène le conflit, rend spectaculaire la divergence des points de vue et ce, au dépend de sa vocation critique et didactique. Qui plus est, ce texte diffuse un discours conventionnel et ne tient en fait pas les promesse faites à son public. Pourtant, comme nous l'ont montré les audiences de l'émission, ou le nombre de protestations lors de sa suppression, les téléspectateurs l'apprécient.

Ces différentes constatations nous orientent vers la réflexion suivante : *Arrêt sur Images* comme les autres textes médiacritiques et métadiscursifs proposent en fait un « regard citoyen », dont l'enjeu est d'agir pour le bien de tous. Ce qui importe, c'est de montrer, de dénoncer et de réunir une communauté derrière ces objectifs. Il n'y a plus de projet réellement éducatif mais plutôt la volonté de confronter l'éthique des acteurs de *Arrêt sur Images* avec les déontologies des métiers de journalistes, animateur de jeu, producteur d'émission de téléréalité... pour faire mine de les modifier. Aussi, le métadiscours médiacritique produit par *Arrêt sur Images* perd en métadiscursivité : ce sont plus les faits de société représentés par les médias qui sont traités plutôt que les représentations mêmes. Ceci pour dire deux choses : il est difficile de faire le partage entre l'analyse de ce qui est montré et l'analyse de la façon dont cela est montré. Ce genre de dérive est accentué par le fait que, tout en étant le reflet de la société, la télévision va également l'influencer. En effet, si les programmes qu'elle diffuse sont produits dans un contexte culturel, idéologique... particulier et en portent donc les marques, ces programmes ne sont qu'une représentation de cette société, un point de vue parmi d'autres qui a la potentialité de conditionner la vision du monde des téléspectateurs.

Placer la télévision et les médias au coeur de la vie de chacun n'est pas une idée véhiculée seulement par la télévision. *Big Bang Blog, La Lettre à Zélie* et parfois *J'ai mes Sources* exploitent également le filon. Chacun introduit dans ses chroniques des bribes de sa vie personnelles, plus ou moins teintées par l'omniprésence des médias. Ainsi, les discours produits sont proches du vécu du public et facilitent la création de relations particulières entre le destinateur et le destinataire autour d'univers culturels et idéologiques supposés communs. Cet usage active alors une axiologie en fonction de laquelle l'énonciateur juge les faits et pousse le destinataire à faire de même, jusqu'à s'identifier à l'énonciateur. Il donne à ce qui est raconté un caractère authentique. Et le recours à l'humour renforce cette tendance. En effet, il pousse le destinataire à se positionner dans un premier temps par rapport à l'énoncé puis, dans un second temps par rapport à l'énonciation. Ils poussent également le destinataire à agir, à

exercer lui aussi ce « regard citoyen ». Or, le téléspectateur n'a pour seul appui que sa connaissance de la déontologie des médias, diffusée par ces médias eux-mêmes, et sa propre éthique, ce qu'il pense qu'il faut faire.

La médiacritique métadiscursive, telle que nous l'avons étudiée, prend timidement la direction d'un mode de production coopératif et interactif : elle tente de favoriser le statut du téléspectateur acteur, bien que le producteur ne lui laisse que très peu de place et des moyens de communication réduits : le téléspectateur n'influence donc que très légèrement la production. Or, ce concept est repris et amplifié par les médias dits « alternatifs »

Les médias alternatifs n'ont plus de contraintes économiques, ou plutôt, ont fait le choix de fonctionner avec peu de moyens. Mais, est-ce suffisant pour analyser, comprendre et expliquer le fonctionnement des médias ? Ainsi, par exemple, les télévisions alternatives « se filment elles-mêmes », c'est à dire qu'elles donnent à voir leurs ratages, leurs hésitations...Elles cherchent en fait à être plus proche de la « vraie vie », de l'univers des téléspectateurs. Elles se donnent en soi pour plus authentiques, plus proches de ceux à, qui elles s'adressent (Gandonnière, 2003). Or, ceci n'est en rien un gage de qualité. Nous ne voulons cependant pas nous arrêter à ce jugement trop rapide. Nous envisageons donc de poursuivre notre recherche du côté de ces programmes revendiquant une liberté totale, pouvant donc « critiquer » et qui sont diffusés à grande échelle par le biais d'Internet.

BIBLIOGRAPHIE

ABLALI Driss, MITROPOULOU Éléni, Semen n°23 (avril 2007) *Sémiotique et Communication. État des Lieux et Perspectives d'un Dialogue* PUFC, Besançon

ADAM Jean-Michel (1992) *Les Textes : Types et Prototypes. Récit, Description, Argumentation, Explication et Dialogue,* Éditions Nathan

ALMEIDA Fabrice (1997) *La Question médiatique, les Enjeux historiques et sociaux de la Critique des Médias*, Éditions Seli Arslam

AUTHIEZ-REVUZ Jaqueline (1995) *Ces Mots qui ne vont pas de soi, Boucles reflexives et non-coïncidence du Dire*, Larousse

BARTHES Roland (1966) *Critique et Vérités* in *Oeuvres Complètes* Tome 2 (1994), Éditions du Seuil

BENVENISTE Émile (1966) *Problèmes de Linguistique générale I*, Éditions Gallimard

BERRENDONNER Alain (2002) *Portrait de l'Énonciateur en faux Naïf.* Semen n° 15, *Figures du Discours et Ambiguïté,* [En ligne], disponible sur : URL : http://semen.revues.org/document2400.html (consulté le 20 août 2008)

BERTIN Erik (janvier 2007), *Penser la Stratégie dans le Champ de la Communication. Une Approche sémiotique.* [En ligne] Disponible sur : http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=70 (consulté le 10 juin 2007)

BEYEART-GESLIN Anne (2005) *Introduction : une Vérité provisoire*. Nouveaux Actes Sémiotiques [e**n ligne**]. Actes de colloques, *La Vérité des Images*. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1909> (consulté le 21 mai 2008)

BEYEART-GESLIN Anne (2008) *L'Éthique du Photographe de Presse* in séminaire intersémiotique *Éthique et Sémiotique (II) : Exercices pratiques* Horizon sémiologie disponible sur http://semiologie.net/doc/article/L_ethique.pdf (consulté le 5 septembre 2008)

BEYEART-GESLIN Anne (2008) *Le Journaliste et le Témoin, une Rivalité médiatique in* Journées scientifiques *Vers une Sémiotique du Médium*

BOURDIEU Pierre (1996) *Sur la Télévision*, Éditions Liber

BOUTAUD Jean-Jacques, VERON Eliseo (2007) *Sémiotique ouverte, Itinéraires sémiotiques en Communication*, Éditions Lavoisier

BOURDON Jérôme, JOST François (1998) *Penser la Télévision*, Actes du colloque de Cerisy, Nathan

BOURDON Jérôme, FRODON Jean Michel (2003) *L'Oeil critique, le Journaliste critique de la Télévision,* Éditions Boeck & Larcier, Bruxelles

CARDON Dominique, JEANNE-PERRIER Valérie, LE CAM Florence, (*et al.*) (2006) *Les Blogs,* Éditions Lavoisier

CARDON Dominique, DELAUNAY-TETEREL Hélène (2006) *La Production de soi comme Technique relationnelle. Un Essai de Typologie des Blogs par leurs Publics* 15-71 in CARDON Dominique, JEANNE-PERRIER Valérie, LE CAM Florence (*et al.*) *Les Blogs* Éditions Lavoisier

CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique (2002) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, Seuil

CHARRON Jean (2007) *Les Mutations paradigmatiques du Journalisme,* Notes pour une communication au Celsa, Paris, le 12 juin 2007. Disponible sur : http://www.surlejournalisme.com/wp-content/uploads/2007/06/expose-sur-les-mutations-paradigmatiques.pdf (consulté le 20 août 2008)

CNRS, Portail lexical du CNRTL, disponible sur http://www.cnrtl.fr/definition/

COURTES Joseph (1991) *Analyse sémiotique du Discours, de l'Énoncé à l'Énonciation*, Éditions Hachette Supérieur

DELFORGE Bernard, NOYER Jacques, Études de Communication n°22 (1999) *La Médiatisation des Problèmes publics*, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3

DEMERS François (2003) *Journalistes au Canada et au Québec: Reconfiguration générale*. in CNRS Éditions, no 35, p. 165-173, Hermès

DESEILLIGNY Orianne, CLÉMENT Jean, Communication & Langages n°155 (mars 2008) *L'Écriture au risque du Réseau*, Armand Colin

DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Luis (*et al.*), (1994) *Dictionnaire de Linguistique et des Sciences du Langage*, Larousse

DUCROT Oswald et SCHAEFFER Jean Marie (1995) *Nouveau Dictionnaire des Sciences du*

Langage, éditions du Seuil

DUFAYS Jean-Louis (1994), *Stéréotype et Lecture*, Pierrre Mardaga éditeur, Liège

ECO Umberto (1979) *Lector in Fabula*, *le Rôle du Lecteur,* Éditions Grasset et Fasquelle

ECO Umberto (1990, 1992) *Les Limites de l'Interprétation,* Éditions Grasset et Fasquelle

FILLOL Véronique (1998) *Vers une Sémiotique de l'Énonciation. Du Lieu commun comme Stratégie et des Formes et/ou Formations discursives comme Lieux communs de l'Énonciation (dans la Presse féminine)* [en ligne], UTM. Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse 2, disponible sur :

http://marges.linguistiques.free.fr/theses/theses_resu/fillol_v.htm consulté le 12 mars 2006

FONTANILLE Jacques (1989) *Les Espaces subjectifs, Introduction à la Sémiotique de l'Observateur (Discours, Peinture, Cinéma)*, Hachette

FONTANILLE Jacques (1999, 2003) *Sémiotique du Discours*, Presses universitaires de Limoges

GANDONNIÈRE Pierre, *Déconstruire la Télévision. Le Projet des Télévisions alternatives en France*, X° colloque bilatéral franco-roumain, Université de Bucarest, 28 juin-3 juillet 2003

GENDREL Bernard et MORAN Patrick , *Humour et Comique vs Humour et Ironie,* 11 Novembre 2005 [en ligne] disponible sur : http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%2C_comique%2C_ironie (consulté le 20 août 2008)

GREIMAS Algirdas-Julien, FONTANILLE Jacques (1991) *Sémiotique des Passions, des États des Choses aux États d'Âme*, Seuil

GREIMAS Algirdas-Julien, COURTÈS Joseph (1993) *Sémiotique Dictionnaire raisonné de la Théorie du Langage,* Hachette Supérieur

GRISELIN Madeleine, Maryvonne MASSELOT-GIRARD, Mathilde PETEY (*et al.*), (2000) *Multimédia et Construction de Savoirs* Actes du colloque tenu à Besançon, Belfort, Montbéliard, 25-26 mai 1999, PUFC, Besançon

GUIBOURGÉ Jérôme, *Humour et Éthique en Publicité* in séminaire intersémiotique *Éthique et Sémiotique (II) : Exercices pratiques*

HATIER (2003) *Concours PE1 et PE2, Concours de Professeur des Écoles, Mathématiques,*

Tome 1

HÉBERT Louis (2006) *L'Analyse figurative, thématique et axiologique*, dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com Consulté le 20 avril 2007HÉBERT Louis (2006) *L'Analyse thymique*, dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com Consulté le 20 avril 2007

HÉBERT Louis (2006) *Le Carré sémiotique*, dans Louis Hébert (dir),Signo [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com, Consulté le 25 avril 2007

HÉBERT Louis (2006) *Le Carré véridictoire*, dans Louis Hébert (dir.), Signo [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com. Consulté le 25 avril 2007HÉBERT Louis (2006) *Le modèle actantiel* dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com. Consulté le 25 avril 2007

HÉBERT Louis (2006) *Le Schéma narratif canonique*, dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), disponible sur : http ://www.signosemio.com. Consulté le 3 mai 2007

HUTIN Séverine, SIESS Jurgen, Semen n°20 (novembre 2005) *Le Rapport de Places dans l'Épistolaire,* [en ligne] disponible sur http://semen.revues.org/sommaire103.html (consulté le 25 août 2008)

KARA Mohammed (2009, à paraître) *Les Reformulations hétéro-initiées et auto-initiées : des Stratégies discursives différenciées* ? In colloque international *Voies de la reformulation Contraintes, Objectifs, Stratégies, Rennes*, 19-20 mai 2006)

JAUSS Hans Robert (1978) *Esthétique de la Réception,* Gallimard

JOST François (1999) *Introduction à l'Analyse de la Télévision*, Ellipses

JOST François (2001) *La Télévision du Quotidien Entre Réalité et Fiction*, Éditions de Boeck université, Bruxelles

JOST François (2005), *Comprendre la Télévision*, Armand Colin

KERBRAT-ORECCHIONI (1990) *Les Interactions verbales I, Approche interactionnelle et Structure des Conversations*, Armand Colin

MASSELOT-GIRARD Maryvonne (1998), *Lire, interpréter, évaluer : des Lecteurs-Acteurs*, Actes du colloque Multimédia et construction de savoirs, Besançon, Belfort, Montbéliard, 25-28 mai 1999, PUFC, Besançon

MASSELOT-GIRARD Maryvonne, Les Cahiers du Greslef n°41-42(1996-1/2) *L'Enfant, la Télévision et l'École*, actes du colloque télécole Belfort 30-31 mai mai 1996

MASSELOT Maryvonne (2004) *Jeunes et Médias. Éthique, Sociabilisation et Représentation,* L'Harmattan

MEHL Dominique (1992) *La Fenêtre et le Miroir, La Télévision et ses Programmes*, Éditions Payot

MEHL Dominique (1996) *La Télévision de l'Intimité*, Seuil

MICHEL Jean-Luc (1992) *La Distanciation. Essai sur la Société médiatique,* l'Harmattan, Giromagny

MIÈGE Bernard, Résaux volume 18 n°101 (2000) *Questionner la Société de l'Information*, Hermès

MIEGE Bernard (2004) *L'information-communication, Objet de connaissance,* Éditions Boeck & Larcier, Bruxelles

MIGEOT François, VIPREY Jean-Marie, Semen n°12 (2000-1) Répétition, Altération, Reformulation dans les Textes et Discours (colloque international, Besançon, juin 1998) PUFC, Besançon

MIGEOT François (2005) *Rapport de Places et Imaginaire dans les Lettres de Laclos et Mme Riccoboni* in HUTIN Séverine, SIESS Jurgen, Semen n°20, *Le Rapport de Place dans l'épistolaire* [En ligne], disponible sur : http://semen.revues.org/document2038.html Consulté le 20 août 2008.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, MINISTÈRE DE LA RECHERCHE (2007) *Guide pour la rédaction et la présentation des thèses à l'usage des doctorants*

MITROPOULOU Éléni (2007) *Média, Multimédia et Interactivité : Jeux de Rôles et Enjeux sémiotiques* [en ligne], Université de Franche-Comté, disponible sur : http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1531 Consulté le 12 février 2008

MITROPOULOU Éléni (2007) *Jeux transmédiatiques, Intérêts Sémiotiques* [en ligne] disponible sur : www.associazionesemiotica.it/ec/index.html consulté le 20 juin 2007

MITROPOULOU Éléni (2006) *L'Événement sportif sur Internet : État des Lieux sur une Pratique sémiotique* in HELBO André, Degrés n° 128

MONDZAIN Marie-José (2002) *Qu'est-ce que la Critique ?* in BOURDON Jérôme, FRODON Jean-Michel (2003) *L'Oeil critique, le Journaliste critique de la Télévision,* Éditions Boeck & Larcier, Bruxelles

MOIRAND Sophie (1994) *Discours d'Enseignement et Discours Médiatique : pour une Recherche de la Didacticité* in CICUREL Francine, LEBRE Monique, PETIOT Geneviève, Les Carnets du Cediscor 2 *Discours d'Enseignement et Discours médiatiques : pour une Recherche de la Didacticité*

PARRET Herman (1986) *Les Passions, Essai sur la Mise en Discours de la Subjectivité*, Éditions Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles

PÉLISSIER Nicolas, ROGERIO Marcia (2006) *La Blogosphère, un cinquième Pouvoir ? Critique du Journalisme et Reconfiguration de l'Espace public au Portugal* 159-184 in CARDON Dominique, JEANNE-PERRIER Valérie, LE CAM Florence *Les Blogs* Éditions Lavoisier

PENE Sophie, Communication & Langages n°147 (mars 2006) *Internet, Optique du Monde*, Armand Colin

PENE Sophie, Communication & Langages n°151 (mars 2007) *"Internet fera les Élections..."*, Armand Colin

PERELMAN Chaïm (1970) *Le Champ de l'Argumentation*, Presses universitaires de Bruxelles

PERELMAN Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA Lucie (1988-1992) *Traité de l'Argumentation*, Éditions de l'université de Bruxelles

PEYTARD Jean (1986) *La Place et le Statut du Lecteur dans l'Ensemble public* 125-147 in *Syntagmes 3*, Annales littéraires de l'Université de Besançon

PEYTARD Jean Semen n°5 (1990) *La Médiacritique Littéraire (Radiophonie, Télévision)* Annales Littéraires de l'Université de Besançon

PINGAUD Denis, POULET Bernard, Le Débat n°138 (janvier-février 2006) *Penser la Société des Médias*, Gallimard

RABATEL Alain (2006) *L'effacement de la figure de l'auteur dans la construction*

événementielle d'un "journal" de campagne électorale et la question de la responsabilité, en l'absence de récit primaire in Semen, 22, *Énonciation et responsabilité dans les médias*, [En ligne], disponible sur : http://semen.revues.org/document2843.html. Consulté le 26 juin 2008.

REBILLARD Franck (avril 2005) *Des blogs au journalisme* [En ligne] disponible sur : http://www.imageson.org/document617.html (consulté le 19 août 2008)

ROELENS Nathalie (2008), *Censure ou Sensure ?* 3-26 in DESEILLIGNY Orianne, CLÉMENT Jean, Communication & Langages n°155 *L'Écriture au risque du Réseau,* Armand Colin

ROMEYER Hélène (2004) *L'Autoréflexivité télévisuelle en France : entre Communication médiatique et Espace public de Débat. Les Cas Arrêt sur Images et l'Hebdo du Médiateur.* Université Stendhal Grenoble 3

ROSSIER Laurence (2002) *Le Discours rapporté,* Orphys

ROSSARI Corinne (2000), *Connecteurs et Relations de Discours : Des Liens entre Cognition et Signification*, Presses Universitaires de Nancy

ROSSARI Corinne (2007) *Les Moyens détournés d'assurer son Dire*, PUPS

TREDAN Olivier (2007) *Le « Journalisme citoyen » en ligne : un Public réifié ?* in Hermès n° 47, disponible sur : http://www.surlejournalisme.com/lectures/journalisme-citoyen/ (consulté le 19 août 2008)

TUTESCU Mariana, *L'Argumentation, Introduction à l'Étude du Discours* disponible sur http://ebooks.unibuc.ro/lls/MarianaTutescu-Argumentation/sommaire.htm (consulté le 20 août 2008)

VERON Eliséo (1985) *Les Médias. Expériences, Recherches actuelles, Applications* 206-217 in *Institut de recherches et d'Études Publicitaires*

VION Robert (1992, 2000) *La Communication verbale, Analyse des Interactions*, Hachette

WINDISCH Uli (1987) *Le K.-O. Verbal La communication conflictuelle*, L'Âge d'Homme, Giromagny

ZILBERBERG Claude,(2002) *Seuils, limites, valeurs,* 343-360, in HÉNAULT Anne, *Questions de Sémiotique,* P.U.F

INDEX DES AUTEURS

Adam....93, 141, 260, 264, 265, 266, 267, 268, 269
Almeida....31, 33
Barthes....14, 30, 31, 32, 58
Benveniste....168
Berrendonner....211, 216, 219
Bertin....359, 361, 362
Bourdieu....17, 20, 63
Bourdon....33, 34, 36
Boutaud....26, 27, 123
Cardon....22, 167, 168, 172, 178
Charaudeau....61, 63, 64, 65, 66, 67, 92, 139, 140, 214
Charron....181
Courtès....79, 114, 139, 260, 325, 326, 327, 330, 331, 332, 333
de Bonville....181
Delaunay-Teterel....22, 168, 172, 178
Demers....182
Descartes....139
Deseilligny....168
Ducrot....15, 125, 145, 146
Dufays....25, 210
Eco....14, 46, 62, 117, 118, 119, 266
Fillol....325
Fontanille. . .24, 26, 123, 190, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 267, 268, 313, 314, 321, 322, 325, 334, 336, 337, 342, 343
Gandonnière....368
Gendrel....210
Greimas....26, 31, 90, 92, 257, 261, 268, 314, 321, 322, 325, 327, 343
Grize....93, 139, 143
Guibourgé....353, 354, 355
Hébert....268, 312
Jauss....116
Jeanne-Perrier....181

Jost.....15, 19, 35, 41, 42, 43, 65, 78, 171, 176, 177, 178, 343
Kara.....148
Kerbrat-Orecchioni.....130, 132, 135, 136, 137, 345, 350
le Cam.....181
Masselot-Girard.....15, 17, 18
Michel.....38, 39, 40, 43
Migeot.....207
Mitropoulou.....26, 36, 43, 58, 129, 203, 347
Moirand.....31, 90, 91, 143
Mondzain.....30, 31, 34, 36, 37, 38
Moran.....210
Parret.....26, 257, 261, 262, 264, 265, 269, 327, 329
Pélissier.....181, 182
Perelman.....139, 140, 142, 143, 144, 145
Peytard.....13, 14
Propp.....267
Rabatel.....212, 213, 214
Rastier.....327
Rebillard.....181
Rogerio.....181, 182
Romeyer.....27, 28, 29, 36, 45, 46, 134
Rosier.....213, 214
Schaeffer.....42
Tredan.....167
Veron.....26, 27, 113, 114, 116, 123, 125
Vion.....83, 130, 133, 137, 145, 146, 148, 149
Zilberberg.....234

UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE

ECOLE DOCTORALE «LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIETES»

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

SCIENCES DU LANGAGE

LA MÉDIACRITIQUE DE MASSE

Analyse sémio-linguistique des métadiscours à prétention critique

(télévision, presse écrite, radio, Internet)

Vol. 2

ANNEXES

Présentée et soutenue publiquement par

Véronique MADELON

Le 20 novembre 2008

Sous la direction de Mme le Professeur Eléni MITROPOULOU

Membres du jury :

Anne BEYAERT-GESLIN , Maître de Conférences (HDR) à l'université de Limoges, Rapporteur
Jean-Jacques BOUTAUD, Professeur à l'université de Bourgogne
Andrée CHAUVIN-VILENO, Professeur à l'université de Franche-Comté
François JOST, Professeur à l'université de la Sorbonne Nouvelle, Rapporteur
Eléni MITROPOULOU, Maître de Conférences (HDR) à l'université de Franche-Comté

TABLE DES MATIÈRES

DOCUMENTS SUR SUPPORT PAPIER

ARRÊT SUR IMAGES.....6
ANNEXE 1 : Présentation de l'émission sur le site Internet 6
ANNEXE 2 : Transcription de la chronique de David Abiker dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*.....7
ANNEXE 3 : Transcription de la chronique de Judith Bernard dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie* 10
ANNEXE 4 : Transcription d'une partie du débat dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*.....12
ANNEXE 5 : Transcription de la chronique de Sébastien Bohler dans *Noirs visibles, à quel Prix ?*.....15
ANNEXE 6 : Transcription de la Chronique de David Abiker dans *Préparation des Cerveaux, comment ça marche ?* 18
ANNEXE 7 : Transcription de la chronique de Laurence Lacour dans *Le Pensionnat de M6 : Mention nostalgie* 21
ANNEXE 8 : Transcription d'un dialogue tiré du dossier de l'émission *Faites entrer les Caméras*.....26
ANNEXE 9 : Transcription d'un reportage diffusé dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*.....28

BIG BANG BLOG.....32
ANNEXE 10 : *Pourquoi Big Bang Blog ? Parce que tout craque* par D. Schneidermann 32
ANNEXE 11 : *Cahiers de textes et sacs US* par D. Abiker.....33
ANNEXE 12 : *Ça y'est... ... enfin je crois.* par J. Bernard 34
ANNEXE 13 : *Big Bang Blog,* le 12 février 2007 36
ANNEXE 14 : *Royal à Villepinte « la mère, elle, ne ment pas »* par D. Abiker 40
ANNEXE 15 : *Ma carte de félicitation de Ségolène Royal du lundi matin* par D. Schneidermann.....44
ANNEXE 16 : *Victoria et Nicolas* par J. Bernard 50
ANNEXE 17 : *Big Bang Blog* au 19 février 2007 57
ANNEXE 18 : *La face cachée [et centrale] de l'UDF...* par D. Abiker.....60
ANNEXE 19 : *Ségolène doit-elle nous séduire ?* Par J. Bernard.....65

ANNEXE 20 : *En fait Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...* par D. Schneidermann..70
ANNEXE 21 : *Spectacle de l'ordre, force du désordre* Par J. Bernard 73
ANNEXE 22 : *C'est l'heure de la transhumance* par D. Schneidermann 85
ANNEXE 23 : *Salut Clémentine, Duke E-Manuel, Poliakoff et tous les autres* par D. Abiker.....88
ANNEXE 24 : *Rentrée pour de bon* par J. Bernard 89

LA LETTRE À ZÉLIE.....92
ANNEXE 25 : *Télérama* n°2975 du 17 janvier 2007 92
ANNEXE 26 : *Télérama* n°2976 du 24 janvier 2007.....93
ANNEXE 27 : *Télérama* n°2977 du 31 janvier 2007.....94
ANNEXE 28 : *Télérama* n°2978 du 7 février 2007.....95
ANNEXE 29 : *Télérama* n°2979 du 14 février 2007 96
ANNEXE 30 : *Télérama* n°2980 du 21 février 2007 97
ANNEXE 31 : *Télérama* n°2981 du 28 janvier 2007 98
ANNEXE 32 : *Télérama* n°2982 du 7 mars 2007 99
ANNEXE 33 : *Télérama* n°2975 du 14 mars 2007 100

DOCUMENTS SUR SUPPORT NUMÉRIQUE

ARRÊT SUR IMAGES

DVD 1 :
26 septembre 2004 : *Pensionnat de M6 : mention nostalgie*
03 octobre 2004 : *USA La Guerre des télés*

DVD 2 :
09 octobre 2004 : *Préparation des cerveaux : comment ça marche ?*
17 octobre 2004 : *Faites entrer les caméras*

DVD 3 :
06 mars 2005 : *Noirs visibles, à quel prix ?*

J'AI MES SOURCES

DVD 4 :
07 septembre 2007 : *La rentrée de Canal +*
17 septembre 2007 : *Le nouveau 20H de France 2*
18 septembre 2007 : *Beigbeider sur les traces de Salinger*
19 septembre 2007 : *Pourquoi la presse quotidienne va mal*
21 septembre 2007 : *Je ne suis pas un paparazzi mais un dénicheur de scoop*
25 septembre 2007 : *Human Bomb le docu fiction de France 2 sur la prise d'otages de la maternelle de Neuilly sur Seine en 1993*
26 septembre 2007 : *Festival des 4 écrans*
27 septembre 2007 : *Les sujets qu'on ne voit jamais à la télé*
28 septembre 2007 : *Peut-on tout dire quand on travaille dans l'univers de la mode ?*
01 octobre 2007 : *La cuisine à la télé*
03 octobre 2007 : *Sarkozy sur tout Sarkozy partout... ou l'omniprésence d'un président sur la scène public et dans les médias*
05 octobre 2007 : *Les journalistes en colère*
10 octobre 2007 : *Les chiffres sont omniprésents dans les médias et dans le débat public « J'ai mes Sources » se penche sur ceux de la police: comment ils sont concoctés, comment il sont exploités, comment ils sont manipulés*
12 octobre 2007 : *La diversité dans les séries télés en direct dans la cité nationale de l'histoire de l'immigration*

ANNEXE 1

Présentation de l'émission sur le site hébergé par France 5 de *Arrêt sur Images*

ARRÊT SUR IMAGES : Présentation

Voir le site de l'émission

Format : 52 minutes
Présentation : Daniel Schneidermann
Production : Riff International Production
Diffusion : le dimanche à 12:35 (hertzien et TNT)



Chaque semaine, la télévision fait son autocritique sur France . Dans "Arrêt sur images", Daniel Schneidermann et son équipe de chroniqueurs auscultent le petit écran sous toutes ses formes et dans tous ses excès ! Leur but : analyser le foisonnement et l'influence des images télévisuelles dans notre société, apporter des éléments pour mieux comprendre les enjeux liés aux images.

Unique dans le PAF, l'émission se décline en deux parties : la première s'intéresse aux images marquantes de la semaine en France et à l'étranger - nos chroniqueurs : David Abiker, Judith Bernard et Sébastien Bohler... y livrent leur regard - ; la deuxième partie donne la parole aux invités, spécialistes, acteurs ou auteurs des images choisies.

Divertissement, politique, information : aucun genre n'est oublié. Dans tous les cas, le défi que lance cette émission de référence est de contrebalancer la toute-puissance du petit écran par la relecture des images.

Ce décryptage pertinent permet ainsi une véritable éducation aux images, la propagation d'une culture de la télévision. Une bonne méthode pour mieux "lire" la télévision et prendre du recul face à ce média

ANNEXE 2

Transcription de la chronique de David Abiker dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*

1. Daniel Schneidermann : Nous allons commencer avec vous, David Abiker, par une **stupéfiante** *métamorphose sur le plateau du 20 heures de France 2*.
2. David Abiker : **Stupéfiante,** exactement. Figurez-vous que j'ai vu jeudi soir, *au journal de David Pujadas à 20 heures sur France 2*, Nicolas Sarkozy *se métamorphoser* en une créature.

Extrait

3. David Pujadas : *Les prélèvements globalement ne baissent pas, ils montent même légèrement si l'impôt lui-même reste stable* et il n'y a pas de baisse des dépenses publiques ce qui était tout de même affiché comme l'une de vos priorités. Alors, est-ce que c'est... le volontarisme à ses limites ou c'est...
4. Nicolas Sarkozy : Non, non, permettez, ce n'est pas exact. Premier élément, il n'y a pas une hausse d'impôt dans ce budget.
5. DP : Des prélèvements.
6. NS : Pas une hausse d'impôt dans ce budget.

7. DA : Alors, ça commence de façon animée et puis ça s'anime de plus en plus. David Pujadas sous-entendant que *les baisses d'impôt annoncées par Nicolas Sarkozy profitent plutôt aux classes les plus aisées* et ça, ça va vraiment énerver Nicolas Sarkozy. Et, je ne sais pas si vous connaissez Hulk, quand il, quand on l'énerve, ben il se transforme, il devient Hulk, il devient tout vert et bien là en l'occurrence, Nicolas Sarkozy, piqué par David Pujadas, va se transformer en une créature qui n'est pas véritablement un ministre.

Extrait

8. NS : Il faut gérer en **bon père de famille** le budget de la France.

9. DA : Et à ce moment là, il est en transition, c'est à dire qu'il est encore ministre mais, il est en train de devenir *cette espèce de* **bon père de famille**. Alors, la transformation va se poursuivre quand le **bon père de famille** nous annonce qu'il a un *petit* pécule.

Extrait

10.NS : Vous travaillez toute votre vie, Vous laissez à vos enfants **100 000 euros**.

11.DA : **100 000 euros**. Et là on sent que la transformation est en train de s'opérer, la mue est en train de se faire. Nicolas Sarkozy, le ministre des finances est en train de se transformer en contribuable.

Extrait

12.NS : Vous avez payé...

13.DP : C'est déjà une grosse somme.

14.NS : Absolument pas. Le fruit d'une vie de travail.

15.DP : La majorité des français ne l'ont pas à la fin de leur vie professionnelle.

16.NS : Absolument pas, c'est inexact, c'est le patrimoine moyen des français. 100 000 euros, après une vie de travail, vous avez payé l'impôt, ***vous l'avez volé à personne*** et **au nom de quoi** cet argent sur lequel vous avez payé l'impôt, l'état devrait se servir **alors que vous voulez** le **laisser** à vos enfants ?

17.DA : **Alors que vous voulez le laisser**... **au nom de quoi** ?! **Alors que**... **vous avez volé à personne**... et je crois que dans l'extrait qui va suivre, Nicolas Sarkozy, le ministre en tout cas, va totalement quitter le plateau pour laisser la place à cette créature qu'est le contribuable français. On l'écoute.

Extrait

18.NS : Qu'est ce qui donne un sens à la vie ? C'est de laisser à ses enfants le produit d'une vie de travail en se disant : ben peut-être qu'ils connaîtront moins de difficultés que moi. Est-ce qu'on considère qu'après une vie de travail, 100 000 euros, c'est trop ? Si c'est ça les riches, alors on pas la même conception des riches.

19.DA : Et c'est pas terminé, parce que si vous lui cherchez des poux dans la tête à ce contribuable là, et ben il se cabre.

Extrait

20.NS : Pi j'peux vous dire autre chose, il faut arrêter de culpabiliser maintenant les gens qui travaillent dur, qui payent l'impôt et c'est grâce à leur impôt qu'on peut payer les allocations sociales.

21. DA : Alors, je rassure les fans de Nicolas Sarkozy, il est redevenu ministre d'état après. C'est à dire que c'est comme Hulk, il s'énerve, il devient Hulk tout vert et puis après il y'a un temps, il se bat etc. puis il revient, redevient ce qu'il était avant. Et ce que j'ai personnellement trouvé magistral, c'est que vous vous appelez David Pujadas, vous recevez le ministre d'état, de l'économie, des finances et de l'industrie, vous pensez que vous allez l'interviewer et puis, au bout d'une minute, paf, la créature a muté et elle s'est transformée en contribuable, vous vous retrouvez... Et ben moi, je trouve ça plus spectaculaire que Hulk ou la transformation du loup-garou.
22. DS : Bravo Sarko!

ANNEXE 3

Transcription de la chronique de Judith Bernard dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*

1. Daniel Schneidermann : Judith Bernard, avec vous ON va revenir sur les images ou plutôt sur les non-images des otages en Irak à la télévision.
2. Judith Bernard : Et oui, normalement, le présentateur d'un journal télévisé n'a pas de « je ». Il ne peut pas revendiquer un discours. Il se contente de montrer et de commenter, objectivement si possible, ce qu'il montre. Le seul moment où il devient le sujet de son discours, c'est à la toute fin du journal quand il peut procéder aux salutations rituelles. Là, il peut dire des formules du genre « quant à moi, j'aurai le plaisir de vous retrouver demain, au même endroit, à la même heure. » Alors ça, c'est la règle à laquelle ON s'est tous habitués. Mais avec le JT de 13 heures sur France 2 chez Hondelatte, ON peut avoir quelques surprises.

Extrait

3. Christophe Hondelatte : L'Irak maintenant avec l'annonce par le groupe islamiste Al Zarkaoui de l'exécution d'un deuxième otage américain. On nous promet une cassette vidéo sur Internet dans la journée pour confirmer l'information. Et, au sujet des images d'hier, images d'exécution hein du premier otage, *je voulais juste vous dire*, ayant vu ces images qu'on a décidé, vous le savez, de ne pas montrer, *qu'***on** *ne vous* **montrera jamais** parce qu'*elles sont absolument indiffusables* à la télévision, **je** *voulais* **vous** *dire* que ces images sont absolument effroyables et que **le mot « décapitation » ne recouvre pas l'horreur** *de ce qu'on voit*. **C'est un homme qui égorge un** *autre* au couteau pendant de très longues minutes.

4. JB : Voilà, on a un cas original ici puisque il y a irruption du sujet de l'énonciation en plein cœur du journal. Le présentateur se met à dire « je ». Il est plus celui qui montre, de fait, il ne montre pas et s'en explique, *il est celui qui veut dire*, en son nom propre, et qui NOUS parle directement. Alors avec ce « **je** », ce « **vous** » et ce « *vouloir dire* », ON est en rupture totale avec la routine et avec l'illusion d'un journal télévisé qui est censé fonctionner comme une fenêtre sur le monde qui donne à voir directement les choses sans truchement. Là au contraire, il y a vraiment l'irruption du sujet *du discours* et du coup, ON a une entorse à la règle, une violence qui est faite au dispositif traditionnel du journal

télévisé. C'est plus fort que lui. Cette violence énonciative, elle répond en effet à la violence des images qu'il veut dénoncer, qu'il veut cacher mais qu'*il veut dire tout de même*. Et oui, c'est plus fort que lui, *il a besoin de dire*. Il a besoin sans doute parce que l'impact des images a été trop fort sur lui et que donc il peut pas rester dans une position de témoin mutique. Il a besoin de délivrer, de se délivrer de l'émotion. Il a besoin sûrement aussi de NOUS livrer en partage un peu de sa culpabilité d'*être* allé voir ce qui n'est pas regardable et ce que NOUS avons absolument pas demandé à voir. Alors lui, *il est* allé voir, il est tombé dans ce piège là et pour se sortir du piège, et ben il va essayer de NOUS enfermer à notre tour dans ce piège. Il va rejouer dans son JT la violence qu'il s'est infligé lui-même en *NOUS forçant à devenir témoin de ce qu'ON n'a pas vu*. Alors, comment *NOUS rendre témoin sans NOUS montrer les images* ? Et ben il va tâcher, avec son discours, par la seule force du discours, d'égaler la violence des images en exprimant de toutes les manières possibles combien cette horreur dont il se fait ici le passeur, cette *horra*, cette horreur, elle procède d'un au-delà. ON est au-delà du montrable. Il insiste : *c'est pas diffusable*, **on** *le* **montrera jamais**, jamais, mais c'est aussi au-delà *du dicible*. **Le mot « décapitation »** NOUS dit-il, **ne recouvre pas l'horreur** *qu'il désigne*. Cette chose là, l'horreur à voir, elle déborde le mot, elle *fait* éclater littéralement le discours, exactement comme Hondelatte est en train de *faire* éclater le cadre du dispositif traditionnel du journal télévisé. ON a une espèce comme ça de de coup de force. Alors il fait tellement monter la pression avec tout ça que quand il finit par NOUS les décrire, ces images, quand il dit : **C'est un homme qui égorge un** *homme* etc.... je vous passe les détails, ON est complètement mis en condition pour se figurer l'au-delà *des mots* hein, cet cet insoutenable absolu que les mots suggèrent et du coup, on voit très bien ce qu'il veut NOUS dire. On voit très bien parce qu'il vient de faire une hypotypose. Alors l'hypotypose (rires esquissés), c'est donc quand dans le discours, ON décrit quelque chose avec tellement de vivacité, tellement d'énergie qu'ON donne littéralement à voir ce qu'ON décrit. Donc c'est une manière de transformer un récit en images et du coup, l'hypotypose, et ben c'est très utile quand ON ne veut pas montrer d'image mais qu'ON veut quand même que *chacun* imagine. Et là, ça marche effectivement, *ON* imagine et *ON* imagine *tellement bien* qu'ON se demande à force, étant donné la puissance imageante du discours, en quoi est-ce que dire est moins obscène **que montrer.**

5. DC : (en même temps) ... **que montrer.**

ANNEXE 4

Transcription d'une partie du débat dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*

1. Daniel Schneidermann : Alors, comment vous avez regardé le le *Le Pensionnat de Chavagnes* ? Est-ce que c'est une **série** qui fait l'apologie de l'autorité à l'ancienne, est-ce qu'elle se contente de de de poser le débat, est-ce que les termes du débat sont bien posés, quel quel regard vous avez porté sur cette **série**?
2. Hervé Hamon : Moi, j'ai regardé la **série** avec les enfants et nous avons énormément rit. C'est à dire qu'on a beaucoup rit, merci, c'est un comme divertissement, *c'est c'est vraiment très drôle.* Max par exemple qui a treize ans et demi, quand il voyait les exercices de calcul à l'école censés être faits par des gens qui ont quatorze à seize ans disait « ben voilà, c'est ce qu'on faisait au CM2 », voilà, le niveau monte. On a bien rit. Si c'est un divertissement, c'est épatant, si c'est un documentaire, c'est raté, si c'est une fiction, ça peut se discuter, si c'est de l'autorité, ça n'en n'est pas et si c'est de l'école, on en est très loin. La question qu'on peut se poser, c'est pourquoi des adultes ont-ils l'air de prendre ça au sérieux.
3. DS : Alors pour vous, du divertissement d'accord mais y'a pas, y'a aucun **message** qui passe dans cette série, aucun **message** de véhiculé ?
4. HH : Je pense que bien sûr que si, il y a un **message**.
5. DS : Alors lequel ?
6. HH : **C'est le même que Fillon**, on joue sur la... la nostalgie de quelque chose qui n'a pas existé et qui est une une reconstruction extraordinaire. Je vous donne un exemple simple, je suis obligé de faire une seconde l'expert. Avant la guerre, l'échec scolaire, c'est quelque chose dont on ne parlait pas du tout. Il y avait la moitié des élèves dans ce pays qui allaient au certificat d'étude pi basta, les autres on s'en préoccupait pas. De toutes façons, s'ils avaient rien eu de plus, c'était leur faute et puis c'est tout. L'école était innocente et nous avons cette nostalgie de *cette innocence*. *L'école est innocente*, *l'autorité n'a pas à se montrer légitime*, elle a juste le pouvoir et *il suffit en quelque sorte d'éructer pour être légitime*. Bon, c'est une version très simple, très régressive, très facile, très directe du d'un retour à l'ordre qui était en fait une période de désordre parce qu'à cette époque là, on enseignait pas bien, c'était un monde brutal, on formait peu les jeunes français, on les conduisait pas très loin et en fait, c'était finalement une école peu performante, peu démocratique bien sûr,
7. DS : D'accord.
8. HH : *Extrêmement* peu démocratique. Moi, quand j'ai passé le bac, on était 11% à aller au

bac.

9. DS : Alors est-ce que, est-ce que...
10. HH : Donc voilà, c'est la nostalgie de l'innocence
11. DS : *Le* **reproche** *est clair*, vous avez réinventé une école
12. HH : *c'est pas un* **reproche**
13. DS : qui en fait n'a jamais existé dans le but, je caricature le propos de...
14. HH : oui, c'est pas un reproche,
15. DS : d'Hervé Hamon
16. HH : moi je dis pas ça comme ça...
17. DS : dans le but de servir le propos politique du ministre actuel, voilà.
18. Xavier Couture : Je ne crois pas *que c'est ce qu'ait dit Monsieur Hamon*, non je ne crois pas donc vous dites-moi moi...
19. DS : Ah si, ah si vous avez dit : « *le message qui passe*, **c'est le même que Fillon** »
20. XC : Non, moi, Daniel Schneidermann,
21. HH : C'est la tentation de se rassurer par le bas, oui.
22. XC : Nous on fait un divertissement, *un pur* divertissement, il n'y avait pas dans notre volonté de reconstruction historique d'un pensionnat qui soit exactement celui des années cinquante c'est à dire...
23. HH : Vous avez quand même **tiré la ficelle** de autrefois c'était mieux, autrefois monsieur, il y avait de l'autorité, il y avait de l'ordre etc....
24. XC : Je ne crois pas
25. HH : ça ne mange pas de pain et ça marche.
26. XC : Si je peux me permettre, on a **tiré** *une* **ficelle** simple c'est de prendre des adolescents qui étaient dans leur rôle d'adolescents avec leur volonté d'exprimer ce qu'ils sont aujourd'hui et on les a, on les a mis dans un espace extrêmement coercitif caricatural, *totalement* caricatural qui n'a pas du tout volonté à restituer une quelconque réalité. C'est bien d'ailleurs le principe de la télé réalité.
27. HH : C'est pas *ce* que vous avez dit en présentant l'émission.
28. XC : C'est bien...
29. DS : Alors...
30. HH : C'est pas *ça* que vous avez dit.
31. XC : Je ne sais pas ce que j'ai dit.
32. HH : Le fait d'introduire des éléments de documentaire dans cette fiction justement introduit une ambiguïté. C'est à dire, voilà c'était comme ça que ça se passait. Mais pour prendre un exemple très simple : à cette époque là, l'école elle était pas mixte, les dortoirs,

les dortoirs c'était pas quatre élèves.

33. XC : Ben on l'a dit ça.

34. HH : Moi, j'étais pensionnaire, on était trente sept, dans le dortoir.

35. DS : Hervé Hamon, vous parlez tout à l'heure de **tirer la ficelle** et c'est vrai que dans le registre ça crie dans les dortoirs, il n'y a pas que *Chavagnes* en ce moment à la télé française.

ANNEXE 5

Transcription de la chronique de Sébastien Bohler dans *Noirs visibles, à quel Prix ?*

1. Daniel Schneidermann : Sébastien Bohler, avec vous une étude, cette semaine, sur la manière dont l'émission *La première Compagnie* de TF1 produit des boucs émissaires.
2. Sébastien Bohler : Oui, alors, *La première Compagnie* c'est une émission de télé réalité qui consiste à réunir une brochette de personnalités du spectacle, du sport ou du cinéma dans un centre de formation militaire en Guyane.
3. DS : Oui, chez Christiane Tobira d'ailleurs...
4. SB : Et , et de voir...
5. Christiane Tobira : Que je vois d'un très mauvais oeil, d'ailleurs.
6. DS : vous (inaudible) de la voir autrement après ce que Sébastien va vous dire.
7. SB : ... et de voir comment ils s'acclimatent à la vie en caserne. Alors au programme se sont des séances de pompes, des réveils en pleine nuit, des traversées de rivière, pour l'instant rien que de très classique jusqu'à cette question :

Extrait

8. Voix off : Cette semaine, une question est sur toutes les lèvres : y'a t-il un petit chef pour sauver la caserne ?

9. SB : Voilà, et à partir de cet instant, le commandant de la compagnie désigne tous les jours un membre de la troupe et va le charger d'être le petit chef. Il va devoir commander les autres, veiller à la bonne marche de la compagnie, euh, veiller à ce que les autres pèlent bien les patates, fassent la vaisselle. Et puis au bout de quelques jours, le commandant convoque le petit chef et c'est le bilan de son activité.

Montages d'extraits

10. Le commandant : Petit chef Castaldi, vous êtes destitué de votre commandement.
    Inscription sur l'image de Castaldi : « dégradé »
11. Le commandant : Petit chef Rouquasse, vous êtes dégradé
    Inscription sur l'image de Rouquasse : « dégradé »
12. Le commandant : Le résultat, excusez-moi, mais c'est nul nul nul!
    Inscription sur l'image candidat : « avertissement »
13. Le commandant : Moi j'ai aucune confiance en vous.

Inscription sur image candidat : « avertissement »

14. SB : Alors quel peut être l'effet sur le spectateur d'une telle succession de destitutions et de dégradations ? Une expérience a été menée pour répondre à cette question pas chez les êtres humains mais chez les poissons rouges. C'est un professeur de l'université de Louisville au Kentucky et qui s'appelle Lee Alan Dugatking, qui a mis des poissons rouges par groupes de trois dans un aquarium. Il y avait un grand chef, c'est le poisson rouge dominant, un petit chef, c'était le challenger et un poisson rouge qui occupait un rôle de spectateur, il était placé derrière une vitre sans tain, enfin un miroir sans tain d'où il pouvait assister au spectacle sans être vu. Et on s'est rendu compte que les poissons rouges qui étaient dans la position du spectateur après perdaient beaucoup plus souvent leur combat contre le vainqueur du combat auquel ils avaient assisté que des poissons rouges qui n'avaient pas assisté au combat. Donc le simple fait d'avoir assisté au combat diminuait leurs forces par un phénomène d'intoxication psychologique si bien qu'ils se pliaient d'emblée et par avance à l'autorité. Alors dans le *La première Compagnie*, le scénario est ainsi fait que les petits chefs sont systématiquement dégradés. Donc, ça laisse penser que ce stratagème va renforcer la soumission du téléspectateur à l'autorité. Mais est-ce qu'on peut élargir les résultats de l'expérience sur les poissons aux humains ?
15. DS : Bonne question.
16. SB : Alors ce même chercheur c'est dit « Bon, imaginons un instant que les humains fonctionnent comme des poissons rouges et voyons si cette hypothèse tient la route, si elle produit des résultats convaincants. » Alors, comment trouver un humain qui fonctionne comme un poisson rouge ? Ben pour ça, en fait, il a utilisé des jeux vidéo de combat de rue vous savez où il y a des personnages de vidéo qui se battent entre eux à coup de boxe ou de karaté ou de kung fu et il les a mis en jeu de version ordinateur. Ça, c'est l'ordinateur qui en tire deux au hasard, qui les fait se battre l'un contre l'autre et il a rajouté un raffinement C'est à dire qu'il a dit qu'à chaque fois qu'il y aura deux personnages qui vont se battre, il y en aura un troisième qui va être le spectateur. Et l'ordinateur fera en sorte que ce spectateur s'il rencontre le vainqueur du combat auquel il a assisté sera affaibli d'office et va perdre ses moyens. Et il a donc laissé le programme tourner comme ça pendant quelques jours et il est revenu un matin pour voir comment sa petite communauté avait évolué. Il a été surpris parce qu'en fait tous les combattants gardaient des rapports de force à peu près équivalent sauf un qui était tout en queue de peloton et qui perdait tous ces combats. C'était une sorte de bouc émissaire. Alors je vous propose de regarder cet extrait :

Montage d'extraits

17. Le commandant : Douchka, sortez des rangs, faites face au chef Boyer, vous avez la parole.
18. Douchka : Veuillez recevoir mes excuses chef Boyer pour mon insubordination à votre autorité hier soir...

19. Le commandant : La recrue Douchka
20. Le chef Boyer : ah, Douchka, elle fait partie des gens qui, au jour d'aujourd'hui, filent du très mauvais coton...

21. candidat : (inaudible) à aller sur les côtés
22. Douchka : Et oui mais le problème c'est que tout le monde s'est servi et qu'y plus d'cordes donc euh...

(musique se "Psychose" sur images du candidat qui fait mine, dans le dos de Douchka, de s'apprêter à l'étrangler)

23. SB : Voilà donc on voit que l'émission *La première Compagnie* produit un bouc émissaire et l'on sait comme l'on vient de le dire que les boucs émissaires c'est le signe d'une société où les spectateurs sont impressionnés par le spectacle d'un grand chef qui destitue un petit chef. Donc moi qui suis spectateur, même si je ne la sais pas, le fait de voir ce rituel des petits chefs va sans doute produire une soumission accrue à l'autorité.
24. DS : Et donc moi qui suis spectateur de votre chronique, je me soumets à votre autorité scientifique.

ANNEXE 6

Transcription de la Chronique de David Abiker dans *Préparation des Cerveaux, comment ça marche ?*

1. Daniel Schneidermann : Alors, euh, David, il vous revient maintenant un rôle difficile. Vous, vous étiez devant votre télé et vous avez trouvé que les médias étaient injustes avec Didier Julia.
2. David Abiker : oui et avant même de parler des médias ailleurs je j'vais en parler ici puisque on a évoqué, on a appelé Didier par son prénom, ça a provoqué un rire, on a montré son sac, ça a provoqué un rire. Et vous avez parlé vous-même d'équipée plutôt que de mission ou je ne sais quoi et donc nous sommes conditionnés par ce qu'on a sans doute vu la semaine dernière à la télé et qu'est ce qu'on a vu et entendu la semaine dernière à la télé et ben un vrai tir de barrage contre cette fameuse équipée Julia. Alors, un tir de barrage, comment ça marche à la télé ? Ça commence par des gros titres plutôt assassins.

Extraits

3. France 2 (en off) : Controverse autour de la mission loupée de Didier Julia et de ses hommes dans l'affaire des otages.

« MISSION JULIA, HISTOIRE D'UN FIASCO »

France 3 (en off): Échec de la mission parallèle conduite par le député UMP, Didier Julia

« MISSION AVENTUREUSE »

4. D. A. : Toujours dans le cadre du tir de barrage vous avez le passage à la question chez Patrick Poivre d'Arvor

Extrait :

5. Patrick Poivre d'Arvor : Avez vous conscience d'être à l'origine d'un gigantesque fiasco ?
6. Didier Julia : [Silence] Non, certainement pas, certainement pas.

7. D. A. : Vous voyez ce silence qui est d'une très grande cruauté entre la question et la réponse. Et puis enfin, vous avez des chroniques. J'en ai choisi une parce qu'elle était assez savoureuse, des chroniques assassines, moralisantes même :

8. Extraits
9. Journaliste de France 3 : Ce triste épisode risque de faire voler en éclat la belle union

nationale. Tout cela risque donc encore de retarder le processus de libération de nos otages. Trois otages impuissants eux aussi par définition face au mauvais génie qui parfois, anime notre pays, Élise.

10. D. A. : Si c'est pas malheureux, Daniel, hein, donc Julia...
11. Marc Saïkali : C'était bien en même temps de prendre le recul nécessaire et de faire une mise au point. J'trouve que c'est très bien c'qu'a fait [inaudible]
12. D. A. : Je ne suis pas sûr qu'il ait pris tant de recul que ça parce qu'on est mardi et finalement il s'est passé que trois jours. Enfin, moi, ce qui m'a amusé, c'est le ton déjà qu'on a pas l'habitude d'entendre sur des plateaux télé et là, j'aimerai dire qu'en matière de retour bredouille, y'a quand même un traitement médiatique un peu à deux vitesses. Parce que Michel Barnier, quand exactement un mois auparavant, il revient je suis désolé, je vais utiliser un terme qui est inapproprié pour parler du ministre des affaires étrangères, mais il revient bredouille d'une tournée au Moyen-Orient où, il est sensé négocier pour ramener les otages et ben il va avoir un traitement médiatique qui est à la mesure de sa fonction et pas à la mesure de son résultat. Alors quel type de traitement médiatique ? Ben j'reprends les gros titres : que disent les gros titres ? Et ben les gros titres sur toutes les chaînes disent que Michel Barnier revient pour faire un compte rendu au président de la république. Ça ça une autre allure.

Extraits

13. France 2 (en off) : De retour de d'Aman, le ministre des affaires étrangères s'est rendu ce matin à l'Elysée pour rendre compte de sa mission au président de la République.
14. Journaliste de TF1 : Michel Barnier est rentré hier soir de Jordanie pour rendre-compte de sa mission à Jacques Chirac...
15. Journaliste de France 3 : Michel Barnier est rentré de Aman est venu rendre compte de sa mission au président de la République ce matin.

16. D. A. Mais il y a mieux encore, parce que, qu'est-ce qu'il y a dans le compte-rendu de Michel Barnier ? Ben on va l'apprendre au compte-gouttes. Mais heureusement, TF1 va approfondir et va nous en dire plus sur ces fameux résultats de la mission du ministre des affaires étrangères.

Extrait

17. TF1 (voix off) : Michel Barnier revient à Paris pour faire le point avec Jacques Chirac. Sur

place, il a acquis un réseau de soutien de responsables politiques et religieux du monde arabe.

18. D. A. : Voilà, il acquis sur place un réseau de responsables politiques et religieux du monde arabe. Ça c'est du résultat. Mais, j'ai le sentiment que finalement à résultats équivalents, hein, d'un côté vous avez des résultats tout à fait nuls et désespérants de Didier Julia et de l'autre côté vous avez des résultats de Michel Barnier tout aussi nuls mais chargés d'espoir quand même, hein, on espère. Ben finalement, j'ai le sentiment que les médias, ils préfèrent les résultats du ministre.

ANNEXE 7

Transcription de la chronique de Laurence Lacour dans *Le Pensionnat de M6, Mention nostalgie*

1. Daniel Schneidermann : Laurence Lacour, comme l'année dernière, vous revenez porter la parole des internautes du forum d'« Arrêt sur Images », leurs remarques, leurs critiques éventuelles sur notre émission.

19. Laurence Lacour : éventuelles... Alors moi aussi je vais parler de la rentée, de la rentrée avec en revenant sur la première émission de l'année lorsque vous présentiez votre nouvelle recrue enfin l'une d'entre elles, Judith Bernard ici présente.

Extrait

20. D. S. : Avec nous en cette rentrée, une petite nouvelle, euh Judith Bernard, bienvenue, alors vous êtes en même temps professeur de lettres dans un établissement de la région parisienne

21. L L. : Voilà, prof de lettres, petite nouvelle, tout semblait dit, ça pouvait rouler pour l'année. Sauf, sauf que certains fidèles de l'émission qui ont la mémoire longue ont reconnu Judith déjà venue ici effectivement mais en d'autres circonstances. D'abord en mai 2003, pendant la grève des profs.

Extrait

22. D. S. : Avec nous, trois invités : Judith Bernard, vous êtes professeur de français au lycée Olympe de Bouge c'est à Noisy le Sec, c'est en Seine St Denis

23. L. L. : Et puis encore en d'autres circonstances, cette fois c'était en mai, en septembre pardon 2003, après le conflit des intermittents du spectacle.

Extrait

24. D. S. : Vous étiez venue à « Arrêt sur Images » au printemps dernier. Vous étiez à l'époque gréviste. Je crois que vous avez décidez en cette rentrée que la grève ça avait pas été une grande réussite. Il fallait imaginer d'autres moyens d'action.

25. L. L. : Alors voilà, vous aviez pas fait dix minutes d'émission dans l'année que déjà les récriminations vous tombaient dessus.

26. D. S. : C'est la règle du jeu.

27. L. L. : C'est la règle du jeu. Bravo pour la transparence, ironise un téléspectateur qui avait reconnu évidement Judith. Et un autre dit que vous auriez pu avoir l'honnêteté de signaler que Judith est une militante professionnelle, hein c'est ça, c'est son expression, vous nous direz ce que vous en pensez, qui s'est donc fait remarquer l'année dernière pour ses prises de position dans les conflits des intermittents et des manifestations contre Luc Ferry. Alors pourquoi ne pas l'avoir rappelé, au risque finalement d'avoir l'air aujourd'hui d'escamoter les engagements antérieurs ou actuels de Judith ?
28. D. S. : Ben j'ai rien voulu escamoter, croyez-moi si vous le voulez. J'ai voulu simplement faire court et la personne que moi, j'ai j'ai embauché comme chroniqueuse d' « Arrêt sur Images », c'est pas la la prof gréviste. C'est d'une part la prof de lettres parce que j'avais été déjà frappé par son aptitude à appliquer les outils linguistiques aux images de télé quand elle était venue sur le plateau et je me suis dit que voilà, j'avais envie qu'elle fasse ça pour nous.
29. L. L. : Pourquoi ne l'avez-vous pas rappelé ?
30. D. S. : Pour faire court parce que et puis peut être pour donner de la matière à votre chronique.
31. L. L. : Je n'en manque pas en général, alors de toutes façons... Judith, vous vous en étiez expliquée vous-même sur le forum, hein dans ...
32. Judith Bernard : Oui oui
33. L. L. : dans des message que [inaudible] pour que tout soit clair
34. J. B. : par contre, je n'ai pas pris le soin de répondre à celui qui considère que je suis militante professionnelle. Je ne suis pas militante professionnelle, je m'engage sur les causes dans lesquelles je crois mais c'n'est pas un métier que je pratique quotidiennement sur toutes les causes, quel qu'elles soient.
35. L. L. : Et vous êtes je crois aussi, metteur en scène.
36. J. B. : oui, tout à fait. Quand j'étais intervenue dans la deuxième émission, c'était à la fois en tant qu'enseignante et en tant que artiste mêlée à la crise des intermittents.
37. L. L. : Très bien, ben bienvenue dans l'émission.
38. D. S. : Maintenant, vous êtes intronisée, hein, ça y'est, [rires] après tout ça, vous avez passé toutes les étapes.
39. L. L. : Non mais vous savez que vous avez, Daniel, un public exigeant
40. D. S. : Je l'sais.
41. L. L. : Prompt à la critique, comme vous, et donc qui exige qui exige que vous ne mettiez pas en jeu le crédit, la crédibilité de votre de votre émission, euh,
42. D. S. : et il a raison.

43. L. L. : Et l'un d'entre eux a estimé que c'était le cas et que c'était même une erreur qui aurait pu même être une faute si vous n'aviez pas éclairé ça aujourd'hui. Alors, crédibilité toujours, avec l'émission de dimanche dernier cette fois ci très critique à l'égard de TF1 dont vous avez fustigé plusieurs émissions et ça commençait avec David décortiquant *Confessions intimes*

Extrait

44. D. A. : Et bien sûr, il faut que ça se termine bien, même si les enfants sont malades, que ce sont des cas pathologiques, il faut que ça se termine bien, on sait jamais parc'que il faut détendre le cerveau, il faut le rendre un peu disponible, il faut pas, faut pas l'énerver, y'a p't'être une coupure publicitaire après, après *Confessions Intimes*.
45. D. S. : Et on rappelle lala l'immortelle parole du grand timonier de TF1
46. D. A. : L'immortelle parole et donc toujours des happy-end dans *Confessions Intimes*.
47. L. L. : Donc vous qualifier Patrick Lelay de grand timonier de TF1 en référence au dictateur chinois Mao, je l'rappelle pour les plus jeunes. Mais vous
48. D. S. : Timonier avec un seul « m », je l'dis pour les...
49. L. L. : Oui ça, je n'suis pas responsable de de l'orthographe
50. Voix en hors champ : Il a pas du aller au *Pensionnat de Chavagnes*
51. L. L. : [rires] mais, vous objecte un téléspectateur, est-ce que vous, vous ne vous posez pas, de manière caricaturale, il le sait, mais il le dit quand même, en petit père des peuples sur France 5, de France 5, en référence à un autre dictateur, Staline. Alors, dictateur contre
52. D. S. : ouais
53. L. L. : dictateur, vous voyez un peu le niveau. Il vous demande : allez vous ressortir systématiquement cette affiche rouge, à chaque dérapage ? Et il estime lui aussi que vous mettez en cause votre crédibilité en introduisant un procès d'intention contre la chaîne du groupe Bouygues. Et il le fait d'autant plus que vous avez critiqué assez durement « Le Droit de Savoir » alors que dans la même semaine enfin plutôt, celle qui vient de s'écouler France 2, chaîne de service public respectable, a diffusé dans « Ça se discute » et dans « Complément d'enquête, des programmes qui auraient très bien pu tomber sous le coup des mêmes critiques. Alors, voilà, j'ai perdu ma feuille mais je vais la retrouver. Je vous prie de m'excuser. Voilà, en fait, c'est parce que la question est grave : Avez vous trouvé dans cette phrase de Patrick Lelay une justification à un assaut radical et récurrent contre TF1, voire idéologique ?
54. D. S. : Alors, simplement, oui, il y a plein de questions. Les émissions de France 2 auxquelles fait allusion ce cet internaute là, je ne sais pas si vous les avez vues, Laurence...

Il me semble que

55. L. L. : Non

56. D. S. : Ah bon,

57. L. L. : J'ai vu des extraits mais j'en ai

58. D. S. : oui oui, non non il me semble qu'elles n'avaient rien à voir avec *Le Droit de savoir*. Par exemple, on n'y entendait pas les interrogatoires des mis en examen pendant leur garde à vue, non non.

59. L. L. : Non mais la question de la présomption d'innocence était quand même posée dans le *Complément d'Enquête*

60. D. S. : [le début en même temps que Lacour] oui mais bien sûr, mais la question de la présomption d'innocence, elle est posée tous les jours à la télé. Ce qui était particulièrement grave, dans *Le Droit de savoir*, c'était qu'on y entendait les interrogatoires des mis en examen devant la gendarmerie et accessoirement le fait que ça peut saboter le procès pénal à venir, le vrai procès. C'est pour ça que j'ai estimé que là il fallait faire une émission sur ce *Droit de savoir* car ça marquait vraiment un nouveau pas. Maintenant, sur Le Lay, j'ai pas envie d'être grandiloquent ici. Je dirai simplement que ses déclarations sont très importantes dans pour ceux qui s'intéressent à la télévision et qui essayent de réfléchir sur la télévision. Il y aura un avant et un après les déclarations de Patrick Le Lay sur TF1. Parce que avant, pour schématiser, je dirai qu'il le faisait sans le dire. Évidement que le but de TF1 c'était de chercher l'audience, on le voyait, ça se, j'veux dire c'était pas la peine d'être très savant pour comprendre que TF1 était une chaîne qui cherchait la puissance et qui visait la plus large audience possible. A partir du moment où on le dit, on dit on passe dans un autre système. C'est à dire à partir du moment où on le dit, on dit voilà, nous le faisons et c'est bien de le faire. On ne dit pas seulement nous le faisons parce que c'est notre métier, on dit nous le faisons et c'est bien de le faire. Et à partir du moment où personne ne répond, c'est à dire où y'a pas un ministre qui dit qu'il trouve anormal qu'une grande chaîne, que la première chaîne de télévision française vide, vise à vider le cerveau de ses téléspectateurs, à partir du moment où le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel ne répond rien, il me semble qu'on est dans l'approbation implicite. C'est à dire, qui ne dit mot consent.

61. L. L. : C'est à dire que vous vous substituez à tous ces ces organismes ?

62. D. S. : Non, non, on se substitue pas mais je crois que le travail d'information d'*Arrêt sur Images*, après ces déclarations de Patrick Le Lay, consiste à faire ce qu'on peut dans notre petite niche de midi et demi sur France 5 pour que ces déclarations ne tombent pas dans l'oubli et que quand on regarde TF1, on se souvienne bien de ce que sont les intentions

explicites du patron de TF1. Je pense que c'est important qu'on s'en souvienne.

63. L. L. : J'ai vu que vous aviez donc ressorti entre guillemets cette image tout à l'heure me semble t-il, dans dans le courant de cette émission. Donc la question du téléspectateur : Est-ce que vous allez le faire désormais systématiquement ?

64. D. S. : Ben j'ai pas envie que ces déclarations soient oubliées, voilà. Donc je sais pas, si on va voir, si l'affiche rouge

65. L. L. : oui d'ailleurs, elle revient une fois de plus [en même temps]

66. D. S. : ça plaît pas, on mettra du bleu, on mettra du vert, on mettra du jaune. Je sais pas, on le dira autrement.

67. L. L. : c'est pas un problème de couleur, vous l'savez très bien

68. D. S. : On essayera d'être créatif. Je pense que ces déclarations ne doivent pas être oubliées.

69. L. L. : Et par rapport aux autres programmes des autres chaînes dont vous savez pertinent que qu'elles ont les mêmes travers la plupart du temps, est-ce que vous n'introduisez pas un déséquilibre dans votre critique ?

70. D. S. : Je vous ai répondu sur France 2, c'était pas du même ordre pour l'instant. Le jour où France 2 ferait une émission qui mettra en péril un procès pénal, on fera sur France 2 exactement ce qu'on a fait sur TF1.

71. L. L. : Ben dans *Ça se discute*, moi j'ai vu des extraits de scènes de famille qui correspondaient tout à fait à celles que l'on avait vues dans *Confessions intimes*

72. D. S. : Oui, oui, mais on a déjà parlé de *Ça se discute* et on en reparlera. Il me semble qu'un pas a été franchi avec les déclarations de Le Lay et avec ce *Droit de savoir* qui témoignent, comment dire, d'une ivresse de puissance qui me paraît nouvelle.

73. L. L. : Et que vous souhaitez contrebalancer, éventuellement

74. D. S. : Et contre laquelle je souhaite qu'*Arrêt sur Images* remplisse son rôle d'apprentissage de la lecture des images. C'est tout ?

75. L. L. : C'est tout pour aujourd'hui.

76. D. S. : Et ben au mois prochain.

77. L. L. : Au mois prochain.

78. D. S. : Merci de nous avoir suivis, rendez-vous la semaine prochaine. Les nouveaux horaires d' *Arrêt sur Images* depuis la rentrée, je vous les rappelle : Première diffusion sur le câble et le satellite le samedi à 21h45 et pour tous, le dimanche à 12h38. Au revoir à tous.

ANNEXE 8

Transcription d'un dialogue tiré du dossier de l'émission *Faites entrer les Caméras*

1. Daniel Schneidermann : Alors, il vous a reçu combien de fois au total le procureur ?
79. Jean-Xavier de Lestrade : euh, cinq ou six fois
80. D. S. : oui
81. J. X. L. : cinq ou six fois
82. D. S. : et de fait, il apparaît très peu.
83. J. X. L. : Il apparaît très peu, il apparaît très peu de son fait, c'est à dire qu'au départ on avait la règle du jeu, c'était de filmer autant l'avocat que le procureur. C'était mon point de départ.
84. D. S. : Alors, qu'est-ce qui c'est passé ? Pourquoi tout d'un coup il vous a fermé sa porte ?
85. J. X. L. : C'est je pense qu'il a euh, il ne il ne voulait pas tellement dévoiler à la fois ses méthodes de travail, la manière dont il travaillait et je pense qu'il s'est pas senti très à l'aise parce que, au départ, autant il pensait avoir une affaire très solide et petit à petit, son affaire, ben il a senti, je pense, qu'elle devenait de plus en plus faible.
86. D. S. : Ouais
87. J. X. L. : Et je ne sais pas s'il a voulu montrer ça aux caméras.
88. D. S. : Mais alors, moi je vais poser les pieds dans l'plat. Est-ce qu'il n'y aurait pas une autre explication possible? Euh qu'il aurait senti que vous étiez partiaux, c'est à dire que vous étiez plutôt du côté de la défense et du côté de Peterson ? Est-ce que ça pourrait pas être une raison ?
89. J. X. L. : non, enfin, au stade où il a commencé à refuser euh que l'on puisse venir le filmer, y'avait, enfin pour lui, y'avait, y'avait aucune raison qu'il puisse penser ça.
90. D. S. : Oui mais alors à ce moment là précis, quand il vous ferme sa porte, vous, est-ce que vous avez une conviction sur l'innocence ou sur la culpabilité de Peterson ?
91. J. X. L. : Non, la la la certitude qu j'ai, c'est que, après l'examen du dossier, l'avocat avait le dossier en entier mais le procureur au départ nous avait ouvert, nous avait fait quand même confiance, nous avait ouvert tout son dossier et on avait pu l'examiner, et à l'examen des pièces du dossier, pour moi, rien ne montrait que Mickael Peterson était coupable.
92. D. S. : Ça, ça s'appelle une conviction quand même.
93. J. X. L. : ben c'est une conviction, non ; c'est basé quand même, c'est basé sur un dossier, sur des faits.

94.D. S. : Oui, ça s'appelle une conviction basée sur un dossier.

95.J. X. L. : Ça s'appelle, ça s'appelle « Y'a t-il des preuves matérielles qui montrent que quelqu'un a commis un acte criminel. Là, pour moi, y'avait aucune preuve qui montrait qu'il avait commis cet acte.

96.D. S. : Moui.

ANNEXE 9

Transcription d'un reportage diffusé dans *Pensionnat de M6 : Mention nostalgie*

1. Daniel Schneidermann (DS), en plan rapproché taille (PRT), s'adresse à Xavier Couture (XC) : « Je voudrais qu'on termine avec **une voix qu'on a pas entendue qui est celle des téléspectateurs, des téléspectateurs type einh, puisque la série fait un malheur chez les 11-14 ans. »**

   DS en amorce, XC en PRT DS : « Alors, **qu'est-ce qu'ils en retirent, comment ils la regardent ? »**

   PRT sur DS avec en arrière plan, une image du reportage qui suit : « Est-ce qu'ils la regardent avec la terreur des vieilles règles de discipline **ou** au contraire avec une certaine appétence ? Frédéric Balland et Aurélie Windel sont allés voir **des collégiens de quatrième du collège Alain Jacques à Ailly le Haut Clocher**, c'est **dans la Somme**. »

<u>Reportage</u>

Extrait 1 (indication en bas de l'écran) « Le Pensionnat de Chavagnes »-M6-2 septembre 2004-réal P.F. Glaymann

plan 1 : contre plongée, des jeunes hommes sortent par une porte dans une cour. Ils portent une blouse grise, un short, une cravate et une chemise blanche

plan 2 : plan rapproché poitrine (PRP), trois jeunes filles de dos, vêtues d'une blouse grise, les mains derrière le dos sont debout dans une cour. Elles font face à un homme, la quarantaine, habillé d'un costume gris, cravate grise et chemise blanche qui se tient très droit, paraît très sérieux.

97.voix off : « et voilà M. Navarron, le surveillant général »

RACCORD SON

autre décor

Plan d'ensemble (PE), dans une salle jaune, bleue et verte. Treize jeunes gens (environ 13 ans) sont assis sur deux rangs et regardent en direction d'une sorte de télévision, ordinateur portable (aux dimensions très réduites). Il portent des habits très colorés (rouge, rose, bleu...) Ils rient, on entend en hors champ la voix d'un homme qui crie « ...non seulement plus personne peut vous supporter... »

Gros plan (GP) sur le visage d'une jeune fille bouche bée, qui a le regard fixe, puis qui sourit.

PE sur le groupe, toujours la voix de l'homme en off qui crie, les élèves-téléspectateurs font

entendre un « anh! » réprobateur et émettent de commentaires inaudibles.
GP sur le visage d'une jeune fille qui sourit.
PE sur le groupe.
GP sur une troisième jeune fille bouche bée.
CUT
Plan semi ensemble (PSE), travelling latéral qui balaie les élèves

98.La journaliste (Jst) : « **Vous aimez bien quand M. Navarron apparaît et les scènes où il est présent ?** »
99.Les élèves (Evs) : ouais
100.Jst : ou pas ? Des enfants lèvent la main.
101.Evs : oui
Travelling latéral, PRT
102.jeune jeune fille (F1) : Ça c'est franchement nos scènes préférées car on sait très bien que il va encore en avoir après quelqu'un donc ça va forcément être marrant quoi.
CUT
PSE
103.un garçon au dessus (G1) : J'trouve que sans lui, l'émission serait moins marrante
104.Evs : oui

extrait en insert: PRP sur M. Navarron de profil, en costume bleu sombre, cravate rayée, éclairé latéralement, qui fait un quart de tour et avance en direction de la caméra.

105.Jst : **Pourquoi, vas-y, pourquoi ?**
106.G1 : Ben euh, pff, c'est celui quand y'a c'est par exemple le centre de l'émission, qui fait rire tout le monde en fait celui qui crie un peu au nez de tout le monde. Pi c'est bien les choses qu'il va crier, y va y avoir les élèves qui vont répondre pi ça va commencer à s'acharner.
107.Fille à côté (F2) : Pi l'générique
108.G1 : Ouais pi voilà, ça va être marrant.
CUT
GP sur F2
109. jst : **C'qui vous faire rire, c'est pas l'autorité de M. Navarron mais c'est euh c'est la dernière réaction des filles ?**
110.F2 : Ouais parce qu'ils le regardent pi ils rigolent, il lui dit vous êtes des clochards, ils

rigolent au nez, il dit rien.

111.En fond : j'leur mettrais des baffes à ces gamines.

Rires

CUT

GP sur un garçon

112.G2 : **Ils exagèrent quand même un peu dans *Le Pensionnat de Chavagnes*** puisse que c'est un film qui passe à la télé. Sinon, avant, c'était pas comme ça. C'était certainement sévère mais moins sévère que dans le film.

CUT

GP sur une fille (F3)

113.F3 : Ils jouent un rôle, parce que c'est la télé, donc il faut qu'ils jouent un rôle forcément.

CUT

GP sur un garçon (G3)

114. G3 : Ben oui, c'est un jeu télé donc faut que ça fasse de l'audimat.

CUT

PSE

115.F2 : Tout le monde regarde parce que ça change de *Star Academy* ou d'autres trucs où tout l'monde chante.

CUT

116.G3 : j'pense que ça change parce que (GP) *La Star Academy* et tout, c'est toujours des adultes alors que là, le collège, *Le Pensionnat de Chavagnes*, c'est des enfants comme nous qui sont bon, ils ont peut-être un an de plus mais c'est des élèves comme nous, qui ont une vie peut-être tranquille comme nous.

CUT

Extrait

plan 1 : Une salle de cours (deux tables blanches, trois chaises en bois, un carrelage clair à petits carreaux) bruyante. Un morceau de viande est posé sur une table au premier plan, une main d'enfant le tient, une autre main d'adulte est devant. Le visage de l'enfant, décadré, touche la viande.

Plan 2 : PRT sur un garçon, assis à une table, il porte une chemise blanche dont il a retroussé les manches et une cravate. Il montre du doigt quelque chose hors champ et rit puis il prend dans ses mains le morceau de viande devant lui, baisse la tête et semble souffler dedans.

Plan 3 : PRP sur une autre garçon qui est debout, en pull et chemise et qui souffle dans un poumon, voix en hors-champ : « C'est bien, tu peux t'asseoir »

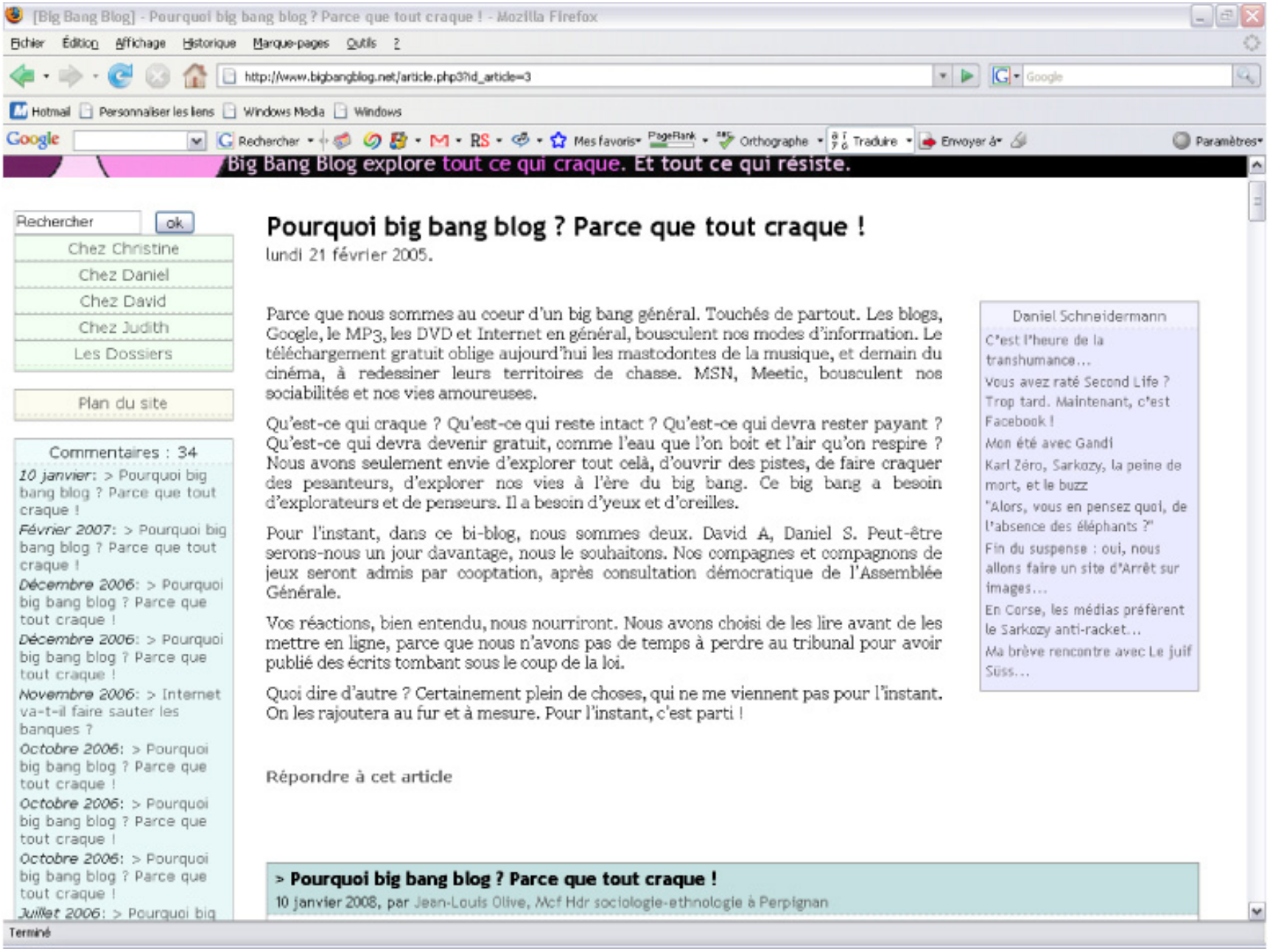
Plan 4 : GP sur l'élève assis qui souffle dans un poumon : « Oh ça a explosé! » Il fait une mimique dégouttée.

RACCORD SON

PE : rire collectif
CUT
117.G1 : Je trouve que le cours de chirurgie
PRP G1
118.G1 : je trouve pas ça bien, de sciences, c'est gonfler un poumon à la bouche. J'sais pas ce doit pas être bon quand même. CUT En cinquième, on l'a fait mais bon, y'avait une pipette, on devait souffler dedans, parce que là, directement avec la bouche, avoir l'goût d'sang après, aah (mimique dégouttée).
CUT
PSE
119. Jst : **Et vous pensez que que, de regarder *Le Pensionnat de Chavagnes*, ça peut modifier votre propre comportement à l'école, au collège ?**
120.Les élèves : non, au contraire (signes de dénégation)
Léger travelling latéral
121.G1 : **c'est** *peut-être* ça **qui fait empirer mon comportement**.
122.Les élèves : rires
CUT

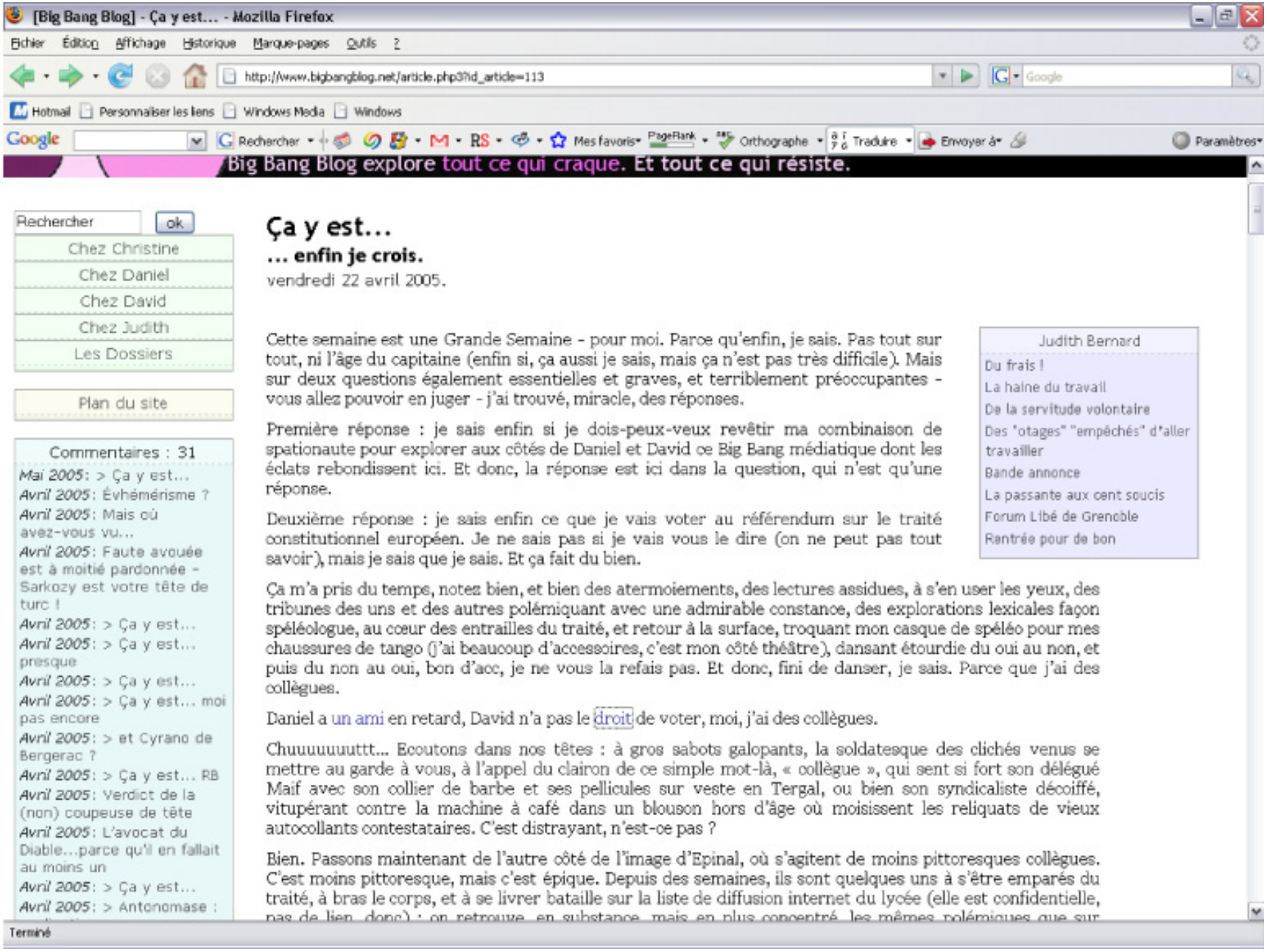
GP sur Xavier Couture qui sourit
123.Daniel Schneidermann (en hors champ) : Ben bravo, vous allez former des générations de chahuteurs.
124.XC : Voilà.
125.PRP sur DS souriant, en secouant la tête : **C'est** ce **qui fait empirer *son* comportement.**
126.XC : Je suis très rassuré par ce reportage, ça apporte de l'eau à mon moulin.
127.Hervé Hamon : inaudible, rire
128.XC : On est tous d'accord
129.DS : Voilà, ils sont pas dupes et ils regardent avec distance.

ANNEXE 10

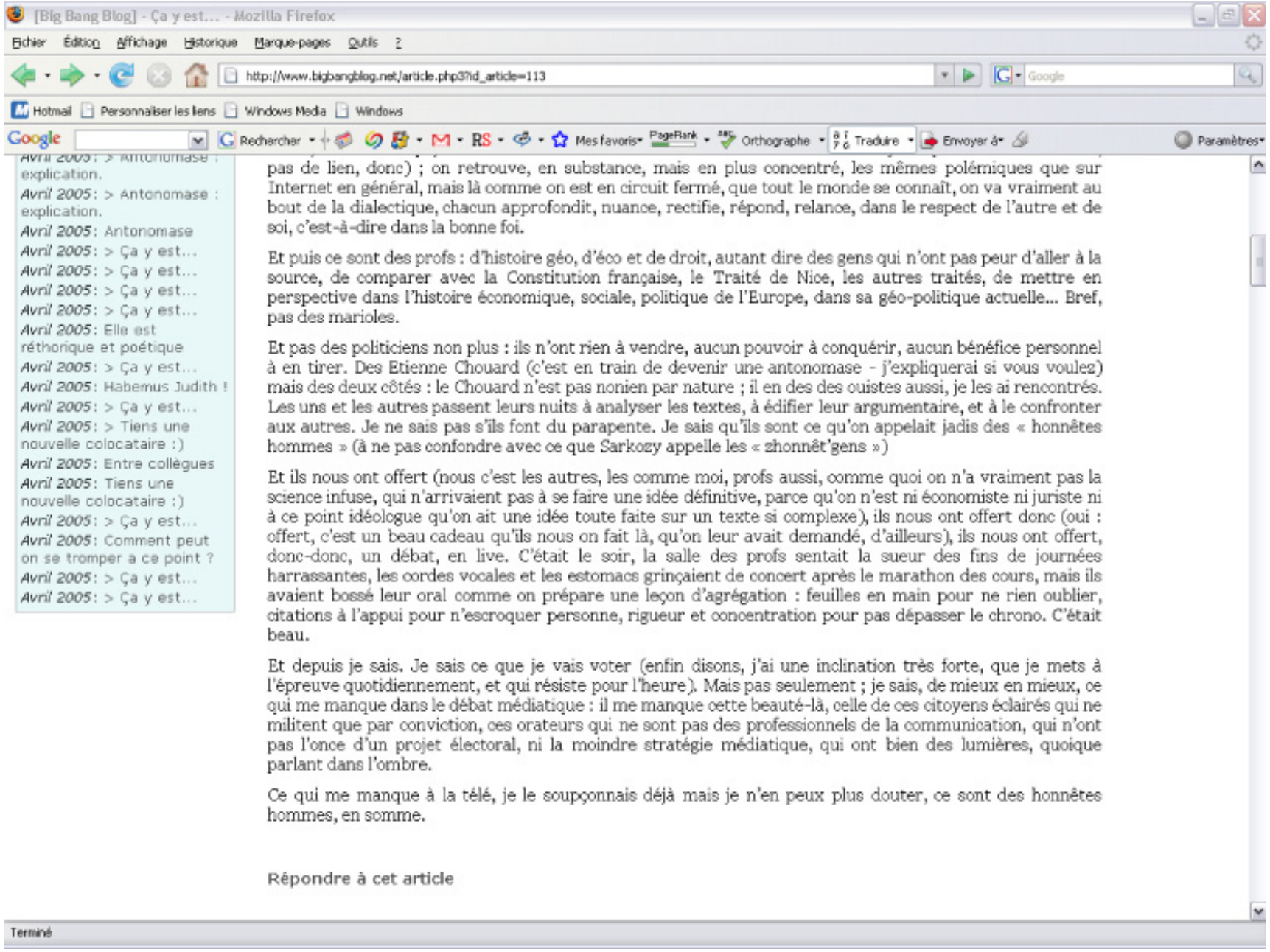

[Big Bang Blog] - Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque ! - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=3
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 34
10 janvier: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Février 2007: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Décembre 2006: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Décembre 2006: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Novembre 2006: > Internet va-t-il faire sauter les banques ?
Octobre 2006: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Octobre 2006: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Octobre 2006: > Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
Juillet 2006: > Pourquoi big
Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
lundi 21 février 2005.
Parce que nous sommes au coeur d'un big bang général. Touchés de partout. Les blogs, Google, le MP3, les DVD et Internet en général, bousculent nos modes d'information. Le téléchargement gratuit oblige aujourd'hui les mastodontes de la musique, et demain du cinéma, à redessiner leurs territoires de chasse. MSN, Meetic, bousculent nos sociabilités et nos vies amoureuses.
Qu'est-ce qui craque ? Qu'est-ce qui reste intact ? Qu'est-ce qui devra rester payant ? Qu'est-ce qui devra devenir gratuit, comme l'eau que l'on boit et l'air qu'on respire ? Nous avons seulement envie d'explorer tout celà, d'ouvrir des pistes, de faire craquer des pesanteurs, d'explorer nos vies à l'ère du big bang. Ce big bang a besoin d'explorateurs et de penseurs. Il a besoin d'yeux et d'oreilles.
Pour l'instant, dans ce bi-blog, nous sommes deux. David A, Daniel S. Peut-être serons-nous un jour davantage, nous le souhaitons. Nos compagnes et compagnons de jeux seront admis par cooptation, après consultation démocratique de l'Assemblée Générale.
Vos réactions, bien entendu, nous nourriront. Nous avons choisi de les lire avant de les mettre en ligne, parce que nous n'avons pas de temps à perdre au tribunal pour avoir publié des écrits tombant sous le coup de la loi.
Quoi dire d'autre ? Certainement plein de choses, qui ne me viennent pas pour l'instant. On les rajoutera au fur et à mesure. Pour l'instant, c'est parti !
Répondre à cet article
Daniel Schneidermann
C'est l'heure de la transhumance...
Vous avez raté Second Life ? Trop tard. Maintenant, c'est Facebook !
Mon été avec Gandi
Karl Zéro, Sarkozy, la peine de mort, et le buzz
"Alors, vous en pensez quoi, de l'absence des éléphants ?"
Fin du suspense : oui, nous allons faire un site d'Arrêt sur images...
En Corse, les médias préfèrent le Sarkozy anti-racket...
Ma brève rencontre avec Le juif Süss...
> Pourquoi big bang blog ? Parce que tout craque !
10 janvier 2008, par Jean-Louis Olive, Mcf Hdr sociologie-ethnologie à Perpignan
Terminé


[Big Bang Blog] - Cahiers de textes et sacs US - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=4
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à Paramètres
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 12
Octobre 2007: > Voyage antique céleste
Septembre 2007: Les sacs kakis les filles en avaient aussi...
Septembre 2007: Cette sensation s'appelle...
Septembre 2007: >la trentaine, cette période de la vie ou l'on a comme l'impression de passer de la 4e à la 3e
Septembre 2007: > Les stylos à l'encre rose parfumée...
Septembre 2007: > ACDC
Décembre 2006: > Cahiers de textes et sacs US
Cahiers de textes et sacs US
22 février 2005
jeudi 13 septembre 2007.
David Abiker
Infidèle au post
Les filles collaient des photos de stars et de mannequins découpées dans des magazines, dessinaient des coeurs avec des stylos à paillettes, des marqueurs fluos et du typex, griffonnaient des citations, des passages de chansons de Cabrel. Les garçons étaient plus intéressés par des photos de films, le logo de groupes de rock. On utilisait de la même façon nos sacs US kaki et les murs de nos chambres (langues de Rolling Stones, écussons AC-DC, des groupes de rock dont certains d'entre nous n'avaient d'ailleurs jamais écouté un seul morceau). Ces cahiers de textes n'étaient pas des journaux intimes, encore moins des premiers romans, plutôt des cahiers à tagger et à coller, pour s'exprimer, dire qui l'ont était tout en faisant comme les autres !
En fin d'année, le cahier ressemblait à un carnet de voyage, sauf qu'on était resté sur place. Tout juste étions nous passés de la 5e à la 4e (deuxième langue espagnol).
En ouvrant ce blog, j'ai l'impression de rajeunir et je retrouve ce plaisir de coller ici ou là des choses qui me passent par la tête, à la limite de l'histoire personnelle et de l'expression publique. Bigbangblog c'est aussi un projet démarré avec Daniel il y a un mois, dans le "très vif" d'une discussion qui portait sur autre chose, sur le blog d'Alain Juppé. On n'était pas du tout d'accord, mais alors pas du tout sur les intentions du "Meilleur d'entre eux". En revanche on est tombés d'accord sur une envie, celle d'avoir notre blog à nous, mais pas tout seul, à 4 mains et qui sait demain à 8 ou à 12.
Je ne sais pas encore comment on va exactement remplir ce cahier. De mon côté, sur mon cahier, dans ma piaule, j'ai envie de parler de la pub, de la communication politique, des portables qui font de la télé, de mp3, de cinéma, de choses vues et puis aussi, de la trentaine, cette période de la vie ou l'on a comme l'impression de passer de la 4e à la 3e.
A bientôt.
Terminé

ANNEXE 11

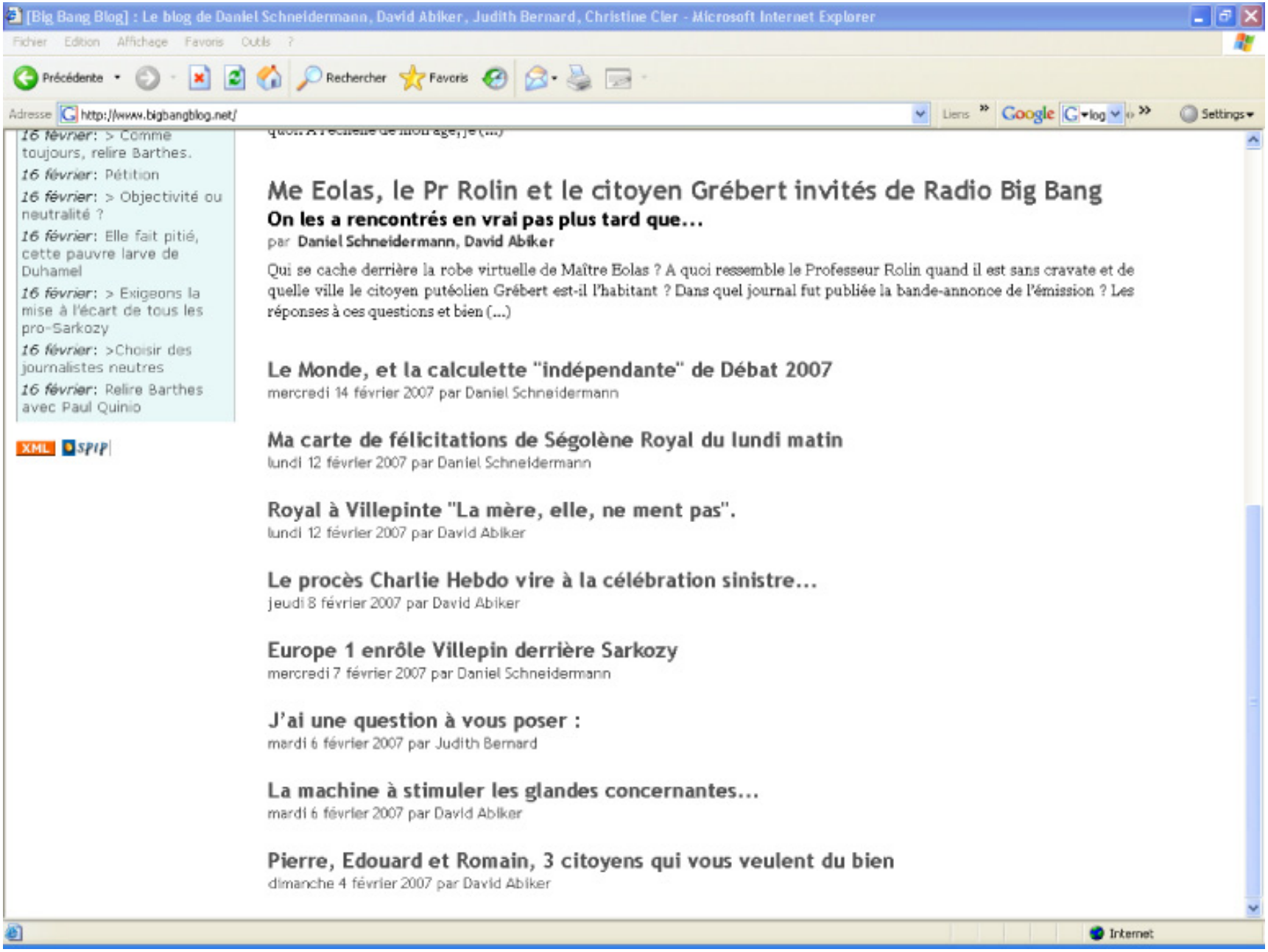

[Big Bang Blog] - Ça y est... - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=113
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à Paramètres
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 31
Mai 2005: > Ça y est...
Avril 2005: Évhémérisme ?
Avril 2005: Mais où avez-vous vu...
Avril 2005: Faute avouée est à moitié pardonnée - Sarkozy est votre tête de turc !
Avril 2005: > Ça y est...
Avril 2005: > Ça y est... presque
Avril 2005: > Ça y est...
Avril 2005: > Ça y est... moi pas encore
Avril 2005: > et Cyrano de Bergerac ?
Avril 2005: > Ça y est... RB
Avril 2005: Verdict de la (non) coupeuse de tête
Avril 2005: L'avocat du Diable...parce qu'il en fallait au moins un
Avril 2005: > Ça y est...
Avril 2005: > Antonomase :
Ça y est...
... enfin je crois.
vendredi 22 avril 2005.
Cette semaine est une Grande Semaine - pour moi. Parce qu'enfin, je sais. Pas tout sur tout, ni l'âge du capitaine (enfin si, ça aussi je sais, mais ça n'est pas très difficile). Mais sur deux questions également essentielles et graves, et terriblement préoccupantes - vous allez pouvoir en juger - j'ai trouvé, miracle, des réponses.
Première réponse : je sais enfin si je dois-peux-veux revêtir ma combinaison de spationaute pour explorer aux côtés de Daniel et David ce Big Bang médiatique dont les éclats rebondissent ici. Et donc, la réponse est ici dans la question, qui n'est qu'une réponse.
Deuxième réponse : je sais enfin ce que je vais voter au référendum sur le traité constitutionnel européen. Je ne sais pas si je vais vous le dire (on ne peut pas tout savoir), mais je sais que je sais. Et ça fait du bien.
Judith Bernard
Du frais !
La haine du travail
De la servitude volontaire
Des "otages" "empêchés" d'aller travailler
Bande annonce
La passante aux cent soucis
Forum Libé de Grenoble
Rentrée pour de bon
Ça m'a pris du temps, notez bien, et bien des atermoiements, des lectures assidues, à s'en user les yeux, des tribunes des uns et des autres polémiquant avec une admirable constance, des explorations lexicales façon spéléologue, au cœur des entrailles du traité, et retour à la surface, troquant mon casque de spéléo pour mes chaussures de tango (j'ai beaucoup d'accessoires, c'est mon côté théâtre), dansant étourdie du oui au non, et puis du non au oui, bon d'acc, je ne vous la refais pas. Et donc, fini de danser, je sais. Parce que j'ai des collègues.
Daniel a un ami en retard, David n'a pas le droit de voter, moi, j'ai des collègues.
Chuuuuuuuttt... Ecoutons dans nos têtes : à gros sabots galopants, la soldatesque des clichés venus se mettre au garde à vous, à l'appel du clairon de ce simple mot-là, « collègue », qui sent si fort son délégué Maif avec son collier de barbe et ses pellicules sur veste en Tergal, ou bien son syndicaliste décoiffé, vitupérant contre la machine à café dans un blouson hors d'âge où moisissent les reliquats de vieux autocollants contestataires. C'est distrayant, n'est-ce pas ?
Bien. Passons maintenant de l'autre côté de l'image d'Epinal, où s'agitent de moins pittoresques collègues. C'est moins pittoresque, mais c'est épique. Depuis des semaines, ils sont quelques uns à s'être emparés du traité, à bras le corps, et à se livrer bataille sur la liste de diffusion internet du lycée (elle est confidentielle, pas de lien, donc) : on retrouve, en substance, mais en plus concentré, les mêmes polémiques que sur
Terminé

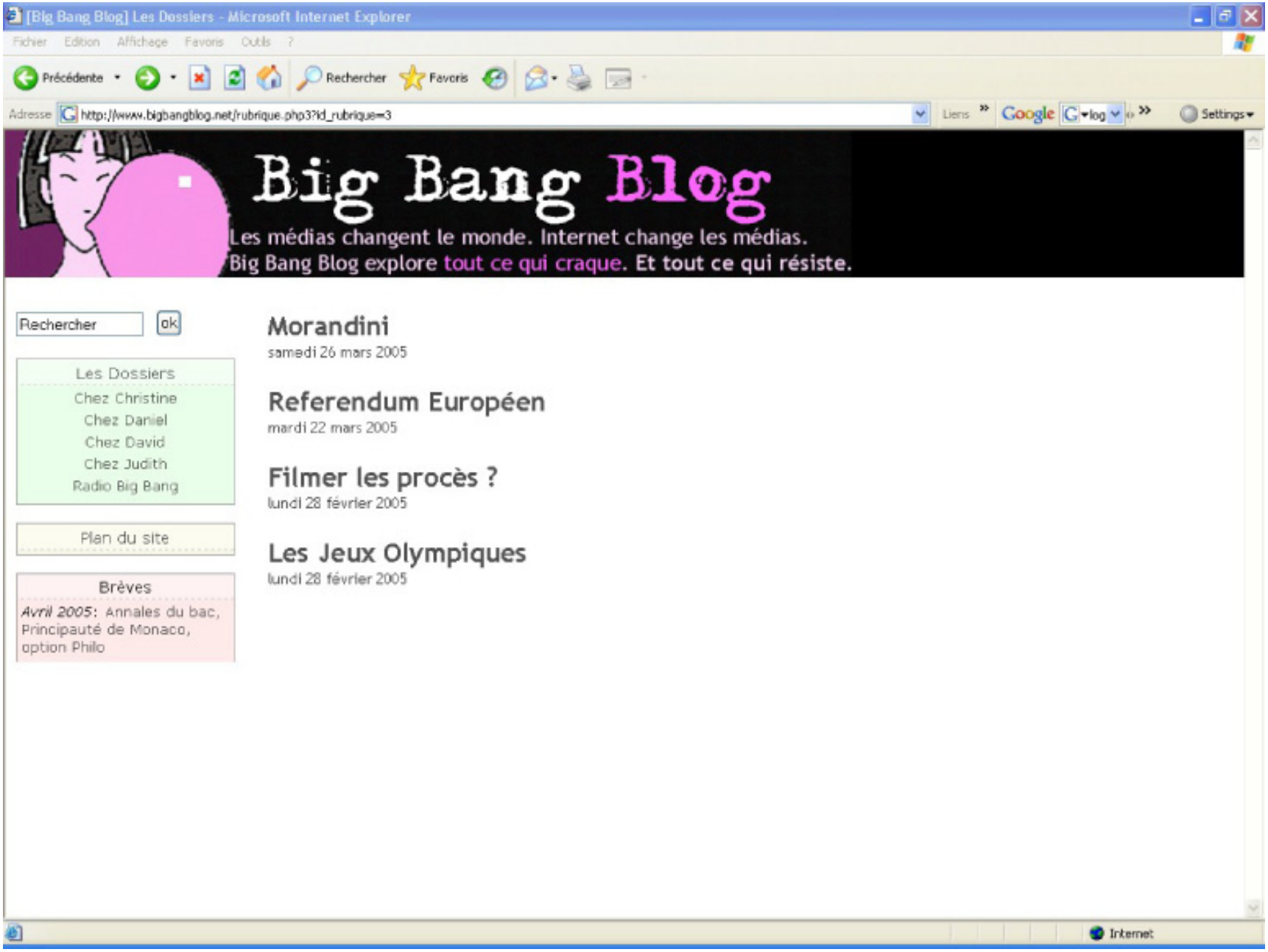
ANNEXE 12

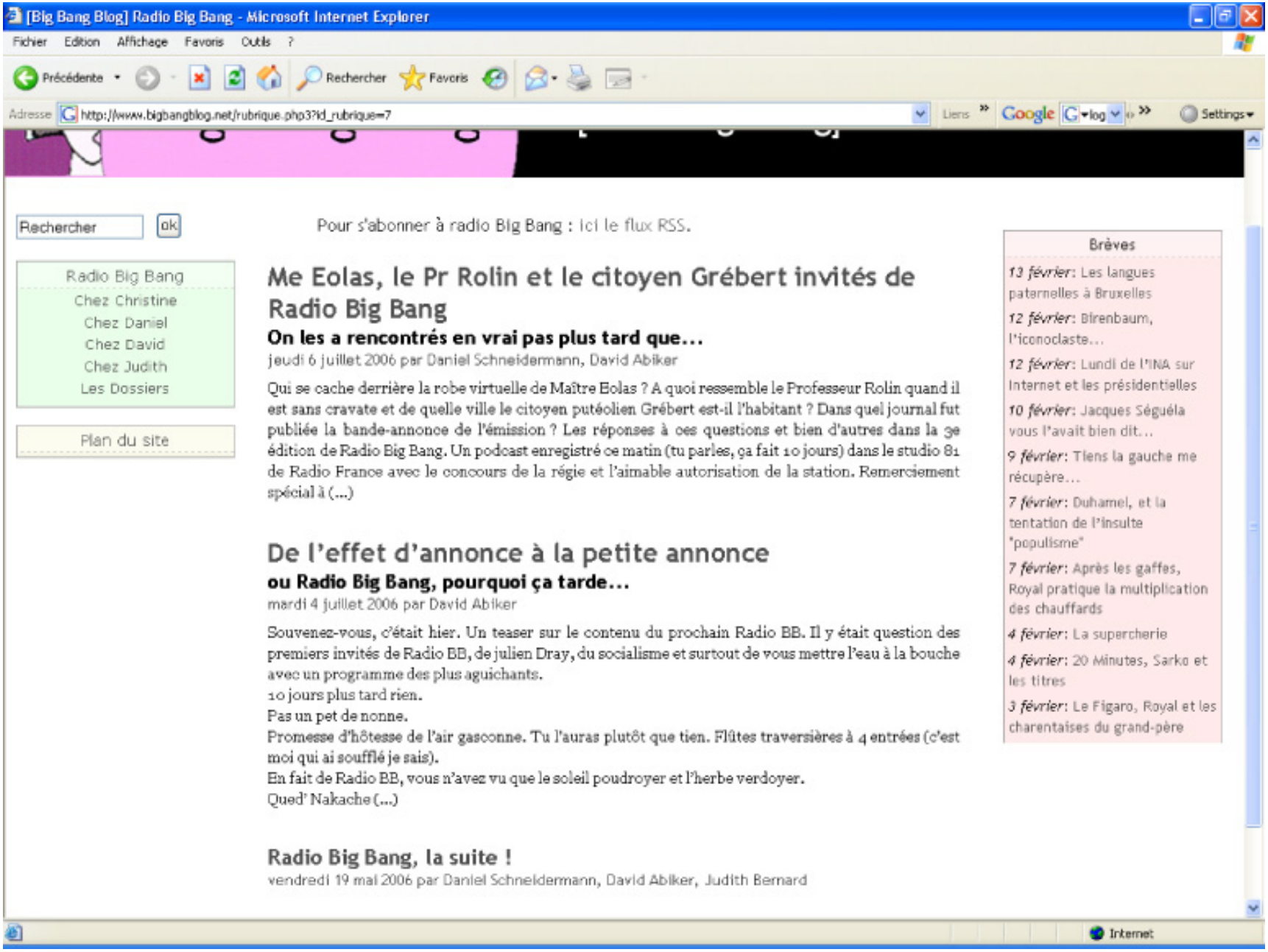

[Big Bang Blog] - Ça y est... - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=113
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à Paramètres
Avril 2005 : > Antonomase : explication.
Avril 2005 : > Antonomase : explication.
Avril 2005 : Antonomase
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : Elle est réthorique et poétique
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : Habemus Judith !
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : > Tiens une nouvelle colocataire :)
Avril 2005 : Entre collègues
Avril 2005 : Tiens une nouvelle colocataire :)
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : Comment peut on se tromper a ce point ?
Avril 2005 : > Ça y est...
Avril 2005 : > Ça y est...
pas de lien, donc) ; on retrouve, en substance, mais en plus concentré, les mêmes polémiques que sur Internet en général, mais là comme on est en circuit fermé, que tout le monde se connaît, on va vraiment au bout de la dialectique, chacun approfondit, nuance, rectifie, répond, relance, dans le respect de l'autre et de soi, c'est-à-dire dans la bonne foi.
Et puis ce sont des profs : d'histoire géo, d'éco et de droit, autant dire des gens qui n'ont pas peur d'aller à la source, de comparer avec la Constitution française, le Traité de Nice, les autres traités, de mettre en perspective dans l'histoire économique, sociale, politique de l'Europe, dans sa géo-politique actuelle... Bref, pas des marioles.
Et pas des politiciens non plus : ils n'ont rien à vendre, aucun pouvoir à conquérir, aucun bénéfice personnel à en tirer. Des Etienne Chouard (c'est en train de devenir une antonomase - j'expliquerai si vous voulez) mais des deux côtés : le Chouard n'est pas nonien par nature ; il en des des ouistes aussi, je les ai rencontrés. Les uns et les autres passent leurs nuits à analyser les textes, à édifier leur argumentaire, et à le confronter aux autres. Je ne sais pas s'ils font du parapente. Je sais qu'ils sont ce qu'on appelait jadis des « honnêtes hommes » (à ne pas confondre avec ce que Sarkozy appelle les « zhonnêt'gens »)
Et ils nous ont offert (nous c'est les autres, les comme moi, profs aussi, comme quoi on n'a vraiment pas la science infuse, qui n'arrivaient pas à se faire une idée définitive, parce qu'on n'est ni économiste ni juriste ni à ce point idéologue qu'on ait une idée toute faite sur un texte si complexe), ils nous ont offert donc (oui : offert, c'est un beau cadeau qu'ils nous on fait là, qu'on leur avait demandé, d'ailleurs), ils nous ont offert, donc-donc, un débat, en live. C'était le soir, la salle des profs sentait la sueur des fins de journées harrassantes, les cordes vocales et les estomacs grinçaient de concert après le marathon des cours, mais ils avaient bossé leur oral comme on prépare une leçon d'agrégation : feuilles en main pour ne rien oublier, citations à l'appui pour n'escroquer personne, rigueur et concentration pour pas dépasser le chrono. C'était beau.
Et depuis je sais. Je sais ce que je vais voter (enfin disons, j'ai une inclination très forte, que je mets à l'épreuve quotidiennement, et qui résiste pour l'heure). Mais pas seulement ; je sais, de mieux en mieux, ce qui me manque dans le débat médiatique : il me manque cette beauté-là, celle de ces citoyens éclairés qui ne militent que par conviction, ces orateurs qui ne sont pas des professionnels de la communication, qui n'ont pas l'once d'un projet électoral, ni la moindre stratégie médiatique, qui ont bien des lumières, quoique parlant dans l'ombre.
Ce qui me manque à la télé, je le soupçonnais déjà mais je n'en peux plus douter, ce sont des honnêtes hommes, en somme.
Répondre à cet article
Terminé

ANNEXE 13

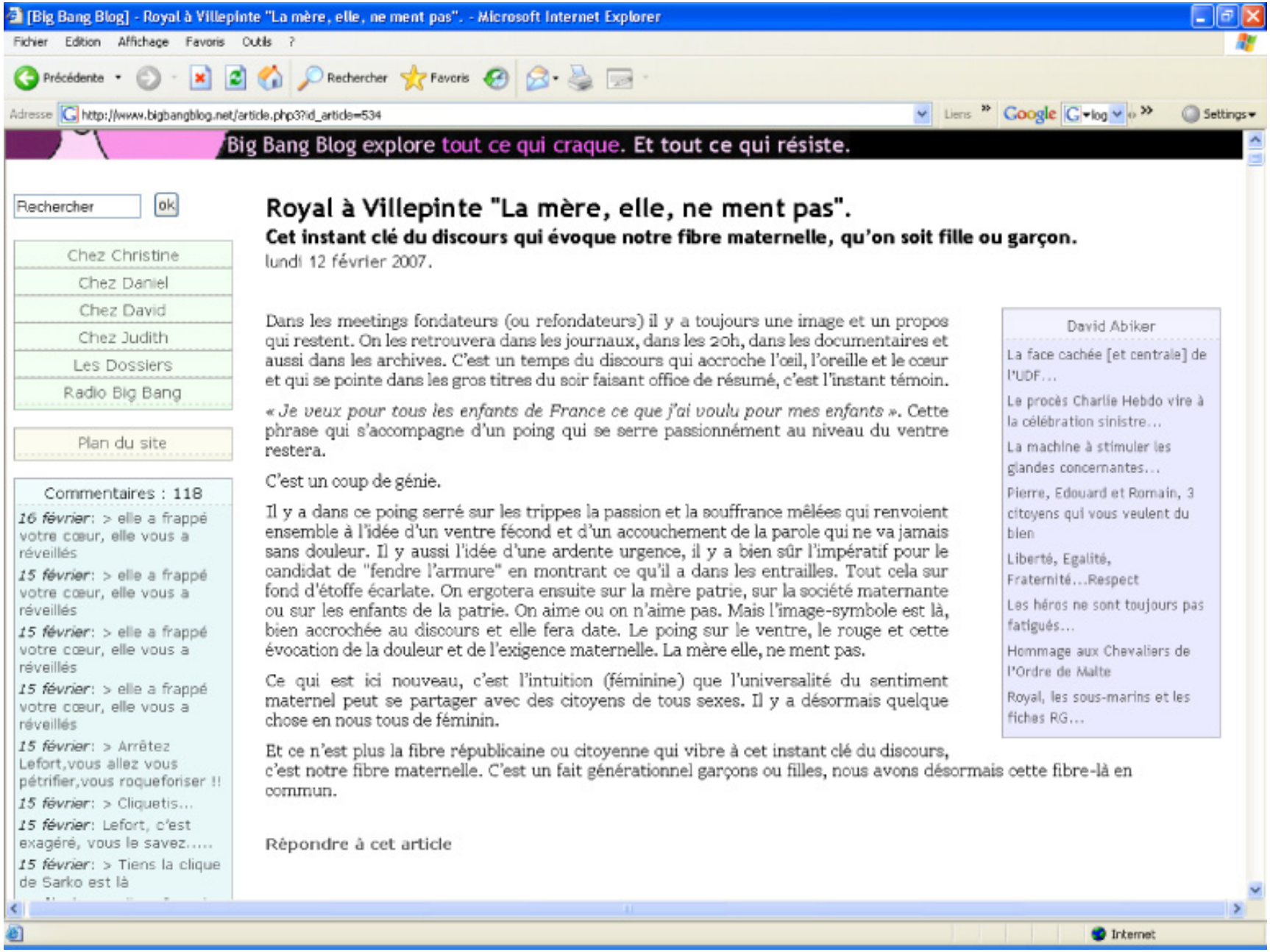

[Big Bang Blog] : Le blog de Daniel Schneidermann, David Abiker, Judith Bernard, Christine Cler - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse
http://www.bigbangblog.net/
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Newsletter
Derniers commentaires
16 février: > Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
16 février: > Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
16 février: > changer la republique vous savez ca passe par un referendum
16 février: > Comme toujours, relire Barthes.
16 février: Pétition
16 février: > Objectivité ou
Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
Et moi, à propos ?
par Daniel Schneidermann
Et si on disait du bien d'Alain Duhamel, une seule fois, pour changer ? Donc, Duhamel va voter Bayrou. Et il l'a dit aux étudiants de Sciences Po. Une caméra filmait. C'est Sophie Gindensperger, qui l'avait révélé la semaine dernière, dans son cyber-voyage d'Arrêt sur images. (...)
La face cachée [et centrale] de l'UDF...
...où comment Bayrou se bat sur le web pour conforter sa place de 3e humanoïde
par David Abiker
Hier j'étais donc à la TGB François Mitterrand. Dehors il y avait grand vent tandis qu'au-dedans ça causait Internet et présidentielle. Le sujet est vaste comme la galaxie et je n'ai retenu de cette soirée enfouie sous les 4 tours de cristal qu'une seule chose : les bloggeurs (...)
Victoria et Nicolas
De la séduction comme violence totalitaire
par Judith Bernard
La potiche est vieille ; non pas dans son incarnation, bien sûr, toujours jeune, mais dans sa fonction. Aussi loin qu'on remonte dans la mémoire des civilisations, les vertus décoratives du féminin semblent mises au service d'à peu près tout et n'importe quoi. A l'échelle de mon âge, je (...)
Me Eolas, le Pr Rolin et le citoyen Grébert invités de Radio Big Bang
Brèves
13 février: Les langues paternelles à Bruxelles
12 février: Birenbaum, l'iconoclaste...
12 février: Lundi de l'INA sur Internet et les présidentielles
10 février: Jacques Séguéla vous l'avait bien dit...
9 février: Tiens la gauche me récupère...
7 février: Duhamel, et la tentation de l'insulte "populisme"
7 février: Après les gaffes, Royal pratique la multiplication des chauffards
4 février: La supercherie
Internet

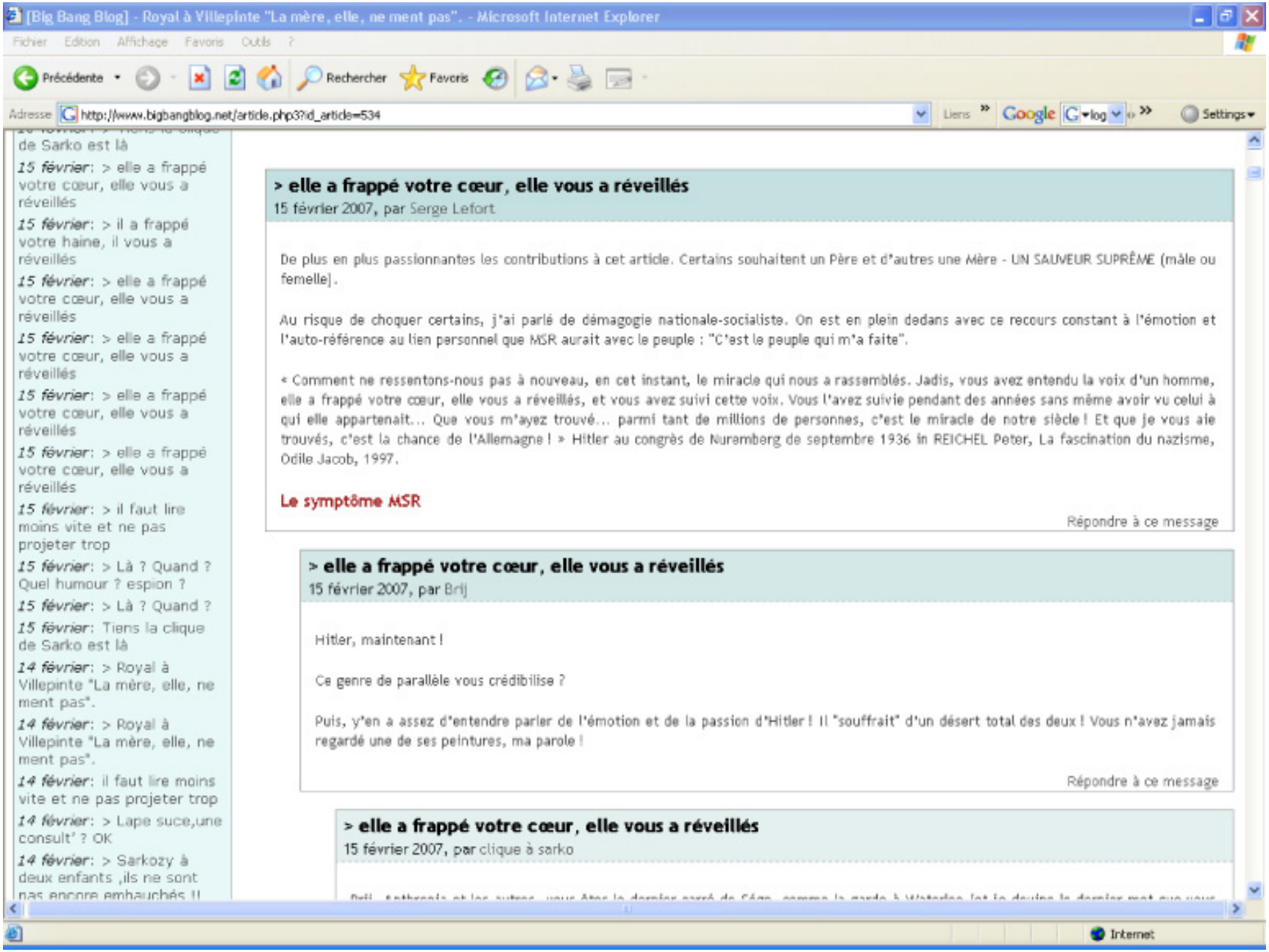

[Big Bang Blog] : Le blog de Daniel Schneidermann, David Abiker, Judith Bernard, Christine Cler - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse
http://www.bigbangblog.net/
Liens
Google
Settings
16 février: > Comme toujours, relire Barthes.
16 février: Pétition
16 février: > Objectivité ou neutralité ?
16 février: Elle fait pitié, cette pauvre larve de Duhamel
16 février: > Exigeons la mise à l'écart de tous les pro-Sarkozy
16 février: >Choisir des journalistes neutres
16 février: Relire Barthes avec Paul Quinio
XML
SPIP
Me Eolas, le Pr Rolin et le citoyen Grébert invités de Radio Big Bang
On les a rencontrés en vrai pas plus tard que...
par Daniel Schneidermann, David Abiker
Qui se cache derrière la robe virtuelle de Maître Eolas ? A quoi ressemble le Professeur Rolin quand il est sans cravate et de quelle ville le citoyen putéolien Grébert est-il l'habitant ? Dans quel journal fut publiée la bande-annonce de l'émission ? Les réponses à ces questions et bien (...)
Le Monde, et la calculette "indépendante" de Débat 2007
mercredi 14 février 2007 par Daniel Schneidermann
Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
lundi 12 février 2007 par Daniel Schneidermann
Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
lundi 12 février 2007 par David Abiker
Le procès Charlie Hebdo vire à la célébration sinistre...
jeudi 8 février 2007 par David Abiker
Europe 1 enrôle Villepin derrière Sarkozy
mercredi 7 février 2007 par Daniel Schneidermann
J'ai une question à vous poser :
mardi 6 février 2007 par Judith Bernard
La machine à stimuler les glandes concernantes...
mardi 6 février 2007 par David Abiker
Pierre, Edouard et Romain, 3 citoyens qui vous veulent du bien
dimanche 4 février 2007 par David Abiker
Internet

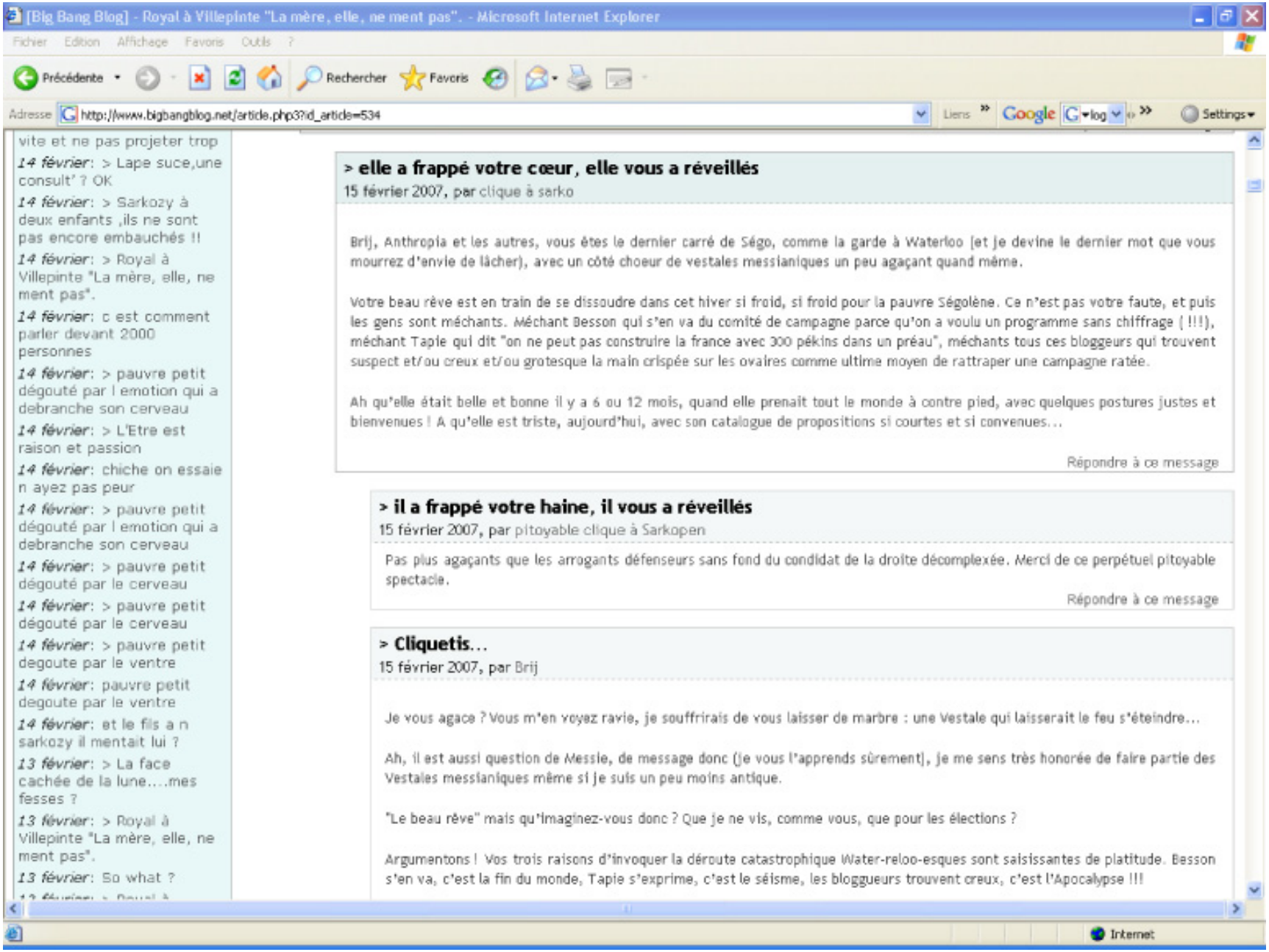

[Big Bang Blog] Les Dossiers - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse
http://www.bigbangblog.net/rubrique.php3?id_rubrique=3
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Les Dossiers
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Radio Big Bang
Plan du site
Brèves
Avril 2005: Annales du bac, Principauté de Monaco, option Philo
Morandini
samedi 26 mars 2005
Referendum Européen
mardi 22 mars 2005
Filmer les procès ?
lundi 28 février 2005
Les Jeux Olympiques
lundi 28 février 2005
Internet

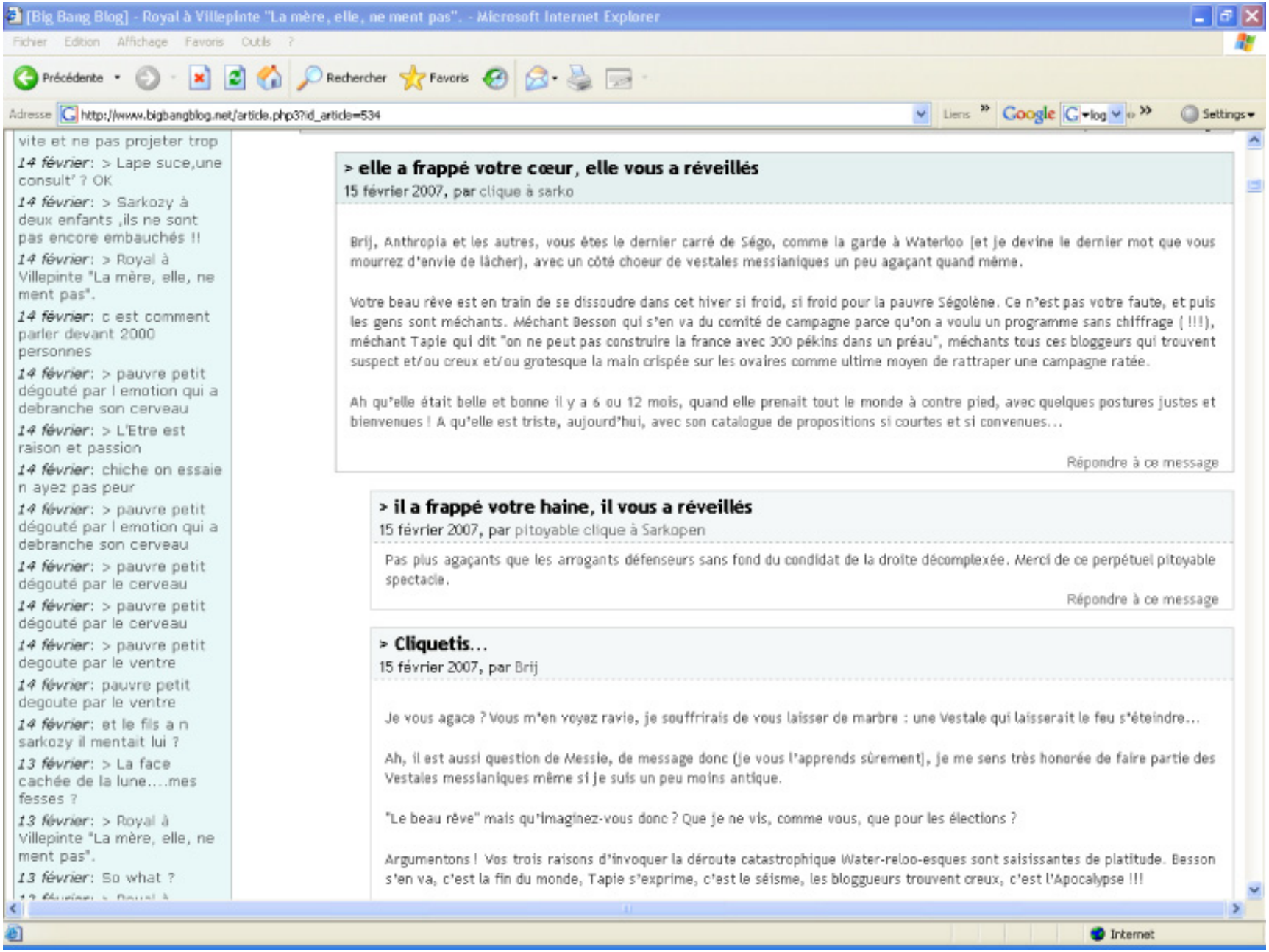

[Big Bang Blog] Radio Big Bang - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/rubrique.php3?id_rubrique=7
Liens
Google
Settings
Rechercher
ok
Pour s'abonner à radio Big Bang : ici le flux RSS.
Radio Big Bang
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Me Eolas, le Pr Rolin et le citoyen Grébert invités de Radio Big Bang
On les a rencontrés en vrai pas plus tard que...
jeudi 6 juillet 2006 par Daniel Schneidermann, David Abiker
Qui se cache derrière la robe virtuelle de Maître Eolas ? A quoi ressemble le Professeur Rolin quand il est sans cravate et de quelle ville le citoyen putéolien Grébert est-il l'habitant ? Dans quel journal fut publiée la bande-annonce de l'émission ? Les réponses à ces questions et bien d'autres dans la 3e édition de Radio Big Bang. Un podcast enregistré ce matin (tu parles, ça fait 10 jours) dans le studio 81 de Radio France avec le concours de la régie et l'aimable autorisation de la station. Remerciement spécial à (...)
De l'effet d'annonce à la petite annonce
ou Radio Big Bang, pourquoi ça tarde...
mardi 4 juillet 2006 par David Abiker
Souvenez-vous, c'était hier. Un teaser sur le contenu du prochain Radio BB. Il y était question des premiers invités de Radio BB, de julien Dray, du socialisme et surtout de vous mettre l'eau à la bouche avec un programme des plus aguichants.
10 jours plus tard rien.
Pas un pet de nonne.
Promesse d'hôtesse de l'air gasconne. Tu l'auras plutôt que tien. Flûtes traversières à 4 entrées (c'est moi qui ai soufflé je sais).
En fait de Radio BB, vous n'avez vu que le soleil poudroyer et l'herbe verdoyer.
Quod' Nakache (...)
Radio Big Bang, la suite !
vendredi 19 mai 2006 par Daniel Schneidermann, David Abiker, Judith Bernard
Brèves
13 février: Les langues paternelles à Bruxelles
12 février: Birenbaum, l'iconoclaste...
12 février: Lundi de l'INA sur Internet et les présidentielles
10 février: Jacques Séguéla vous l'avait bien dit...
9 février: Tiens la gauche me récupère...
7 février: Duhamel, et la tentation de l'insulte "populisme"
7 février: Après les gaffes, Royal pratique la multiplication des chauffards
4 février: La supercherie
4 février: 20 Minutes, Sarko et les titres
3 février: Le Figaro, Royal et les charentaises du grand-père
Internet

ANNEXE 14


[Big Bang Blog] - Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas". - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=534
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 118
16 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > Arrêtez Lefort,vous allez vous pétrifier,vous roqueforiser !!
15 février: > Cliquetis...
15 février: Lefort, c'est exagéré, vous le savez.....
15 février: > Tiens la clique de Sarko est là
Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
Cet instant clé du discours qui évoque notre fibre maternelle, qu'on soit fille ou garçon.
lundi 12 février 2007.
Dans les meetings fondateurs (ou refondateurs) il y a toujours une image et un propos qui restent. On les retrouvera dans les journaux, dans les 20h, dans les documentaires et aussi dans les archives. C'est un temps du discours qui accroche l'œil, l'oreille et le cœur et qui se pointe dans les gros titres du soir faisant office de résumé, c'est l'instant témoin.
« Je veux pour tous les enfants de France ce que j'ai voulu pour mes enfants ». Cette phrase qui s'accompagne d'un poing qui se serre passionnément au niveau du ventre restera.
C'est un coup de génie.
Il y a dans ce poing serré sur les trippes la passion et la souffrance mêlées qui renvoient ensemble à l'idée d'un ventre fécond et d'un accouchement de la parole qui ne va jamais sans douleur. Il y aussi l'idée d'une ardente urgence, il y a bien sûr l'impératif pour le candidat de "fendre l'armure" en montrant ce qu'il a dans les entrailles. Tout cela sur fond d'étoffe écarlate. On ergotera ensuite sur la mère patrie, sur la société maternante ou sur les enfants de la patrie. On aime ou on n'aime pas. Mais l'image-symbole est là, bien accrochée au discours et elle fera date. Le poing sur le ventre, le rouge et cette évocation de la douleur et de l'exigence maternelle. La mère elle, ne ment pas.
Ce qui est ici nouveau, c'est l'intuition (féminine) que l'universalité du sentiment maternel peut se partager avec des citoyens de tous sexes. Il y a désormais quelque chose en nous tous de féminin.
Et ce n'est plus la fibre républicaine ou citoyenne qui vibre à cet instant clé du discours, c'est notre fibre maternelle. C'est un fait générationnel garçons ou filles, nous avons désormais cette fibre-là en commun.
Répondre à cet article
David Abiker
La face cachée [et centrale] de l'UDF...
Le procès Charlie Hebdo vire à la célébration sinistre...
La machine à stimuler les glandes concernantes...
Pierre, Edouard et Romain, 3 citoyens qui vous veulent du bien
Liberté, Egalité, Fraternité...Respect
Les héros ne sont toujours pas fatigués...
Hommage aux Chevaliers de l'Ordre de Malte
Royal, les sous-marins et les fiches RG...
Internet

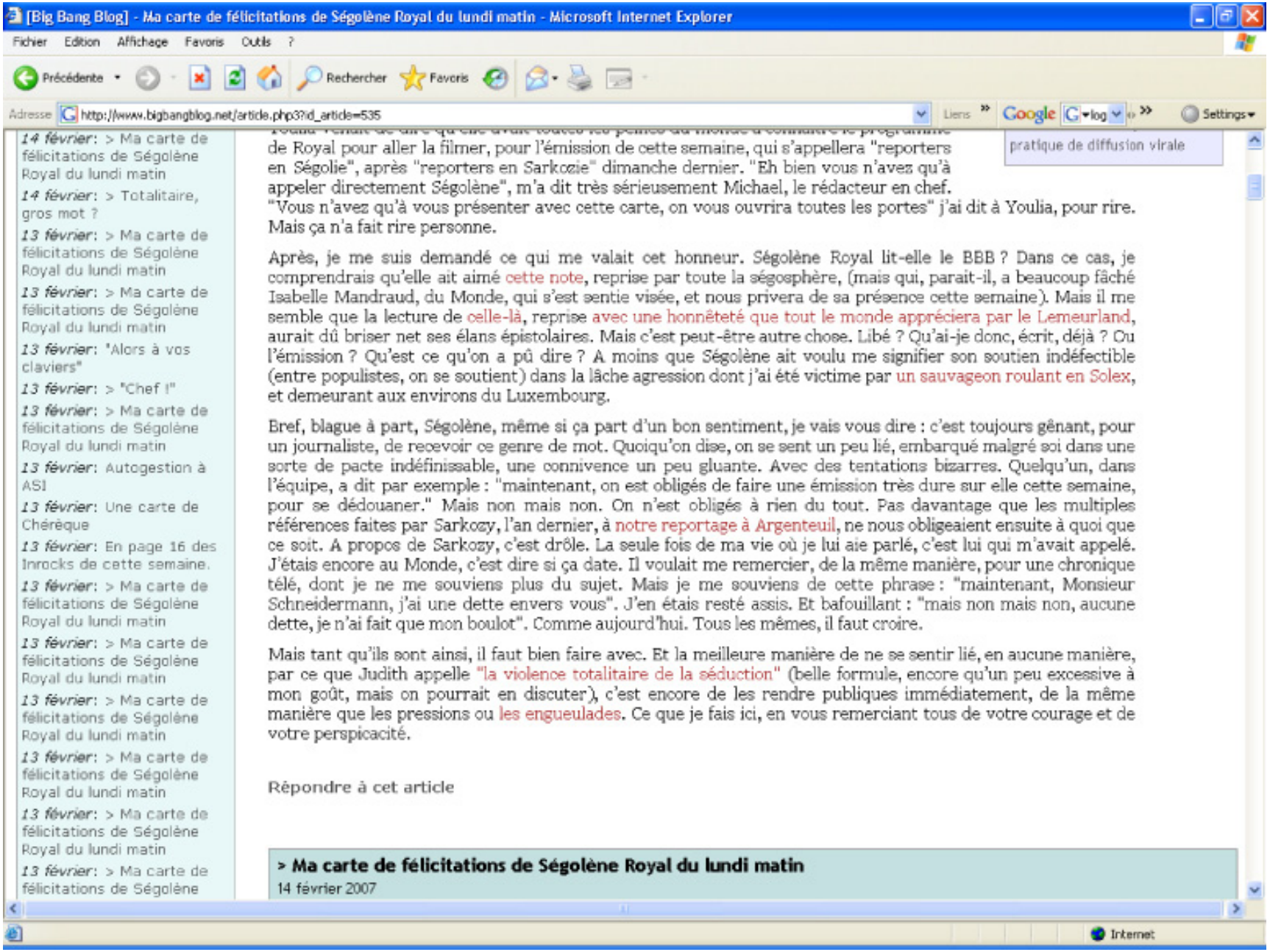

[Big Bang Blog] - Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas". - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=534
Liens
Google
Settings
de Sarko est là
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > il a frappé votre haine, il vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février: > il faut lire moins vite et ne pas projeter trop
15 février: > Là ? Quand ? Quel humour ? espion ?
15 février: > Là ? Quand ?
15 février: Tiens la clique de Sarko est là
14 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
14 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
14 février: il faut lire moins vite et ne pas projeter trop
14 février: > Lape suce,une consult' ? OK
14 février: > Sarkozy à deux enfants ,ils ne sont pas encore embauchés !!
> elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février 2007, par Serge Lefort
De plus en plus passionnantes les contributions à cet article. Certains souhaitent un Père et d'autres une Mère - UN SAUVEUR SUPRÊME (mâle ou femelle).
Au risque de choquer certains, j'ai parlé de démagogie nationale-socialiste. On est en plein dedans avec ce recours constant à l'émotion et l'auto-référence au lien personnel que MSR aurait avec le peuple : "C'est le peuple qui m'a faite".
« Comment ne ressentons-nous pas à nouveau, en cet instant, le miracle qui nous a rassemblés. Jadis, vous avez entendu la voix d'un homme, elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés, et vous avez suivi cette voix. Vous l'avez suivie pendant des années sans même avoir vu celui à qui elle appartenait... Que vous m'ayez trouvé... parmi tant de millions de personnes, c'est le miracle de notre siècle ! Et que je vous aie trouvés, c'est la chance de l'Allemagne ! » Hitler au congrès de Nuremberg de septembre 1936 in REICHEL Peter, La fascination du nazisme, Odile Jacob, 1997.
Le symptôme MSR
Répondre à ce message
> elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février 2007, par Brij
Hitler, maintenant !
Ce genre de parallèle vous crédibilise ?
Puis, y'en a assez d'entendre parler de l'émotion et de la passion d'Hitler ! Il "souffrait" d'un désert total des deux ! Vous n'avez jamais regardé une de ses peintures, ma parole !
Répondre à ce message
> elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février 2007, par clique à sarko
Internet


[Big Bang Blog] - Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas". - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=534
vite et ne pas projeter trop
14 février: > Lape suce,une consult' ? OK
14 février: > Sarkozy à deux enfants ,ils ne sont pas encore embauchés !!
14 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
14 février: c est comment parler devant 2000 personnes
14 février: > pauvre petit dégouté par l emotion qui a debranche son cerveau
14 février: > L'Etre est raison et passion
14 février: chiche on essaie n ayez pas peur
14 février: > pauvre petit dégouté par l emotion qui a debranche son cerveau
14 février: > pauvre petit dégouté par le cerveau
14 février: > pauvre petit dégouté par le cerveau
14 février: > pauvre petit degoute par le ventre
14 février: pauvre petit degoute par le ventre
14 février: et le fils a n sarkozy il mentait lui ?
13 février: > La face cachée de la lune....mes fesses ?
13 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
13 février: So what ?
> elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février 2007, par clique à sarko
Brij, Anthropia et les autres, vous êtes le dernier carré de Ségo, comme la garde à Waterloo (et je devine le dernier mot que vous mourrez d'envie de lâcher), avec un côté choeur de vestales messianiques un peu agaçant quand même.
Votre beau rêve est en train de se dissoudre dans cet hiver si froid, si froid pour la pauvre Ségolène. Ce n'est pas votre faute, et puis les gens sont méchants. Méchant Besson qui s'en va du comité de campagne parce qu'on a voulu un programme sans chiffrage (!!!), méchant Tapie qui dit "on ne peut pas construire la france avec 300 pékins dans un préau", méchants tous ces bloggeurs qui trouvent suspect et/ou creux et/ou grotesque la main crispée sur les ovaires comme ultime moyen de rattraper une campagne ratée.
Ah qu'elle était belle et bonne il y a 6 ou 12 mois, quand elle prenait tout le monde à contre pied, avec quelques postures justes et bienvenues ! A qu'elle est triste, aujourd'hui, avec son catalogue de propositions si courtes et si convenues...
Répondre à ce message
> il a frappé votre haine, il vous a réveillés
15 février 2007, par pitoyable clique à Sarkopen
Pas plus agaçants que les arrogants défenseurs sans fond du condidat de la droite décomplexée. Merci de ce perpétuel pitoyable spectacle.
Répondre à ce message
> Cliquetis...
15 février 2007, par Brij
Je vous agace ? Vous m'en voyez ravie, je souffrirais de vous laisser de marbre : une Vestale qui laisserait le feu s'éteindre...
Ah, il est aussi question de Messie, de message donc (je vous l'apprends sûrement), je me sens très honorée de faire partie des Vestales messianiques même si je suis un peu moins antique.
"Le beau rêve" mais qu'imaginez-vous donc ? Que je ne vis, comme vous, que pour les élections ?
Argumentons ! Vos trois raisons d'invoquer la déroute catastrophique Water-reloo-esques sont saisissantes de platitude. Besson s'en va, c'est la fin du monde, Tapie s'exprime, c'est le séisme, les bloggueurs trouvent creux, c'est l'Apocalypse !!!
Internet

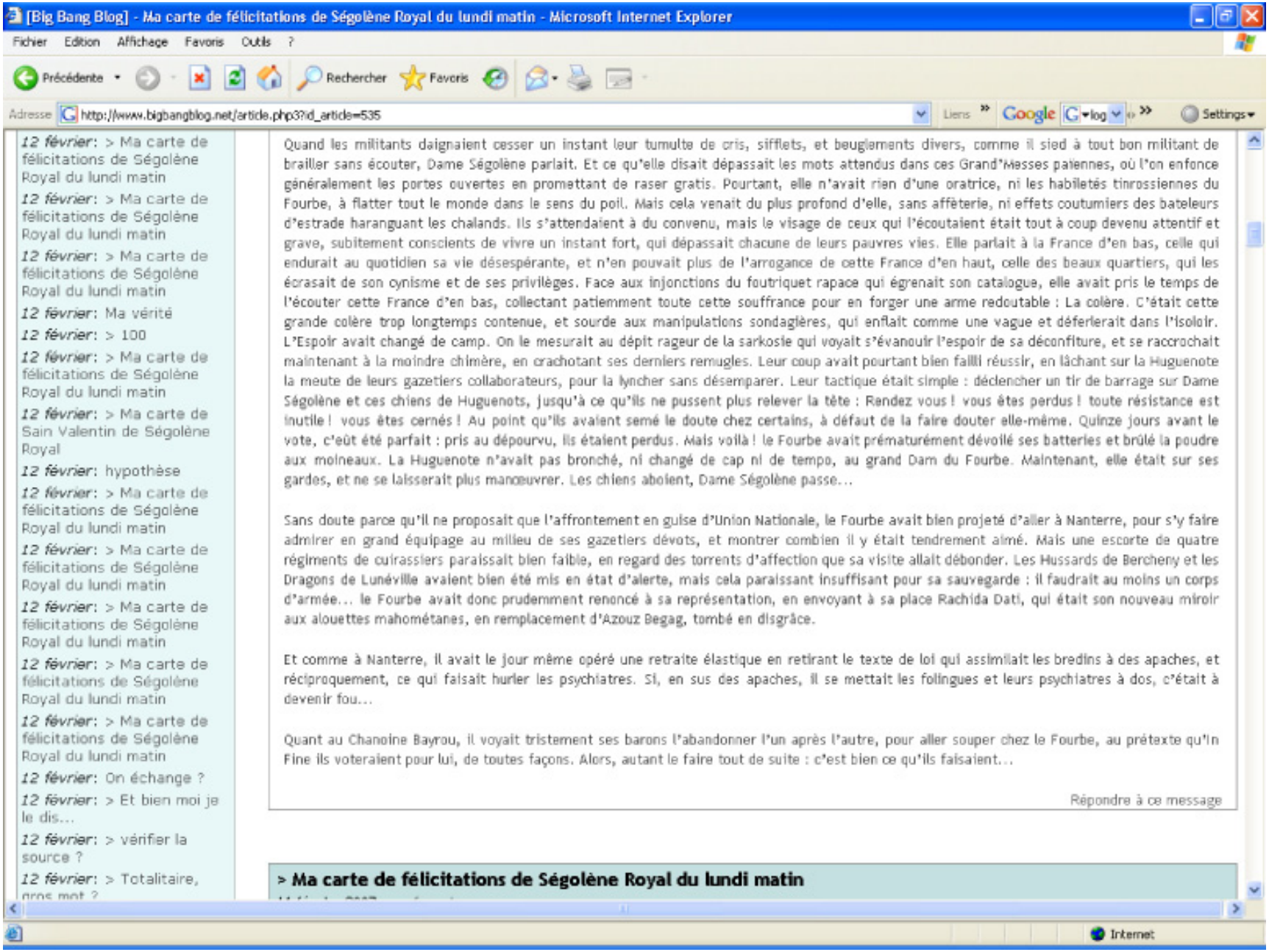

[Big Bang Blog] - Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas". - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=534
Liens
Google
Settings
vite et ne pas projeter trop
14 février: > Lape suce,une consult' ? OK
14 février: > Sarkozy à deux enfants ,ils ne sont pas encore embauchés !!
14 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
14 février: c est comment parler devant 2000 personnes
14 février: > pauvre petit dégouté par l emotion qui a debranche son cerveau
14 février: > L'Etre est raison et passion
14 février: chiche on essaie n ayez pas peur
14 février: > pauvre petit dégouté par l emotion qui a debranche son cerveau
14 février: > pauvre petit dégouté par le cerveau
14 février: > pauvre petit dégouté par le cerveau
14 février: > pauvre petit degoute par le ventre
14 février: pauvre petit degoute par le ventre
14 février: et le fils a n sarkozy il mentait lui ?
13 février: > La face cachée de la lune....mes fesses ?
13 février: > Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
13 février: So what ?
> elle a frappé votre cœur, elle vous a réveillés
15 février 2007, par clique à sarko
Brij, Anthropia et les autres, vous êtes le dernier carré de Ségo, comme la garde à Waterloo (et je devine le dernier mot que vous mourrez d'envie de lâcher), avec un côté choeur de vestales messianiques un peu agaçant quand même.
Votre beau rêve est en train de se dissoudre dans cet hiver si froid, si froid pour la pauvre Ségolène. Ce n'est pas votre faute, et puis les gens sont méchants. Méchant Besson qui s'en va du comité de campagne parce qu'on a voulu un programme sans chiffrage (!!!), méchant Tapie qui dit "on ne peut pas construire la france avec 300 pékins dans un préau", méchants tous ces bloggeurs qui trouvent suspect et/ou creux et/ou grotesque la main crispée sur les ovaires comme ultime moyen de rattraper une campagne ratée.
Ah qu'elle était belle et bonne il y a 6 ou 12 mois, quand elle prenait tout le monde à contre pied, avec quelques postures justes et bienvenues ! A qu'elle est triste, aujourd'hui, avec son catalogue de propositions si courtes et si convenues...
Répondre à ce message
> il a frappé votre haine, il vous a réveillés
15 février 2007, par pitoyable clique à Sarkopen
Pas plus agaçants que les arrogants défenseurs sans fond du condidat de la droite décomplexée. Merci de ce perpétuel pitoyable spectacle.
Répondre à ce message
> Cliquetis...
15 février 2007, par Brij
Je vous agace ? Vous m'en voyez ravie, je souffrirais de vous laisser de marbre : une Vestale qui laisserait le feu s'éteindre...
Ah, il est aussi question de Messie, de message donc (je vous l'apprends sûrement), je me sens très honorée de faire partie des Vestales messianiques même si je suis un peu moins antique.
"Le beau rêve" mais qu'imaginez-vous donc ? Que je ne vis, comme vous, que pour les élections ?
Argumentons ! Vos trois raisons d'invoquer la déroute catastrophique Water-reloo-esques sont saisissantes de platitude. Besson s'en va, c'est la fin du monde, Tapie s'exprime, c'est le séisme, les bloggueurs trouvent creux, c'est l'Apocalypse !!!
Internet

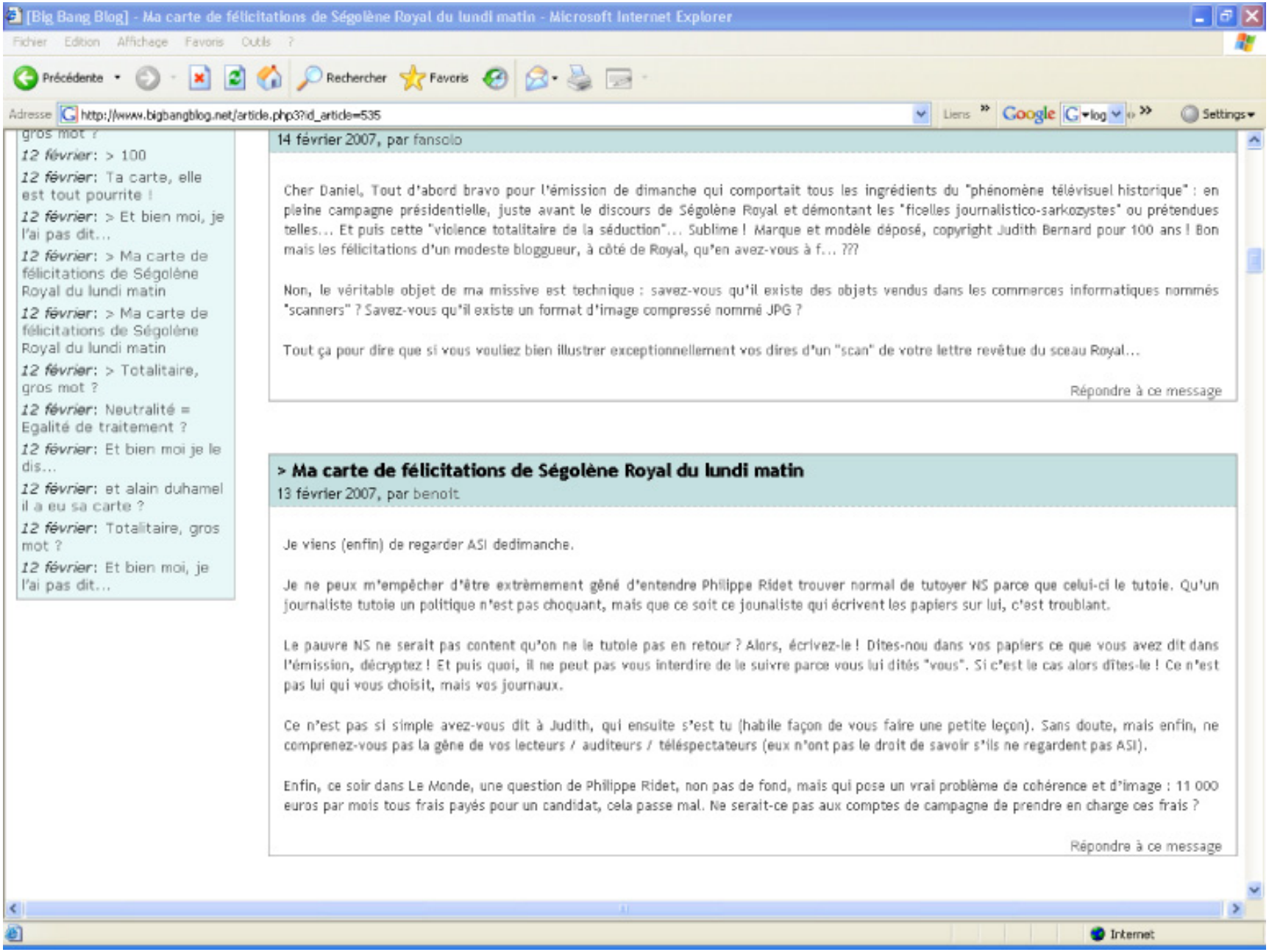

[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 59
14 février: > Parole de vérité ?
14 février: > Une carte de Chérèque
14 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
14 février: > Aller un petit texte de pangloss pour le pied
14 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
14 février: > Totalitaire,
Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
Courage, perspicacité, vérité : ma nouvelle devise
lundi 12 février 2007.
On était en pleine réunion du lundi matin. Sarko, Ségo, Le Pen, Ruquier, etc. Et tout d'un coup Soraya, l'assistante de l'équipe, passe la tête dans le bureau. "Devinez quoi ? Vous avez une carte de Ségolène Royal !"
Vous auriez entendu le silence, à ce moment-là. Royal se serait pointée en personne, à la réunion, l'effet n'aurait pas été moindre. Maja a été la plus rapide, pour s'emparer de la carte. "Pas possible, chef, c'est une fausse !" "Mais non, c'est une vraie, avec les nuages et tout" a dit Perrine.
Usant de mon autorité naturelle, j'ai réussi à extraire la pièce à conviction du pool des enquêtrices. Pièce à conviction qui, dois-je admettre, présente toutes les caractéristiques de l'authenticité (les expertises ADN sont en cours). A gauche, des petits nuages sur rectangle de ciel bleu. Le nom en caractères gris. Et le texte, donc : "cher Daniel Schneidermann, Merci pour votre courage et votre perspicacité ! Continuons la parole de vérité ! Cordialement, Ségolène Royal".
J'ai l'air malin. Tout le monde m'a un peu regardé comme si, en fait de "parole de vérité", j'allais faire des trainings vidéo le soir, au QG de Royal. "Pourquoi courage ?" a demandé Aurélie. Merci Aurélie. Sympa. Personne n'a demandé "pourquoi perspicacité ?" C'est déjà ça.
Youlia venait de dire qu'elle avait toutes les peines du monde à connaître le programme de Royal pour aller la filmer, pour l'émission de cette semaine, qui s'appellera "reporters en Ségolie", après "reporters en Sarkozie" dimanche dernier. "Eh bien vous n'avez qu'à appeler directement Ségolène", m'a dit très sérieusement Michael, le rédacteur en chef.
Daniel Schneidermann
Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
Le Monde, et la calculette "indépendante" de Débat 2007
Europe 1 enrôle Villepin derrière Sarkozy
Bécassine contre Vidocq, le cauchemar d'aujourd'hui
Scoop BBB : en avant-première mondiale, le programme de Royal
Torpillée par le sarkozoïde Gérald Dahan, Ségolène en pleine hilaritude...
Comment Le Figaro gomme les gaffes de Sarkozy
L'affaire Bécassine, cas pratique de diffusion virale
Internet

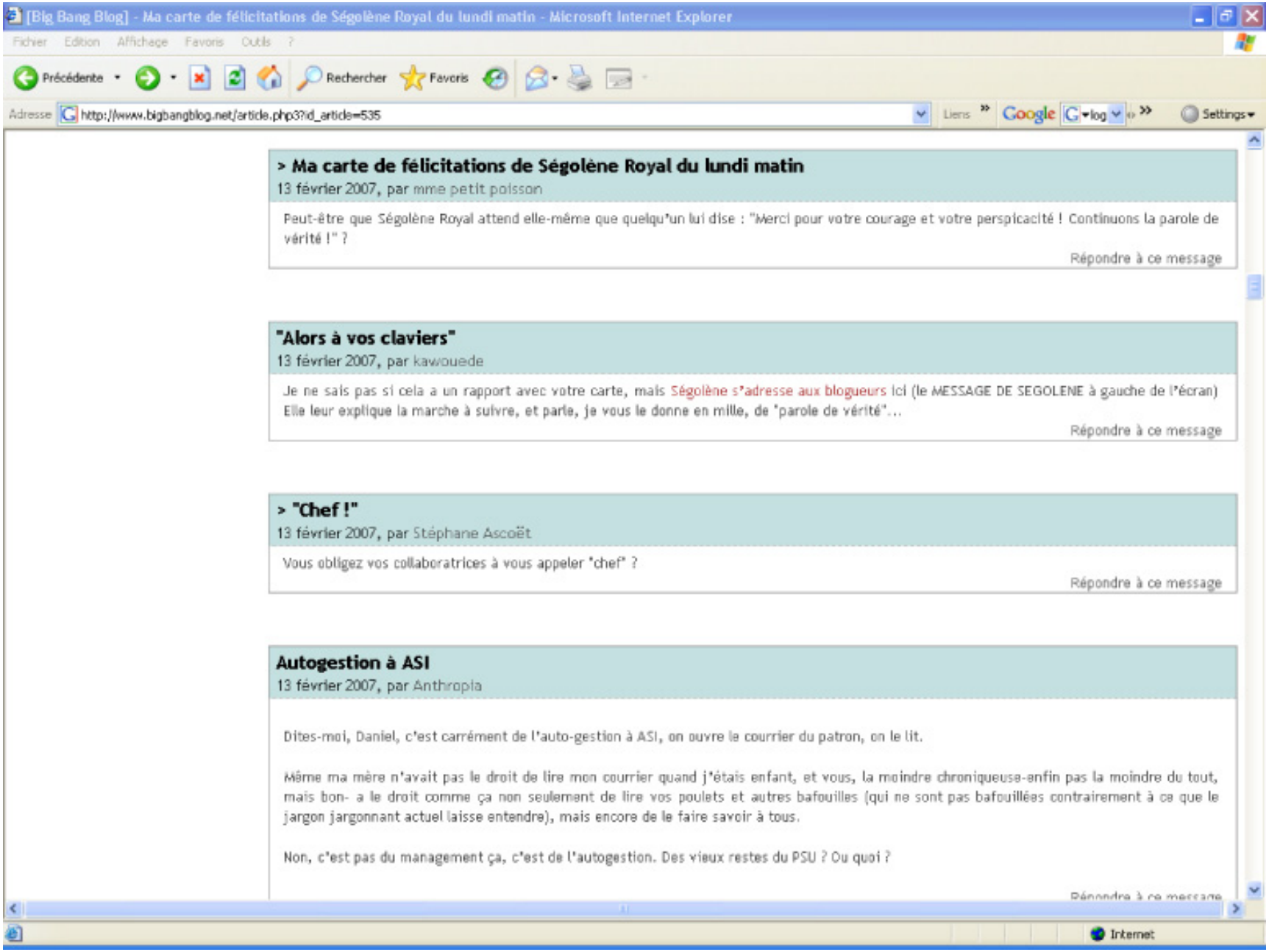
ANNEXE 15


[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente Rechercher Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens Google Settings
14 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
14 février: > Totalitaire, gros mot ?
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: "Alors à vos claviers"
13 février: > "Chef !"
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: Autogestion à ASI
13 février: Une carte de Chérèque
13 février: En page 16 des Inrocks de cette semaine.
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène
pratique de diffusion virale
de Royal pour aller la filmer, pour l'émission de cette semaine, qui s'appellera "reporters en Ségolie", après "reporters en Sarkozie" dimanche dernier. "Eh bien vous n'avez qu'à appeler directement Ségolène", m'a dit très sérieusement Michael, le rédacteur en chef. "Vous n'avez qu'à vous présenter avec cette carte, on vous ouvrira toutes les portes" j'ai dit à Youlia, pour rire. Mais ça n'a fait rire personne.
Après, je me suis demandé ce qui me valait cet honneur. Ségolène Royal lit-elle le BBB ? Dans ce cas, je comprendrais qu'elle ait aimé cette note, reprise par toute la ségosphère, (mais qui, parait-il, a beaucoup fâché Isabelle Mandraud, du Monde, qui s'est sentie visée, et nous privera de sa présence cette semaine). Mais il me semble que la lecture de celle-là, reprise avec une honnêteté que tout le monde appréciera par le Lemeurland, aurait dû briser net ses élans épistolaires. Mais c'est peut-être autre chose. Libé ? Qu'ai-je donc, écrit, déjà ? Ou l'émission ? Qu'est ce qu'on a pû dire ? A moins que Ségolène ait voulu me signifier son soutien indéfectible (entre populistes, on se soutient) dans la lâche agression dont j'ai été victime par un sauvageon roulant en Solex, et demeurant aux environs du Luxembourg.
Bref, blague à part, Ségolène, même si ça part d'un bon sentiment, je vais vous dire : c'est toujours gênant, pour un journaliste, de recevoir ce genre de mot. Quoiqu'on dise, on se sent un peu lié, embarqué malgré soi dans une sorte de pacte indéfinissable, une connivence un peu gluante. Avec des tentations bizarres. Quelqu'un, dans l'équipe, a dit par exemple : "maintenant, on est obligés de faire une émission très dure sur elle cette semaine, pour se dédouaner." Mais non mais non. On n'est obligés à rien du tout. Pas davantage que les multiples références faites par Sarkozy, l'an dernier, à notre reportage à Argenteuil, ne nous obligeaient ensuite à quoi que ce soit. A propos de Sarkozy, c'est drôle. La seule fois de ma vie où je lui aie parlé, c'est lui qui m'avait appelé. J'étais encore au Monde, c'est dire si ça date. Il voulait me remercier, de la même manière, pour une chronique télé, dont je ne me souviens plus du sujet. Mais je me souviens de cette phrase : "maintenant, Monsieur Schneidermann, j'ai une dette envers vous". J'en étais resté assis. Et bafouillant : "mais non mais non, aucune dette, je n'ai fait que mon boulot". Comme aujourd'hui. Tous les mêmes, il faut croire.
Mais tant qu'ils sont ainsi, il faut bien faire avec. Et la meilleure manière de ne se sentir lié, en aucune manière, par ce que Judith appelle "la violence totalitaire de la séduction" (belle formule, encore qu'un peu excessive à mon goût, mais on pourrait en discuter), c'est encore de les rendre publiques immédiatement, de la même manière que les pressions ou les engueulades. Ce que je fais ici, en vous remerciant tous de votre courage et de votre perspicacité.
Répondre à cet article
> Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
14 février 2007
Internet

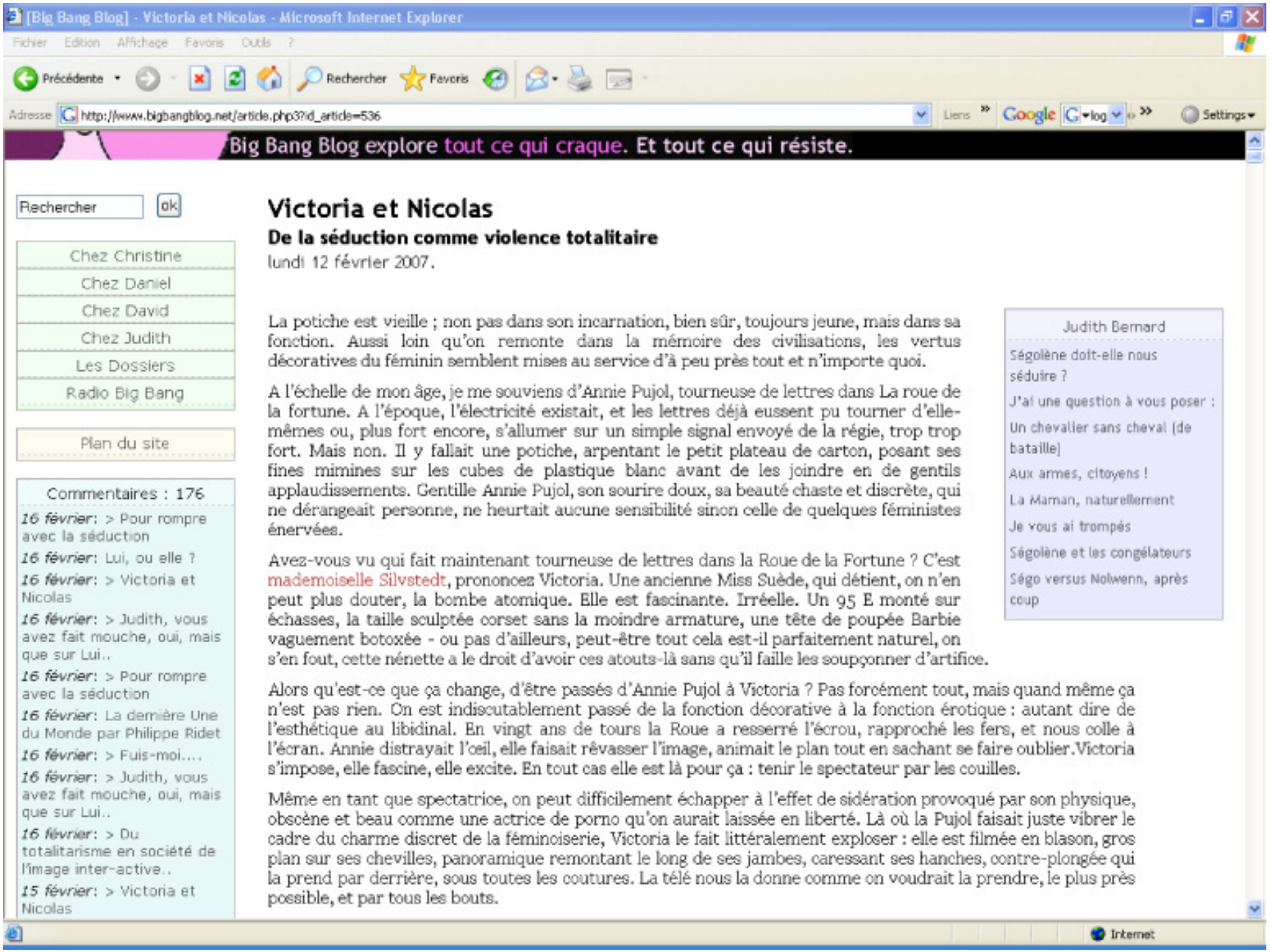

[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens
Google
Settings
Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: Toujours gênant...
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > une très bonne idée, Monsieur Duboc.
13 février: Parole de vérité ?
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février: > Et bien moi, je l'ai pas dit...
13 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > J'voudrais pas critiquer, mais...
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène
> Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
14 février 2007
Le jeu de l'irrationnel : le levier du pouvoir. En ce moment, la course vers..... Les derniers sondages soulignent toujours l'avance de Sarkozy. De plus en plus de ralliements vers ce dernier . Pourtant qu'est-ce qu'il défend ? Une droite décomplexée.. C'est quoi une droite décomplexée ? Visiblement une droite qui assume ses pulsions. Pulsions de rejet de l'autre. Ah bon ? Ben oui, de l'étranger d'abord : « La France tu l'aimes ou tu la quittes »... L'immigration est un problème. La droite décomplexée lâche ses pulsions de haine. C'est la faute de l'Autre. Halliday (Johnny), se défiscalise. La droite décomplexée trouve cela tout à fait normal : il faut que les riches soient plus riches, sinon, après ils ne sont pas contents et ce n'est pas bien de rendre triste un riche. Comment ? La solidarité ? L'entre aide ? ... Ce sont pour les pauvres. Les pauvres qui doivent travailler plus pour gagner plus. Parce que les pauvres sont des feignants en puissance. C'est un axiome de base de la droite décomplexée.. On ne parle pas d'emploi. On parle de travail. Les pauvres n'en veulent pas. Ce qu'ils veulent, c'est se payer du bon temps avec le RMI. Les riches eux, travaillent un maximum, surtout dans la spéculation financière. Le travail de la spéculation financière, c'est acheter des actions et demander un minimum de 15 % de plus value par an. C'est ça travailler plus pour les riches. Les pauvres et les riches concepts caricaturaux ? Dépassés ? Naïfs ? Les classes dites moyennes sont priées de passer à la caisse aussi. Vous êtes dans la catégorie classe moyenne ? Vous avez vraiment l'impression de plus d'oxygène ? Ne vous faites pas d'illusions : c'est vous qui allez passer à la caisse pour la dette de la France. Pas ceux qui ont les vrais moyens. Eux vont se défiscaliser vite fait. Et puis la petite dernière : la pénalisation de la maladie mentale. Les fous sont des coupables en puissance. Ca fait deux siècles qu'on lutte contre. Mais notre chef en puissance (retenez ces deux mots : chef et puissance, ce sont les ressorts de l'irrationnel), mais notre chef en puissance a ciblé encore un bouc émissaire : objet des pulsions de haine. Suite à la mobilisation des psychiatres, l'article a été retiré. Il reviendra. Le ressort de la manipulation, c'est l'irrationnel. Décomplexer les pulsions. Assumer la haine. Aller à l'inverse de la civilisation. Pour cela, oui, on a un vrai chef. www.touslesdebats.com
debats
Répondre à ce message
> Aller un petit texte de pangloss pour le pied
14 février 2007, par nos
Les chiens aboient, Dame Ségolène passe [re : pangloss] pangloss 14/02/2007 00:18
Quand les militants daignaient cesser un instant leur tumulte de cris, sifflets, et beuglements divers, comme il sied à tout bon militant de brailler sans écouter, Dame Ségolène parlait. Et ce qu'elle disait dépassait les mots attendus dans ces Grand'Messes païennes, où l'on enfonce généralement les portes ouvertes en promettant de raser gratis. Pourtant, elle n'avait rien d'une oratrice, ni les habiletés tinrosslennes du Fourbe, à flatter tout le monde dans le sens du poil. Mais cela venait du plus profond d'elle, sans affèterie, ni effets coutumiers des bateleurs d'estrade haranguant les chalands. Ils s'attendaient à du convenu, mais le visage de ceux qui l'écoutaient était tout à coup devenu attentif et
Internet

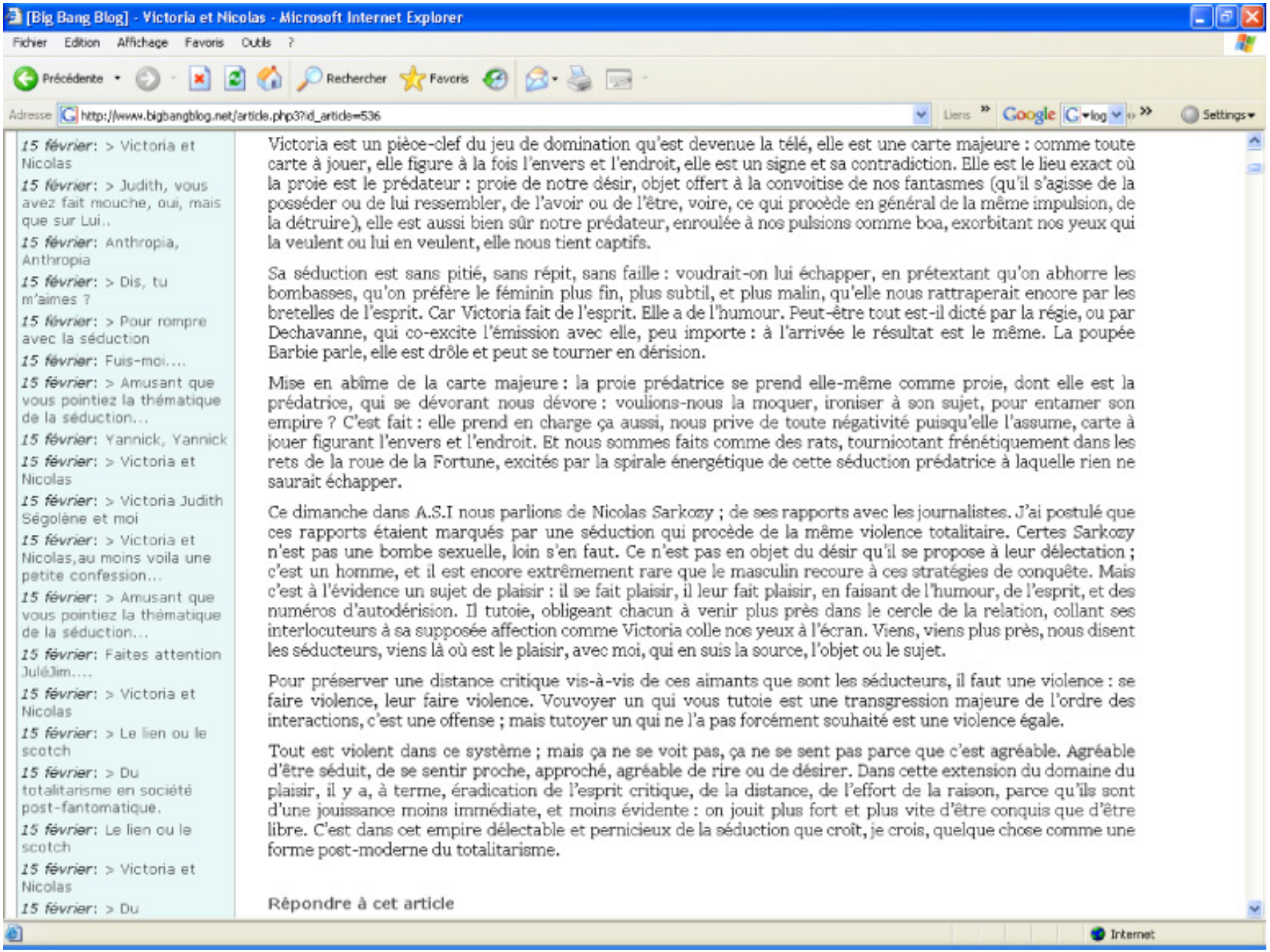

[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente Rechercher Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens Google Settings
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: Ma vérité
12 février: > 100
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de Sain Valentin de Ségolène Royal
12 février: hypothèse
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: On échange ?
12 février: > Et bien moi je le dis...
12 février: > vérifier la source ?
12 février: > Totalitaire, gros mot ?
Quand les militants daignaient cesser un instant leur tumulte de cris, sifflets, et beuglements divers, comme il sied à tout bon militant de brailler sans écouter, Dame Ségolène parlait. Et ce qu'elle disait dépassait les mots attendus dans ces Grand'Messes païennes, où l'on enfonce généralement les portes ouvertes en promettant de raser gratis. Pourtant, elle n'avait rien d'une oratrice, ni les habiletés tinrossiennes du Fourbe, à flatter tout le monde dans le sens du poil. Mais cela venait du plus profond d'elle, sans affèterie, ni effets coutumiers des bateleurs d'estrade haranguant les chalands. Ils s'attendaient à du convenu, mais le visage de ceux qui l'écoutaient était tout à coup devenu attentif et grave, subitement conscients de vivre un instant fort, qui dépassait chacune de leurs pauvres vies. Elle parlait à la France d'en bas, celle qui endurait au quotidien sa vie désespérante, et n'en pouvait plus de l'arrogance de cette France d'en haut, celle des beaux quartiers, qui les écrasait de son cynisme et de ses privilèges. Face aux injonctions du foutriquet rapace qui égrenait son catalogue, elle avait pris le temps de l'écouter cette France d'en bas, collectant patiemment toute cette souffrance pour en forger une arme redoutable : La colère. C'était cette grande colère trop longtemps contenue, et sourde aux manipulations sondagières, qui enflait comme une vague et déferlerait dans l'isoloir. L'Espoir avait changé de camp. On le mesurait au dépit rageur de la sarkosie qui voyait s'évanouir l'espoir de sa déconfiture, et se raccrochait maintenant à la moindre chimère, en crachotant ses derniers remugles. Leur coup avait pourtant bien failli réussir, en lâchant sur la Huguenote la meute de leurs gazetiers collaborateurs, pour la lyncher sans désemparer. Leur tactique était simple : déclencher un tir de barrage sur Dame Ségolène et ces chiens de Huguenots, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus relever la tête : Rendez vous ! vous êtes perdus ! toute résistance est inutile ! vous êtes cernés ! Au point qu'ils avaient semé le doute chez certains, à défaut de la faire douter elle-même. Quinze jours avant le vote, c'eût été parfait : pris au dépourvu, ils étaient perdus. Mais voilà ! le Fourbe avait prématurément dévoilé ses batteries et brûlé la poudre aux moineaux. La Huguenote n'avait pas bronché, ni changé de cap ni de tempo, au grand Dam du Fourbe. Maintenant, elle était sur ses gardes, et ne se laisserait plus manœuvrer. Les chiens aboient, Dame Ségolène passe...
Sans doute parce qu'il ne proposait que l'affrontement en guise d'Union Nationale, le Fourbe avait bien projeté d'aller à Nanterre, pour s'y faire admirer en grand équipage au milieu de ses gazetiers dévots, et montrer combien il y était tendrement aimé. Mais une escorte de quatre régiments de cuirassiers paraissait bien faible, en regard des torrents d'affection que sa visite allait débonder. Les Hussards de Bercheny et les Dragons de Lunéville avaient bien été mis en état d'alerte, mais cela paraissant insuffisant pour sa sauvegarde : il faudrait au moins un corps d'armée... le Fourbe avait donc prudemment renoncé à sa représentation, en envoyant à sa place Rachida Dati, qui était son nouveau miroir aux alouettes mahométanes, en remplacement d'Azouz Begag, tombé en disgrâce.
Et comme à Nanterre, il avait le jour même opéré une retraite élastique en retirant le texte de loi qui assimilait les bredins à des apaches, et réciproquement, ce qui faisait hurler les psychiatres. Si, en sus des apaches, il se mettait les folingues et leurs psychiatres à dos, c'était à devenir fou...
Quant au Chanoine Bayrou, il voyait tristement ses barons l'abandonner l'un après l'autre, pour aller souper chez le Fourbe, au prétexte qu'in Fine ils voteraient pour lui, de toutes façons. Alors, autant le faire tout de suite : c'est bien ce qu'ils faisaient...
Répondre à ce message
> Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
Internet

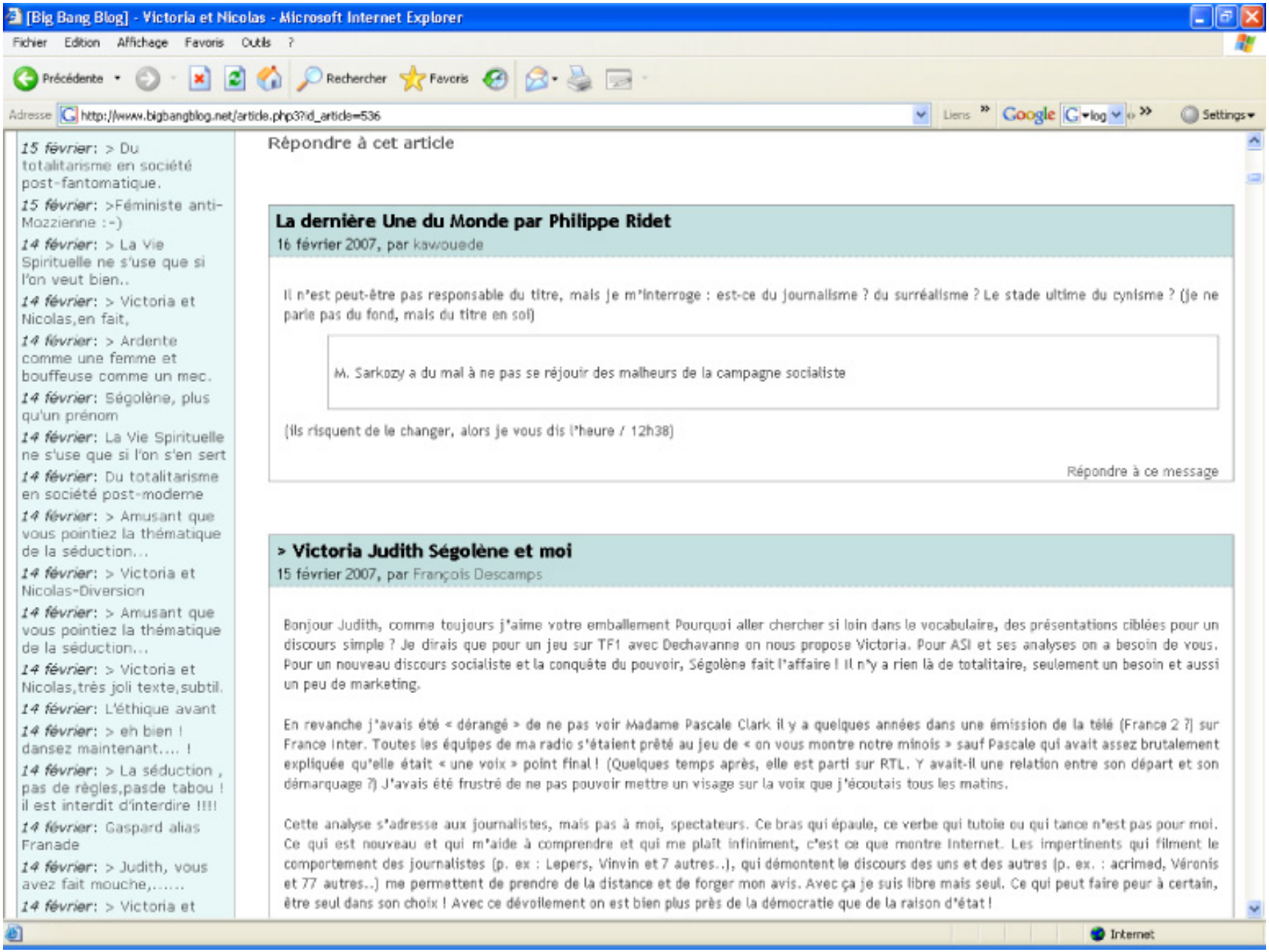

[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens
Google
Settings
gros mot ?
12 février: > 100
12 février: Ta carte, elle est tout pourrite !
12 février: > Et bien moi, je l'ai pas dit...
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
12 février: > Totalitaire, gros mot ?
12 février: Neutralité = Egalité de traitement ?
12 février: Et bien moi je le dis...
12 février: et alain duhamel il a eu sa carte ?
12 février: Totalitaire, gros mot ?
12 février: Et bien moi, je l'ai pas dit...
14 février 2007, par fansolo
Cher Daniel, Tout d'abord bravo pour l'émission de dimanche qui comportait tous les ingrédients du "phénomène télévisuel historique" : en plaine campagne présidentielle, juste avant le discours de Ségolène Royal et démontant les "ficelles journalistico-sarkozystes" ou prétendues telles... Et puis cette "violence totalitaire de la séduction"... Sublime ! Marque et modèle déposé, copyright Judith Bernard pour 100 ans ! Bon mais les félicitations d'un modeste bloggueur, à côté de Royal, qu'en avez-vous à f... ???
Non, le véritable objet de ma missive est technique : savez-vous qu'il existe des objets vendus dans les commerces informatiques nommés "scanners" ? Savez-vous qu'il existe un format d'image compressé nommé JPG ?
Tout ça pour dire que si vous vouliez bien illustrer exceptionnellement vos dires d'un "scan" de votre lettre revêtue du sceau Royal...
Répondre à ce message
> Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février 2007, par benoit
Je viens (enfin) de regarder ASI dedimanche.
Je ne peux m'empêcher d'être extrèmement gêné d'entendre Philippe Ridet trouver normal de tutoyer NS parce que celui-ci le tutoie. Qu'un journaliste tutoie un politique n'est pas choquant, mais que ce soit ce jounaliste qui écrivent les papiers sur lui, c'est troublant.
Le pauvre NS ne serait pas content qu'on ne le tutoie pas en retour ? Alors, écrivez-le ! Dites-nou dans vos papiers ce que vous avez dit dans l'émission, décryptez ! Et puis quoi, il ne peut pas vous interdire de le suivre parce vous lui dités "vous". Si c'est le cas alors dîtes-le ! Ce n'est pas lui qui vous choisit, mais vos journaux.
Ce n'est pas si simple avez-vous dit à Judith, qui ensuite s'est tu (habile façon de vous faire une petite leçon). Sans doute, mais enfin, ne comprenez-vous pas la gêne de vos lecteurs / auditeurs / téléspectateurs (eux n'ont pas le droit de savoir s'ils ne regardent pas ASI).
Enfin, ce soir dans Le Monde, une question de Philippe Ridet, non pas de fond, mais qui pose un vrai problème de cohérence et d'image : 11 000 euros par mois tous frais payés pour un candidat, cela passe mal. Ne serait-ce pas aux comptes de campagne de prendre en charge ces frais ?
Répondre à ce message
Internet

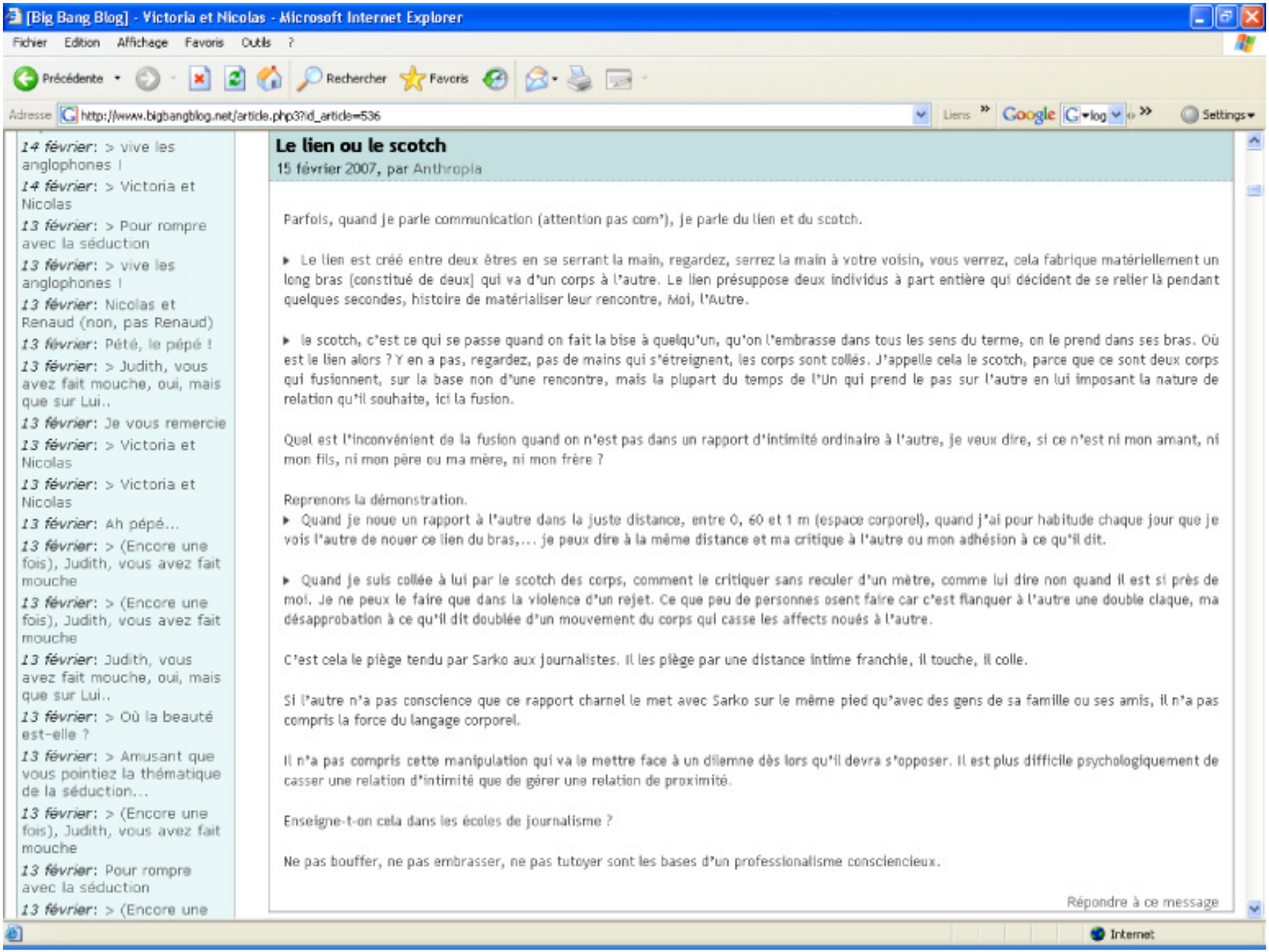

[Big Bang Blog] - Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=535
Liens
Google
Settings
> Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
13 février 2007, par mme petit poisson
Peut-être que Ségolène Royal attend elle-même que quelqu'un lui dise : "Merci pour votre courage et votre perspicacité ! Continuons la parole de vérité !" ?
Répondre à ce message
"Alors à vos claviers"
13 février 2007, par kawouede
Je ne sais pas si cela a un rapport avec votre carte, mais Ségolène s'adresse aux blogueurs ici (le MESSAGE DE SEGOLENE à gauche de l'écran)
Elle leur explique la marche à suivre, et parle, je vous le donne en mille, de "parole de vérité"...
Répondre à ce message
> "Chef !"
13 février 2007, par Stéphane Ascoët
Vous obligez vos collaboratrices à vous appeler "chef" ?
Répondre à ce message
Autogestion à ASI
13 février 2007, par Anthropia
Dites-moi, Daniel, c'est carrément de l'auto-gestion à ASI, on ouvre le courrier du patron, on le lit.
Même ma mère n'avait pas le droit de lire mon courrier quand j'étais enfant, et vous, la moindre chroniqueuse-enfin pas la moindre du tout, mais bon- a le droit comme ça non seulement de lire vos poulets et autres bafouilles (qui ne sont pas bafouillées contrairement à ce que le jargon jargonnant actuel laisse entendre), mais encore de le faire savoir à tous.
Non, c'est pas du management ça, c'est de l'autogestion. Des vieux restes du PSU ? Ou quoi ?
Répondre à ce message
Internet

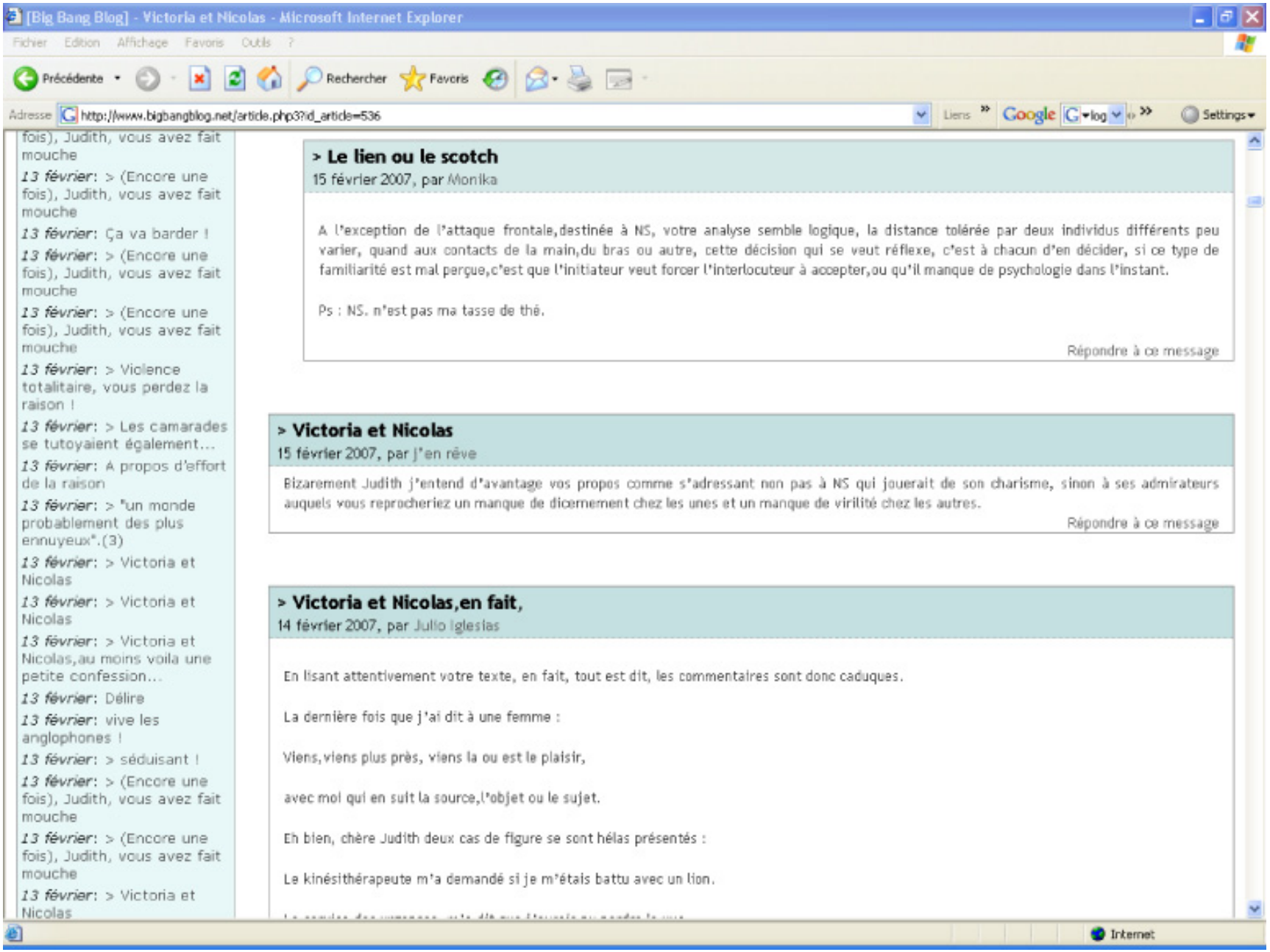
ANNEXE 16

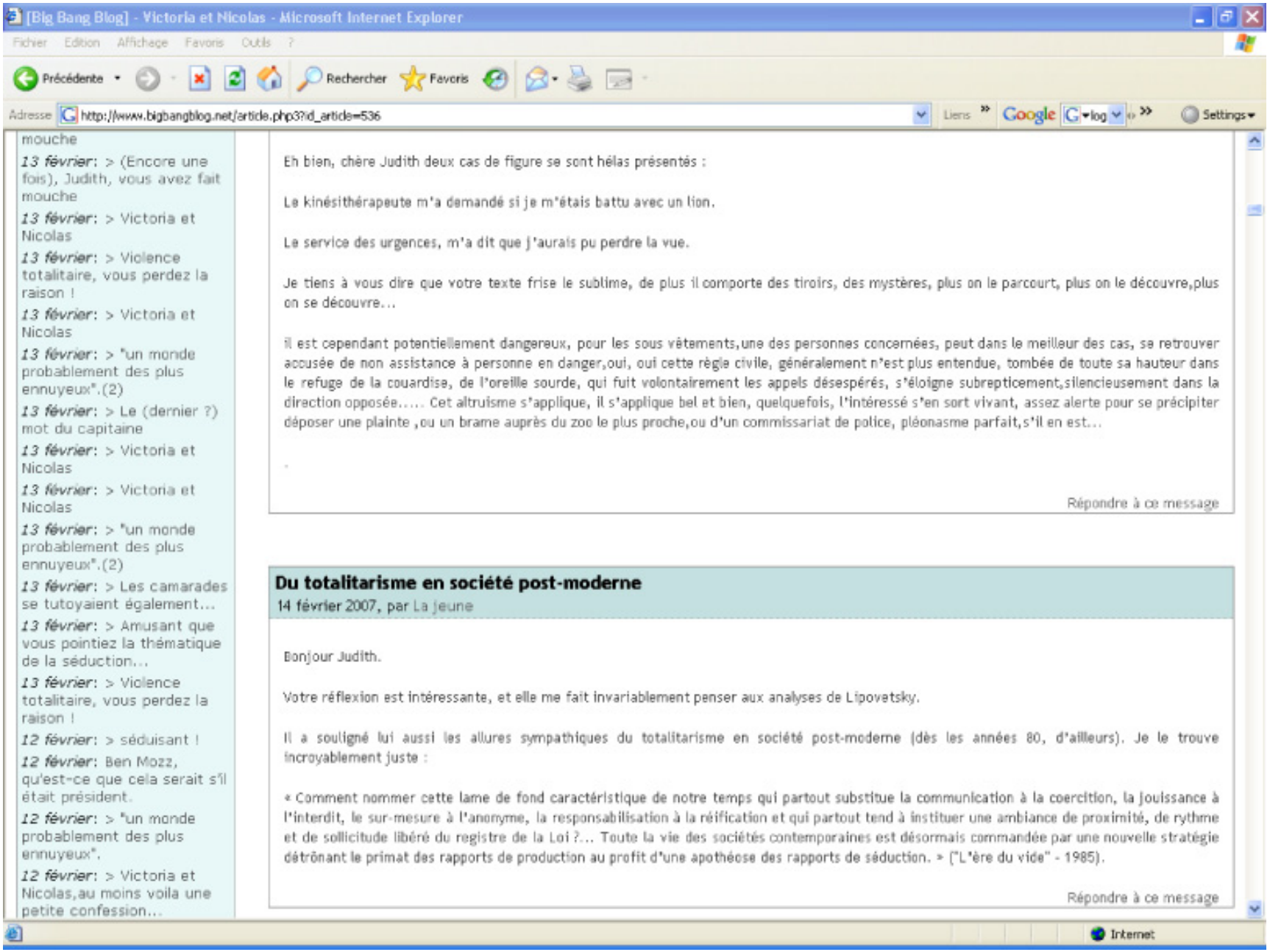

[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 176
16 février: > Pour rompre avec la séduction
16 février: Lui, ou elle ?
16 février: > Victoria et Nicolas
16 février: > Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
16 février: > Pour rompre avec la séduction
16 février: La dernière Une du Monde par Philippe Ridet
16 février: > Fuis-moi....
16 février: > Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
16 février: > Du totalitarisme en société de l'image inter-active..
15 février: > Victoria et Nicolas
Victoria et Nicolas
De la séduction comme violence totalitaire
lundi 12 février 2007.
La potiche est vieille ; non pas dans son incarnation, bien sûr, toujours jeune, mais dans sa fonction. Aussi loin qu'on remonte dans la mémoire des civilisations, les vertus décoratives du féminin semblent mises au service d'à peu près tout et n'importe quoi.
A l'échelle de mon âge, je me souviens d'Annie Pujol, tourneuse de lettres dans La roue de la fortune. A l'époque, l'électricité existait, et les lettres déjà eussent pu tourner d'elle-mêmes ou, plus fort encore, s'allumer sur un simple signal envoyé de la régie, trop trop fort. Mais non. Il y fallait une potiche, arpentant le petit plateau de carton, posant ses fines mimines sur les cubes de plastique blanc avant de les joindre en de gentils applaudissements. Gentille Annie Pujol, son sourire doux, sa beauté chaste et discrète, qui ne dérangeait personne, ne heurtait aucune sensibilité sinon celle de quelques féministes énervées.
Avez-vous vu qui fait maintenant tourneuse de lettres dans la Roue de la Fortune ? C'est mademoiselle Silvstedt, prononcez Victoria. Une ancienne Miss Suède, qui détient, on n'en peut plus douter, la bombe atomique. Elle est fascinante. Irréelle. Un 95 E monté sur échasses, la taille sculptée corset sans la moindre armature, une tête de poupée Barbie vaguement botoxée - ou pas d'ailleurs, peut-être tout cela est-il parfaitement naturel, on s'en fout, cette nénette a le droit d'avoir ces atouts-là sans qu'il faille les soupçonner d'artifice.
Alors qu'est-ce que ça change, d'être passés d'Annie Pujol à Victoria ? Pas forcément tout, mais quand même ça n'est pas rien. On est indiscutablement passé de la fonction décorative à la fonction érotique : autant dire de l'esthétique au libidinal. En vingt ans de tours la Roue a resserré l'écrou, rapproché les fers, et nous colle à l'écran. Annie distrayait l'œil, elle faisait rêvasser l'image, animait le plan tout en sachant se faire oublier.Victoria s'impose, elle fascine, elle excite. En tout cas elle est là pour ça : tenir le spectateur par les couilles.
Même en tant que spectatrice, on peut difficilement échapper à l'effet de sidération provoqué par son physique, obscène et beau comme une actrice de porno qu'on aurait laissée en liberté. Là où la Pujol faisait juste vibrer le cadre du charme discret de la féminoiserie, Victoria le fait littéralement exploser : elle est filmée en blason, gros plan sur ses chevilles, panoramique remontant le long de ses jambes, caressant ses hanches, contre-plongée qui la prend par derrière, sous toutes les coutures. La télé nous la donne comme on voudrait la prendre, le plus près possible, et par tous les bouts.
Judith Bernard
Ségolène doit-elle nous séduire ?
J'ai une question à vous poser :
Un chevalier sans cheval (de bataille)
Aux armes, citoyens !
La Maman, naturellement
Je vous ai trompés
Ségolène et les congélateurs
Ségo versus Nolwenn, après coup
Internet

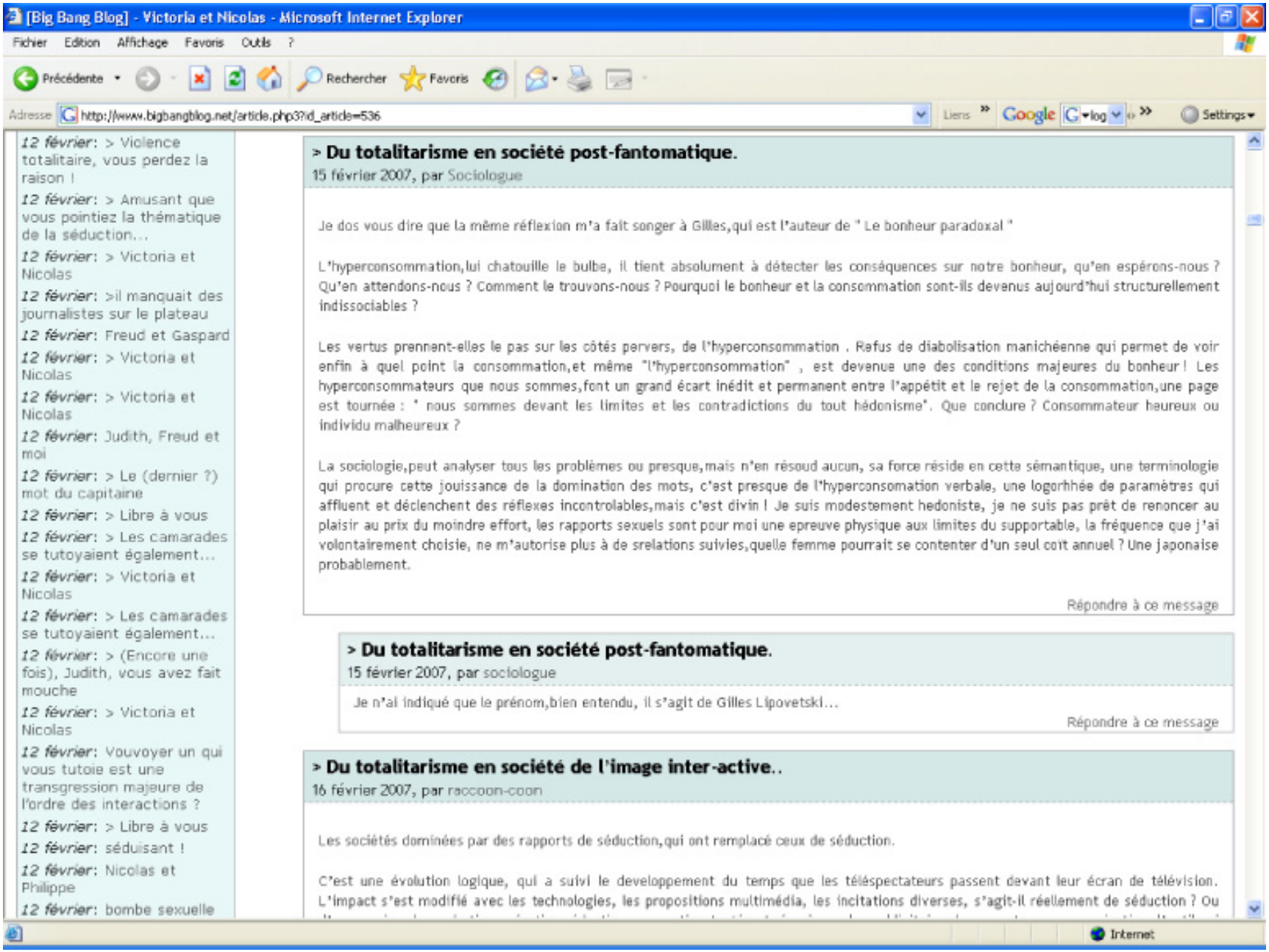

[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
15 février: > Victoria et Nicolas
15 février: > Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
15 février: Anthropia, Anthropia
15 février: > Dis, tu m'aimes ?
15 février: > Pour rompre avec la séduction
15 février: Fuis-moi....
15 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
15 février: Yannick, Yannick
15 février: > Victoria et Nicolas
15 février: > Victoria Judith Ségolène et moi
15 février: > Victoria et Nicolas,au moins voila une petite confession...
15 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
15 février: Faites attention Juléjim....
15 février: > Victoria et Nicolas
15 février: > Le lien ou le scotch
15 février: > Du totalitarisme en société post-fantomatique.
15 février: Le lien ou le scotch
15 février: > Victoria et Nicolas
15 février: > Du
Victoria est un pièce-clef du jeu de domination qu'est devenue la télé, elle est une carte majeure : comme toute carte à jouer, elle figure à la fois l'envers et l'endroit, elle est un signe et sa contradiction. Elle est le lieu exact où la proie est le prédateur : proie de notre désir, objet offert à la convoitise de nos fantasmes (qu'il s'agisse de la posséder ou de lui ressembler, de l'avoir ou de l'être, voire, ce qui procède en général de la même impulsion, de la détruire), elle est aussi bien sûr notre prédateur, enroulée à nos pulsions comme boa, exorbitant nos yeux qui la veulent ou lui en veulent, elle nous tient captifs.
Sa séduction est sans pitié, sans répit, sans faille : voudrait-on lui échapper, en prétextant qu'on abhorre les bombasses, qu'on préfère le féminin plus fin, plus subtil, et plus malin, qu'elle nous rattraperait encore par les bretelles de l'esprit. Car Victoria fait de l'esprit. Elle a de l'humour. Peut-être tout est-il dicté par la régie, ou par Dechavanne, qui co-excite l'émission avec elle, peu importe : à l'arrivée le résultat est le même. La poupée Barbie parle, elle est drôle et peut se tourner en dérision.
Mise en abîme de la carte majeure : la proie prédatrice se prend elle-même comme proie, dont elle est la prédatrice, qui se dévorant nous dévore : voulions-nous la moquer, ironiser à son sujet, pour entamer son empire ? C'est fait : elle prend en charge ça aussi, nous prive de toute négativité puisqu'elle l'assume, carte à jouer figurant l'envers et l'endroit. Et nous sommes faits comme des rats, tournicotant frénétiquement dans les rets de la roue de la Fortune, excités par la spirale énergétique de cette séduction prédatrice à laquelle rien ne saurait échapper.
Ce dimanche dans A.S.I nous parlions de Nicolas Sarkozy ; de ses rapports avec les journalistes. J'ai postulé que ces rapports étaient marqués par une séduction qui procède de la même violence totalitaire. Certes Sarkozy n'est pas une bombe sexuelle, loin s'en faut. Ce n'est pas en objet du désir qu'il se propose à leur délectation ; c'est un homme, et il est encore extrêmement rare que le masculin recoure à ces stratégies de conquête. Mais c'est à l'évidence un sujet de plaisir : il se fait plaisir, il leur fait plaisir, en faisant de l'humour, de l'esprit, et des numéros d'autodérision. Il tutoie, obligeant chacun à venir plus près dans le cercle de la relation, collant ses interlocuteurs à sa supposée affection comme Victoria colle nos yeux à l'écran. Viens, viens plus près, nous disent les séducteurs, viens là où est le plaisir, avec moi, qui en suis la source, l'objet ou le sujet.
Pour préserver une distance critique vis-à-vis de ces aimants que sont les séducteurs, il faut une violence : se faire violence, leur faire violence. Vouvoyer un qui vous tutoie est une transgression majeure de l'ordre des interactions, c'est une offense ; mais tutoyer un qui ne l'a pas forcément souhaité est une violence égale.
Tout est violent dans ce système ; mais ça ne se voit pas, ça ne se sent pas parce que c'est agréable. Agréable d'être séduit, de se sentir proche, approché, agréable de rire ou de désirer. Dans cette extension du domaine du plaisir, il y a, à terme, éradication de l'esprit critique, de la distance, de l'effort de la raison, parce qu'ils sont d'une jouissance moins immédiate, et moins évidente : on jouit plus fort et plus vite d'être conquis que d'être libre. C'est dans cet empire délectable et pernicieux de la séduction que croît, je crois, quelque chose comme une forme post-moderne du totalitarisme.
Répondre à cet article
Internet


[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
15 février: > Du totalitarisme en société post-fantomatique.
15 février: >Féministe anti-Mozzienne :-)
14 février: > La Vie Spirituelle ne s'use que si l'on veut bien..
14 février: > Victoria et Nicolas,en fait,
14 février: > Ardente comme une femme et bouffeuse comme un mec.
14 février: Ségolène, plus qu'un prénom
14 février: La Vie Spirituelle ne s'use que si l'on s'en sert
14 février: Du totalitarisme en société post-moderne
14 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
14 février: > Victoria et Nicolas-Diversion
14 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
14 février: > Victoria et Nicolas,très joli texte,subtil.
14 février: L'éthique avant
14 février: > eh bien ! dansez maintenant.... !
14 février: > La séduction , pas de règles,pasde tabou ! il est interdit d'interdire !!!!
14 février: Gaspard alias Franade
14 février: > Judith, vous avez fait mouche,.....
14 février: > Victoria et
Répondre à cet article
La dernière Une du Monde par Philippe Ridet
16 février 2007, par kawouede
Il n'est peut-être pas responsable du titre, mais je m'interroge : est-ce du journalisme ? du surréalisme ? Le stade ultime du cynisme ? (je ne parle pas du fond, mais du titre en soi)
M. Sarkozy a du mal à ne pas se réjouir des malheurs de la campagne socialiste
(ils risquent de le changer, alors je vous dis l'heure / 12h38)
Répondre à ce message
> Victoria Judith Ségolène et moi
15 février 2007, par François Descamps
Bonjour Judith, comme toujours j'aime votre emballement Pourquoi aller chercher si loin dans le vocabulaire, des présentations ciblées pour un discours simple ? Je dirais que pour un jeu sur TF1 avec Dechavanne on nous propose Victoria. Pour ASI et ses analyses on a besoin de vous. Pour un nouveau discours socialiste et la conquête du pouvoir, Ségolène fait l'affaire ! Il n'y a rien là de totalitaire, seulement un besoin et aussi un peu de marketing.
En revanche j'avais été « dérangé » de ne pas voir Madame Pascale Clark il y a quelques années dans une émission de la télé (France 2 ?) sur France Inter. Toutes les équipes de ma radio s'étaient prêté au jeu de « on vous montre notre minois » sauf Pascale qui avait assez brutalement expliquée qu'elle était « une voix » point final ! (Quelques temps après, elle est parti sur RTL. Y avait-il une relation entre son départ et son démarquage ?) J'avais été frustré de ne pas pouvoir mettre un visage sur la voix que j'écoutais tous les matins.
Cette analyse s'adresse aux journalistes, mais pas à moi, spectateurs. Ce bras qui épaule, ce verbe qui tutoie ou qui tance n'est pas pour moi. Ce qui est nouveau et qui m'aide à comprendre et qui me plaît infiniment, c'est ce que montre Internet. Les impertinents qui filment le comportement des journalistes (p. ex : Lepers, Vinvin et 7 autres..), qui démontent le discours des uns et des autres (p. ex. : acrimed, Véronis et 77 autres..) me permettent de prendre de la distance et de forger mon avis. Avec ça je suis libre mais seul. Ce qui peut faire peur à certain, être seul dans son choix ! Avec ce dévoilement on est bien plus près de la démocratie que de la raison d'état !
Internet


[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
14 février: > vive les anglophones !
14 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Pour rompre avec la séduction
13 février: > vive les anglophones !
13 février: Nicolas et Renaud (non, pas Renaud)
13 février: Pété, le pépé !
13 février: > Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
13 février: Je vous remercie
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: Ah pépé...
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: Judith, vous avez fait mouche, oui, mais que sur Lui..
13 février: > Où la beauté est-elle ?
13 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: Pour rompre avec la séduction
13 février: > (Encore une
Le lien ou le scotch
15 février 2007, par Anthropia
Parfois, quand je parle communication (attention pas com'), je parle du lien et du scotch.
▸ Le lien est créé entre deux êtres en se serrant la main, regardez, serrez la main à votre voisin, vous verrez, cela fabrique matériellement un long bras (constitué de deux) qui va d'un corps à l'autre. Le lien présuppose deux individus à part entière qui décident de se relier là pendant quelques secondes, histoire de matérialiser leur rencontre, Moi, l'Autre.
▸ le scotch, c'est ce qui se passe quand on fait la bise à quelqu'un, qu'on l'embrasse dans tous les sens du terme, on le prend dans ses bras. Où est le lien alors ? Y en a pas, regardez, pas de mains qui s'étreignent, les corps sont collés. J'appelle cela le scotch, parce que ce sont deux corps qui fusionnent, sur la base non d'une rencontre, mais la plupart du temps de l'Un qui prend le pas sur l'autre en lui imposant la nature de relation qu'il souhaite, ici la fusion.
Quel est l'inconvénient de la fusion quand on n'est pas dans un rapport d'intimité ordinaire à l'autre, je veux dire, si ce n'est ni mon amant, ni mon fils, ni mon père ou ma mère, ni mon frère ?
Reprenons la démonstration.
▸ Quand je noue un rapport à l'autre dans la juste distance, entre 0, 60 et 1 m (espace corporel), quand j'ai pour habitude chaque jour que je vois l'autre de nouer ce lien du bras,... je peux dire à la même distance et ma critique à l'autre ou mon adhésion à ce qu'il dit.
▸ Quand je suis collée à lui par le scotch des corps, comment le critiquer sans reculer d'un mètre, comme lui dire non quand il est si près de moi. Je ne peux le faire que dans la violence d'un rejet. Ce que peu de personnes osent faire car c'est flanquer à l'autre une double claque, ma désapprobation à ce qu'il dit doublée d'un mouvement du corps qui casse les affects noués à l'autre.
C'est cela le piège tendu par Sarko aux journalistes. Il les piège par une distance intime franchie, il touche, il colle.
Si l'autre n'a pas conscience que ce rapport charnel le met avec Sarko sur le même pied qu'avec des gens de sa famille ou ses amis, il n'a pas compris la force du langage corporel.
Il n'a pas compris cette manipulation qui va le mettre face à un dilemne dès lors qu'il devra s'opposer. Il est plus difficile psychologiquement de casser une relation d'intimité que de gérer une relation de proximité.
Enseigne-t-on cela dans les écoles de journalisme ?
Ne pas bouffer, ne pas embrasser, ne pas tutoyer sont les bases d'un professionalisme consciencieux.
Répondre à ce message
Internet


[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: Ça va barder !
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > Violence totalitaire, vous perdez la raison !
13 février: > Les camarades se tutoyaient également...
13 février: A propos d'effort de la raison
13 février: > "un monde probablement des plus ennuyeux".(3)
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Victoria et Nicolas,au moins voila une petite confession...
13 février: Délire
13 février: vive les anglophones !
13 février: > séduisant !
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > Victoria et Nicolas
> Le lien ou le scotch
15 février 2007, par Monika
A l'exception de l'attaque frontale,destinée à NS, votre analyse semble logique, la distance tolérée par deux individus différents peu varier, quand aux contacts de la main,du bras ou autre, cette décision qui se veut réflexe, c'est à chacun d'en décider, si ce type de familiarité est mal perçue,c'est que l'initiateur veut forcer l'interlocuteur à accepter,ou qu'il manque de psychologie dans l'instant.
Ps : NS. n'est pas ma tasse de thé.
Répondre à ce message
> Victoria et Nicolas
15 février 2007, par j'en rêve
Bizarement Judith j'entend d'avantage vos propos comme s'adressant non pas à NS qui jouerait de son charisme, sinon à ses admirateurs auquels vous reprocheriez un manque de discernement chez les unes et un manque de virilité chez les autres.
Répondre à ce message
> Victoria et Nicolas,en fait,
14 février 2007, par Julio Iglesias
En lisant attentivement votre texte, en fait, tout est dit, les commentaires sont donc caduques.
La dernière fois que j'ai dit à une femme :
Viens,viens plus près, viens la ou est le plaisir,
avec moi qui en suit la source,l'objet ou le sujet.
Eh bien, chère Judith deux cas de figure se sont hélas présentés :
Le kinésithérapeute m'a demandé si je m'étais battu avec un lion.
Internet


[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
mouche
13 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Violence totalitaire, vous perdez la raison !
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > "un monde probablement des plus ennuyeux".(2)
13 février: > Le (dernier ?) mot du capitaine
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > Victoria et Nicolas
13 février: > "un monde probablement des plus ennuyeux".(2)
13 février: > Les camarades se tutoyaient également...
13 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
13 février: > Violence totalitaire, vous perdez la raison !
12 février: > séduisant !
12 février: Ben Mozz, qu'est-ce que cela serait s'il était président.
12 février: > "un monde probablement des plus ennuyeux".
12 février: > Victoria et Nicolas,au moins voila une petite confession...
Eh bien, chère Judith deux cas de figure se sont hélas présentés :
Le kinésithérapeute m'a demandé si je m'étais battu avec un lion.
Le service des urgences, m'a dit que j'aurais pu perdre la vue.
Je tiens à vous dire que votre texte frise le sublime, de plus il comporte des tiroirs, des mystères, plus on le parcourt, plus on le découvre,plus on se découvre...
Il est cependant potentiellement dangereux, pour les sous vêtements,une des personnes concernées, peut dans le meilleur des cas, se retrouver accusée de non assistance à personne en danger,oui, oui cette règle civile, généralement n'est plus entendue, tombée de toute sa hauteur dans le refuge de la couardise, de l'oreille sourde, qui fuit volontairement les appels désespérés, s'éloigne subrepticement,silencieusement dans la direction opposée..... Cet altruisme s'applique, il s'applique bel et bien, quelquefois, l'intéressé s'en sort vivant, assez alerte pour se précipiter déposer une plainte ,ou un brame auprès du zoo le plus proche,ou d'un commissariat de police, pléonasme parfait,s'il en est...
Répondre à ce message
Du totalitarisme en société post-moderne
14 février 2007, par La jeune
Bonjour Judith.
Votre réflexion est intéressante, et elle me fait invariablement penser aux analyses de Lipovetsky.
Il a souligné lui aussi les allures sympathiques du totalitarisme en société post-moderne (dès les années 80, d'ailleurs). Je le trouve incroyablement juste :
« Comment nommer cette lame de fond caractéristique de notre temps qui partout substitue la communication à la coercition, la jouissance à l'interdit, le sur-mesure à l'anonyme, la responsabilisation à la réification et qui partout tend à instituer une ambiance de proximité, de rythme et de sollicitude libéré du registre de la Loi ?... Toute la vie des sociétés contemporaines est désormais commandée par une nouvelle stratégie détrônant le primat des rapports de production au profit d'une apothéose des rapports de séduction. » ("L'ère du vide" - 1985).
Répondre à ce message
Internet


[Big Bang Blog] - Victoria et Nicolas - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=536
Liens
Google
Settings
12 février: > Violence totalitaire, vous perdez la raison !
12 février: > Amusant que vous pointiez la thématique de la séduction...
12 février: > Victoria et Nicolas
12 février: >il manquait des journalistes sur le plateau
12 février: Freud et Gaspard
12 février: > Victoria et Nicolas
12 février: > Victoria et Nicolas
12 février: Judith, Freud et moi
12 février: > Le (dernier ?) mot du capitaine
12 février: > Libre à vous
12 février: > Les camarades se tutoyaient également...
12 février: > Victoria et Nicolas
12 février: > Les camarades se tutoyaient également...
12 février: > (Encore une fois), Judith, vous avez fait mouche
12 février: > Victoria et Nicolas
12 février: Vouvoyer un qui vous tutoie est une transgression majeure de l'ordre des interactions ?
12 février: > Libre à vous
12 février: séduisant !
12 février: Nicolas et Philippe
12 février: bombe sexuelle
> Du totalitarisme en société post-fantomatique.
15 février 2007, par Sociologue
Je dos vous dire que la même réflexion m'a fait songer à Gilles,qui est l'auteur de " Le bonheur paradoxal "
L'hyperconsommation,lui chatouille le bulbe, il tient absolument à détecter les conséquences sur notre bonheur, qu'en espérons-nous ? Qu'en attendons-nous ? Comment le trouvons-nous ? Pourquoi le bonheur et la consommation sont-ils devenus aujourd'hui structurellement indissociables ?
Les vertus prennent-elles le pas sur les côtés pervers, de l'hyperconsommation . Refus de diabolisation manichéenne qui permet de voir enfin à quel point la consommation,et même "l'hyperconsommation" , est devenue une des conditions majeures du bonheur ! Les hyperconsommateurs que nous sommes,font un grand écart inédit et permanent entre l'appétit et le rejet de la consommation,une page est tournée : " nous sommes devant les limites et les contradictions du tout hédonisme". Que conclure ? Consommateur heureux ou individu malheureux ?
La sociologie,peut analyser tous les problèmes ou presque,mais n'en résoud aucun, sa force réside en cette sémantique, une terminologie qui procure cette jouissance de la domination des mots, c'est presque de l'hyperconsomation verbale, une logorhhée de paramètres qui affluent et déclenchent des réflexes incontrolables,mais c'est divin ! Je suis modestement hedoniste, je ne suis pas prêt de renoncer au plaisir au prix du moindre effort, les rapports sexuels sont pour moi une epreuve physique aux limites du supportable, la fréquence que j'ai volontairement choisie, ne m'autorise plus à de srelations suivies,quelle femme pourrait se contenter d'un seul coit annuel ? Une japonaise probablement.
Répondre à ce message
> Du totalitarisme en société post-fantomatique.
15 février 2007, par sociologue
Je n'ai indiqué que le prénom,bien entendu, il s'agit de Gilles Lipovetski...
Répondre à ce message
> Du totalitarisme en société de l'image inter-active..
16 février 2007, par raccoon-coon
Les sociétés dominées par des rapports de séduction,qui ont remplacé ceux de séduction.
C'est une évolution logique, qui a suivi le developpement du temps que les téléspectateurs passent devant leur écran de télévision. L'impact s'est modifié avec les technologies, les propositions multimédia, les incitations diverses, s'agit-il réellement de séduction ? Ou
Internet

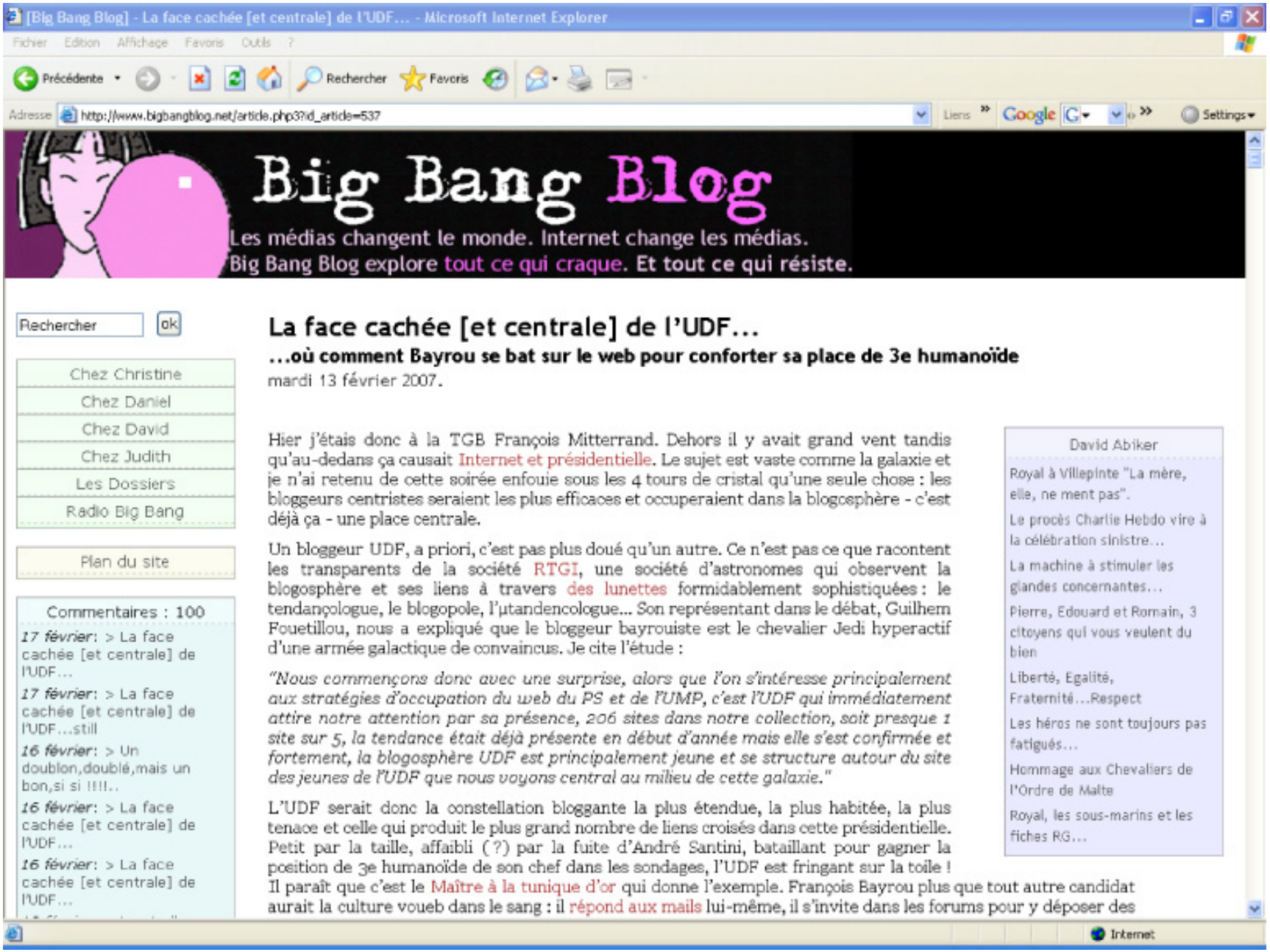

[Big Bang Blog] : Le blog de Daniel Schneidermann, David Abiker, Judith Bernard, Christine Cler - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Newsletter
Derniers commentaires
19 février: > Sexisme en campagne ?
19 février: > Eugénisme ? mais non, complexé tout simplement.
19 février: Soyez sérieux ,
19 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février: > fanatisme ?
19 février: Pour une déclaration systématique !
En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
...enfin si. Mais non. C'est à dire que. Etc
par Daniel Schneidermann
Résumons. Donc, Duhamel ne voulait pas vraiment dire qu'il votait Bayrou. Il voulait dire qu'il votait Bayrou "pour l'Europe". C'est subtil, un chroniqueur politique. Faut comprendre. A part ça, il ne savait pas qu'il était filmé. Et de toutes manières, il n'y connait (...)
Ségolène doit-elle nous séduire ?
par Judith Bernard
Depuis son discours à Villepinte je suis convaincue : convaincue par la pertinence de sa méthode et de ses propositions. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne la suis pas, c'est la francophonie. Tout le monde s'en fout, personne n'en a reparlé, notamment parce que (...)
La face cachée [et centrale] de l'UDF...
...où comment Bayrou se bat sur le web pour conforter sa place de 3e humanoïde
par David Abiker
Hier j'étais donc à la TGB François Mitterrand. Dehors il y avait grand vent tandis qu'au-dedans ça causait Internet et présidentielle. Le sujet est vaste comme la galaxie et je n'ai retenu de cette soirée enfouie sous les 4 tours de cristal qu'une seule chose : les bloggeurs (...)
Me Eolas, le Pr Rolin et le citoyen Grébert invités de Radio Big Bang
On les a rencontrés en vrai pas plus tard que...
Brèves
18 février: Jean-Pierre Coffe, le cochon et la demande d'emploi
18 février: "L'élève qui emmerde les autres est au centre du système"
18 février: Mort aux vaches (aujourd'hui) !
13 février: Les langues paternelles à Bruxelles
12 février: Birenbaum, l'iconoclaste...
12 février: Lundi de l'INA sur Internet et les présidentielles
10 février: Jacques Séguéla vous l'avait bien dit...
9 février: Tiens la gauche me récupère...
Internet

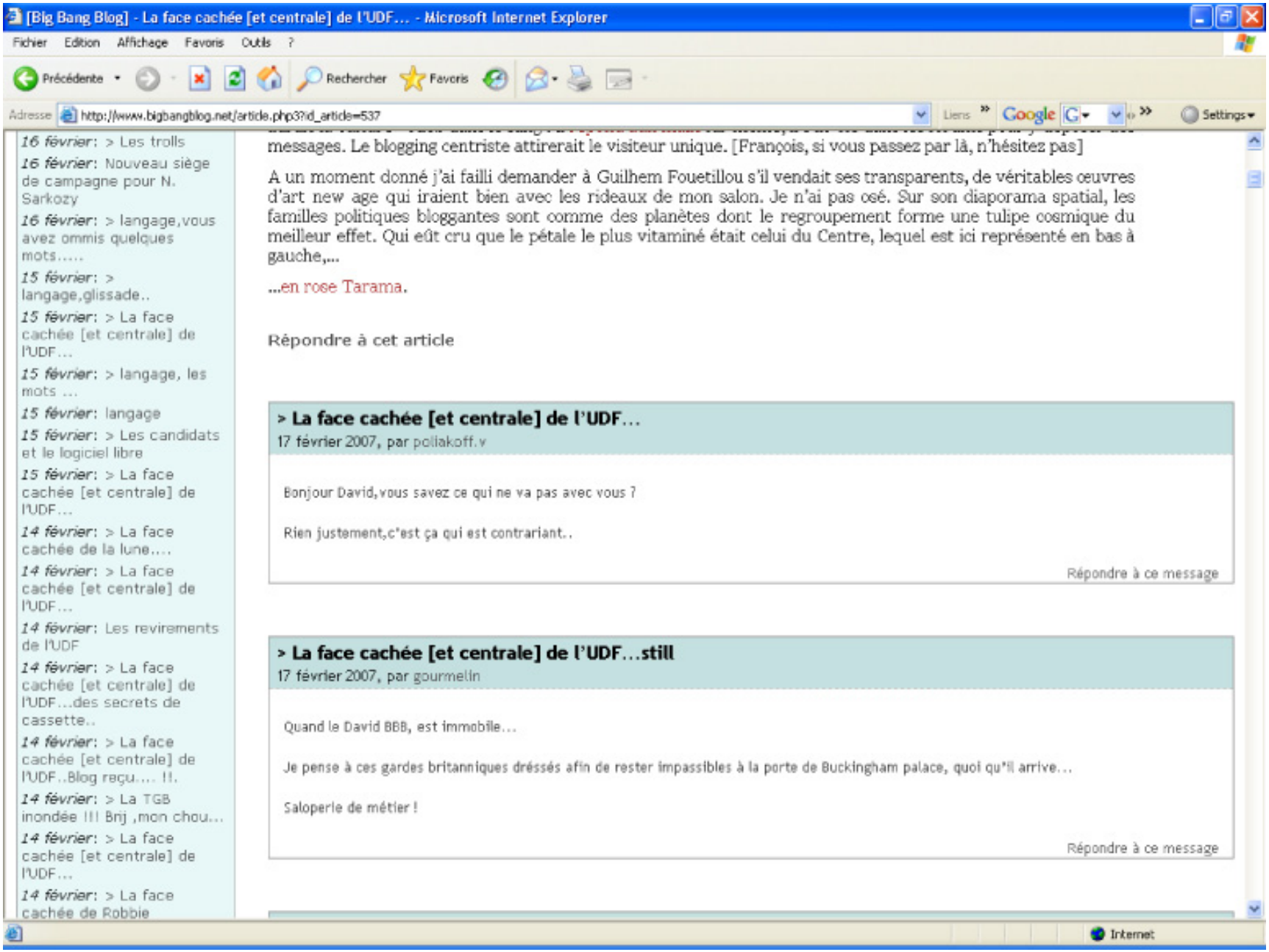
ANNEXE 17


[Big Bang Blog] - Ma vie avec Sarko, par un "embedded" - Windows Internet Explorer
http://www.bigbangblog.net/breve.php3?id_breve=277
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Derniers articles
En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
Le Monde, et la calculette "indépendante" de Débat 2007
Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
Europe 1 enrôle Villepin derrière Sarkozy
Ma vie avec Sarko, par un "embedded"
lundi 19 février 2007.
Vertigineux récit de Philippe Ridet, dans Le Monde d'aujourd'hui.
Je n'ai aucun souvenir d'un "embedded" racontant en pleine campagne, avec ce luxe de détails, la "violence totalitaire de la séduction", dont Ridet nous avait déjà donné un aperçu sur le plateau d'Arrêt sur images. Très beau texte, qui rappelle qu'il n'est d'autre issue, pour un journaliste, que de raconter, raconter sans cesse, et tout.
Mais vertigineux aussi, parce que Ridet procède presque avec ses lecteurs comme Sarko avec lui. Nous livrant tous les détails, sans fard, sans restrictions, en vrac, ne fait-il pas aussi de nous ses "vieux complices" ? Ne nous "embarque" -t-il pas avec lui ?
DS
Répondre à cette brève
Autres brèves
23 février: Fontenelle à l'assaut de Giesbert
23 février: Dombasle nue : le fiasco de Match
22 février: Libé connait-il "Spartacus" ?
22 février: LCI, le sondage quand ça me chante
21 février: Chut ! Sarkozy dévisse
20 février: Ma polémique avec Pierre Marcelle, en direct du merdier
20 février: Royal bat Sarkozy...à l'audimat
19 février: Namias "blessé", Le Monde et l'Obs
> Ma vie avec Sarko, par un "embedded"
22 février 2007, par mme petit poisson
"Alité avec Sarko" aurait été bien mieux... (Le côté maladif mieux mis en valeur). On a tout à gagner à défendre la francophonie...
Répondre à ce message
With Madonna
21 février 2007, par Anthropia

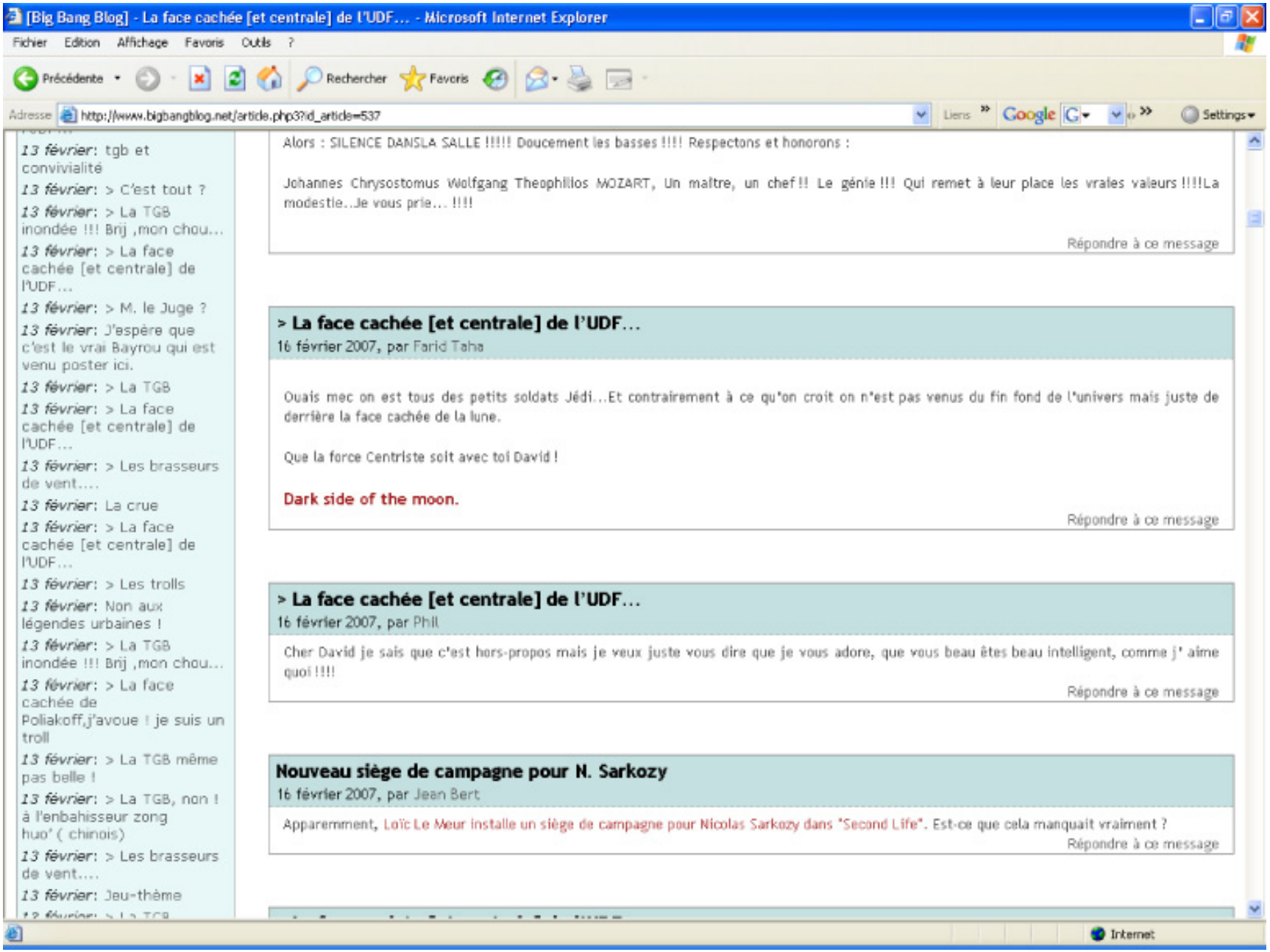

[Big Bang Blog] - Namias "blessé", Le Monde et l'Obs - Windows Internet Explorer
http://www.bigbangblog.net/breve.php3?id_breve=276
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Derniers articles
En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
Le Monde, et la calculette "indépendante" de Débat 2007
Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
Europe 1 enrôle Villepin dernière Sarkozy
Namias "blessé", Le Monde et l'Obs
lundi 19 février 2007.
Ainsi, Robert Namias, directeur de l'information de TF1, s'avoue "presque un peu blessé" par les attaques contre TF1.
Le Monde et l'Obs en ligne font écho à cette "blessure". Mais avec, dans la biographie de Namias, une précision importante dans l'Obs, que ne donne pas Le Monde. Saurez-vous retrouver laquelle ?
A noter, dans Le Monde, cette intéressante information sur Sarko et les médias : Sarko aurait "offert sa protection" à Jacques Espérandieu, directeur de la rédaction du JDD, menacé dans son propre groupe. Un prochain démenti d'Espérandieu ?
DS
Répondre à cette brève
Autres brèves
23 février: Fontenelle à l'assaut de Giesbert
23 février: Dombasle nue : le fiasco de Match
22 février: Libé connait-il "Spartacus" ?
22 février: LCI, le sondage quand ça me chante
21 février: Chut ! Sarkozy dévisse
20 février: Ma polémique avec Pierre Marcelle, en direct du merdier
20 février: Royal bat Sarkozy...à l'audimat
19 février: Ma vie avec Sarko, par un "embedded"
Namias aurait donc grillé un feu rouge ?
19 février 2007, par grorick
je n'avais pas noté cette nomination en tant que Président du Conseil National de la Sécurité Routière
c'est assez amusant
choquant ? pas sûr en admettant, par exemple, que cette fonction ne donne pas lieu au versement d'une indemnité
Terminé
Internet
100%

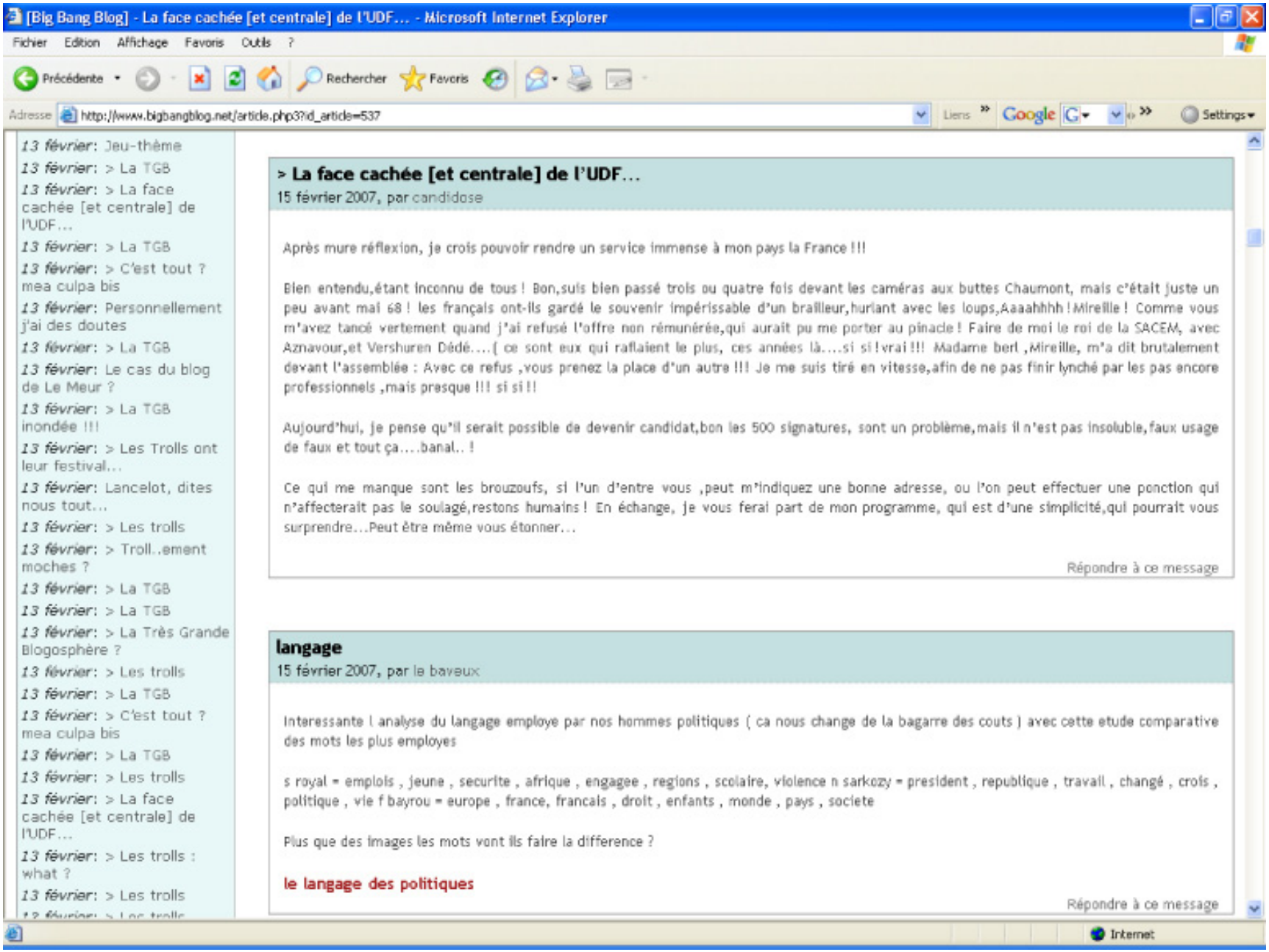
ANNEXE 18


[Big Bang Blog] - La face cachée [et centrale] de l'UDF... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=537
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 100
17 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
17 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...still
16 février: > Un doublon,doublé,mais un bon,si si !!!!..
16 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
16 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
La face cachée [et centrale] de l'UDF...
...où comment Bayrou se bat sur le web pour conforter sa place de 3e humanoïde
mardi 13 février 2007.
Hier j'étais donc à la TGB François Mitterrand. Dehors il y avait grand vent tandis qu'au-dedans ça causait Internet et présidentielle. Le sujet est vaste comme la galaxie et je n'ai retenu de cette soirée enfouie sous les 4 tours de cristal qu'une seule chose : les bloggeurs centristes seraient les plus efficaces et occuperaient dans la blogosphère - c'est déjà ça - une place centrale.
Un bloggeur UDF, a priori, c'est pas plus doué qu'un autre. Ce n'est pas ce que racontent les transparents de la société RTGI, une société d'astronomes qui observent la blogosphère et ses liens à travers des lunettes formidablement sophistiquées : le tendançologue, le blogopole, l'µtandencologue... Son représentant dans le débat, Guilhem Fouetillou, nous a expliqué que le bloggeur bayrouiste est le chevalier Jedi hyperactif d'une armée galactique de convaincus. Je cite l'étude :
"Nous commençons donc avec une surprise, alors que l'on s'intéresse principalement aux stratégies d'occupation du web du PS et de l'UMP, c'est l'UDF qui immédiatement attire notre attention par sa présence, 206 sites dans notre collection, soit presque 1 site sur 5, la tendance était déjà présente en début d'année mais elle s'est confirmée et fortement, la blogosphère UDF est principalement jeune et se structure autour du site des jeunes de l'UDF que nous voyons central au milieu de cette galaxie."
L'UDF serait donc la constellation bloggante la plus étendue, la plus habitée, la plus tenace et celle qui produit le plus grand nombre de liens croisés dans cette présidentielle. Petit par la taille, affaibli (?) par la fuite d'André Santini, bataillant pour gagner la position de 3e humanoïde de son chef dans les sondages, l'UDF est fringant sur la toile ! Il paraît que c'est le Maître à la tunique d'or qui donne l'exemple. François Bayrou plus que tout autre candidat aurait la culture voueb dans le sang : il répond aux mails lui-même, il s'invite dans les forums pour y déposer des
David Abiker
Royal à Villepinte "La mère, elle, ne ment pas".
Le procès Charlie Hebdo vire à la célébration sinistre...
La machine à stimuler les glandes concernantes...
Pierre, Edouard et Romain, 3 citoyens qui vous veulent du bien
Liberté, Egalité, Fraternité...Respect
Les héros ne sont toujours pas fatigués...
Hommage aux Chevaliers de l'Ordre de Malte
Royal, les sous-marins et les fiches RG...
Internet


[Big Bang Blog] - La face cachée [et centrale] de l'UDF... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=537
Liens
Google
Settings
16 février: > Les trolls
16 février: Nouveau siège de campagne pour N. Sarkozy
16 février: > langage,vous avez ommis quelques mots.....
15 février: > langage,glissade..
15 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
15 février: > langage, les mots ...
15 février: langage
15 février: > Les candidats et le logiciel libre
15 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée de la lune....
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: Les revirements de l'UDF
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...des secrets de cassette..
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF..Blog reçu.... !!.
14 février: > La TGB inondée !!! Bnj ,mon chou...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée de Robbie
messages. Le blogging centriste attirerait le visiteur unique. [François, si vous passez par là, n'hésitez pas]
A un moment donné j'ai failli demander à Guilhem Fouetillou s'il vendait ses transparents, de véritables œuvres d'art new age qui iraient bien avec les rideaux de mon salon. Je n'ai pas osé. Sur son diaporama spatial, les familles politiques bloggantes sont comme des planètes dont le regroupement forme une tulipe cosmique du meilleur effet. Qui eût cru que le pétale le plus vitaminé était celui du Centre, lequel est ici représenté en bas à gauche,...
...en rose Tarama.
Répondre à cet article
> La face cachée [et centrale] de l'UDF...
17 février 2007, par poliakoff.v
Bonjour David,vous savez ce qui ne va pas avec vous ?
Rien justement,c'est ça qui est contrariant..
Répondre à ce message
> La face cachée [et centrale] de l'UDF...still
17 février 2007, par gourmelin
Quand le David BBB, est immobile...
Je pense à ces gardes britanniques dressés afin de rester impassibles à la porte de Buckingham palace, quoi qu'il arrive...
Saloperie de métier !
Répondre à ce message
Internet

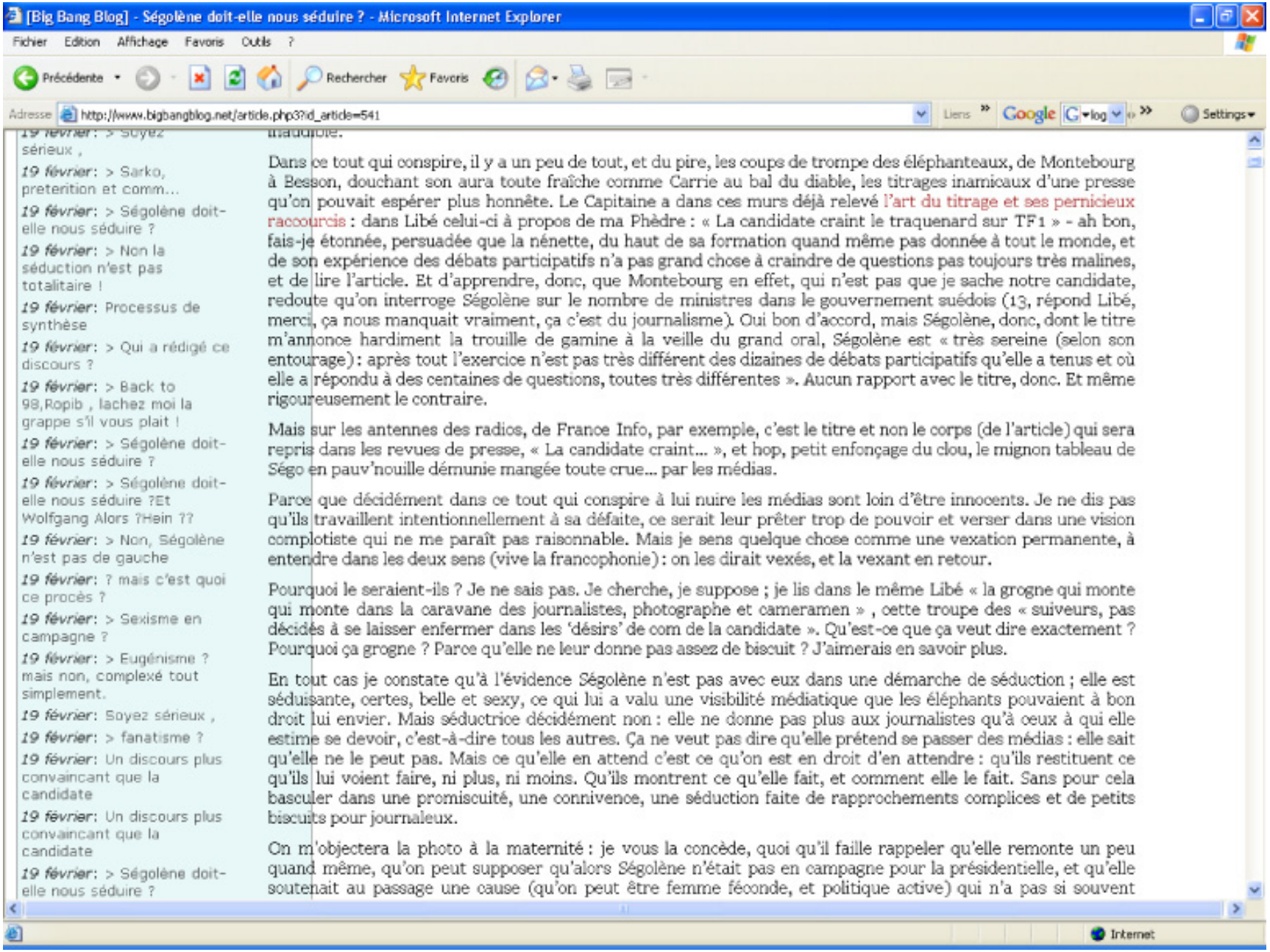

[Big Bang Blog] - La face cachée [et centrale] de l'UDF... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=537
Liens
Google
Settings
Williams.....
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...Eh !Ola !!François !!!
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: la face cachée des politiques qui bloguent...
14 février: > Le Marketinge dans le sang
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
14 février: > La crue
14 février: > La TGB inondée !!! Brij ,mon chou...
14 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > M. le Juge ?
13 février: > M. le Juge ?
13 février: > TGBII ?
13 février: > L'interface cachée de l'UDF...
13 février: > La TGB
13 février: > La face
> Un doublon,doublé,mais un bon,si si !!!!..
16 février 2007, par poliakoff.v
Mozart était-il un attardé au plan scolaire ?
Cette question devrait tous vous turlupiner, mais Wolfgang Theophilos Mozart, vous vous en battez les steaks, vous faites semblant, vous tous, si si !!! Vous ne voulez pas voir, ce que reflète la vie courte mais extraordinaire ,de cet homme,qui nous classe y comprit les plus cultivés ,les plus brillants,il vous réduit à la dimension d'un petit tout petit étron de punaise,c'est pad gros un étron de punaise, oui je sais vous n'avez pas connu de punaises,moi oui, ce n'est pas grand-chose un étron de ce parasite,qui ne sort que la nuit afin de venir casser la croûte chez vous ,et c'est vous qui êtes le repas !!!! Saletés de punaises !!!! Salauds de pauvres !!!!
Vous vous rendez compte ? Ce petit Wolfgang, pendant que je m'échinais à apprendre à écrire deux lignes :
Ma maman est dans le jardin elle y cueille des fleurs...
C'est tout ! Rien de plus ! Et ça me prenait deux ou trois heures pour copier deux ou trois petites phrases de rien du tout !
Mais lui Mozart, il ne savait pas encore lire, ni écrire, ni compter, à trois ans, il ne savait rien de tout ça !!! Rien du tout ! Quelle pomme !
Par contre, pour être honnête, comme me le demande notre voisine d'à côté, celle qui écrit comme on joue de la musique, celle qui séduit avec les mots de notre langue !!! Si si !!! Judith qu'elle s'appelle, et elle se charme elle-même, puis elle écrit un texte, tout le monde est sidéré !!! Après, on se bat, avec de fausses questions, mais elle, le plus fort, c'est qu'aux fausses questions à la noix, elle donne de vraies réponses ! Alors la question qui appelait la réponse, devient tout à coup une question presque intelligente !! Si si !! Mais Judith n'est pas dupe, une chaudière il faut y mettre du charbon de temps en temps, c'est la loi universelle : Rien ne se perd rien ne se crée, P'tain, le mec qui a inventé ça, il en connaissait un rayon à propos des femmes !!!! Pas le filles ordinaires no ! No !! Celles qui te taille un costume comme un paquet cadeau, et hop ! Même pas peur !!! Emballé c'est pesé.. !!! Si si !! A la Mozart !!!!
Alors ce petit Mozart, vous vous rendez compte ? Un génie qui à trois ans avait déjà l'oreille absolue , qui à cinq ans ,jouait comme un virtuose ,du clavecin,de l'orgue, et du violon, tout ça comme si de rien n'était, mais : Ahhh le pôooovre : !!! Même pas lire : !!!!!rien ! Même pas écrire !!! Et compter ? Même pas en rêve !!! A tel point que son papa commençait à se faire du souci , puis d'un seul coup ,bisque bisque rage, bébé compose des menuets, son père rassuré , l'emmène en tournée dans toute l'Europe !!! A six ans !!!! Je faisais encore pipi au lit !!! si si !!! (Chuuut c'est peut être pas vrai, je me rappelle pas ! Enfin si, mais faut pas sen parler, peut être que lui aussi....bon...
Alors, vous voyez arriver la coupure ? Oui ? Eh bien comparé à Wolfgang on est tous des brêles, et des grosses !!!! Alors soyons modestes !! Honnêtes !!!! On peut être un génie, et ne pas savoir écrire à cinq ans !! Quelle honte pour sa famille !!
Mais alors nous tous hein ? Pourquoi on ne parle pas de Mozart ? Einstein ,le bel Albert ,c'est de la petite bière à côté de Mozart, tous les savants les grosses têtes reléguées au rang de pots à tabac ,bon d'accord Wolfgang ne faisait pas exploser des pétards radioactifs, mais ses neurones étaient déjà en fonctionnement maximum à trois ans !!! Peut être moins !!! Son père l'a peut être pas vu tout de suite !!!
Internet

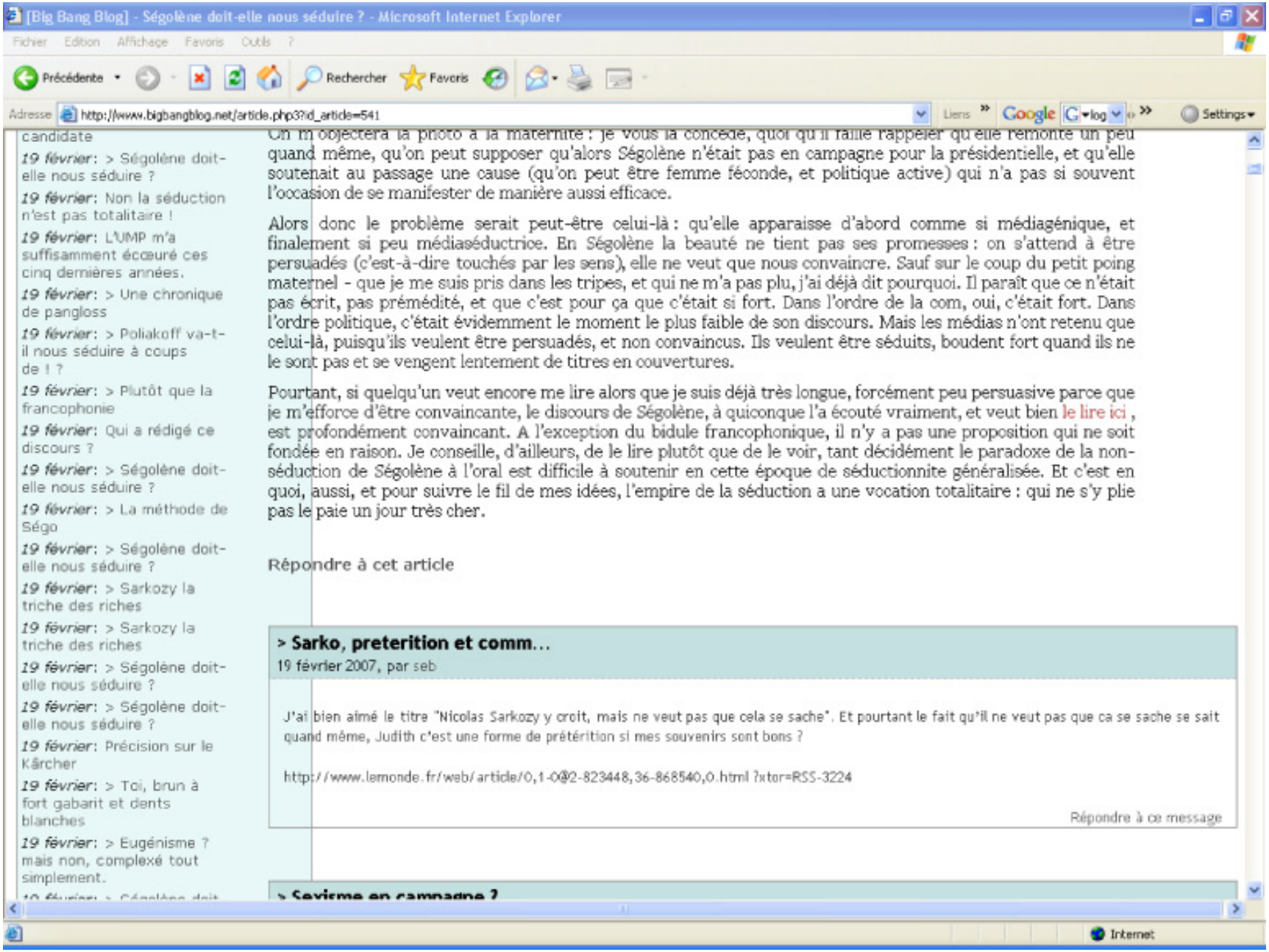

[Big Bang Blog] - La face cachée [et centrale] de l'UDF... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente Rechercher Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=537
13 février: tgb et convivialité
13 février: > C'est tout ?
13 février: > La TGB inondée !!! Brij ,mon chou...
13 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > M. le Juge ?
13 février: J'espère que c'est le vrai Bayrou qui est venu poster ici.
13 février: > La TGB
13 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > Les brasseurs de vent....
13 février: La crue
13 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > Les trolls
13 février: Non aux légendes urbaines !
13 février: > La TGB inondée !!! Brij ,mon chou...
13 février: > La face cachée de Poliakoff,j'avoue ! je suis un troll
13 février: > La TGB même pas belle !
13 février: > La TGB, non ! à l'enbahisseur zong huo' (chinois)
13 février: > Les brasseurs de vent....
13 février: Jeu-thème
Alors : SILENCE DANSLA SALLE !!!!! Doucement les basses !!!! Respectons et honorons :
Johannes Chrysostomus Wolfgang Theophilos MOZART, Un maître, un chef !! Le génie !!! Qui remet à leur place les vrales valeurs !!!!La modestie..Je vous prie... !!!!
Répondre à ce message
> La face cachée [et centrale] de l'UDF...
16 février 2007, par Farid Taha
Ouais mec on est tous des petits soldats Jédi...Et contrairement à ce qu'on croit on n'est pas venus du fin fond de l'univers mais juste de derrière la face cachée de la lune.
Que la force Centriste soit avec toi David !
Dark side of the moon.
Répondre à ce message
> La face cachée [et centrale] de l'UDF...
16 février 2007, par Phil
Cher David je sais que c'est hors-propos mais je veux juste vous dire que je vous adore, que vous beau êtes beau intelligent, comme j' aime quoi !!!!
Répondre à ce message
Nouveau siège de campagne pour N. Sarkozy
16 février 2007, par Jean Bert
Apparemment, Loïc Le Meur installe un siège de campagne pour Nicolas Sarkozy dans "Second Life". Est-ce que cela manquait vraiment ?
Répondre à ce message
Internet

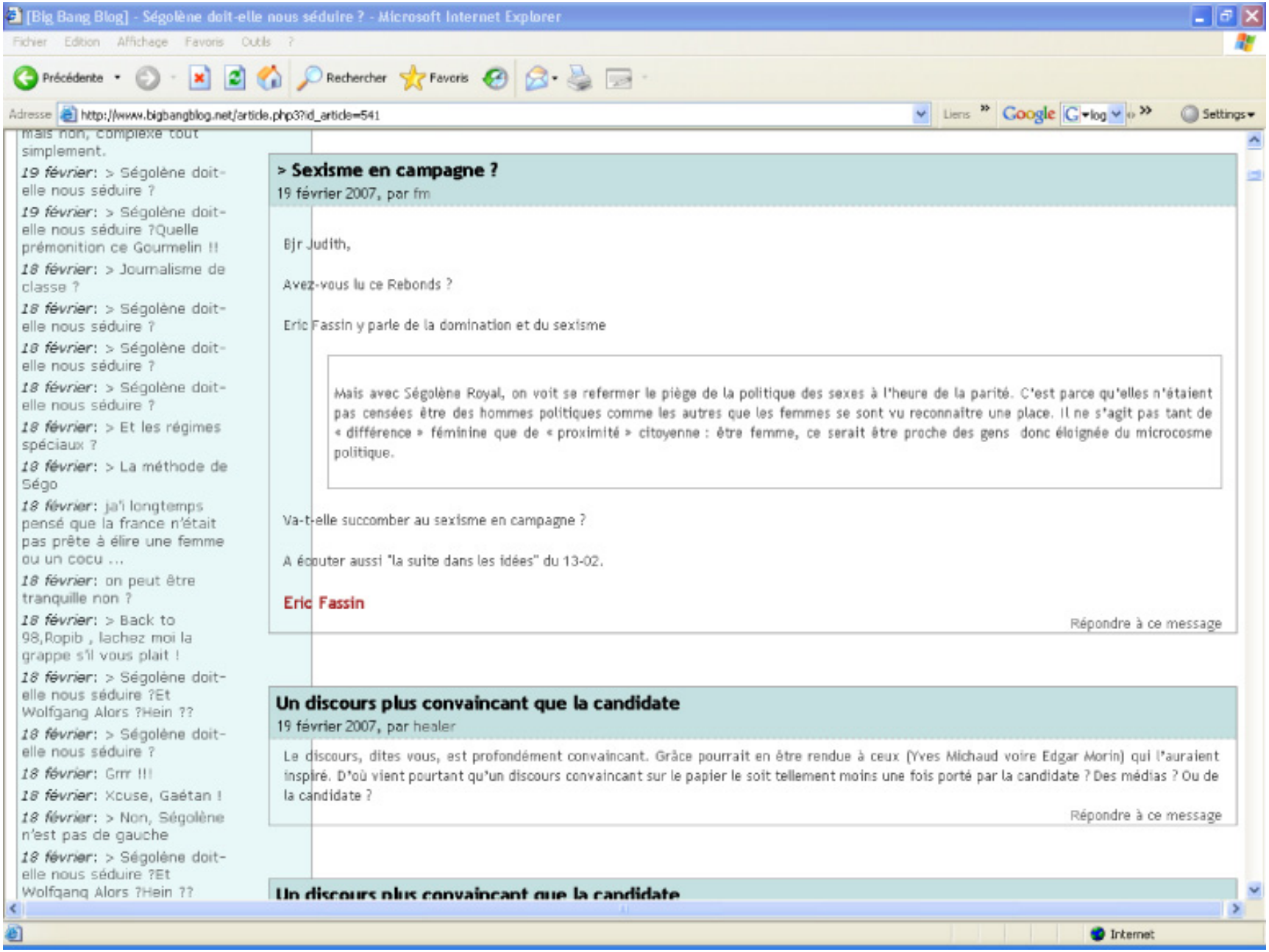

[Big Bang Blog] - La face cachée [et centrale] de l'UDF... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=537
Liens
Google
Settings
13 février: Jeu-thème
13 février: > La TGB
13 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > La TGB
13 février: > C'est tout ? mea culpa bis
13 février: Personnellement j'ai des doutes
13 février: > La TGB
13 février: Le cas du blog de Le Meur ?
13 février: > La TGB inondée !!!
13 février: > Les Trolls ont leur festival...
13 février: Lancelot, dites nous tout...
13 février: > Les trolls
13 février: > Troll..ement moches ?
13 février: > La TGB
13 février: > La TGB
13 février: > La Très Grande Blogosphère ?
13 février: > Les trolls
13 février: > La TGB
13 février: > C'est tout ? mea culpa bis
13 février: > La TGB
13 février: > Les trolls
13 février: > La face cachée [et centrale] de l'UDF...
13 février: > Les trolls : what ?
13 février: > Les trolls
> La face cachée [et centrale] de l'UDF...
15 février 2007, par candidose
Après mure réflexion, je crois pouvoir rendre un service immense à mon pays la France !!!
Bien entendu,étant inconnu de tous ! Bon,suis bien passé trois ou quatre fois devant les caméras aux buttes Chaumont, mais c'était juste un peu avant mai 68 ! les français ont-ils gardé le souvenir impérissable d'un braillleur,hurlant avec les loups,Aaaahhhh ! Mireille ! Comme vous m'avez tancé vertement quand j'ai refusé l'offre non rémunérée,qui aurait pu me porter au pinacle ! Faire de moi le roi de la SACEM, avec Aznavour,et Vershuren Dédé....(ce sont eux qui raflaient le plus, ces années là....si si ! vrai !!! Madame Berl ,Mireille, m'a dit brutalement devant l'assemblée : Avec ce refus ,vous prenez la place d'un autre !!! Je me suis tiré en vitesse,afin de ne pas finir lynché par les pas encore professionnels ,mais presque !!! si si !!
Aujourd'hui, je pense qu'il serait possible de devenir candidat,bon les 500 signatures, sont un problème,mais il n'est pas insoluble,faux usage de faux et tout ça....banal.. !
Ce qui me manque sont les brouzoufs, si l'un d'entre vous ,peut m'indiquez une bonne adresse, ou l'on peut effectuer une ponction qui n'affecterait pas le soulagé,restons humains ! En échange, je vous ferai part de mon programme, qui est d'une simplicité,qui pourrait vous surprendre...Peut être même vous étonner...
Répondre à ce message
langage
15 février 2007, par le baveux
Interessante l analyse du langage employe par nos hommes politiques (ca nous change de la bagarre des couts) avec cette etude comparative des mots les plus employes
s royal = emplois , jeune , securite , afrique , engagee , regions , scolaire, violence n sarkozy = president , republique , travail , changé , crois , politique , vie f bayrou = europe , france, francais , droit , enfants , monde , pays , societe
Plus que des images les mots vont ils faire la difference ?
le langage des politiques
Répondre à ce message
Internet

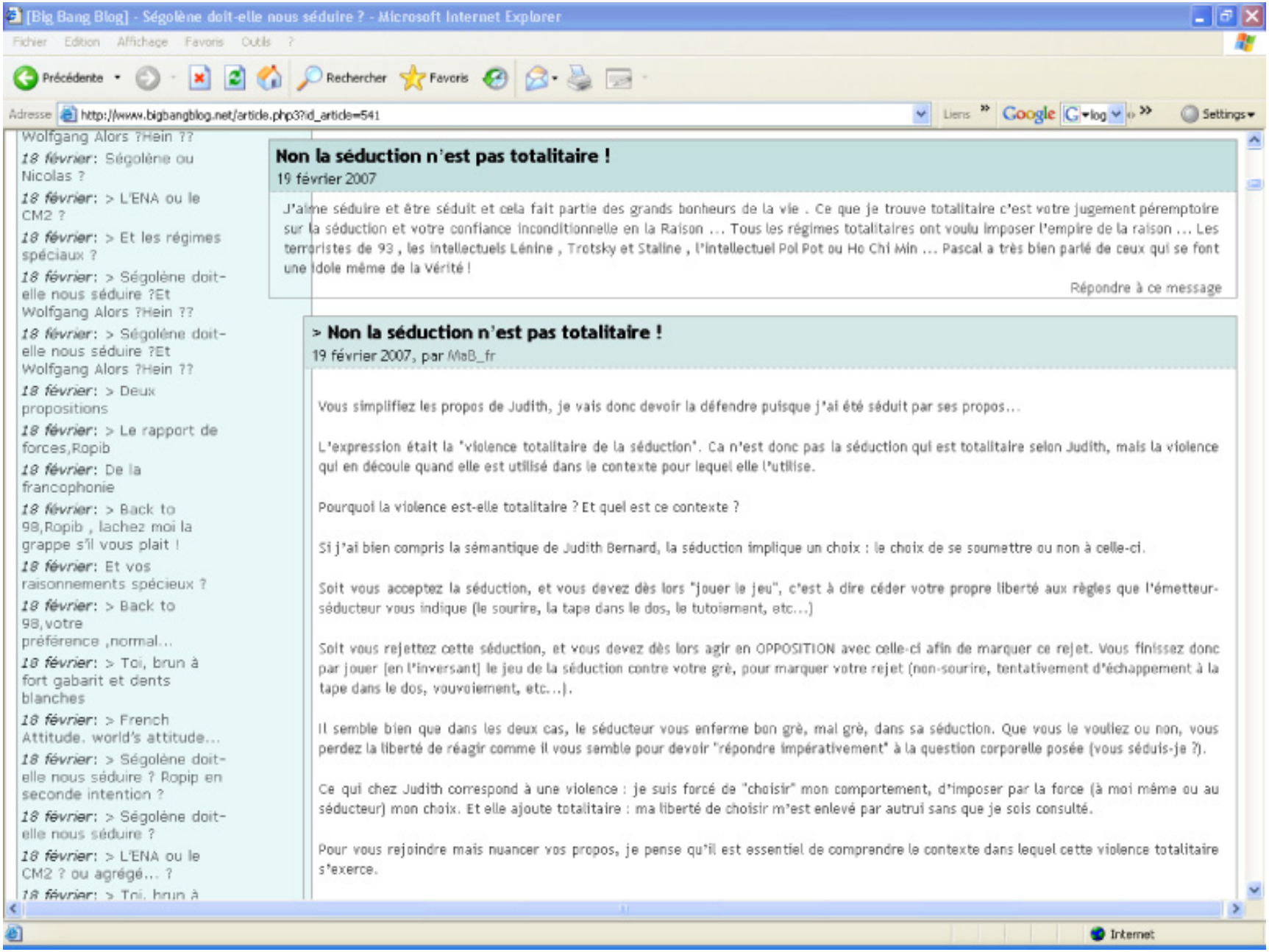
ANNEXE 19

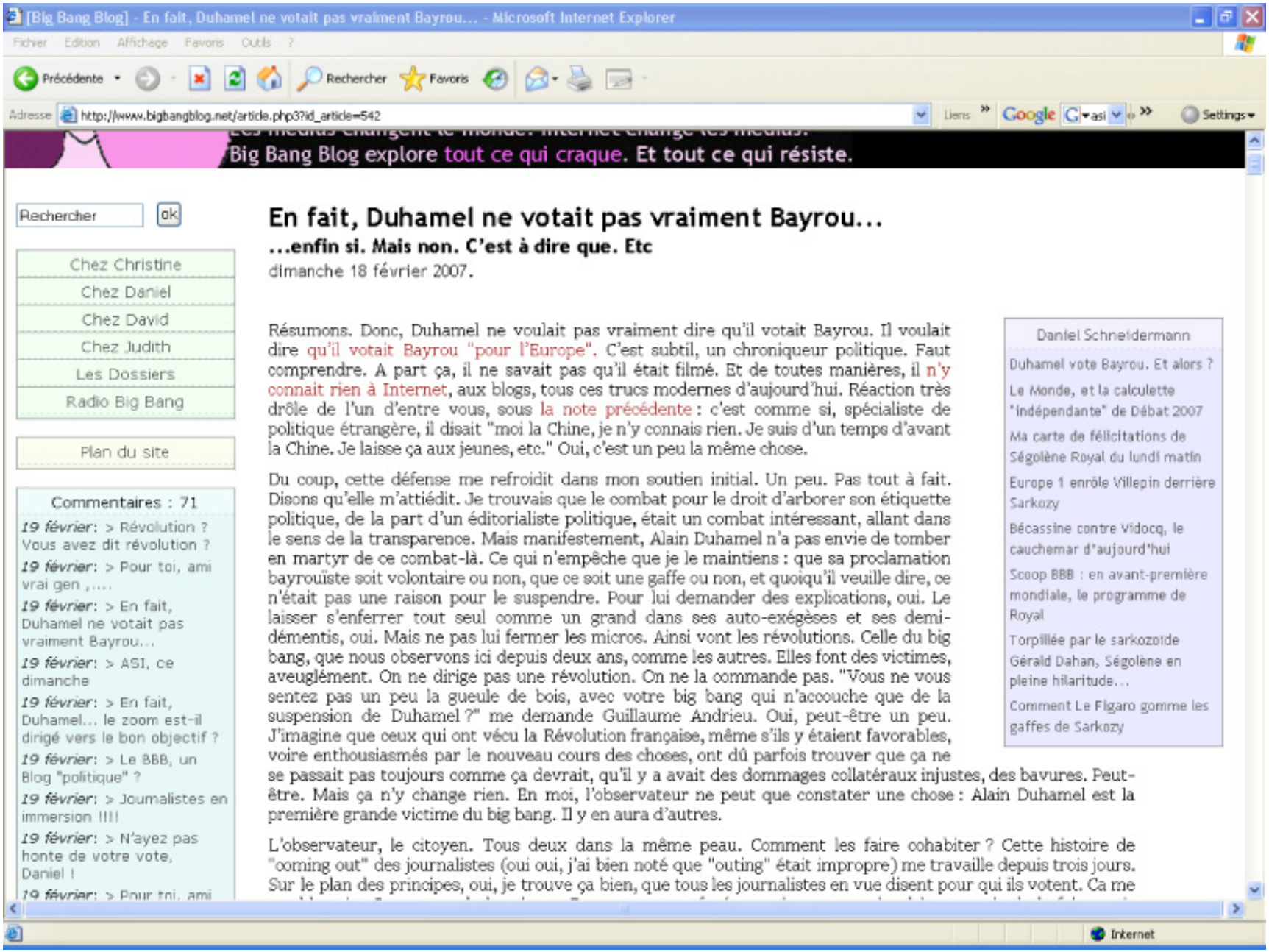

[Big Bang Blog] - Ségolène doit-elle nous séduire ? - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=541
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog
Les médias changent le monde. Internet change les médias.
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 240
19 février: > Superficialité quand tu nous tiens...
19 février: > La méthode de Ségo
19 février: > Soyez sérieux ,
19 février: Arnaud le retour
19 février: > Back to 99,Ropib , lachez moi la grappe s'il vous plait !
19 février: > Soyez sérieux ,
19 février: > Sarko, preterition et comm...
Ségolène doit-elle nous séduire ?
vendredi 16 février 2007.
Depuis son discours à Villepinte je suis convaincue : convaincue par la pertinence de sa méthode et de ses propositions.
Il n'y a qu'un point sur lequel je ne la suis pas, c'est la francophonie. Tout le monde s'en fout, personne n'en a reparlé, notamment parce que c'est totalement consensuel - c'est d'ailleurs pourquoi elle s'est sentie obligée d'en passer par là, et de balancer ça : « N'oublions jamais la dimension de la francophonie. Il y aura en 2050 trois cents millions d'hommes et de femmes qui parleront français. Je souhaite qu'il y en ait davantage, bien davantage ».
Dieu (qui s'en fout aussi) sait si je l'aime, la langue française, et avec quels délices je me roule dedans ; bien sûr je veux qu'on continue de la parler dans cinquante ans, que ce patrimoine soit transmis et préservé, et je n'économise pas mes efforts pour y contribuer. Mais vouloir que toujours plus de gens la parlent, c'est-à-dire prendre le risque qu'une autre langue, pas forcément dominante, soit moins parlée - car ce n'est pas forcément sur l'anglais, grand ennemi notoire de la francophonie, que la conquête se fera - vouloir le triomphe d'une culture au prix de la défaite d'une autre, c'est une forme de capitalisme culturel qui est tout le contraire de l'humanisme, et je trouve ça malvenu dans la bouche d'une socialiste. Mais, comme tout le monde s'en fout, ce n'est pas très grave.
Ce qui est plus grave c'est que la capacité de Ségolène à nous convaincre soit encore si largement contestée.
On la dirait Phèdre, « Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire », belle et tragique à force d'être inaudible.
Dans ce tout qui conspire, il y a un peu de tout, et du pire, les coups de trompe des éléphanteaux, de Montebourg à Besson, douchant son aura toute fraîche comme Carrie au bal du diable, les titrages inamicaux d'une presse
Judith Bernard
Victoria et Nicolas
J'ai une question à vous poser :
Un chevalier sans cheval (de bataille)
Aux armes, citoyens !
La Maman, naturellement
Je vous ai trompés
Ségolène et les congélateurs
Ségo versus Nolwenn, après coup
http://www.bigbangblog.com/breve.php3?id_breve=261
Internet


[Big Bang Blog] - Ségolène doit-elle nous séduire ? - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=541
Liens
Google
Settings
19 février: > Soyez sérieux ,
19 février: > Sarko, preterition et comm...
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > Non la séduction n'est pas totalitaire !
19 février: Processus de synthèse
19 février: > Qui a rédigé ce discours ?
19 février: > Back to 98,Ropib , lachez moi la grappe s'il vous plait !
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Et Wolfgang Alors ?Hein ??
19 février: > Non, Ségolène n'est pas de gauche
19 février: ? mais c'est quoi ce procès ?
19 février: > Sexisme en campagne ?
19 février: > Eugénisme ? mais non, complexé tout simplement.
19 février: Soyez sérieux ,
19 février: > fanatisme ?
19 février: Un discours plus convaincant que la candidate
19 février: Un discours plus convaincant que la candidate
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
inaudible.
Dans ce tout qui conspire, il y a un peu de tout, et du pire, les coups de trompe des éléphanteaux, de Montebourg à Besson, douchant son aura toute fraîche comme Carrie au bal du diable, les titrages inamicaux d'une presse qu'on pouvait espérer plus honnête. Le Capitaine a dans ces murs déjà relevé l'art du titrage et ses pernicieux raccourcis : dans Libé celui-ci à propos de ma Phèdre : « La candidate craint le traquenard sur TF1 » - ah bon, fais-je étonnée, persuadée que la nénette, du haut de sa formation quand même pas donnée à tout le monde, et de son expérience des débats participatifs n'a pas grand chose à craindre de questions pas toujours très malines, et de lire l'article. Et d'apprendre, donc, que Montebourg en effet, qui n'est pas que je sache notre candidate, redoute qu'on interroge Ségolène sur le nombre de ministres dans le gouvernement suédois (13, répond Libé, merci, ça nous manquait vraiment, ça c'est du journalisme). Oui bon d'accord, mais Ségolène, donc, dont le titre m'annonce hardiment la trouille de gamine à la veille du grand oral, Ségolène est « très sereine (selon son entourage) : après tout l'exercice n'est pas très différent des dizaines de débats participatifs qu'elle a tenus et où elle a répondu à des centaines de questions, toutes très différentes ». Aucun rapport avec le titre, donc. Et même rigoureusement le contraire.
Mais sur les antennes des radios, de France Info, par exemple, c'est le titre et non le corps (de l'article) qui sera repris dans les revues de presse, « La candidate craint... », et hop, petit enfonçage du clou, le mignon tableau de Ségo en pauv'nouille démunie mangée toute crue... par les médias.
Parce que décidément dans ce tout qui conspire à lui nuire les médias sont loin d'être innocents. Je ne dis pas qu'ils travaillent intentionnellement à sa défaite, ce serait leur prêter trop de pouvoir et verser dans une vision complotiste qui ne me paraît pas raisonnable. Mais je sens quelque chose comme une vexation permanente, à entendre dans les deux sens (vive la francophonie) : on les dirait vexés, et la vexant en retour.
Pourquoi le seraient-ils ? Je ne sais pas. Je cherche, je suppose ; je lis dans le même Libé « la grogne qui monte qui monte dans la caravane des journalistes, photographe et cameramen » , cette troupe des « suiveurs, pas décidés à se laisser enfermer dans les 'désirs' de com de la candidate ». Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Pourquoi ça grogne ? Parce qu'elle ne leur donne pas assez de biscuit ? J'aimerais en savoir plus.
En tout cas je constate qu'à l'évidence Ségolène n'est pas avec eux dans une démarche de séduction ; elle est séduisante, certes, belle et sexy, ce qui lui a valu une visibilité médiatique que les éléphants pouvaient à bon droit lui envier. Mais séductrice décidément non : elle ne donne pas plus aux journalistes qu'à ceux à qui elle estime se devoir, c'est-à-dire tous les autres. Ça ne veut pas dire qu'elle prétend se passer des médias : elle sait qu'elle ne le peut pas. Mais ce qu'elle en attend c'est ce qu'on est en droit d'en attendre : qu'ils restituent ce qu'ils lui voient faire, ni plus, ni moins. Qu'ils montrent ce qu'elle fait, et comment elle le fait. Sans pour cela basculer dans une promiscuité, une connivence, une séduction faite de rapprochements complices et de petits biscuits pour journaleux.
On m'objectera la photo à la maternité : je vous la concède, quoi qu'il faille rappeler qu'elle remonte un peu quand même, qu'on peut supposer qu'alors Ségolène n'était pas en campagne pour la présidentielle, et qu'elle soutenait au passage une cause (qu'on peut être femme féconde, et politique active) qui n'a pas si souvent
Internet

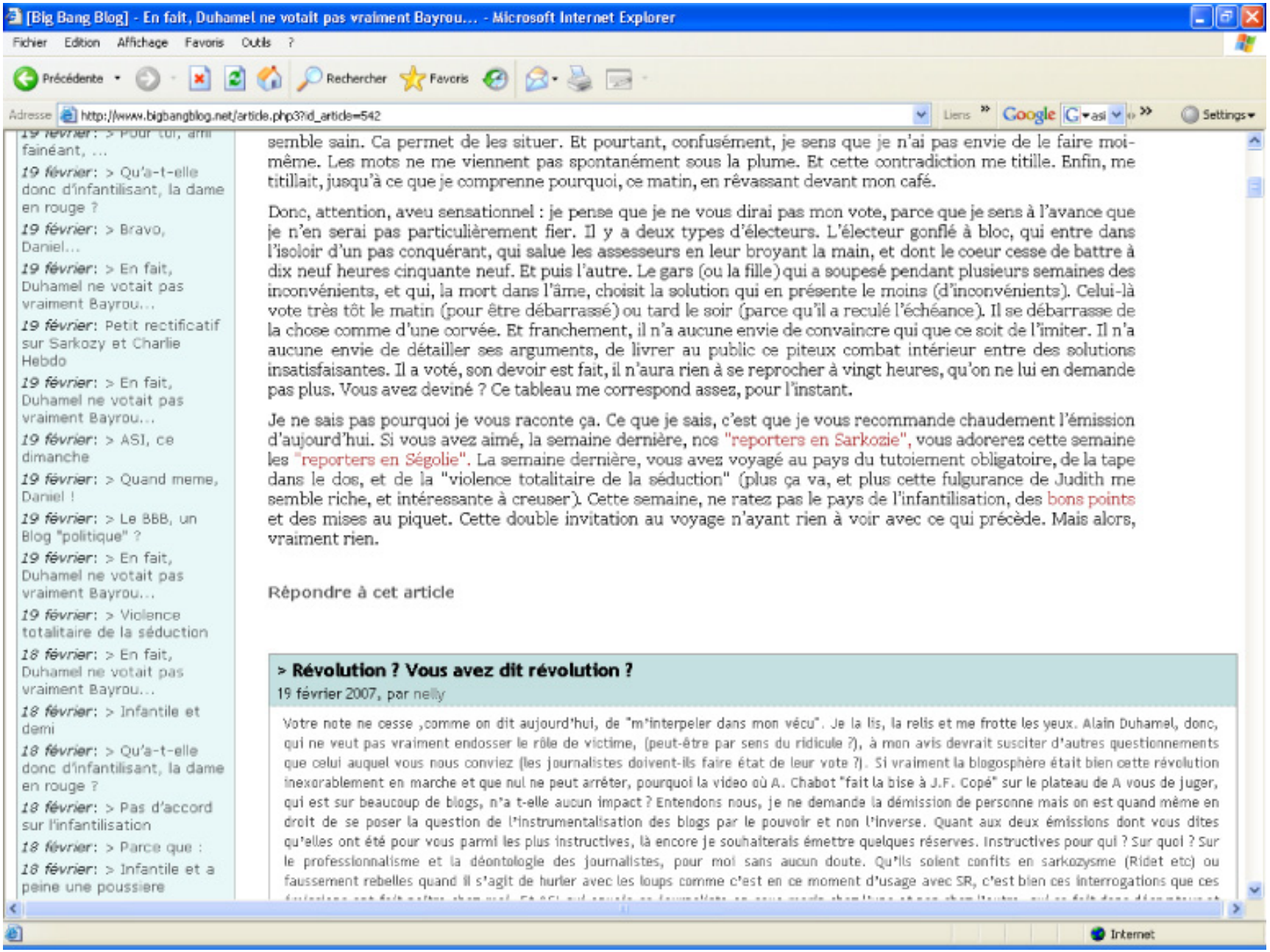

[Big Bang Blog] - Ségolène doit-elle nous séduire ? - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=541
Liens
Google
Settings
candidate
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: Non la séduction n'est pas totalitaire !
19 février: L'UMP m'a suffisamment écœuré ces cinq dernières années.
19 février: > Une chronique de pangloss
19 février: > Poliakoff va-t-il nous séduire à coups de ! ?
19 février: > Plutôt que la francophonie
19 février: Qui a rédigé ce discours ?
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > La méthode de Ségo
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > Sarkozy la triche des riches
19 février: > Sarkozy la triche des riches
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: Précision sur le Kärcher
19 février: > Toi, brun à fort gabarit et dents blanches
19 février: > Eugénisme ? mais non, complexé tout simplement.
On m'objectera la photo à la maternité : je vous la concède, quoi qu'il faille rappeler qu'elle remonte un peu quand même, qu'on peut supposer qu'alors Ségolène n'était pas en campagne pour la présidentielle, et qu'elle soutenait au passage une cause (qu'on peut être femme féconde, et politique active) qui n'a pas si souvent l'occasion de se manifester de manière aussi efficace.
Alors donc le problème serait peut-être celui-là : qu'elle apparaisse d'abord comme si médiagénique, et finalement si peu médiaséductrice. En Ségolène la beauté ne tient pas ses promesses : on s'attend à être persuadés (c'est-à-dire touchés par les sens), elle ne veut que nous convaincre. Sauf sur le coup du petit poing maternel - que je me suis pris dans les tripes, et qui ne m'a pas plu, j'ai déjà dit pourquoi. Il paraît que ce n'était pas écrit, pas prémédité, et que c'est pour ça que c'était si fort. Dans l'ordre de la com, oui, c'était fort. Dans l'ordre politique, c'était évidemment le moment le plus faible de son discours. Mais les médias n'ont retenu que celui-là, puisqu'ils veulent être persuadés, et non convaincus. Ils veulent être séduits, boudent fort quand ils ne le sont pas et se vengent lentement de titres en couvertures.
Pourtant, si quelqu'un veut encore me lire alors que je suis déjà très longue, forcément peu persuasive parce que je m'efforce d'être convaincante, le discours de Ségolène, à quiconque l'a écouté vraiment, et veut bien le lire ici , est profondément convaincant. A l'exception du bidule francophonique, il n'y a pas une proposition qui ne soit fondée en raison. Je conseille, d'ailleurs, de le lire plutôt que de le voir, tant décidément le paradoxe de la non-séduction de Ségolène à l'oral est difficile à soutenir en cette époque de séductionnite généralisée. Et c'est en quoi, aussi, et pour suivre le fil de mes idées, l'empire de la séduction a une vocation totalitaire : qui ne s'y plie pas le paie un jour très cher.
Répondre à cet article
> Sarko, preterition et comm...
19 février 2007, par seb
J'ai bien aimé le titre "Nicolas Sarkozy y croit, mais ne veut pas que cela se sache". Et pourtant le fait qu'il ne veut pas que ca se sache se sait quand même, Judith c'est une forme de prétérition si mes souvenirs sont bons ?
http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-823448,36-868540,0.html ?xtor=RSS-3224
Répondre à ce message
> Sexisme en campagne ?
Internet

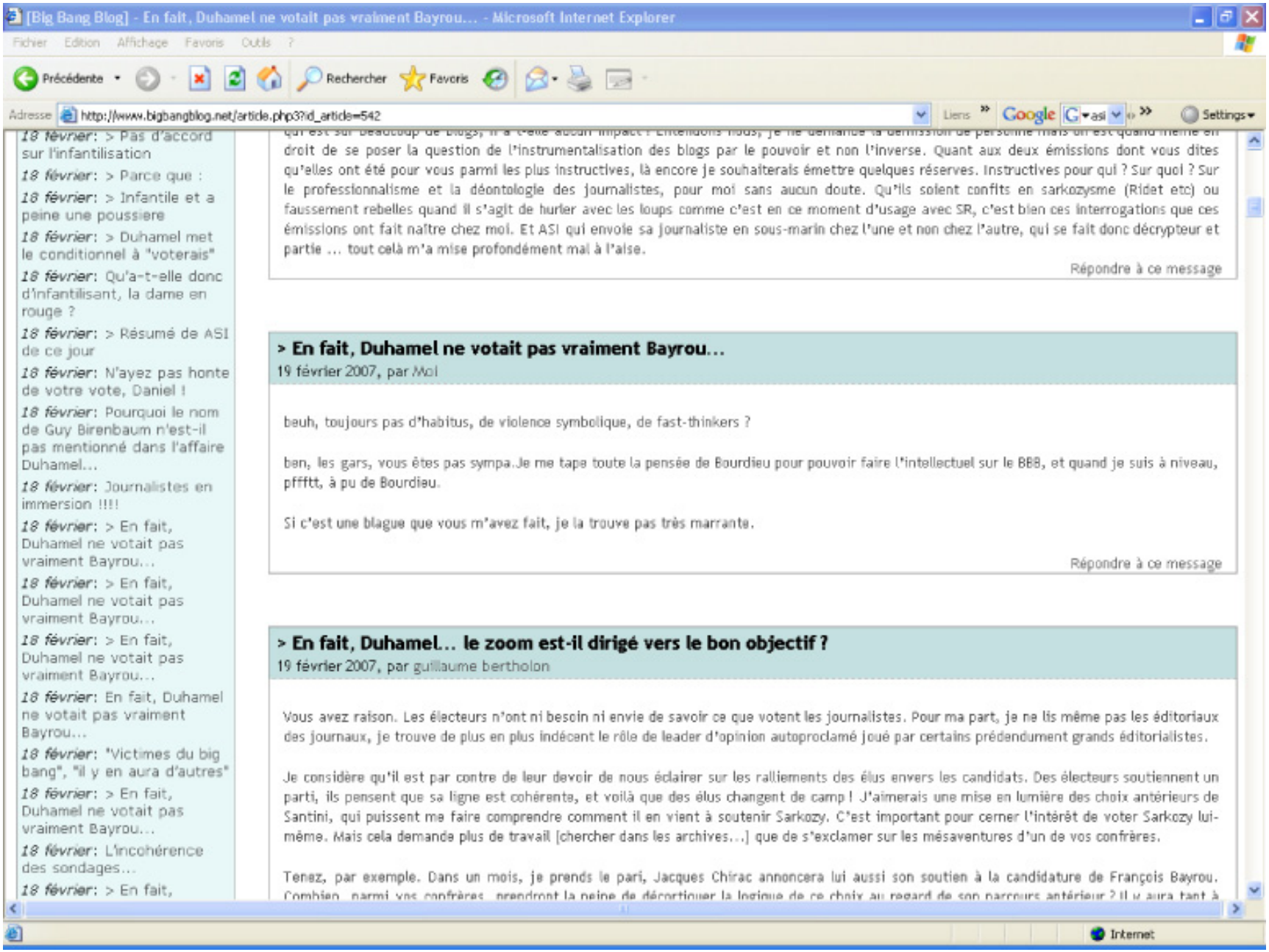

[Big Bang Blog] - Ségolène doit-elle nous séduire ? - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=541
Liens
Google
Settings
mais non, complexe tout simplement.
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
19 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Quelle prémonition ce Gourmelin !!
18 février: > Journalisme de classe ?
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
18 février: > Et les régimes spéciaux ?
18 février: > La méthode de Ségo
18 février: ja'i longtemps pensé que la france n'était pas prête à élire une femme ou un cocu ...
18 février: on peut être tranquille non ?
18 février: > Back to 98,Ropib , lachez moi la grappe s'il vous plait !
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Et Wolfgang Alors ?Hein ??
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
18 février: Grrr !!!
18 février: Xcuse, Gaétan !
18 février: > Non, Ségolène n'est pas de gauche
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Et Wolfgang Alors ?Hein ??
> Sexisme en campagne ?
19 février 2007, par fm
Bjr Judith,
Avez-vous lu ce Rebonds ?
Eric Fassin y parle de la domination et du sexisme
Mais avec Ségolène Royal, on voit se refermer le piège de la politique des sexes à l'heure de la parité. C'est parce qu'elles n'étaient pas censées être des hommes politiques comme les autres que les femmes se sont vu reconnaître une place. Il ne s'agit pas tant de « différence » féminine que de « proximité » citoyenne : être femme, ce serait être proche des gens donc éloignée du microcosme politique.
Va-t-elle succomber au sexisme en campagne ?
A écouter aussi "la suite dans les idées" du 13-02.
Eric Fassin
Répondre à ce message
Un discours plus convaincant que la candidate
19 février 2007, par healer
Le discours, dites vous, est profondément convaincant. Grâce pourrait en être rendue à ceux (Yves Michaud voire Edgar Morin) qui l'auraient inspiré. D'où vient pourtant qu'un discours convaincant sur le papier le soit tellement moins une fois porté par la candidate ? Des médias ? Ou de la candidate ?
Répondre à ce message
Un discours plus convaincant que la candidate
Internet

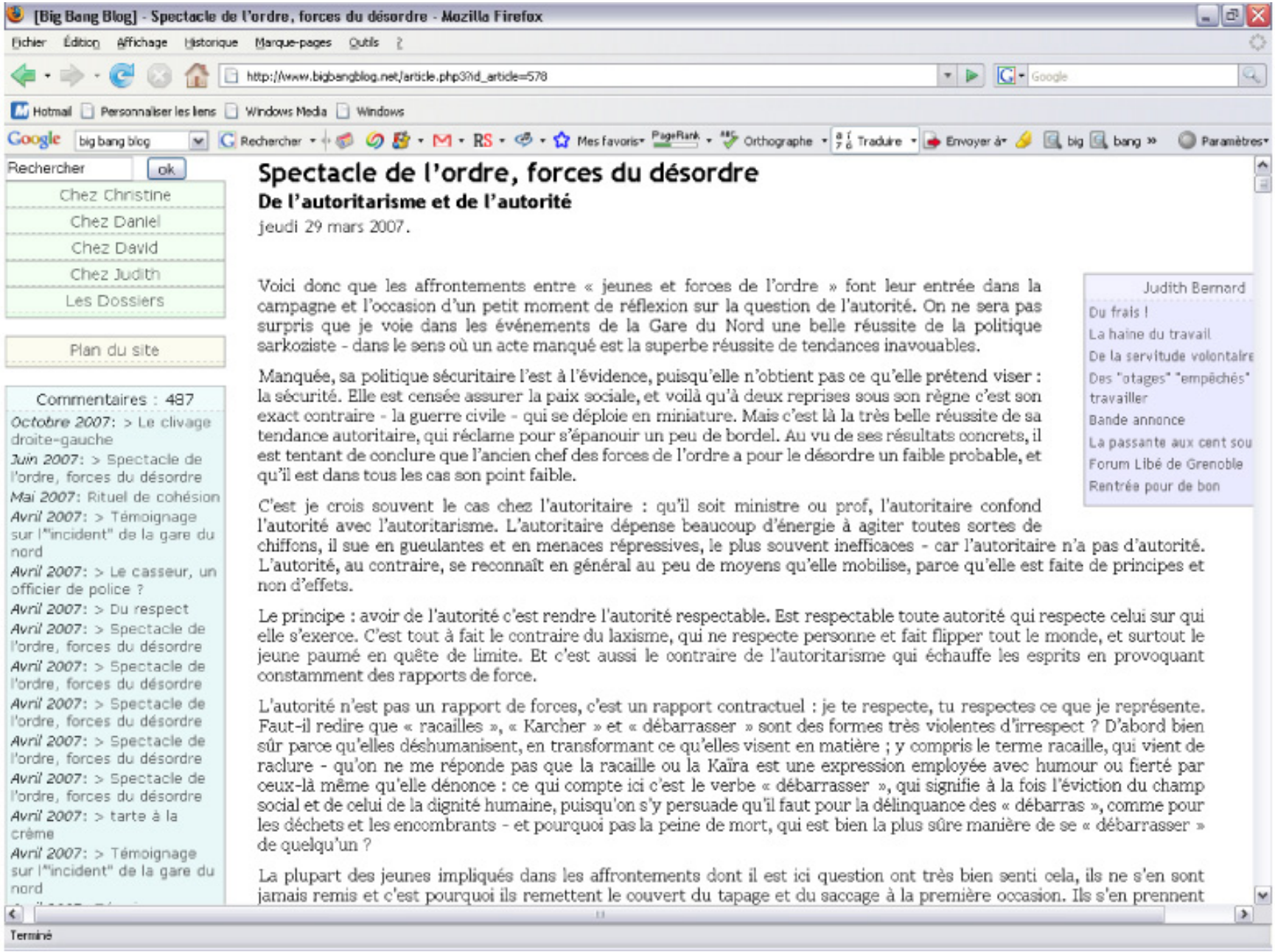

[Big Bang Blog] - Ségolène doit-elle nous séduire ? - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=541
Liens
Google
Settings
Wolfgang Alors ?Hein ??
18 février: Ségolène ou Nicolas ?
18 février: > L'ENA ou le CM2 ?
18 février: > Et les régimes spéciaux ?
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Et Wolfgang Alors ?Hein ??
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?Et Wolfgang Alors ?Hein ??
18 février: > Deux propositions
18 février: > Le rapport de forces,Ropib
18 février: De la francophonie
18 février: > Back to 98,Ropib , lachez moi la grappe s'il vous plait !
18 février: Et vos raisonnements spécieux ?
18 février: > Back to 98,votre préférence ,normal...
18 février: > Toi, brun à fort gabarit et dents blanches
18 février: > French Attitude. world's attitude...
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ? Ropip en seconde intention ?
18 février: > Ségolène doit-elle nous séduire ?
18 février: > L'ENA ou le CM2 ? ou agrégé... ?
18 février: > Toi, brun à
Non la séduction n'est pas totalitaire !
19 février 2007
J'aime séduire et être séduit et cela fait partie des grands bonheurs de la vie . Ce que je trouve totalitaire c'est votre jugement péremptoire sur la séduction et votre confiance inconditionnelle en la Raison ... Tous les régimes totalitaires ont voulu imposer l'empire de la raison ... Les terroristes de 93 , les intellectuels Lénine , Trotsky et Staline , l'intellectuel Pol Pot ou Ho Chi Min ... Pascal a très bien parlé de ceux qui se font une idole même de la Vérité !
Répondre à ce message
> Non la séduction n'est pas totalitaire !
19 février 2007, par MaB_fr
Vous simplifiez les propos de Judith, je vais donc devoir la défendre puisque j'ai été séduit par ses propos...
L'expression était la "violence totalitaire de la séduction". Ca n'est donc pas la séduction qui est totalitaire selon Judith, mais la violence qui en découle quand elle est utilisé dans le contexte pour lequel elle l'utilise.
Pourquoi la violence est-elle totalitaire ? Et quel est ce contexte ?
Si j'ai bien compris la sémantique de Judith Bernard, la séduction implique un choix : le choix de se soumettre ou non à celle-ci.
Soit vous acceptez la séduction, et vous devez dès lors "jouer le jeu", c'est à dire céder votre propre liberté aux règles que l'émetteur-séducteur vous indique (le sourire, la tape dans le dos, le tutoiement, etc...)
Soit vous rejettez cette séduction, et vous devez dès lors agir en OPPOSITION avec celle-ci afin de marquer ce rejet. Vous finissez donc par jouer (en l'inversant) le jeu de la séduction contre votre grè, pour marquer votre rejet (non-sourire, tentativement d'échappement à la tape dans le dos, vouvoiement, etc...).
Il semble bien que dans les deux cas, le séducteur vous enferme bon grè, mal grè, dans sa séduction. Que vous le vouliez ou non, vous perdez la liberté de réagir comme il vous semble pour devoir "répondre impérativement" à la question corporelle posée (vous séduis-je ?).
Ce qui chez Judith correspond à une violence : je suis forcé de "choisir" mon comportement, d'imposer par la force (à moi même ou au séducteur) mon choix. Et elle ajoute totalitaire : ma liberté de choisir m'est enlevé par autrui sans que je sois consulté.
Pour vous rejoindre mais nuancer vos propos, je pense qu'il est essentiel de comprendre le contexte dans lequel cette violence totalitaire s'exerce.
Internet


[Big Bang Blog] - En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=542
Liens
Google
Settings
Big Bang Blog explore tout ce qui craque. Et tout ce qui résiste.
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Radio Big Bang
Plan du site
Commentaires : 71
19 février: > Révolution ? Vous avez dit révolution ?
19 février: > Pour toi, ami vrai gen ,....
19 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février: > ASI, ce dimanche
19 février: > En fait, Duhamel... le zoom est-il dirigé vers le bon objectif ?
19 février: > Le BBB, un Blog "politique" ?
19 février: > Journalistes en immersion !!!!
19 février: > N'ayez pas honte de votre vote, Daniel !
19 février: > Pour toi, ami
En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
...enfin si. Mais non. C'est à dire que. Etc
dimanche 18 février 2007.
Résumons. Donc, Duhamel ne voulait pas vraiment dire qu'il votait Bayrou. Il voulait dire qu'il votait Bayrou "pour l'Europe". C'est subtil, un chroniqueur politique. Faut comprendre. A part ça, il ne savait pas qu'il était filmé. Et de toutes manières, il n'y connait rien à Internet, aux blogs, tous ces trucs modernes d'aujourd'hui. Réaction très drôle de l'un d'entre vous, sous la note précédente : c'est comme si, spécialiste de politique étrangère, il disait "moi la Chine, je n'y connais rien. Je suis d'un temps d'avant la Chine. Je laisse ça aux jeunes, etc." Oui, c'est un peu la même chose.
Du coup, cette défense me refroidit dans mon soutien initial. Un peu. Pas tout à fait. Disons qu'elle m'attiédit. Je trouvais que le combat pour le droit d'arborer son étiquette politique, de la part d'un éditorialiste politique, était un combat intéressant, allant dans le sens de la transparence. Mais manifestement, Alain Duhamel n'a pas envie de tomber en martyr de ce combat-là. Ce qui n'empêche que je le maintiens : que sa proclamation bayrouïste soit volontaire ou non, que ce soit une gaffe ou non, et quoiqu'il veuille dire, ce n'était pas une raison pour le suspendre. Pour lui demander des explications, oui. Le laisser s'enferrer tout seul comme un grand dans ses auto-exégèses et ses demi-démentis, oui. Mais ne pas lui fermer les micros. Ainsi vont les révolutions. Celle du big bang, que nous observons ici depuis deux ans, comme les autres. Elles font des victimes, aveuglément. On ne dirige pas une révolution. On ne la commande pas. "Vous ne vous sentez pas un peu la gueule de bois, avec votre big bang qui n'accouche que de la suspension de Duhamel ?" me demande Guillaume Andrieu. Oui, peut-être un peu. J'imagine que ceux qui ont vécu la Révolution française, même s'ils y étaient favorables, voire enthousiasmés par le nouveau cours des choses, ont dû parfois trouver que ça ne se passait pas toujours comme ça devrait, qu'il y a avait des dommages collatéraux injustes, des bavures. Peut-être. Mais ça n'y change rien. En moi, l'observateur ne peut que constater une chose : Alain Duhamel est la première grande victime du big bang. Il y en aura d'autres.
L'observateur, le citoyen. Tous deux dans la même peau. Comment les faire cohabiter ? Cette histoire de "coming out" des journalistes (oui oui, j'ai bien noté que "outing" était impropre) me travaille depuis trois jours. Sur le plan des principes, oui, je trouve ça bien, que tous les journalistes en vue disent pour qui ils votent. Ca me
Daniel Schneidermann
Duhamel vote Bayrou. Et alors ?
Le Monde, et la calculette "indépendante" de Débat 2007
Ma carte de félicitations de Ségolène Royal du lundi matin
Europe 1 enrôle Villepin derrière Sarkozy
Bécassine contre Vidocq, le cauchemar d'aujourd'hui
Scoop BBB : en avant-première mondiale, le programme de Royal
Torpillée par le sarkozoïde Gérald Dahan, Ségolène en pleine hilaritude...
Comment Le Figaro gomme les gaffes de Sarkozy
Internet

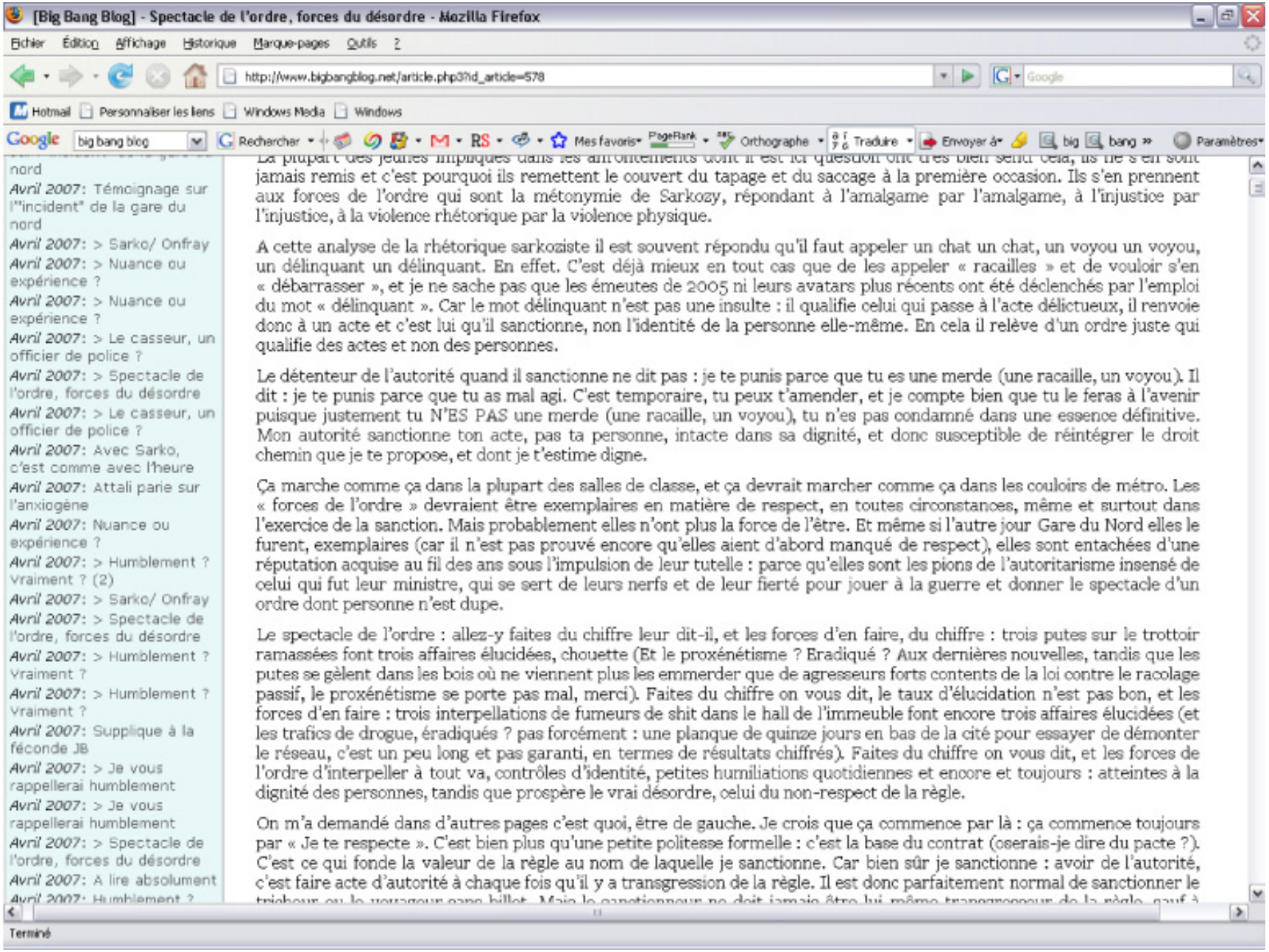
ANNEXE 20

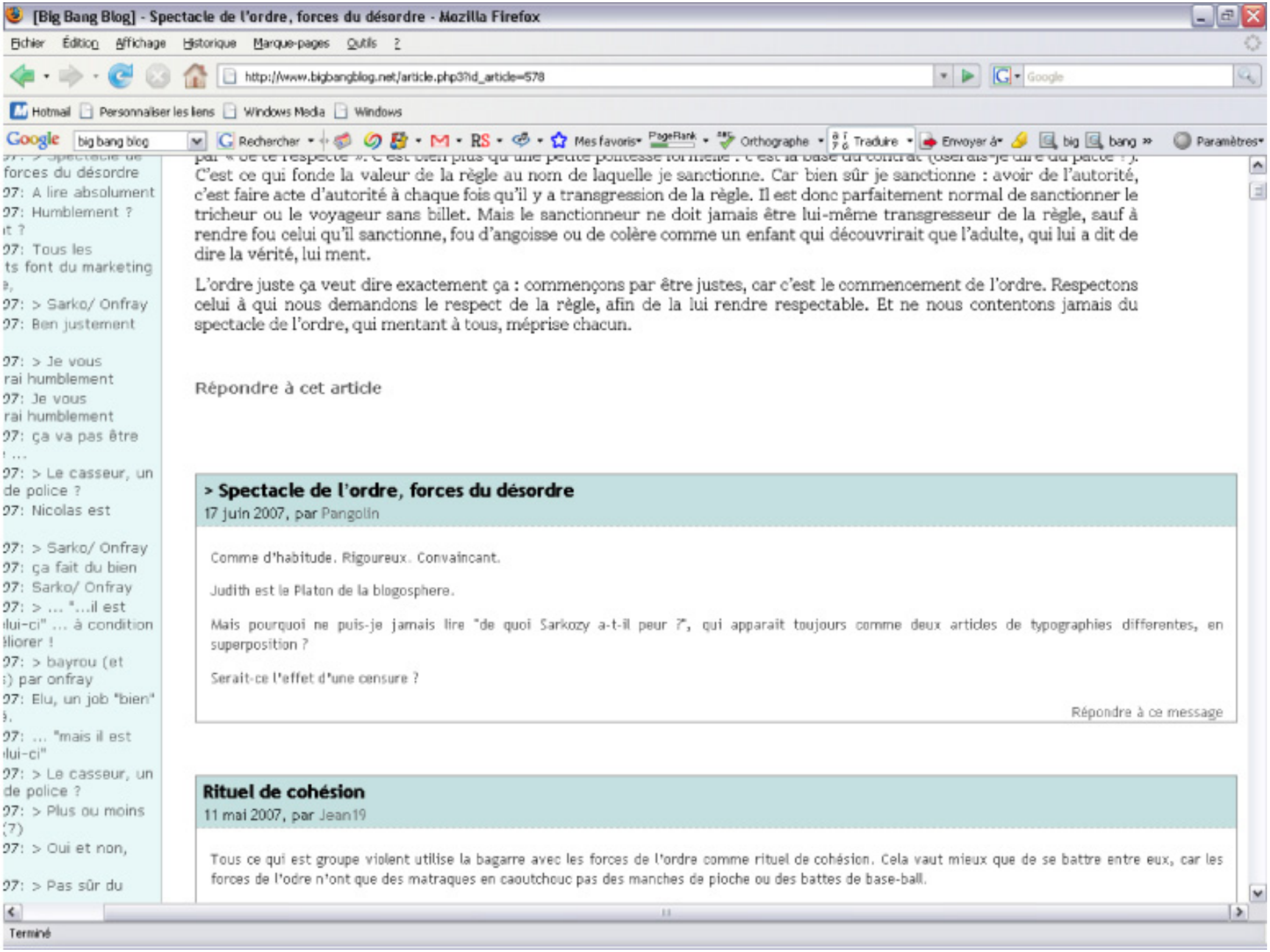

[Big Bang Blog] - En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente Rechercher Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=542
Liens Google Settings
19 février: > Pour toi, ami fainéant, ...
19 février: > Qu'a-t-elle donc d'infantilisant, la dame en rouge ?
19 février: > Bravo, Daniel...
19 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février: Petit rectificatif sur Sarkozy et Charlie Hebdo
19 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février: > ASI, ce dimanche
19 février: > Quand meme, Daniel !
19 février: > Le BBB, un Blog "politique" ?
19 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février: > Violence totalitaire de la séduction
18 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: > Infantile et demi
18 février: > Qu'a-t-elle donc d'infantilisant, la dame en rouge ?
18 février: > Pas d'accord sur l'infantilisation
18 février: > Parce que :
18 février: > Infantile et a peine une poussiere
semble sain. Ca permet de les situer. Et pourtant, confusément, je sens que je n'ai pas envie de le faire moi-même. Les mots ne me viennent pas spontanément sous la plume. Et cette contradiction me titille. Enfin, me titillait, jusqu'à ce que je comprenne pourquoi, ce matin, en rêvassant devant mon café.
Donc, attention, aveu sensationnel : je pense que je ne vous dirai pas mon vote, parce que je sens à l'avance que je n'en serai pas particulièrement fier. Il y a deux types d'électeurs. L'électeur gonflé à bloc, qui entre dans l'isoloir d'un pas conquérant, qui salue les assesseurs en leur broyant la main, et dont le coeur cesse de battre à dix neuf heures cinquante neuf. Et puis l'autre. Le gars (ou la fille) qui a soupesé pendant plusieurs semaines des inconvénients, et qui, la mort dans l'âme, choisit la solution qui en présente le moins (d'inconvénients). Celui-là vote très tôt le matin (pour être débarrassé) ou tard le soir (parce qu'il a reculé l'échéance). Il se débarrasse de la chose comme d'une corvée. Et franchement, il n'a aucune envie de convaincre qui que ce soit de l'imiter. Il n'a aucune envie de détailler ses arguments, de livrer au public ce piteux combat intérieur entre des solutions insatisfaisantes. Il a voté, son devoir est fait, il n'aura rien à se reprocher à vingt heures, qu'on ne lui en demande pas plus. Vous avez deviné ? Ce tableau me correspond assez, pour l'instant.
Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Ce que je sais, c'est que je vous recommande chaudement l'émission d'aujourd'hui. Si vous avez aimé, la semaine dernière, nos "reporters en Sarkozie", vous adorerez cette semaine les "reporters en Ségolie". La semaine dernière, vous avez voyagé au pays du tutoiement obligatoire, de la tape dans le dos, et de la "violence totalitaire de la séduction" (plus ça va, et plus cette fulgurance de Judith me semble riche, et intéressante à creuser). Cette semaine, ne ratez pas le pays de l'infantilisation, des bons points et des mises au piquet. Cette double invitation au voyage n'ayant rien à voir avec ce qui précède. Mais alors, vraiment rien.
Répondre à cet article
> Révolution ? Vous avez dit révolution ?
19 février 2007, par nelly
Votre note ne cesse ,comme on dit aujourd'hui, de "m'interpeler dans mon vécu". Je la lis, la relis et me frotte les yeux. Alain Duhamel, donc, qui ne veut pas vraiment endosser le rôle de victime, (peut-être par sens du ridicule ?), à mon avis devrait susciter d'autres questionnements que celui auquel vous nous conviez (les journalistes doivent-ils faire état de leur vote ?). Si vraiment la blogosphère était bien cette révolution inexorablement en marche et que nul ne peut arrêter, pourquoi la video où A. Chabot "fait la bise à J.F. Copé" sur le plateau de A vous de juger, qui est sur beaucoup de blogs, n'a t-elle aucun impact ? Entendons nous, je ne demande la démission de personne mais on est quand même en droit de se poser la question de l'instrumentalisation des blogs par le pouvoir et non l'inverse. Quant aux deux émissions dont vous dites qu'elles ont été pour vous parmi les plus instructives, là encore je souhaiterais émettre quelques réserves. Instructives pour qui ? Sur quoi ? Sur le professionnalisme et la déontologie des journalistes, pour moi sans aucun doute. Qu'ils soient confits en sarkozysme (Ridet etc) ou faussement rebelles quand il s'agit de hurler avec les loups comme c'est en ce moment d'usage avec SR, c'est bien ces interrogations que ces
Internet

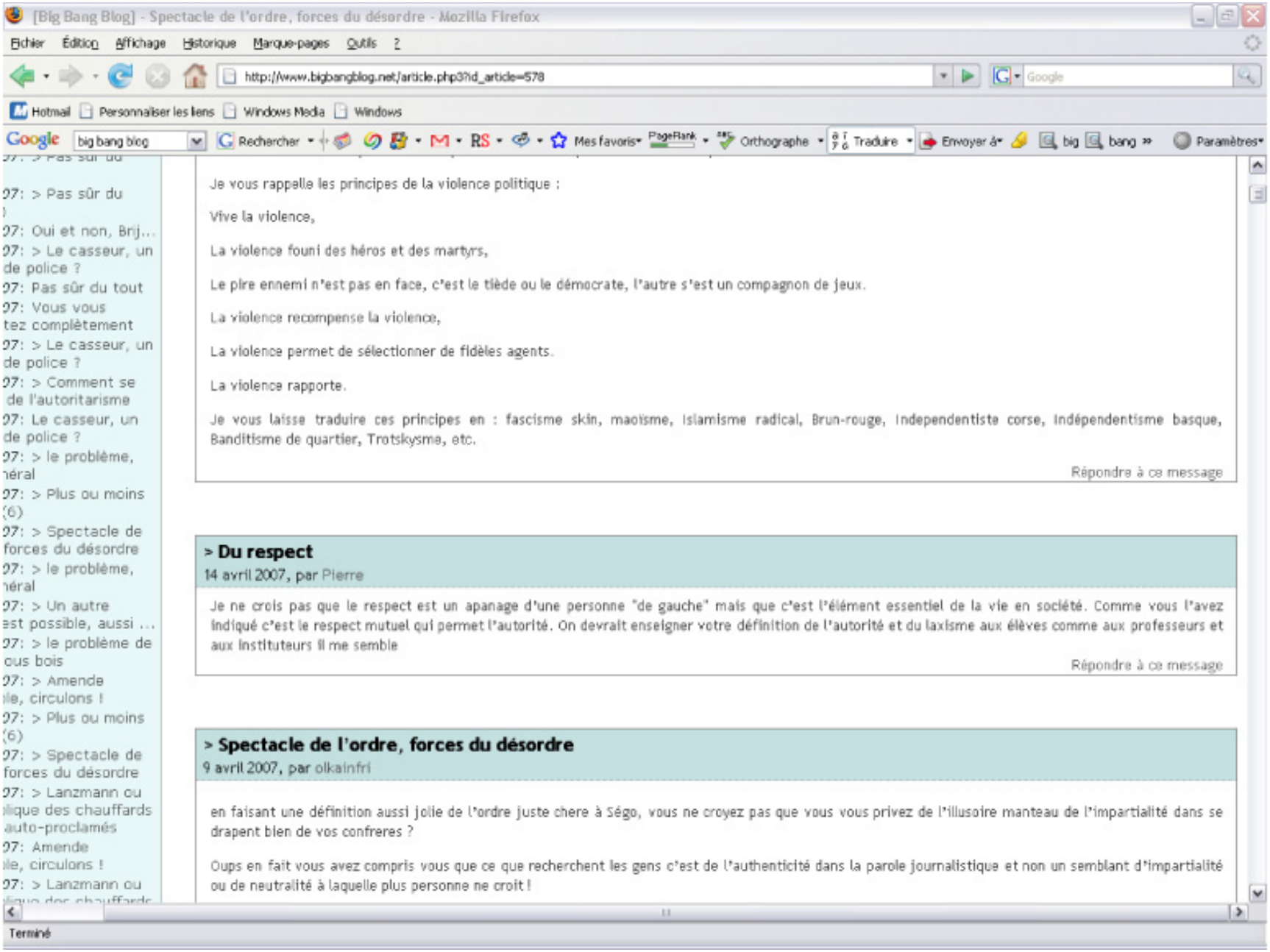

[Big Bang Blog] - En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou... - Microsoft Internet Explorer
Fichier Edition Affichage Favoris Outils ?
Précédente
Rechercher
Favoris
Adresse http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=542
Liens
Google
Settings
18 février: > Pas d'accord sur l'infantilisation
18 février: > Parce que :
18 février: > Infantile et a peine une poussiere
18 février: > Duhamel met le conditionnel à "voterais"
18 février: Qu'a-t-elle donc d'infantilisant, la dame en rouge ?
18 février: > Résumé de ASI de ce jour
18 février: N'ayez pas honte de votre vote, Daniel !
18 février: Pourquoi le nom de Guy Birenbaum n'est-il pas mentionné dans l'affaire Duhamel...
18 février: Journalistes en immersion !!!!
18 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: "Victimes du big bang", "il y en aura d'autres"
18 février: > En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
18 février: L'incohérence des sondages...
18 février: > En fait,
droit de se poser la question de l'instrumentalisation des blogs par le pouvoir et non l'inverse. Quant aux deux émissions dont vous dites qu'elles ont été pour vous parmi les plus instructives, là encore je souhaiterais émettre quelques réserves. Instructives pour qui ? Sur quoi ? Sur le professionnalisme et la déontologie des journalistes, pour moi sans aucun doute. Qu'ils soient confits en sarkozysme (Ridet etc) ou faussement rebelles quand il s'agit de hurler avec les loups comme c'est en ce moment d'usage avec SR, c'est bien ces interrogations que ces émissions ont fait naître chez moi. Et ASI qui envoie sa journaliste en sous-marin chez l'une et non chez l'autre, qui se fait donc décrypteur et partie ... tout celà m'a mise profondément mal à l'aise.
Répondre à ce message
> En fait, Duhamel ne votait pas vraiment Bayrou...
19 février 2007, par Moi
beuh, toujours pas d'habitus, de violence symbolique, de fast-thinkers ?
ben, les gars, vous êtes pas sympa.Je me tape toute la pensée de Bourdieu pour pouvoir faire l'intellectuel sur le BBB, et quand je suis à niveau, pfffft, à pu de Bourdieu.
Si c'est une blague que vous m'avez fait, je la trouve pas très marrante.
Répondre à ce message
> En fait, Duhamel... le zoom est-il dirigé vers le bon objectif ?
19 février 2007, par guillaume bertholon
Vous avez raison. Les électeurs n'ont ni besoin ni envie de savoir ce que votent les journalistes. Pour ma part, je ne lis même pas les éditoriaux des journaux, je trouve de plus en plus indécent le rôle de leader d'opinion autoproclamé joué par certains prédendument grands éditorialistes.
Je considère qu'il est par contre de leur devoir de nous éclairer sur les ralliements des élus envers les candidats. Des électeurs soutiennent un parti, ils pensent que sa ligne est cohérente, et voilà que des élus changent de camp ! J'aimerais une mise en lumière des choix antérieurs de Santini, qui puissent me faire comprendre comment il en vient à soutenir Sarkozy. C'est important pour cerner l'intérêt de voter Sarkozy lui-même. Mais cela demande plus de travail [chercher dans les archives...] que de s'exclamer sur les mésaventures d'un de vos confrères.
Tenez, par exemple. Dans un mois, je prends le pari, Jacques Chirac annoncera lui aussi son soutien à la candidature de François Bayrou. Combien, parmi vos confrères, prendront la peine de décortiquer la logique de ce choix au regard de son parcours antérieur ? Il y aura tant à
Internet

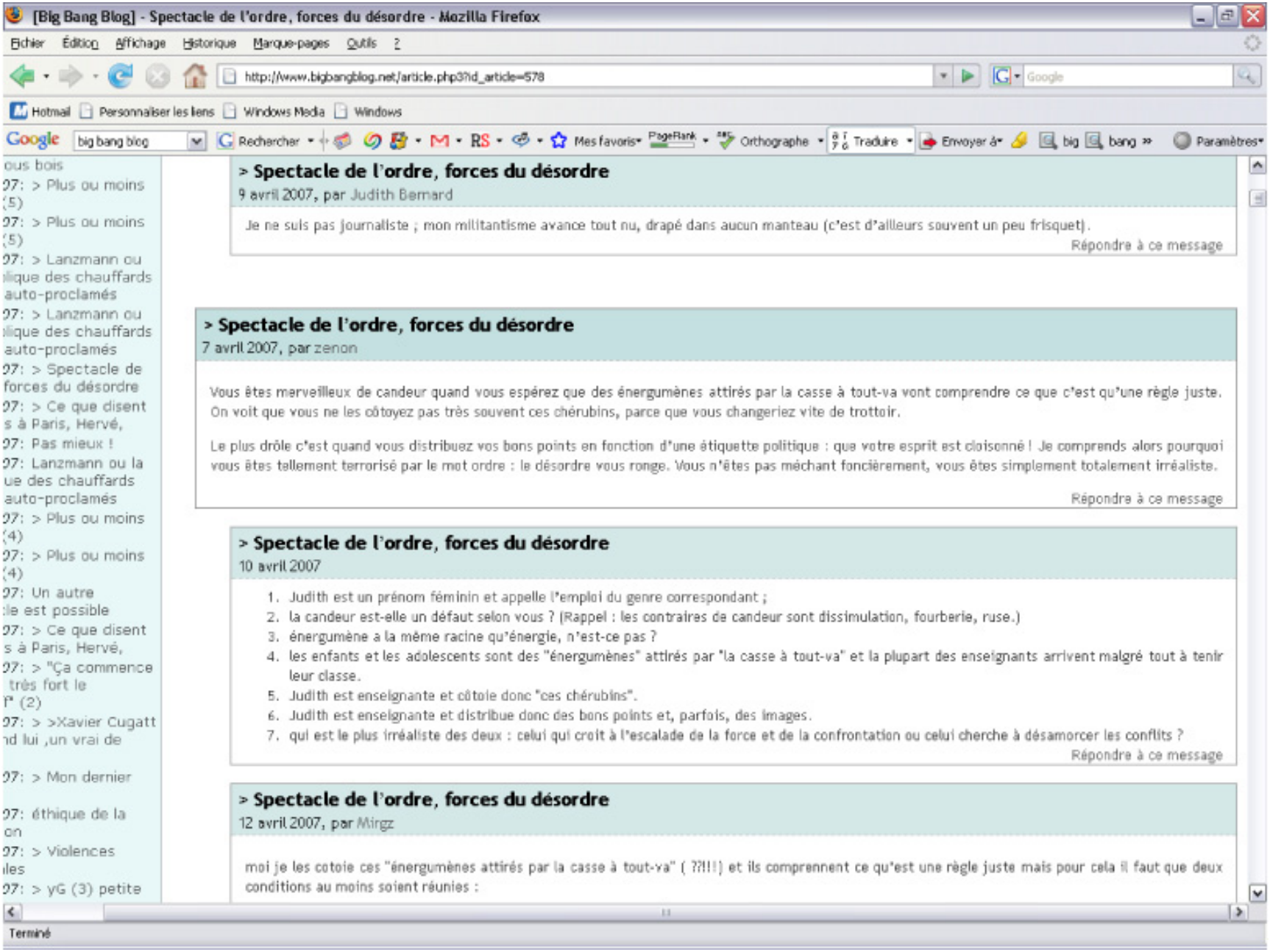

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
Rechercher ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 487
Octobre 2007: > Le clivage droite-gauche
Juin 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Mai 2007: Rituel de cohésion
Avril 2007: > Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
Avril 2007: > Le casseur, un officier de police ?
Avril 2007: > Du respect
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > tarte à la crème
Avril 2007: > Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
Spectacle de l'ordre, forces du désordre
De l'autoritarisme et de l'autorité
jeudi 29 mars 2007.
Voici donc que les affrontements entre « jeunes et forces de l'ordre » font leur entrée dans la campagne et l'occasion d'un petit moment de réflexion sur la question de l'autorité. On ne sera pas surpris que je voie dans les événements de la Gare du Nord une belle réussite de la politique sarkoziste - dans le sens où un acte manqué est la superbe réussite de tendances inavouables.
Manquée, sa politique sécuritaire l'est à l'évidence, puisqu'elle n'obtient pas ce qu'elle prétend viser : la sécurité. Elle est censée assurer la paix sociale, et voilà qu'à deux reprises sous son règne c'est son exact contraire - la guerre civile - qui se déploie en miniature. Mais c'est là la très belle réussite de sa tendance autoritaire, qui réclame pour s'épanouir un peu de bordel. Au vu de ses résultats concrets, il est tentant de conclure que l'ancien chef des forces de l'ordre a pour le désordre un faible probable, et qu'il est dans tous les cas son point faible.
C'est je crois souvent le cas chez l'autoritaire : qu'il soit ministre ou prof, l'autoritaire confond l'autorité avec l'autoritarisme. L'autoritaire dépense beaucoup d'énergie à agiter toutes sortes de chiffons, il sue en gueulantes et en menaces répressives, le plus souvent inefficaces - car l'autoritaire n'a pas d'autorité. L'autorité, au contraire, se reconnaît en général au peu de moyens qu'elle mobilise, parce qu'elle est faite de principes et non d'effets.
Le principe : avoir de l'autorité c'est rendre l'autorité respectable. Est respectable toute autorité qui respecte celui sur qui elle s'exerce. C'est tout à fait le contraire du laxisme, qui ne respecte personne et fait flipper tout le monde, et surtout le jeune paumé en quête de limite. Et c'est aussi le contraire de l'autoritarisme qui échauffe les esprits en provoquant constamment des rapports de force.
L'autorité n'est pas un rapport de forces, c'est un rapport contractuel : je te respecte, tu respectes ce que je représente. Faut-il redire que « racailles », « Karcher » et « débarrasser » sont des formes très violentes d'irrespect ? D'abord bien sûr parce qu'elles déshumanisent, en transformant ce qu'elles visent en matière ; y compris le terme racaille, qui vient de raclure - qu'on ne me réponde pas que la racaille ou la Kaïra est une expression employée avec humour ou fierté par ceux-là même qu'elle dénonce : ce qui compte ici c'est le verbe « débarrasser », qui signifie à la fois l'éviction du champ social et de celui de la dignité humaine, puisqu'on s'y persuade qu'il faut pour la délinquance des « débarras », comme pour les déchets et les encombrants - et pourquoi pas la peine de mort, qui est bien la plus sûre manière de se « débarrasser » de quelqu'un ?
La plupart des jeunes impliqués dans les affrontements dont il est ici question ont très bien senti cela, ils ne s'en sont jamais remis et c'est pourquoi ils remettent le couvert du tapage et du saccage à la première occasion. Ils s'en prennent
Judith Bernard
Du frais !
La haine du travail
De la servitude volontaire
Des "otages" "empêchés" travailler
Bande annonce
La passante aux cent sou
Forum Libé de Grenoble
Rentrée pour de bon
Terminé

ANNEXE 21

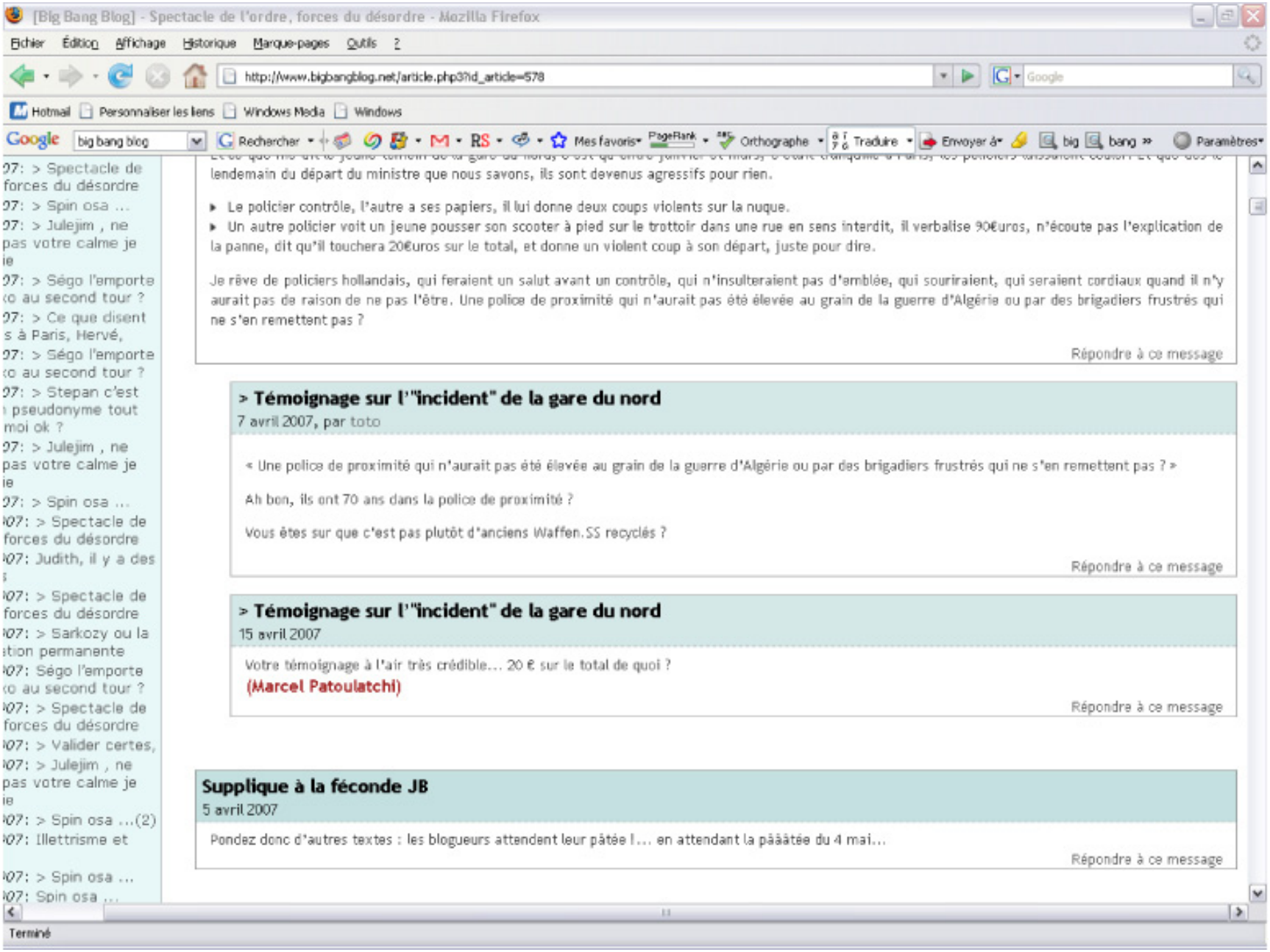

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
nord
Avril 2007: Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
Avril 2007: > Sarko/ Onfray
Avril 2007: > Nuance ou expérience ?
Avril 2007: > Nuance ou expérience ?
Avril 2007: > Le casseur, un officier de police ?
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Le casseur, un officier de police ?
Avril 2007: Avec Sarko, c'est comme avec l'heure
Avril 2007: Attali parle sur l'anxiogène
Avril 2007: Nuance ou expérience ?
Avril 2007: > Humblement ? Vraiment ? (2)
Avril 2007: > Sarko/ Onfray
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: > Humblement ? Vraiment ?
Avril 2007: > Humblement ? Vraiment ?
Avril 2007: Supplique à la féconde JB
Avril 2007: > Je vous rappellerai humblement
Avril 2007: > Je vous rappellerai humblement
Avril 2007: > Spectacle de l'ordre, forces du désordre
Avril 2007: A lire absolument
Avril 2007: Humblement ?
jamais remis et c'est pourquoi ils remettent le couvert du tapage et du saccage à la première occasion. Ils s'en prennent aux forces de l'ordre qui sont la métonymie de Sarkozy, répondant à l'amalgame par l'amalgame, à l'injustice par l'injustice, à la violence rhétorique par la violence physique.
A cette analyse de la rhétorique sarkoziste il est souvent répondu qu'il faut appeler un chat un chat, un voyou un voyou, un délinquant un délinquant. En effet. C'est déjà mieux en tout cas que de les appeler « racailles » et de vouloir s'en « débarrasser », et je ne sache pas que les émeutes de 2005 ni leurs avatars plus récents ont été déclenchés par l'emploi du mot « délinquant ». Car le mot délinquant n'est pas une insulte : il qualifie celui qui passe à l'acte délictueux, il renvoie donc à un acte et c'est lui qu'il sanctionne, non l'identité de la personne elle-même. En cela il relève d'un ordre juste qui qualifie des actes et non des personnes.
Le détenteur de l'autorité quand il sanctionne ne dit pas : je te punis parce que tu es une merde (une racaille, un voyou). Il dit : je te punis parce que tu as mal agi. C'est temporaire, tu peux t'amender, et je compte bien que tu le feras à l'avenir puisque justement tu N'ES PAS une merde (une racaille, un voyou), tu n'es pas condamné dans une essence définitive. Mon autorité sanctionne ton acte, pas ta personne, intacte dans sa dignité, et donc susceptible de réintégrer le droit chemin que je te propose, et dont je t'estime digne.
Ça marche comme ça dans la plupart des salles de classe, et ça devrait marcher comme ça dans les couloirs de métro. Les « forces de l'ordre » devraient être exemplaires en matière de respect, en toutes circonstances, même et surtout dans l'exercice de la sanction. Mais probablement elles n'ont plus la force de l'être. Et même si l'autre jour Gare du Nord elles le furent, exemplaires (car il n'est pas prouvé encore qu'elles aient d'abord manqué de respect), elles sont entachées d'une réputation acquise au fil des ans sous l'impulsion de leur tutelle : parce qu'elles sont les pions de l'autoritarisme insensé de celui qui fut leur ministre, qui se sert de leurs nerfs et de leur fierté pour jouer à la guerre et donner le spectacle d'un ordre dont personne n'est dupe.
Le spectacle de l'ordre : allez-y faites du chiffre leur dit-il, et les forces d'en faire, du chiffre : trois putes sur le trottoir ramassées font trois affaires élucidées, chouette (Et le proxénétisme ? Eradiqué ? Aux dernières nouvelles, tandis que les putes se gèlent dans les bois où ne viennent plus les emmerder que de agresseurs forts contents de la loi contre le racolage passif, le proxénétisme se porte pas mal, merci). Faites du chiffre on vous dit, le taux d'élucidation n'est pas bon, et les forces d'en faire : trois interpellations de fumeurs de shit dans le hall de l'immeuble font encore trois affaires élucidées (et les trafics de drogue, éradiqués ? pas forcément : une planque de quinze jours en bas de la cité pour essayer de démonter le réseau, c'est un peu long et pas garanti, en termes de résultats chiffrés). Faites du chiffre on vous dit, et les forces de l'ordre d'interpeller à tout va, contrôles d'identité, petites humiliations quotidiennes et encore et toujours : atteintes à la dignité des personnes, tandis que prospère le vrai désordre, celui du non-respect de la règle.
On m'a demandé dans d'autres pages c'est quoi, être de gauche. Je crois que ça commence par là : ça commence toujours par « Je te respecte ». C'est bien plus qu'une petite politesse formelle : c'est la base du contrat (oserais-je dire du pacte ?). C'est ce qui fonde la valeur de la règle au nom de laquelle je sanctionne. Car bien sûr je sanctionne : avoir de l'autorité, c'est faire acte d'autorité à chaque fois qu'il y a transgression de la règle. Il est donc parfaitement normal de sanctionner le
Terminé

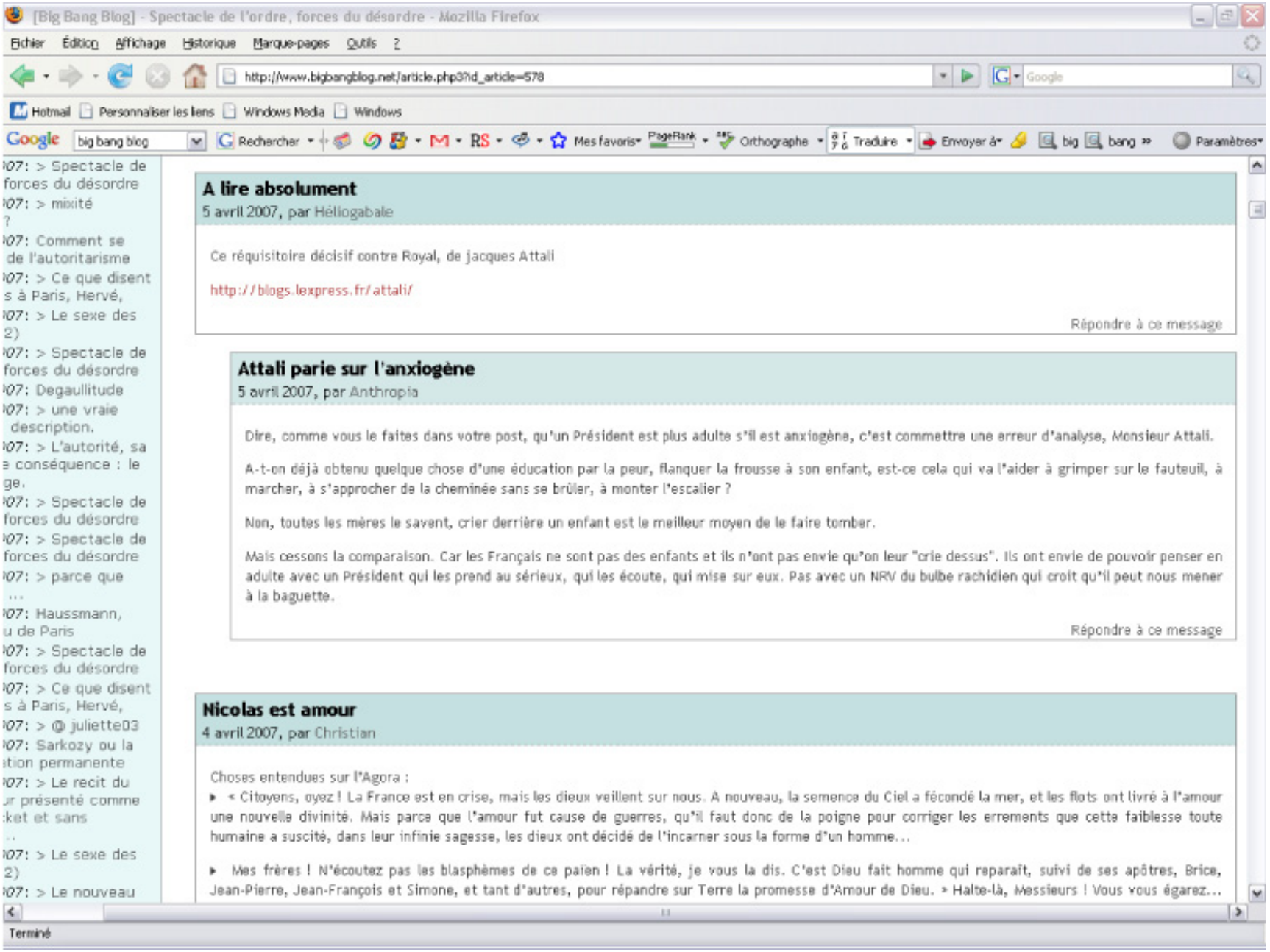

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
forces du désordre
07: A lire absolument
07: Humblement ?
07: Tous les
ts font du marketing
07: > Sarko/ Onfray
07: Ben justement
07: > Je vous
rai humblement
07: Je vous
rai humblement
07: ça va pas être
07: > Le casseur, un
de police ?
07: Nicolas est
07: > Sarko/ Onfray
07: ça fait du bien
07: Sarko/ Onfray
07: > ... "...il est
lui-ci" ... à condition
liorer !
07: > bayrou (et
) par onfray
07: Elu, un job "bien"
07: ... "mais il est
lui-ci"
07: > Le casseur, un
de police ?
07: > Plus ou moins
(?)
07: > Oui et non,
07: > Pas sûr du
C'est ce qui fonde la valeur de la règle au nom de laquelle je sanctionne. Car bien sûr je sanctionne : avoir de l'autorité, c'est faire acte d'autorité à chaque fois qu'il y a transgression de la règle. Il est donc parfaitement normal de sanctionner le tricheur ou le voyageur sans billet. Mais le sanctionneur ne doit jamais être lui-même transgresseur de la règle, sauf à rendre fou celui qu'il sanctionne, fou d'angoisse ou de colère comme un enfant qui découvrirait que l'adulte, qui lui a dit de dire la vérité, lui ment.
L'ordre juste ça veut dire exactement ça : commençons par être justes, car c'est le commencement de l'ordre. Respectons celui à qui nous demandons le respect de la règle, afin de la lui rendre respectable. Et ne nous contentons jamais du spectacle de l'ordre, qui mentant à tous, méprise chacun.
Répondre à cet article
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
17 juin 2007, par Pangolin
Comme d'habitude. Rigoureux. Convaincant.
Judith est le Platon de la blogosphere.
Mais pourquoi ne puis-je jamais lire "de quoi Sarkozy a-t-il peur ?", qui apparait toujours comme deux articles de typographies differentes, en superposition ?
Serait-ce l'effet d'une censure ?
Répondre à ce message
Rituel de cohésion
11 mai 2007, par Jean19
Tous ce qui est groupe violent utilise la bagarre avec les forces de l'ordre comme rituel de cohésion. Cela vaut mieux que de se battre entre eux, car les forces de l'odre n'ont que des matraques en caoutchouc pas des manches de pioche ou des battes de base-ball.
Terminé

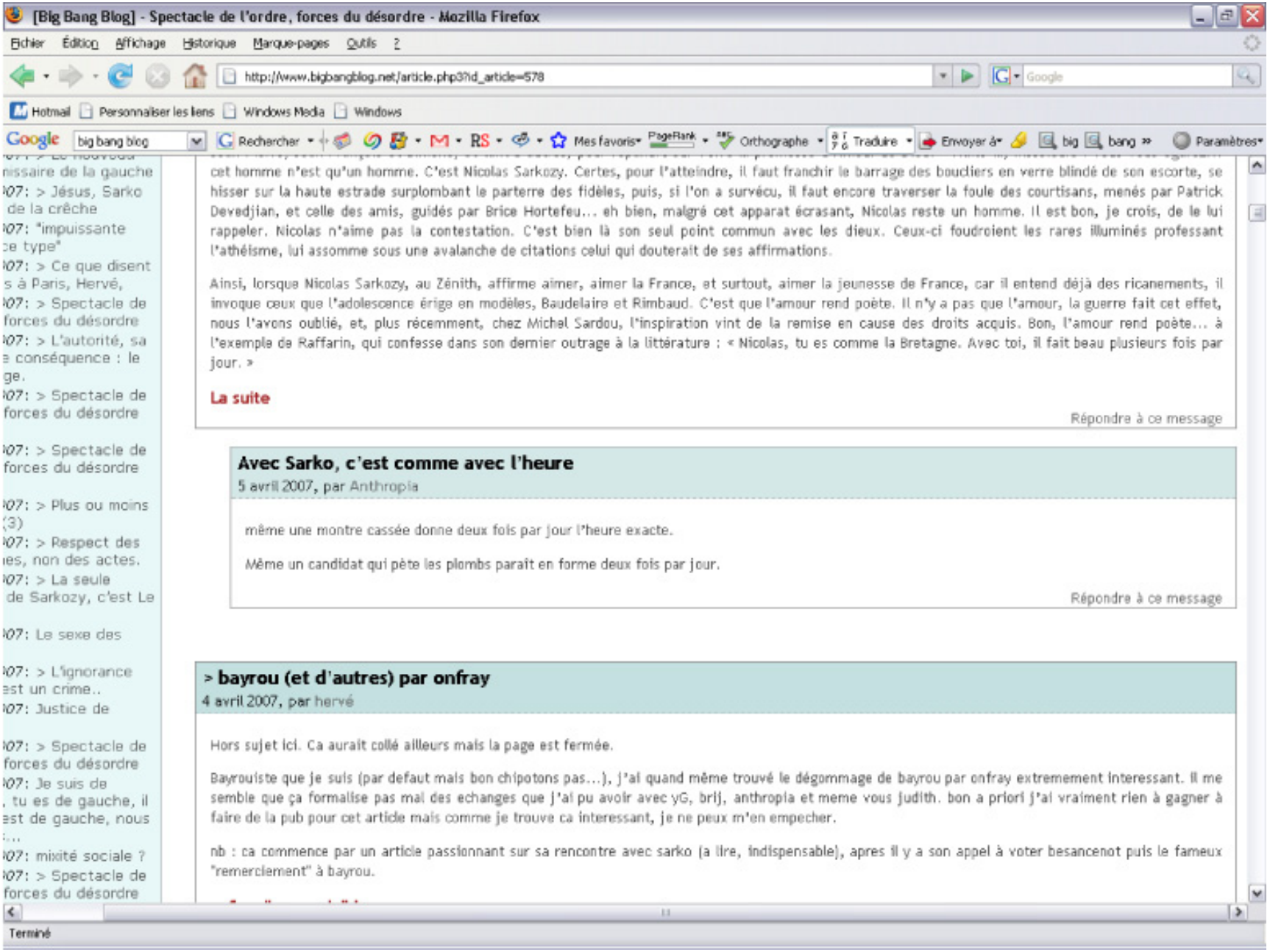

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
07: > Pas sûr du
07: Oui et non, Brj...
07: > Le casseur, un de police ?
07: Pas sûr du tout
07: Vous vous tez complètement
07: > Le casseur, un de police ?
07: > Comment se de l'autoritarisme
07: Le casseur, un de police ?
07: > le problème, néral
07: > Plus ou moins (6)
07: > Spectacle de forces du désordre
07: > le problème, néral
07: > Un autre est possible, aussi ...
07: > le problème de ous bois
07: > Amende le, circulons !
07: > Plus ou moins (6)
07: > Spectacle de forces du désordre
07: > Lanzmann ou lique des chauffards auto-proclamés
07: Amende le, circulons !
07: > Lanzmann ou
Je vous rappelle les principes de la violence politique :
Vive la violence,
La violence founi des héros et des martyrs,
Le pire ennemi n'est pas en face, c'est le tiède ou le démocrate, l'autre s'est un compagnon de jeux.
La violence recompense la violence,
La violence permet de sélectionner de fidèles agents.
La violence rapporte.
Je vous laisse traduire ces principes en : fascisme skin, maoisme, islamisme radical, Brun-rouge, Independentiste corse, Indépendentisme basque, Banditisme de quartier, Trotskysme, etc.
Répondre à ce message
> Du respect
14 avril 2007, par Pierre
Je ne crois pas que le respect est un apanage d'une personne "de gauche" mais que c'est l'élément essentiel de la vie en société. Comme vous l'avez indiqué c'est le respect mutuel qui permet l'autorité. On devrait enseigner votre définition de l'autorité et du laxisme aux élèves comme aux professeurs et aux instituteurs il me semble
Répondre à ce message
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
9 avril 2007, par olkainfri
en faisant une définition aussi jolie de l'ordre juste chere à Ségo, vous ne croyez pas que vous vous privez de l'illusoire manteau de l'impartialité dans se drapent bien de vos confreres ?
Oups en fait vous avez compris vous que ce que recherchent les gens c'est de l'authenticité dans la parole journalistique et non un semblant d'impartialité ou de neutralité à laquelle plus personne ne croit !
Terminé

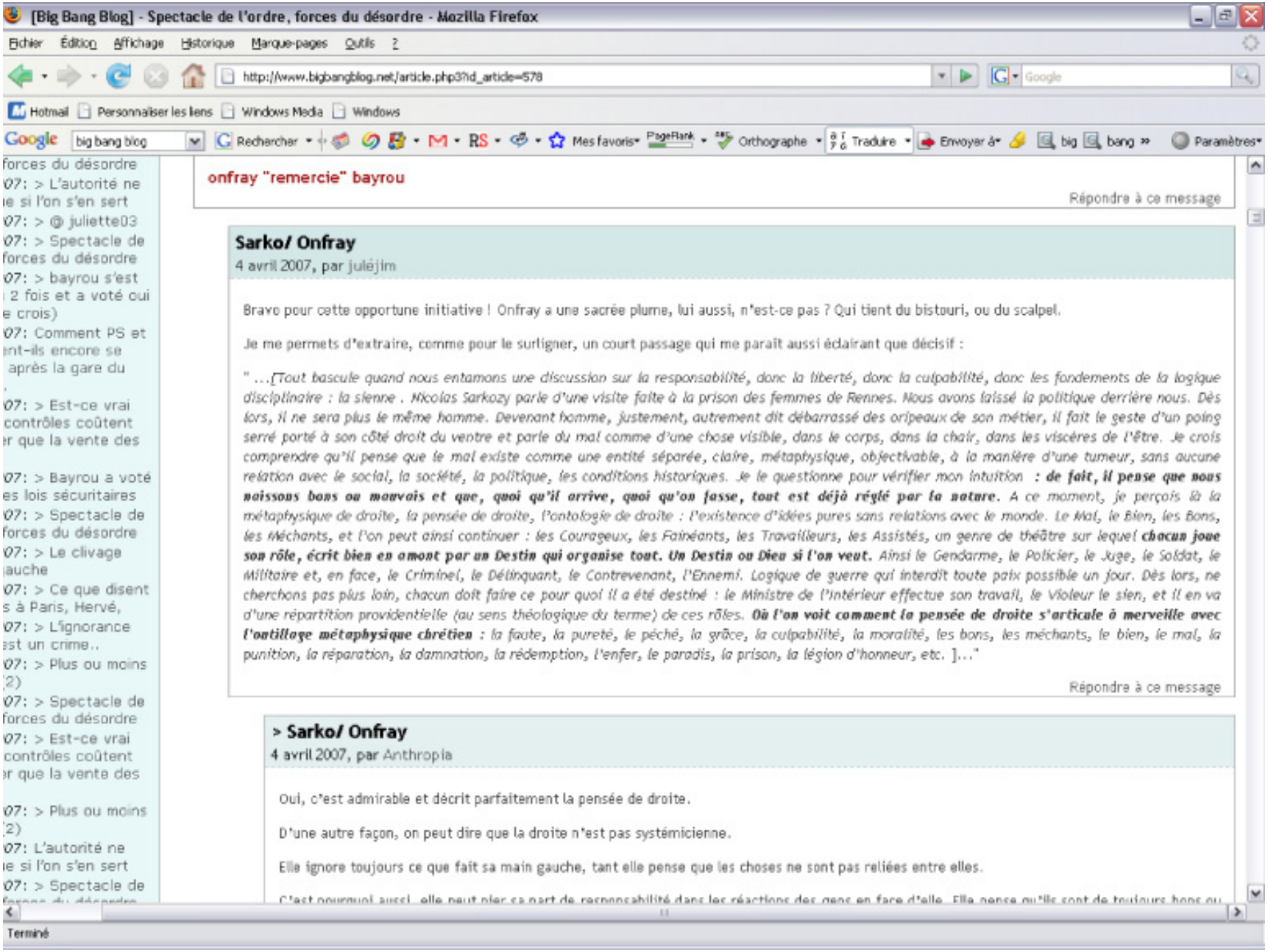

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
ous bois
07: > Plus ou moins
(5)
07: > Plus ou moins
(5)
07: > Lanzmann ou
lique des chauffards
auto-proclamés
07: > Lanzmann ou
lique des chauffards
auto-proclamés
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Ce que disent
s à Paris, Hervé,
07: Pas mieux !
07: Lanzmann ou la
ue des chauffards
auto-proclamés
07: > Plus ou moins
(4)
07: > Plus ou moins
(4)
07: Un autre
:le est possible
07: > Ce que disent
s à Paris, Hervé,
07: > "Ça commence
très fort le
f" (2)
07: > >Xavier Cugatt
nd lui ,un vrai de
07: > Mon dernier
07: éthique de la
on
07: > Violences
iles
07: > yG (3) petite
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
9 avril 2007, par Judith Bernard
Je ne suis pas journaliste ; mon militantisme avance tout nu, drapé dans aucun manteau (c'est d'ailleurs souvent un peu frisquet).
Répondre à ce message
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
7 avril 2007, par zenon
Vous êtes merveilleux de candeur quand vous espérez que des énergumènes attirés par la casse à tout-va vont comprendre ce que c'est qu'une règle juste. On voit que vous ne les côtoyez pas très souvent ces chérubins, parce que vous changeriez vite de trottoir.
Le plus drôle c'est quand vous distribuez vos bons points en fonction d'une étiquette politique : que votre esprit est cloisonné ! Je comprends alors pourquoi vous êtes tellement terrorisé par le mot ordre : le désordre vous ronge. Vous n'êtes pas méchant foncièrement, vous êtes simplement totalement irréaliste.
Répondre à ce message
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
10 avril 2007
1. Judith est un prénom féminin et appelle l'emploi du genre correspondant ;
2. la candeur est-elle un défaut selon vous ? (Rappel : les contraires de candeur sont dissimulation, fourberie, ruse.)
3. énergumène a la même racine qu'énergie, n'est-ce pas ?
4. les enfants et les adolescents sont des "énergumènes" attirés par "la casse à tout-va" et la plupart des enseignants arrivent malgré tout à tenir leur classe.
5. Judith est enseignante et côtoie donc "ces chérubins".
6. Judith est enseignante et distribue donc des bons points et, parfois, des images.
7. qui est le plus irréaliste des deux : celui qui croit à l'escalade de la force et de la confrontation ou celui cherche à désamorcer les conflits ?
Répondre à ce message
> Spectacle de l'ordre, forces du désordre
12 avril 2007, par Mirgz
moi je les cotoie ces "énergumènes attirés par la casse à tout-va" (??!!!) et ils comprennent ce qu'est une règle juste mais pour cela il faut que deux conditions au moins soient réunies :
Terminé

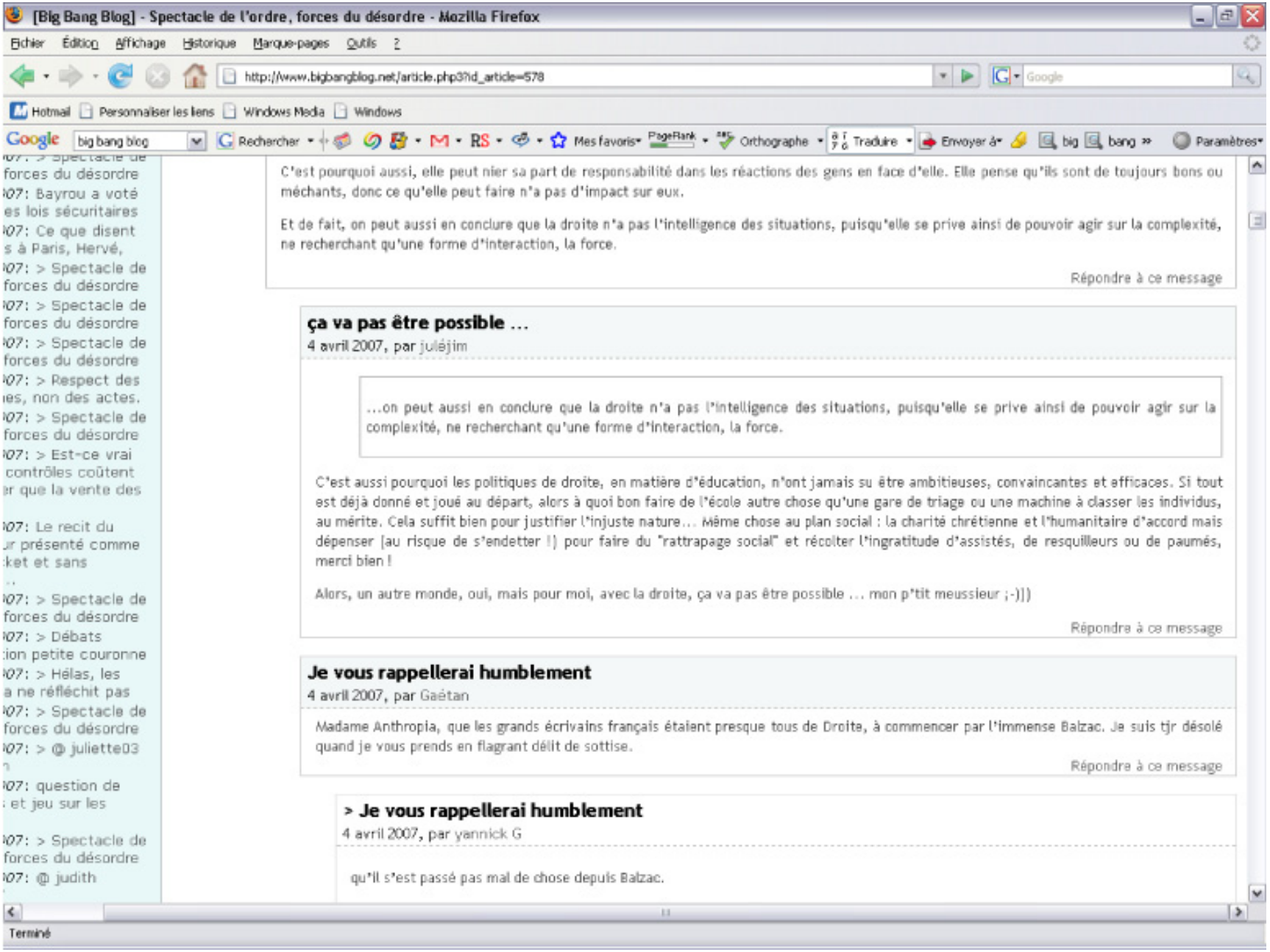

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
07: > Spectacle de forces du désordre
07: > "Ça commence très fort le
07: > Spectacle de forces du désordre
07: > Julejim , ne pas votre calme je
07: > "impuissante
07: > Plus ou moins (3)
07: > Degaullitude
07: >Xavier Cugatt
07: > Fanfan et
07: > Judith, il y a udos,il n'y a pas de
07: > SRoyale-Navy tue, et vous le sacez
07: "Ça commence à rès fort le Poliakoff"
07: poison d'avril ?
07: > Julejim , ne pas votre calme je
07: > mixité sociale ?
07: > Il ne suffit pas ubler d'un pseudo
07: > Ségo l'emporte o au second tour
07: > Spectacle de
1- il faut que la règle soit effectivement "juste". ça parait couillon dit comme ça, mais en y regardant de plus près on se rend compte qu'un bon paquet de "règles" sont difficiles à justifier autrement que par la force de l'habitude, et que ça nous semble évident qu'elles sont justes mais quand on doit expliquer pourquoi on doit les appliquer, ça coince...j'en arrive donc à la deuxième condition :
2- il faut prendre le temps d'expliquer, d'entendre, ce qui suppose de pouvoir se remettre en question...parce que quand on explique on met le sujet sur la table et on doit accepter que notre interlocuteur se l'approprie et pose des questions auxquelles il faudra répondre...
effectivement ça prend du temps et de l'énergie tout ça !!..j'ai travaillé avec un service jeunesse qui a mis 3 ans pour instaurer un lien de confiance avec les jeunes : confiance dans la structure, confiance dans l'équipe et peut-être au delà dans les adultes. mais ça s'est fait dans la douleur, avec des crises, des révoltes, des "retours en arrière" parce que certains jeunes sont tellement habitués à ne pas avoir de place, à ne pas être acceptés et considérés pour ce qu'ils sont, qu'ils mettent du temps avant de croire qu'un adulte peut les respecter, leur donner une place...et ça a fonctionné grâce à l'obstination de l'équipe à expliquer, à accueillir, à valoriser chacun, à condamner fermement les actes violents et à ne pas condamner les personnes...beaucoup de jeunes semblent maintenant avoir commencé à construire une image positive d'eux-mêmes...mais d'autres ne (se ??) feront plus jamais confiance...et pour ceux-là c'est tellement plus pratique de se dire que ce sont les gènes !! ces bons vieux gènes !!! ils sobnt comme ça ! on y peut rien !!...ça évite à la société, la communauté, les adultes, nous, en fait de se sentir responsables, de se remettre en question...PUISQUE C'EST LES GENES ON VOUS DIT !!!...ça permet de faire des p'tites cases, mettre chacun à sa place : le gentil d'un côté, le méchant de l'autre...c'est réaliste ça ???...oui, mais regardons les choses en face c'est tellement rassurant !!!... en tout cas merci Judith pour ce texte brillamment argumenté et étayé, ça fait du bien... Je trouve d'ailleurs que les réponses des internautes sont un peu courtes de ce point de vue.
Répondre à ce message
Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
6 avril 2007, par Anthropia
Il est petit, il est passé deux trois fois au commissariat, dans sa première jeunesse, car il est encore tout jeune.
Il a sa carte imagin'R sur lui. Mais les policiers la lui demandent. Alors il répond que c'est à la RATP qu'il la doit. Aux policiers il montrera ses papiers.
Un coup de poing au petit par un policier, il se retrouve à terre. sa carte imagin'R sort de sa poche.
Puis les témoins s'en mêlent, les choses s'enveniment, puis des jeunes s'en donnent à qui mieux-mieux et même des pin-up, des élégantes, des filles à talons, qui se mettent à lancer des projectiles, férocément, des filles contre les policiers.
Plus personne n'accepte ça, que les policiers dérapent. Plus personne ne veut rester les bras croisés, quand sans raison valable, le contrôle provoque la violence et la passage à l'acte. C'était la même chose rue Rampal.
Et ce que me dit le jeune témoin de la gare du nord, c'est qu'entre janvier et mars, c'était tranquille à Paris, les policiers laissaient couler. Et que dès le
Terminé

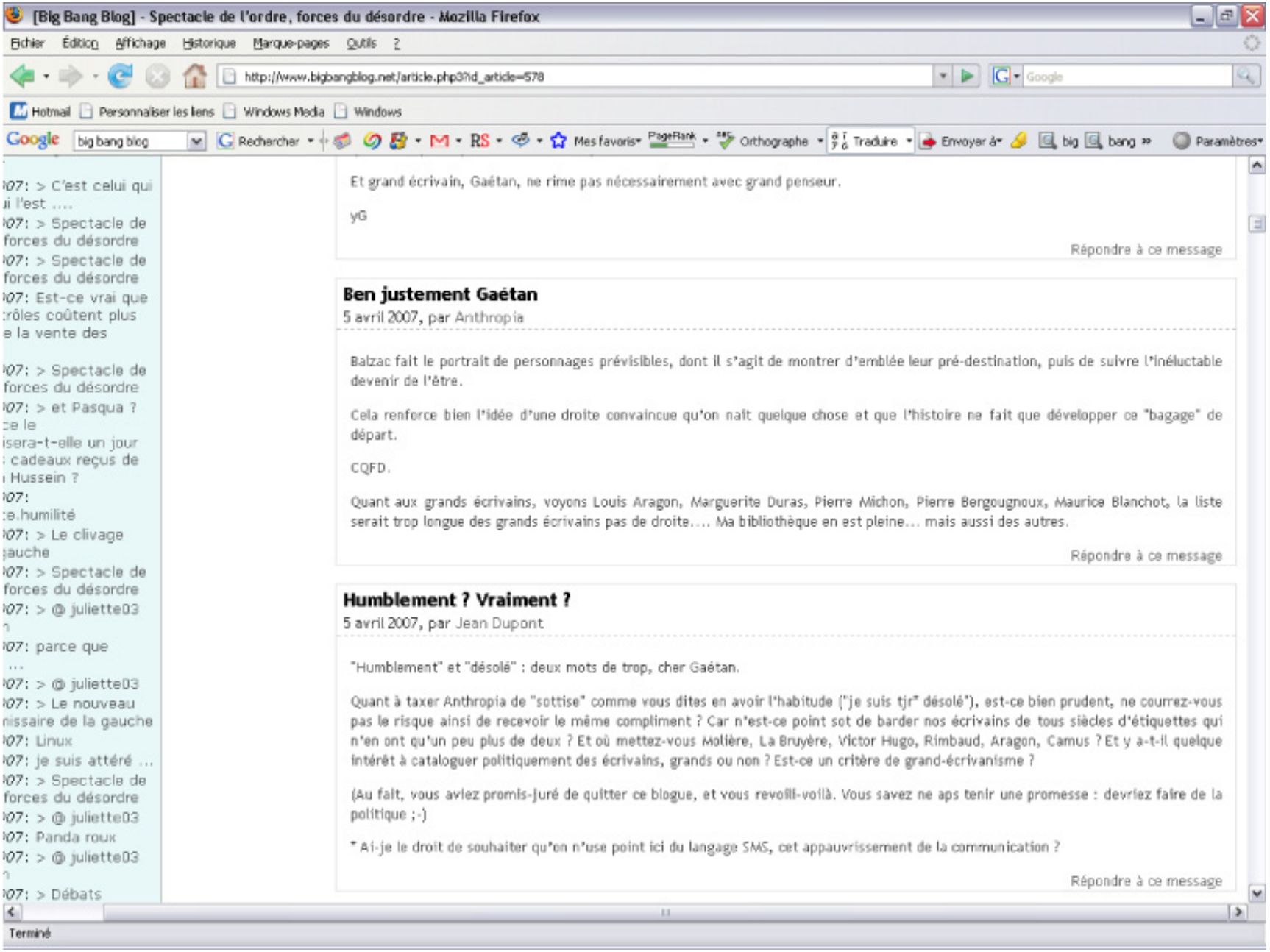

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
lendemain du départ du ministre que nous savons, ils sont devenus agressifs pour rien.
Le policier contrôle, l'autre a ses papiers, il lui donne deux coups violents sur la nuque.
Un autre policier voit un jeune pousser son scooter à pied sur le trottoir dans une rue en sens interdit, il verbalise 90€uros, n'écoute pas l'explication de la panne, dit qu'il touchera 20€uros sur le total, et donne un violent coup à son départ, juste pour dire.
Je rêve de policiers hollandais, qui feraient un salut avant un contrôle, qui n'insulteraient pas d'emblée, qui souriraient, qui seraient cordiaux quand il n'y aurait pas de raison de ne pas l'être. Une police de proximité qui n'aurait pas été élevée au grain de la guerre d'Algérie ou par des brigadiers frustrés qui ne s'en remettent pas ?
Répondre à ce message
> Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
7 avril 2007, par toto
« Une police de proximité qui n'aurait pas été élevée au grain de la guerre d'Algérie ou par des brigadiers frustrés qui ne s'en remettent pas ? »
Ah bon, ils ont 70 ans dans la police de proximité ?
Vous êtes sur que c'est pas plutôt d'anciens Waffen.SS recyclés ?
Répondre à ce message
> Témoignage sur l'"incident" de la gare du nord
15 avril 2007
Votre témoignage à l'air très crédible... 20 € sur le total de quoi ?
(Marcel Patoulatchi)
Répondre à ce message
Supplique à la féconde JB
5 avril 2007
Pondez donc d'autres textes : les blogueurs attendent leur pâtée !... en attendant la pââtée du 4 mai...
Répondre à ce message
Terminé

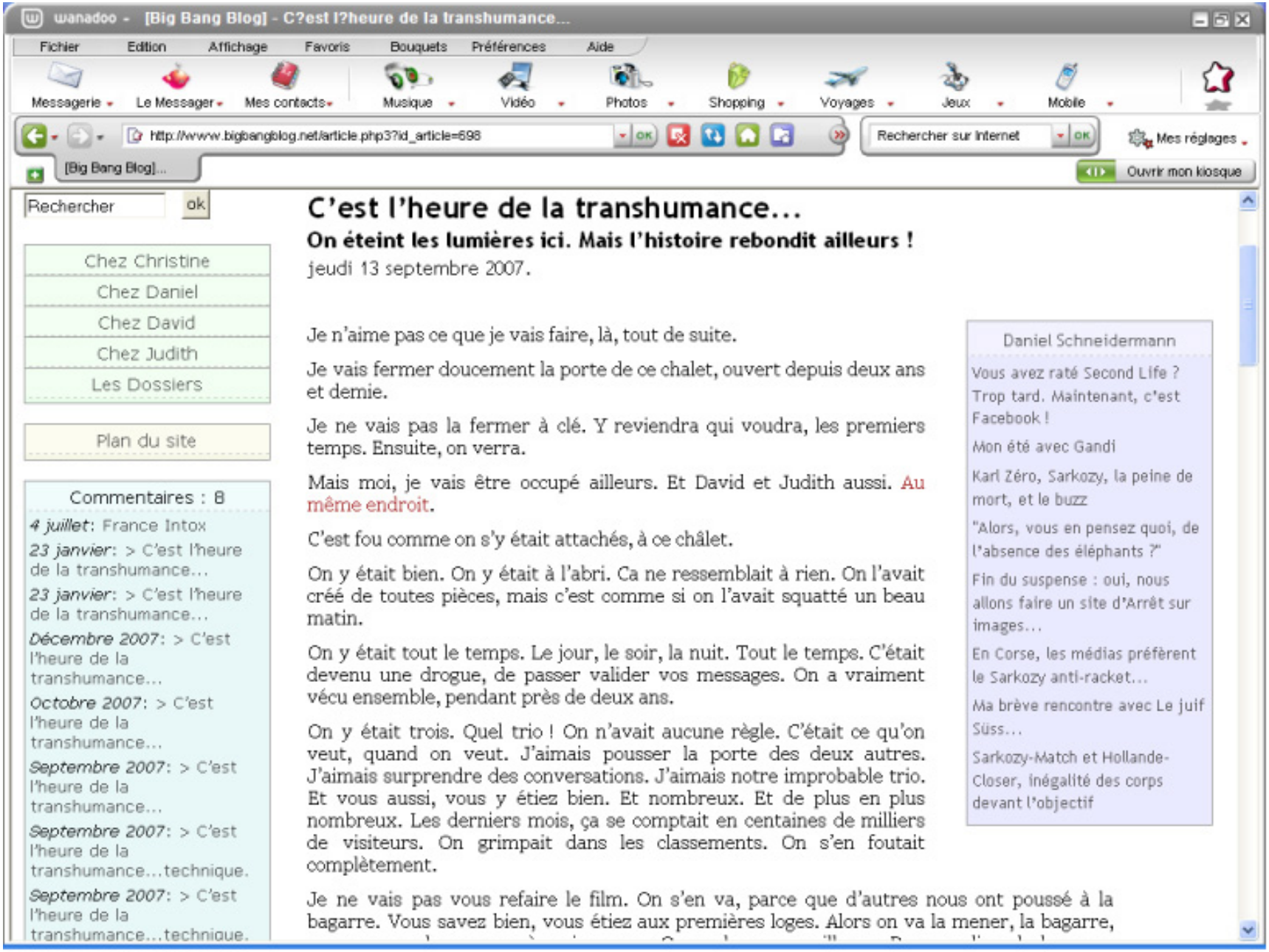

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
A lire absolument
5 avril 2007, par Héliogabale
Ce réquisitoire décisif contre Royal, de jacques Attali
http://blogs.lexpress.fr/attali/
Répondre à ce message
Attali parie sur l'anxiogène
5 avril 2007, par Anthropia
Dire, comme vous le faites dans votre post, qu'un Président est plus adulte s'il est anxiogène, c'est commettre une erreur d'analyse, Monsieur Attali.
A-t-on déjà obtenu quelque chose d'une éducation par la peur, flanquer la frousse à son enfant, est-ce cela qui va l'aider à grimper sur le fauteuil, à marcher, à s'approcher de la cheminée sans se brûler, à monter l'escalier ?
Non, toutes les mères le savent, crier derrière un enfant est le meilleur moyen de le faire tomber.
Mais cessons la comparaison. Car les Français ne sont pas des enfants et ils n'ont pas envie qu'on leur "crie dessus". Ils ont envie de pouvoir penser en adulte avec un Président qui les prend au sérieux, qui les écoute, qui mise sur eux. Pas avec un NRV du bulbe rachidien qui croit qu'il peut nous mener à la baguette.
Répondre à ce message
Nicolas est amour
4 avril 2007, par Christian
Choses entendues sur l'Agora :
« Citoyens, oyez ! La France est en crise, mais les dieux veillent sur nous. A nouveau, la semence du Ciel a fécondé la mer, et les flots ont livré à l'amour une nouvelle divinité. Mais parce que l'amour fut cause de guerres, qu'il faut donc de la poigne pour corriger les errements que cette faiblesse toute humaine a suscité, dans leur infinie sagesse, les dieux ont décidé de l'incarner sous la forme d'un homme…
Mes frères ! N'écoutez pas les blasphèmes de ce païen ! La vérité, je vous la dis. C'est Dieu fait homme qui reparaît, suivi de ses apôtres, Brice, Jean-Pierre, Jean-François et Simone, et tant d'autres, pour répandre sur Terre la promesse d'Amour de Dieu. » Halte-là, Messieurs ! Vous vous égarez…
Terminé


[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
cet homme n'est qu'un homme. C'est Nicolas Sarkozy. Certes, pour l'atteindre, il faut franchir le barrage des boucliers en verre blindé de son escorte, se hisser sur la haute estrade surplombant le parterre des fidèles, puis, si l'on a survécu, il faut encore traverser la foule des courtisans, menés par Patrick Devedjian, et celle des amis, guidés par Brice Hortefeu... eh bien, malgré cet apparat écrasant, Nicolas reste un homme. Il est bon, je crois, de le lui rappeler. Nicolas n'aime pas la contestation. C'est bien là son seul point commun avec les dieux. Ceux-ci foudroient les rares illuminés professant l'athéisme, lui assomme sous une avalanche de citations celui qui douterait de ses affirmations.
Ainsi, lorsque Nicolas Sarkozy, au Zénith, affirme aimer, aimer la France, et surtout, aimer la jeunesse de France, car il entend déjà des ricanements, il invoque ceux que l'adolescence érige en modèles, Baudelaire et Rimbaud. C'est que l'amour rend poète. Il n'y a pas que l'amour, la guerre fait cet effet, nous l'avons oublié, et, plus récemment, chez Michel Sardou, l'inspiration vint de la remise en cause des droits acquis. Bon, l'amour rend poète... à l'exemple de Raffarin, qui confesse dans son dernier outrage à la littérature : « Nicolas, tu es comme la Bretagne. Avec toi, il fait beau plusieurs fois par jour. »
La suite
Répondre à ce message
Avec Sarko, c'est comme avec l'heure
5 avril 2007, par Anthropia
même une montre cassée donne deux fois par jour l'heure exacte.
Même un candidat qui pète les plombs paraît en forme deux fois par jour.
Répondre à ce message
> bayrou (et d'autres) par onfray
4 avril 2007, par hervé
Hors sujet ici. Ca aurait collé ailleurs mais la page est fermée.
Bayrouiste que je suis (par defaut mais bon chipotons pas...), j'ai quand même trouvé le dégommage de bayrou par onfray extremement interessant. Il me semble que ça formalise pas mal des echanges que j'ai pu avoir avec yG, brij, anthropia et meme vous judith. bon a priori j'ai vraiment rien à gagner à faire de la pub pour cet article mais comme je trouve ca interessant, je ne peux m'en empecher.
nb : ca commence par un article passionnant sur sa rencontre avec sarko (a lire, indispensable), apres il y a son appel à voter besancenot puis le fameux "remerciement" à bayrou.
Terminé

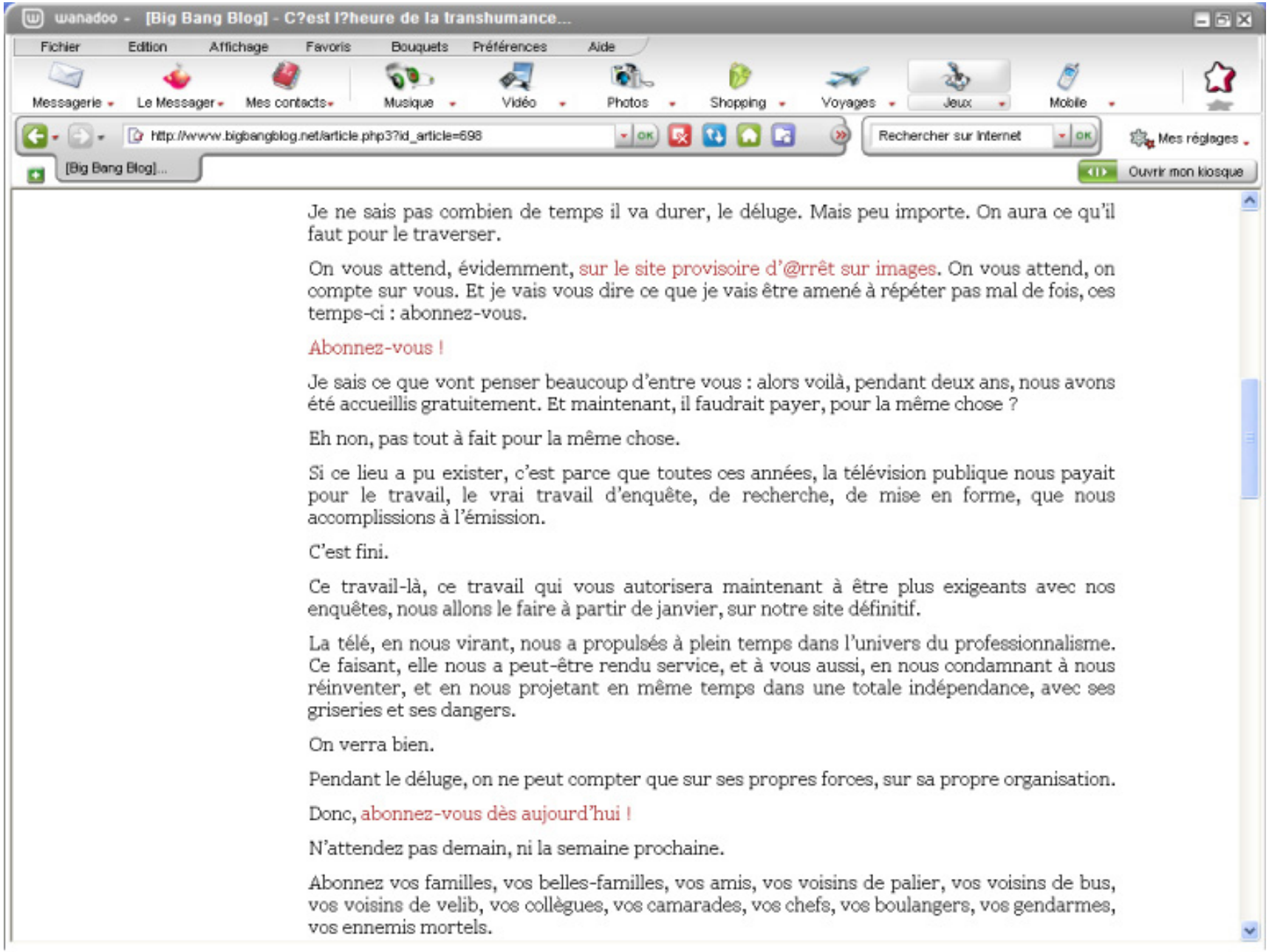

[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
onfray "remercie" bayrou
Répondre à ce message
Sarko/ Onfray
4 avril 2007, par juléjim
Bravo pour cette opportune initiative ! Onfray a une sacrée plume, lui aussi, n'est-ce pas ? Qui tient du bistouri, ou du scalpel.
Je me permets d'extraire, comme pour le surligner, un court passage qui me paraît aussi éclairant que décisif :
" ...[Tout bascule quand nous entamons une discussion sur la responsabilité, donc la liberté, donc la culpabilité, donc les fondements de la logique disciplinaire : la sienne . Nicolas Sarkozy parle d'une visite faite à la prison des femmes de Rennes. Nous avons laissé la politique derrière nous. Dès lors, il ne sera plus le même homme. Devenant homme, justement, autrement dit débarrassé des oripeaux de son métier, il fait le geste d'un poing serré porté à son côté droit du ventre et parle du mal comme d'une chose visible, dans le corps, dans la chair, dans les viscères de l'être. Je crois comprendre qu'il pense que le mal existe comme une entité séparée, claire, métaphysique, objectivable, à la manière d'une tumeur, sans aucune relation avec le social, la société, la politique, les conditions historiques. Je le questionne pour vérifier mon intuition : de fait, il pense que nous naissons bons ou mauvais et que, quoi qu'il arrive, quoi qu'on fasse, tout est déjà réglé par la nature. A ce moment, je perçois là la métaphysique de droite, la pensée de droite, l'ontologie de droite : l'existence d'idées pures sans relations avec le monde. Le Mal, le Bien, les Bons, les Méchants, et l'on peut ainsi continuer : les Courageux, les Fainéants, les Travailleurs, les Assistés, un genre de théâtre sur lequel chacun joue son rôle, écrit bien en amont par un Destin qui organise tout. Un Destin ou Dieu si l'on veut. Ainsi le Gendarme, le Policier, le Juge, le Soldat, le Militaire et, en face, le Criminel, le Délinquant, le Contrevenant, l'Ennemi. Logique de guerre qui interdit toute paix possible un jour. Dès lors, ne cherchons pas plus loin, chacun doit faire ce pour quoi il a été destiné : le Ministre de l'intérieur effectue son travail, le Violeur le sien, et il en va d'une répartition providentielle (au sens théologique du terme) de ces rôles. Où l'on voit comment la pensée de droite s'articule à merveille avec l'outillage métaphysique chrétien : la faute, la pureté, le péché, la grâce, la culpabilité, la moralité, les bons, les méchants, le bien, le mal, la punition, la réparation, la damnation, la rédemption, l'enfer, le paradis, la prison, la légion d'honneur, etc.]..."
Répondre à ce message
> Sarko/ Onfray
4 avril 2007, par Anthropia
Oui, c'est admirable et décrit parfaitement la pensée de droite.
D'une autre façon, on peut dire que la droite n'est pas systémicienne.
Elle ignore toujours ce que fait sa main gauche, tant elle pense que les choses ne sont pas reliées entre elles.
Terminé


[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
forces du désordre
07: Bayrou a voté
es lois sécuritaires
07: Ce que disent
s à Paris, Hervé,
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Respect des
es, non des actes.
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Est-ce vrai
contrôles coûtent
r que la vente des
07: Le recit du
r présenté comme
ket et sans
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > Débats
ion petite couronne
07: > Hélas, les
a ne réfléchit pas
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: > @ juliette03
07: question de
et jeu sur les
07: > Spectacle de
forces du désordre
07: @ judith
C'est pourquoi aussi, elle peut nier sa part de responsabilité dans les réactions des gens en face d'elle. Elle pense qu'ils sont de toujours bons ou méchants, donc ce qu'elle peut faire n'a pas d'impact sur eux.
Et de fait, on peut aussi en conclure que la droite n'a pas l'intelligence des situations, puisqu'elle se prive ainsi de pouvoir agir sur la complexité, ne recherchant qu'une forme d'interaction, la force.
Répondre à ce message
ça va pas être possible ...
4 avril 2007, par juléjim
...on peut aussi en conclure que la droite n'a pas l'intelligence des situations, puisqu'elle se prive ainsi de pouvoir agir sur la complexité, ne recherchant qu'une forme d'interaction, la force.
C'est aussi pourquoi les politiques de droite, en matière d'éducation, n'ont jamais su être ambitieuses, convaincantes et efficaces. Si tout est déjà donné et joué au départ, alors à quoi bon faire de l'école autre chose qu'une gare de triage ou une machine à classer les individus, au mérite. Cela suffit bien pour justifier l'injuste nature... Même chose au plan social : la charité chrétienne et l'humanitaire d'accord mais dépenser (au risque de s'endetter !) pour faire du "rattrapage social" et récolter l'ingratitude d'assistés, de resquilleurs ou de paumés, merci bien !
Alors, un autre monde, oui, mais pour moi, avec la droite, ça va pas être possible ... mon p'tit meussieur ;-)))
Répondre à ce message
Je vous rappellerai humblement
4 avril 2007, par Gaétan
Madame Anthropia, que les grands écrivains français étaient presque tous de Droite, à commencer par l'immense Balzac. Je suis tjr désolé quand je vous prends en flagrant délit de sottise.
Répondre à ce message
> Je vous rappellerai humblement
4 avril 2007, par yannick G
qu'il s'est passé pas mal de chose depuis Balzac.
Terminé


[Big Bang Blog] - Spectacle de l'ordre, forces du désordre - Mozilla Firefox
Fichier Édition Affichage Historique Marque-pages Outils ?
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=578
Hotmail Personnaliser les liens Windows Media Windows
Google big bang blog Rechercher Mes favoris PageRank Orthographe Traduire Envoyer à big bang Paramètres
Et grand écrivain, Gaétan, ne rime pas nécessairement avec grand penseur.
yG
Répondre à ce message
Ben justement Gaétan
5 avril 2007, par Anthropia
Balzac fait le portrait de personnages prévisibles, dont il s'agit de montrer d'emblée leur pré-destination, puis de suivre l'inéluctable devenir de l'être.
Cela renforce bien l'idée d'une droite convaincue qu'on naît quelque chose et que l'histoire ne fait que développer ce "bagage" de départ.
CQFD.
Quant aux grands écrivains, voyons Louis Aragon, Marguerite Duras, Pierre Michon, Pierre Bergougnoux, Maurice Blanchot, la liste serait trop longue des grands écrivains pas de droite.... Ma bibliothèque en est pleine... mais aussi des autres.
Répondre à ce message
Humblement ? Vraiment ?
5 avril 2007, par Jean Dupont
"Humblement" et "désolé" : deux mots de trop, cher Gaétan.
Quant à taxer Anthropia de "sottise" comme vous dites en avoir l'habitude ("je suis tjr" désolé"), est-ce bien prudent, ne courrez-vous pas le risque ainsi de recevoir le même compliment ? Car n'est-ce point sot de barder nos écrivains de tous siècles d'étiquettes qui n'en ont qu'un peu plus de deux ? Et où mettez-vous Molière, La Bruyère, Victor Hugo, Rimbaud, Aragon, Camus ? Et y a-t-il quelque intérêt à cataloguer politiquement des écrivains, grands ou non ? Est-ce un critère de grand-écrivanisme ?
(Au fait, vous aviez promis-juré de quitter ce blogue, et vous revoilà-voilà. Vous savez ne aps tenir une promesse : devriez faire de la politique ;-)
* Ai-je le droit de souhaiter qu'on n'use point ici du langage SMS, cet appauvrissement de la communication ?
Répondre à ce message
Terminé


wanadoo - [Big Bang Blog] - C?est l?heure de la transhumance...
Fichier Edition Affichage Favoris Bouquets Préférences Aide
Messagerie Le Messager Mes contacts Musique Vidéo Photos Shopping Voyages Jeux Mobile
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=698
Rechercher sur Internet
Mes réglages
[Big Bang Blog]...
Ouvrir mon kiosque
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 8
4 juillet: France Intox
23 janvier: > C'est l'heure de la transhumance...
23 janvier: > C'est l'heure de la transhumance...
Décembre 2007: > C'est l'heure de la transhumance...
Octobre 2007: > C'est l'heure de la transhumance...
Septembre 2007: > C'est l'heure de la transhumance...
Septembre 2007: > C'est l'heure de la transhumance...technique.
Septembre 2007: > C'est l'heure de la transhumance...technique.
C'est l'heure de la transhumance...
On éteint les lumières ici. Mais l'histoire rebondit ailleurs !
jeudi 13 septembre 2007.
Je n'aime pas ce que je vais faire, là, tout de suite.
Je vais fermer doucement la porte de ce chalet, ouvert depuis deux ans et demie.
Je ne vais pas la fermer à clé. Y reviendra qui voudra, les premiers temps. Ensuite, on verra.
Mais moi, je vais être occupé ailleurs. Et David et Judith aussi. Au même endroit.
C'est fou comme on s'y était attachés, à ce châlet.
On y était bien. On y était à l'abri. Ca ne ressemblait à rien. On l'avait créé de toutes pièces, mais c'est comme si on l'avait squatté un beau matin.
On y était tout le temps. Le jour, le soir, la nuit. Tout le temps. C'était devenu une drogue, de passer valider vos messages. On a vraiment vécu ensemble, pendant près de deux ans.
On y était trois. Quel trio ! On n'avait aucune règle. C'était ce qu'on veut, quand on veut. J'aimais pousser la porte des deux autres. J'aimais surprendre des conversations. J'aimais notre improbable trio. Et vous aussi, vous y étiez bien. Et nombreux. Et de plus en plus nombreux. Les derniers mois, ça se comptait en centaines de milliers de visiteurs. On grimpait dans les classements. On s'en foutait complètement.
Je ne vais pas vous refaire le film. On s'en va, parce que d'autres nous ont poussé à la bagarre. Vous savez bien, vous étiez aux premières loges. Alors on va la mener, la bagarre,
Daniel Schneidermann
Vous avez raté Second Life ? Trop tard. Maintenant, c'est Facebook !
Mon été avec Gandi
Karl Zéro, Sarkozy, la peine de mort, et le buzz
"Alors, vous en pensez quoi, de l'absence des éléphants ?"
Fin du suspense : oui, nous allons faire un site d'Arrêt sur images...
En Corse, les médias préfèrent le Sarkozy anti-racket...
Ma brève rencontre avec Le juif Süss...
Sarkozy-Match et Hollande-Closer, inégalité des corps devant l'objectif

ANNEXE 22



Je ne sais pas combien de temps il va durer, le déluge. Mais peu importe. On aura ce qu'il faut pour le traverser.

On vous attend, évidemment, sur le site provisoire d'@rrêt sur images. On vous attend, on compte sur vous. Et je vais vous dire ce que je vais être amené à répéter pas mal de fois, ces temps-ci : abonnez-vous.

Abonnez-vous !

Je sais ce que vont penser beaucoup d'entre vous : alors voilà, pendant deux ans, nous avons été accueillis gratuitement. Et maintenant, il faudrait payer, pour la même chose ?

Eh non, pas tout à fait pour la même chose.

Si ce lieu a pu exister, c'est parce que toutes ces années, la télévision publique nous payait pour le travail, le vrai travail d'enquête, de recherche, de mise en forme, que nous accomplissions à l'émission.

C'est fini.

Ce travail-là, ce travail qui vous autorisera maintenant à être plus exigeants avec nos enquêtes, nous allons le faire à partir de janvier, sur notre site définitif.

La télé, en nous virant, nous a propulsés à plein temps dans l'univers du professionnalisme. Ce faisant, elle nous a peut-être rendu service, et à vous aussi, en nous condamnant à nous réinventer, et en nous projetant en même temps dans une totale indépendance, avec ses griseries et ses dangers.

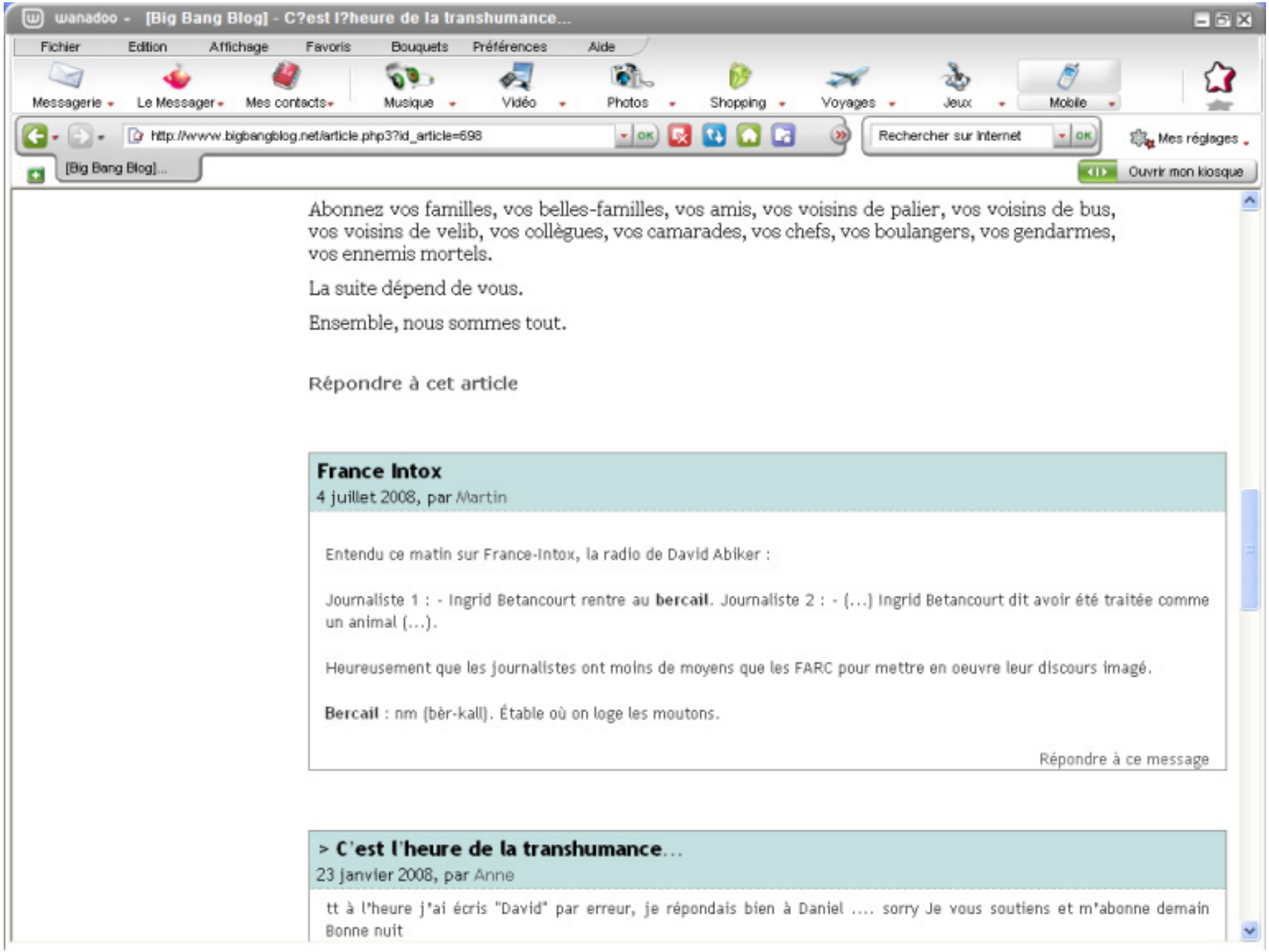
On verra bien.

Pendant le déluge, on ne peut compter que sur ses propres forces, sur sa propre organisation.

Donc, abonnez-vous dès aujourd'hui !

N'attendez pas demain, ni la semaine prochaine.

Abonnez vos familles, vos belles-familles, vos amis, vos voisins de palier, vos voisins de bus, vos voisins de velib, vos collègues, vos camarades, vos chefs, vos boulangers, vos gendarmes, vos ennemis mortels.



Abonnez vos familles, vos belles-familles, vos amis, vos voisins de palier, vos voisins de bus, vos voisins de velib, vos collègues, vos camarades, vos chefs, vos boulangers, vos gendarmes, vos ennemis mortels.

La suite dépend de vous.

Ensemble, nous sommes tout.

Répondre à cet article

France Intox
4 juillet 2008, par Martin

Entendu ce matin sur France-Intox, la radio de David Abiker :

Journaliste 1 : - Ingrid Betancourt rentre au **bercail**. Journaliste 2 : - (...) Ingrid Betancourt dit avoir été traitée comme un animal (...).

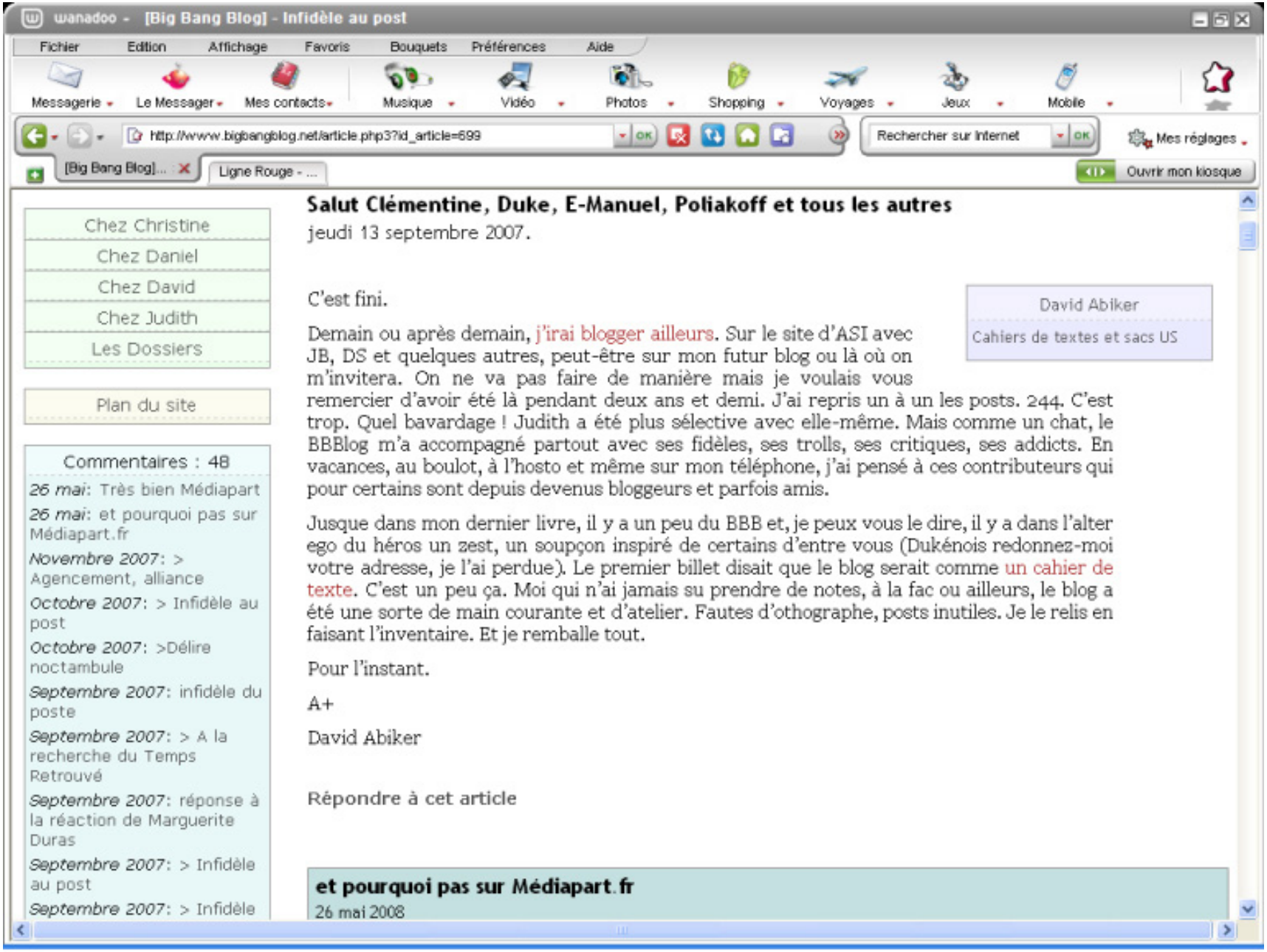
Heureusement que les journalistes ont moins de moyens que les FARC pour mettre en oeuvre leur discours imagé.

Bercail : nm (bèr-kall). Étable où on loge les moutons.

Répondre à ce message

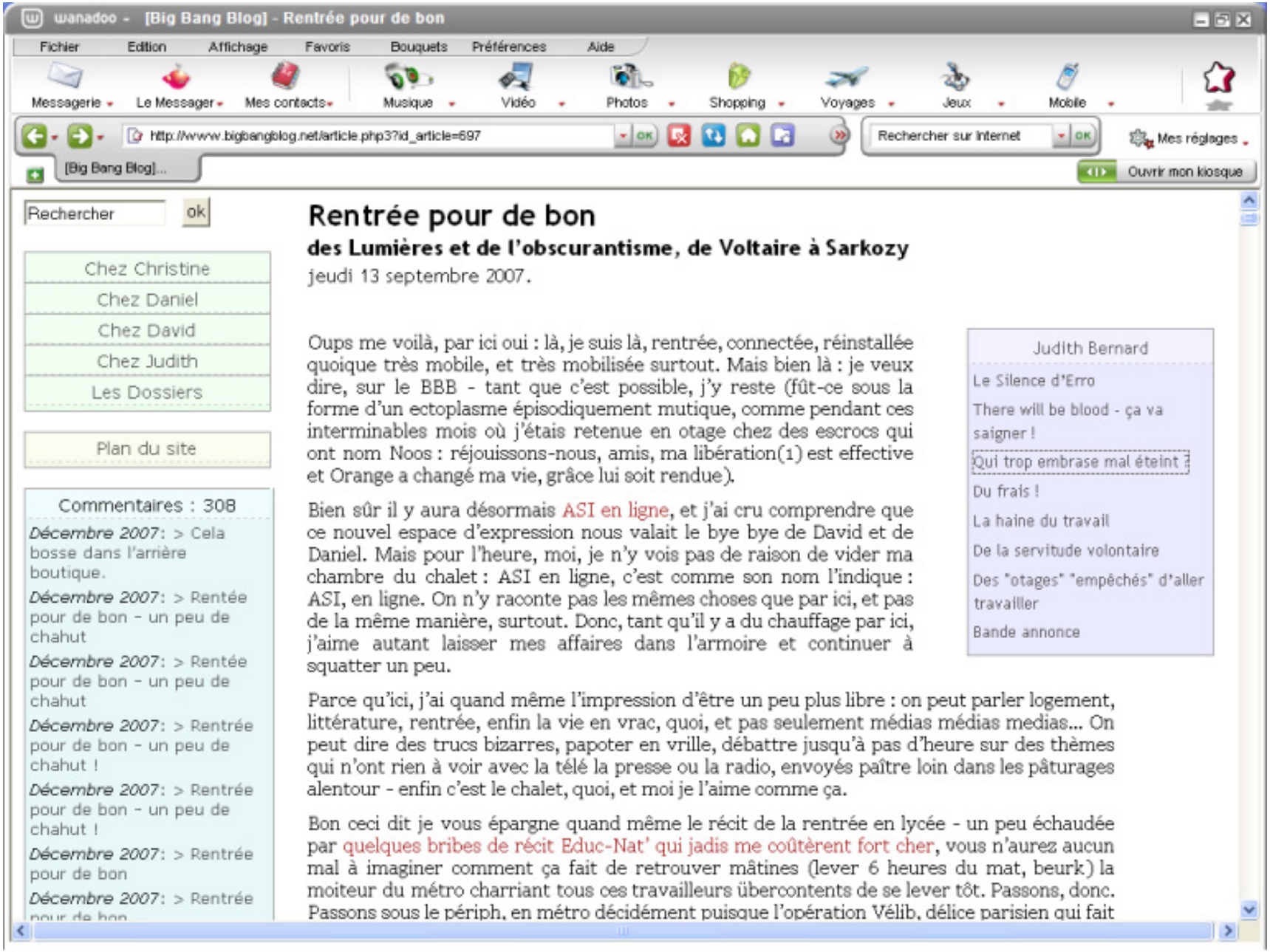
> C'est l'heure de la transhumance...
23 janvier 2008, par Anne

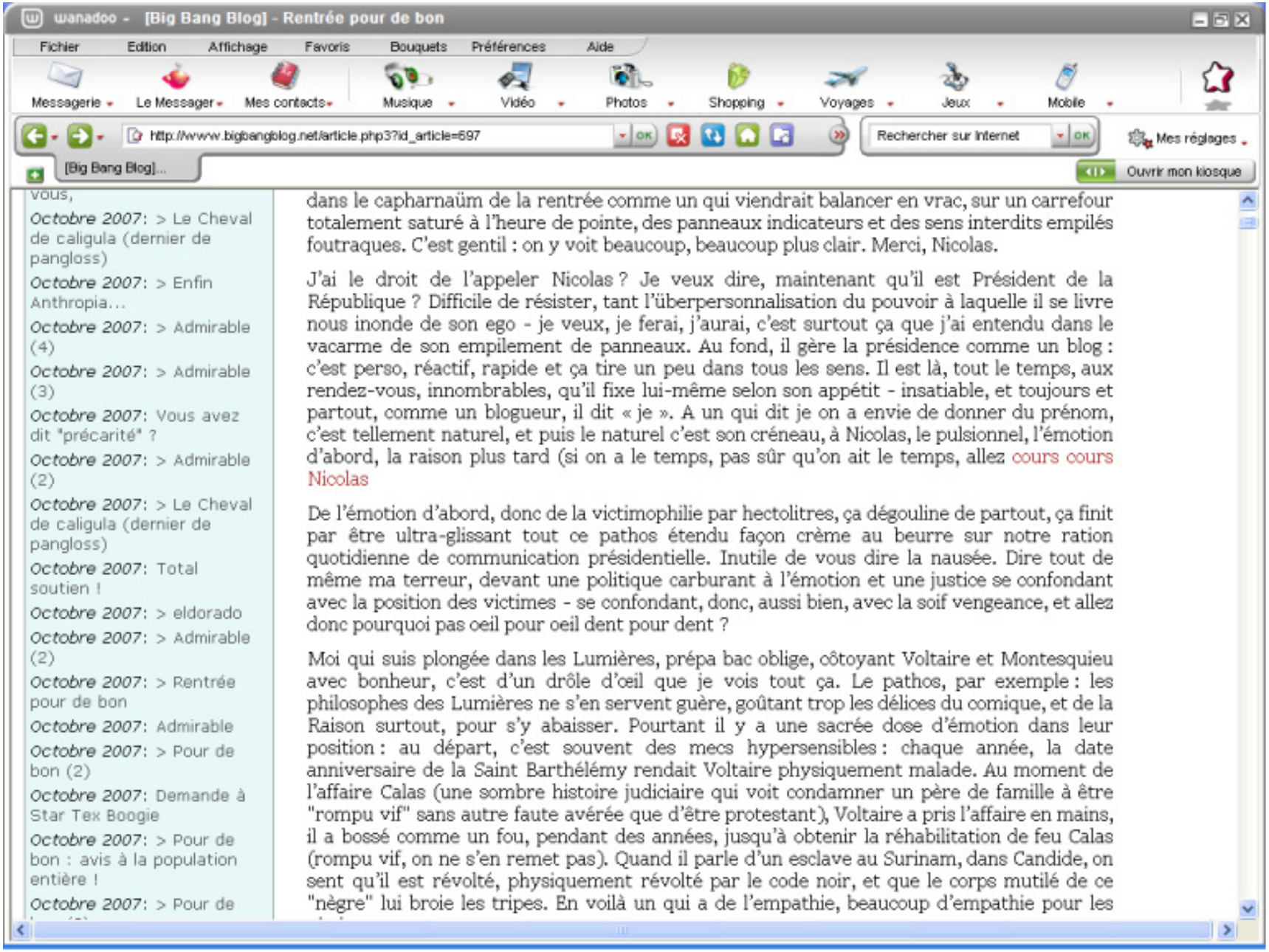
tt à l'heure j'ai écris "David" par erreur, je répondais bien à Daniel .... sorry Je vous soutiens et m'abonne demain Bonne nuit

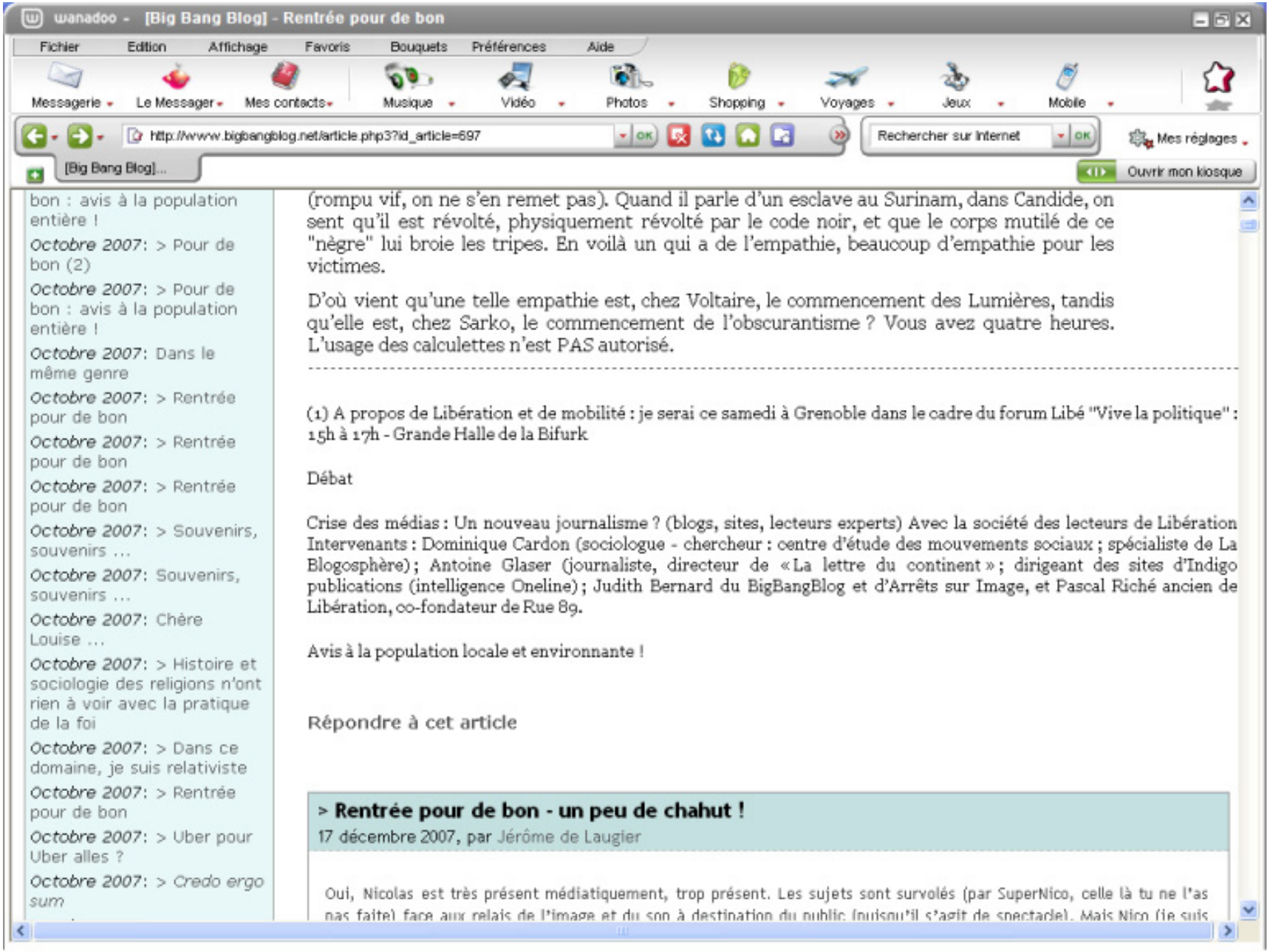

wanadoo - [Big Bang Blog] - Infidèle au post
Fichier Edition Affichage Favoris Bouquets Préférences Aide
Messagerie Le Messager Mes contacts Musique Vidéo Photos Shopping Voyages Jeux Mobile
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=699
Rechercher sur Internet
Mes réglages
[Big Bang Blog]...
Ligne Rouge - ...
Ouvrir mon kiosque
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 48
26 mai: Très bien Médiapart
26 mai: et pourquoi pas sur Médiapart.fr
Novembre 2007: > Agencement, alliance
Octobre 2007: > Infidèle au post
Octobre 2007: >Délire noctambule
Septembre 2007: infidèle du poste
Septembre 2007: > A la recherche du Temps Retrouvé
Septembre 2007: réponse à la réaction de Marguerite Duras
Septembre 2007: > Infidèle au post
Septembre 2007: > Infidèle
Salut Clémentine, Duke, E-Manuel, Poliakoff et tous les autres
jeudi 13 septembre 2007.
David Abiker
Cahiers de textes et sacs US
C'est fini.
Demain ou après demain, j'irai blogger ailleurs. Sur le site d'ASI avec JB, DS et quelques autres, peut-être sur mon futur blog ou là où on m'invitera. On ne va pas faire de manière mais je voulais vous remercier d'avoir été là pendant deux ans et demi. J'ai repris un à un les posts. 244. C'est trop. Quel bavardage ! Judith a été plus sélective avec elle-même. Mais comme un chat, le BBBlog m'a accompagné partout avec ses fidèles, ses trolls, ses critiques, ses addicts. En vacances, au boulot, à l'hosto et même sur mon téléphone, j'ai pensé à ces contributeurs qui pour certains sont depuis devenus bloggeurs et parfois amis.
Jusque dans mon dernier livre, il y a un peu du BBB et, je peux vous le dire, il y a dans l'alter ego du héros un zest, un soupçon inspiré de certains d'entre vous (Dukénois redonnez-moi votre adresse, je l'ai perdue). Le premier billet disait que le blog serait comme un cahier de texte. C'est un peu ça. Moi qui n'ai jamais su prendre de notes, à la fac ou ailleurs, le blog a été une sorte de main courante et d'atelier. Fautes d'othographe, posts inutiles. Je le relis en faisant l'inventaire. Et je remballe tout.
Pour l'instant.
A+
David Abiker
Répondre à cet article
et pourquoi pas sur Médiapart.fr
26 mai 2008

ANNEXE 23

ANNEXE 24


wanadoo - [Big Bang Blog] - Rentrée pour de bon
Fichier Edition Affichage Favoris Bouquets Préférences Aide
Messagerie Le Messager Mes contacts Musique Vidéo Photos Shopping Voyages Jeux Mobile
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=697
Rechercher sur Internet
Mes réglages
[Big Bang Blog]...
Ouvrir mon kiosque
Rechercher
ok
Chez Christine
Chez Daniel
Chez David
Chez Judith
Les Dossiers
Plan du site
Commentaires : 308
Décembre 2007: > Cela bosse dans l'arrière boutique.
Décembre 2007: > Rentée pour de bon - un peu de chahut
Décembre 2007: > Rentée pour de bon - un peu de chahut
Décembre 2007: > Rentrée pour de bon - un peu de chahut !
Décembre 2007: > Rentrée pour de bon - un peu de chahut !
Décembre 2007: > Rentrée pour de bon
Décembre 2007: > Rentrée
Rentrée pour de bon
des Lumières et de l'obscurantisme, de Voltaire à Sarkozy
jeudi 13 septembre 2007.
Oups me voilà, par ici oui : là, je suis là, rentrée, connectée, réinstallée quoique très mobile, et très mobilisée surtout. Mais bien là : je veux dire, sur le BBB - tant que c'est possible, j'y reste (fût-ce sous la forme d'un ectoplasme épisodiquement mutique, comme pendant ces interminables mois où j'étais retenue en otage chez des escrocs qui ont nom Noos : réjouissons-nous, amis, ma libération(1) est effective et Orange a changé ma vie, grâce lui soit rendue).
Bien sûr il y aura désormais ASI en ligne, et j'ai cru comprendre que ce nouvel espace d'expression nous valait le bye bye de David et de Daniel. Mais pour l'heure, moi, je n'y vois pas de raison de vider ma chambre du chalet : ASI en ligne, c'est comme son nom l'indique : ASI, en ligne. On n'y raconte pas les mêmes choses que par ici, et pas de la même manière, surtout. Donc, tant qu'il y a du chauffage par ici, j'aime autant laisser mes affaires dans l'armoire et continuer à squatter un peu.
Judith Bernard
Le Silence d'Erro
There will be blood - ça va saigner !
Qui trop embrase mal éteint ?
Du frais !
La haine du travail
De la servitude volontaire
Des "otages" "empêchés" d'aller travailler
Bande annonce
Parce qu'ici, j'ai quand même l'impression d'être un peu plus libre : on peut parler logement, littérature, rentrée, enfin la vie en vrac, quoi, et pas seulement médias médias medias... On peut dire des trucs bizarres, papoter en vrille, débattre jusqu'à pas d'heure sur des thèmes qui n'ont rien à voir avec la télé la presse ou la radio, envoyés paître loin dans les pâturages alentour - enfin c'est le chalet, quoi, et moi je l'aime comme ça.
Bon ceci dit je vous épargne quand même le récit de la rentrée en lycée - un peu échaudée par quelques bribes de récit Educ-Nat' qui jadis me coûtèrent fort cher, vous n'aurez aucun mal à imaginer comment ça fait de retrouver mâtines (lever 6 heures du mat, beurk) la moiteur du métro charriant tous ces travailleurs übercontents de se lever tôt. Passons, donc. Passons sous le périph, en métro décidément puisque l'opération Vélib, délice parisien qui fait


wanadoo - [Big Bang Blog] - Rentrée pour de bon
Fichier Edition Affichage Favoris Bouquets Préférences Aide
Messagerie Le Messager Mes contacts Musique Vidéo Photos Shopping Voyages Jeux Mobile
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=697
Rechercher sur Internet
Mes réglages
[Big Bang Blog]...
Ouvrir mon kiosque
vous,
Octobre 2007: > Le Cheval de caligula (dernier de pangloss)
Octobre 2007: > Enfin Anthropia...
Octobre 2007: > Admirable (4)
Octobre 2007: > Admirable (3)
Octobre 2007: Vous avez dit "précarité" ?
Octobre 2007: > Admirable (2)
Octobre 2007: > Le Cheval de caligula (dernier de pangloss)
Octobre 2007: Total soutien !
Octobre 2007: > eldorado
Octobre 2007: > Admirable (2)
Octobre 2007: > Rentrée pour de bon
Octobre 2007: Admirable
Octobre 2007: > Pour de bon (2)
Octobre 2007: Demande à Star Tex Boogie
Octobre 2007: > Pour de bon : avis à la population entière !
Octobre 2007: > Pour de
dans le capharnaüm de la rentrée comme un qui viendrait balancer en vrac, sur un carrefour totalement saturé à l'heure de pointe, des panneaux indicateurs et des sens interdits empilés foutraques. C'est gentil : on y voit beaucoup, beaucoup plus clair. Merci, Nicolas.
J'ai le droit de l'appeler Nicolas ? Je veux dire, maintenant qu'il est Président de la République ? Difficile de résister, tant l'überpersonnalisation du pouvoir à laquelle il se livre nous inonde de son ego - je veux, je ferai, j'aurai, c'est surtout ça que j'ai entendu dans le vacarme de son empilement de panneaux. Au fond, il gère la présidence comme un blog : c'est perso, réactif, rapide et ça tire un peu dans tous les sens. Il est là, tout le temps, aux rendez-vous, innombrables, qu'il fixe lui-même selon son appétit - insatiable, et toujours et partout, comme un blogueur, il dit « je ». A un qui dit je on a envie de donner du prénom, c'est tellement naturel, et puis le naturel c'est son créneau, à Nicolas, le pulsionnel, l'émotion d'abord, la raison plus tard (si on a le temps, pas sûr qu'on ait le temps, allez cours cours Nicolas
De l'émotion d'abord, donc de la victimophilie par hectolitres, ça dégouline de partout, ça finit par être ultra-glissant tout ce pathos étendu façon crème au beurre sur notre ration quotidienne de communication présidentielle. Inutile de vous dire la nausée. Dire tout de même ma terreur, devant une politique carburant à l'émotion et une justice se confondant avec la position des victimes - se confondant, donc, aussi bien, avec la soif vengeance, et allez donc pourquoi pas oeil pour oeil dent pour dent ?
Moi qui suis plongée dans les Lumières, prépa bac oblige, côtoyant Voltaire et Montesquieu avec bonheur, c'est d'un drôle d'œil que je vois tout ça. Le pathos, par exemple : les philosophes des Lumières ne s'en servent guère, goûtant trop les délices du comique, et de la Raison surtout, pour s'y abaisser. Pourtant il y a une sacrée dose d'émotion dans leur position : au départ, c'est souvent des mecs hypersensibles : chaque année, la date anniversaire de la Saint Barthélémy rendait Voltaire physiquement malade. Au moment de l'affaire Calas (une sombre histoire judiciaire qui voit condamner un père de famille à être "rompu vif" sans autre faute avérée que d'être protestant), Voltaire a pris l'affaire en mains, il a bossé comme un fou, pendant des années, jusqu'à obtenir la réhabilitation de feu Calas (rompu vif, on ne s'en remet pas). Quand il parle d'un esclave au Surinam, dans Candide, on sent qu'il est révolté, physiquement révolté par le code noir, et que le corps mutilé de ce "nègre" lui broie les tripes. En voilà un qui a de l'empathie, beaucoup d'empathie pour les


wanadoo - [Big Bang Blog] - Rentrée pour de bon
Fichier Edition Affichage Favoris Bouquets Préférences Aide
Messagerie Le Messager Mes contacts Musique Vidéo Photos Shopping Voyages Jeux Mobile
http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=697
Rechercher sur Internet
Mes réglages
[Big Bang Blog]...
Ouvrir mon kiosque
bon : avis à la population entière !
Octobre 2007: > Pour de bon (2)
Octobre 2007: > Pour de bon : avis à la population entière !
Octobre 2007: Dans le même genre
Octobre 2007: > Rentrée pour de bon
Octobre 2007: > Rentrée pour de bon
Octobre 2007: > Rentrée pour de bon
Octobre 2007: > Souvenirs, souvenirs ...
Octobre 2007: Souvenirs, souvenirs ...
Octobre 2007: Chère Louise ...
Octobre 2007: > Histoire et sociologie des religions n'ont rien à voir avec la pratique de la foi
Octobre 2007: > Dans ce domaine, je suis relativiste
Octobre 2007: > Rentrée pour de bon
Octobre 2007: > Uber pour Uber alles ?
Octobre 2007: > Credo ergo sum
(rompu vif, on ne s'en remet pas). Quand il parle d'un esclave au Surinam, dans Candide, on sent qu'il est révolté, physiquement révolté par le code noir, et que le corps mutilé de ce "nègre" lui broie les tripes. En voilà un qui a de l'empathie, beaucoup d'empathie pour les victimes.
D'où vient qu'une telle empathie est, chez Voltaire, le commencement des Lumières, tandis qu'elle est, chez Sarko, le commencement de l'obscurantisme ? Vous avez quatre heures. L'usage des calculettes n'est PAS autorisé.
(1) A propos de Libération et de mobilité : je serai ce samedi à Grenoble dans le cadre du forum Libé "Vive la politique" : 15h à 17h - Grande Halle de la Bifurk
Débat
Crise des médias : Un nouveau journalisme ? (blogs, sites, lecteurs experts) Avec la société des lecteurs de Libération Intervenants : Dominique Cardon (sociologue - chercheur : centre d'étude des mouvements sociaux ; spécialiste de La Blogosphère) ; Antoine Glaser (journaliste, directeur de « La lettre du continent » ; dirigeant des sites d'Indigo publications (intelligence Oneline) ; Judith Bernard du BigBangBlog et d'Arrêts sur Image, et Pascal Riché ancien de Libération, co-fondateur de Rue 89.
Avis à la population locale et environnante !
Répondre à cet article
> Rentrée pour de bon - un peu de chahut !
17 décembre 2007, par Jérôme de Laugier
Oui, Nicolas est très présent médiatiquement, trop présent. Les sujets sont survolés (par SuperNico, celle là tu ne l'as pas faite) face aux relais de l'image et du son à destination du public (puisqu'il s'agit de spectacle). Mais Nico (je suis

ANNEXE 25

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

C'est fichu avec Marie Drucker : plus moyen de la regarder tranquillement présenter *Soir 3*. Elle avait pourtant fait l'effort de fixer son apparition quotidienne à 23 heures pile. Peine perdue, le rendez-vous a désormais un goût bizarre. On est là tout bête à guetter quelque chose, un signe, un dérapage – qui n'arrive bien sûr pas. Tout ça à cause de l'affaire que tu sais. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant. S'il n'y avait pas d'élection présidentielle en vue, on ne parlerait que de ça. Mais c'est justement à cause de la présidentielle en vue que c'est une affaire. Le monde est petit. Bref, Marie Drucker « partage sa vie » avec un ministre sarkozyste, ex-chiraquien, du gouvernement Villepin. Dans un communiqué, elle a fait savoir qu'elle cesserait de présenter *Soir 3* du 23 février (pourquoi le 23 février ?) au 7 mai. Cela nous laisse quelques semaines de JT avec elle. Avec aussi le goût bizarre dont je te parlais. Est-ce qu'elle n'est pas dans une espèce de précampagne, à l'image des personnalités politiques invitées parfois sur son plateau ? Son grand détour est annoncé mais, en attendant, qui nous dit que la connivence dont on la sait maintenant capable ne s'immisce pas déjà dans ses douces paroles ou dans un simple geste de la main qui remet un cheveu en place ? Voilà qui me rend nerveux, limite parano. Mme Vautrin, ministre chargée des SDF sous tentes, s'en serait-elle aussi bien sortie l'autre soir si... D'accord, Marie Drucker lui égratignait le cuir, mais ce petit sourire en coin de la dame blonde à la fin de l'interview...

Il est donc temps que la comédie s'arrête. Ce sera mieux pour tout le monde. Marie Drucker pourra mijoter de bons petits plats que son cher ministre avalera entre deux parties de campagne. Elle regardera la télé, fera du sport, lira tous ces romans qui s'empilaient depuis des mois. De mon côté, je renouerai avec *Soir 3* l'âme en paix, sûr de son impartialité politique. En râlant peut-être à l'occasion contre « le gus qu'on nous a mis à la place de Marie ». Donc en pensant toujours un peu à elle. C'est là que ça va devenir louche. Pardon Zélie, mais la question de la connivence va se déplacer vers quelque chose de plus trivial. Ça ne sera plus : bravo Marie Drucker, ce souci de transparence vous honore, il eût été honteux de vous voir interviewer le ministre de l'Outre-mer alors que sur la chaîne voisine votre consœur Béatrice Schönberg était privée de Jean-Louis Borloo. Ce sera plutôt : mais qu'est-ce qu'elle fait avec un homme politique et pourquoi précisément celui-là ? Pourquoi lui, François Baroin, plutôt qu'un autre ? Une seule hypothèse tient debout : il a été envoyé par son maître et seigneur Nicolas S. pour séduire Marie D. et l'écarter de l'antenne. On sait le ministre de l'Intérieur très sourcilleux, surtout quand il s'agit des médias. Il a dû trouver la fameuse « moue de canard » de la dame du soir particulièrement subversive.

Dès lors, tout s'explique. Marie Drucker a été ciblée par le staff de Nicolas S. comme une circonscription à conquérir. Des agents rompus aux missions délicates ont accumulé sur elle un épais dossier. Ça ne pouvait pas rater, quel que soit l'heureux élu. Restait à le désigner. Tu vois d'ici la scène : autour d'une grande table, tout ce que l'UMP compte d'hommes prêts à l'emploi. Plouf-plouf, c'est « le petit Baroin » qui s'y colle – ne vois là rien de médisant, il paraît que ses amis l'appellent comme ça. Père de famille mais divorcé et encore frais, il avait des chances. Le voici promu. En lisant la presse people, on apprend qu'il fut marié à une journaliste de télévision, déjà. Ne ricane pas, je vais chez le dentiste comme tout le monde. Que seraient les salles d'attente sans la presse people ? Il est temps de rendre hommage à ces magazines tant décriés. Marie Drucker a eu tort de s'en prendre à nos confrères de *Bon Week*, les premiers à révéler sa liaison avec M. Baroin, photos à l'appui – pas géniales, les photos. Sans le zèle de ces professionnels, aurait-elle pris la décision de quitter l'antenne avec autant de fermeté ? Serait-on là à louer son souci de transparence ? Prenons les choses du bon côté : ça l'humanise un peu, Marie Drucker, de la savoir partageant sa vie avec un homme, et pas juste une petite demi-heure avec nous sur l'écran. Si Mme Royal en tirait la leçon, elle devrait logiquement jeter son dévolu sans tarder sur un journaliste. Rassure-toi, Zélie, je ne suis pas candidat. Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 26

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Sur Arte, l'autre vendredi, on rejouait aux *Dossiers de l'écran*. Tu sais, quand la soirée commence avec un film et se poursuit par un débat. L'émission d'Armand Jammot, on l'associe souvent à l'ère préhistorique, mais elle a quand même tenu jusqu'en 1991. Dans mon souvenir, le générique était lugubre et les questions des téléspectateurs passaient par le standard SVP, puis par un animateur que j'ai longtemps pris pour Armand Jammot lui-même (j'étais jeune alors et préférais le foot aux sujets graves). En fait il s'appelait Alain Jérôme, avoue que ça se ressemble un peu. Un jour, une chaîne nostalgique rediffusera peut-être les vieux *Dossiers de l'écran* des familles. En attendant, Arte donne *L'Embrasement*. C'est l'histoire de l'étincelle qui fit déborder le vase des banlieues, tu la connais : trois ados de Clichy-sous-Bois, coursés par des policiers qui en voulaient à leurs papiers, se retrouvent dans un transformateur EDF et deux sur trois y restent. Zyed et Bouna, toujours appelés par leur prénom, deviennent des martyrs instantanés. Après quoi des voitures ont brûlé par milliers. D'où le titre. On a appelé ça « émeutes » ou « violences urbaines ». C'était hier, en novembre 2005. Voici donc un film qui remue des cendres encore chaudes. Une enquête est en cours, mais la télé ne veut plus attendre. Il paraît que la fiction française est frileuse avec les sujets de société, c'est l'occasion de la réchauffer, alors va pour *L'Embrasement*. On regarde et on en parle après.

C'est ici que l'affaire se corse. En plateau, l'Alain Jérôme d'Arte se tourne vers ses cinq invités : bon, ce film, qu'en pensez-vous ? Qui commence ? Ne parlez pas tous à la fois, semble ajouter ce jeune prof à des élèves un peu trop sages. Un courageux se lance, le représentant de l'association AC le feu. Pour lui, *L'Embrasement* est un « *droit de réponse* ». En gros, les médias, journaux télévisés en tête, nous ont mal informés sur l'affaire, et la fiction de Philippe Triboit redresse ce tort. Le policier du syndicat Synergie n'est pas d'accord : on n'a là qu'une version des faits, celle des avocats des familles de Bouna et Zyed, et d'ailleurs le scénario est tiré de leur livre. A l'entendre, il y aurait donc un autre film à faire, inspiré par les policiers, et qui serait à son tour un droit de réponse. Mais qui a vraiment envie de voir un tel film ? Ni toi ni moi, Zélie. Ni même les invités. Surtout pas l'observateur allemand, qui paraît s'interroger sur sa présence (nous aussi). Chacun des quatre autres retourne à son petit cheval de bataille. Le ministre Azouz Begag, par exemple, souhaite voir plus de jeunes des cités en uniforme. Ce n'est certes pas *L'Embrasement* qui va susciter des vocations. Pour ce qu'on y voit, le métier de policier rend l'homme borné, et la femme légèrement schizo : Sylvie, fragile chez elle, se transforme en furie sur le terrain. D'accord, c'est un personnage inventé, comme le journaliste belge. Mais journaliste belge, ça a l'air beaucoup mieux.

Là, on se gratte un peu la tête. Arte ferait la promotion du journalisme belge ? Ou voudrait dire la difficulté d'être policier, surtout quand on est policière ? Ça ne tient pas trop debout. Cherchons les vrais méchants de l'histoire. Il y en a un grand, Nicolas Sarkozy, dont on sait maintenant qu'il a triché avec les faits. Et accessoirement, un petit, David Pujadas, qui dans le JT de France 2 relayait le discours du ministère de l'Intérieur. Tous deux ne sont pas joués par des acteurs, mais représentés par leur image à la télé, intégrée à celles du film. Dommage qu'on ne les ait pas conviés aussi au débat. Ça m'aurait tenu un peu plus éveillé. On voit d'ici M. Sarkozy dénonçant une manip : le film n'incite pas franchement à voter pour lui. M. Pujadas se serait défendu : il a juste fait son boulot, comme les copains. Tous deux auraient hurlé en chœur : nous ne sommes pas des personnages de fiction ! nous sommes réels ! Tu vas me dire, Zélie, qu'on le voit assez comme ça sur les autres chaînes, ce Sarkozy, et tu auras raison. Ça valait quand même le coup de contempler l'autre jour son affiche officielle. Tu as vu la tête qu'il s'est fait ? Du tout gommé. Du musée Grévin. Tout juste s'il lui reste un nez et des oreilles. Son vrai visage est aimé des caricaturistes, il le sait, il a voulu se venger : cette affiche, c'est de l'anti-Guignols primaire, et les Guignols, comme il se doit, se sont rattrapés dès le lendemain sur sa marionnette, je ne te raconte pas. Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 27

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Tu sais que je ne suis pas spécialement du genre à descendre dans la rue avec banderoles, mégaphones et cornes de brume. Il vient pourtant de m'arriver par message électronique une invitation difficile à refuser. Peut-être as-tu reçu la même. Il s'agit d'une manif éclair. Les organisateurs ont plusieurs noms : Amis de la Terre, Alliance pour la planète, Sortir du nucléaire (un peu plus connoté). Voici ce qu'ils proposent : *« tout le monde éteint ses veilles et lumières le 1er février 2007 entre 19h55 et 20h00 »*. But du black-out : *« ça montrera aux candidats à la présidentielle que le Changement Climatique est un sujet qui doit peser dans le débat politique »*. Et pourquoi le 1er février ? Au fait, note que c'est demain. *« Ce jour-là sortira, à Paris, le nouveau rapport du groupe d'experts climatiques des Nations unies »*, indique le communiqué. Souhaitons que ce jour-là l'électricité soit rétablie dans tout le pays. Pour couper le courant, encore faut-il l'avoir. L'Auvergne et le Limousin ne doivent pas être en reste. Ainsi le rapport sortira et nous serons chez nous, dans le noir pendant cinq minutes mais bien au chaud. Ce genre de manif est assurément promis à un bel avenir : tu restes à la maison et ça ne te bouffe pas la journée. La mobilisation par mails et textos a déjà montré son efficacité sur des sujets moins graves. Bonne occasion de la tester grandeur nature, si l'on peut dire. D'abord, la question du climat, ça concerne tout le monde, et il ne faut pas négliger non plus la dimension ludique de l'opération.

Bien sûr, ça ne fera pas que des contents. Quelques marchands de voitures ou d'assurances-vie vont trouver le moyen de râler, privés de l'impact de ces spots de pub si chèrement acquis juste avant le début des JT. MM. Pujadas et PPDA seront eux-mêmes punis de leur manie de débiter tous les titres du soir avant que l'horloge n'affiche 20 heures. On les reprendra donc en marche, à moins d'attraper la fin des *Guignols*. Mais ce qui risque de manquer le plus au téléspectateur de 19h55, c'est le bulletin météo. Nous autres manifestants de l'ombre, et toi aussi Zélie, si tu te joins au mouvement, nous serons déchirés. En tant que Terriens à large vue, soucieux de l'avenir de la planète, ça nous paraîtra normal de lire quelques pages ou de manger un morceau à la seule lueur d'une bougie. A moins de préférer telle ou telle activité que l'obscurité n'empêche pas – dormir, par exemple. En revanche, pour tout savoir du déplacement des masses d'air et goûter la poésie postmoderne des *« vents tempétueux »* et des *« risques de flocons »*, ce sera foutu. Le temps du lendemain flottera dans une douloureuse incertitude. On devra se contenter du feuilleton quotidien des guerres du monde alors que le seul conflit qui nous préoccupe vraiment, nous les pacifiques, est celui qui oppose l'humain fragile au Changement Climatique – ces majuscules terribles ne sont pas de moi, je les emprunte au même communiqué, dont tu connais désormais les consignes. Là-dessus, nous avons besoin d'être informés au jour le jour.

On peut aussi aller dehors, mais ça ne suffit pas. L'ennemi est nettement plus visible à la télé, via toutes sortes d'images prises du ciel par des engins postés si haut qu'ils risquent assez peu de polluer l'atmosphère. Le problème avec ce diable de Changement Climatique, c'est d'en identifier le chef. Si c'était seulement George W. Bush, ce serait simple. Autre flou : que faire de cet ennemi si on le capture : le supprimer (le pendre ?) ou juste le maîtriser. L'humain est un être paradoxal, Zélie. Il faudrait qu'on soit parfaitement climatisé tout en ne touchant à rien. Le meilleur moyen de préserver l'environnement, n'est-ce pas de rester chez soi ? Oui mais, vas-tu me dire, ça nous couperait complètement du monde extérieur et de ses sensations multiples. Evidemment. Et puis on s'ennuierait sans doute. On finirait par rallumer la télé. On y verrait des choses effrayantes, comme l'autre soir, sur Arte, ce portrait d'un homme que la douleur a quitté. Il a une tête de Français moyen à moustache, type Jugnot-Marielle. Et un handicap : il voudrait souffrir comme tout le monde. Ça lui manque, avoue-t-il d'un air triste. On le voit regarder par la fenêtre un essaim de gosses qui jouent à se faire un peu mal et crient. On lui montre sur un écran un quidam au visage arraché par un chien policier et ça ne lui fait ni chaud ni froid. Son anesthésie permanente est une plaie. Je t'assure, Zélie, ça fichait les jetons. Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 28

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Dans trois mois jour pour jour, nous nous réveillerons et l'Elysée aura changé de locataire. En attendant que les mairies accrochent le traditionnel portrait en habit, sa figure sera dans tous les journaux, sur écran et papier. Ça te fera chaud, froid ou tiède, mais il faudra bien faire avec. Nous aurons pris deux fois le chemin des urnes, qui est souvent celui de l'école la plus proche : le devoir d'électeur a toujours un petit côté régressif, on s'en acquitte malgré soi avec une espèce d'application scolaire. Le calme bruissant de ces salles sonores tranche alors soudain avec l'agitation de la campagne, échos lyriques des meetings, rengaines hypnotiques des plateaux télé. Sur le moment, la gravité du vote se change en une étrange légèreté – sans doute le soulagement d'en avoir fini. Le temps qui précède une présidentielle n'amuse pas grand monde, Zélie. On se distrait en reprochant aux candidats de ne pas faire les promesses qu'ils ne pourront tenir. Les uns redoutent que ce soit trop pareil qu'avant, les autres ont peur que ce soit trop différent. Tout cela nous rend nerveux. Tu écris juste un nom et illico ça hérisse des poils, ça fait sortir des antennes.
Je profite donc de la coïncidence des dates pour prendre avec toi la résolution suivante : en accord avec ma conscience et ma direction, je renonce à faire désormais la moindre allusion à ladite élection. Trois mois de neutralité bienveillante (ne ris pas), et ça commence aujourd'hui.
Cette nouvelle ligne de conduite a ses petits plaisirs. L'autre soir j'ai pu ainsi regarder sans aucun scrupule *Stade 2* et ses Gentils Beaufs Endimanchés. Hélas, Gérard Holtz, le chef des GBE, m'a pris en traître. L'œil pétillant, il annonce un sujet surprise plein d'humour. Des grands noms du sport français, tous plus ou moins parés d'écharpes tricolores, défilent et chacun dit ce qu'il ou elle ferait une fois élu(e) président(e). Ça donne un peu de tout : de l'athlète qui rend obligatoire l'apprentissage de *La Marseillaise* au patineur décrétant une « *journée du pelotage des fesses* » (si, je t'assure). Nos amis journalistes sportifs, ça les fait bien rigoler. Super, le sujet décalé. Les yeux de Gérard Holtz en re-pétillent, on dirait du champagne. Il n'y a plus qu'à chercher refuge dans la fiction.

Justement, le mardi suivant, France 2 propose *Les Camarades*, un téléfilm en trois parties recommandé par nos expert(e)s. C'est l'histoire d'un groupe d'amis, trois gars, trois filles, ils ont 20 ans, la guerre vient de finir. Anna se marie, elle est italienne, un groupe de musiciens joue, tout le monde reprend en chœur *Bella ciao*, tu sais, la chanson où un type s'en va un beau matin combattre pour la liberté, et dit au revoir à sa belle. Cet hymne antifasciste assez guilleret est devenu un tube en son genre. On ne l'entend pas encore à la *Star ac'*, mais déjà dans les meetings de l'actuelle candidate socialiste... Et là, je te demande de m'arrêter tout de suite, je sens le dérapage imminent.
Revenons plutôt à nos *Camarades.* Leur point commun : ils sont communistes. Mais attention, des communistes d'avant. Du temps de Maurice Thorez. Très longtemps avant l'actuelle candidate antilibérale (dont je tairai le nom). Bien avant même le tonitruant Georges Marchais. Pour te donner une idée, le troisième épisode du film se termine en 1965, et à la présidentielle de cette année-là, les Camarades n'auront que le choix de voter pour Jacques Duclos, un papy à lunettes. S'ils sont encore communistes... Il faudra que tu me racontes comment ça se termine : par mesure de prudence, je ne vais plus m'intéresser qu'à des émissions politiquement non suspectes. Peut-être pas des jeux, mais des choses comme *Langues de VIP*. Tu n'as pas vu cette nouveauté de TF1 ? Autour de Benjamin Castaldi, des « chroniqueurs » commentent des sujets qui parlent de ces fameux people qu'on voit partout ailleurs. Ou des gens qui en parlent. Au premier numéro : « la presse people va-t-elle trop loin ? » ou « comment travaillent les paparazzi ». Avec des images qui vont très vite – ah, vertige de l'éphémère... Aujourd'hui, le salaire des stars. Un grand vent de morale balaie le plateau. Nos amis poussent des hauts cris : trop, c'est trop ! « *Quand on pense à ce que gagnent les chercheurs,* » dit l'un des chroniqueurs. Un dénommé Fabius. Oui, tu as bien lu, Zélie. C'est Thomas, le fils de l'autre. Imagine un peu que son père ait été candidat. Aurait-il invoqué le devoir de réserve ? On ne le saura jamais. Bien à toi.
FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

TÉLÉRAMA 2978 | 7 FÉVRIER 2007

ANNEXE 29

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

L'autre jour je passe devant un marchand de journaux. Sur le flanc du kiosque une affiche étale ce titre du mensuel *Science & Vie* : *« Sommes-nous faits pour vivre dans notre monde ? »* Voilà qui interpelle. Si la réponse était un oui franc et massif, est-ce qu'un magazine aussi sérieux s'amuserait à poser la question ? Et si c'est non, qu'est-ce qu'on attend pour prendre des mesures ? Bientôt, l'avion sera déconseillé au commun des mortels, afin d'économiser l'énergie. Mais il est peut-être encore temps de s'entasser dans des fusées vers une destination plus hospitalière. Ça aurait aussi l'avantage de mettre un peu d'imprévu dans nos vies monotones. Et s'il n'y a pas assez de place pour tous ? Il faudra bien que certains se dévouent pour rester sur Terre et ne plus vivre. Excuse-moi de t'infliger ce petit frisson d'horreur, Zélie, mais je suis encore sous l'influence du téléfilm qui passait sur France 3 : *Jim Jones : La folie meurtrière d'un gourou*. Le 18 novembre 1978, 908 personnes ont été retrouvées mortes à Jonestown, cité construite en pleine jungle du Guyana par Jones et ses adeptes du Temple du peuple. La plupart empoisonnées, de gré ou de force. On a parlé alors de « suicide collectif » ou de « massacre », et les auteurs du film situent la vérité entre les deux, mais beaucoup plus près du second. Mr Jones a sans doute jugé que lui-même et ceux qui l'avaient suivi là n'étaient pas faits pour vivre dans notre monde. Et puis il en a tiré une conclusion radicale.
Sur la « folie meurtrière » du gourou, plusieurs rescapés témoignent. On note que son fils Stephan Jones et le journaliste du *Los Angeles Times* ont l'air d'accord : c'est un fou furieux abusant de son pouvoir sur ses disciples et leurs enfants. 300 enfants ! Ce côté « joueur de flûte de Hamelin » rend l'histoire encore plus macabre. Oui, mais quel genre de pipeau envoûtait aussi les adultes à ce point ? N'y avait-il pas dans leur dévotion l'esquisse d'un début de complicité ? Le film commence par un aperçu de la carrière de Jim Jones, pasteur ami des Noirs. Puis ça s'accélère et voici le même devenu guide lumineux d'un phalanstère « marxiste » au milieu de la jungle. En piste pour la « reconstitution », cette nouvelle manie des films enquêtes. Docu ? Fiction ? Ni l'un ni l'autre, un peu des deux. Quelque chose entre le rayon B des séries et la téléréalité. Il y a aussi des images d'archives, et quand on passe de celles-ci à celles-là, un détail saute aux yeux : alors que le vrai Jim Jones, avec son béret militaire, a des airs de colonel Kadhafi, le faux, « reconstitué » par un acteur, fait penser à un Elvis Presley 70's avec du gras en moins. C'est bien un américain, le film n'en fait pas un genre de métèque. Mais un américain très coupable. Et assez isolé, semble-t-il : tous les autres membres de la secte seraient donc des victimes. Leur présence à Jonestown, un coup de pas de chance. Est-ce qu'on ne peut pas voir là un petit effet « 11 Septembre » ?
Je m'explique : l'idée qu'un grand nombre de personnes meurent d'un coup est choquante. Aux Etats-Unis comme ailleurs. Mais il importe, aux Etats-Unis peut-être plus qu'ailleurs, de ne pas disperser la faute ici ou là, et le pays doit si possible en sortir grandi. Le plus simple est que le coupable soit une puissance étrangère ou un individu. Dans le cas du 11 Septembre, ça n'a pas été trop dur de trouver la puissance étrangère, assez vite identifiée à un individu portant barbe. Avec l'affaire Jonestown, on n'a que le deuxième choix. Le gourou fanatique va bien sûr en enfer, mais les fanatisés morts en sa compagnie demeurent dans des limbes où même un film franco-canadien ne s'aventure pas. Dommage, ce coin perturbé de la psyché américaine doit pourtant valoir le coup d'œil. Un Jim Jones, ça ne se fabrique pas tout seul. Avec zéro fidèle, où donc irait le gourou ? Sans doute pas très loin du bled qui l'a produit, quelque part au pays de la liberté. J'en étais là de mes pensées, Zélie, quand sont venues les infos du soir. Il était question d'une hausse brutale en janvier des accidents de la route. Explication des associations de victimes et des observateurs : apprenant qu'une amnistie suivrait la prochaine élection, des automobilistes se seraient précipités comme en transe vers cet incertain paradis. Drôle de façon de mourir. Tu le vois, des sectes étranges, on dirait qu'il y en a un peu partout, même à deux pas de chez nous. Restons donc encore un peu sur Terre si ça ne t'ennuie pas. Bien à toi.

FRANÇOIS

PS : Merci pour la petite leçon d'histoire à propos de la dernière lettre : tu as raison, Jacques Duclos ne s'est présenté qu'à la présidentielle de 1969. En 1965, les camarades ont plutôt voté pour un certain... François Mitterrand.

gorin@telerama.fr

ANNEXE 30

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Edith Piaf a ce qu'on appelle une grosse actualité ces temps-ci. Au cinéma, c'est *La Môme*, avec Marion Cotillard. Dans les magazines, l'actrice et son modèle se partagent les couvertures et les pages. Au théâtre, on a le choix entre deux pièces, et 3 bons kilos de littérature garnissent l'étal du libraire. Et si tu trouves que ça ne sent pas encore assez bon, tu peux vaporiser le parfum La Môme sur ce paquet de culture. Pas mal pour une chanteuse morte il y a quarante-trois ans. Crois-le ou non, Piaf est « ressuscitée ». Comme tu le sais, de nos jours une bonne résurrection n'est rien sans la télévision. Le point d'orgue en fut donc la soirée du samedi 10 février sur TF1. Ça scintillait sous l'enseigne *La Môme Piaf*, histoire de renchérir sur le film et de le remettre à sa place de simple prétexte. Il croule donc sous les accolades, le film, pareil au footballeur enseveli par ses partenaires après un but marqué. On ne le voit plus. L'animateur Jean-Pierre Foucault dit avoir pleuré à la fin de la projection, mais le ton goguenard est le même qu'avec un candidat de *Qui veut gagner des millions ?* A ses côtés, il y a Flavie Flament. Cette jeune femme me laisse un peu songeur. Elle a quelque chose qui plaît, c'est sûr. Les émissions qu'elle gratifie de sa présence cartonnent. Elle est « populaire », comme on dit. Pourtant, quoi de plus éloigné qu'elle, dure et plastique à la fois, que la Piaf mi-moineau, mi-épouvantail, artiste « populaire », comme on disait ?

N'importe : Flavie est là pour passer les plats. Entre elle et Piaf, toute une gamme de prestigieux interprètes. C'est comme un grand karaoké à thème. On s'habille un peu comme Piaf, on chante plus ou moins comme Piaf. Beaucoup de tissu noir, quelques trémolos. C'est plus facile pour les filles : Nolwenn a pris la robe à pois, mais que peut faire Jean-Louis Aubert ? On les devine en coulisses, ils patientent en comparant leur plumage avant d'aller « piaffer ». C'est là qu'on voit tout l'intérêt de la *Star ac* : sans elle, comment peupler un tel plateau ? Dans les années 60, Mireille Mathieu fut lancée par un télé-crochet. C'était sans le savoir une pionnière. A l'époque on était à la recherche de la nouvelle Piaf. Aujourd'hui, on en a trouvé une toute neuve : Marion Cotillard. Ou plutôt quelque chose d'étrange à base de Marion Cotillard, de Piaf et de latex. On voit la bande-annonce, et la créature ainsi obtenue fait un peu peur, mais sans doute suis-je impressionnable. Ensuite on se rassure avec une Cotillard nature sur le plateau de TF1, sans latex et « dépiafisée », mais qui-va-nous-chanter-quelque-chose-bien-qu'elle-ne-l'ait-pas-fait-dans-le-film. Elle est très mignonne avec ses yeux écarquillés. C'est Piaf version poupée, comme on l'a vue les jours d'avant sur toutes les autres chaînes. Marion est « sortie du personnage », ouf, mais on dirait qu'elle en prépare un autre – une vie de Bernadette Soubirous ? Sans blague, Zélie, on croirait qu'elle a eu comme une apparition.

Piaf chantait avec une petite croix pendue autour du cou. Elle croyait sans doute à la résurrection. Mais peut-être qu'elle ne la voyait pas tout à fait comme ça. Maintenant, imagine qu'elle soit vraiment revenue parmi nous. Voilà, elle est vivante, elle a la petite trentaine. Pétrifiée sur son canapé, la main crispée sur un paquet de chips, Edith Piaf s'étrangle devant le miroir que lui tend la télé – l'émotion en tubes, le défilé des clones. Elle s'en va vider sa bile aux toilettes. Puis elle prend son portable et appelle l'avocat. Elle veut des nouvelles de son Samy, savoir combien de temps ils vont le garder. Mais oui, Zélie, tu as bien lu : Samy Naceri, la star déchue des *Taxi*. Celui qui brave les videurs de boîte avec son couteau. Ça fait deux ans qu'ils sont ensemble. Avant c'était Brahim Asloum, le boxeur, et ça s'est mal fini. C'est à ce moment-là qu'elle a craqué chez Ardisson. Le type en noir la cherchait un peu trop sur son goût des substances, Edith lui a craché à la figure. Sa maison de disques a dû envoyer un mot d'excuses. Elle a menacé de changer de maison de disques. Déjà qu'elle s'était déclarée pour le téléchargement illégal... Puis il y a eu Samy, et ça n'a pas arrangé son image. On tolère les patrons voyous, mais les acteurs malfrats, ça fait un peu tache, voilà ce qu'a dit Edith aux Victoires de la musique, et ça a jeté un froid. Tu ne t'en souviens pas ? Tu crois que j'invente ? Attends un peu que ma Piaf vienne te slammer *La Vie en rose*... Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 31

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Ce vieil adage, que ne renierait sans doute pas notre actuel président, je l'adopte aujourd'hui, Zélie. Après un bref sondage auprès d'un échantillon de lecteurs qui même pour toi restera secret, j'ai décidé de me laisser à nouveau contaminer par la fièvre électorale. Des sondages, me diras-tu, on en est gavé. Pourtant les instituts du même nom font des efforts de fantaisie. Récemment on a demandé à un échantillon de la population : pensez-vous que la présidentielle soit déjà jouée ? C'était en quelque sorte un sondage sur les sondages. En répondant non, 79 % des sondés ont fait savoir aux sondeurs qu'on en voulait encore, des sondages. Ils ont mauvaise presse mais la presse les consomme avec appétit. Ils sont manipulés, mais on ne sait jamais trop par qui, ni dans quel sens. On dit du mal des sondages mais s'ils n'étaient plus là, comme ils nous manqueraient... Leurs instituts sont des institutions, et si un grand sondeur se plante un jour, ça n'entame que moyennement sa crédibilité. Tiens, l'autre fois, l'un d'eux était reçu dans *Soir 3*. C'était celui qui, emballé en 1995 par les sondages favorables à M. Balladur, avait pronostiqué un raz-de-marée. Tout en lui rappelant l'anecdote avec un soupçon d'ironie, on le consultait néanmoins avec le plus grand sérieux sur l'élection à venir. C'est normal : par les temps qui courent, si les chiffres ne font pas défaut, on se bouscule un peu moins pour les commenter. **Tu as dû lire ça dans les journaux, Zélie,** y compris celui-ci : le journaliste politique est une espèce menacée. Surtout à la télévision. Après des décennies de débats, de tribunes, de face-à-face arbitrés, tous plus ou moins soporifiques mais désormais auréolés d'histoire, on a démasqué cette engeance. Enfin, on en a coincé un. Pris en flagrant délit d'avoir une opinion sur qui voter et de l'exprimer dans l'intimité d'un amphi bondé d'étudiants de Sciences-Po. C'est tombé sur Alain Duhamel, tu sais, le jeune homme qui se tortille dans son fauteuil depuis la nuit des temps, avec l'air du bon élève à qui on pardonne ses petites insolences. Celui que jadis Raymond Barre accueillait comme si on lui apportait le dessert : *« Ah ! Monsieur Duhamel... »*, dit sur le ton de *« Ah ! les profiteroles... »* Une fois digérée la stupeur d'apprendre qu'Alain Duhamel avait une franche sympathie pour François Bayrou, j'ai eu un autre choc : dans une interview subséquente, le même avouait son âge (66 ans) et parlait sans rire de ses arrière-petits-enfants. Un peu comme si Tintin nous annonçait qu'il allait fêter ses noces d'or. Maintenant qu'il est « suspendu d'antenne », Alain Duhamel peut songer à entamer la rédaction de ses Mémoires, surfant sur une ambiance de fin d'époque propice aux bilans. Il nous parlerait du temps où on ne risquait pas de se faire cafter sur Internet, où les journalistes n'étaient pas chassés des plateaux télé par les « vraies gens » comme s'ils étaient tous des faux-culs. **S'il veut plutôt se détendre, Alain Duhamel** ira faire un tour au club des Abstinents, où un tabouret de bar lui est déjà réservé. Imagine : derrière le comptoir, Anne Sinclair lui souhaite la bienvenue. Cela fait des années qu'elle a ouvert l'établissement mais, de son propre aveu, ça commence seulement à se remplir. Elle lui présente – mais vous vous connaissez déjà... – ses consœurs Béatrice et Marie, tout juste mises au piquet. Depuis qu'elle a quitté *Soir 3*, précise Mme Sinclair, Marie n'a pas une minute à elle : *Des racines et des ailes*, les *Victoires de la musique classique*... Puis, tandis qu'Alain s'accoude au zinc, la patronne ne peut s'empêcher de lui raconter ce qui lui est arrivé l'autre dimanche chez Michel Drucker. On parlait cuisine, on papotait régime, dit Anne, et puis voilà que s'amène une greluche pour me tirer le portrait. Oui, une chroniqueuse, mais maintenant, c'est comme les joueuses de tennis, ils les font en modèle mannequin. Je la regardais avec ses grands cheveux lisses et son humour à deux balles, poursuit Anne. Et là j'ai réalisé qu'on était vraiment passés dans le camp des has been... Pas vrai, Alain ? Puis, saisie d'un doute, elle reprend : mais dis-moi, notre abstinence, est-ce que ça ne va pas encourager l'abstention, quelque part ? Duhamel, les yeux dans son whisky, répond : je ne sais pas, il faudrait faire un sondage là-dessus. Il n'a pas tort, Zélie, on oublie toujours l'abstention dans les sondages. Toi aussi tu l'avais remarqué ? Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 32

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

Ah ! la cérémonie des Césars... Chaque fin d'hiver, c'est la même chose : on est pris d'une bonne envie d'y couper, puis on trouve toujours une mauvaise raison de regarder quand même. Au cas où il se « passerait quelque chose ». Mais côté magie du direct, la concurrence a fait fort cette fois-ci. Tu connais mon penchant coupable pour les soirées où des types en short s'agitent sur une pelouse autour d'un ballon. France/Galles au Stade de France (oui, du rugby, pas un concert), ça valait bien la farandole des statuettes et des « merci, merci beaucoup ». Surtout que les Gallois, présumés faiblards, commencent par planter deux essais au XV bleu. Sur le premier, l'arbitre, un Anglais hilare, a un petit doute. Il fait alors un geste devenu rituel : ses mains dessinent la forme d'un écran. Cela veut dire qu'il demande l'assistance de la vidéo. Quelque part dans les tribunes, un autre arbitre voit tout sur sa télé, et souvent mieux que le vrai. Lequel, muni d'une oreillette, finit par accorder l'essai. Pendant ce temps-là, j'ai eu le temps de zapper sur Canal+ : *Lady Chatterley*, un film en costumes, a gagné le césar des meilleurs costumes. Pas vraiment la révolution. Survient la mi-temps du match. Et là, mouvement de zapping incontrôlable : direction le Théâtre du Châtelet. Pascale Ferran, réalisatrice, est sur scène. Elle a reçu le césar de la meilleure adaptation pour *Lady Chatterley*. Elle lit un texte qu'elle a préparé. Le texte est long mais le public écoute sans broncher.

Le discours de Pascale Ferran, c'est du sérieux. Son film aussi, on dirait, dans un genre romanesque où s'essaya jadis François Truffaut. Elle parle du mal qu'elle a eu à le financer, du peu de soutien des chaînes censées soutenir le cinéma, du désintérêt des candidats à la présidentielle pour la culture. Elle ajoute un mot sur les intermittents, qu'on a semble-t-il oublié d'inviter. Le tout dit posément, applaudi poliment. Place aux bonnes blagues de Valérie Lemercier, chargée de l'animation. Pour moi, retour à France/Galles, car le jeu a repris. Mais va savoir, Zélie, le rugby n'a plus le même goût quand on le coupe en morceaux. Ça enlève du sel. Et puis nos Bleus matent sans trop de peine les Gallois, grâce à leur buteur David Skrela, élu « talent d'or » par les téléspectateurs à la fin du match – un peu le césar du meilleur acteur. Il a d'ailleurs une dégaine de jeune premier, dans le style Louis Garrel (le fils). Allez, tous au Châtelet. Tiens, Pascale Ferran est revenue sur scène. Elle a eu un rappel : rien de moins que le césar du meilleur film pour *Lady Chatterley*. A côté d'elle, son producteur, Gilles Sandoz, prend la parole à son tour. Il tient à remercier Arte, sans qui le film n'aurait pas pu se faire. A peine a-t-il prononcé le nom de la chaîne qu'un ignoble *crrrouiitchh* lui coupe le sifflet. Pas démonté, il reprend, et cite le président d'Arte, Jérôme... Et là, bizarre, c'est un méchant *bbrrooonng* qui plombe la sono du théâtre.

Bon, je n'ai pas revu les images au ralenti. Mais ces deux parasites au moment où on devait trouver en régie que les rabat-joie de *Lady Chatterley* squattaient le micro, et pour dire quoi ? En gros que Canal+ aidait moins le cinéma dit d'auteur qu'il y a cinq ans... Coïncidence, me diras-tu. Ne t'étonne pourtant pas, Zélie, si l'an prochain une partie de la cérémonie passe en crypté. C'est peut-être juste qu'ils s'entraînaient. Valérie Lemercier a fait une dernière pirouette avant l'habituelle mêlée des lauréats. Nathalie Baye, qui venait de remettre la dernière statuette, a souri. J'ai rezappé sur France 2. Nathalie Baye a dû faire le même trajet. La voici, sourire idem, avec Gérard Depardieu, chez Laurent Ruquier. On leur met sous le nez des bouts de leur passé télévisé, comme c'est la coutume un peu partout maintenant. Une sorte d'arbitrage vidéo à retardement, où l'on peut rire de sa coiffure, de ses habits de l'époque, de l'usure rapide des images télé. Nathalie s'amuse. Notre Gégé national, très en forme, dit plein de gros mots, comme un enfant. Sort des vannes sur Jean-Luc Godard, toujours payantes. Puis il assure plus sérieusement la promo de *Michou d'Auber*, d'après lui *« le genre de film que ferait un François Truffaut aujourd'hui »*. En tout cas le genre de film qu'une chaîne, publique ou non, n'hésite pas longtemps à financer. On en voit un extrait. Et là je me dis qu'à la télé ce n'est plus seulement Truffaut qui a battu Godard. C'est une certaine idée de Truffaut qui a écrasé Truffaut. Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@telerama.fr

ANNEXE 33

La lettre à Zélie PAR FRANÇOIS GORIN

« On est foutus, on mange trop / *Qu'est-ce qu'on fera quand on sera gros ?* » C'est Alain Souchon qui chantait ça, il y a quelques années (vingt ? trente ?). Cela s'appelait *Papa Mambo*, je crois. La voix du grand frisé maigre était prophétique : on parle beaucoup d'obésité ces jours-ci. Ou de surpoids quand on est poli, mais il faut bien de temps en temps appeler les choses par leur nom. Des millions d'obèses sont parmi nous (six, ou pas loin). C'est un phénomène de société, qui touche surtout les « couches défavorisées » comme on dit. L'image du pauvre famélique en a pris un coup. La mauvaise graisse est bon marché. Elle est en vente libre partout dans les supers et les hypers, sous des boîtes en métal ou des cartons bariolés. Consommez, disent-ils. Et si un jour la France coule, on dira que c'est la faute des trop gros, c'est injuste. Il fallait donc agir et quelqu'un au pays des pouvoirs publics a eu une idée. Chacun sait que la télévision regorge de spots de pub vantant les mérites de produits alimentaires eux-mêmes chargés de sucre et de gras. De petits films déploient des trésors de créativité et de séduction pour nous persuader d'acheter des aliments néfastes à notre santé, ou du moins pour imprimer leur marque dans un coin mal protégé de notre inconscient. Ces industriels sans scrupules, ces annonceurs qui nous préparent des lendemains boursouflés, on pourrait les traîner devant les tribunaux. Evidemment, ça freinerait sans doute un peu la consommation. **D'où l'idée géniale : sous-titrer les spots de pub.** Oui, tu m'as bien lu, Zélie. Cette nouveauté pas très spectaculaire t'a peut-être échappé, mais depuis le 1er mars des *« messages sanitaires »* défilent en bas de l'écran tandis que des familles en pleine forme (apparemment) s'extasient sur tel gratin de pâtes ou biscuit fourré à la framboise. « *Pour votre santé...* », commence-t-on de déchiffrer. Il faut lire vite et du bon œil : le modeste bandeau occupe 7 % de l'image. Au début, ce devait être un tiers. Le genre « Fumer tue » sur les paquets de cigarettes. Mais gratins et biscuits ont limité les dégâts. Le résultat ressemble donc à des sous-titres, accidentels et monotones : « *Evitez de grignoter entre les repas* », « *Pratiquez une activité physique régulière* », « *Evitez de manger trop gras, trop sucré, trop salé* », « *Mangez au moins cinq fruits et légumes par jour* ». Comme tu l'as remarqué, ce n'est pas du tout la traduction de ce que dit la pub dans sa langue bigarrée. C'est même à peu près le contraire. Il y a aussi des spots inoffensifs qui font défiler des messages, mais c'est pour ajouter de l'info, pas pour contredire l'annonce. Alors que nos cancres de la diététique, gratins, biscuits, céréales, hamburgers et compagnie, les mots leur font la leçon. Comme si TF1 se mettait soudain à sous-titrer ses fictions sur le mode : *« Arrêtez de regarder cette daube et zappez sur Arte. »* Et sur Arte, il y aurait (peut-être) un autre sous-titrage : *« Allez plutôt lire un bon livre »*... **En gros** (!), on prend le téléspectateur à la fois pour un sevré de lecture et pour un pauvre pantin manipulé par la publicité sournoise. Histoire d'enfoncer le clou, le JT de France 2 n'a pas hésité à nous conter deux soirs de suite les mésaventures d'un jeune Anglais nommé Connor, 8 ans, 89 kilos, mesdames et messieurs. Et vas-y les bourrelets plein écran, le gamin filmé comme un apprenti sumo prêt à combattre (un peu mollement) le poids ennemi. La faute à maman, nous dit-on. Mauvaise nourricière. Victime de la pub ? J'ai raté le troisième épisode, s'il y en a eu un. Trop occupé à faire les cartons. Quand on déménage, c'est fou ce qu'on met à nu comme choses accumulées sans raison. Comme tas de tout. Papiers, vêtements, livres, disques, photos, souvenirs, machins, bidules. Du rituel, du superficiel, du culturel. Tout se mélange, s'agrège, s'annule parfois. Nos possessions ne dormaient que d'un œil. Juste un peu bougées, elles créent de l'embarras. On trie, on brade, on jette. On donne aussi, mais quoi ? Des œuvres et des produits pas toujours digérés, d'anciens fétiches devenus papier, chiffon, plastique ? Il y a là comme un goût amer de purge antiparasite qui n'élimine pas tout à fait le cafard. Après, on se sent mieux d'avoir juste un peu soigné le mal – notre boulimie à nous. Tiens au fait, Zélie, ton journal aussi déménage. La semaine prochaine, je t'écrirai de la rue Jean-Antoine-de-Baïf. C'est le nom d'un poète mais ne t'en fais pas, on reste en prose. Bien à toi.

FRANÇOIS

gorin.f@mail.fr